

UNIVERSITÉ DE COCODY

UNIVERSITÉ DE LIMOGES

UFR Langues Littératures et

Faculté des Lettres

Civilisations

Département de Littérature générale et

Département des lettres modernes

comparée

École Doctorale des Sciences de l'Homme et de la Société

N°

THESE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE COCODY

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LIMOGES

Discipline : Littérature comparée

Présentée et soutenue publiquement par

Bi Kacou Parfait Diandue

Mars 2003

Tome 1

Histoire et fiction dans la production romanesque d'Ahmadou Kourouma

Sous la direction en co-tutelle de : M. Jean-Marie Grassin

M. Gérard Dago Lézou

Mme Juliette Vion-Dury

Jury

Monsieur Bertrand Westphal

Monsieur Bernard Zadi Zaourou

Madame Virginie Affoué Kouassi

SOMMAIRE

INTRODUCTION P. 1

**PREMIÈRE PARTIE : PLUS DE 80 ANS D'HISTOIRE
ROMANCÉE, DE L'INSTALLATION FRANÇAISE À
SOBA (DANS LE MANDING) EN 1880 AUX
INDÉPENDANCES AFRICAINES de 1960** P. 25

**CHAPITRE I : DE L'INSTALLATION FRANÇAISE : *MONNÈ,*
OUTRAGES ET DÉFIS ET EN ATTENDANT LE VOTE DES
*BÊTES SAUVAGES ET L'INFLUENCE HISTORIQUE*** P. 28

**A LE PARTAGE DE L'AFRIQUE : LES ROMANS DE
KOUROUMA ENTRE FICTION ET HISTOIRE** P. 29

B LES RÉSISTANCES : DE SAMORY À DJIGUI KEITA P. 34

**C PACIFICATION ET INSTALLATION COLONIALE
DANS LE MANDING** P. 51

C1 Pacification : méthodes et manifestations P. 51

**C2 Les travaux forcés et l'installation des structures
économiques** P. 60

CHAPITRE II : DE SOBA À TCHAOTCHI, ENTRE LES GUERRES DE 1914 - 1918 ET DE 1939 – 1945, À L'APRÈS-GUERRE : L'HISTOIRE DES DEUX GRANDES GUERRES DANS MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS ET EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES P. 70

- A DES HOMMES ET DES GRAINS POUR LA GUERRE DE 1914-1918 : SOBA ET THAOTCHI, RÉSERVOIRS HUMAINS ET POUMONS ÉCONOMIQUES** P. 75
- A1 Des hommes pour la guerre** P. 75
- A2 Soba le grenier de la Métropole** P. 90
- A3 Des soldats pour la guerre de 1939 – 1945** P. 94

CHAPITRE III : DES INDÉPENDANCES AUX GUERRES TRIBALES : LES ROMANS DE KOUROUMA ET LE POIDS DE L'HISTOIRE P. 102

- A *MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS* ET LES VOIES PACIFIQUES DES INDÉPENDANCES** P. 105
- A1 La loi Houphouët-Boigny** P. 105
- A2 Les espoirs** P. 108
- A3 Les désespoirs** P. 110
- B *EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES ET LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES : DES GUERRES DE LIBÉRATION AU DÉSENCHANTEMENT*** P. 114
- B1 Les Paléonigritiques à la guerre d'Indochine** P. 115
- B₁-1 Koyaga le champion de Haïphong** P. 118
- B₁-2 Les vainqueurs de la guerre** P. 126
- B2 Koyaga à la guerre d'Algérie** P. 135
- B₂-1 Koyaga dans l'Oranais** P. 137
- B₂-2 Le Général De Gaulle et la guerre d'Algérie** P. 139

B3	Fama ou la déliquescence de la féodalité africaine	P. 146
B₃-1	La perte du pouvoir économique de Fama	P. 147
B₃-2	La perte du pouvoir social et décisionnel : un roi sans couronne ni sceptre	P. 149
B₃-3	La perte du pouvoir de pérennisation du nom de règne : un prince stérile	P. 155
C	<i>ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ</i> ET LES GUERRES TRIBALES DU LIBERIA ET DE LA SIERRA-LEONE	P. 162
C1	Le phénomène des seigneurs de la guerre	P. 165
C2	La guerre ou la résurgence du tribalisme	P. 174
C3	Le phénomène des enfants-soldats	P. 188

DEUXIÈME PARTIE : LES CATÉGORIES ROMANESQUES SOUS LA PRESSION DE L'HISTOIRE DANS LES ROMANS DE KOUROUMA : DES INDÉPENDANCES AUX GUERRES TRIBALES **P. 199**

CHAPITRE I : PERSONNAGES FICTIFS ET ACTEURS HISTORIQUES, POUR UNE DIALECTIQUE ACTANTS/ACTEURS, HOMMES DE PAPIER/HOMMES DE CHAIR **P. 200**

A	KOYAGA/EYADÉMA	P. 203
A1	Fricassa Santos le père de l'indépendance de la République du Golfe	P. 204
A2	L'assassinat de Fracassa Santos et l'éclatement du pouvoir	P. 210

B	BOSSOUMA/BOKASSA	P. 217
B1	L'Être de Bokassa	P. 219
B₁-1	Bokassa dans l'armée française	P. 219
B₁-2	Bokassa et l'alcool	P. 222
B2	Entre Être et Faire	P. 224
B₂-1	La gloire de Bokassa	P. 225
B3	La dictature de Bokassa	P. 227
B₃-1	L'embastillement comme mode de gouvernement	P. 228
B₃-2	Le meurtre de Banza	P. 231
B4	La chute de Bokassa	P. 239
B₄-1	La dialectique de la prison	P. 240
C	L'HOMME AU TOTEM LÉOPARD/MOBUTU	P. 244
C1	Des origines aux symboles	P. 244
C₁-1	Labodite ou l'espace construit	P. 246
C₁-2	Totalitarisme de Mobutu, une royauté déguisée	P. 249
C2	L'authenticité de Mobutu	P. 252
C₂-1	Mobutu et le mysticisme	P. 255
C₂-2	Mobutu et la C. I. A.	P. 256
D	N'KOUNTIGUI FONDIO/SÉKOU TOURÉ	P. 261
D₁-1	N'kountigui vers la revendication de son identité	P. 262
D₂-2	Sékou Touré, un esprit contestataire	P. 263
D2	Son opposition à Houphouët-Boigny	P. 266
D3	Le «non» de Sékou Touré à la France	P. 275
D4	La ruée des intellectuels africains vers la Guinée	P. 280
D5	Les dérives du pouvoir de Sékou Touré	P. 283

E	TIÉKORONI/ HOUPHOUËT-BOIGNY	P. 286
E1	Des origines à la politique	P. 286
E₁-1	Les origines de Tiékoroni	P. 286
E₁-2	L'instruction de Tiékoroni	P. 291
E2	Le parcours politique de Tiékoroni et l'expérience d'Houphouët-Boigny	P. 293
E₂-1	L'apparement et l'abolition des travaux forcés :	P. 293
E₂-1-1	L'apparement	P. 293
E₂-1-2	Le désapparement et l'adhésion de Tiekoroni au capitalisme : pour une démarche Houphouëtiste	P. 299
E3	La dictature d'Houphouët-Tiékoroni	P. 303
F	L'HOMME AU TOTEM CHACAL/HASSAN II	P. 308
F1	Les origines du roi	P. 308
F2	Les attentats contre le roi	P. 313

CHAPITRE II : ESPACES ROMANESQUES ET RÉFÉRENCES

HISTORIQUES, KOUROUMA DANS L'ANTRE DE L'HISTOIRE P. 324

A	LA CÔTE-D'IVOIRE EN TOILE DE FOND DE LA RÉPUBLIQUE DES ÉBÈNES ET DE LA CÔTE DES ÉBÈNES	P. 328
A1	L'Histoire des hommes	P. 328
A₁-1	Houphouët-Boigny comme indice historique	P. 328
A₁-2	Les collaborateurs d'Houphouët-Boigny	P. 330
A2	Le rapport de la République d'Éburnie à la Côte-d'Ivoire et les espaces référentiels cités par le romancier	P. 334
A₂-1	De la République d'Éburnie à la Côte d'Ivoire et à la République des Ébènes	P. 334

A₂-2	Les villes et les peuples référentiels cités par le romancier	P. 336
B	LE TOGO EN ARRIÈRE PLAN DE LA RÉPUBLIQUE DU GOLFE	P. 340
B1	Eyadéma ou la personnification du pouvoir au Togo	P. 340
B2	L'Histoire comme point de concours	P. 341
C	LE ZAÏRE DANS L'OBJECTIF DE LA RÉPUBLIQUE DU GRAND FLEUVE	P. 344
C1	Mobutu ou l'Histoire du Zaïre	P. 344
C2	L'Histoire comme opérateur d'homologie spatiale entre la République du Grand Fleuve et le Zaïre	P. 345
D	LA CENTRAFRIQUE OU LE REFLET DE LA RÉPUBLIQUE DES DEUX FLEUVES	P. 348
D1	Bokassa comme un repère historique	P. 348
D2	La république des deux Fleuves et la Centrafrique, un rapport inter-espace	P. 350
E	LE MAROC DANS LA RÉPUBLIQUE DES DJEBELS ET DU SABLE	P. 353
E1	Hassan II, un connotateur de mimesis	P. 353
E2	La colonisation du Maroc	P. 356
F	LA RÉPUBLIQUE DES MONTS ET LA RÉPUBLIQUE DU NIKINAI COMME LES KALÉIDOSCOPIES DE LA GUINÉE	P. 359
G	LE LIBERIA ET LA SIERRA LEONE SANS MASQUE	P. 362
G1	Le Liberia à nu	P. 362
G₁-1	Les faits	P. 362

G₁-2	Les espaces	P. 363
G₁-3	Les personnes-personnages	P. 363
G₂	La Sierra Leone au grand jour	P. 364
G₂-1	Les faits	P. 364
G₂-2	Les espaces historiques	P. 365
G₁-3	Les personnes-personnages	P. 365

**CHAPITRE III : TEMPS ROMANESQUES DANS LE
DISPOSITIF NARRATIF ET TEMPS HISTORIQUES** **P. 367**

A	<i>LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES OU LE BILAN DES INDÉPEDANCES AFRICAINES</i>	P. 369
B	<i>EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES OU LA GUERRE FROIDE EN AFRIQUE</i>	P. 375
B1	Un narrateur extradiégétique-hétérodiégétique	P. 375
B2	Un narrateur homodiégétique	P. 378
B3	Un narrateur autodiégétique	P. 387
B4	Organisation du système narratif	P. 389
C	<i>MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS OU LE MULTIPARTISME EN AFFRIQUE : UNE STRUCTURE NARRATIVE ÉCLATÉE, EMPRUNTE DE LA STRUCTURE SOCIO- POLITIQUE</i>	P. 394
C1	Un narrateur autodiégétique	P. 394
C2	Un narrateur homodiégétique	P. 398
C3	Un narrateur hétérodiégétique	P. 403

D	<i>ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ OU L'EMBRASEMENT TRIBAL EN AFRIQUE DE L'OUEST</i>	P. 407
D1	Un narrateur autodiégétique	P. 407
D2	Les niveaux narratifs	P. 415

**TROISIÈME PARTIE : PHAGOCYTOSE ET
ESTHÉTISATION DE L'HISTOIRE** **P. 422**

CHAPITRE I : DES FAITS HISTORIQUES TRAVESTIS **P. 427**

A	LA CÉRÉMONIE DU DÈGUÈ AU KÉBI	P. 429
B	LA DÉFAITE D'HITLER DANS <i>MONNÈ</i>, <i>OUTRAGES ET DÉFIS</i>	P. 432
C	LA RÉVOLTE DES SERY ET LES ÉVÉNEMENTS D'OCTOBRE 1958 EN CÔTE-D'IVOIRE	P. 435

CHAPITRE II : DES PHÉNOMÈNES DE TRANSPOSITION **P. 444**

A	DE GAULLE, L'OCCULTISTE AFRICAIN	P. 445
B	DU KEBBI DES ROYAUMES HAOUSSA AU KÉBI DU KOUROUFI	P. 447
C	DU KÉLÉTIGUI DU ROYAUME DE SAMORY AUX KÉLÉTIGUIS FILS DE GBON COULIBALY ET DE DJIGUI	P. 449

D	LA TRANSPOSITION DU TATA	P. 451
E	LE BORIBANA : DE SAMORY À DJIGUI	P. 453
F	DE SOUMANGOUROU KANTÉ À FRICASSA SANTOS	P. 455

CHAPITRE III : POUR UNE ÉCRITURE NOUVELLE
TRANSFORMATIONNELLE DE L'HISTOIRE EN FICTION **P. 461**

A	LES ITEMS CULTURELS MÉTAPHYSIQUES	P. 465
A1	Le rêve	P. 465
A2	La religion	P. 478
A₂-1	La religion musulmane	P. 481
A₂-2	Le fétichisme	P. 489
A₂-3	Le syncrétisme religieux	P. 500
B	ORALITÉ, EMPRUNTS ET ITEMS CULTURELS SOCIAUX	P. 508
B1	Identité communautaire	P. 508
B₁-1	Le personnage du griot	P. 509
B₁-2	La circulation de la parole	P. 513
B₁-3	Les noms totémiques	P. 516
B₁-4	Le parcours initiatique	P. 520
B₁-5	Les alliances à plaisanterie	P. 524
B₁-6	Le personnage de la femme	P. 526
B2	Vers une identité langagière	P. 538
B₂-1	Le conte comme structure profonde du roman kouroumien	P. 540
B₂-2	Les emprunts	P. 544
B₂-3	Les accidents morphologiques et l'innovation lexicale	P. 546

C POUR UNE ÉCRITURE DE RUPTURE P. 551

CONCLUSION P. 557

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

RÉSUMÉ

DÉDICACE

À l'Afrique, à mon pays la Côte-d'Ivoire, charcutées et balafrees par les lames socio-politiques.

À l'Espoir d'une re-construction et d'une re-socialisation qui affirmeront de nouvelles identités africaines.

À l'Afro-espérance.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont d'abord à tous les enseignants du Département de Lettres Modernes de l'Université de Cocody et à ceux du département de Littérature Générale et Comparée de l'Université de Limoges.

Nous remercions tout spécialement nos Directeurs de thèse :

Monsieur Jean-Marie Grassin Professeur à l'Université de Limoges,

Monsieur Gérard Dago Lézou Professeur à l'Université de Cocody,

Madame Juliette Vion-Dury Maître de conférences à l'Université de

Limoges

pour leur disponibilité et leur assistance avisée dans l'élaboration de ce travail.

Nos remerciements vont ensuite aux personnes qui ont rendu ce travail effectif. Spécialement :

Mademoiselle Siami Marina Vouébou,

Madame Marie-Françoise Bouteilloux,

Madame Solange Lacour,

Madame Isabelle Morice,

Nous remercions enfin nos amis qui n'ont jamais failli à leur soutien indispensable :

Mademoiselle Sophie Monnin,

Mademoiselle Victoire Nguyen,

Monsieur David Cauphy N'Goran,

Nous adressons toute notre gratitude à nos parents.

INTRODUCTION

La littérature africaine a connu dans son évolution d'importants bouleversements qui l'ont fait passer du statut de l'oral à celui de l'écrit. Même si la dynamique littéraire n'est pas une exception africaine, il est nécessaire de noter que l'opposition radicale, relevant de la nature des relations essentiellement contradictoires de l'écriture et de l'oralité qui régit la littérature africaine a, par exemple, amené l'écrivain allemand Janheinz Jahn à employer pour la première fois le terme « néo-africain » en 1958 dans son livre *Muntu*¹. Dans le même sillage à propos de la littérature dite « littérature néo-africaine », l'auteur allemand en donne une définition claire dans son *Manuel de littérature néo-africaine* en 1969. Il considère que l'Afrique culturelle actuelle hérite d'une triple tradition. Il s'agit d'un héritage constitué par le substrat négro-africain traditionnel sur lequel se sont greffées la culture islamo-arabe et la culture Occidentale. C'est justement à la rencontre de ces deux dernières cultures que la littérature de forme écrite – appelée à juste titre nouvelle littérature – entre dans l'histoire culturelle africaine. Le contact inter-culturel de ces trois civilisations a engendré deux courants de littérature que sont la littérature afro-arabe et la littérature néo-africaine dont la dernière réunit les éléments de la civilisation négro-africaine et les apports culturels Occidentaux. S'en référant aux idées émises par Janheinz Jahn, Almut Nordmann-Seiler a donné une définition de la littérature néo-africaine :

« [...] Nous entendons donc par littérature néo-africaine les œuvres littéraires écrites qui reflètent, soit par leur style, soit par leur thématique, la civilisation et la culture de l'Afrique subsaharienne. Ces œuvres sont

¹ Janheinz Jahn, *Muntu (l'homme africain et la culture néo-africaine)*, Paris : Seuil, 1958.

une expression artistique d'une culture née de la rencontre du monde noir avec le monde Occidental »².

Kourouma pratique une écriture s'inscrivant dans le moule global de l'hybridité régissant la rencontre des cultures négro-africaine et Occidentale. De plus, il se dégage clairement de cette définition que la littérature néo-africaine est une expression culturelle et non plus une quête quelle qu'elle soit. L'écriture romanesque de Kourouma apparaît à cet effet comme la réactualisation si ce n'est l'actualisation de la littérature néo-africaine longtemps restée muette. La critique littéraire africaine guidée par ses conditions d'émergence historico-sociales semble avoir occulté l'affirmation de la culture et de l'identité africaine au mépris des enjeux de la littérature néo-africaine telle que la conçoit Janheinz Jahn. La critique a privilégié la quête identitaire dont les œuvres de l'ère d'hésitation entre les cultures Occidentale et africaine et partant, entre les identités respectives, la période post-coloniale s'entend, étaient très marquées. La littérature a justement évolué avec l'Histoire des nations et des idéologies en Afrique. Ainsi, la critique littéraire africaine devra-t-elle, peut-être, dorénavant admettre que la notion fondamentale de quête identitaire qui a pendant longtemps été son objet d'intérêt semble être aujourd'hui, avec l'écriture d'Ahmadou Kourouma dépassée. L'auteur exprime son identité à travers l'expression ouverte d'une culture hybride qui mêle la culture Occidentale et la culture malinké.

L'expression identitaire par le langage s'inscrit dans le prolongement de la quête identitaire qui pose d'ailleurs consubstantiellement le problème de l'affirmation des identités dans la mesure où l'identité est une donnée psychosociologique mouvante et dynamique qui ne peut s'exprimer que de façon ponctuelle ; la quête relèverait d'une opération jamais achevée. Cette vision des faits est la préoccupation majeure qui s'inscrit au cœur de nos investigations. Il convient de justifier ce qui a pu motiver notre option pour le sujet « Histoire et

² Almut Nordmann Seiler, *La littérature néo-africaine*, Paris : PUF, 1976, p. 7.

fiction dans la production romanesque d'Ahmadou Kourouma ». Mais avant d'entamer le plaidoyer en faveur de notre thème d'étude, il faut résoudre d'abord la question du choix de l'auteur dans l'immensité du champ d'écrivains africains. Choisir Kourouma se justifie par son écriture novatrice, empreinte d'une double subversion : une subversion au niveau du fond et une autre au niveau de la forme.

Que retenir de la révolution au niveau du fond ? Kourouma fait partie de ceux que l'historien de la littérature africaine appelle « les écrivains de la seconde génération »³. Il vient donc avec Eza Boto, Alioun Fantouré, William Sassine, Soni Labou Tansi, Tchikaya U'Tamsi et bien d'autres écrivains à la suite des chantres de la Négritude⁴ que sont Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon Gontrand Damas. Ces pionniers de la Négritude se sont attelés à faire l'apologie du Noir dans une ère où même le droit à l'existence lui était refusé. Car le Noir était taxé de sous-homme à l'esprit sclérosé qui exhalait un sectarisme sans nom et il était même relégué dans l'« infra-humanité »⁵. Césaire et ses pairs se sont faits « *la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche* »⁶ et leurs voix « *la liberté de celle qui s'affaisse au cachot du désespoir* »⁷. Leurs écrits inspirés des surréalistes français, selon la critique⁸, André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupeaut - dont l'hermétisme témoigne, en filigrane, de la parfaite maîtrise de la langue du Colon, chantaient avec Léopold Sédar Senghor la beauté de l'Afrique et stigmatisait avec Aimé Césaire et Léon Gontrand Damas les honteuses pratiques coloniales. C'est globalement dans une atmosphère de prise de conscience que les poètes de la Négritude se sont exprimés. C'est ce que remarque Jean-Paul Sartre dans « Orphée noir ».

³ Jacques Chevrier, *Anthologie africaine*, Paris : Hatier, 1981.

⁴ « Nom féminin et néologisme. Ensemble des caractères de l'homme noir ; sa condition, la conscience qu'il en prend et qu'il exprime par l'art, la littérature. Ce concept a été particulièrement illustré par Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire, qui en est l'inventeur : « C'est la simple reconnaissance du fait d'être noir, et la simple reconnaissance de ce fait, de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture » », Henri Bénac, Brigitte Réauté, *Vocabulaire des études littéraires*, Paris : Hachette Education, Col. Faire le point, p. 158.

⁵ Boniface Mongo-Mboussa, *Désir d'Afrique*, Paris : Gallimard, 2002.

⁶ Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris : Présence Africaine, 1963, p. 22.

⁷ *Ibidem*.

⁸ Bernard Lecherbonnier, *Surréalisme et Francophonie* (en chair du verbe), Paris : Publisud, 1992.

« *Ces poèmes n'ont pas été écrits pour nous... C'est aux Noirs que ces Noirs s'adressent et c'est pour leur parler des Noirs ; leur poésie n'est ni satirique, ni imprécatoire ; c'est une prise de conscience* »⁹.

Cette première littérature africaine, vu les conditions de son émergence, ne pouvait être qu'une prise de conscience. Elle se trouve pour ainsi dire dans l'ordre normal des choses telle que Jean-Paul Sartre comme il le dit si bien :

« *On pourrait... nommer la Négritude une Passion (comme la Passion du Christ). Le Noir, conscient de soi, se présente à ses propres yeux comme l'homme qui prit sur soi toute la douleur humaine, et qui souffre pour tous, même pour le Blanc* »¹⁰.

La précédente conception de la Négritude aux relents christiques et mythologiques n'empêche pas de remarquer que la littérature noire, et principalement la poésie noire du siècle dernier, était une quête.

« *Le poète noir à la recherche de sa conscience c'est Orphée aux enfers à la recherche d'Eurydice. Et la poésie noire, la littérature noire est une quête. Tout est là* »¹¹.

Ces propos de Makouta-Mboutou, qui mettent si bien en relief la dimension quêteuse et revendicatrice de la poésie de la Négritude et de la littérature noire en général, ne semblent plus faire de doute d'autant que la

⁹ Jean-Paul Sartre, « Orphée noir », in : Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris : PUF, 1969, p. XI.

¹⁰ Jean-Paul Sartre, *Op. Cit.*, p. XI.

¹¹ Jean-Pierre Makouta-Mbougou, « Sources écologiques de la littérature noire », in : *Négritude africaine, Négritude Caraïbe*, Paris : Editions De la Francité, 1973, p. 9.

conscience révolutionnaire et prométhéenne augurée et proposée est aujourd'hui une réalité littéraire, sociale et même politique. Les œuvres d'art des créateurs africains de la période post-coloniale portent les stigmates du divorce entre les Africains et l'Occident. Contrairement à la littérature de consentement qui posait l'Europe comme une vitrine et un modèle, la littérature post-coloniale s'affichera comme une nette démarcation vis-à-vis de l'aliénation culturelle et identitaire perceptible dans la colonisation. Le Maître est aujourd'hui une cible. Les romanciers, les dramaturges et les poètes critiquent ouvertement l'Occident. Leur muselière leur a été ôtée. Cependant, au sujet de l'identité, la notion de quête est peut-être galvaudée car il y a une évolution notable de l'idéologie. Il ne s'agit plus de quêter une identité mais de l'exprimer. C'est ce qu'éprouve l'écriture de Kourouma. La littérature a fait sa mue et s'oriente de fait vers de nouveaux sentiers.

Contrairement à ses prédécesseurs, même si la dénonciation est un atavisme de création notable chez lui, il faut remarquer que c'est désormais une critique bilatérale que Kourouma entreprend. Autant il fustige les Colons pour l'invasion de l'Afrique, autant il tire à boulets rouges sur les politiques africaines post-coloniales. Ne soutenait-il pas dans la dernière rencontre que nous avons eu avec lui qu'

« On ne peut pas prendre l'Histoire, en faire ce que la Négritude en faisait. C'est-à-dire ne présenter que les bons côtés. Elle avait des raisons de le faire. Nous, nous ne le faisons pas parce que l'Histoire c'est un tout »¹².

Sa critique a un effet de boomerang puisqu'elle est plus autocentrée qu'elle n'est extravertie ; c'est-à-dire que le romancier prend appui sur la stigmatisation de l'Occident pour passer la politique africaine des indépendances au crible. L'œuvre

¹² Rencontre avec Ahmadou Kourouma le 22 juin 2002.

de Kourouma est par conséquent profondément politique. C'est dans cette optique que s'apprécient les remarques de Gérard Dago Lézou qui écrit que :

« *Le roman africain est né d'un conflit, celui de la colonisation, mais il a fallu d'abord que le colonisé prenne conscience de ce conflit et qu'il assume sa société. En d'autres termes, la société ayant été investie de nouvelles valeurs, l'individu en désaccord avec son environnement immédiat, ne se sent plus en sécurité. Nous avons une société « dégradée » qui rend l'individu « problématique », au sens où Goldmann emploie ces termes. Phénomène qu'a connu l'Occident à l'ère industrielle* »¹³.

*Les Soleils des Indépendances*¹⁴ confirme bien cette pensée. Le roman relate les affres des partis uniques en Afrique et les calamités qu'ont générées les Indépendances. L'auteur met en scène Fama Doumbouya, prince du Horodougou, qui a été dépouillé par les Indépendances et spolié de son titre de prince ; il est réduit à mendier pour gagner sa vie. C'est donc l'échec économique et l'échec social de Fama et partant des pays africains indépendants que présente le roman. Il y a une lecture de la chute de la féodalité africaine à travers Fama, l'acquisition de nouvelles valeurs et l'inadaptation du personnage à son nouveau milieu. L'auteur fait donc le bilan négatif des années d'indépendance de l'Afrique.

*Monnè, Outrages et Défis*¹⁵, toujours dans la même lignée, paraît au plus fort de la chute des partis uniques en Afrique. L'auteur y a un regard plus ancien, il met en lumière la rencontre des Blancs et des Noirs, la découverte de l'Afrique par les Européens et ouvre les débats sur l'impérialisme Occidental.

¹³ Gérard Dago Lézou, *La création romanesque devant les transformations actuelles en Côte d'Ivoire*, Thèse de Doctorat de 3^e cycle, Université de Paris X – Nanterre, Lettres et Sciences Humaines, pp. 8–9.

¹⁴ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Montréal, 1968, Paris : Seuil, 1970.

¹⁵ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990.

Dans son roman, il décrit la conquête de l’Afrique subsaharienne par les colonnes de Faidherbe dont la dernière escale est Soba, le royaume imaginaire de Djigui Kéïta. Victime de son analphabétisme et de sa naïveté, Djigui qui s’était allié à Samory Touré après lui avoir résisté est conquis par les Blancs. Il perd le trône de Soba, désormais contrôlé par les Colons. Envahi de nostalgie, de remords et de regrets, Djigui assiste impuissant à l’implantation de nouvelles valeurs dans son royaume sur lequel il régnait naguère à coups de prières et de sacrifices.

*En attendant le vote des bêtes sauvages*¹⁶ ne déroge pas à la règle. Le roman retrace la vie du dictateur Koyaga et pourfend les dictatures post-coloniales de la fin de la guerre froide en Afrique. Il apparaît d’emblée comme une apologie aporétique de la dictature. Soutenu par les pratiques mystiques de sa mère et de son marabout, Koyaga, en dépit du chancellement de son autorité, réussit à se maintenir contre vents et marées au pouvoir en pratiquant le fétichisme, le maraboutage, le camouflage, en simulant des complots et en perpétrant des assassinats. Secondé par son homme de destin, son acolyte, Maclélio, il parcourt toute l’Afrique liberticide à l’école des grands Maîtres de l’autocratie pour régner sur la fictive République du Golfe d’où fume encore fraîchement l’héritage de la colonisation.

*Allah n’est pas obligé*¹⁷ est l’illustration de l’actualité d’une Afrique marquée par les guerres tribales. C’est l’Histoire de Birahima, un enfant-soldat parti à la recherche de sa tante à travers les forêts du Liberia en proie à une guerre tribale des plus meurtrières. Ces dernières, comme par un phénomène de feu de brousse généralisé, atteignent la Sierra Leone où les enfants-soldats s’enlisent dans des guerres fratricides sans répit. Le constat est triste à travers toute cette Afrique laissée en pâture à la faim, à la misère et à la mort. Se fondant sur cette réalité bouleversante, l’écriture kouroumienne retrace l’Histoire de l’Afrique « nouvelle »

¹⁶ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998.

¹⁷ Ahmadou Kourouma, *Allah n’est pas obligé*, Paris : Seuil, 2000.

depuis son entrée en contact avec l'Occident jusqu'aux guerres ethno-tribales. Elle met en œuvre dans une société disloquée et déliquescence des personnages « problématiques » tels que définis par Georges Lukács et Lucien Goldmann :

« [...] *La théorie du roman* est un livre dialectique hégélien qui affirme que le type humain le plus valable dans le monde actuel est l'individu complexe et problématique, un fou ou un criminel, parce qu'il cherche toujours des valeurs absolues sans les connaître et les vivre intégralement et sans pouvoir, par cela même, les approcher. Une recherche qui progresse toujours sans jamais avancer, un mouvement que Lukács a défini par la formule : « le chemin est fini, le voyage est commencé » »¹⁸.

La littérature orale, aujourd'hui loin des récits héroïques et épiques, Kourouma semble lui restituer de nouveaux sujets en lui imprimant sa lecture de l'Histoire africaine post-coloniale. Cette lecture comme un requiem est la peinture saccadée d'un réel vécu où puent la mort et les horreurs. Grâce à son discours satirique, Kourouma dénonce les politiques corrosives et liberticides de l'Afrique. Son discours se présente comme un faisceau de lumière qui vient dissiper la pénombre des vicissitudes qui engloutit les peuples africains. Qu'en est-il de l'innovation formelle et structurelle ? Selon l'idée de Gilles Deleuze, l'un des espaces à exploiter chez un auteur est sa langue. Kourouma entreprend l'exploitation de la langue avec beaucoup de réussite. Il faut remarquer que même s'il marche dans le sillage des poètes de la Négritude, il ne les imite pas pour autant dans leur manière d'écrire. Kourouma remodèle l'écriture Occidentale. Avec lui on assiste à une forme de re-naissance des lettres africaines, mieux à leur

¹⁸ Lucien Goldmann, « Introduction aux premiers écrits de Georges Lukács », pp. 156-190, in : Georges Lukács, *La théorie du roman*, traduit de l'allemand par Jean Clairevoye, Paris : Denoël, 1968, pp. 170-171-176.

re-fondation. L'utilisation d'un langage particulier - dont l'essence réside dans un ton persifleur et où le narquois le dispute au drôle grâce à des figures de rhétoriques indiquées que sont l'ironie, l'hyperbole, la métaphore et l'humour – est l'une des spécificités de Kourouma. Cette écriture pourrait s'appréhender comme du « vohou-vohou romanesque »¹⁹ ou « vohou-romanesque » et par conséquent comme une « délinquance créatrice ». En effet, les incursions répétées de l'auteur dans le réservoir linguistique malinké donne à son écriture un visage bigarré de collage artistique d'où se dégage une harmonie constructive et une suavité langagière. De plus, il s'attaque au français académique avec des « armes » narratologiques, viole le code normatif du langage et instaure un discours nouveau au confluent du malinké et du français. Cette écriture de nature hybride tend à dérouter les lecteurs hexagonaux ; c'est à juste titre que Madeleine Borgomano écrit dans son introduction que :

« (...) Ahmadou Kourouma nous paraît l'un des meilleurs initiateurs. Mais, il n'a rien d'un guide touristique, il n'écrit pas pour nous donner, à nous lecteurs étrangers, un aperçu exotique de son pays. Il n'écrit même pas vraiment pour nous, ou pas d'abord pour nous. Il écrit, c'est tout. Comme tout grand écrivain. Mais il nous convie à l'aventure d'une découverte profonde, en nous

¹⁹ Terme créé par référence à la nature-même du courant artistique vohou-vohou sur lequel James Houra – artiste – peintre, historien d'art a été un des tous premiers à théoriser. Dans sa thèse *Les nouvelles formes plastiques en Côte-d'Ivoire rupture ou continuité ?* Doctorat de 3^{ème} cycle à l'Université de Paris I, Sorbonne octobre 1983, p. 190 ; le chercheur utilise le terme vovô qui évoluera plus tard en vohou-vohou du fait de la création artistique. Notons que James Houra lui-même ne se réclame et ne se reconnaît pas dans la tendance vohou-vohou.

La première exposition qui consacra les peintres vohou a eu lieu en 1984 au CCF – Centre Culturel Français – d'Abidjan. Elle entraîna des avis partagés entre ceux qui étaient choqués, scandalisés et ceux qui étaient épatés, émerveillés par l'agréable défiguration de l'art. L'on emploie indifféremment le terme vohou-vohou ou son diminutif vohou. L'expression est née d'une onomatopée issue de la langue gouro – ethnique du centre-ouest de la Côte-d'Ivoire – et signifierait n'importe quoi. En fait, cette onomatopée imite le bruit que produit l'enfouissement des plantes médicinales dans un canari ; opération qu'opère le guérisseur tradipraticien.

Il convient de souligner que le vohou-vohou a une réelle influence sur divers domaines de créations artistiques, car il libère l'esprit des artistes. Ainsi a-t-on les vohou-conservateurs, les vohou-synthétiques, les vohou-flottants, les vohou-assimilés et les vohou-tachtchers selon la classification de J'Alex Kobl dans son article « Aspect de l'art ivoirien : Esprit vohou, me voici ! », in : *L'école des Arts*, revue scientifique de l'INSAAC, n° 1, oct. 2001.

installant au cœur de l'autre : cette expérience exige une totale disponibilité et une grande ouverture »²⁰.

Il se dégage du constat de l'écriture kouroumienne aux deux visages que le romancier peut s'exprimer autrement que par les voies classiques imposées par les normes académiques. Il y a derrière son écriture un désir de se libérer des chaînes de l'Occident par la création d'une nouvelle langue qui exploite à souhait les ressources de l'oralité. Kourouma veut tuer le « père », l'académisme pour permettre l'affirmation du « fils », le discours romanesque biface ; en clair, son écriture nouvelle aux contours dialogiques²¹ selon le terme de Bakhtine, qui pourrait s'adapter à la remarque de Julia Kristeva :

« La polyphonie, la pluralité culturelle et personnelle m'est apparue joyeuse. On s'invente un nouveau style, une nouvelle façon de parler, grâce au jeu dialectique des deux langues »²² ;

veut de son rayonnement éclipser le français classique. Le parricide ou le meurtre du père est l'interprétation philosophique, anthropologique et surtout psychanalytique que l'on peut faire des audaces de Kourouma. C'est d'ailleurs dans cette perspective que s'apprécient les mots de Juliette Vion Dury quand elle écrit que :

« De même, on remarque que le meurtre prend souvent des formes atténuées ou symboliques. Une définition pluridisciplinaire plus complète du meurtre du père en permettrait alors le repérage dans des contextes culturels,

²⁰ Madeleine Borgomano, Ahmadou Kourouma, *Le « guerrier » griot*, Paris : L'harmattan, 1998, p. 6.

²¹ Adjectif employé par Bakhtine pour mettre en évidence le plurilinguisme relevant de la distinction et du dialogue entre le langage du narrateur et le langage littéraire. C'est aussi ce que Bakhtine désigne par langage hybride dans le roman, in : Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Gallimard, 1978.

²² Julia Kristeva, « En deuil d'une langue », in : *Deuil : vivre, c'est perdre*, Paris : Ed. Autrement, 1992, pp. 27-32.

sociaux, historiques, ainsi que dans des créations artistiques, là même où il n'apparaît pas à première analyse. Il deviendrait alors possible de recenser différentes formes d'un meurtre du père qui serait littéraire et d'établir des rapports entre texte et meurtre »²³.

Tuer le français académique pour faire naître le français « africanisé » ou « malinkésisé » afin d'affirmer une identité qui devra se fondre et s'imposer dans l'universalité. Cette idée est en accord avec ce que pense Madeleine Borgomano quand elle affirme que : « *Écrire des romans, c'est, pour Ahmadou Kourouma, une façon de faire une « sociologie vivante »* »²⁴. L'écriture kouroumienne est, du reste, redevable à l'oralité, puisqu'elle utilise certaines catégories de la littérature orale pour s'exprimer, notamment le conte, le donsomana²⁵, la légende, la devinette, l'épopée et le proverbe. Elle est ce que le poète guadeloupéen Ernest Pépin désigne par « oraliture »²⁶ ou ce que Claude Hagège propose d'appeler la parole parlée, « orature »²⁷ par opposition au terme littérature, c'est-à-dire la création par l'oralité. Kourouma plonge son lecteur dans les arcanes illocutoires des griots mandingues pour qui l'art de la parole est la maîtrise de la « mémoire collective ». Il en ressort que l'auteur invite son lecteur, s'il ne l'initie, aux secrets de la parole en pays mandingue.

Il est donc clair que Kourouma parle le langage des griots, et son appartenance à une double culture, celle de l'oralité et celle de l'écriture semble militer en sa faveur.

²³ Juliette Vion Dury, *La trace d'un crime si vieux*, une étude du meurtre du père, thèse pour le nouveau doctorat (arrêté du 30 mars 1992), Université de Limoges, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, pp. 11 – 12.

²⁴ Madeleine Borgomano, *Op. Cit.*, p. 8.

²⁵ Le donsomana, selon Kourouma, est un genre littéraire dont le but est de célébrer les gestes des héros chasseurs et de toutes sortes de héros.

²⁶ Terme employé lors de la table ronde sur la poésie, à la bibliothèque nationale de Côte-d'Ivoire le 24/05/2000 dans son article - intervention sur "l'historique de la poésie antillaise".

²⁷ «orature», Claude Hagège cité par Yvan Leclerc dans son article «poésie, oralité, écriture» in : SUD, revue littéraire bimestrielle sous la direction de Daniel Leuwers, Marseille, 1987, pp. 165 – 187.

En effet, il est à constater que Kourouma s'inspire toujours de l'Histoire générale pour écrire ses romans. De quelle Histoire s'agit-il ? Il conviendrait d'élucider les contours des concepts d'Histoire et de fiction. La notion d'Histoire est porteuse de deux significations. Elle a d'abord une signification épistémologique générale désignant un certain mode de connaissance relatif à des données empiriques irréductibles, en fait ou en droit, à toute explication théorique rationnelle. Elle est ensuite la transformation dans le temps des sociétés humaines et le récit qui en est fait. L'Histoire est donc une forme de savoir qui mobilise l'observation, l'induction et la classification, mais aussi, dans une certaine mesure, l'explication causale des faits particuliers. Elle implique des données multiples, contingentes, contradictoires et temporelles, une construction qui, selon l'idée de Kant²⁸, devrait permettre de représenter de façon systématique ce qui, sans l'intervention de la raison, ne vise qu'un « agrégat » ou un « rhapsodie » d'éléments sans liens. Elle est une totalité dynamique articulée dont toutes les parties, organiquement solidaires, trouvent leur unité dans un processus de développement interne. Ce défrichage définitionnel reste tout de même très lointain. C'est ainsi qu'à la question de savoir qu'est-ce que l'Histoire, on peut constater avec Paul Veyne que :

« [...] le difficile est d'arriver à une définition précise ; l'histoire est-elle la science des faits collectifs, qui ne se ramèneraient pas à une poussière de faits individuels ? La science des sociétés humaines ? »²⁹.

La difficulté à définir l'Histoire amène à l'aborder d'un point de vue philologique qui fait que l'on se rapporte à des définitions ou plus exactement à des appréhensions ponctuelles du concept dans son évolution. Si cette démarche de sémantisation permanente n'est pas spécifique à l'Histoire il est tout de même utile

²⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Paris : P.U.F., 1968.

²⁹ Paul Veyne, *Comment on écrit l'Histoire ?*, Paris : Seuil, 1971, p. 83.

de remarquer que le terme Histoire subit « l'aventure du mot »³⁰ selon l'expression de l'Ivoirien Bernard Zadi Zaourou. Ainsi, depuis Hegel et Marx – considérés par nombre d'exégèses comme les philosophes de l'Histoire – jusqu'aux historiens et aux critiques contemporains, le concept d'Histoire a-t-il considérablement évolué du point de vue définitionnel. Dans la philosophie hégélienne, la raison rime avec l'Histoire. Pour Hegel, l'Histoire est le processus dialectique. La dialectique étant considérée comme un véritable mouvement par lequel les choses finies, se déterminant négativement les unes par rapport aux autres, qu'elles ne sont pas, entrent en relation avec ces dernières. En un mot, le rapprochement des contraires qui entretiennent un conflit permanent. L'opposition cependant se surmonte par le truchement d'un troisième terme. Tous appartiennent à la même totalité organique ; c'est d'ailleurs ce qui conduit à l'étrange équation dialectique $1 + 1 = 1$. À travers ce processus dialectique, l'idée c'est-à-dire le « concept » ou le « tout » qui, dans le discours hégélien représente l'instance la plus élevée de sa doctrine métaphysiquement et ontologiquement parlant – est à la fois le principe et la destination de tout ; elle est formée de tous les mouvements dialectiques. L'idée d'abord inconsciente d'elle-même, puis actualisée en sa négation, se reconquiert pour accéder à la conscience de soi. L'Histoire est avant tout pour Hegel la succession des hégémonies nationales et leurs réalisations. Elle tend vers une libération de l'homme sous des contraintes de la nature et par là-même vers une spiritualisation du monde. Au-delà de cette conception métaphysique de l'Histoire, on l'appréhende selon Marx comme une perpétuelle lutte des classes. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il écrit dans le *Manifeste du parti communiste* que : « *L'Histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes* »³¹. Pour Marx, l'antagonisme entre classe prolétarienne et classe bourgeoise est le moteur de l'Histoire. Notons que si les nouvelles sociétés présentent d'autres divisions, il est nécessaire de remarquer que l'essence oppositionnelle demeure.

³⁰ Aventure du mot, processus d'évolution du mot ; procédé permanent de sémantisation et de désémantisation du mot pris comme concept. Instabilité sémantique du mot. Conception du mot dans sa perspective philologique et diachronique de valorisation et de dévalorisation. Titre du séminaire de maîtrise dirigé par Bernard Zadi Zaourou à l'Université de Cocody.

³¹ Karl Marx, Friedrich Engels, *Le manifeste du parti communiste*, Paris : Editions bilingue Aubier-Montaigne, 1971, p. 75.

C'est peut-être la raison pour laquelle les marxistes considèrent que l'Histoire est cyclique dans la mesure où la lutte des classes revient toujours quelle que soit la forme qu'elle adopte. L'Histoire serait donc une reduplication non conforme des événements du monde sous-tendu par le conflit des pôles. Au regard du rapprochement de ces deux philosophes à travers leur conception de l'Histoire, Vincent Bourdeau a pu écrire dans sa métaphore de la cave et du grenier :

« Deux visions de l'histoire se dessinent en définitive. Celle de Hegel insiste sur le pouvoir des représentations, sur la force de la culture, sur la prépondérance de la raison dans l'histoire. Celle de Marx met au contraire l'accent sur le travail, sur les structures sociales de l'économie, bref sur les soubassements de la société. Pour employer une métaphore, on peut dire qu'avec Marx on se trouve dans les caves de l'histoire, tandis que Hegel nous en fait parcourir le grenier »³².

Il en ressort que, loin d'être opposées, ces deux visions de l'Histoire sont complémentaires. Ainsi, ces deux pistes d'exploration de l'Histoire développent-elles les deux pans fondamentaux de la conception de l'Histoire comme discipline des sciences humaines. Il s'agit des pans analytique et événementiel qui sont utilisés par le romancier pour soutenir sa création. Le lien de causalité qu'il établit entre les différents faits qu'il décrit et ses emprunts à l'Histoire, sont dignes d'intérêt.

À la suite des philosophes, Paul Veyne considère que : *« L'histoire est la description de ce qui est spécifique, c'est-à-dire compréhensible, dans les événements humains »³³*. Il faudra entendre par spécifique non ce qui est singulier

³² Vincent Bourdeau, Préface Hegel et Marx, in : Françoise Kinot, *Philosophie de l'Histoire*, Paris : France Loisirs, pp. 18-19.

³³ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Op. Cit., p. 84.

mais ce qui décrit clairement les liens de causalités entre les différents moments des événements humains. Pour Paul Veyne, est historique ce qui n'est ni universel ni singulier mais qui est compréhensible d'un point de vue logique. On aboutit tout de même à des définitions simples ; ainsi d'après le *Dictionnaire Universel* l'histoire se définit comme « *un récit d'action, d'événements relatifs à une époque, à une nation, à une branche de l'esprit humain qui sont jugés dignes de mémoire* »³⁴. L'Histoire pourrait aussi s'appréhender comme la science de la connaissance du passé. Tel est en tout cas le sens que Joseph Ki-Zerbo donne : « *l'Histoire est la mémoire collective du peuple* »³⁵.

La Fiction quant à elle, est par définition « *tout ce qui relève de l'imaginaire, œuvre, genre littéraire dans lesquels l'imagination a une place prépondérante* »³⁶. Il en résulte que l'acceptation la plus répandue est l'admission de la fiction comme affirmation douteuse ou fausse. Cette vision péjorative est courante dans l'usage populaire et pose la fiction comme un paradigme à des notions comme contre-vérité, abstraction, littérature et récit. Le récit étant appréhendé dans cette perspective par Dorrit Cohn comme :

« *Une série d'assertions traitant d'une séquence d'événements liés causalement et qui concernent des êtres humains (ou des êtres semblables à eux). Conçu de cette façon, le récit exclut en premier lieu toutes les propositions générales vérifonctionnelles qui caractérisent le discours théorique, philosophique, explicatif, spéculatif ou critique. Il exclut également les assertions purement descriptives ainsi que les expressions de l'émotion* »³⁷.

³⁴ Michel Guillou, Marc Moingeon, *Dictionnaire Universel*, Paris : Hachette, II^{ème} Ed, 1988, p. 572.

³⁵ Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, Paris : Hatier, p. 29.

³⁶ Michel Guillou, Marc Moingeon, *Op. Cit.*, p. 474.

³⁷ Dorrit Cohn, *Le propre de la fiction*, Paris : Seuil, 2001, p. 28.

De ce point de vue, la fiction est opposée au récit d'autant qu'elle inclut toutes les formes de discours que le récit exclut. Elle devient cependant une notion aux rivages indéterminés à double articulation puisqu'elle est appréhendée comme construction théorique et comme terme générique. Ainsi, est-elle sémantiquement instable. C'est ce que Dorrit Cohn a montré dans l'étude philologique et diachronique qu'elle lui consacre dans son livre *Le propre de la fiction*.

Il est important de noter que la notion de fiction se définit comparativement aux récits véridictionnels dont les textes historiques sont des références majeures. C'est d'ailleurs ce rapprochement induit et déductif qui est l'un des gages de pertinence de notre sujet d'étude. Bien qu'il soit admis que l'Histoire et la fiction sont des récits narrativisés et qu'il n'existe par conséquent pas d'abyme entre ces deux notions, si l'on part du simple fait que la mise en graphie fait déjà effet de style, il est notable que des confusions sont faites du passage de l'Histoire à la fiction et vice versa. Car le récit historique est un récit fiction et la fiction un récit fictionnel. Ce parcours dans le champ de la fiction a fait aboutir Dorrit Cohn tout comme Paul Ricoeur à une définition de la fiction qui renvoie à : « un récit non référentiel »³⁸. Dans le même ton, Jean-Marie Schaeffer aborde la fiction comme un « discours à dénotation nulle »³⁹. Le syntagme adjectival « non référentiel » signifierait que l'œuvre de fiction crée par elle-même, en se référant à lui, le monde auquel elle se réfère ; selon l'idée de Marie-laure Ryan reprise par Dorrit Cohn. C'est d'ailleurs, ce que dit Paul de Man :

« Toutes les littératures... se sont toujours désignées elles-mêmes comme existant sur le mode de la fiction... L'effet-miroir autoréflexif au moyen duquel une œuvre de fiction affirme, par son existence même, sa séparation de la

³⁸ Dorrit Cohn, *Op. Cit.*, p. 24.

³⁹ Jean-Marie Schaeffer, « Fiction », pp. 312-320, in : Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil, 1995, p. 312.

réalité empirique... caractérise l'œuvre littéraire dans son essence »⁴⁰.

Cette lecture des faits crée des dissensions entre les acceptions définitionnelles de la fiction, dans la mesure où l'œuvre d'Ahmadou Kourouma est en porte-à-faux avec le fait que la fiction soit singulière. Car les romans de Kourouma sont tous une reprise fictionnelle de l'Histoire. En tant que tels, ils ne sauraient être des récits non référentiels d'autant même que le roman pour Kourouma est un témoignage⁴¹. C'est pourquoi le corrélat noématique⁴² de l'imitation, c'est-à-dire la représentation mimétique consciente de l'Histoire qui sous-tend la production romanesque de Kourouma est digne d'intérêt.

La fiction désigne aussi la manifestation de la succession chronologique des événements relatés dans une œuvre donnée. Elle est selon l'idée de J. M. Schaeffer une séquence narrative ou représentative traitant d'événements non réellement survenus, mais sans nécessairement afficher son caractère de feinte. Dans l'usage commun, le terme recouvre l'ensemble de la littérature imaginative, en opposition aux textes à prétention véridique (telles les chroniques historiques, les biographies et l'autobiographie). Les disciplines d'Histoire et de fiction s'influencent mutuellement dans la création de Kourouma. Elles sont même les points fondamentaux de son écriture. Il ne s'agit pas pour nous de poser des problèmes épistémologiques au sujet de l'Histoire en tant que discipline des sciences humaines dans son autonomie, ou d'aborder la fiction comme pure évanescence et vaine imagination. Il faut, avant tout, s'intéresser à la relation que l'Histoire entretient avec la mémoire car Kourouma dans son écriture semble s'imposer un devoir de mémoire. L'historien, pareillement, ne déroge pas à cette perspective ; elle est d'ailleurs sans doute, toute sa préoccupation. Il y a par conséquent une sorte de conflit tacite dans la liaison secrète et même avouée de la

⁴⁰ Paul de Man, *Blindness and Insight*, Oxford, University Press, 1971, p. 17.

⁴¹ Rencontre avec Ahmadou Kourouma le 10 décembre 1998.

⁴² Expression de Paul Ricœur née de la notion noème désignant selon Husserl les représentations conscientes ; in : Alexandre Gefen, *La mimesis*, Paris : Flammarion, 2002, p. 61.

mémoire de l'historien ou mémoire de l'Histoire et la mémoire collective. Dans l'entretien qu'il a eu avec J. B. Pontalis, Pierre Nora rapportait les propos du premier dans son article intitulé « Mémoire de l'historien, Mémoire de l'Histoire »⁴³. Pontalis affirme :

« Si nous partons de la distinction classique entre, d'une part, la mémoire des historiens, ces « délégués » à la mémoire du groupe ; de la nation, de l'humanité, et, d'autre part, la mémoire collective, c'est-à-dire ce qui reste du passé dans l'Histoire vécue des gens, on a le sentiment d'une rupture nouvelle, récente, décisive, entre la pratique historique, le discours des professionnels et la multiplicité des vécus historiques des groupes »⁴⁴.

C'est cet hiatus sous-jacent à l'Histoire et à la mémoire collective qui dans un premier temps se lit dans le rôle que Pierre Nora assigne à l'historien :

« (...) j'entends par-là que l'Histoire – mais je n'aime pas la généralité du mot – débusque les inerties de la mémoire, les illusions qu'une société a besoin d'entretenir sur elle-même pour se maintenir et se perpétuer »⁴⁵.

Kourouma, tout comme l'historien, s'approprie la mémoire de l'Histoire. Il y a donc une sorte de décalage entre ce qui a été vécu et ce qui est rapporté ; lisible dans la partie de création de l'auteur. Il nous incombe de montrer après ce constat l'intertextualité au sens où l'entendent Tzvetan Todorov et Ducrot Oswald :

⁴³ Pierre Nora, « Mémoire de l'historien, mémoire de l'Histoire : entretien avec J-B Pontalis », in : *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 15 (printemps 1977), pp. 221-232.

⁴⁴ Pierre Nora, *Op. Cit.*, p. 221.

⁴⁵ Pierre Nora, *Op. Cit.*, p. 221.

« "Ainsi du discours même qui, loin d'être une unité close, fût-ce sur son propre travail, est travaillé par les autres textes" – "tout texte est absorption et transformation d'une multiplicité d'autres textes" »⁴⁶,

de préciser l'interdisciplinarité qui existe entre les textes historiques souches et les textes de Kourouma issus de ces sources historiques. Comme l'a écrit Chevrel :

« Le terme souvent galvaudé d'interdisciplinarité ne paraît pas pouvoir être évité quand il s'agit des études de réception. Celles-ci laissant à d'autres toute étude uniquement formelle d'une œuvre, se proposent de ne pas enfermer le littéraire dans la seule littéralité – faut-il dire dans le ghetto de la littéralité ? Leur hypothèse fondamentale est qu'un texte n'existe vraiment que quand il a été lu. D'où l'importance de l'histoire, discipline maîtresse dont les buts et les méthodes ont connu un renouvellement considérable durant les dernières décennies, que les études de réception doivent prendre en compte »⁴⁷.

Les textes kouroumiens apparaissent *de facto* comme des hypertextes, quand on sait qu'au sens de Gérard Génette : « Un hypertexte est un texte qui dérive d'un autre par un processus de transformation, formelle et/ou thématique »⁴⁸ et les textes historiques comme des hypotextes. Notre méthode de travail est donc de dégager la transtextualité qui ressort de la création romanesque de Kourouma et d'en expliquer les raisons. La transtextualité que Génette nomme

⁴⁶ Ducrot Oswald / Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil, 1972, p. 446.

⁴⁷ Yves Chevrel, « Les études de réception », pp. 177-214, in : Pierre Brunel, Yves Chevrel, *Précis de littérature composée*, Paris : PUF, 1989, p. 212.

⁴⁸ Gérard Génette, *Figure IV*, Paris : Seuil, 1999, p. 21.

« transcendance textuelle du texte »⁴⁹, c'est-à-dire l'entrée en contact d'un texte avec d'autres textes, le surpassement de sa propre clôture et qu'il retrouve dans l'hypertextualité, l'intertextualité, la métatextualité et l'architextualité. Ces quatre composantes de la transtextualité sont les bases de la perspective comparatiste qui guide notre étude. Nous mettrons en relief la transtextualité qui existe entre la production de Kourouma et les productions historiques. Il est important de souligner que l'hypertextualité est, selon la catégorisation de Genette, la relation d'un hypotexte donné à un hypertexte résultant. L'hypotexte étant la source, l'origine tandis que l'hypertexte est le dérivé, la résultante de l'exploitation de l'hypotexte. L'intertextualité serait l'allusion implicite à d'autres textes. Quant à la métatextualité elle est le commentaire du texte fait par lui-même ou d'un texte quelconque par un autre. L'architextualité, enfin, est la relation entre le texte et les genres auxquels on l'assigne. La méthode d'approche se justifie dans la mesure où l'œuvre de Kourouma transcende les disciplines et les genres. Elle est à la croisée des genres et des disciplines.

À travers notre méthode d'étude, se découvre toute l'utilité du comparatisme et de littérature comparée qui fait voyager entre les disciplines et même qui les rapproche. Sa capacité fusionnelle et éclectique ouvre les boulevards des interactions. Contrairement à cet esprit d'ouverture, si leurs adversaires affichés et leurs détracteurs cachés leur reprochent un confusionnisme et un cosmopolitisme creux, à la question de savoir « *Qu'est-ce que la littérature comparée ?* », nous convenons avec Pierre Brunel, Claude Pichois et André-michel Rousseau que :

« *La littérature comparée est l'art méthodique, par la recherche de liens d'analogie, de parenté et d'influence, de rapprocher la littérature des autres domaines de l'expression ou de la connaissance, ou bien les faits et les*

⁴⁹ Gérard Genette, *Op. Cit.*, p. 21.

textes littéraires entre eux, distants ou non dans le temps ou dans l'espace, pourvu qu'ils appartiennent à plusieurs langues ou plusieurs cultures, fissent-elles parties d'une même tradition, afin de mieux les décrire, les comprendre et les goûter »⁵⁰.

Ainsi, sommes-nous avec le rapport inter-disciplinaire de l'Histoire et de la fiction, sujet à réflexion, dans le champ du comparatisme et de la littérature comparée. Car la littérature comparée n'est plus exclusivement l'étude des faits littéraires par-delà les frontières politiques, linguistiques ou culturelles. Elle n'est certes pas non plus la comparaison – au sens commun et ordinaire du terme – encore moins le fait de comparer n'importe quoi selon l'idée de Jean-Marie Grassin⁵¹. Mais elle serait la mise en balance ou le rapprochement d'au moins deux domaines de la connaissance dans le cadre littéraire. C'est d'ailleurs pour cette raison essentielle que l'interdisciplinarité sous-jacente à notre sujet d'étude fait de lui un sujet comparatiste à part entière. Notre approche s'inscrit de fait dans les voies de l'interaction disciplinaire, aspect grandissant du comparatisme. N'est-ce pas ce que Bertrand Westphal note dans les aspects de la littérature comparée qu'il dégage ?

« (...) La littérature comparée est interagissante ; elle est à l'intersection ; elle figure en un centre abstrait, toujours mobile, ponctuel, qui fédère toutes les tensions concrètes. Dès lors que l'on intègre l'incompréhensible écart du parallèle dans un discours global de fragmentation, on isole un peu mieux l'utilité – la nécessité – d'une approche comparatiste. Grâce à sa nature profondément

⁵⁰ Pierre Brunel, Claude Pichois, André-Michel Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée ?*, Paris : Armand Colin, 1996, p. 150.

⁵¹ Jean-Marie Grassin, « La littérature africaine comparée : tradition et modernité », in : Les actes du colloque intitulé *Mythe et littérature africaine*, Paris X : 1980, p. 4.

hétérogène, le comparatisme est coextensible à l'hétérogène archipélagique »⁵².

À cette première démarche argumentative s'ajoute la narratologie qui se justifie par le fait que Ahmadou Kourouma opère une révolution narratologique dans ses romans. En effet, l'éclatement de la narration qui entraîne l'instabilité de l'instance narrative, pourrait engendrer par induction des schèmes communicationnels propres à son œuvre. La circulation de la parole spécifique qui impose de s'attarder sur l'énonciation dans le roman kouroumien, est l'un des fondements de la narration dans la production de l'auteur.

La transtextualité, constatée dans les œuvres du corpus, infère des questions nodales qui postulent l'enjeu de notre étude. Car l'Histoire et la fiction sont certes les points de suture de l'écriture de Kourouma, mais elles sont en même temps des voies pour d'abord pénétrer les textes et les questionner ensuite.

Comment et pourquoi Kourouma opère-t-il une transformation fictionnelle sur l'Histoire pour créer et animer ses sociétés fictives dans ses romans ?

L'oralité africaine peut-elle s'incruster dans l'écriture Occidentale par le biais de l'esthétisation de l'Histoire pour affirmer une identité africaine ?

L'écriture particulière et particularisante de Kourouma est-elle spécifiquement une affirmation de l'identité de l'auteur ou le besoin d'affirmation d'une identité négro-africaine ?

⁵² Bertrand Wesphal, « Parallèles, mondes parallèles, archipels », in : *Revue de littérature comparée, les parallèles*, Paris : Didier Edition, n° 2, avril-juin 2001, p. 241.

Ces interrogations sont en notre sens les axes de pénétration et de compréhension des textes romanesques d'Ahmadou Kourouma. Elles nous permettent de lire l'opportunité du « réveil » de l'Histoire africaine qui amène à faire l'autopsie de ces sociétés actuelles. Nous devons démontrer que l'esthétisation de l'Histoire postule l'idée de l'affirmation identitaire. En clair, le remodelage des faits historiques fait office d'éveil de la conscience identitaire chez Kourouma.

Nous avons structuré notre travail en trois grandes parties. Notons que c'est une argumentation sous-tendue par un cheminement chronologique et thématique. Le volet chronologique a, d'une part, pris en compte l'interversion positionnelle dans l'ordre de publication entre *Les soleils des indépendances* et *Monnè, Outrages et Défis*. Ce réaménagement du corpus a permis d'établir une cohérence dans l'évolution logique et dans l'enchaînement des thèmes centraux abordés par l'auteur. D'autre part, la chronologie a défini les bornes temporelles dans lesquelles s'inscrivent les événements décrits par Kourouma ce qui a entraîné la délimitation temporelle et événementielle du sujet. Par ailleurs, elle nous permet de rester fidèle à la succession historique des faits présentés par l'auteur.

Quant au volet thématique, il révèle l'ancrage de l'auteur sur des thèmes précis et met en relief l'esprit de sélection des événements qui guide son écriture. L'aspect thématique est ici à la fois l'ensemble de certains événements renvoyant à une période précise de l'Histoire et un thème central majeur développé à travers l'évolution d'un ou de certains personnages.

Il ressort que la thématique historique gradue l'échelle chronologique qui a son tour établit des liens de causalité entre les différents événements présentés par Kourouma. C'est du reste cette inter-dépendance des deux volets formant une unité organique dans notre perspective et peut-être dans toute

perspective historique qui impose l'allure chronologique et événementielle de notre plan.

La première partie est intitulée : Plus de 80 ans d'Histoire romancée, de l'installation française à Soba (dans le Manding) en 1880 aux Indépendances africaines de 1960. Il s'agit de mettre en relief le partage de l'Afrique et les résistances africaines à l'implantation impérialiste française. Nous montrons également la mise en marche de la machine coloniale qui s'est manifestée par les travaux forcés. Nous montrons aussi comment l'auteur décrit l'Histoire des deux Guerres mondiales dans *Monnè, Outrages et défis* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*. En dernier essor, nous mettons en relief les guerres tribales dans l'Afrique indépendante que l'auteur représente avec un réalisme d'historien.

Dans la deuxième partie, il sera mis en relief les catégories romanesques qui sous la pression de l'Histoire. Les espaces romanesques seront confrontés à leurs paradigmes historiques, le temps romanesque à ses références historiques et les personnages aux acteurs historiques. Nous démontrerons ainsi la dimension noématique et mimétique du roman.

Dans la troisième et dernière partie, il sera exposé la phagocytose et la transformation de l'Histoire qui postulent l'expression identitaire. Il s'agit de montrer l'esthétisation de l'Histoire par la fiction. Cette esthétisation qui se fait sur deux pôles, soit par l'amplification des faits historiques, soit par leur atténuation est perceptible dans l'altération de l'Histoire par la création romanesque. C'est ce que J. M. Schaeffer appelle la valorisation ou la dévalorisation de la réalité.

PREMIÈRE PARTIE

PLUS DE 80 ANS D'HISTOIRE ROMANCÉE,
DE L'INSTALLATION FRANÇAISE À SOBA
(DANS LE MANDING) EN 1880
AUX INDÉPENDANCES AFRICAINES de 1960

Bien des choix idéologiques et sentimentaux guident les options de l'historien et par-delà lui ceux du romancier dans l'intérêt porté à tel ou tel événement. Il va sans dire que l'écriture de l'Histoire et celle du roman fonctionnent sur la base de ce qu'il conviendrait d'appeler le « tri événementiel ». Paul Veyne le note bien quand il écrit que :

« Les historiens racontent des intrigues, qui sont comme autant d'itinéraires qu'ils tracent à leur guise à travers le très objectif champ événementiel (lequel est divisible à l'infini et n'est pas composé d'atomes événementiels) ; aucun historien ne décrit la totalité de ce champ, car un itinéraire doit choisir et ne peut passer partout ; aucun de ces itinéraires n'est le vrai, n'est l'Histoire. Enfin, le champ événementiel ne comprend pas des sites qu'on irait visiter et qui s'appelleraient événements ; un événement n'est pas un être, mais un croisement d'itinéraires possibles »⁵³.

Dans cette métaphore du promeneur, l'historien tout comme certainement le romancier emprunte un de ces « itinéraires possibles ». Mais ils peuvent se retrouver à la croisée des chemins. C'est le recoupage interdisciplinaire qui constitue le socle de notre étude. Ainsi, les chemins de Kourouma croisent-ils ceux de certains historiens dans la description d'événements tels l'impérialisme Occidental, la colonisation, les indépendances et la guerre froide. Ahmadou Kourouma représente ici dans un style propre à lui – en se fondant sur des textes historiques – la pénétration française dans le Soudan et les corollaires de cette installation coloniale.

⁵³ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire, Op. Cit.*, p. 38.

La conquête de l'Afrique et particulièrement l'installation française dans le Manding est l'aboutissement de l'esprit impérialiste qui s'est développé en Occident dans la première moitié du XVIIIe siècle. L'« impérialisme » est un terme très complexe en ce qui concerne son contour sémantique. Il signifierait l'extraversion politique et économique de l'Europe sur l'Afrique. Cependant, dans son acception globale il reste un terme polémique. Selon qu'on lui assigne un but humanitaire et philanthropique ou selon qu'on l'identifie à un hégémonisme économique, il a des sens différents. C'est ainsi que Philippe Braillard et Pierre De Senarclens font remarquer que « *toute définition de l'impérialisme contient déjà en elle-même un certain type d'explication* »⁵⁴. Ainsi, selon la conception marxiste, désigne-t-il le stade d'évolution le plus achevé du capitalisme. Cette conception connaîtra un succès fulgurant avec le livre de Lénine dont le destin politique a garanti le succès et dont le titre se passe de commentaire : *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. À l'Inverse, l'impérialisme se conçoit comme la politique expansionniste d'un Etat qui tend à annexer politiquement un autre Etat. Quelle que soit la théorie adoptée, toujours est-il que le « *Scramble* »⁵⁵ a jeté l'Afrique en pâture aux puissances européennes à partir de 1870. Ce constat est résumé ici par Philippe Braillard et Pierre De Senarclens :

« [...] *C'est à partir des années 1870, et surtout au début des années 1880, que s'engage un grand mouvement d'expansion européenne qui aboutira au partage de l'Afrique et à la constitution définitive des empires coloniaux de l'époque contemporaine. C'est à ce mouvement d'expansion que fut le plus étroitement associé le terme d'impérialisme* »⁵⁶.

⁵⁴ Philippe Braillard et Pierre De Senarclens, *L'impérialisme*, Paris : PUF, Que sais-je ?, 1980, p. 10.

⁵⁵ Scramble : Selon le dictionnaire *Harrap's Shorter* signifie « bousculade, ruée ». Dans un sens plus précis, il propose « the scramble for Africa » qui renvoie à la lutte des puissances coloniales pour se répartir l'Afrique.

⁵⁶ Philippe Braillard et Pierre De Senarclens, *L'impérialisme*, Paris : PUF, Que sais-je ?, 1980, p. 13.

CHAPITRE I : DE L'INSTALLATION FRANÇAISE : MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS ET EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES ET L'INFLUENCE HISTORIENNE

La suite logique de cet impérialisme est l'établissement de la machine coloniale dans les nouvelles terres découvertes. Ahmadou Kourouma à travers un recoupage thématique le montre bien. L'identification – par le narrateur de Monnè, Outrages et Défis – de la défaite française face aux Allemands au revers subi par les populations de Soba face aux troupes françaises se situe dans le contexte impérialiste de la France :

« Les Toubabs français avaient été vaincus et chassés de leur pays par les Allemands de Hitler comme les Malinkés de Samory l'avaient été du Mandingue par les troupes françaises après 1880 »⁵⁷.

L'une des illustrations historiques de l'expansionnisme français dans le Soudan est l'installation française en Afrique subsaharienne au cours de laquelle Gallieni et Ahmadou signent en 1880 un traité sur la liberté du commerce avec une priorité accrue pour les Français. C'est probablement à cette même époque que Kourouma fait établir les colonnes de Faidherbe à Soba. En substance, après le partage de l'Afrique, la France métropolitaine s'est ruée vers le Manding pour le dompter. Sous la férule des généraux de guerre, dont Gallieni et Faidherbe, les Colonnes françaises conquerront progressivement et difficilement des peuples réfractaires et hostiles à leur installation. À la suite des conquêtes, la machine coloniale se mettra en marche.

⁵⁷ Ahmadou Kourouma : *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, p. 236.

A - LE PARTAGE DE L'AFRIQUE : LES ROMANS DE KOUROUMA **ENTRE FICTION ET HISTOIRE**

Le partage de l'Afrique fait suite aux ambitions du roi Léopold II, roi des Belges qui avait jeté son dévolu sur le Congo. Cette phase historique est exploitée par Ahmadou Kourouma, quand il écrit :

« Sous l'égide de Paul II, le 12 septembre 1876, s'ouvrit dans la capitale du Royaume la Conférence géographique internationale. La Conférence créa l'Association Internationale Africaine. L'association décida de planter définitivement l'étendard de la civilisation dans le cœur de la forêt »⁵⁸.

Ce passage situe clairement le contexte historique. Il s'agit bien de la création de l'Association Internationale Africaine qui relève de la conquête de l'Afrique. Kourouma semble s'être inspiré du Livre de Henri Brunschwig intitulé *Le Partage de l'Afrique*. Bien que les écrits sur ce contexte historique soient nombreux, la similitude des schèmes discursifs de certains passages rapproche le texte de Kourouma de celui de Brunschwig qui écrit que :

« En septembre 1876, dans le sillage de l'idéologie humanitaire, le mécène réunit dans un palais de Bruxelles une conférence internationale de géographie. Le but était "d'ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait point encore pénétré... de conférer en vue de régler la marche, de combiner les efforts de tirer parti de toutes les ressources, d'éviter les doubles emplois".

⁵⁸ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote de bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 228.

Les explorateurs présents et les représentants des grandes sociétés de géographie des divers pays s'accordèrent pour fonder une Association Internationale Africaine »⁵⁹.

Il y a entre ces deux passages des ressemblances. Au niveau de l'association créée, il s'agit de l'Association Internationale Africaine. Au niveau de l'espace de création qui est Bruxelles, au niveau de la date : septembre 1876 et au niveau de l'espace restreint qui est la conférence de géographie. Nous notons que les schèmes fondamentaux des deux discours sont les mêmes : le discours historique de Brunshwig et le discours romanesque et fictionnel de Kourouma. Il y a donc une égalité axiologique au sujet du discours historique et du discours romanesque bien que Brunshwig ne soit pas le seul à avoir travaillé sur le partage de l'Afrique. Le roman de Kourouma est plus proche des écrits de Brunshwig parce que l'hypertexte romanesque de Kourouma a des correspondances sémantiques et structurelles avec l'hypotexte historique tel que présenté par Brunshwig. Cependant, les transformations que le romancier opère sur l'hypotexte historique sont d'ordre formel. Curieusement, il est plus précis, ce qui suppose qu'il a certainement affiné ses connaissances historiques même si son texte de base semble être celui de Brunshwig. Il nomme l'initiateur de la conférence Paul II qui serait probablement le diminutif de Léopold II. À la date vague de septembre 1876, il apporte la précision du jour exact « le 12 ». Il substitue le nom propre « Bruxelles » à une désignation périphrastique qui caractérise la ville précitée : « la capitale du royaume ». Le nom « géographie » devient épithète de conférence. L'antéposition du nom géographie a induit son adjectivation. Ainsi, au lieu de « conférence internationale de géographie », avec existence d'un syntagme prépositionnel « de géographie », le romancier écrit « conférence géographique internationale » où l'épithète « géographique » apparaît comme le condensé du syntagme prépositionnel « de géographie ». Dans la même veine, la citation que Brunshwig incorpore à son discours est réduite à une seule

⁵⁹ Henri Brunshwig, *Le partage de l'Afrique*, Paris : Flammarion, 1993, pp. 44–46, p. 229.

phrase chez Kourouma. Toute cette création formelle loin d'écarter le discours romanesque du discours historique, révèle la finesse d'esprit du romancier.

Par ailleurs, dans l'optique de la précision du contexte historique, l'entreprise de l'acquisition du Congo par Léopold a débouché sur les conférences de Berlin à travers des phrases comme « *Au cours de la réunion des Européens sur le partage de l'Afrique en 1884 à Berlin* »⁶⁰ ou encore « *Au cours de la conférence du partage de l'Afrique de 1876* »⁶¹. Remarquons que la question africaine était au centre des relations internationales dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle de sorte que par deux fois, le chancelier allemand Otto Von Bismark a convoqué toute l'Europe pour sceller le sort de l'Afrique. Ce que semblent notifier Philippe Braillard et Pierre De Senarclens quand ils écrivent que :

*« Convoqué à l'initiative de Bismarck, elle (la conférence de Berlin) réunit, de novembre 1884 à février 1885, les représentants des puissances européennes ayant des visées africaines. Elle cherche à régler les questions soulevées par les initiatives privées du roi Léopold II au Congo, et à canaliser les ambitions économiques et politiques suscitées par l'action du roi des Belges. Elle tend aussi à définir les conditions de l'occupation de l'Afrique. Rétrospectivement, cette conférence apparaîtra comme le point de départ d'un vaste mouvement de partage de l'Afrique noire »*⁶².

La conférence de Berlin a entraîné le découpage de l'Afrique, son morcellement. C'est donc à Berlin qu'on a "dépecé" l'Afrique au sens où l'entend

⁶⁰ Ahmadou Kourouma : *Op. Cit.*, p. 11.

⁶¹ *Idem*, p. 229.

⁶² Philippe Braillard et Pierre De Senarclens, *L'Impérialisme*, Paris : PUF, Que sais-je ?, 1980, p. 15.

Marcel Amondji⁶³. Le terme « dépecé » qu'il emploie relève du lexique de la boucherie ou de la charcuterie. Il présente l'Afrique comme un "gibier", une "nourriture" et une "victime" que l'Europe charcutière avait tuée, dépecée et distribuée. C'est ce que Jean-Louis Miège entend par :

« Le partage de l'Afrique s'accélère. Le caractère de l'expansion coloniale se modifie. L'impérialisme « militaire » l'emporte sur l'impérialisme géographique et économique. Les acquisitions se multiplient fiévreusement et tous les pays entrent dans la course, animés d'un nationalisme nouveau »⁶⁴.

Le ton est ainsi donné pour les conquêtes. La France se lancera à l'assaut du Manding où des résistances naîtront. Notons ici les besoins d'expansion de la France métropolitaine :

« Dans le partage de l'Afrique décidé par les Etats chrétiens à la conférence de Berlin en 1885, le territoire des deux fleuves est dévolu au Coq gaulois »⁶⁵.

Ce passage présente la part qui est revenue à la France lors de la conférence de Berlin. En effet, la France est désignée par la périphrase « coq gaulois » qui développe la métaphore de la basse-cour. L'allusion faite au "coq" fait état du rayonnement économique, culturel et militaire que connaît la France dans le contexte européen et même mondial. Elle symbolise la toute-puissance de la France. L'adjectif "gaulois" qui établit les liens entre la Gaule et la France symbolise le lien étroit entre la France et le grand ensemble de la Gaule transalpine

⁶³ Marcel Amondji, *Houphouët-Boigny et la Côte d'Ivoire, l'envers d'une légende*, Paris : Karthala, 1984.

⁶⁴ Jean Louis Miège, *Expansion européenne et décolonisation de 1870 à nos jours*, Paris : PUF, Coll. «nouvelle Clio», 1973, n° 28, p. 181.

⁶⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 211.

ou la Gaule proprement dite. Il fait faire au lecteur un tour plusieurs fois séculaire dans l'Histoire de la France.

Ainsi, le "coq gaulois" serait-il la désignation périphrastique de la France mais plus encore la caractérisation de son hégémonie politique, économique et militaire qui a vu le rôle prépondérant qu'elle a joué dans la conquête des terres étrangères à la recherche de débouchés. De même, il est utile de mentionner que le coq est aussi l'emblème de la France.

Par ailleurs, la notion d'"États chrétiens" montre d'abord la religion dominante en Europe mais elle montre surtout l'unité religieuse et la communauté de destin qui régit l'Europe. Cette désignation est aussi une spécification qui amène une caractérisation comme on pourrait dire "États musulmans", "États animistes" ou "États bouddhistes". Elle met en relief la religion chrétienne. Ces "États chrétiens" iront à l'assaut de terres nouvelles pour certainement éprouver leur puissance. Ainsi, se déclenchent les conquêtes qui se heurtent aux résistances.

B - LES RÉSISTANCES DE SAMORY À DJIGUI KEITA

Quand le lecteur parcourt *Monnè, Outrages et Défis*, son attention est tout de suite retenue par l'énumération des différents tenants des rênes du Manding. En effet, les premières pages de l'œuvre établissent une forme de généalogie de ces rois et empereurs du Manding. Le narrateur cite entre autres le preux Aly Bojury N'Diaye, roi du Djolof ; le roi Ahmadou de Ségou ; Naba Koutou, empereur des Mossis ; Bandiougou Diarra, chef Bambara ; Babemba, roi de Sikasso, Samory Touré, roi du Ouassoulou et Djigui Kéïta, roi de Soba. L'énumération de ces noms de rois, chefs et empereurs est au cœur des résistances africaines à l'installation française. Ainsi, le lecteur est-il dans le contexte des résistances africaines à l'installation française puis à la colonisation.

L'historien Ki-Zerbo, dont Kourouma s'est beaucoup inspiré, a surtout mis en scène des héros indiscutables de la résistance. Ce sont par exemple Samori Touré, Lat-Dyor Diop, Amadou, El Adj Omar Tall, Gbéhanzin pour ne citer que les plus connus. L'historien note tout de même que les résistants sus-cités ne sont pas arrivés au devant de la scène historique par hasard. C'est justement la protection de leurs intérêts qui les y ont propulsés. Ils ne voulaient pas accepter que leur pouvoir passe aux mains des étrangers et faisaient alors valoir leur autorité et leur bravoure. Ki-Zerbo écrit que :

« La résistance va prendre ainsi sa source dans la conscience d'un danger mortel pour les collectivités africaines. Elle viendra, au début, de la réaction des chefs ou des minorités, qui voyaient dans l'intrusion européenne une menace pour leurs privilèges. C'était là comme un geste de l'instinct de conservation »⁶⁶.

⁶⁶ Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, Paris : Hatier, 1978, p. 415.

C'est dans ce contexte que Samori Touré s'est illustré comme un chef charismatique, un fin stratège et un guerrier exceptionnel. Dans la représentation qu'en fait Kourouma, il lui accorde une place de choix. Le personnage de Samory inspiré de son référent extra-textuel a les spécificités de ce Samori Touré historique. Remarquons que le romancier n'emploie que le prénom "Samory" pour désigner son personnage. Il n'éprouve pas le besoin de précision du nom « Touré » certainement pour montrer la grandeur du personnage historique mais aussi pour soutenir son destin exceptionnel. Samori Touré a acquis une envergure mythique.

Il faut remarquer que les nombreux documents écrits et oraux sur Samory multiplient les sources du romancier et rendent leur identification quasiment impossible. Il est à noter que les textes historiques publiés sur Samory, bien que n'étant pas toujours convergents dans l'analyse sur l'enjeu de sa lutte, lui ont tous conféré une dimension mythique. Samory présenté comme héros-destructeur ou comme héros-sauveur est toujours ce Samory qui demeure « héros ». Quel que soit son présentateur, il ne lui dénie ni la bravoure ni l'intelligence.

Dans les textes oraux que sont les épopées et les légendes de l'Almamy, des dithyrambes entrent dans la perspective de la mythification de Samory. Samory s'est affiché comme le symbole de la lutte anti-colonialiste.

Le narrateur de *Monnè, Outrages et Défis*, dont les intentions épousent celles de Kourouma, le présente comme tel :

« Samory Touré, l'Almamy, le « Fa », était le plus valeureux du Mandingue ; il avait le savoir, la stratégie et les moyens de vaincre les Français et les avait défaits sur plusieurs fronts »⁶⁷.

⁶⁷ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, p. 24.

Dans ce passage, le superlatif « le plus » (le plus valeureux du Manding) place clairement Samory à la tête de la hiérarchie de la Résistance africaine aux Français. Ce superlatif conforte Samory dans sa position d'avant-gardiste de la lutte africaine contre l'implantation coloniale. De même sa désignation par le lexème « le « Fa » », dont le caractère typographique caractérise le personnage, confirme ce qu'on dit de lui. Le « Fa » serait notamment le diminutif de « Faama » le dernier des trois titres que Samory a pris dans sa lutte contre les Français, c'est ce que fait remarquer Ki-Zerbo :

« Samori s'adjuge des titres qui sont à la fois une consécration pour le passé et un programme pour l'avenir : Keletigui (chef de guerre) d'abord, Mouroutigui (maître du sabre), et enfin, Faama (souverain) »⁶⁸.

Le « Fa » est un lexème bambara ou malinké qui signifierait le «père». Le « père » étant non pas exclusivement le géniteur, mais le modèle. Dans son cas, Samory était un exemple de courage et de bravoure. C'est pourquoi il était une référence pour son armée et son peuple. Il adoptera le titre de Fa quand il aura eu la qualité d'« Almany », d'iman et obligera tout le monde à l'appeler « M'Fa », c'est-à-dire « mon père ». Précisons que l'Almany est le titre du guide spirituel tel que désigné par les musulmans des communautés malinké. Le narrateur indique des aspects de sa résistance telle que décrite par Yves Person⁶⁹ et Joseph Ki-Zerbo. Il s'agit entre autres de la « tactique de la terre brûlée » et de l'identification du second empire samorien. Ce passage qui relate la visite de Djigui Kéïta à Samory est évocateur :

« Le roi n'avait pas besoin de pisteur pour arriver à Samory. Ils se dirigèrent vers le Sud, traversèrent des

⁶⁸ Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, Paris : Hâtier, 1972, p. 376.

⁶⁹ Yves Person, *Samori, une révolution dioula*, Dakar : IFAN, 1968, 1975, 3 volumes.

plaines, des fleuves, des cantons rasés et incendiés, et débouchèrent sur le feu et les morts. Dans les cieus, des ballets de charognards se jouaient des flammes et des fumées ardentes. Les branches dénudées des fromagers et des baobabs étaient couvertes de grappes de vautours aux aguets. Dans les champs, les bandes d'hyènes et lycaons se disputaient des restes humains. A la fin, ils atteignirent une victorieuse armée en bivouac fourmillant autour d'un solitaire en prière : C'était Samory, l'Almamy »⁷⁰.

Dans ce passage il ressort que Samory régnait sur le Manding par le feu et la mort. En effet, se développent ici deux principaux champs lexicaux. Le champ lexical de l'incendie lisible à travers des participes passés tels « rasés », « incendiés » et des substantifs tels « feu », « flammes », « fumées ardentes » et le champ lexical de la mort, notable d'abord à travers l'évocation d'une faune carnassière et principalement des charognards, des saprophages : « vautours », « hyènes », « lycaons » et « charognards » ; ensuite par le biais des substantifs tels « morts » et des syntagmes nominaux comme « restes humains ».

Samory et ses hommes mettaient triomphalement le feu aux cantons qu'ils traversaient. Le syntagme adjectival « victorieuse armée » est éloquent à ce sujet. Il rend compte de la joie qui anime les Sofas samoriens pendant l'acte d'incendie. L'antéposition de l'adjectif « victorieuse » au substantif « armée » dénoterait la satisfaction que tirent les Sofas de Samory après avoir mis le feu aux villages conquis. La joie qui les habite est sous-tendue par le sadisme et le cynisme qui sont les signes cliniques d'une pathologie : la pyromanie. C'est à juste titre que nous dénommons ces incendies volontaires perceptibles à travers les champs lexicaux de l'incendie et de la mort : « Pyromanie samorienne », ce que l'Historien appelle « tactique de la terre brûlée ».

⁷⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 25.

C'est la « tactique de la terre brûlée » que Samory utilisera pour bâtir son second empire. C'est ce dont témoigne Ki-Zerbo :

« Ce transfert dans l'espace d'un empire est peut-être unique dans l'histoire (...). C'est alors qu'il adopta cette tactique de la terre brûlée, qui devait terroriser les pays traversés »⁷¹.

La délocalisation de l'empire de Samory fait l'objet de l'intérêt du narrateur dans *Monnè, Outrages et Défis*. Le carnage, par lequel Samory et ses hommes se sont illustrés dans les villages rebelles dont les chefs tenaient un discours discordant d'avec celui de l'Almamy, est notable dans ce passage :

« L'Almamy Samory commande à tous les rois du Mandingue de se replier sur le Djimini. Face à certains affronts venant d'incirconcis, il faut comme le bélier, reculer avant d'asséner le coup définitif. Tous nos peuples doivent déménager, tous : Sénoufos, Bambaras, Malinkés. Les toits seront incendiés, les murs abattus. Ces païens d'incirconcis conquerront les terres sans vie, sans grains, sans eaux, sans le plus petit duvet d'un petit poussin et sauront que nous sommes une race sur la croupe de laquelle jamais ne sera portée une main étrangère »⁷².

L'emploi du verbe « commande » montre le charisme de Samory qui se veut le garant de l'intégrité et de l'unité du Manding. Quand il fonde son second empire, il demande une coalition de tous les peuples du Manding repérables dans l'énumération , tous : « Senoufos, Bambaras, Malinkés ». Ce désir de Samory

⁷¹ Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*, p. 391.

⁷² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 31.

de bâtir un empire commun à tous les peuples du Manding l'a amené à brader la coutume au profit de sa lutte. Il a sacrifié et profané l'héritage de ses ancêtres en calcinant les terres du Manding. Il apparaît que la lutte samorienne, en dépit de sa noblesse, porte de nombreuses scories. Elle dénote un sacrilège, si tant est que la profanation par le feu puisse ôter à la terre ancestrale son caractère sacré. C'est certainement fort de ce constat que Joseph Ki-Zerbo se montre indulgent dans la qualification des actes de Samory, en dépit du caractère autoritaire et despotique de la politique samorienne, du reste perceptible dans la négation de l'autorité de certains rois et surtout dans la fournaise d'un Manding à feu et à sang, laissé en pâture aux vautours et aux Français conquérants de terres nouvelles :

« Ce royaume errant a été souvent présenté par les historiens européens comme une machine infernale qui laminait tout sur son passage. Ils oublient d'ajouter que c'était l'intervention européenne qui avait déraciné cet ensemble politique (dont le caractère pacifique a été reconnu par les officiers français eux-mêmes) et avait transformé Samori en un météore destructeur. Il était réduit à prendre pour subsister et à ruiner pour se défendre. Ce qui ne signifie pas que ses hommes n'ont pas commis des excès »⁷³.

Ce plaidoyer en faveur de l'Almamy s'il ne l'accuse, ne le disculpe pas pour autant. Il est tout simplement le propos d'un sympathisant du brave, intrépide et hargneux Samory dont la noblesse de la lutte a été malheureusement ternie par un pan de sa méthode de résistance. Kourouma donne dans *Monnè, Outrages et Défis* sa perception de la lutte samorienne qui s'aligne sur le jugement de l'action de l'Almamy fait par les historiens.

⁷³ Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*, p. 391.

À l'instar de Samory, des rois qui rivalisent d'hardiesse et de témérité avec lui et qui n'ont certainement pas connu le même destin de rayonnement que lui, ont livré eux aussi dans le Manding assiégé par les Français des batailles contre les assaillants. Kourouma n'évoque que la fin de ces guerres de résistance et la capitulation de ces rois. Le romancier passe sous silence les guerres intra-résistance qui opposaient les différents chefs de la résistance contre l'offensive coloniale tout simplement pour idéaliser les relations entre les rois africains d'avant la pénétration française. Cette entreprise vise à stigmatiser l'intrusion coloniale qui se lit comme la fracture dans le destin d'un continent. Elle montre le visage d'une Afrique précoloniale paisible et sans heurts. Cette lecture est aux antipodes de ce que l'Histoire révèle sur les relations inter-claniques de l'Afrique précoloniale où les rois et les chefs comme les Français étaient avides d'espace et d'autorité. C'est à se demander si le désir de puissance n'est pas inhérent à l'espèce humaine. Ainsi, le romancier par un jeu de restriction et de non dit, expose-t-il une perception idyllique de l'Afrique précoloniale. Par ailleurs, il s'inspire surtout des écrits de Joseph Ki-Zerbo quand on compare les passages qui suivent. Au sujet de la défaite d'Ali Bouri N'Diaye, Ki-Zerbo écrit :

« À Nioro et à Kolomina, Ali Bouri participa à la résistance contre Archinard. Avec son légendaire mépris du danger, il criait en pleine bataille en chargeant à la tête de ses cavaliers : « N'ayez pas peur, ce sont des ânes ! » (...). Ali Bouri tenta en vain de se tailler un royaume dans le Nord – Dahomey. Traqué par les Français et Haoussa, il finit par être tué dans un engagement près de Dogondoutchi (Niger), à trois milles kilomètres du Djolof après une carrière épique de guerrier indomptable »⁷⁴.

Dans son roman, Kourouma note :

⁷⁴ Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*, pp. 419 – 421.

« *Le preux Aly Bojury N'Diaye roi du Djolof, avait été défait à Kolimina et Nioro et tué à Dogoudoutchi à plus de cinquante journées de marche à cheval de son Djolof natal* »⁷⁵.

Il ressort de la superposition de ces deux discours que leurs schèmes fondamentaux sont les mêmes quoique tous les récits historiques relatant les mêmes faits aient la même base argumentative. Il y a tout de même des similitudes frappantes entre certains récits qui font que le lecteur dégage aisément les influences. La polygénéricité n'est pas similitude formelle même si elle peut s'aborder comme création simultanée. Les textes de Kourouma et de Ki-Zerbo sont tellement proches que l'influence historique de Ki-Zerbo sur Kourouma est flagrante. Le romancier lui-même confirme qu'il est un lecteur de Ki-Zerbo. C'est pour cela que leurs écrits entretiennent un rapport d'hypertextualité. Le personnage historique est le même que le personnage romanesque « Ali Bouri N'Diaye » devenu « Aly Bojury N'Diaye ». Les lieux de la résistance du personnage tant dans le discours historique que dans le discours romanesque sont « Nioro » et « Dogondoutchi » pour le premier et « Nioro » et « Dogoudoutchi » pour le second. Les lieux sont donc les mêmes en dépit de la légère différence phonatoire entre /dogudufi/ et /dugɔdɔufi/ où /u/ # /ɔ/ ; nous avons une labiale qui s'oppose à une nasale. Cette différence est certainement le fait de la prononciation. Au sujet de la distance qu'il a parcourue avant sa mort, à ce niveau, il y a toujours une correspondance entre les récits historique et romanesque. Nous notons dans le premier « à trois mille kilomètres du Djolof », et dans le second : « à plus de cinquante journées de marche à cheval de son Djolof natal ». Il ressort que les deux distances mettent l'accent sur l'éloignement mais nous remarquons surtout que le romancier transforme l'exactitude de la distance exprimée en une estimation de l'éloignement. Mieux, il convertit le kilométrage en marche de cheval ; de là relève

⁷⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 22.

toute sa création. En effet, le kilométrage est une mesure coloniale alors que les marches du cheval sont propres à l'ère précoloniale. L'auteur entretient ainsi son idéal traditionnel et résiste par son discours à la pénétration coloniale. D'emblée, la superposition de ces deux fragments de textes pré-cités montre que le discours romanesque est totalement calqué sur le discours historique ; le premier est une forme de condensé du second. Cette même pratique est attenante aux paragraphes suivants : notons dans le discours historique : « Dès 1890, Ségou est prise, (...) Amadou, lui, atteindra Sokoto »⁷⁶, le roman *Monnè, Outrages et Défis* indique « de la chute de Ségou et de la fuite du roi Ahmadou vers le Sikoto »⁷⁷. Les légères différences que sont la précision de l'historien (« dès 1890 ») d'une part et d'autre part, /Sokoto/ # /Sikoto/ où /O/ # /I/ dans lequel une voyelle fermée s'oppose à une voyelle ouverte, n'entame en rien la chute de Ségou et de son roi Ahmadou que décrivent les deux auteurs. Ces différences relèvent de l'esprit de création du romancier et du besoin de conservation de l'historien. Kourouma s'inspire de l'Histoire mais il n'écrit pas l'Histoire.

Toujours dans le modèle du rapprochement des discours, notons à propos de la résistance et de la défaite du roi des Mossis ces remarques : Joseph Ki-Zerbo écrit dans son *Histoire de l'Afrique noire* :

« Au pays Mossi, le roi de Ouagadougou, Naba Koutou, dit Wolbgho, répliqua aux propositions de traités des Français : « Je sais que les Français veulent me faire mourir pour prendre mon pays. D'ailleurs, tu prétends qu'ils vont m'aider à l'organiser. Mais je trouve mon pays très bien tel qu'il est... » Les officiers Voulet Chamoine, à la tête d'une colonne composée surtout de tirailleurs sénégalais et bambara (car les hommes d'un

⁷⁶ Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*, pp. 420-421.

⁷⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 22.

pays conquis servaient pour conquérir le pays suivant), s'emparèrent de Ouagadougou (1896). Le roi s'enfuit vers le pays Dagomba, berceau de la dynastie. Il est remplacé presque aussitôt comme au Dahomey, comme au Sénégal, comme à Ségou, par un parent plus docile »⁷⁸.

Le discours romanesque de Kourouma semble être une partie de ce discours historique. Le romancier relate dans *Monnè, Outrages et Défis* la chute des différents empires et de la fuite de leur chef. Il fait mention : « *de celle de Ouagadougou et de la fuite de Naba Koutou, empereur des Mossis, vers le pays Dagomba* »⁷⁹. Ce passage succinct résume le premier. En effet, le romancier semble s'être arrêté à l'essentiel, évitant d'entourer son discours de toute forme de précisions jugées en l'espèce superfétatoires. Car le roman ici s'en tient au fait et non à leur précision, la préoccupation est d'ordre thématique. Il y introduit néanmoins une légère modification en remplaçant le terme « roi » employé par l'historien par le substantif « empereur ». Il met donc sur le même axe paradigmatique les termes « roi » et « empereur ». Ce qui prévaut dans le jeu des termes est l'essence de la hiérarchie sociale proposée par le romancier. Le roi est à la tête tout comme l'empereur. Ils seraient donc, dans un discours fictionnel, interchangeables.

Conformément à la jonction ou au parallélisme que l'on peut établir entre roman et texte historique, nous notons toujours dans *Monnè, Outrages et Défis* une portion nettement inspirée des écrits historiques. Dans son livre, Ki-Zerbo relate ainsi la fin du règne de Babemba roi de Sikasso :

« Retiré dans son palais, il entendit bientôt les pas de course des assaillants, et, s'adressant à son garde :

⁷⁸ Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*, p. 421.

⁷⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 22.

« *Tièkoro, s'écria-t-il, tue-moi ! Tue-moi pour que je ne tombe pas entre les mains des Blancs !* ». *Le garde déchargea son arme sur lui et le roi qui gisait déjà sous le coup, se redressa pour s'achever de sa propre main, honorant ainsi son serment : « Moi vivant, les Français n'entreront pas à Sikasso »* »⁸⁰.

Ce passage est astucieusement repris par Kourouma dans *Monnè, Outrages et Défis* :

« *L'estafette émue était intarissable : « Quand de son palais, Babemba, le roi de Sikasso, entendit les pas de course des assaillants, il commanda à son garde : « Tièkoro, tue-moi pour que je ne tombe pas entre les mains des Blancs ». Le garde déchargea son arme sur lui et le roi, qui gisait déjà sur le coup, eut la force de se redresser et de s'achever de sa propre main pour honorer son serment : « Moi vivant les Nazaréens n'entreront pas à Sikasso ! »* »⁸¹.

Ces deux discours ont des similitudes frappantes. Il s'agit du même discours rendant compte de l'ultime serment de Babemba avant la chute de Sikasso. Le romancier n'a fait qu'introduire des termes synonymes dans son discours pour rester fidèle au « vague narratif » qui s'oppose à la précision de l'historien. Il use donc de termes englobant tels « Nazaréens » là où l'historien emploie « Français ». Certainement pour rester fidèle à l'esprit du contexte des résistances où les rois ne faisaient plus de distinction entre Français, Anglais et Portugais. La petite différence phonatoire qui existe entre /tiəkɔrɔ/ et /Tiəkɔrɔ/ où

⁸⁰ Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*, p. 421.

⁸¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 21.

/e/ # /ə/ étant la manifestation des différences de prononciations liées à la différence de l'espace partagé, n'a aucune incidence ni sur le contenu ni sur la forme du discours.

Dans le même ton, nous notons une grande similitude entre le récit de l'échec de Bandiougou Diarra roi de Oussébougou présenté par l'historien et celui présenté par le romancier. Le premier relate ceci :

« Il fallut prendre la ville, case par case. Le tambour de guerre (Tabala) installé dans le donjon du chef, bat sans arrêt «pour galvaniser la résistance. Les femmes même se défendent. Un auxiliaire arrive à l'ambulance, blessé d'un coup de sabre à la tête que lui a asséné une femme du Dionfoutou (donjon). D'autres rentrent dans les cases, s'y renferment, s'entourent de Séko (nattes de paille) et y mettent le feu. Plusieurs cases sont ainsi trouvées pleines de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants à demi carbonisés. Devant l'une d'elle à la porte un enfant dit qu'au dernier moment sa mère l'a poussé dehors ». Enfin, une grande flamme jaillit du donjon : le chef Bandiougou Diarra s'est fait sauter sur ses réserves de poudre »⁸².

Le second semble avoir repris ligne pour ligne ce premier discours historique ; voilà ce qu'il en dit :

« Un septième messager conta la chute de Oussébougou, où le chef Bambara, Bandiougou Diarra – cousin éloigné de Djigui – s'était retranché et avait été assiégé. « C'est case

⁸² Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*, p. 420.

par case que les Nazaréens ont pris la ville. Quand, enfin, les habitants ont compris que toute résistance était vaine, pour ne pas tomber dans les mains des infidèles, les survivants, y compris les femmes et les enfants, sont rentrés dans les cases, s'y sont enfermés, se sont entourés de séko (nattes de paille) et y ont mis le feu. Pendant que les Français investissaient les cases pleines d'hommes, de femmes et d'enfants à demi carbonisés, tout à coup, une grande flamme a jailli du donjon : le chef Bandiougou Diarra venait de se faire sauter sur ses réserves de poudre » »⁸³.

La substance de ces deux discours est le sacrifice du peuple tout entier et particulièrement celui des femmes et des enfants qui se sont immolés pour éviter de tomber entre les mains des envahisseurs. Elle est aussi le fait majeur du suicide du chef Bandiougou Diarra. Le rapprochement de ces deux récits montre combien le romancier a repris l'Histoire dans son roman.

À la lumière de tout ce qui précède, notamment la résistance de tous les rois, chefs et empereurs du Manding, nous pouvons établir une méthode de transformation de l'Histoire en fiction donc une méthode de repérage de l'hypotexte historique. Cette méthode se stratifie en six paliers. Nous avons *le résumé* qui est d'emblée le point le plus usité, *l'extraction d'une partie d'un ensemble* qui relève quelque fois de la volonté du romancier de reprendre à son compte l'information historique. Ce retour au subconscient qui lui donne l'impression d'une inspiration et par conséquent lui fait reprendre des morceaux choisis. Le troisième est la *mutation paradigmatique* qui infère l'interchangeabilité de termes voisins. Nous avons aussi ce que nous appelons le *vague narratif* qui consiste à noyer une information choisie dans l'Histoire dans le

⁸³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, P. 22.

flot de la narration romanesque. Le cinquième point est la *précision du romancier* dont on ne sait si c'est pour créer la diversion afin de brouiller les pistes ou si fort de ses lectures précédentes, le romancier apporte des précisions au discours historique dont il s'inspire. Ce qui montrerait que le romancier ne fait pas qu'emprunter, il apporte aussi des compléments. Le sixième point est la *différence phonatoire ou phonologique* qui serait fille des différences régionales.

Nous avons regroupé ces différents points dans un tableau polarisé qui permet de saisir les mouvements entre les discours historique et discours romanesque.

	Discours historique	Discours romanesque	Hypertextualité ou Amplitude hypertextuelle
Résumé	+	-	-
Phrase extraite d'un ensemble	+	+	+
Mutation paradigmatic et Interchangeabilité des termes	-	-	+
Le vague narratif	-	+	-
Précision du Romancier	-	+	-
Différence phonatoire ou Phonologique	-	-	+

L'interprétation de ce tableau révèle que lorsque le discours historique et le discours romanesque sont du même signe, l'amplitude hypertextuelle ou hypertextualité est plus grande, ce qui signifie que le romancier emprunte

beaucoup à l'historien ; ainsi l'hypotexte historique est mieux visible et plus perceptible. En revanche, quand les signes des discours romanesque et historique sont différents, l'amplitude hypertextuelle ou hypertextualité est moins grande, ce qui signifie que le romancier emprunte peu à l'historien et ses pistes sont brouillées. L'hypotexte historique n'est donc pas suffisamment identifiable.

Par ailleurs, le fonctionnement du personnage de Djigui Kéïta roi de Soba que Kourouma met en œuvre dans son roman *Monnè, Outrages et Défis*, est digne d'intérêt dans la mesure où il montre un autre traitement de l'hypotexte historique. En effet, des travaux sur l'œuvre de Kourouma ont déjà démontré que le personnage de Djigui est fortement inspiré de Gbon Coulibaly, chef des Tiembara. À ce sujet l'article de Virginie Kouassi Affoué, dans les actes du Colloque d'Abidjan de 1992, intitulé « Monnè, Outrages et Défis : De l'oralité à la fiction romanesque », a établi une homologie entre Djigui Kéïta roi de Soba et Gbon Coulibaly – personnage historique – chef des Tiembara. Ainsi, des actes et événements rapprochent-ils ces deux personnages. Nous avons entre autres : « leur appartenance à la noblesse princière du Manding » ; « leurs surnoms liés à leur fonction de roi notamment « kélémassa ou Massa », « Fama », « Patriarche », « Centenaire » ; « leurs nombreuses épouses », « leurs nombreux enfants » » ; « leur syncrétisme au niveau de la pratique religieuse » ; « leur acte de soumission à Samory », « leur collaboration avec les Français » ; « leurs voyages dans le sud et en France » ; « leur engagement dans les luttes émancipatrices qui voit leur adhésion au R.D.A. ». Tous ces éléments représentent les points de jonction des deux personnages aux travers desquels Gbon Coulibaly est transformé en Djigui Kéïta, l'Histoire est ainsi transformée en fiction. C'est d'ailleurs ce que Dorrit Cohn appelle « biographie fictionnelle historisée »⁸⁴. Nous assistons ainsi à un phénomène de baptême ou de « nomination ». Le romancier qui assume la paternité de ses personnages, leur donne des noms. Pour en avoir l'esprit net, nous avons eu le 10 décembre 1998 un entretien avec l'auteur à son domicile aux Deux

⁸⁴ Genre biographique, in : Jean-Marie Schaeffer, « Pourquoi la fiction ? », Paris : Seuil, 1999, p. 143.

Plateaux à Abidjan. À propos de la très forte ressemblance de certains de ses personnages avec des figures historiques, il nous confiait ceci :

« *Quand un romancier travaille, il se base toujours sur un personnage. Il commence toujours par un personnage réel et après il le transforme. Effectivement, je me suis basé sur Gbon Coulibaly pour présenter Djigui Kéïta* »⁸⁵.

Nous en déduisons que le baptême des personnages participe de la transformation de l'Histoire en fiction. Ici l'hypotexte historique est l'ensemble des points de jonction entre le personnage réel et son double fictif.

Au total, Ahmadou Kourouma organise son récit dans *Monnè, Outrages et Défis* selon un système assez intéressant. Il établit une communication entre les différents rois chefs et empereurs du Manding qui, historiquement n'ont entretenu que des rapports conflictuels. Il biaise donc l'Histoire. Djigui Kéïta roi de Soba reçoit tour à tour des messagers qui lui rendent compte de la chute de Babemba le roi de Sikasso, Bandiougou Diarra, roi de Oussébougou et chef des Bambara avec qui le narrateur établit des liens de parenté avec Djigui (« Cousin éloigné de Djigui »), de Ahmadou roi de Ségou, de Naba Koutou roi de Ouagadougou, de Aly Bojury N'Diaye roi de Djolof.

Les résistances qui se sont déroulées dans des espaces éclatés notamment à Bamako, à Sikasso, à Koliminia, à Nioro, à Ségou, à Sikoto, à Ouagadougou et à Oussébougou semblent être regroupées dans le même tableau où Djigui est instruit de tout par le biais de ses messagers. Ce qui donne l'impression que tout se déroule sous les yeux de Djigui et particulièrement à Soba. Ces micro-espaces sus-cités dont l'ensemble constituerait le macro-espace du Manding semblent se fondre dans Soba et se réduire à l'espace de Soba où Djigui est instruit

⁸⁵ Rencontre avec Ahmadou Kourouma le 10 décembre 1998.

du moindre détail. Le narrateur de l'œuvre a su établir une parfaite jonction entre les personnages historiques de la résistance et le personnage fictif et fictionnel de Djigui Kéïta.

Toutes les résistances du Manding ont échoué face à l'armée française, certainement à cause de la dislocation des résistances lisible dans ces propos du Capitaine Péroz lors d'une de ses campagnes militaires au Soudan en 1887 :

« Au point de vue politique, trois chefs redoutables par l'étendue de leurs territoires, ainsi que par le nombre de leurs guerriers, englobaient le Soudan français au Nord, à l'Est et Sud-Ouest. Seuls, ils pourraient par leur hostilité battre toujours en brèche et arrêter notre établissement naissant et, en tout cas, lui interdire tout commerce extérieur ; réunis, ils l'eussent fait sombrer dans un désastre tel que jamais peut-être nous n'eussions plus tenté de porter l'influence et le commerce français dans ces parages »⁸⁶.

Ces propos illustrent clairement la figuration des résistances africaines faites par Kourouma. Le romancier s'inscrit dans l'esprit des aspirations de l'Histoire écrites par certains témoins et par des historiens de profession.

⁸⁶ Péroz, *Au Soudan français, souvenir de guerre et de mission*, Paris, 1889, p. 18.

C - PACIFICATION ET INSTALLATION COLONIALE DANS LE MANDING

Les résistances à la pénétration française ayant été tenues en échec par les colonnes françaises, le processus de la colonisation a été entamé. Cependant, face à cette entreprise d'installation coloniale, des rebellions naîtront. Ce sont ces velléités de révolte des peuples insoumis à l'administration coloniale que les autorités métropolitaines s'évertueront à enrayer. Le phénomène de la pacification, qui est la voie empruntée par les colons voit le jour.

C1 - Pacification : méthodes et manifestations

À Soba, dans le royaume de Djigui Kéïta, la pacification se manifeste surtout par les prestations. Le narrateur indique globalement ce que sont les prestations :

« La loi de l'hospitalité exigeait des habitants qu'ils fournissent assez de grains, de légumes, de condiments, de volailles, de moutons et de bœufs. [...]. Pour bâtir les résidences des Blancs et le camp, seraient réquisitionnés les meilleurs maçons, forgerons, sculpteurs, couvreurs du pays. [...]. L'interprète félicita le roi et les notables et en profita pour nous apprendre le nom de l'opération : Les prestations. Les bêtes, les choses et les vivres fournis constituaient des prestations. Les hommes, les garçons et les jeunes filles réquisitionnés étaient des prestataires »⁸⁷.

⁸⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 54-55.

Pour Jean Suret-Canale, la Pacification devra se saisir comme la période qui a suivi l'ère des grandes résistances à l'implantation coloniale. Quant à la prestation, elle est un maillon de la pacification. Elle pourrait s'appréhender comme la tâche ou le rendement des corvéables. En substance, c'est cet effort de maîtrise des velléités de révolte que l'Histoire coloniale a baptisé comme par antiphrase, «la pacification». En effet, l'entreprise se manifeste par une suite d'opérations militaires longues et cruelles destinées à désarmer la population et à briser chez elle toute possibilité de résistance.

Dans l'œuvre de Kourouma, l'œuvre de pacification entreprise par les Colons dans le Manding, semble se résumer à un seul espace qui, de façon métonymique, désignerait le macrocosme du Manding. Certains connotateurs de *mimesis* – ou effets de réel au sens où l'entend Roland Barthes⁸⁸ – relevés dans *Monnè, Outrages et Défis* instruisent au sujet de cet espace donné : « La forêt du Sud », « l'ouverture sur la mer », « Bouaké la capitale du centre ». Ces indices renvoient le lecteur à l'espace de la Côte d'Ivoire. Il faut faire remarquer qu'en Côte d'Ivoire, la pacification s'est manifestée sous deux jours : la méthode pacifique et la méthode forte dont le gouverneur français Gabriel Angoulvant fut le principal acteur et le maître d'œuvre. L'Histoire enseigne qu'Angoulvant fut mandé pour soumettre les peuples les plus téméraires qui se sont opposés à l'implantation française. Ainsi, Jean Suret-Canale écrit :

« « *Dans ses considérations théoriques, Angoulvant rejette l'absurdité* » de la « *pénétration pacifique* ». *La colonisation ne peut s'imposer que par la force* »⁸⁹.

Notons ici par exemple l'allusion faite à la résistance du peuple Abbey dans *Monnè, Outrages et Défis* :

⁸⁸ Roland Barthes, « Rhétorique de l'image », in : *Communications*, n°4, Paris : Seuil, pp. 40-51.

⁸⁹ Jean Suret-Canale, *Afrique noire l'ère coloniale 1900-1945*, Paris : Ed. Sociales, p. 128.

« *Tout cela n'est pas le plus malfaisant de la forêt. Son fléau, c'est les «boussmen» qui l'habitent. De vrais sauvages sur lesquels les Blancs n'ont pas encore mis la main et qui dans la nuit creusent et descendent les rails placés le jour* »⁹⁰.

Nous y lisons une reprise caricaturale de la révolte des Abbey, peuple forestier réfractaire du Sud de la Côte d'Ivoire. Ce passage emprunte à l'Histoire tous ces mythes développés par le théoricien de la manière forte. Angoulvant, qui n'a que du mépris pour les Abbey et qui les trouve, à l'instar de tous les Africains, « *insensibles à l'argument de l'« œuvre civilisatrice »* »⁹¹ pour emprunter l'expression de Jean Suret-Canale. Ce dernier le cite dans ces termes :

« *Sauvages, farouches, au dernier échelon de l'humanité, qui se refusaient, bien que proches du chemin de fer, à venir le voir, qui se livraient à la vie primitive et nomade du chasseur, qui ne payaient pas l'impôt jusque-là, [et] se disposaient à s'opposer par la force à la pénétration de leur pays* »⁹².

Nous pouvons donc remarquer que le narrateur a utilisé les termes du colonialiste : « Sauvages » pour désigner paradoxalement la bravoure des Abbey qui, très tôt, se sont opposés à l'intrusion française dans leur territoire. Ils donnaient déjà une leçon de courage à tous ces Noirs pusillanimes qui ont cédé à la colonisation et qui de plus l'aidaient même à s'établir. Le romancier s'est ainsi inspiré de l'exemple de résistance des Abbey dans l'Histoire pour présenter crûment tous les mythes développés sur le Noir par les colonialistes. Cette révolte qui fait tache d'huile dans l'Histoire est ainsi notifiée par Jean Suret-Canale :

⁹⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 8.

⁹¹ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 129.

⁹² *Idem*, p. 132.

« Le 6 janvier 1910 au matin, tout le peuple forestier des Abbey se soulève : « Le pays se soulevait ensemble entre les kilomètres 70 et 120, obéissant à un mot d'ordre ». La voie ferrée et ses installations sont attaquées, la voie coupée en vingt-cinq points rien qu'entre les kilomètres 24 et 42 »⁹³.

Il est à retenir que la pacification s'est surtout réalisée à travers les prestations. La prestation est présentée sous son jour le plus brûlant. Son évocation plonge le lecteur dans l'Histoire terrifiante vécue par l'Afrique coloniale. Dans *Monnè, Outrages et Défis*, nous notons que : « La prestation dure deux semaines : ensuite le réquisitionné est relevé, libéré et renvoyé chez lui »⁹⁴. Dans ce passage, les mots « réquisitionnés », « relevé » et « libéré » - qui sont respectivement un participe passé substantivé (le réquisitionné) et des attributs suggèrent l'idée d'un monde carcéral, d'un espace de brutalité et de confiscation de liberté, donc liberticide. Par ailleurs, ils impliquent aussi l'idée des êtres humains « chosifiés ». Notons à partir de ces remarques que la prestation niait aux nègres tout leur droit à la liberté, elle les bâillonnait pour les réduire à l'état de robot. Brandissant ainsi le spectre de la molestation et de la terreur par le biais des prestations, les colons ont muselé les Noirs de Soba dans la fiction de Kourouma et partant de toute l'Afrique dans la perspective historique et les ont ravalés au rang d'automates.

En somme, si la pacification à travers les prestations a épuisé Soba et toute l'Afrique, « l'impôt du prix de la vie » semble les avoir ruinés. Il est à remarquer que l'impôt du prix de la vie est la dénomination que Soumaré, l'intarissable interprète, a donné à l'impôt de capitation dans *Monnè, Outrages et Défis*. En effet, le syntagme prépositionnel "de capitation" est étymologiquement issu du Latin "*Caput*" qui signifierait "tête" ; c'est ce qui explique que l'impôt de

⁹³ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 131.

⁹⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 80.

capitation est prélevé sur chaque habitant par l'administration coloniale. Le syntagme prépositionnel « de capitation » revêt *de facto* une fonction métalinguistique dans la mesure où il explique de quoi retourne l'impôt « de capitation ». C'est un impôt qui ne se payait que dans les colonies françaises par opposition aux colonies britanniques où l'impôt se payait par case d'où le nom « impôt par case ». L'impôt de capitation fut expérimenté à Madagascar par Gallieni et apparut comme un instrument adéquat à l'exploitation des assujettis. Il avait l'avantage de camoufler cette exploitation en favorisant le principe du travail libre. La ruse qui sous-tendait son application relève du fait que les indigènes étaient forcés à produire, à se procurer des ressources pour ensuite s'en débarrasser sous la contrainte de l'imposition. L'impôt de capitation fut étendu aux autres colonies afin qu'elles s'assument financièrement. Le cas de la Côte d'Ivoire est éloquemment souligné par René-Pierre Anouma dans l'introduction de sa thèse de troisième cycle :

« Il (l'impôt de capitation) fut étendu, par l'arrêté du 14 mai 1901 du Lieutenant Gouverneur Clozel, en Côte d'Ivoire où il était en outre destiné à fournir l'essentiel des ressources budgétaires de la colonie dont l'autonomie financière venait d'être instituée »⁹⁵.

Dans *Monnè, Outrages et Défis*, l'impôt de capitation serait avec les travaux forcés les deux voies d'accès à la civilisation d'où son importance aux yeux des colons qui mettront tout en œuvre pour le faire payer. Djéliba, le griot de la cour de Djigui Kéïta, roi de Soba le montre dans une chanson :

*« Si tu n'en as pas : tu en auras quand même
Si tu n'en veux pas : tu l'aimeras quand même*

⁹⁵ René-Pierre Anouma : *L'impôt de capitalisation et le travail forcé en Côte d'Ivoire : 1901-1948*, Lille : A.N.R.T., 1989 – 6 microfiches, 1567 p. ; 11 ; 11 x 15 cm – (Lille – Thèses, ISSN 02 94 – 1767 ; 88.09.7546/89), p. 9.

Si tu ne peux pas : tu le réussiras quand même »⁹⁶.

Cette chanson signifierait que les habitants de Soba seraient amenés à agir contre leur gré. Ils devaient vivre dans la soumission absolue.

Le triptyque qui la compose est révélateur de toutes les tribulations et humiliations que subiront les populations de Soba pour payer l'impôt de capitation. Toute la cruauté avérée des colons, des sicaires et des gradés Noirs se trouvent dans cette phrase :

« Avec le piment et le feu, ils vendront leur or, (...), s'ils n'ont pas d'or, ils se sépareront de leur bétail ; s'ils n'ont pas d'animaux, ils vendront leurs filles, leurs femmes, leurs cache-sexe. Tout le monde doit savoir qu'il est préférable de consommer de son totem plutôt que de refuser de payer l'impôt de capitation »⁹⁷.

Ce passage prouve que la torture est de mise pour obliger les habitants à payer l'impôt de capitation. Soba couve une psychose généralisée. Le passage met en relief les atrocités que subissent tous ceux qui refuseront de payer l'impôt. Djéliaba est certainement fondé à parler d'impôt du prix de la vie car l'impression qui se dégage est que c'est le paiement de cet impôt qui permet la vie sauve. Ou plus exactement la libéré à Soba équivaut au prix de l'impôt. Il en ressort que l'impôt de capitation a le prix d'une vie de colonisé à Soba.

Cette description de l'atmosphère coloniale par le narrateur est en accord avec ce que rapporte l'Histoire. Suret-Canale écrit par exemple que :

⁹⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 59.

⁹⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 59.

« *L'impôt dont le montant variait de 0,50 F à 1 franc, 2 francs au maximum, a été brusquement porté à 4,50 francs. Le recouvrement de l'impôt ne peut être effectué que par des colonnes de police* »⁹⁸.

C'est Jean Labruère qui tire les conséquences des actions policières :

« *Résultats matériels de ces colonnes : impôts incomplètement recouverts au prix suivant : villages brûlés, chefs et indigènes tués en nombre, têtes des chefs plantées sur des piques, amende de guerre* »⁹⁹.

Cet univers de mort achève de convaincre le lecteur de la mémoire homicide de l'Histoire coloniale et de l'exploitation économique, du pillage économique sans vergogne dont elle a usé envers les peuples. A. Kourouma résume tout ce qui précède dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* quand il écrit que :

« *Le ministère des colonies conclut souverainement que les hommes nus pouvaient être civilisés, christianisés, envoyés aux travaux forcés, c'est-à-dire travailler obligatoirement et gratuitement trois mois par an pour les colons blancs. On pouvait exiger d'eux l'impôt de capitation. Ils étaient économiquement exploitables* »¹⁰⁰.

Le narrateur décrit d'une certaine manière les méthodes employées pour spolier les paléonigritiques qui présentent le visage d'une Afrique vierge et étrangère aux feux de l'impérialisme colonial. La méthode expansionniste

⁹⁸ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 133.

⁹⁹ Jean Labruère : «Les événements de Côte d'Ivoire», *Revue indigène*, n°46, février 1910, p. 104.

¹⁰⁰ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 16.

coloniale est graduelle ; nous le notons à travers la gradation ascendante du passage sus-mentionné. Les verbes "civiliser", "christianiser", "envoyer aux travaux forcés" et "exploiter économiquement" obéissent à une logique ascendante et évolutive. Nous y lisons toute la subtilité et le fondement de l'entreprise coloniale qui, au contraire de ses intentions et ambitions philanthropiques avouées, a réalisé son enjeu et montré ses réelles motivations que sont l'exploitation des indigènes. Cet état de fait pourrait coïncider avec la méthode de gestion des colonies selon Angoulvant ; en voici la description par Jean Suret-Canale :

« 1° Première mesure fondamentale : Le désarmement, la réédition intégrale des fusils, « sanction la plus efficace ».

2° Arrestation et internement hors de la colonie des chefs et féticheurs coupables d'avoir fomenté la révolte.

3° Paiement des impôts arriérés et d'une amende de guerre.

4° Acceptation de l'impôt annuel, du portage et des prestations, ouverture des routes et des pistes.

5° Destruction des campements et groupement en village »¹⁰¹.

À Soba, sous la torture et les atrocités subies par les populations, toute volonté de révolte sera tuée en elles. Ainsi "pacifiées", les travaux forcés pourront s'établir dans les colonies. Le narrateur le remarque dans *Monnè, Outrages et Défis* :

¹⁰¹ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, pp. 134, 135, 136.

« Maintenant que dans les villages, les habitants vaquent tranquillement au travail de la paix et de la civilisation, que tous les envoyés du pouvoir sont accueillis avec les fêtes, votre pays est pacifié... »¹⁰².

Ces propos semblent être inspirés de la remarque faite par Angoulvant sur l'attitude des commerçants vis-à-vis de la pacification d'une part, et d'autre part sur ses propres considérations sur les relations entre l'administration coloniale et les populations noires. Le mercantilisme de certains commerçants et leur esprit capitaliste qui les aveuglaient leur imprimaient l'idée selon laquelle ils :

« Considéraient comme pacifiée toute région où ils trafiquaient à peu près librement : peu leur importait que l'indigène ait payé l'impôt, accompli les prestations, accepté de soumettre ses différends à la justice »¹⁰³.

Cette idée révèle que les commerçants qui trafiquaient à la faveur de la colonisation n'étaient pas des acteurs du système colonial. Leur recherche effrénée du profit les rendaient plus indulgents et plus tolérants avec les populations noires qui représentaient du reste leur clientèle. Le passage expose donc une lecture relativisée de la pacification qui n'est pas de mise dans la vision d'Angoulvant. Pour lui, la pacification se résume en ces termes :

« Ce qu'il faut poser avant tout, c'est le principe indiscutable de notre autorité... De la part des indigènes, l'acceptation de ce principe doit se traduire par un accueil déférent, un respect absolu de nos représentants quels qu'ils soient, le paiement intégral de l'impôt au taux

¹⁰² Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, p. 69.

¹⁰³ Gabriel Angoulvant, *La pacification de la Côte d'Ivoire*, Paris : Larousse 1916, p. 191.

uniforme de 2,5 francs, un concours sérieux donné à la construction des pistes et des routes, l'acceptation du portage rétribué, l'observation de nos conseils relatifs à la nécessité du travail, le recours à notre justice... Les manifestations d'impatience ou d'irrespect à l'égard de notre autorité, les manques voulus de bonne volonté sont à réprimer sans délai »¹⁰⁴.

Cette phase obscure de l'Histoire africaine est largement édulcorée par Kourouma qui, avec ses descriptions pittoresques, adoucit la teneur tragique de l'Histoire. Cette période met en éveil l'esprit colonialiste du Blanc qui niait au Noir jusqu'à son existence pour, semble-t-il, lui imprimer l'idée qu'il est un non-être. Les travaux forcés sont le prolongement de la pacification déjà trop douloureuse.

C2 - Les travaux forcés et l'installation des structure économiques

Dans *Monnè, Outrages et Défis*, le narrateur affirme : « *C'est faute de route que le Manding n'a pas connu la civilisation* »¹⁰⁵. De cette assertion, il ressort une ironie qui veut que la civilisation implique la nécessaire présence de routes chez soi.

Ce sont les routes qui de façon imagée ou réelle permettent l'accès de la civilisation aux contrées, aux hameaux les plus reculés. C'est à juste titre que tout Soba sera mobilisé pour la construction des routes et du chemin de fer. Cette mobilisation se fera avec la barbarie la plus atroce et la brutalité la plus inimaginable. Les sicaires et les gradés noirs sont les acteurs les plus aguerris, qui

¹⁰⁴ Gabriel Angoulvant, *Op. Cit.*, p. 57, 63.

¹⁰⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 69.

rivalisent de cruauté et les plus zélés que l'administration coloniale utilisera pour faire avancer les travaux de construction. Notons ce passage qui décrit le déroulement des travaux sous la bannière des sicaires :

« Les griots chantèrent ; les tam-tams et les balafons jouèrent. Au rythme de la musique, les tirailleurs et les sicaires levèrent les chicotes et les abattirent sur les dos nus des habitants qui s'effarèrent. Les hommes coupèrent avec les machettes, débroussaillèrent avec des « daba », abattirent avec des haches, cavèrent et fouirent avec les pioches. Les femmes et les enfants, comme des milliers de fourmis, chargèrent sur leur tête des paniers de pierres et de terre, remblayèrent les vallées et damnèrent la piste de leurs pieds nus ; la route petit à petit se dégagea et s'étira indéfiniment sur les monts, les rivières et les bas-fonds »¹⁰⁶.

Le travail, sous les travaux forcés à Soba, a acquis son sens étymologique « Tripalium », torture. Le déroulement des travaux sous la pression des sicaires et l'autorité des chicotes plonge le lecteur dans la période africaine des travaux forcés. À Soba par exemple, la souffrance est le lot quotidien des hommes sortis de la forêt pour faciliter l'accès à la « civilisation ». Aiguillonnés qu'ils sont par la chicote, le fouet ou le martinet, ils ont été transformés en de véritables outils de travail.

Paradoxalement, le narrateur baptise les travaux forcés : "travail de la paix et de la civilisation". Ce qui frappe *a priori* dans cette dénomination c'est le syntagme nominal "travail de la paix" ; ce syntagme nominal est d'autant plus

¹⁰⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 68.

étrange que le seul langage que tiennent les dirigeants des travaux est le langage de la chicote. Notons ceci :

« Les gradés mulâtres et les tirailleurs noirs dirigèrent les travaux de construction du kébi avec des soins frôlant la manie. Ils se déplaçaient à travers les chantiers en hamacs ou à cheval et l'essentiel de leur travail consistait à chicoter les travailleurs forcés »¹⁰⁷.

Ce paragraphe est illustratif des exactions commises sur ces travailleurs. Des syntagmes comme « des soins frôlant la manie » et « l'essentiel de leur travail consistait à chicoter » sont lourds de sens et révélateurs de la scélératesse des superviseurs des travaux. Ils projettent dans un espace de souffrance et de calamité où l'homme noir rumine la douleur et où il devient un « homme-douleur ».

La désignation des travaux forcés par l'expression «travail de la paix» apparaît donc incongrue. On y perçoit une ironie d'autant que la construction des routes et surtout du chemin de fer s'est réalisée grâce à la sueur et au sang des populations de Soba. La difficulté et les atrocités subies par les travailleurs les faisaient fuir. Cet état de fait est révélateur des cruautés du labeur. Notons : *« Je jurais qu'on pouvait extraire du pays des hommes et des femmes pour les prestations et les travaux forcés »¹⁰⁸.*

L'emploi du verbe « extraire » suppose d'abord une recherche minutieuse de ces hommes qui se sont enfuis dans les forêts les plus reculées. Cette recherche minutieuse développe une métaphore minière qui assimile les prestataires à du métal, ou à des pierres précieuses. Le verbe « extraire » suppose

¹⁰⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 64.

¹⁰⁸ *Idem*, p. 75.

ensuite la force de réaction des « fuyards » dans la mesure où une idée de capture, de prise donc de refus se cache dans l'idée d'extraction. Le verbe « extraire » suppose pour ainsi dire une idée de brimade et de violence. Les tirailleurs et les sicaires, sous l'autorité des colons, passés maîtres dans cet art se sont bien souvent illustrés dans les villages par deux méthodes que le narrateur a nommées « *la méthode des magnans ou de la parole de la poudre* »¹⁰⁹ et « *la formule du renfrognement des visages ou du refus de la calebassée d'eau* »¹¹⁰ qui correspondent certainement à la « période de l'action vive »¹¹¹ selon l'entendement d'Angoulvant dans l'Histoire de la pacification de la Côte d'Ivoire entre 1908 et 1916. La première de ces deux méthodes consiste à conquérir un village par les armes et la seconde à humilier les chefs et les notables qui, ligotés et chicotés fournissaient des hommes pour les travaux forcés.

De tout ce qui précède, il est notable que c'est pour la réalisation des réseaux de communication que les travaux ont été vécus sous leurs jours les plus terribles. À Soba, c'est avec une fine diplomatie que les colons ont attiré l'attention du roi Djigui sur le train qui est même devenu sa première préoccupation. L'interprète s'adressant ainsi au roi :

« *Le gouverneur a ajouté à cet honneur celui, incommensurable, de tirer le rail jusqu'à Soba pour vous offrir la plus gigantesque des choses qui se déplacent sur la terre : un train, un train à vous et votre peuple* »¹¹².

Cette proposition faite au roi sera une obsession chez lui. Il fera du train sa propriété. Des passages relevés dans le roman (*Monnè, Outrages et Défis*) sont assez édifiants à ce sujet :

¹⁰⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 81.

¹¹⁰ *Ibidem.*

¹¹¹ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 136.

¹¹² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 74.

« *Je demandai au toubab quand devait m'arriver mon train* »¹¹³, « *je veux ma gare, mon train à ma porte* »¹¹⁴, «*Mon Commandant, quand m'arrivera mon train ?* »¹¹⁵.

Djigui s'appropriait le train. Ceci est remarquable dans les passages précédents à travers les adjectifs possessifs « mon », « ma ». Cette propension de Djigui à s'attribuer le train est d'autant plus forte que les adjectifs possessifs « mon » et « ma » sont précédés de « m' » la forme élidée du pronom personnel « me » qui apparaît dans : « m'arriver mon train », « m'arrivera mon train ». Cette addition pronominale ou juxtaposition de pronoms revêt une très forte valeur « appropriative » et connote l'obsédant besoin de Djigui de s'attribuer le train. La tendance obsessionnelle du roi à s'arroger le train fera qu'il en sera omnubilé. Rentré de sa visite de France, il donne l'impression de n'y avoir découvert que le train : « *Je voulus tout voir, tout connaître, tout toucher, tout admirer ; mais partout je ne trouvai que des trains* »¹¹⁶ ; « *À Paris, les trains circulaient sous et sur terre ainsi que dans le ciel* »¹¹⁷ ;

« *Des foules sortaient des gares ou y entraient. Nous visitâmes de vastes lougan dont les moissons étaient évacuées par des trains, des fabriques qui transformaient des trains entiers de matières premières en marchandises qui étaient réexpédiées par des trains* »¹¹⁸.

Toute la présence du train dans le discours du roi révèle son obsession et sa subjugation.

¹¹³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 75.

¹¹⁴ *Idem*, p. 79.

¹¹⁵ *Idem*, p. 103.

¹¹⁶ *Ibidem*.

¹¹⁷ *Ibidem*.

¹¹⁸ *Ibidem*.

L'acceptation du train pourrait s'interpréter comme l'acceptation de retombées positives de la colonisation par Djigui. Il y a donc une nécessité de ne pas rejeter en bloc la colonisation bien qu'elle ait répandu atrocités et morts dans son sillage. Il faudra lui reconnaître ses effets positifs tels la construction des routes, des dispensaires, des écoles, du rail etc. Ces effets positifs pourraient atténuer tout le mal qu'a souffert l'Afrique et pourraient certainement lui permettre de panser ses plaies intérieures. C'est certainement cette lecture qui se fait dans l'attitude du roi Djigui qui ayant été séduit par le train, a proclamé la fin des « *monnew* » ; c'est-à-dire la fin des outrages et des humiliations :

« Le vendredi suivant, après la prière, mes louangeurs entonnèrent l'hymne des monnew. Je cillai et sourcillai sans attirer leur attention sur mon agacement. Indigné, d'un geste incongru de la main, je fis fermer les bouches, taire les coras et, dans le silence qui suivit, aux croyants muets et étonnés, je proclamai que les monnew étaient finis, vengés et oubliés »¹¹⁹.

Djéliaba, le griot de la cour royale, a renchéri sur ce nouvel état d'esprit par la proclamation d'un nouveau sommet pour glorifier Djigui : « le monnèbana » [mɔ̃nɛbana] qui signifie littéralement « Le monnè est fini ».

Outre ces aspects positifs de la colonisation qui sont perceptibles à travers l'acceptation du train en tant qu'infrastructure économique, le train a, tout comme la colonisation, généré des souffrances et des morts. Il est même décrit comme un monstre : « *L'effroyable bête bouffait du feu, pissait, fumait, suait, ronronnait et puait* »¹²⁰. Ce passage dans lequel les verbes « bouffait », « pissait », « suait » et « puait » ont une valeur symbolique, édifie le lecteur au sujet de

¹¹⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 77.

¹²⁰ *Idem*, p. 88.

l'allégorie du monstre. Ce « monstre-train » ou « monstre-colonisation » semble se résumer dans ces propos du narrateur :

« *La besogne de tirer le rail était une fatigue immense qui consumerait des hommes, des moissons, du bétail, de l'argent et de nombreuses saisons* »¹²¹.

Nous y lisons une vision méphistophélique du train - perceptible à travers l'évocation du rail -, c'est un engin, une machine qui porte la mort dans son sillage. Il y a donc une forme de mythification négative inhérente à l'acceptation du train dans le texte qui achève de le transformer en un ogre. Son caractère dévastateur et destructeur est ainsi mis en relief dans les passages plus haut mentionnés.

En substance, le train étant une manifestation ou une conséquence directe de colonisation à travers les différents rapprochements que nous avons faits précédemment, nous pourrions *breutatis causa* affirmer qu'il serait une représentation métonymique de la colonisation puisqu'il en fait partie intégrante. C'est la colonisation qui lui donne la possibilité d'exister.

En définitive, il faut noter que le déroulement des travaux forcés semble s'être exclusivement axés sur la construction des voies de communication (routes et chemins de fer). C'est probablement les constructions de ces voies routières et de ces réseaux ferroviaires qui ont été les plus pénibles et les plus meurtrières pour les populations de Soba et de toute l'Afrique subsaharienne. Cela expliquerait certainement qu'elles se soient imposées à l'auteur au détriment de l'édification des dispensaires, des chapelles, des écoles et des habitations. Ces dernières constructions n'ont pas été décrites avec la même attention et la même rigueur que les premières. Partant de cette observation, nous notons qu'il y a chez

¹²¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 74.

l'auteur un besoin de hiérarchisation des événements historiques, ce qui infère une lecture classificatoire des faits historiques.

La pacification et les travaux forcés sont des périodes historiques qui s'emboîtent l'une dans l'autre. Elles apparaissent combinées. Cet état est clairement mentionné par le narrateur :

« Rien qu'à la ressemblance entre les deux chefs blancs, le militaire et le civil, à la même application avec laquelle les gardes-cercles et les tirailleurs présentaient, au silence respectueux que nous avons observé pendant toute la cérémonie, et à ce maudit soleil de notre pays qui écrasait et étouffait au point que les vautours avaient déserté le ciel, nous dûmes que le changement ne pouvait et n'allait rien apporter, tout de suite vîmes et comprîmes que le régime militaire et le régime civil étaient l'anus et la gueule de l'hyène mangeuse de charognes : Ils se ressemblaient, exhalant tous les deux la même puanteur nauséabonde »¹²².

Pacification et travaux forcés sont les anneaux emboîtés d'un même maillon du système colonial qui a généré atrocité, inhumanité vécue et géhenne chez des peuples martyrisés qui n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes dans des colonies où la vie et l'existence n'étaient plus que survie.

Dans cette partie de notre étude, l'emprunt à l'Histoire s'est fait surtout selon des thèmes génériques. C'est donc selon une thématique que l'auteur s'est inspiré de l'Histoire. Il est parti du thème général de la colonisation qui a développé les sous-thèmes de la pacification et des travaux forcés pour présenter le

¹²² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 71.

royaume de Soba, son roi Djigui et ses populations «désolées» par les tribulations et les sévices du système colonial. Nous en dégageons une esthétique générale à travers un tableau polarisé qui met en exergue la méthode d'emprunt de thèmes fondamentaux – par le romancier – à l'Histoire.

Narration et sensibilité (Roman)	Thème emprunté (Histoire)	Hypertextualité
–	+	–
+	+	+

Quand le romancier emprunte à l'Histoire et que dans sa narration, il est peu sensible, la relation entre l'Histoire et le roman c'est-à-dire l'hypertextualité est de teneur très faible ; ce qui voudrait dire que l'Histoire est plus perceptible dans le roman. Mais quand le romancier est plus sensible, son discours est plus virulent et réaliste, la teneur ou l'amplitude hypertextuelle est considérable. L'Histoire est certes perceptible mais les écrits romanesques sont plus réalistes.

La pénétration française dans le Manding a engendré chez Kourouma des textes fortement redevables à l'Histoire. Sa création a laissé percevoir les visages de Ki-Zerbo, de Suret-Canal de P. Braillard pour ne citer que ceux qui sont immédiatement perceptibles et devinables. L'influence historique de Kourouma laisse entrevoir une pléthore d'hypotextes supposés qui développe un double rapport de l'auteur aux sources historiques. Il s'agit des relations textuelle et thématique. La relation textuelle de l'auteur à l'Histoire est un véritable travail d'appropriation du texte historique. Dans ce premier aspect de la « fictionnalisation » de l'Histoire, l'auteur transforme le texte historique en l'adaptant à son discours. Nous assistons à une fausse re-duplication de l'information historique qui se dilue ou se corse dans l'espace ou le moule de

l'inspiration créatrice de l'auteur. Nous avons décelé six techniques utilisées par l'auteur pour re-dupliquer et transformer l'Histoire. Il s'agit *du résumé, de l'extraction d'une partie de l'ensemble* qui est un rapport métonymique, *de la mutation paradigmatique, du vague narratif, de la précision du romancier et de la différence phonatoire ou phonologique.*

La relation thématique de l'auteur à l'Histoire est tout simplement la prise en compte d'un thème d'Histoire par l'auteur dans ses romans. Dans ce cas précis, l'identification de l'hypotexte historique est très complexe et l'hypertextualité n'en est que confuse et arbitraire. Dans cette optique, l'hypotexte est un substrat englobant. Dans le premier chapitre, le thème de la colonisation est la préoccupation centrale de l'auteur. Il nous retrace plus de 80 ans d'Histoire, des rapports de l'Occident impérialiste à l'Afrique nouvelle débouchée économique. Il expose dans les points que nous avons développés, les phases de pénétration française, de Résistance africaine, de pacification et de colonisation. Le carré thématique couvre la première période des rapports de l'Afrique à l'Occident avant les indépendances de 1960 pour lesquelles les peuples assujettis se battraient des années durant.

CHAPITRE II : DE SOBA À TCHAOTCHI, ENTRE LES GUERRES DE 1914 - 1918 ET, DE 1939 - 1945, À ,L'APRÈS-GUERRE : L'HISTOIRE DES DEUX GRANDES GUERRES MONDIALES DANS MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS ET EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES

Les guerres mondiales ont inspiré nombre d'écrivains de sorte qu'on peut parler même d'une littérature de guerre. Chez Kourouma, même si toute la trame de ses productions ne se rapporte pas exclusivement à l'entre-deux-guerres, il fait quand même de la notion de guerre un point focal de son écriture qui reste incontestablement lié à l'Histoire. Car, comme il aime à le dire :

« Je prends ce qu'il y a d'essentiel chez l'homme pour l'écrire, or l'Histoire est essentielle et indispensable pour l'Africain. L'esclavage, la colonisation, les Indépendances, la guerre froide, les guerres mondiales ; ne sont pas des Histoires de jeune fille »¹²³.

Son propos est d'autant plus important qu'il semble répondre à ceux qui pensent que l'Afrique n'a pas d'Histoire. Leur érudition pernicieuse doublée paradoxalement d'un sectarisme raciste ont développé des positions étranges et étonnantes. C'est peut-être pour répondre à des auteurs de l'acabit d'Hegel dans ses prises de position sur l'Histoire, que Kourouma écrit. Est-ce une manière de dire que l'Afrique appartient quand même au monde et à la civilisation universelle ?

Dans tous les cas, cette perspective pourrait répondre à Hegel qui pense que :

¹²³ Entretien avec Ahmadou Kourouma, Op. Cit.

« *L’Afrique n’est pas une partie historique du monde. Elle n’a pas de mouvements, de développements à montrer, de mouvements historiques en elle. C’est-à-dire que sa partie septentrionale appartient au monde européen ou asiatique ; ce que nous entendons précisément par l’Afrique est l’esprit ahistorique, l’esprit non développé, encore enveloppé dans des conditions de naturel et qui doit être présenté ici seulement comme au seuil de l’histoire du monde* » ?¹²⁴

Cette déclaration d’Hegel dans son *Cours sur la philosophie de l’histoire*¹²⁵ est l’une des premières qui proclamait l’ahistoricité de l’Afrique. Est-ce de l’absurdité ou de la mauvaise foi ? Car finalement qu’est-ce que l’Histoire ?

Les spéculations savantes étant souvent contradictoires dans tous les débats, révélation de la nature dialectique des êtres, des phénomènes et des choses, elles ne trouveront peut-être pas de point consensuel. Pour sa part, Kourouma admet comme Histoire le vécu des peuples relaté par la mémoire collective et mise en graphie par les historiens. C’est pourquoi la Mémoire a pour lui l’importance d’une bibliothèque ; et les écrits d’historiens celle d’une nécessaire référence.

Ainsi reste-t-il dans le sillage des historiens pour semble-t-il rétablir à sa façon une sorte de vérité ou rendre un type de justice qui consiste à exhumer ce que l’on pourrait appeler « les oubliés de l’Histoire » par analogie aux « oubliés du siècle »¹²⁶, pour se poser comme la « mémoire d’un Continent »¹²⁷. C’est pour cela que les romans kouroumiens s’établissent comme de véritables fresques historiques et plongent leurs lecteurs dans l’univers ouvert de l’Histoire.

¹²⁴ Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*, p. 10.

¹²⁵ Friedrich, Hegel, *Leçon sur la philosophie de l’histoire*, Paris : J. Vrin, 1970.

¹²⁶ « Les oubliés du siècle », Émissions radio-diffusées à France Inter et télévisée sur TF1.

¹²⁷ « Mémoire d’un Continent », Émission radio-diffusée sur R.F.I. (Radio France Internationale).

Les guerres mondiales en constituent un pan révélateur. Cet ancrage dans l'Histoire est ce qui fascine Bernard Fauconnier. Ses propos cadrent bien avec l'esthétique romanesque de Kourouma :

« L'art est encore affaire d'individus, et toute œuvre se crée en défi à son impossibilité même.

Reste le quotidien du travail et de la démarche romanesque. Pour ma part, je conçois, non exclusivement mais de manière presque naturelle, le roman comme rapport à l'Histoire. Et sitôt que j'écris ces lignes, j'en mesure l'insuffisance aussi bien que la prétention. Le roman est poésie, fantaisie, canular, satire, érotisme, révolution, réaction, vérité et mensonge, intelligence et sottise, bricolage de cohérences aventureuses, questions, réponses, et bien d'autres choses encore. Mais comment échapper à la tentation d'interroger l'Histoire, fût-ce ironiquement, à la fin du XXe siècle, quand tout nous invite : millénarisme, goût pour les bilans, quête du sens ? Le «village planétaire» nous promet une standardisation des récits qui nourrissent le monde. Habiter le monde, c'est aussi le raconter. L'Histoire, c'est la manière de le raconter... »¹²⁸.

Ainsi, Kourouma raconte-t-il le monde des tirailleurs sénégalais pendant les deux guerres mondiales en mettant en avant la participation de l'Afrique, tant au niveau économique qu'au niveau humain au côté de la France métropolitaine. Il tente de rétablir les tirailleurs dans leur droit et de leur accorder l'importance qui ne leur est pas reconnue, ainsi que la gratitude qui leur est due.

¹²⁸ Bernard Fauconnier, « Des fragments détachés d'un livre immense », in : *EUROPE*, (Questions du roman, romans en question), revue littéraire mensuelle, supplément au n° 820-821, Août-Septembre 1997, p. 33.

Cette perspective est en accord avec les remarques de Pierre Miquel dans une tentative de reconstitution des faits historiques mettant les tirailleurs sénégalais au front, il écrit :

« (...) *Quand ils se voient cernés, une sorte de folie les gagne. Ils entonnent un formidable chant sauvage, lourd, puissant comme une mélodie. Le rythme de la chanson s'accélère, l'hymne de guerre stupéfie les agresseurs qui s'arrêtent. Les Sénégalais jettent leurs armes en l'air et dansent. Puis, ils attaquent avec frénésie, le couteau ou la baïonnette au poing. Ils étranglent, égorgent, déchirent les agresseurs de leurs ongles. (...)*

Il importe de citer à l'ordre de l'Armée, dit le Colonel Lucas Mérieuve, ces héroïques Sénégalais à côté des fusiliers marins.

Qui l'écoute ? Les Sénégalais sont morts. Les survivants ne seront pas cités. Fâcheux oubli pour l'Histoire »¹²⁹.

Cette description qui affiche *a priori* un caractère ambigu ne montre pas pour autant l'animosité des tirailleurs même si une métaphore de la cruauté se déploie dans la portion de texte citée. Elle est un hommage qui leur est rendu.

Le passage décrit, situe le lecteur à la lisière de l'Histoire et de la fiction tant les actes posés par les tirailleurs sénégalais sont hors du commun. Nous y lisons une certaine amplification du récit à travers les dithyrambes qui pourraient faire planer sur lui un air d'invraisemblance et d'exagération. La passivité des agresseurs face à l'euphorie guerrière des Sénégalais édulcore quelque peu l'authenticité du récit de guerre. Cependant, cette description élogieuse de la furie sénégalaise teintée d'une bravoure exceptionnelle, justifient la participation non

¹²⁹ Pierre Miquel, «Le martyr des Sénégalais», in : *Les Hommes de la Grande Guerre*, p. 428.

moins importante de l'Afrique au côté de la France. Le contour extraordinaire de la relation de ce récit aurait pu le faire appréhender avec beaucoup de réserve mais la mention «Histoires vraies» de la première page au bas du frontispice porte à croire que les tirailleurs sénégalais étaient des combattants « hors – peur » et hors pair. C'est d'ailleurs ce qui explique les conclusions de Pierre Miquel qui s'est exaspéré du « Fâcheux oubli pour l'Histoire ». En se fondant sur ces différentes observations, il se dégage que la peinture de la participation des tirailleurs sénégalais aux différentes guerres de 1914 – 1918 et de 1939 – 1945 faite par Kourouma, est la motivation profonde de leur réhabilitation.

Ainsi, présente-t-il Soba et Tchaotchi comme des réservoirs humains et des greniers pour la France pendant les deux grandes guerres.

A - DES HOMMES ET DES GRAINS POUR LA GUERRE DE 1914 – 1918 SOBA ET TCHAOTCHI RÉSERVOIRS HUMAINS ET POUMONS ÉCONOMIQUES

A1 - Des hommes pour la guerre

À Soba, selon le narrateur dans *Monnè, Outrages et Défis*, l'interprète annonça à Djigui que :

« *«Les Allamas» avaient attaqué les Français. Les «Allamas» étaient comme les Français des Blancs, mais des Blancs plus grands et plus méchants. Ils projetaient de se saisir de toute la Négritie pour la seule méchanceté de chicotter tous les matins le Noir, de fusiller les soûlards, les voleurs et les menteurs, d'instituer des travaux forcés plus durs et meurtriers sans tirer un bout de rail ni offrir un petit train à Djigui* »¹³⁰.

Cette assertion expose l'opposition France – Allemagne lors de la première guerre mondiale. Visiblement, la notion « Allamas » qui est un substantif de précision et d'identification dans la phrase sus-mentionnée est semble-t-il la déformation littérale de « Allemands ». Ici, il importe de faire une argumentation détaillée des constructions morphologiques de « Allemand » et de « Allamas » puisque Kourouma emploie la différence phonatoire comme un moyen de capture de l'Histoire, puis comme un pan de la transformation de l'Histoire en fiction. De là se justifie la décomposition morphologique des deux mots. En effet, la voyelle muette [e] a été remplacée par la sonnante [a] et la nasale [ã] par la même sonnante [a] respectivement dans [al (e) m ã] et [al a m a] ou / al a m ã / et

¹³⁰ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, p. 82.

/ ala m a /. La superposition des deux notions met en relief la différence phonatoire lisible à travers leurs graphies phonétiques et phonologiques. Remarquons que l'écriture phonétique des deux mots [al (e) m ã] et [al a m a] révèle la substitution vocalique quand elle précise le maintien des consonnes [(e)] / [a] et [a] / [a] puis [l] / [l] et [m] / [m]. Quant à leur écriture phonologique, elle précise la différence phonatoire entre les deux termes rapprochés / al a m a / et / al m ã / ; dans ce rapprochement, le mot / al a m a / est trisyllabique alors que / al m ã / est bisyllabique, ce qui fait remarquer que la différence phonatoire est plus syllabique que vocalique. D'où / al a / | / al / puis / m a / | / m ã /. Si la description morphologique de la notion «Allamas» renvoie au terme «Allemand», la comparaison que le narrateur établit dans le passage plus haut mentionné est fort édifiante et justificative des déductions notionnelles Allamas ⇒ Allemands. « *Les « Allamas » étaient comme les Français des Blancs...* ». Ainsi, l'utilisation du vocable « Allamas » est-elle une volonté affichée de l'auteur d'écrire un langage social et coller à la réalité sociale de ses personnages. Il présente une société coloniale analphabète dans laquelle le roi Djigui – analphabète – est en contact avec les colons par l'intermédiaire d'un interprète analphabète qui feint de maîtriser le support linguistique colonial : le français. C'est d'ailleurs l'analphabétisme de Djigui et la volonté soutenue des colons de solliciter l'aide de Soba qui amèneront l'interprète à tronquer les réelles causes de la guerre afin d'intéresser Djigui Kéïta, roi de Soba, ou peut-être traduit-il ce qu'il croit comprendre.

L'interprète joue sur la sensibilité de Djigui en jouant sur ses craintes et ses désirs. L'invasion allemande génèrerait les phobies du roi et mettrait fin à l'objet de ses désirs. Elle est donc doublement menaçante. Les craintes en perspectives sont : « *chicoter tous les matins le Noir* », « *fusiller les soûlards, les voleurs et les menteurs* » et « *instaurer des travaux forcés plus durs et meurtriers* ». Par la terreur et l'horreur que les travaux forcés ont fait régner sur les populations noires, ils constituent un mauvais souvenir pour le Noir martyrisé dans sa chair,

son sang et sa sueur. C'est à juste titre qu'ils constituent une crainte pour le roi de Soba. De plus, les promesses coloniales qui lui ont été faites par les Colons, notamment la construction du rail devant le Bolloda et un train qui serait gratuitement offerts au roi, avaient motivé sa coopération avec les Colons et l'acceptation de la colonisation de Soba. Les désirs du roi étaient donc d'avoir un train pour lui et de voir le rail traverser Soba. Ces prérogatives seraient mises en péril par l'invasion allemande. Il en résulte que l'interprète a fait un conditionnement psychologique à Djigui afin de le préparer à fournir des soldats noirs ; il a brisé en lui toute possibilité d'opposition en l'impliquant directement dans la guerre. Cependant, il est tout aussi vrai qu'une défaite française aurait entraîné l'explosion de l'empire colonial français. C'est ainsi que la première guerre mondiale au-delà de la France et de l'Allemagne qu'elle opposait directement, va embraser tout le monde du 1^{er} juillet au 4 août 1914.

Se rabattant sur ses colonies d'Afrique, les Français ont exigé l'aide de Soba et de Tchaotchi pour la fourniture de guerriers :

« Ce qui les [Français et Blaise Diagne, le premier député nègre du Sénégal chargé du recrutement des Noirs] préoccupait était plus chaud que la cause qui amène le caïman à fuir le marigot. Ils réclamaient et appelaient des guerriers nègres pour l'au-delà des mers. La guerre désolait les terres et villages de France »¹³¹.

Ainsi s'ouvre l'épisode du recrutement massif des Noirs pour la France métropolitaine qui s'enlise dans la guerre. C'est à cette époque que les historiens parlaient de « l'armée noire » dont le grand théoricien fut le Colonel (plus tard Général) Mangin qui précise ses raisons :

¹³¹ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 13.

« *L'abaissement de la natalité en France et la réduction du service militaire à deux années ont produit dans les effectifs de l'armée un déficit considérable et qui augmente : le nombre des appelés sous les drapeaux était de 457 000 en 1907, depuis l'application de la nouvelle loi, il n'est plus que de 433 000 et par la statistique des naissances masculines nous prévoyons que, dans dix ans, il tombera à 399 000, dans vingt à 371 000, soit une perte de 62 000 hommes - l'effectif de quatre corps d'armée (...)* »¹³².

Cette baisse du nombre des militaires français va favoriser une politique de recrutement agressive et sauvage dont Blaise Diagne sera un des principaux instigateurs sinon le plus grand instigateur. Suret-Canale nous précise ici des statistiques du recrutement de soldats noirs :

« *À la déclaration de guerre, on comptait 14 142 tirailleurs en service A.O.F. et 15 600 à l'extérieur, principalement au Maroc. Dès septembre 1914, tous les bataillons sénégalais immédiatement disponibles furent transportés en France (deux d'A.O.F., deux du Maroc, deux d'Algérie) et dirigés aussitôt sur le front* »¹³³.

La France a ainsi jeté son dévolu sur l'Afrique pour que cette dernière vienne à son secours. Les tirailleurs recrutés en grappes feront don de leur vie pour sauver la Métropole. Blaise Diagne fera du recrutement des tirailleurs sa principale

¹³² Bulletin du comité de l'Afrique française, n°7, juillet 1909. À l'intention du grand public, Mangin développera ses arguments dans son livre : *Force noire*, Paris, Hachette, 1910. Sur les controverses soulevées par le projet Mangin, voir Abdoulaye Ly *Mercenaires noirs*, Paris, Présence africaine, 1957, notamment pages 33 et suivantes, cité par Jean Suret-Canale ; *Afrique Noire : l'ère coloniale 1900 – 1945*, Paris, Ed.s Sociales 1962, p. 176.

¹³³ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 177.

politique d'aide à la France et glanera à ce sujet des lauriers. Voici ce qu'en dit Suret-Canale :

« (...) Une mission créée le 11 janvier 1918 est envoyée en A.O.F. pour intensifier le recrutement ; elle sera dirigée par Blaise Diagne, le Député noir des quatre communes du Sénégal doté du titre du «Commissaire de la République dans l'Ouest africain», avec rang de gouverneur Général. (...) La mission Diagne aidant, 63 000 soldats supplémentaires seront recrutés en 1918 »¹³⁴.

Sa mission a consisté pour l'essentiel à faire comprendre aux Noirs qu'ils étaient directement concernés par la guerre comme l'interprète l'a subtilement fait savoir à Djigui Kéïta. C'est ce que Denise Bouche soutient à la suite de Suret-Canale :

« Le député du Sénégal, Blaise Diagne est envoyé en Afrique Occidentale française avec le titre de Commissaire de la République, à la tête d'une mission qui devait intensifier le recrutement en expliquant aux indigènes que « dans cette guerre immense qui a[vait] la civilisation pour enjeu, leur sort [était] solidaire de nos destinées » »¹³⁵.

Ce matraquage psychologique lisible dans l'assertion de Denise Bouche a fortement contribué à remplir la « nasse » de Diagne aux fins d'étoffer l'armée française. Les chefs et les rois se sont mis à rude épreuve ; il leur sera

¹³⁴ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, pp. 180 – 181.

¹³⁵ Denise Bouché, *Histoire de la colonisation française* (tome II flux et reflux), Paris : Fayard, 1991, p. 289.

demandé de fournir des hommes pour la guerre. C'est ce que révèlent les propos de Djigui dans *Monnè, Outrages et Défis* :

« *Ce qui m'était demandé sissa - sissa s'appelait fournir des hommes solides capables d'être de bons tirailleurs, de bons guerriers, pour combattre les « Allamas »* »¹³⁶.

Ces propos indiquent que le roi devait par tous les moyens fournir des combattants pour aider la France, et il fallait le faire au plus pressé. L'utilisation du lexème malinké « sissa – sissa » qui signifie « maintenant » ou « au plus vite », démontre l'urgence de la situation et combien l'aide demandée à Soba et partant à toute l'Afrique était pressante et précieuse. De fait,

« *Les nègres comme un seul homme devaient se lever pour défendre la terre française, la civilisation, vaincre et annihiler définitivement l'hydre allemande* »¹³⁷.

En clair, les Africains devront par leur bravoure affronter les Allemands que le narrateur identifie à une hydre – monstre mythologique tentaculaire. L'identification de l'Allemagne à l'hydre évoque chez le lecteur les projets expansionnistes allemands que l'historien appelle le « pan – germanisme ». C'est pour combattre l'Allemagne expansionniste que les tirailleurs sénégalais seront massivement enrôlés dans l'armée française. Qui sont ces tirailleurs ? Quelle est cette force ou armée noire ? Ils sont des unités formées dès 1857 par Faidherbe¹³⁸. Elles avaient surtout été utilisées pour la conquête coloniale de l'Afrique. Par la suite, la Métropole les utilisera dans les différentes guerres mondiales et les guerres de décolonisation. Elles sont des fouillis des différentes colonies de l'empire français. Pierre Miquel les présente ainsi :

¹³⁶ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, p. 83.

¹³⁷ *Idem*, p. 109.

¹³⁸ Louis Léon César Faidherbe (1818-1889), Gouverneur français du Sénégal (1854-1861) et (1863-1865), il fit la base de l'expansion française en Afrique Occidentale. En France, il commanda l'armée du Nord en 1870-1871.

« On les appelle tirailleurs sénégalais, mais ils peuvent provenir de plusieurs territoires de l'Afrique française, du Soudan, de la Côte d'Ivoire, de la Haute-Volta et même du lointain Congo »¹³⁹.

L'épithète « sénégalais » est qualificatif de l'espace dans lequel se faisait l'embarquement pour la Métropole, c'est-à-dire Dakar au Sénégal. Par ailleurs, depuis les origines, étant donné que Faïdherbe qui a formé ces unités était le gouverneur du Sénégal, les troupes conquérantes étaient donc rassemblées au Sénégal. C'est ce qui vaut aux tirailleurs africains le qualificatif de « Sénégalais ».

Si l'approche sémantique du mot tirailleur est révélatrice de l'insistance guerrière qui laisse percevoir la ténacité et la hargne du soldat qu'il désigne, il convient de noter que le calembour qu'il génère a une forte valeur péjorative. Il s'en suit que dans l'équation tirailleur = tire-ailleurs qui n'échappe pas à la dérision de l'idéologie colonialiste et provoque une critique acerbe contre les troupes noires, l'adverbe « ailleurs » à valeur locative est édifiant. Tire-ailleurs, soldat qui tire ailleurs, qui se sert mal d'une arme à feu et qui semble-t-il maîtrise les armes blanches. Les remarques de Pierre Miquel interpellent :

« (...) *Les Sénégalais jettent leurs armes en l'air et dansent. Puis, ils attaquent avec frénésie, le couteau ou la baïonnette au poing* »¹⁴⁰.

Ce passage indique l'aisance des tirailleurs avec les armes blanches. Cette non maîtrise des armes à feu est certainement à l'origine des lourdes pertes subies par les forces noires lors de la guerre. Leur exposition et leur inexpérience en matière de guerre sophistiquée ont davantage alourdi le bilan.

¹³⁹ Pierre Miquel, *Op. Cit.*, p. 424.

¹⁴⁰ *Idem*, p. 425.

Le courage dont ils font preuve mérite respect et considération. Bien au-delà du sourire narquois qu'ils peuvent arracher, ils glanent des médailles et la reconnaissance de la France. L'exemple de Tchao, un des héros de Kourouma est très éloquent :

« Durant trois lunes entières, les fracassants pilonnages se poursuivirent avec la même intensité. Tchao en authentique homme nu, en authentique montagnard, ne pouvait pas attendre en résigné la mort dans la boue et le froid des boyaux, (...).

Un matin, Tchao se fâcha et, en dépit des ordres du sergent, escalada, se précipita dans les tranchées d'en face, surprit les Allemands, en tua cinq à la baïonnette, (...). C'était un exemple, un héros. Ils le citèrent à l'ordre de l'armée et le décorèrent des quatre plus prestigieuses distinctions militaires françaises : la médaille militaire, les croix de guerre et de la Légion d'honneur et la médaille coloniale (...) »¹⁴¹.

Comme on peut le constater, en dépit des armes à feu qu'ils maîtrisent mal, les tirailleurs sénégalais s'illustraient de fort belle manière au combat. Ils étaient bien souvent en première ligne, en témoignent ces propos de Suret-Canale :

« En 1917, 17 bataillons de Sénégalais étaient engagés dans la Somme – 120 000 tirailleurs, au total, avaient été recrutés. On vantait la terreur qu'ils inspiraient aux Allemands, leur mépris du danger. Ce qui permettait de

¹⁴¹ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 14.

les employer largement comme troupes «sacrifiées», là où les Français commençaient à refuser à marcher »¹⁴².

Dans ce constat, l'emploi de l'adjectif qualificatif « sacrifiées » évoque la surdétermination et le don de soi des Africains. Il témoigne une certaine abnégation. Que pouvaient-ils, ces hommes qui n'avaient peut-être pas le choix, loin de leurs terres, livrés en pâture à la fureur des canons et à la vindicte des Allemands. De toute évidence, les troupes noires ont été massacrées. Cette hécatombe développa par le fait même le mythe de la « chair à canon » que les historiens emploient pour qualifier le carnage dont a été victime l'armée noire. Ces remarques de Vincent Joly sont à ce titre édifiantes :

« En fait, les tirailleurs ne sont pratiquement jamais employés isolément, en avant des soldats métropolitains. L'unité de base, considérée comme indissociable, reste le bataillon dont l'emploi au combat est pratiquement toujours réalisé en « panachage », c'est-à-dire en association avec des unités « blanches ». Pourtant, Mangin ne renonce pas à son idée d'« armée de choc » composée de Sénégalais. En avril 1917, il l'applique au Chemin des Dames avec un résultat effroyable, perdant 45% de ses effectifs. Ce massacre provoque une violente attaque du Député du Sénégal, Blaise Diagne, contre le Général surnommé « le broyeur des noirs » et entraîne l'abandon définitif de leur emploi massif. Cette affaire est à l'origine du mythe de la « chair à canon » »¹⁴³.

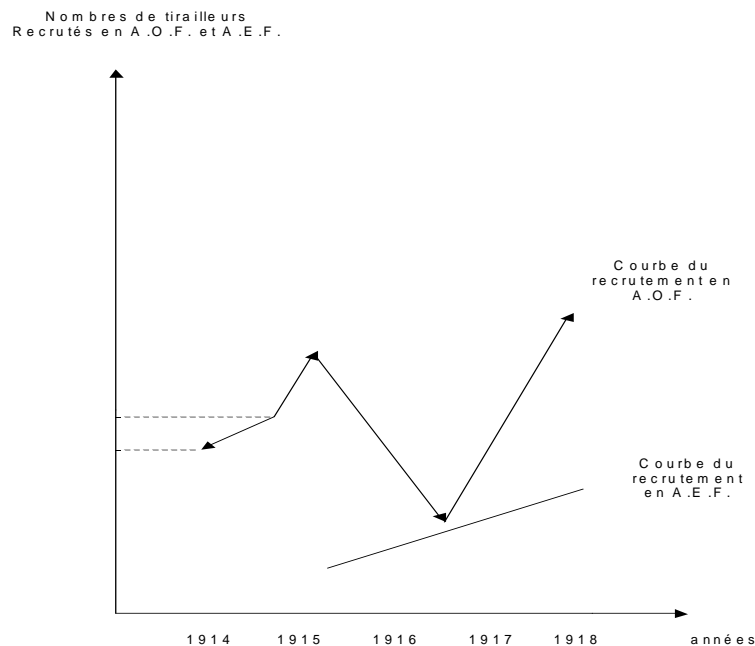
¹⁴² Jean Suret-Canale : *Op. Cit.*, p. 178.

¹⁴³ Vincent Joly, *L'Europe et l'Afrique*, (de 1914 aux années soixante), Rennes : P.U.R. (Presse Universitaire Rennes), 1994, p. 118.

Les morts massives – de soldats noirs – qui dépassent l’entendement ont favorisé l’usage du mot « mythe » pour marquer les dimensions "surréelles" de l’horreur.

Ces massacres vont provoquer dans l'opinion des Noirs un sentiment de révolte contre la guerre et les recrutements des tirailleurs. Ils auront une répercussion sur le nombre de combattants à fournir pour la seconde guerre mondiale. L'Afrique, en plus des soldats qu'elle a fournis, était aussi un poumon économique pour la France avant et pendant la guerre. Malgré le nombre de soldats grandissant avec l'avènement de Blaise Diagne, elle fournissait aussi des vivres. Le tableau récapitulatif du recrutement des soldats par la Métropole que dresse Suret-Canale d'après la recherche d'Albert Sarraut nous éclaire suffisamment (Cf. annexe I).

À partir de ce tableau, nous avons tracé la courbe de l'évolution des recrutements en fonction des années.



Considérant les courbes de recrutement de tirailleurs sénégalais en A.O.F. et A.E.F. consignés dans le même repère orthonormé, nous remarquons tout

de suite que la courbe de recrutement en A.O.F. est au-dessus de la courbe du recrutement en A.E.F. ; ce qui signifie que le recrutement en A.O.F. a été plus intense qu'en A.E.F.. Les raisons de ce décalage significatif sont doubles. D'abord, la France compte plus de colonies en A.O.F. qu'en A.E.F. ; l'A.O.F. est le bastion de la France et certainement le plus grand rassemblement de colonies de l'empire français. De fait, la base française située au Sénégal qui fait office du point de rassemblement des colonies est la plus importante. Une double relation lie les colonies de ce fait au Sénégal qui a accueilli le gouverneur Général. La nature de cette relation est à la fois centrifuge et centripète. L'aspect centrifuge se lie dans le fait que c'est du Sénégal que partent les ordres pour s'adresser aux colonies ; il y a une sorte d'irradiation. L'aspect centripète est perceptible surtout dans le fait que les colonies s'exécutent en fourniture des tirailleurs pour renforcer les bases des unités de Dakar en partance pour la France en guerre.

Ensuite, les colonies de l'A.E.F. étaient très éloignées de Dakar où se faisait l'embarquement pour la France.

La courbe de recrutement des tirailleurs en A.O.F. présente dans son allure générale deux phases importantes : une phase ascendante qui se manifeste à deux niveaux et une phase descendante à un seul niveau. La phase ascendante présente à son premier niveau une pente régulière en deux temps : de 1914 à 1915 et de 1915 à 1916 où elle s'accroît légèrement pour former un premier pic. Cette allure est la conséquence et le reflet du travail de matraquage psychologique dont les Africains ont été victimes entre 1914 et 1916. Il s'agit notamment des libéralités qui sont accordées aux tirailleurs, des fonds de guerres qu'ils reçoivent et de leur exemption de l'impôt de capitation. C'est d'ailleurs ce qui explique que dans cette première phase de recrutement, il y avait plus de volontaires que de « forcés ». À cela s'ajoute le goût de l'aventure, à cette époque, qu'avait le Noir, le désir de découvrir les terres métropolitaines et le sentiment de fierté qu'il y avait à combattre pour la Métropole aux côtés du Maître d'hier ou tout simplement du

Maître. Nous y lisons une sorte de tentative d'indépendance et d'émancipation avant la lettre même si les traitements des soldats métropolitains étaient nettement supérieurs aux traitements des tirailleurs. Les tirailleurs avaient une belle revanche à prendre sur leur sort de colonisés.

Le second niveau de la phase ascendante se situe entre 1917 et 1918. Il présente une pente abrupte très forte qui tend vers la verticale. Elle est significative et explicative de l'accroissement exagéré du recrutement des tirailleurs en A.O.F.. Elle s'expliquerait surtout par l'avènement de Blaise Diagne, par la complicité des chefs et rois africains et en dernier ressort par la contrainte psychologique. Comme l'indiquent les historiens, Blaise Diagne, élu Député depuis 1914, va diriger l'opération de janvier 1918 en A.O.F. qui sera sommée non plus de ne fournir que des vivres, mais aussi et encore des soldats pour la guerre. C'est à cette tâche qu'il s'attellera pour fournir des soldats en nombre massif. Il lui était demandé de fournir 40 000 hommes, il en fournira 60 000. Ce zèle et cette détermination ont surtout été guidés par des promesses dont l'exemption d'impôts, les allocations aux familles, l'octroi de la citoyenneté sous certaines conditions et l'emploi réservé pour les anciens tirailleurs. À cela s'ajoute la mesure psychologique très forte qui consista à lier la destinée des Africains au sort de la Métropole française.

La phase descendante se situe entre 1916 et 1917. Elle présente une pente descendante qui induit un pic inversé. Elle représente la conséquence de la résistance des Africains au recrutement pour la guerre. Le texte de Kourouma en donne un aperçu.

« Mais ni les méthodes ni les discours ne convainquirent les paysans : les sicaires ne ramenèrent que peu de Nègres valides, que peu de récoltes, presque pas d'argent »¹⁴⁴.

¹⁴⁴ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, p. 110.

Cette remarque est révélatrice non seulement de la spoliation mais aussi de l'épuisement des Africains tant au niveau humain qu'au niveau matériel. Elle est surtout l'expression du refus de laisser se poursuivre le recrutement et de la résistance qu'ils opposent. Les raisons d'une telle attitude sont multiples comme Suret-Canale a pu le remarquer :

« *L'illusion se dissipe vite : cette guerre n'a rien de commun avec les guerres africaines d'autrefois, y compris celles conduites par les colonisateurs. Ceux qui sont partis, en Général, ne donnent plus de leurs nouvelles ; leurs familles sont abandonnées sans autre secours que celui de leurs proches ; quelques rapatriés, quelques lettres informent bientôt sur l'horreur des combats, dans le sang, la boue, la neige ; la rumeur publique en propage un reflet fantastique, peut-être exagéré (mais y avait-il besoin d'exagérer ?). Le retour des premiers blessés et mutilés jette l'effroi* »¹⁴⁵.

Comme on peut le constater, la conjugaison de toutes ces raisons entraîne des soulèvements contre le recrutement. L'opposition au recrutement se manifestera de deux façons : soit par l'exode pur et simple des populations vers des zones inaccessibles, le plus souvent vers les colonies britanniques. C'est le cas des Agnis de Côte d'Ivoire qui se sont enfuis, leur roi en tête de file, vers le Ghana voisin. Soit par un camouflage des chefs ou rois qui présentent consciemment des personnes qu'ils savent inaptes. *Monnè, Outrages et Défis*, peint ironiquement l'effroi que jette la guerre sur les populations africaines et la gratuité de cette dernière. Lisons :

¹⁴⁵ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, pp. 182 – 183.

« Au nom d'Allah ! Au vrai ! Les Allemands avaient justifié leur réputation de méchants : nos compatriotes nous revenaient méconnaissables, pas un à qui les boches n'avaient pas arraché soit un membre, soit un œil ou une oreille. Les Français avaient confirmé leur renom de bons Blancs, à nos compatriotes abîmés par les Allemands, la France généreuse avait laissé : le casque en fer, la chéchia rouge, la ceinture de flanelle, la capote sur laquelle étaient épinglées les médailles »¹⁴⁶.

Ce passage qui consacre l'horreur et la cruauté de la guerre en présentant la dégradation physique des combattants africains met surtout en avant la gratuité de la participation africaine. On remarque que le décalage qui existe entre la reconnaissance française – telle que présentée par le narrateur – et l'effort de guerre de ceux de Soba est grand. Les qualificatifs « méconnaissables » et « abîmés » ainsi que le participe « arrachés » développent le champ lexical du dégât, qui est une conséquence essentielle de la guerre, pour qui les subit. Le narrateur rapporte ce champ lexical aux combattants africains et justifie l'effroi qui a engendré la résistance au recrutement. Cependant, la dichotomie flagrante qu'il établit entre l'effort de guerre et la décoration des soldats par la Métropole relève d'une ironie qui stipule que les soldats africains n'ont pas été remerciés proportionnellement à leurs efforts. Il va donc se développer un profond malaise en Afrique dû à la guerre et l'opposition au recrutement n'en sera que plus manifeste. C'est certainement ce constat qui fera refuser la légion d'honneur à Blaise Diagne quand il rentrera d'Afrique en dépit de l'éclatant succès qu'a connu la mission qu'il dirigeait en A.O.F. ; comme en témoignent ces propos de Vincent Joly :

« Diagne connaît une consécration politique ambiguë lorsqu'il est nommé Commissaire de la République

¹⁴⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 85.

Chargé du recrutement indigène par Clemenceau en janvier 1918. La mission qu'il entreprend en A.O.F. est un succès : on lui demande quarante mille hommes, il en ramène soixante mille. [...]. Mais, de retour en Métropole, il refuse la Légion d'Honneur après avoir vraisemblablement ressentie le profond malaise qui régnait en Afrique du fait de la guerre »¹⁴⁷.

Retenons en substance que la courbe descendante est la manifestation de la résistance africaine au recrutement, le refus de « l'impôt du sang » quoique l'A.O.F. ait participé à la guerre en dépit de toutes les méthodes de recrutement et d'opposition à hauteur de 193 349 hommes. Comme l'indiquent les statistiques d'Albert Saraut que Vincent Joly répartit comme suit : la Haute-Volta et le Niger ont fourni 44,5%, la Guinée 18,7%, la Côte d'Ivoire 13,8%, le Sénégal 12,7%, le Dahomey 6,4% et la Mauritanie : 1,3%.

Que retenir de la courbe de l'A.E.F. ?

Elle présente une allure homogène légèrement ascendante. Elle forme un cordon dû au fait que les relevés se sont faits seulement en deux points : 1915 et 1918.

La légère augmentation du nombre des recrues en 1918 est incontestablement l'influence de la mission de Blaise Diagne en Afrique Occidentale Française. La concentration des colonies de l'A.E.F. étant négligeable, il va sans dire que sa participation en nombre de soldats aux côtés de la Métropole va s'en trouver considérablement affectée. De plus, le facteur de distance non négligeable dans l'embarquement des tirailleurs a fortement limité la fourniture de

¹⁴⁷ Vincent Joly, *l'Europe et l'Afrique en 1914 aux années soixante*, Rennes : P.U.R. (Presses Universitaires de Rennes), 1994, p. 119.

soldats de l'A.E.F. à la France. C'est le lieu de préciser que le système colonial français privilégiait le système départemental centralisé dont le centre diffusait l'autorité de la Métropole au gouverneur résidant dans la colonie principale à laquelle étaient rattachées les autres colonies. L'exemple de l'A.O.F. dont le centre était Dakar est fort évocateur.

Par ailleurs, dans cette partie, on ne peut ne pas remarquer que la relation entre l'Histoire et la fiction est complexe. Elle ne se pose pas en terme de croisement de sources mais elle prouve que le romancier illustre les enquêtes de l'historien. En un mot, Kourouma met en scène des sociétés fictives qui évoluent au rythme de l'information historique. Ici, le roman illustre l'Histoire à partir d'une thématique centrale. La relation Histoire et Fiction est donc de l'ordre thématique et illustratif.

A2 - Soba le grenier de la Métropole

Au-delà des hommes que l'Afrique fournissait à la France, elle servait de grenier, de banque en un mot de poumon économique à cette dernière. Le narrateur de *Monnè, Outrages et Défis* rapporte :

« *Mais ni les méthodes, ni les discours ne convainquirent les paysans : les sicaires ne ramassent que peu de Nègres valides, que peu de récoltes, presque pas d'argent* »¹⁴⁸.

Ces propos dénotent l'épuisement du royaume de Soba dû à l'aide qu'il apportait à la France, à l'effort de guerre. Soba présente le visage d'un royaume essoré, vidé, appauvri. Cette paupérisation grandissante lisible dans l'emploi énumératif des syntagmes « peu de Nègres valides », « peu de récoltes », « presque

¹⁴⁸ A. Kourouma, *Op. Cit.*, p. 110.

pas d'argent » où l'effet cumulatif développe le champ lexical de la disette. Cet effet est d'autant plus fort que les groupes adverbiaux « peu de » et « presque pas » respectivement anté-posés aux substantifs « Nègres valides », « récoltes », « d'argent » précisent une sémantique de diminution et de perte progressive notable dans la participation des colonies à l'effort de guerre. Ce constat est corroboré par la consternation et l'exaspération de Djigui Kéïta roi de Soba face à l'exigence de fourniture en soldats et en vivres : « *Le pays devait se surpasser, fournir plus de résine, d'arachide, de mil, de coton* »¹⁴⁹.

Dans ce passage, le verbe « se surpasser » est lourd de sens. Il révèle en effet toute la hargne, toute la détermination et tout l'esprit de sacrifice que Soba a déployé pour apporter son secours à la France. Le verbe se situe sur le même axe paradigmatique que les verbes tels que « se sacrifier », « se saigner », « s'oublier » pour l'autre. Il y a là une preuve de l'abnégation des peuples africains dans l'aide qu'ils manifestent pendant la guerre. Cet épuisement humain et économique est non sans conséquences pour la survie des colonies. C'est ce que Suret-Canale semble remarquer quand il écrit :

« *Cette nouvelle exigence (la guerre) enlève au pays des hommes pris en principe parmi les plus jeunes et les plus vigoureux. Elle s'ajoute aux exigences « habituelles », redoublées par la guerre « impôts, prestations, fourniture de produits agricoles, etc. » dans un pays épuisé et parfois ravagé par la famine* »¹⁵⁰.

Dans cette remarque on note ce dont les colonies étaient exigibles : l'impôt et la fourniture de produits agricoles. Elles devaient s'exécuter de bon gré ou non en dépit de leur situation économique désastreuse due à la pénurie du

¹⁴⁹ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris, Seuil, 1990, p. 83.

¹⁵⁰ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 182.

minimum vital qui engendrait la famine. La guerre s'appréhendait en cela comme une épreuve et une épouvante dans la mesure où comme une sangsue ou un vampire, elle aspirait et humait la substance vitale des colonies. Cette lecture minotauresque (puisque la guerre se nourrissait de jeunes gens tout comme le Minotaure) est justificative du choc psychologique qu'ont vécu les Africains et expressive de leur profond malaise dans une guerre qui ne les concernait pas directement.

L'administration coloniale ayant remarqué que l'aide africaine avait considérablement baissé, elle change de tactique et impose son autorité – naguère exigence gratuite de la part de la colonie – sous le couvert d'un échange commercial dont elle est le seul maître. La méthode d'exploitation a changé dans la forme mais le fond reste le même puisqu'il produit distinctement les mêmes effets. Voilà ce qu'en note l'historien :

« Au milieu de l'année 1917, l'accent fut mis sur la nécessité d'utiliser les ressources de l'Afrique Occidentale pour ravitailler la France ». À cet effet, en juin 1917, le gouverneur Général Joost Van Vollen-Hoven fut envoyé à Dakar pour remplacer le gouverneur Général Clozel. Dans son discours du 7 juin 1917, il annonce que le Ministre du ravitaillement se porte acquéreur de toute la récolte de 1917 en A.O.F., en céréales, farineux et oléagineux. Au lieu d'employer la réquisition, on fera appel à « l'intérêt » (du commerce) (...). Mais les produits seront fournis, en fait, par le moyen des cultures obligatoires et des contingents à fournir que les populations devront, bon gré mal gré, apporter au commerce... »

Ce « programme extravagant » se traduit par la « rafle », la « famine », « sans autre résultat que l'exportation de quelques milliers de tonnes de sorgho, dont la conservation est impossible, et de paddy » »¹⁵¹.

Comme on le constate, quel que fût le chemin emprunté par la Métropole pour aborder ses colonies, ces dernières en ont fortement pâti. La réquisition et la méthode de l'intérêt commercial ont abouti à la désertion des colonies vers des zones relativement plus paisibles et à une famine très corsée due à l'absence de bras valides qui ont généralement embarqué pour la Métropole.

Ces départs massifs et ces désertions ont livré les colonies à la famine, au désespoir et au dénuement le plus total. Le cas de Soba est instructif sous ce rapport :

« - Moi, Djigui... ; Moi, Keita en personne, même si j'avais fait chanter les griots dans chaque village, les prises n'auraient pas été plus substantielles. Les gardes, sicaires et collecteurs sont montés avec mes propres enfants, mes propres paroles, mes bénédictions et mes menaces. Mais le dénuement des villages..., l'indigence des gens.... Les pays de Soba sont devenus exsangues. La limite de la bête est sa queue ; il n'y a pas de forgeron qui à force de frapper transforme le cuivre en or et aucun éreintement ne peut faire tirer l'eau de la pierre » »¹⁵².

Cette intervention du roi de Soba est l'expression même de l'impuissance des colonies. Elle expose avec insistance la paupérisation généralisée

¹⁵¹ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, pp. 178 – 179.

¹⁵² A. Kourouma, *Op. Cit.*, p. 110.

de Soba de sorte que l'autorité du roi s'en trouve contestée. Elle est aussi l'expression du dégoût et de l'exaspération des colonies face aux exigences de la Métropole. La prise de parole du roi de Soba qui s'achève sur des propos proverbiaux renvoie dans sa saisie métalinguistique à l'incapacité de Soba de faire plus que ce qu'il a déjà fait. Soba a donné tout ce qu'il pouvait donner. Il ne pouvait plus en faire davantage. La structure des trois proverbes expose que la fourniture de soldats et de vivres, une fois le seuil atteint, relève de la chimère. C'est d'ailleurs pour cette raison que la structure des proverbes est sous-tendue par une utopie fonctionnelle.

A3 - Des soldats pour la guerre de 1939 – 1945

Outre ce premier conflit mondial, Kourouma évoque dans son roman, de façon très subtile, la seconde guerre mondiale à laquelle il n'accorde pas trop de pages certainement pour signifier que les conflits se ressemblent dans la forme et les manifestations. Les historiens sont tous d'accord sur le fait que la seconde guerre mondiale était une guerre d'expérimentation des nouvelles découvertes en matière d'armement, donc une guerre moderne et totale. Les Africains qui maîtrisaient mal les nouvelles techniques de guerres et le maniement des armes ont été une fois encore recrutés pour prêter main forte à la France métropolitaine. Les narrateurs des romans de Kourouma n'accordent pas une importance spécifique à la seconde guerre mondiale qui, tout comme la première, va sceller une relation triadique entre la France et ses colonies : l'appel, le recrutement et la participation.

L'appel correspondrait à la phase de sollicitation de l'aide des colonies. C'est un cri de détresse de la Métropole. C'est la pression sur la sonnette d'alarme. Ainsi, les Noirs devraient-ils percevoir l'appel pressant que leur lançait la Métropole quand éclata la seconde guerre mondiale que le Commandant annonça en ces termes :

« (...) Les «Allamas» venaient de recommencer... la guerre. Ils voulaient, cette fois, ces barbares et mécréants d'«Allamas» s'approprier tous les trains de France, transformer tous les Nègres d'Afrique en bêtes de somme, inventer des travaux forcés deux fois plus meurtriers et fusiller les déserteurs, les sans laisser-passer, eux, leurs pères, mères, frères, sœurs et leurs chefs »¹⁵³.

Dans ce passage, le verbe « recommencer » qui suppose la reprise des hostilités situe le lecteur au cœur du second conflit mondial. Ce verbe se trouve sémantiquement renforcé par l'emploi du déictique temporel « cette fois » qui suggère au lecteur qu'il y a eu une première fois. Ce déictique a des équivalents sémantiques ou paradigmes immédiats tels « à nouveau », « de plus bel ». La "première fois" fait référence à la première guerre mondiale. Par conséquent, « cette fois » renvoie le lecteur à la seconde guerre mondiale qui éclata le 1^{er} septembre 1939 après la déclaration de guerre faite à l'Allemagne successivement par l'Angleterre et la France.

La France, une fois de plus, se retournera vers ses colonies pour solliciter leur aide et va, par conséquent, recruter en Afrique des soldats pour la Métropole comme en témoignent ces propos du narrateur dans *Monnè, Outrages et Défis* :

« Les Nègres, comme un seul homme, devaient se lever pour défendre la terre française, la civilisation, vaincre et annihiler définitivement l'hydre allemande. La France se souvenait encore, et les « Allamas » aussi, de la bravoure des gens de Soba. « C'est en témoignage de gratitude pour votre combat que les Blancs ont décidé de vous civiliser

¹⁵³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 109.

avant les autres races en apportant le train à votre pays. La construction du chemin de fer sera suspendue, les travailleurs et les emprisonnés pour manque de laissez-passer seront récupérés et gratifiés de chéchias, de gamelles, de couvre-pieds, de godasses et de fusils et embarqueront pour la France où ils seront nourris, logés, habillés gratuitement et payés deux fois plus qu'un travailleur forcé. Le ministre des Colonies et le gouverneur attendaient des Kéïta et surtout de Djigui qu'ils se mobilisent pour la civilisation : « Remonter à cheval pour aller dans le pays, haranguer les coreligionnaires, exalter tout le monde pour le combat de l'humanisme et de la liberté, pour une guerre qui est celle du Blanc et du Noir, du musulman et du chrétien » »¹⁵⁴.

Bien plus qu'une sollicitation de Soba et des colonies, c'était une exigence, une nécessité et même un devoir pour les colonies de participer à la guerre. La première phrase du passage sus-mentionné est claire à ce sujet à travers le verbe conjugué « devaient » : « *Les Nègres, comme un seul homme, devaient se lever...* », il y a donc une notion d'impératif, d'injonction qui sous-tend ce discours. Il expose aussi la bravoure et la témérité des Noirs notifiées lors de la première guerre mondiale ; cette portion laudative est en accord avec les réflexions de Suret-Canale quand il se prononce sur l'armée noire de la seconde guerre mondiale. De plus, la pression psychologique qui unit le sort des Blancs et des Noirs dans l'issue de la guerre justifie et légitime la participation des seconds aux côtés des premiers. C'est ainsi que Suret-Canale vantera le mérite noir dans les batailles des tranchées :

« On se félicite de la loyauté, de la discipline aveugle, de l'appétitude au combat des tirailleurs sénégalais.

¹⁵⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 109.

Après les avoir utilisés à titre auxiliaire contre l'Allemagne pendant la première guerre mondiale, l'impérialisme français les utilisera à titre principal, entre les deux guerres, contre les peuples rebelles de son empire colonial.

L'expérience de 1914 – 1918 a montré que si les soldats africains s'adaptent malaisément à la guerre « mécanique », ils se révèlent très supérieurs à tous les autres dans la guerre employant en grande partie tous les moyens archaïques – guerre au couteau ou à la baïonnette »¹⁵⁵.

Ce discours historique exprime la confiance renouvelée de la France en ces colonies et surtout l'illustration de la bravoure des troupes noires engagées dans la guerre. C'est d'ailleurs ce qui justifie encore les recrutements des autres années. Notons que le décret du 30 juillet 1919 réorganise l'« armée noire » et stipule que le recrutement sera fait, pour une part en recourant au volontariat, mais pour l'essentiel, par l'appel des conscrits. Généralement de 1919 aux années 1922 – 1937, il est mentionné une diminution substantielle. De 23 000 hommes en 1919 en A.O.F. (Afrique Occidentale Française), il est réduit aux environs de 12 000 soit près de la moitié de l'effectif. L'année suivante, le total des soldats incorporés en A.O.F. et A.E.F est de 63 000 hommes, soit l'équivalent des soldats fournis par la seule A.O.F. en 1918. Cependant, en 1922 l'effectif passe à 52 000 hommes dont 27 500 servent dans la colonie et 24 500 à l'extérieur. Le contingent recruté en A.O.F. en 1926 est de 11 150, soit cinq fois moins de soldats qu'en 1918 et de 13 460 en 1927. Pour pallier ce déficit de fourniture en tirailleurs, le décret du 8 avril 1939 recommandera le retour aux proportions de 1919 qui, même s'ils n'atteignent pas les proportions de la guerre de 1914 – 1918, sont nettement satisfaisants par rapport aux différents relevés depuis 1919. Nous pourrions

¹⁵⁵ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 425.

remarquer que le nombre de tirailleurs a considérablement baissé malgré toutes les méthodes de coercition et d'incitation à incorporer les troupes françaises : l'appel sous le drapeau et la réquisition. Cette baisse notable des recrues s'affichait comme un sabotage de l'appel de la Métropole et comme une réaction aux méthodes de recrutement et au fait même du recrutement. L'historien note ici par exemple une remarque frappante.

« ... La proportion importante d'ajournés et d'exemptés sur le nombre de jeunes gens examinés indique nettement que les indigènes dont les noms sont fournis ne sont pas les plus aptes au service militaire. J'ai vu dans certains endroits, cette proportion atteindre 87%. J'ai vu maintes fois des Chefs avoir l'audace de présenter de tout jeunes enfants, de prime abord, cela semble être la preuve d'un dévouement sans bornes : n'envoie-t-on pas devant la commission jusqu'à la plus extrême limite de la population valide ? En réalité, cela fait toujours nombre et permet de mieux dissimuler ceux qui pourraient faire d'excellents tirailleurs »¹⁵⁶.

Ce camouflage des Chefs va même plus loin ; ils présentent volontiers les infirmes, les malades dont on sait qu'ils ne seront pas retenus. C'est ainsi que la stratégie d'opposition au recrutement se manifeste à la suite de la fuite des hommes valides dans les contrées paisibles.

Au-delà de l'horreur vécue pendant les guerres mondiales, Français et Africains ont appris à s'approcher dans un autre type de rapport. Il ne s'agit plus du rapport colon / colonisé mais plutôt du rapport de frères d'armes, c'est-à-dire

¹⁵⁶ Capitaine Houdry ; *Le recrutement en A.O.F*, A – F, R – C, 1929, n°5, pp. 373 – 378 ; cité par Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 429.

soldat / soldat même si le traitement du soldat selon qu'il est Français ou Africain changeait. Ces nouveaux rapports ont développé des angles de perception différents des rapports inter – personnes dans l'entre-deux-guerres de l'historien au romancier. Ce que l'historien note d'emblée comme une ouverture d'esprit, le romancier l'aborde comme une altération culturelle. Voilà ce que relève Suret-Canale.

« Les anciens combattants de la guerre, les soldats ayant fait leurs trois ans de service, ayant vécu en France et dans d'autres pays, ayant participé à des campagnes, reviennent avec des horizons élargis.

Ils ont conscience d'en savoir plus, le contact avec le monde extérieur les a aidés à prendre conscience de leur propre situation. En France, hors de la caserne, ils se sont aperçus que les Français n'étaient pas tous des coloniaux, ils ont eu la surprise d'être traités en égaux, d'apprendre l'existence de Français vivants de leur travail, luttant contre l'exploitation »¹⁵⁷.

Ce passage édifiant du contact avec la France, pose le tirailleur comme un consommateur passif de réalités nouvelles. S'il est vrai que tout voyage est une expérience nouvelle donc un nouvel apprentissage. L'aventure des tirailleurs sénégalais était certainement aussi formatrice qu'elle était aliénante. Selon le point de vue du romancier, au lieu de poser le débat en terme de suprématie d'une culture par rapport à une autre, il faut le poser comme l'universalisation de la civilisation. Nous pensons que la notion de civilisation est conjuguée au coefficient de l'universalité qui voudrait que nul peuple ne se targue d'en être le dépositaire exclusif. Auquel cas, il se complairait dans une suffisance sans fondement qui annulerait tous rapports de cultures. Le narrateur de *Monnè*,

¹⁵⁷ Jean Suret-Canal, *Op. Cit.*, p. 431.

Outrages et Défis tourne en dérision les anciens combattants rentrés de France en ces termes :

« *Ils parlèrent français (c'est plus tard que nous saurions que c'était là un charabia à eux, que les natifs de France n'entendaient pas). Leurs dires étaient hérissés d'éloges, de mensonges et de merveilles. Ils prétendaient avoir en deux ans oubliés nos dialectes et nos manières sauvages telles que manger à la main, marché nu-pieds, se soulager derrière le buisson, se torcher avec les feuilles et se moucher avec les doigts. Ils étaient devenus des étrangers, des non-Nègres* »¹⁵⁸.

Ces propos controversés à travers l'emploi du verbe « prétendre » qui met en cause la véracité du discours, visent néanmoins la « batardisation » de la culture africaine au contact de l'Europe et la perte de l'authenticité de ceux de Soba après la guerre.

Ils mettent en relief la notion très polémique de « métissage culturel » chère à Senghor et pose à nouveau la problématique de l'interaction culturelle. Il ressort que le contact des cultures engendre des cultures hybrides qui nient et tuent les cultures dont elles émanent, c'est-à-dire que les cultures d'origine n'apparaissent plus sous leurs aspects originels. Cependant, il faut aller bien au-delà de cette vision de chose pour soutenir que la culture est nécessairement évolutive dans la mesure où elle est une entité dynamique comme la langue ; elle évolue par conséquent dans le temps et dans l'espace. Elle est, par ailleurs, une composante inaliénable de l'identité qu'on pourrait appréhender comme la nature profonde de chaque être et de chaque peuple qui reste et demeure dynamique et inaltérable. C'est d'ailleurs en cela que nous pensons que Kourouma exprime son

¹⁵⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 86.

identité dans la mesure où il tourne en dérision ses personnages qui croient être des non –Nègres. Car sa Négritude au sens où l'entend Aimé Césaire est :

« *Conscience d'être noir, simple reconnaissance d'un fait qui implique acceptation, prise en charge de son destin de noir, de son Histoire et de sa culture* »¹⁵⁹.

Au regard de tout ce qui précède, notons que les notions de civilisation, de culture et d'identité qui sont très proches et imbriquées les unes dans les autres sont par conséquent difficilement dissociables. Même si la sentimentalité de l'auteur prend quelquefois le dessus sur la réalité historique qui se trouve ainsi fortement transformée et esthétisée, sa conscience identitaire demeure. Elle est d'ailleurs plus vive dans la mesure où c'est cette transformation de l'Histoire qui l'éveille et l'exprime. Il accepte ainsi son destin d'être un Noir en assumant son Histoire. C'est pourquoi il exprime ces habitudes culturelles avec un ton tout de même persifleur « manger à la main », « marché nu-pieds », « se soulager derrière le buisson », « se torcher avec les feuilles et se moucher avec les doigts ». Car même s'il les nie, elles sont tout de même des réalités sociales ; ainsi, la négation devient affirmation par le jeu d'opposition. Ceci nous conforte dans l'observation que nous faisons de ce qu'il exprime sa Négritude, donc son identité.

¹⁵⁹ Cité par Denise De Saivre, in : «Aimé Césaire et Présence africaine», in : *EUROPE* revue littéraire mensuelle, août-septembre 1998, n° 832 – 833, 64, Boulevard Auguste-Blanqui, Paris, p. 160.

CHAPITRE III : DES INDÉPENDANCES AUX GUERRES TRIBALES : LES ROMANS DE KOUROUMA ET LE POIDS DE L'HISTOIRE

Autour des années soixante, l'on assiste à un réveil brutal des colonies. Elles sont tirées du long sommeil dans lequel la colonisation les avait plongées, par ce qu'Angoulvant appelle « l'instinct atavique d'Indépendance »¹⁶⁰. C'est l'ébullition dans l'empire français qui se fragilise par les velléités d'autonomie affichées par les colonies sous tutelle française. L'Europe sort de la guerre épuisée à l'image de la France. Il est donc évident que cette dernière gagne plus à se reconstruire qu'à ouvrir des chantiers coloniaux. Cette période d'hésitation et d'indécision de la Métropole coïncide avec la prise de conscience des colonisés qui ont vécu tout autant que la France les affres de la guerre. Ils ont pu voir le colon sous un autre jour, celui de la tourmente. Revigorés par l'effort de guerre, les Africains se fonderont sur deux aspects corrélatifs de leur participation à la guerre pour demander ou réclamer leur indépendance. Le premier aspect est notable et déductible des horreurs vécues de la guerre où les Noirs ont vu les Français mourir ; ce n'est pas le soldat français qu'ils ont vu mais le colon, le maître. Cette expérience leur fait comprendre que les colons sont aussi des mortels ; la Métropole n'est donc pas inébranlable. La notoriété et l'autorité française s'en trouvent profondément affectées. Ce premier volet motive le second qui relève de ce que la France, pour avoir sollicité les colonies est exigible – du moins d'un point de vue moral – d'une contre-partie qui n'est autre que l'octroi de l'Indépendance. La conférence de Brazzaville de 1944 pose les bases d'un accord de principe sur les indépendances. C'est à l'initiative de De Gaulle qu'elle se tient. De nombreuses concessions sont faites aux colonies, le travail forcé est aboli en 1946, la loi qui l'abroge porte le nom de Félix Houphouët-Boigny, député à l'assemblée constituante française. Cependant le temps que le processus prend à se

¹⁶⁰ Gabriel Angoulvant, *La pacification de la Côte-d'Ivoire*, Paris : Larose, 1996.

mettre en cours fini par excéder certaines colonies qui voudront tout de suite leur indépendance. Il s'engage donc un bras de fer entre ces colonies et la Métropole. Cette situation conflictuelle fait éclater les guerres coloniales dont celles de l'Indochine et de l'Algérie. Cet état de fait engendre la fragilisation de l'empire et entraîne même son démembrement. Il ressort de ce qui précède que, deux voies sont abordées par les colonies pour accéder à leurs indépendances : la voie pacifique dont la conférence de Brazzaville posa les jalons et la voie insurrectionnelle que le Vietnam et l'Algérie ont empruntée.

Par l'une ou par l'autre voie, les colonies atteindront les indépendances qui, au grand dam des peuples, vont dans la même direction que la colonisation. Makhily Gassama va même plus loin pour dire que la colonisation valait mieux que les indépendances et même que les indépendances sont pires que la colonisation. Il écrit en substance :

« Les « indépendances », à la différence de la Colonisation, ont réussi, en quelques décennies, à polluer les sociétés africaines, à les « déviriliser » et à transformer l'homme africain de fond en comble »¹⁶¹.

Cette déviation des indépendances qui frise la frustration des peuples sera certainement à l'origine des conflits sociaux en Afrique. Les putschs générés par les partis uniques, les molestations arbitraires, les frustrations collectives sont les maux qui vont gangrener le climat social jusqu'à sa putréfaction. Les horreurs des guerres tribales qui sont les conséquences infâmes et putrides des injustices, sont le comble des animosités fratricides qui poussent jusqu'à la haine ethnique ou clanique. Les romans de Kourouma retracent avec sagacité les « scories » de l'Histoire. Cet itinéraire douloureux est certainement l'augure d'une parturition

¹⁶¹ Makhily Gassama, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le Français sous le soleil d'Afrique*, Paris : Karthala, 1995, p. 50.

douloureuse qui a laissé l'Afrique en gésine de la démocratie pendant quarante ans.
Il conduit peut-être à la naissance de cette démocratie sous des jours meilleurs.

A - MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS ET LES VOIES PACIFIQUES DES INDÉPENDANCES

Les voies pacifiques sont les premières empruntées par les colonies pour revendiquer leur autonomie et leur droit à disposer d'elles-mêmes. La conférence¹⁶² franco-africaine de Brazzaville sera le point de départ de cette procédure pacifique. La France affaiblie par la guerre mondiale avait-elle les ressources nécessaires pour régner en maître incontestable sur son empire colonial ?

Les députés africains à l'assemblée constituante française profiteront de cette période d'euphorie générale pour faire des propositions de loi allant dans le sens de l'intérêt des colonies. Il faut aussi noter que le gouvernement de De Gaulle était favorable à une décolonisation progressive qui permettrait aux colonies même indépendantes de garder des relations privilégiées avec la France métropolitaine. Au nombre des députés militants figure Félix Houphouët-Boigny dont la loi abrogeant le travail forcé portera le nom.

A1 - La loi Houphouët-Boigny

Le narrateur de *Monnè, Outrages et Défis* nous présente l'accueil triomphal et populaire du Député «Fouphouai» (Houphouët) à Soba. La foule en liesse le congratule et lui témoigne toute sa gratitude :

*« Mes compliments ! Mes compliments pour les longs
chemins marchés pour l'harassant travail. Mes*

¹⁶² La « Conférence africaine française » de Brazzaville (30 janvier – 8 février 1944).

compliments pour les blessantes injures, les méchantes jalousies »¹⁶³.

Soba exprime ainsi sa reconnaissance à Houphouët-Boigny pour sa contribution dans la loi d'abrogation des travaux forcés. Comme l'indique le passage, Houphouët-Boigny est complimenté par la foule.

La fin des travaux forcés vient balayer la mort et les tribulations des peuples africains ; elle leur redonne espoir. Les propos de la vieille dans le récit de *Monnè, Outrages et Défis* sont édifiants :

*« J'avais un mari ; les travaux forcés l'ont emmené tirer les billes au Sud et l'ont tué. [...] Mon fils, c'est les travaux forcés qui l'ont terminé »*¹⁶⁴.

Les travaux forcés sont donc perçus comme une activité « nécrogène » ou la mort elle-même. Ils sont générateurs de calamités. Leur fin peut par conséquent se percevoir comme une lecture proleptique des indépendances.

Ainsi donc, la loi Houphouët-Boigny met-elle un terme à plusieurs années de souffrances et de mort. C'est d'ailleurs ce qui vaudra à Houphouët-Boigny d'être fêté et célébré à Soba :

*« Dès qu'arrivèrent les premiers libérés des travaux forcés, les habitants spontanément organisèrent des fêtes qu'ils appelèrent « les fêtes Fouphouai » »*¹⁶⁵.

¹⁶³ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, p. 239.

¹⁶⁴ *Ibidem*.

¹⁶⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 240.

Ceux de Soba qui rentraient vivants des travaux forcés témoignaient comme tout le monde leur gratitude à l'homme libérateur, celui par qui est venue la liberté, le libérateur, le sauveur : Houphouët-Boigny. Son nom était devenu une institution à Soba et même un fait culturel dans la mesure où des « fêtes Fouphouai » furent instaurées.

La notoriété d' Houphouët-Boigny, a dépassé même le cadre humain d'après le texte : « *Les oiseaux sauvages gazouillèrent les noms de « Fouphouai »* »¹⁶⁶. Ce dernier épisode révèle toute l'attention captée par l'abolition des travaux forcés qui se lit comme la fin de tous les sévices, de tous les déshonneurs et de toutes les atrocités.

Dans ce premier point qui accorde une grande part à la lecture historique des faits fictionnels, il faut remarquer que le romancier procède par évocation et transformation de référence historique. En effet, il met en scène dans un espace imaginaire un personnage qui porte un nom historique référentiel en même temps qu'il pose des actes conformes à ceux qu'a posés son référent historique. Kourouma joue sur deux tableaux en incorporant partiellement l'information historique dans son roman. L'hypertexte historique peu manifeste est par conséquent lisible au niveau référentiel et au niveau événementiel. Il fait référence à Houphouët-Boigny et montre le rôle important qu'il a joué dans l'abolition des travaux forcés. Concernant ce point précis de l'esthétique de la fictionnalisation chez Kourouma, il diffère légèrement de l'un des aspects "de la contamination du monde historique par le monde fictionnel" que dégage Jean-Marie Schaeffer. En effet, pour ce dernier :

« Les personnes historiques qui interagissent avec les personnages fictifs accomplissent des actions qu'elles n'ont pas pu accomplir « dans la vie réelle », puisqu'elles

¹⁶⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 240.

les mettent en relation avec des personnages inventés. De ce fait elles se trouvent fictionnalisées. Mais comme par ailleurs leurs noms propres restent attachés aux personnes réelles, elles constituent le point de suture entre univers historique et univers fictif »¹⁶⁷.

Même si Kourouma met en scène une personne historique qui interagit avec des personnages fictifs, il le fait évoluer dans un univers créé. De plus, ce personnage fait dans le roman ce qu'il a fait dans la vie réelle. Là est toute la différence. Cependant, la fictionnalisation relève aussi et surtout de ce jeu subtil du "balancement" du romancier entre univers historique et univers fictif qui entraîne le lecteur dans son mouvement oscillatoire. Les faits historiques sous-jacents à la fiction romanesque sont les points de jonction entre ces deux univers.

La loi Houphouët-Boigny et toutes ses implications ont longtemps fait espérer les Africains qui s'étaient engagés dans la logique des libérations. Les indépendances ont pour cela porté de véritables espoirs pour les peuples colonisés.

A2 - Les espoirs

Le grand espoir de Djigui Kéïta, de Fama Doumbouya, de Soba, du Horodougou et de toute l'Afrique semble être indubitablement la fin des « monnew », c'est-à-dire la fin des grands outrages qu'a représentés la colonisation. Pendant plus de quatre vingt (80) ans qu'a duré l'hégémonie nazaréenne, Djigui a toujours appelé de ses vœux la fin des « monnew », c'est-à-dire la fin du pouvoir blanc. Il en va de même pour Fama Doumbouya, prince du Horodougou spolié de son trône et qui s'est vu troquer son diadème de roi contre une tunique de mendiant. À l'instar de tous les chefs et rois traditionnels d'avant les

¹⁶⁷ Jean-Marie Schaeffer, *Op. Cit.*, p. 140.

indépendances, Djigui Kéïta et Fama Doumbouya espéraient avec les indépendances le retour à l'ordre perturbé par la colonisation.

C'est donc pour cette raison que Djigui accepte la candidature de Touboug qui envisageait, la fin du pouvoir blanc dans son projet de société. Cela a certainement persuadé le patriarche, même s'il est resté quelque peu sceptique. Le travail forcé et son principal corollaire, les prestations qui s'affichent comme la manifestation patente du pouvoir blanc, sont abolis en 1946. Il est donc clair que la fin des travaux forcés apparaît comme la représentation imagée, anachronique voire rétrospective des indépendances de 1960.

Le projet que Toubourg promettait au centenaire notamment « la fin des travaux forcés » apparaît à Djigui comme une chimère. Nous le lisons dans cette question du vieillard :

« Mais mon fils, comment sans fusils, ni guerriers, pourrez-vous enlever de la bouche des vainqueurs blancs les avantages de la conquête ? »¹⁶⁸.

Ces propos résument tout le doute de Djigui quant à la fin des supplices du Noir. C'est dans l'inattendu que le R.D.A. (Rassemblement Démocratique Africain) et Houphouët-Boigny abolissent les travaux forcés ; ce qui ne manque pas de satisfaire et de nourrir tous les espoirs de Djigui Kéïta roi de Soba.

Par ailleurs, Fama Doumbouya tout comme Djigui « *avait à venger cinquante ans de domination et une spoliation* »¹⁶⁹. L'espoir de Soba et de l'Afrique était la restauration du pouvoir des Kéïta et des Doumbouya, la liberté des Kéïta et

¹⁶⁸ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil : 1990, p. 235.

¹⁶⁹ Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*, Paris : Seuil, 1970, p. 24.

des Doumbouya de disposer de leurs sujets et la liberté de ceux de Soba et du Horodougou de servir leur roi et prince.

Le grand espoir des indépendances était donc la fin du pouvoir blanc et la restauration de l'autorité noire. Les travaux forcés avaient pendant longtemps obturé les règnes de Djigui et de Fama. Leur fin donnera l'espoir d'un nouveau départ. Acquis, elle verra cependant l'émergence de nouvelles autorités qui seront aux antipodes de ce dont avait rêvé l'Afrique. Les tribulations pendant de et après les indépendances mettent ainsi en péril tant d'années d'attente. Le rêve est devenu cauchemar, tout déçante, c'est le désespoir.

A3 - Désespoirs

Les années soixante (1960) dont on attendait la restauration des pouvoirs nègres ne répondront pas à l'attente de l'Afrique et des Africains. Ces derniers vont déchanter. Le pouvoir de l'après-indépendances ne sera ni celui des Kéïta ni celui des Doumbouya il ne sera pas non plus celui des Nazaréens. L'après-indépendances est le règne des députés choisis par le peuple. Pour Djigui et Fama, c'est un pouvoir « d'infidèles » et « d'incirconcis » ; les indépendances sont alors l'ère des « pouvoirs bâtards » ou « pouvoirs impurs ». Nous remarquons que les députés qui sont le choix du peuple et leur émanation ne sont pas toujours issus des anciens règnes. Les exemples de Toubourg et Houphouët sont très évocateurs. C'est une situation désespérante pour ceux qui, comme Fama, croyaient en la restitution des vieux pouvoirs. Ce dernier ira jusqu'à appeler toutes les malédictions contre son pays. Le narrateur le remarque dans ce passage :

« Le pays couvait une insurrection. Et nuit et jour Fama courait de palabre en palabre. Les bruits les plus invraisemblables et les plus contradictoires se

chuchotaient d'oreille à oreille. On parlait de complots, de grèves, d'assassinats politiques. Fama exultait. Il rendait visite à ses anciens amis politiques, ses compagnons de l'époque anticolonialiste. Ceux-ci ne dissimulaient plus leurs soucis, ils avaient tous peur. Fama aimait les entendre dire que tout pouvait tomber sur le pays d'un instant à l'autre : les incendies, le désordre, la famine et la mort. Et au fond Fama souhaitait tout cela à la fois. Et d'ailleurs, après réflexion, il lui parut impossible que tous ces malheurs ne tombassent pas, qu'ils ne vinssent pas balayer les pouvoirs des illégitimes et des fils d'esclaves »¹⁷⁰.

Excédé par la vaine attente, Fama comme nombre d'Africains est devenu viscéralement pessimiste. Il pousse plus loin sa déception pour la muer en sort qui plongera son pays dans l'anéantissement, le chaos. Il est devenu l'homme qui n'a rien à perdre donc qui peut tout détruire sans remords.

Les nouveaux pouvoirs ouvrent le chapitre des choix politiques qui disparaîtront au profit des partis uniques, des coups d'États et des « *pronunciamientos* » qui seront de loin la plus grande déception des indépendances de 1960. En effet, les partis uniques vont s'arroger le droit d'abuser des populations africaines qui en simulant des complots, qui en procédant à des arrestations arbitraires (les arrestations sont induites par les complots). Ils sont une réelle confiscation du pouvoir, un pouvoir confiné entre les mains du « père de la nation ». Le peuple est muselé, bâillonné et molesté. C'est l'ère des nouveaux tyrans, quand ce pouvoir ne répond pas aux aspirations de certaines personnes devenues *ipso-facto* rebelles, s'élèvent des coups d'États pour instaurer une autre dictature. Une dictature en remplace une autre. Cette trilogie infernale partis

¹⁷⁰ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des Indépendances*, Paris : Seuil, 1970, p. 154.

uniques, coup d'états et « *pronunciamientos* » fera jusqu'à l'orée des années 2000, planer le spectre de la mort et de la désolation sur les populations africaines. Les Africains étaient-ils prêts à s'assumer ? Maîtrisaient-ils les rouages des nouveaux systèmes qu'ils avaient hérités de la colonisation ?

À ces questions, le narrateur de *Les Soleils des Indépendances* répond par la négative. Ses propos en disent long : « *Comme une nuée de sauterelles les Indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique* »¹⁷¹. La comparaison des indépendances à une nuée de sauterelles traduit un double effet : l'effet d'envahissement et celui de la nuisance. La notion d'envahissement sous-jacente à celle de la « nuée » qui « tombe sur », c'est-à-dire "engloutit", "étouffe", fait état du débordement de l'Afrique face aux nouvelles données sociales et politiques. Notons ainsi que les indépendances sont une période de corrosion certaine pour les peuples africains et une altération très avancée de leurs systèmes magico-religieux, social, politique et économique pré-coloniaux. En somme, les espoirs placés dans les indépendances ont déçu tant les Kéïta, les Doumbouya, ceux de Soba, ceux du Horodougou que toute l'Afrique. Au moyen d'une satire grinçante, Kourouma superpose l'Histoire et sa création romanesque pour exprimer avec ironie les aspirations profondes du peuple africain. C'est pourquoi le narrateur de *Monnè, Outrages et Défis* a pu dire que :

« *Aucune des libérations n'égalait plus dans notre Histoire celle de la suppression des travaux forcés. C'est une libération que nous avons tout de suite vue et vécue et qui fut bien plus authentique que les nouveaux coups d'États des partis uniques et les pronunciamientos qui viendraient plus tard et que nous serions obligés de danser et de chanter pour les faire exister* »¹⁷².

¹⁷¹ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des Indépendances*, Paris : Seuil, 1970, p. 24.

¹⁷² Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990p. 240.

Les peuples africains se sont tus et les partis uniques ainsi que les « pères de la nation » se sont imposés à eux. C'est pour cela que René Dumont a pu écrire : « *L'oiseau noir a occupé le nid abandonné par l'oiseau blanc* »¹⁷³. Les pratiques sont demeurées les mêmes, du colon au père de la nation. Loin d'afficher un scepticisme, le narrateur de *Monnè, Outrages et Défis* affirme une position dosée d'un réalisme amer que partagent beaucoup d'Africains sur l'avenir du Continent :

« *La Négritité et la vie continuèrent après ce monde, ces hommes. Nous attendaient le long de notre chemin : les indépendances politiques, le parti unique, l'homme charismatique, le père de la nation, les pronunciamientos dérisoires, la révolution ; puis les autres mythes : la lutte pour l'unité nationale, pour le développement, le socialisme, la paix, l'autosuffisance alimentaire et les indépendances économiques ; et aussi le combat contre la sécheresse et la famine, la guerre à la corruption, au tribalisme, au népotisme, à la délinquance, à l'exploitation de l'homme par l'homme, salmigondis de slogans qui à force d'être galvaudés nous ont rendus sceptiques, pelés, demi-lourds, demi-aveugles, aphones, bref plus nègres que nous ne l'étions avant et avec eux* »¹⁷⁴.

Le narrateur, comme on le voit, fait état de son désenchantement ce que confirment les dérives meurtrières, la famine et toutes sortes de fléaux qui gangrènent le continent.

¹⁷³ René Dumont, *L'Afrique est mal partie*, Paris : Seuil, 1962, p. 8.

¹⁷⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 287.

B - EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES ET LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES : DES GUERRES DE LIBÉRATION AU DÉSENCHANTEMENT

La lutte armée est la seconde méthode utilisée par les colonies pour accéder à l'Indépendance. L'Indépendance devient par conséquent le fruit d'une lutte, d'une ruée vers les armes. Contrairement à la première méthode qui est une acquisition pacifique, la seconde s'arrache au prix du sang des peuples assujettis. La guerre d'Indochine et celle d'Algérie sont entrées dans les annales de l'Histoire et y ont fait date. La première par son caractère effarant qui a vu la résistance d'un petit peuple insoumis aux puissances impérialistes. Au-delà de la résistance du peuple vietnamien, il remporta la victoire. Cette défaite des puissances coloniales françaises d'une part, et l'échec d'assimilation à l'idéologie capitaliste américaine au Vietnam, relèverait par certains points du surnaturel. Elle pourrait dans cette optique apparaître comme la représentation du combat mythique que David a livré face à Goliath. Par ailleurs, le lecteur est peu surpris quand on sait que le Vietnam est un pays de tradition guerrière car, depuis plus de deux mille ans, il a résisté à des vagues successives d'invasions dont les plus importantes étaient jusque là les guerres chinoises. Son caractère spécial attire l'attention de tous. Ce fut le cas pour Ahmadou Kourouma qui lui a accordé la part belle dans son troisième roman *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

La guerre d'Algérie a érigé la torture comme mode de dissuasion de la guérilla et de pacification des insurgés. L'unanimité semble être faite autour de cet aspect de la guerre qui la rend caractéristique. Pierre Vidal-Naquet a pu écrire son livre *Les crimes de l'armée française, (Algérie 1954-1962)*¹⁷⁵ pour témoigner de la folie meurtrière des hommes.

¹⁷⁵ Pierre Vidal-Naquet, *Les crimes de l'armée française, Algérie 1954-1962*, Paris : Poche p. 287.

Les peuples vietnamien et algérien ont payé le lourd tribut du sang pour avoir le droit de disposer d'eux-mêmes. Cette autonomie acquise dans le sang et la douleur est l'aboutissement de sept années après de guerre livrée contre l'armée française qui a perdu la face dans ses différents affrontements. L'exhumation de l'Histoire par Kourouma se noue autour de ces points dans son troisième roman.

Par ailleurs, quelle que soit la façon dont l'Indépendance fut acquise, les anciennes colonies déstabilisées ne pourront s'assumer convenablement. Les peuples subiront les foudres des pantins que la Métropole place à la tête des pays nouvellement indépendants. Injustice, meurtre, spoliation seront leur lot quotidien. La colonisation avait laissé un triste héritage. Les espoirs tant attendus sont défaits. Une littérature du désenchantement verra le jour et Ahmadou Kourouma fait partie des pionniers de celle-ci avec *Les Soleils des Indépendances*. Le roman tout pétri d'Histoire chante les déboires de Fama et de toute l'Afrique dont le bilan des huit années d'indépendance est négatif. Les promesses n'ont pas été tenues, tous les peuples anciennement colonisés ont été dupés, floués ; c'est l'heure de la dictature et des partis uniques des pères de la nation. Comme on peut le constater, l'Histoire pèse de tout son poids sur le roman de Kourouma qui expose dans sa cruauté les guerres de libération et tournent en dérision les grands espoirs des indépendances.

B1 - Les Paléonigritiques à la guerre d'Indochine

L'auteur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* fait un gros plan sur un peuple oublié qui a certainement participé aux différentes grandes guerres mondiales et coloniales. Dans le prolongement des récits et des discours historiques, il raconte l'effectivité de la participation nègre aux guerres de décolonisations comme aux deux guerres mondiales :

« L'armée française par brassées recrutait des Nègres pour l'Indochine. Les hommes nus étaient particulièrement recherchés. Leur mépris pour le danger faisait d'eux d'excellents éléments pour le combat des rizières. Depuis des mois, des régiments dont la quasi-totalité était constituée de tirailleurs montagnards se formaient et embarquaient pour l'Extrême-Orient »¹⁷⁶.

Le narrateur lève le voile sur le flou qu'entretient l'appellation de « Tirailleurs sénégalais » qui fait office de nom générique donné à tous les Noirs ayant participé aux différentes guerres. Il précise même que « les tirailleurs montagnards », désignation périphrastique des paléonigritiques, constituaient la « quasi-totalité » des régiments qui ont embarqué pour l'Indochine. Il apparaît donc clairement que les « tirailleurs sénégalais » renvoient aux forces coloniales mobilisées pour les guerres :

« Il y en a en effet pour sept ans et demi. Les premiers temps seront difficiles pour les Vietnamiens, chassés des villes et pourchassés par un corps expéditionnaire porté rapidement à 150 000 hommes (dont beaucoup de légionnaires et de troupes coloniales), plus tard renforcés par les supplétifs fournis par Bao Dai réinstallé « empereur » par les soins de la République »¹⁷⁷.

Ce sont ces paléonigritiques que nous retrouvons chez Jean Suret-Canale quand il établit une classification des peuples pacifiés par les colonnes françaises pendant la colonisation :

¹⁷⁶ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 28.

¹⁷⁷ Yves Benot, *Massacres coloniaux (1944-1950 : la IV^e République et la mise au pas des colonies françaises)*, Paris : Ed. La découverte, 1994, p. 103.

« Mais toute tentative pour lever des porteurs ou des manœuvres, ou pour introduire la perception de l'impôt, devait faire éclater des hostilités [...]. Il en était ainsi sur la presque totalité du territoire de l'A.E.F. (intérieur du Gabon, du Moyen-Congo, de l'Oubangui-Chari), dans toute la zone forestière de la Côte d'Ivoire, dans la Guinée forestière (où la frontière libérienne, toute théorique, offrait un refuge commode), chez les «paléonigritiques» (Coniagui et Bassari des confins sénégaloguinéens ; Dogon ; montagnards de l'Atakora, Lobi, etc.) »¹⁷⁸.

Notons dans ce passage que les paléonigritiques sont un grand groupe de peuples diversifiés dans la forme mais qui sont certainement historiquement et culturellement proches. Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* a surtout identifié les paléonogritiques montagnards que l'historien a indiqué sous le vocable de « montagnards de l'Atakora ». Les références historique et géographique des paléonigritiques dans le roman expriment le fond historique de *En attendant le vote des bêtes sauvages* et plus encore la thématique de la bande historique allant de la pacification aux guerres coloniales. Le narrateur affirme :

« Les colonisateurs sont contraints de se passer des affranchis. Ils recrutent des guerriers dans les tribus africaines locales et se lancent dans la subjugation de tous les recoins de leurs concessions avec des canons. Les conquêtes meurtrières avancent normalement jusqu'au jour où les Européens se trouvent face à de l'insolite, à de l'inattendu qui n'est pas consigné dans les traités des africanistes servant de bréviaires à l'explorateur. Ils se

¹⁷⁸ Jean Suret-Canale, *Afrique noire, l'ère coloniale 1900-1945*, Paris : Collection Terrains, Éditions Sociales, 1982, p. 126.

trouvent face aux hommes nus. Des hommes totalement nus. Sans organisation sociale. Sans chef. [...]. Et, de plus, des sauvages qui sont de farouches archers. Il faut les subjuguier fortin par fortin. Les territoires sont vastes, montagneux et inhospitaliers. Tâche impossible, irréalisable avec de maigres colonnes. Les conquérants font appel aux ethnologues. Les ethnologues les nomment les hommes nus. Ils les appellent les paléonigritiques [...] »¹⁷⁹.

Cette narration qui tente de recoller tous les morceaux de l'Histoire comme dans un puzzle ou une enquête imagée, montre la primitivité des paléonigritiques. Le syntagme « hommes nus » conduit aux portes de la préhistoire, dont la résurgence anachronique n'édulcore pas le récit, mais plonge le lecteur au cœur de l'Histoire. Cette technique de recollage des morceaux illustre tout le travail de création de l'auteur. La participation des paléonigritiques à la guerre d'Indochine en est une preuve. Koyaga sera une illustration de leur bravoure, de leur témérité, de leur hargne face à un autre peuple aussi courageux et brave que le peuple vietnamien. Le narrateur ne tarit pas d'éloges à l'endroit de ce dernier. En somme, ces lignes de Kourouma font le procès du colonialisme à travers la guerre d'Indochine qui a vu des milliers de vietnamiens mourir, mais qui a aussi révélé les potentialités énormes d'un petit peuple.

B₁-1 - Koyaga le champion de Haïphong

Dans sa prise de parole, Koyaga mentionne que : « *C'est à Haïphong que le régiment débarqua. Il prit position au poste P.K. 204 non loin de Cao Bang*

¹⁷⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 11-12.

à la frontière tonkino-chinoise »¹⁸⁰. La précision qu'il apporte dans la localisation du régiment à Haïphong fait de lui un témoin oculaire. Cela est révélateur d'un pan de la vie de l'auteur. Quand nous l'avons rencontré à son domicile le 09 août 2000, à la question de savoir en quoi a consisté son rôle en Indochine, il répondit :

« *En Indochine, j'étais un des rares tirailleurs qui savait lire et écrire. J'étais donc à la presse. Ce que je dis, ce sont des événements que j'ai vécus ; des Histoires auxquelles j'ai assisté* »¹⁸¹.

Il est donc normal que la prise de parole de Koyaga ait l'allure d'un reportage journalistique et plus loin historique.

En novembre 1946, Haïphong est bombardé par la marine française suite à un imbroglio lors d'un contrôle douanier. Yves Benot note :

« [...] *Quand un incident plus grave que les précédents survient à Haïphong, à la suite d'un contrôle douanier français auquel les Vietnamiens s'opposent [...]* »¹⁸².

La conquête de Haïphong s'inscrit dans la droite ligne de l'extension de l'empire colonial. Des plus inhumaines aux plus meurtrières, les méthodes françaises ont fait date dans la mémoire des peuples assiégés. Il en ressort un traumatisme collectif qui est la rançon de la lutte pour la liberté de ces peuples battus dans le sang de leur raison et de leur innocence dont tout le tort visiblement est d'avoir une culture, une civilisation autre que celle de l'Europe impérialiste.

¹⁸⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 11-12.

¹⁸¹ Entretien réalisé chez Ahmadou Kourouma, le 09 août 2000.

¹⁸² Yves Benot, *Op. Cit.*, p. 100.

L'hécatombe orchestrée à Haïphong était le prix à payer pour le prestige de la France si l'on s'en tient au propos du Colonel Debès qui commande les troupes à Haïphong :

*« N'oubliez pas, au contact de vos amis vietnamiens, que notre devoir à tous est de maintenir l'Empire édifié par nos anciens et de veiller aux intérêts et au prestige de la France »*¹⁸³.

Ainsi l'exigence impérieuse du prestige de l'empire fera fouler aux pieds la dignité du peuple vietnamien souillé dans le sang de la liberté. La France fera «l'étalage de la force brutale» pour reprendre l'expression de Yves Benot pour annexer le Vietnam. Les mots du télégramme du Général Valluy adressé directement au Colonel Debès sont forts éloquents :

*« [...] Le moment est venu de donner une dure leçon à ceux qui nous ont trahieusement attaqués. Par tous les moyens à votre disposition, vous devez vous rendre maître de Haïphong et amener le Commandant de l'armée vietnamienne à résipiscence »*¹⁸⁴.

Ainsi énoncés, les ordres étaient clairs, sans ambiguïté ; Haïphong subira le pilonnage de l'armée française. Le bilan est lourd. L'estimation générale s'élève à 6 000 morts. Les notes de Jacques Raphaël-Leygues sont très compromettantes pour l'armée française et son idéologie colonialiste si elles sont soumises à la « barre de la raison ». Il écrit :

¹⁸³ Général Fonde, *Traitez à tout prix...*, Robert Laffont, 1971, p. 286 : cité par Yves Benot, *Op. Cit.*, p. 100.

¹⁸⁴ Général Fonde, *Op. Cit.*, cité Philippe Devilliers, *Histoire du Vietnam*, Paris : Seuil, 1952, p. 336 ; cité par Yves Benot, *Op. Cit.*, p. 101.

« *La vision de Haïphong, après les bombardements du 23 novembre sur lesquels l'Amiral Battet a été chargé de faire une enquête, est horrible. La ville est complètement détruite [Il s'agit de ses quartiers chinois et vietnamiens, Yves Benot]. Les murs tronqués fument et la ville est sillonnée de jeeps conduites par des légionnaires allemands à barbe blonde qui font la loi. L'Amiral Battet est arrivé à Haïphong huit jours après les massacres, et me dit «les Annamites, terrorisés, se jettent dans les fossés à l'arrivée des Français et quelquefois grattent la terre pour retrouver quelques poteries ou de vagues débris de leur maison». Cependant, le Général Valluy, qui a donné l'ordre d'ouvrir le feu, reste optimiste. Il a même délégué spécialement un Colonel pour nous informer que les Tonkinois ont eu leur correction et qu'on peut être tranquille pour six mois »¹⁸⁵.*

Cette assertion est révélatrice de l'horreur et du massacre perpétré à Haïphong. Haïphong est par conséquent un espace « dynamité » où la bombe fait la loi, et la brutalité atroce poussée au fin fond de la barbarie meurtrière, la justice.

L'Histoire, nous présente ainsi le visage calciné d'un Vietnam qui pleure des larmes de sang et de cendre. *En attendant le vote des bêtes sauvages* fait vivre ce macabre et sinistre feu d'artifice nourri à la bombe et aux canons. Le roman présente Haïphong en éclats et plus encore le héros Koyaga en délire. La position occupée par le régiment de Koyaga est révélatrice de sa participation à la guerre du Vietnam : « *C'est à Haïphong que le régiment débarqua. Il prit position au poste P.K. 204 non loin de Cao Bang à la frontière tonkino-chinoise* »¹⁸⁶. La

¹⁸⁵ Jacques Raphaël-Leygues, *Ponts de lianes...*, Paris : Hachette, 1976, pp. 41-42 ; cité par Yves Benot, *Op. Cit.*, pp. 101-102.

¹⁸⁶ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 29.

ville historique de Haïphong est la destination du héros Koyaga. Le romancier illustre ici l'Histoire dans sa création fictionnelle, il opère une doublure du roman par le fait historique à travers l'évocation du nom « Haïphong ». La bravoure de Koyaga et sa témérité légendaire naîtront du fait que :

« Après la chute du poste P.K. 204, l'état-major de Hanoi procéda à de nombreuses reconnaissances aériennes sur le site qui ne finissait pas de se consumer de fumer. Les photos prises avaient été développées, agrandies, minutieusement examinées. Il en était résulté que toutes les installations avaient été écrasées, que tout avait brûlé, qu'il n'y avait pas de survivants, qu'il ne pouvait pas y avoir de sauvés, de rescapés [...]. L'état-major s'était trompé, lourdement mépris. Ce qui sortait de l'analyse des photos aériennes était vrai, il ne pouvait pas se trouver d'humain capable de sortir vivant d'une telle dévastation, d'un tel fouillis, d'un tel feu. Mais Koyaga était plus qu'un homme – c'était un héros chasseur, fils d'une femme nue sorcière -, il en était sorti vivant. En effet, il n'était pas possible à un tirailleur, à des soldats, de survivre plus de quatre semaines dans une jungle inhospitalière infestée de bêtes et de combattants viets. Mais Koyaga était plus qu'un tirailleur quelconque – il était le fils d'un homme et d'une femme paléos, le fils de Nadjouma et de Tchao -, il avait flâné plus de six semaines.

Le caporal Koyaga, le héros chasseur, surprit tout le monde en surgissant de la jungle huit semaines après la destruction du poste, en tête de sa section, à une cinquantaine de kilomètres de Cao Bang. La section rentrait avec son équipement, ses armes (les 36, la

mitrailleuse, les munitions, le bazooka), mais aussi deux pensionnaires du bordel militaire (la cheftaine Fatima et son adjointe) »¹⁸⁷.

Ce passage aux allures épiques à travers la reprise incantatoire des prouesses de Koyaga est dans une stratégie narrative à structure antithétique. Le narrateur énonce d'abord le péril ou les péripéties « toutes les installations avaient été détruites », « écrasées », « tout avait brûlé », « il n'y avait pas de survivants », « il ne pouvait y avoir de sauvés », « de rescapés ». Ensuite il émet une réserve forte à titre d'exception « Mais Koyaga était plus qu'un homme », « Mais Koyaga était plus qu'un tirailleur ». Cette structure double montre l'invulnérabilité de Koyaga dans la mesure où il vainc les péripéties qui normalement font obstacle au commun des hommes. Koyaga fait reculer les limites du possible. Il est doté d'une force supranaturelle. Il est un personnage exceptionnel, un « supra-personnage ».

Par ailleurs, les syntagmes « avaient été détruits », « avait brûlé », « pas de survivants », « de sauvés, de rescapés », témoignent du carnage vécu à Haïphong. Cependant, cet état de fait nous éclaire sur la dialectique négative qu'ouvre la guerre, car elle est destruction de l'autre et auto-destruction. Le fait est que, en même temps que les Vietnamiens attaquent les installations françaises sur place à Haïphong (dans le cas précis, ce sont eux qui donnent l'offensive), c'est à une partie d'eux-mêmes qu'ils s'en prennent. La destruction est donc réfléchie, réfractée par l'effet d'inertie de l'espace. Il s'agit bien de l'espace vietnamien bombardé et brûlé par des Vietnamiens dans l'esprit de la guerre.

C'est dans cette confusion totale que le narrateur présente les dimensions inégalables de Koyaga :

¹⁸⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 37-38.

« Traîner deux dondons de pouffiasses marocaines dans la jungle fut un exploit qui d'abord fit rire dans les mess. Mais quand on sut que le caporal avait accompli la prouesse avec une balle dans l'omoplate, des « merde » d'admiration et d'étonnement succédèrent aux sourires narquois »¹⁸⁸.

Cet épisode achève de confondre les goguenards qui ont tôt fait de banaliser l'effort surhumain de Koyaga. Il le conforte dans sa position de brave personnage, de prodige.

C'est dans l'ordre normal qu'arrive sa consécration qui fait de lui le champion de la guerre d'Indochine : « L'état-Major vous attribua des médailles et vous nomma Sergent à votre embarquement sur le S/S Pasteur comme rapatrié sanitaire »¹⁸⁹.

Son ascension du grade de Caporal à celui de Sergent est le témoignage de ce qu'il s'est illustré de belle manière à Haïphong. C'est donc à juste titre que sa prestation fait école dans les milieux de soldats, en témoignent ces propos du narrateur :

« Dans les rencontres des anciens combattants d'Indochine, on se conte les grands exploits réalisés par des soldats dans les rizières. On raconte toujours le fait d'armes du caporal qui, blessé en tête de sa section et avec deux prostituées, guerroya pendant huit semaines entières contre des régiments de Viets et les défit »¹⁹⁰.

¹⁸⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 38.

¹⁸⁹ *Ibidem.*

¹⁹⁰ *Ibidem.*

Ces passages retracent la témérité de Koyaga et partant celle du peuple auquel il appartient. Les paléonigritiques se sont fort bien illustrés à la guerre d'Indochine. Hormis le massacre inter-clanique qui les a décimés par centaines, ils ont toujours répondu à l'appel de la France métropolitaine qui s'enlisait dans la guerre coloniale d'Indochine. Ce passage en dit long sur leurs mépris du danger et leur bravoure hors pair :

« Les paléos, les montagnards sont des hommes à part. Chez tout autre peuple que les paléos, après l'annonce de tant de décès, les bureaux de recrutement auraient été désertés, il n'y aurait plus eu de volontaires. C'est l'inverse qu'on constata. Malgré l'annonce de nombreux décès paléos, les volontaires affluèrent dans les bureaux de recrutement. Dans les centres de recrutement, ces volontaires se déclarèrent toujours impatients d'aller à la guerre »¹⁹¹.

Ce sont ces paléonigritiques motivés et les légionnaires français qui croiseront le fer avec les Vietnamiens. Des paléonigritiques que les morts à profusion ne désarçonnent pas, que la guerre dans son atrocité avérée ne démobilisent pas, mais des paléonigritiques que l'approche du danger excite, motive et encourage, que la peur de l'inconnu mobilise, qui aiment affronter le danger et le péril. Face à cette rage de vaincre, la guerre de la péninsule indochinoise a montré la résistance du peuple vietnamien. Un peuple dont l'abnégation reste inégalée et la hargne hors du commun. Les historiens dans leur grande majorité reconnaissent la victoire du Vietnam sur toutes les puissances impérialistes qui ont tenté de l'annexer. Cette thématique a profondément inspiré

¹⁹¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 35.

les commentaires de Kourouma dans les propos qu'il accorde à son narrateur dans le «donsomana»¹⁹² ou le panégyrique des vietnamiens.

B₁-2 - Les vainqueurs de la guerre

Malgré la perplexité et le flou qui planent sur les commentaires de certains historiens à propos de la guerre du Vietnam quant à son issue, la position du romancier semble tranchée. Il semble accorder la victoire finale au Vietnam qui consumait dans les feux de l'invasion coloniale et impérialiste. Notons ici :

« Ils ont chassé de leurs terres tous les grands peuples de l'univers. Peuples grands par le nombre de leurs habitants comme les Chinois, peuples grands par les moyens techniques de leur armée comme les Américains ; peuples grands par leur culture et leur histoire comme les Français »¹⁹³.

Le narrateur déploie l'envergure de la résistance des Vietnamiens à travers l'énumération de normes, coefficients de la grandeur d'un peuple. Il s'agit de la densité de la population, du développement technique et technologique et du prestige que représentent l'Histoire et la Culture. Le narrateur met en même temps l'accent sur les envahisseurs coloniaux : la Chine, les Etats-Unis et la France. Cette brève description ouvre un tableau binaire sous-jacent au système de narration.

¹⁹² « Le donsomana est une parole, un genre littéraire dont le but est de célébrer les gestes des héros chasseurs et de toutes sortes de héros », Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 32.

¹⁹³ *Idem*, pp. 32-33.

Puissances Impérialistes	Coefficient de grandeur
Chine	Forte population
Amérique	Développement technique et technologique, idéologie politique capitaliste
France	Prestige - Riche Histoire - Grande culture

Le mérite du Vietnam réside dans la résistance opposée à la triple attaque impérialiste dont il a été victime. Le narrateur va au-delà de la simple résistance pour montrer que les puissances coloniales ont été vaincues et renvoyées. L'emploi de la phrase « *Ils (les Vietnamiens) ont chassé de leur terre les grands peuples de l'Univers* » est assez révélateur. Il apparaît que le peuple vietnamien n'a pas cédé à l'intimidation, mais qu'il a opposé une résistance et a même livré une guerre aux grandes puissances. C'est d'ailleurs ce qu'illustrent ces propos de Yves Benot :

« En septembre, en France encore, Hô Chi Minh avait dit au journaliste américain David Schoenbrun que s'il fallait faire la guerre, le Vietnam la ferait aussi longtemps que ce serait nécessaire »¹⁹⁴.

La position de Hô Chi Minh apparaît plus qu'un défi et affiche par le fait la détermination du Vietnam à vouloir son indépendance dans l'unité ; objectif majeur pour lequel il se battra jusqu'en 1975.

¹⁹⁴ Yves Benot, *Op. Cit.*, p. 99.

Si le Vietnam a pu et su résister toutes ces années de guerre, c'est que le peuple a des qualités indéniables qui ressortent sous la forme d'hypothèses dans les propos du narrateur :

« Un grand pays ne peut subjuguier que le petit peuple qui ne sait pas se rassembler pour faire avec tous ses moyens face à l'agression. Un peuple riche ne s'impose qu'au pays pauvre dont les habitants ne savent pas faire don de leur personne. Un pays maître de la technologie ne vainc que le peuple sous-développé qui manque de ruse et de courage. Après la guerre du Viet-nam, il se trouve encore sur la planète des peuples qui se complaisent dans la colonisation mais aucun peuple qui ne puisse recouvrer sa liberté »¹⁹⁵.

La victoire vietnamienne se résume incontestablement dans la bataille symbole de Diên Biên Phu qui fait date dans l'Histoire. Nombre d'historiens européens passent sous silence les commentaires sur cette bataille héroïque et épique livrée par les Vietnamiens face aux Français. Même si les statistiques ne convergent pas toujours, il est notable que bien des historiens affirment que l'armée française a subi un cinglant revers. C'est au rang de ces derniers que s'inscrit Yves Benot quand il écrit :

« C'est ainsi que l'on s'achemine vers cette bataille de Diên Biên Phu, aux confins de Tonkin et du Laos, où, pour la première fois dans une guerre coloniale, une armée française est contrainte de capituler, le 7 mai 1954 »¹⁹⁶.

¹⁹⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 33.

¹⁹⁶ Yves Benot, *Op. Cit.*, p. 103.

Si Diên Biên Phu est le symbole de la résistance et de la victoire des assiégés, il faut faire remarquer qu'elle s'inscrit dans la lignée des victoires sur la colonisation française amorcée en janvier 1952. C'est ce que note Yves Benot :

« Mais avant même la mort de De Lattre en janvier 1952, l'opération qu'il a lancée sur Hoa Binh tourne au désastre. Celui-ci sera évoqué quelques temps après dans un livre par un jeune parachutiste français, Philippe De Pirey, et dont le titre fut, un temps, un slogan : opération gâchis »¹⁹⁷.

Le romancier décrit avec une sagacité langagière la bataille de Diên Biên Phu pour une double ambition. Montrer que la sous-estimation d'un adversaire peut être fatale. Et démontrer aussi que la victoire n'est pas toujours l'issue d'une épreuve de force. Le passage suivant participe de la double intention de l'auteur :

« « Les Viets » fut le nom méprisant que les soldats français donnèrent aux maquisards indochinois. Mépriser son adversaire même petit et frêle est toujours une faute stratégique dans un combat ; très souvent, d'un insignifiant bosquet peut sortir une liane suffisante pour nous attacher (...) »¹⁹⁸.

La sous-estimation des Vietnamiens par les Français se manifeste par leur appellation « Viets ». Elle est péjorative et représentative d'un regard dédaigneux, ignominieux et infâme que posent les Français sur les Vietnamiens.

¹⁹⁷ Yves Benot, *Op. Cit.*, p. 103.

¹⁹⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 33.

Par ailleurs, l'image de « liane provenant d'un insignifiant bosquet » semble s'opposer au proverbe de La Fontaine : « *La raison du plus fort est toujours la meilleure* »¹⁹⁹.

Une autre image pourrait corroborer la première et lui donner plus de poids illustratif : « *Dans le combat entre les volées de mouches et le troupeau d'éléphants, ce ne sont pas les gros qui toujours l'emporte* »²⁰⁰. Ces images proverbiales à forte valeur connotative attestent la double intentionnalité de l'auteur plus haut mentionnée. La bataille de Diên Biên Phu est assez éloquente à ce sujet. Voilà ce qu'en dit le narrateur dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* :

« *Les Français, confiants en leur technicité, s'installeront au large dans une cuvette au pied des montagnes afin de couper toutes les pistes que les Viets utilisent pour aller à la moisson des rizières. Les Viets, avec la patience et la persévérance que leur donne leur religion, attendront de longues nuits et journées que les Français accumulent tous leurs hommes, avions et matériels compliqués de la guerre moderne dans la cuvette de Diên Biên Phu. Une nuit, au coucher de la lune, les Viets sortiront des flancs des montagnes comme d'innombrables fourmis de multiples fourmilières, encercleront les Français et les détruiront, eux et tous les tirailleurs arabes, Nègres de plaine et des montagnes, les canons, les avions et les équipements* »²⁰¹.

La bataille de Diên Biên Phu est la matérialisation du combat entre les plus forts et les plus faibles. Diên Biên Phu est symboliquement chargée. Elle

¹⁹⁹ La Fontaine, « le loup et l'agneau », in : *Fables*, Paris : Gallimard, 1991, p. 62.

²⁰⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 33.

²⁰¹ *Idem*, p. 34.

renvoie à un bouleversement, à une catastrophe au sens poétique du terme où ce mot signifie rupture et élévation. Elle est la victoire des faibles. Elle est aussi l'inversion des pôles dans l'acception dialectique mais plus encore, c'est bien à Diên Biên Phu que s'opère le saut qualitatif. (Cf. carte annexe II).

Il ressort de l'observation de cette carte que les combattants vietnamiens ont axé tous leurs efforts sur le site historique de Diên Biên Phu. Cette stratégie voulue par Giap est certainement un choix idéologique et tactique. Il est clair que l'armée vietnamienne ne pouvait pas à la fois affronter les cinq camps retranchés français sur le sol vietnamien. Il fallait pour Giap et ses hommes se concentrer sur un seul cap et certainement le plus important matériellement (armement de guerre) et humainement (grand nombre de soldats). Car une victoire ou une mise en déroute de l'armée française leur assurerait une victoire psychologique et un ascendant sur le colonisateur ; ensuite suivrait la victoire sur le front de guerre. C'est d'ailleurs ce qui a conféré à Diên Biên Phu toute cette valeur mythique et fait du combat qui s'y est déroulé l'un des plus importants dans l'Histoire coloniale de la France ; en témoignent ces propos de Laurent Cesari :

« C'est pourtant à Diên Biên Phu, camp retranché dans les montagnes du Nord-Ouest du Tonkin, à la frontière du Laos, que va se livrer la bataille la plus importante de la guerre, du moins par ses conséquences politiques »²⁰².

La stratégie était simple, comme l'indique la carte, elle crée la diversion en donnant l'air de prendre d'assaut les camps retranchés du Seno, de Luang Probang, de Muong Sai et de la troupe présente à Haïphong. Il fallait dans le même temps amplifier l'attaque de Diên Biên Phu qui assurait l'autorité à la France. Les conséquences de la bataille sont connues ; l'armée française est défaite et les Vietnamiens victorieux.

²⁰² Laurent Cesari, *L'Indochine en Guerre 1945-1993*, Paris : Berlin, 1995, p. 93.

Diên Biên Phu, est aussi une ironie qui ne dit pas son nom. L'Histoire d'abord et le romancier ensuite ont tourné en dérision les forces coloniales françaises. La défaite apparaît donc comme un réquisitoire contre les méthodes coloniales et un vaillant cri de cœur contre l'idéologie impérialiste.

En Indochine, les Français sont bien loin du sens du mot « coloniser » que propose Georges Leygues, qui fut un grand ministre des colonies. En 1906, il déclarait :

« Coloniser... C'est accroître le capital national et le capital universel en allumant sur tous les points du globe de nouveaux foyers d'activité, d'espérance et de force ; c'est accomplir l'œuvre de solidarité la plus haute, car la colonisation qui n'aurait pas pour but et pour résultat d'élever en dignité, en moralité et en bien-être les peuples qu'elle pénètre, serait une œuvre grossière, brutale, indigne d'une grande nation »²⁰³.

Ainsi la colonisation se définit-elle comme une épreuve de force autour d'intérêts divergents. Mais ses promoteurs lui assignent, de mauvaise foi, le but d'une œuvre hautement philanthropique exaltant la magnanimité inégalable des grandes puissances impériales et impérialistes. Mais il est notable que dans leur approche, ces puissances ont biaisé la « noblesse » de leur œuvre « civilisatrice ». La France n'a pas élevé le Vietnam, l'Algérie et l'Afrique noire en dignité encore moins en moralité. Son œuvre civilisatrice était donc grossière si l'on s'en tient aux conclusions de Georges Leygues. C'est d'ailleurs ce que pense Kourouma quand il reprend à son compte l'Histoire des guerres coloniales. Les différentes guerres coloniales qui manifestent la brutalité coloniale clament l'indignité de la France toujours en accord avec les observations de Georges Leygues. Car, même si la

²⁰³ François Maspéro, Préface de *Massacres coloniaux* de Yves Benot, *Op. Cit.*, p. IV.

colonisation se préoccupait, par le plus grand des miracles, du bien-être des peuples envahis et bafoués, elle a toujours dévié dans sa démarche. C'est ce que semble constater Jean Lacouture grand acteur de la décolonisation qui claironne un hymne à la gloire de la France pour l'œuvre bien faite :

« Oui, ça n'a pas été commode, il y a eu des erreurs, des lenteurs, mais tout bien pesé, la France a laissé une œuvre magnifique, dont elle peut être fière. La France des routes, des ponts, des écoles et des hôpitaux. La France des droits de l'homme. On nous montre d'ailleurs ce qui est arrivé dans ses anciennes colonies depuis son départ : misère, guerres civiles, luttes tribales. Le retour de la violence. Bref, la revanche de Caliban après le départ d'Ariel »²⁰⁴.

Jean Lacouture fait bien d'observer ironiquement que le départ de la France des colonies a provoqué la résurgence de la misère et des violences inhérentes à toutes sociétés humaines. Il nous apparaît évident que la colonisation n'a pas permis au cycle de l'Histoire de la société des colonies de se réaliser. En ce sens qu'elle a interrompu tout le système de fonctionnement de ces colonies pour lui imposer un nouveau système forgé au fil des siècles. Elle est donc intrusion et bouleversement. La colonisation a perturbé le cycle de réalisation des sociétés colonisées. Le retour des guerres civiles, des luttes tribales et des violences humaines, semble normal car la colonisation les avait seulement mises en veilleuse, voire couvées, mais elle ne les avait pas faits disparaître. Ces anciennes colonies auront le droit d'accuser la colonisation car elles ont le bénéfice de ne pas avoir évolué d'elles-mêmes. On ne peut donc pas prétendre savoir comment elles auraient fini s'il n'y avait pas eu de colonisation. Que les défenseurs du système colonial s'en tiennent à cela car « la revanche de Caliban » après le départ

²⁰⁴ François Maspéro, Préface de *Massacres coloniaux* de Yves Benot, *Op. Cit.*, p. III.

« d'Ariel », c'est-à-dire le retour à la barbarie, n'est pas spécifique aux anciennes colonies. L'Histoire nous démontre que l'Europe a connu l'ère des barbares. C'est probablement ces observations qui ont fait dire au poète Aimé Césaire que :

« Le fait est que la civilisation dite « européenne », la civilisation « Occidentale », telle que l'ont façonnée deux siècles de régime bourgeois, est incapable de résoudre les deux problèmes majeurs auxquels son existence a donné naissance : le problème du prolétariat et le problème colonial ; que, déferée à la barre de la « raison » comme à la barre de la « conscience », cette Europe-là est impuissante à se justifier ; et que, de plus en plus, elle se réfugie dans une hypocrisie d'autant plus odieuse qu'elle a de moins en moins chance de tromper »²⁰⁵.

Pour Césaire, tout comme pour Kourouma, la colonisation est responsable des maux des anciennes colonies. C'est la raison pour laquelle Ahmadou Kourouma présente la colonisation comme le système qui a détruit l'Afrique. Aimé Césaire va plus loin pour augurer la déchéance des puissances colonisatrices :

« Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Vietnam une tête coupée, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui

²⁰⁵ Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris : Présence Africaine, 1955, p. 7.

pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous les mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et « interrogés », de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison installé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent ; mais sûrs, de l'ensauvagement du continent »²⁰⁶.

Pour Ahmadou Kourouma, tous les Africains doivent s'atteler à faire comprendre et à enseigner l'Histoire aux jeunes générations. Il affirme que :

« La colonisation était terrible ; les exactions dépassaient l'entendement. Cela mérite d'être su par les jeunes Africains. Je suis content de savoir que des jeunes, comme vous s'intéressent à l'Histoire de l'Afrique »²⁰⁷.

B2 - Koyaga à la guerre d'Algérie

Les victoires vietnamiennes ont fait date dans les cœurs meurtris des colonisés. Toutes les colonies bouillonnent et éprouvent le besoin de s'émanciper. Atteintes par ce que l'on pourrait appeler « le syndrome d'Indochine », elles bravent la mort les mains nues. Le 1^{er} novembre 1954, commence la guerre d'Algérie. C'est d'ailleurs pour cela que de 1950 à 1960, ce fut une décennie mouvementée pour l'empire français soucieux de son prestige et de sa grandeur

²⁰⁶ Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris : Présence Africaine, 1955, p. 11.

²⁰⁷ Entretien avec Ahmadou Kourouma, le 10 décembre 1998.

culturelle. Le 20 juillet 1954, les accords de Genève sont signés avec l'Indochine mais quatre mois plus tard, c'est-à-dire le 1^{er} novembre 1954, débute la guerre d'Algérie. Les guerres coloniales se succèdent et donnent paradoxalement le courage et l'envie d'Indépendance aux colonies et à la rancœur vengeresse et la potentialisation des massacres coloniaux à la France forte de son orgueil et de puissance coloniale. Il s'ouvre sur cette décennie, empreinte de l'atmosphère de la guerre froide et de tous ses corollaires : rideau de fer, formation des blocs ; d'incessants affronts entre les puissances colonisatrices et les colonies sous domination. La France est donc aux prises avec ses colonies, elle use des moyens les plus performants pour sauver son image dans les guerres coloniales où l'abnégation et le sang sacrificiel des colonies l'emportent sur l'acharnement et l'impérialisme de la Métropole. C'est ce que nous notons dans ce passage plein d'humour dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* :

« *Il vous fut expliqué qu'on ne demandait plus de paléos pour l'Extrême-Orient, mais pour l'Afrique du Nord, l'Algérie où les Français avaient ouvert un nouveau chantier de guerre coloniale* »²⁰⁸.

Ce passage rend compte des échanges entre le Sora (griot narrant le Donsomana de Koyaga) et Koyaga (le président – dictateur – chasseur) quand le dernier, jeune soldat démobilisé d'Indochine et rapatrié sanitaire se dévouait pour la France dans le corps des tirailleurs africains plus connus sous le nom de tirailleurs sénégalais. La guerre d'Algérie ainsi déclenchée, verra la participation des Africains mais sa fin relèvera de toute la diplomatie du Général De Gaulle considéré par de nombreux Historiens comme le pionnier de la décolonisation.

²⁰⁸ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 68.

B₂-1 - Koyaga dans l'Oranais

Le traitement de la guerre d'Algérie par le romancier s'inscrit d'emblée dans une perspective thématique que nous avons déjà dégagée comme méthode d'esthétisation de l'Histoire et une sorte de pont entre l'Histoire et la fiction. Le narrateur ne nous donne pas suffisamment d'informations sur la participation de Koyaga à l'œuvre dans la guerre. Il se contente des généralités et laisse la latitude au lecteur de s'imaginer les prouesses des différents protagonistes. De plus, d'un point de vue statistique, la mise en page révèle seulement vingt trois lignes partagées en trois pages dont cinq pour la première (page 68), quatre pour la seconde (page 7) et quatorze pour la troisième (page 78). Cette arithmétique dénote la brièveté de l'information historique dans le roman et signe ainsi la primauté du thème central (la guerre d'Algérie). Ce déficit du traitement de l'Histoire par l'auteur fait *a priori* penser au « désintérêt » qui sous-tend sa relation au problème algérien. Cependant, à y voir de très près nous pensons que le débat qui s'ouvre ne se pose pas en terme d'intérêt ou de désintérêt par rapport à un problème donné. Il pose plutôt des hypothèses. Le déficit dans la narration de l'Histoire dans le texte, serait dû au manque d'information du romancier. Mais il se peut aussi que cela s'explique par sa volonté de moins fictionnaliser l'Histoire.

Il importe de remarquer que l'information donnée par ébauche éveille par induction chez le lecteur la curiosité de rechercher la vérité et les vérités historiques. Car il est nécessaire de le noter, la guerre d'Algérie a suscité les commentaires les plus contradictoires et les récits historiques à ce sujet prolifèrent. En témoigne le dernier livre en date du Général Aussaresses²⁰⁹ intitulé *Services spéciaux Algérie 1955-1957* (Mon témoignage sur la torture). Le film intitulé « L'ennemi intime »²¹⁰ et le numéro de « Jeune Afrique l'Intelligent »²¹¹ spécial

²⁰⁹ Paril Aussaresses*, *Services spéciaux*, Paris : Perrin, 2001.

²¹⁰ « L'ennemi intime », film de Patrick Rotman projeté sur France 3 les 11, 12 et 13 mars 2002.

²¹¹ « Jeune Afrique l'Intelligent », hors-série (Algérie (1962-2002) 40 ans, l'âge de raison) n° 4, juillet 2002.

Algérie. Pour ne citer que ces témoignages parmi tant d'autres qui ont défrayé la chronique.

Sociologiquement, notons que c'est une question d'actualité qui se situe au cœur de relations politico-diplomatiques entre la France et l'Algérie.

À propos de la participation de Koyaga qui est certainement la clef de la fiction narrative, le narrateur affirme :

« Koyaga avait déjà embarqué pour l'Algérie où les Français commençaient à s'enliser dans le nouveau chantier de guerre coloniale qu'ils avaient ouvert après l'Indochine »²¹².

Cette intervention du narrateur situe le lecteur sur les responsabilités. Le principal accusé est la France. La proposition subordonnée relative « qu'ils (les français) avaient ouvert après l'Indochine » est très éloquente à ce sujet. La responsabilité des guerres coloniales incombe à la France. L'auteur ouvre donc un procès implicite contre la France et la met ainsi à la barre des « massacres coloniaux » pour emprunter l'expression de Yves Benot.

Koyaga comme en Indochine a triomphé par son courage ; notons :

« Koyaga fut affecté dans l'Oranais, dans l'Ouest de l'Algérie où il s'illustra par des actes de courage. Des actes d'intrépidité qui lui valurent la nomination au grade de sergent »²¹³.

²¹² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 77.

²¹³ *Ibidem.*

Comme on peut le remarquer, Koyaga a encore triomphé à la guerre d'Algérie comme c'était le cas en Indochine. Notons que la France implique – dans toutes les guerres coloniales qu'elle suscite – tout son empire colonial. Elle responsabilise ainsi ses colonies et elle-même dans « les massacres coloniaux ». C'est une stratégie de guerre amorcée depuis l'ère impérialiste jusqu'à l'ère coloniale. Dans le premier cas, la Métropole utilisait les armées de résistances conquises pour aller à l'assaut des autres peuples hostiles et réfractaires à la pénétration française dans les terres africaines. Dans le second cas, elle utilisait ses colonies pour réprimer tout soulèvement ou toute velléité d'indépendance. La guerre d'Indochine et celle d'Algérie sont un vibrant témoignage de la participation des colonies au côté de la France.

Ce qu'il convient de noter maintenant est que la guerre d'Algérie a engendré la fragilisation du pouvoir politique en France et le retour sur la scène politique du Général De Gaulle. Ce dernier étant considéré comme un stratège confirmé.

B₂-2 - Le Général De Gaulle et la guerre d'Algérie

Considéré comme le promoteur de la libération des colonies, le Général De Gaulle n'en était pas moins ambigu dans ses rapports avec celles-ci. Au cours de la seconde guerre mondiale, De Gaulle prononce le 30 janvier 1944 une conférence à Brazzaville qui laisse planer un flou à travers toute la rhétorique. C'est ce que remarquent Bernard Droz et Evelyne Lever :

« Le 30 janvier 1944, il prononce un discours resté célèbre pour l'ouverture de la conférence de Brazzaville. Certains voient dans cette allocution l'annonce d'une politique conduisant vers l'autonomie et même vers l'indépendance. »

La portée de ce texte ne doit pourtant pas être exagérée. De Gaulle y affirme que la guerre a créé un « lien définitif » entre la France et l'Empire et qu'il convient « d'établir sur des bases nouvelles l'exercice de la souveraineté française ». Les quelles ? Le Général ne les précise pas. Il laisse entendre toutefois que la France guidera « libéralement », ces « soixante millions d'hommes qui se trouvent associés au sort de ses quarante-deux millions d'enfants » »²¹⁴.

Comme le soulignent Bernard Droz et Evelyne Lever, le Général De Gaulle ne précise pas la position de la France. Il entretient donc un flou qui fait qu'on ne pouvait que tirer des conclusions différentes et même opposées. Cependant, pour l'Algérie, il prévoit une toute autre politique de libération qui malgré tous les termes, subordonne l'Algérie à la France. C'est pour cela que, dès 1947, quand il envisage l'autonomie interne pour les territoires d'outre-mer, il évoque pour l'Algérie dans sa déclaration du 24 avril 1947 l'idée d'un

« statut qui la maintienne française et sous souveraineté de la France et qui organise à l'intérieur d'elle-même ce qui concerne ces propres intérêts »

De fait, le général De Gaulle n'admet pas les sollicitations de Ferhat Abbas qui projette un « *État algérien démocratique qui serait fédéré avec la France* ». Il est à remarquer que le général De Gaulle n'hésitait pas à mater les rebellions dans les colonies pour l'honneur et le prestige de la France. C'est ce que remarquent Bernard Droz et Evelyne Lever :

²¹⁴ Bernard Droz / Evelyne Lever, *Histoire de la Guerre d'Algérie 1954-1962* ; Paris : Seuil, 1982, p. 184.

« *C'est dans ce contexte que son gouvernement couvre la sauvage répression de mai 1945, sur laquelle il se montre particulièrement discret dans ses Mémoires de guerre* »²¹⁵.

Tous les évènements révèlent l'ambiguïté de De Gaulle qui s'acharnait à maintenir l'Algérie sous le joug français malgré la pression des nationalistes. Pour lui, il n'était pas question d'abandonner ni de renoncer à l'Algérie. Ne recommandait-il pas au Général Henry Martin « *d'empêcher l'Afrique du Nord de glisser entre nos doigts pendant que nous délivrons la France* »²¹⁶. Il utilisera les moyens les plus drastiques pour conserver l'Algérie sous l'hégémonie de la France. Même si nombre d'historiens disent de lui qu'il a réglé la question algérienne, il faut noter que la crise algérienne a perduré sous son règne. Voilà ce qu'en dit Benjamin Stora :

« *Dans l'année 1959, en effet, le Général De Gaulle exige de l'armée qu'elle porte les coups les plus rudes à l'A.L.N. (Armée de Libération Nationale) afin de la contraindre à négocier aux conditions fixées par la France* »²¹⁷.

La crise algérienne a entraîné dans le ruissellement du sang des Algériens, des Africains des colonies et des Français la IV^e République qui s'est montré incapable de la résoudre. C'est ce qui a d'ailleurs expliqué le retour de De Gaulle sur la scène politique dont il s'était retiré. Il faisait remarquer au journaliste Michel Drancourt. Il notifiât ainsi la fébrilité et le laxisme du gouvernement de la IV^e République. :

²¹⁵ Bernard Droz / Evelyne Lever, *Op. Cit.*, p. 185.

²¹⁶ Charles-Robert Ageron, cité par Bernard Droz et Evelyne Lever, *Op. Cit.*, p. 185.

²¹⁷ Benjamin Stora, *Histoire de la Guerre d'Algérie 1954-1962*, Paris : Ed. La Découverte, p. 53.

« *Si j'étais le gouvernement de la France, je ne laisserais pas arracher une indépendance, je l'octroierais. La France donne, on ne lui enlève pas* »²¹⁸ ;

Cela préfigurait son retour sur la scène politique. Voilà ce qu'en dit le romancier :

« *Le Général De Gaulle, de sa retraite de Colombey-les-deux-Églises, comme un vieux caïman les yeux demi-ouverts, suivait de loin les événements d'Algérie. Sans hésiter, il s'empara du pouvoir en France. Et une fois à l'Elysée arrêta la guerre, fit embarquer les colons d'Algérie (les pieds-noirs) et les soldats français pour Marseille. Les tirailleurs africains, les tirailleurs sénégalais furent tous renvoyés chez eux pour être démobilisés. La France venait de renoncer définitivement aux guerres coloniales* »²¹⁹.

Le romancier représente de façon caricaturale la chute de la IV^e République et la prise du pouvoir par De Gaulle. Il le décrit comme celui qui trouve la solution à la question algérienne. Cette description est concordante avec les témoignages historiques qui consacrent De Gaulle. Comme ceux de Benjamin Stora :

« *Le Général De Gaulle, sollicité depuis plusieurs semaines par ses partisans, sort enfin de sa réserve en déclarant le 15 mai, que « devant les épreuves qui montent de nouveau » vers le pays, il se tient « prêt à assumer les pouvoirs de la République » [...]. Du 4 au 7 juin, le*

²¹⁸ Réalité, janvier 1957 ; cité par Bernard Droz et Evelyne Lever, *Op. Cit.*, p. 186.

²¹⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 78.

Général De Gaulle accomplit un voyage en Algérie. Il prononce des discours à Alger (avec le célèbre « Je vous ai compris »), à Mostaganem (où il lance une « Vive l'Algérie française » qui lui sera, plus tard, vivement reproché), à Oran, Constantine, Bône, proclamant qu'il n'y a en Algérie «que des Français à part entière avec les mêmes droits et les mêmes devoirs ». C'est la fin de la IVe République et l'avènement de la Ve République »²²⁰.

La superposition des discours romanesque et historique révèle les tournants décisifs pris par la politique coloniale française. L'armée française redouble ses violences auxquelles répondent aussi cruellement les assiégés. Les Algériens, peuple martyr, souffriront huit années de guerre qui ont transformé l'Algérie en un « maquis ». La répression subie par le peuple a développé en lui un patriotisme et un amour de soi dont l'envers est évidemment la haine de l'envahisseur français. Le Général De Gaulle a, pour résoudre la question algérienne, consulté les Algériens sur le sort et le destin de leur pays. Le 16 septembre 1959, il proclame :

« Compte tenu de toutes les données algériennes, nationales et internationales, je considère comme nécessaire que le recours à l'autodétermination soit dès aujourd'hui proclamé. Au nom de la France et de la République, en vertu du pouvoir que m'attribue la constitution de consulter les citoyens, pourvu que Dieu me prête vie et que le peuple m'écoute, je m'engage à demander, d'une part, aux Algériens, dans leurs douze départements, ce

²²⁰ Benjamin Stora, *Op. Cit.*, pp. 50-51.

qu'ils veulent être en définitive, et, d'autre part, à tous les Français d'entériner ce choix »²²¹.

Ce discours empreint de solennité scelle le sort de l'Algérie. La voie référendaire proposée par De Gaulle est une victoire psychologique de l'Algérie qui s'enlise dans une guerre de libération. Ce premier pas en faveur de la paix est un prélude aux accords d'Evian qui débutent le 7 mars pour finir le 18 mars et déboucher sur une Algérie libre.

Débutée le 1^{er} septembre 1954, la guerre d'Algérie d'abord franco-algérienne se transformera dans son déroulement en une guerre d'opinions franco-française. C'est le constat fait par de nombreux historiens. Les guerres de libération dans les colonies assiégées ont fait cohabiter les horreurs meurtrières des belligérants. La guerre du Vietnam d'abord et ensuite celle d'Algérie ont permis aux peuples de se révéler à eux-mêmes et de démontrer aux puissances impérialistes que ce n'est pas toujours la force des canons et des obus qui triomphent. Ahmadou Kourouma ne constate-t-il pas que :

« Dans le combat entre les volées de mouches et le troupeau d'éléphants, ce ne sont pas les gros qui toujours l'emportent »²²².

La France, « le troupeau d'éléphants », n'a pas eu raison de ses colonies « les volées de mouches », le Vietnam et l'Algérie. Ce n'est qu'en 1962 que la guerre d'Algérie prend fin. Laissant un pays et un peuple désolés au fond du gouffre de la souffrance. La fissuration de l'Empire colonial amorcée depuis la défaite de l'armée française à Diên Biên Phu en mai 1954 agrandira son creux avec la guerre d'Algérie qui sonne même le glas de l'Empire. Du démembrement de

²²¹ Benjamin Stora, *Op. Cit.*, p. 52.

²²² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 33.

l'Empire à sa fin, une double lecture sociologique s'impose. Ce chemin d'émiettement pourrait s'appréhender à la fois comme un soulagement pour les colonies et une humiliation pour l'armée française. C'est ce que Pascal Blanchard et Nicolas Bancel constatent par « le miroir colonial brisé »²²³ dans leur livre *De l'indigène à l'immigré*.

La guerre d'Algérie comme on le constate a laissé de graves traumatismes. Il semble s'être développé chez les combattants de la liberté des automatismes d'opposition par la guérilla. C'est peut être à juste titre que Benjamin Stora établit une similitude entre la guerre d'indépendance et le conflit armé mené par le G. I. A. (Groupe Islamique Armé). Dans son article intitulé « *La deuxième guerre d'Algérie* » :

« Entre la guerre d'Indépendance et le drame qui se déroule actuellement en Algérie, il existe des similitudes troublantes. L'Algérie n'est-elle pas entrée dans une deuxième guerre ? ».

La réponse, la voici :

« Aujourd'hui en Algérie, sur une scène mimétique, se réveille une mémoire de guerre, que certains croient restauratrice de liens fondateurs. Le retour aux siens, la quête d'Identité s'opèrent dans l'affrontement, sorte de réponse au désir d'une solidarité »²²⁴.

Les guerres d'Algérie et d'Indochine ont révélé un type nouveau de résistance : les résistances culturelle et politique. Ahmadou Kourouma y voit des

²²³ Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, *De l'indigène à l'immigré*, Gallimard, 1998, p. 73.

²²⁴ «La deuxième guerre d'Algérie» par Benjamin Stora, in : *L'Histoire*, n° 181, octobre 1994.

exemples de bravoure. C'est pourquoi il s'en sert comme hypotexte thématique dans son roman.

B3 - Fama ou la déliquescence de la féodalité africaine

Fama Doumbouya est l'un des derniers princes du Horodougou que les indépendances ont spolié de leurs pouvoirs. Il est un prince « nu » qui demeure fortement nostalgique du fait de la gloire que connut naguère sa dynastie, laquelle gloire semble s'être muée en remords. Comme Icare, la cire qui fixait ses ailes a fondu sous l'effet des « soleils »²²⁵ des indépendances, et la chute vertigineuse qu'il subit, lui ôte son diadème de roi :

*« Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya, du Horodougou, totem panthère, était un «vautour». Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! Les soleils des Indépendances ! »*²²⁶.

Ce passage dénote toute l'amertume de Fama, il signifie aussi son changement de classe. Il connaît un inversement radical de pôle. La mutation qu'il vit est notable. De la «panthère», consommateur de chaire fraîche, fauve-prédateur qui tue sa proie avant de la consommer, il est devenu tour à tour un « vautour » puis une hyène qui se nourrit de viande en décomposition, de restes. Nous notons ici une zoomorphisation descendante et graduellement dévalorisante. Faisons remarquer que Fama a perdu les trois pouvoirs qui assurent la fixité d'un règne : le

²²⁵ «soleils», ici « soleils » est pris dans le sens du soleil et non dans son acception métaphorique «soleils» pour désigner une ère, période historique donnée.

²²⁶ Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*, Paris : Seuil, 1970, p. 11.

pouvoir économique, le pouvoir de pérennisation du nom de règne et le pouvoir social.

B₃-1 - La perte du pouvoir économique de Fama

La perte du pouvoir économique de Fama est à n'en point douter la raison fondamentale de son exode de Togobala à la capitale de la Côte des Ébènes. Grand commerçant pendant l'invasion coloniale, il cessa ses activités avec l'avènement des Indépendances :

« Fama déboucha sur la place du marché derrière la mosquée des Sénégalais. Le marché était levé mais persistaient des odeurs malgré le vent. Odeurs de tous les grands marchés d'Afrique : Dakar, Bamako, Bobo, Bouaké ; tous les grands marchés que Fama avait foulés en grand commerçant. Cette vie de grand commerçant n'était plus qu'un souvenir parce que tout le négoce avait fini avec l'embarquement des colonisateurs »²²⁷.

Comme on peut le constater, Fama a connu la fortune avec l'activité commerciale. Il a tourné à travers les grands pôles commerciaux de l'Afrique où il accrut son pouvoir économique ; cependant la fin de la colonisation a sonné le glas de sa prospérité du fait du périllement de son commerce. Il sera donc voué à l'errance, à l'oisiveté et à la passivité :

« Mais l'important pour le Malinké est la liberté du négoce. Et les Français étaient aussi et surtout la liberté du négoce qui fait le grand Dioula, le Malinké prospère. Le

²²⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 22.

négoce et la guerre, c'est avec ou sur les deux que la race malinké comme un homme entendait, marchait, voyait, respirait, les deux étaient à la fois ses deux pieds, ses deux yeux, ses oreilles et ses reins. La colonisation a banni et tué la guerre mais favorisé le négoce, les Indépendances ont cassé le négoce et la guerre ne venait pas. Et l'espace malinké, les tribus, la terre, la civilisation se meurent, percluses, sourdes et aveugles... et stériles »²²⁸.

Cette portion de texte est révélatrice de l'importance du négoce pour le malinké en général et particulièrement pour Fama qui en a fait son activité principale. Ici, le narrateur assimile le négoce aux organes de sens du corps humain : l'ouïe, l'odorat, la vue. Il lui attribue même des rôles essentiels de la vie : la locomotion lisible à travers l'emploi de « marchant » et « deux pieds » et de l'épuration que nous notons dans l'usage de « reins ». Les reins ont une fonction de nettoyage du sang pour sauvegarder la santé. S'ils sont atteints, alors le sang se souille et la santé en fait les frais. Comme on le voit, le négoce n'est certainement plus seulement la matérialité extérieure de la vie du Malinké à travers la métaphorisation fonctionnelle du corps humain qu'en fait le narrateur ; mais il est la vie même du Malinké. C'est probablement pour cette raison que Fama tient en aversion la période qui y met fin même si cette dernière ne le gratifie pas totalement. Cela pourrait expliquer le refus du narrateur de prononcer le terme « indépendance » qu'il substitue par « embarquement des colonisateurs ». Dans le passage précédent, la focalisation interne pourrait traduire la complicité parfaite entre le narrateur et Fama ce qui explique que l'affirmation du premier engage et emporte l'adhésion du second.

Toute cette importance du négoce pour Fama l'amène à préférer la colonisation aux indépendances ; ce qui pourrait paraître paradoxal pour qui a

²²⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 23.

connu les affres des travaux forcés sous le joug colonial. La pensée populaire ne dit-elle pas « de deux maux, il faut choisir le moindre ». Cette assertion qui fait office de sagesse a certainement guidé et motivé le choix et les désirs de Fama. Le narrateur en dit quelques mots :

« C'est pourquoi, à tremper dans la sauce salée à son goût, Fama aurait choisi la colonisation et cela malgré que les Français l'aient spolié »²²⁹.

Il est donc à retenir que les Indépendances ont engendré la cessation des activités commerciales de Fama. Il s'est alors appauvri. Sa paupérisation qui fait suite à la perte de son pouvoir décisionnel dans le Horodougou est l'un des paliers du bouleversement de la hiérarchie sociale en pays malinké sous les Indépendances.

B₃-2 - La perte du pouvoir social et décisionnel : un roi sans couronne ni sceptre

L'autorité de Fama est contestée par tous les Malinkés de la capitale ; en témoigne l'humiliation qu'il subit dans les funérailles, les mariages et les cérémonies de baptême. L'une des manifestations de son déshonneur est la honte qu'il a subie lors de la cérémonie du septième jour²³⁰ des funérailles de son cousin feu Koné Ibrahima. Voilà ce que rapporte le narrateur.

« (...) Les gens étaient fatigués, ils avaient les nez pleins de toutes les exhibitions, tous les palabres ni noirs ni blancs de Fama à l'occasion de toutes les réunions. Et dans

²²⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 23.

²³⁰ Septième jour : Dans la culture musulmane et plus tard malinké, veillée qui se tient une semaine après le décès d'un coreligionnaire.

l'assemblée boubous et nattes bruissaient, on fronçait les visages et on se parlait avec de grands gestes. Toujours Fama, toujours des parts insuffisantes, toujours quelque chose ! Les gens en étaient rassasiés. Qu'on le fasse asseoir ! »²³¹.

Ce passage atteste combien Fama est vomé par les siens. Des phrases telles que « Ils avaient les nez pleins de toutes les exhibitions » et « Les gens en étaient rassasiés », dans leur contexte d'emploi expriment le dégoût de ses coreligionnaires. Elles expriment leur dépit qui se traduit par leur énervement quand Fama prend la parole. Notons que Fama est rejeté, banni de son trône de roi, déchu par les Malinkés de la capitale.

De plus, Fama est aussi l'objet d'attaques verbales crues et déshonorantes qui s'inscrivent dans la logique de son bannissement. Si jusque là, son entourage se refusait à lui avouer le caractère fastidieux de ses prises de paroles, Bakary lui crie vertement son mépris avec une fougue qui frise l'insolence. D'un ton injonctif, Bakary intervient en pleine assemblée : « *Assois tes fesses et ferme la bouche ! Nos oreilles sont fatiguées d'entendre tes paroles !* »²³². Le style relâché de son discours témoigne de la légèreté et de la négligence avec lesquelles Fama est traité. Il y a une « non-considération » du personnage de Fama et un sévère mépris envers lui. Il est traité comme le dernier de la société, lui qui devait être à son sommet et recevoir tous les honneurs, c'est un rebut de la société.

Outre les affronts voilés ou directs dont il est victime, Fama, pour comble de déshonneur, ira croupir dans les geôles du camp Mayoko où il sera fait prisonnier. Un roi ou un prince en prison, on pourrait dire "ironie du sort", si tant est que c'est le roi ou le prince qui « tient le sens de l'ordalie »²³³ au sens où

²³¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 15.

²³² *Ibidem.*

²³³ Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris : Présence Africaine, 1983.

l'entend Césaire. C'est lui qui tient le jugement et qui rend le verdict dans sa société clanique d'avant la colonisation et les Indépendances. La société a peut-être évolué mais au sens d'abord de l'auteur et ensuite du narrateur, si nous considérons que ces instances s'accordent du moment où le premier met en scène le second, c'est une société abâtardie. C'est ce que Gérard Dago Lézou nomme « société « dégradée » »²³⁴. De fait, à Togobala ce ne sont plus les Doumbouya qui règnent, c'est plutôt un secrétaire général de parti qui est l'autorité. Nous assistons à un bouleversement social dans lequel Fama ne se retrouve plus. La nouvelle société a de nouvelles règles de fonctionnement, elle invente de nouvelles valeurs qui nient les anciennes. C'est ce qui explique que la succession royale qui est patrilinéaire dans le Horodougou en pays malinké n'a pu suivre son cours avec l'avènement de la colonisation et des indépendances. Ce passage nous le signifie amplement :

*« Son père mort, le légitime Fama aurait dû succéder comme chef de tout le Horogoudou. Mais il buta sur intrigues, déshonneurs, maraboutages et mensonges. Parce que d'abord un garçonnet, un petit garnement européen d'administrateur, toujours en courte culotte sale, remuant et impoli comme la barbiche d'un bouc, commandait le Horodougou »*²³⁵.

Nous remarquons dans cette portion du texte que la tradition et les us et coutumes ont été biaisés du fait des nouvelles données sociales qu'imposait l'administration coloniale. La société est donc transformée. Les lois, les règles de conduite et les codes de fonctionnement des sociétés conquises, annexées étant soumises aux transformations des sociétés conquérantes, il va sans dire que le prince du Horodougou est passible de poursuite judiciaire si la société des indépendances le considère comme tel. Le pouvoir de décision dans cette nouvelle

²³⁴ Gérard Dago Lézou, *Op. Cit.*, p. 6.

²³⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 23.

société appartient au Président du parti unique, aux secrétaires généraux du parti, aux députés et aux juges. C'est d'ailleurs ce qui explique que Fama est condamné par un juge. Sa condamnation est d'autant plus honteuse que les raisons qui en sont la cause sont absurdes et pernicieuses. En effet, le chef d'accusation retenu contre Fama est le fait d'avoir fait un rêve et de n'avoir pas informé les autorités de ce qu'il avait vu dans son rêve. Il est par conséquent remarquable que l'incarcération de Fama n'est pas juridiquement fondée car le procès repose sur des motifs au-delà du réel qui éloignent bien entendu de la raison. Cette parodie de justice aboutit à l'emprisonnement du prince du Horodougou. Elle témoigne de ce que ce dernier n'a plus d'importance car il lui est nié tout pouvoir. Ce passage du texte s'ouvre sur la peine que lui inflige la justice :

« Le juge donna la liste des peines. Fama était condamné à vingt ans de réclusion criminelle. Les prisonniers furent ensuite reconduits dans des cellules et dès le lendemain, Fama commença sa vie de condamné »²³⁶.

La justice des indépendances en faisant le procès de Fama, fait son propre procès. Il y a ainsi derrière le procès de Mayoko une double dévalorisation celle de Fama et celle non moins importante de tout l'appareil judiciaire des partis uniques.

Par ailleurs, même si les Malinké de la capitale lui nient toute autorité, le peuple appauvri et meurtri de Togobala continue encore à voir en Fama un prince. Cependant, la désuétude de son cadre de vie et la pauvreté de ses sujets, ôtent toute substance à son pouvoir, est « *un pouvoir sans croûte ni mie* »²³⁷ pour parler comme Césaire. Cela se lit à l'accueil triomphal que lui réservent les habitants de Bindia et de Togobala :

²³⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 23.

²³⁷ Aimé Césaire, *La tragédie du roi Christophe*, Paris : Présence Africaine, 1963, p. 210.

« *Fama fut salué par tout Bindia en honoré, révééré comme un président à vie de la République, du parti unique et du gouvernement (...)* »²³⁸.

Le narrateur compare l'ampleur de la réception de Fama à celle d'un président, cela témoigne de l'importance et de l'honorabilité de Fama à Bindia village natal de Salimata. Pourquoi un tel accueil ? Bindia c'est la belle-famille de Fama. En Afrique, c'est un point d'honneur qu'on met à recevoir un beau-parent, en particulier de l'envergure de Fama malgré sa déchéance et surtout dans un milieu rural. Toujours dans le même ton, les habitants de Togobala ont eux aussi magnifié leur prince :

« *Des habitants de tous âges accouraient, tous faméliques et séchés comme des silures de deux saisons, la peau rugueuse et poussiéreuse comme le margouillat des murs, les yeux rouges et excrémenteux de conjonctivite* »²³⁹.

Au-delà de l'accueil chaleureux que Togobala réservait à Fama, nous notons le paupérisme sans nom de cette population. Des adjectifs tels que « faméliques », « séchés », « poussiéreuses » et le groupe adjectival « peau rugueuse » sont très évocateurs. Ils dénotent la famine et la malnutrition des populations du Togobala, leur manque d'hygiène et partant leur exposition aux maladies. Ils attestent le dénuement, la misère et l'indigence des populations. L'accueil de cette population dénudée réservé à Fama démontre l'audience qu'il a à Togobala. Le narrateur précise que « *des habitants de tous âges accouraient* ». L'extrême pauvreté de Togobala est aussi notable dans cette idée forte du narrateur :

²³⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 95.

²³⁹ *Idem*, p. 103.

« *Togobala, faut-il le redire, était plus pauvre que le cache-sexe de l'orphelin, asséché comme la rivière Touko en plein harmattan, assoiffé, affamé* ».

Dans ce passage, l'anthropomorphisation du village Togobala à travers les adjectifs « asséchés », « assoiffé », « affamé » met davantage l'accent sur les habitants. La métonymie du lieu lisible dans l'emploi de « Togobala » attire l'attention du lecteur sur le contenu par delà le contenant et expose nettement l'ampleur et la généralisation de la misère à Togobala. C'est certainement cet état de fait qui a motivé le retour de Fama à la capitale bien qu'il ait été informé par les devins du mauvais sort qui l'y attendait. Le refus de Fama de demeurer à Togobala malgré tous ses avantages est probablement dû au constat qu'il fait de la dévirilisation de son pouvoir, de la misère de son peuple qui fait du Togobala un espace de survie. Cette observation répond peut-être aux tourments du narrateur perceptibles dans :

« *Qu'allait-il [Fama] chercher ailleurs ? Il avait sous ses mains, à ses pieds, à Togobala, l'honneur (membre du comité et chef coutumier), l'argent (Balla et Diamourou payaient) et le mariage (une jeune femme féconde en Mariam). Pourquoi tourner le dos à tout cela pour marcher un mauvais voyage ?* »²⁴⁰.

À travers ce passage, nous remarquons que Fama et les Doumbouya ne sont plus la seule instance dirigeante à Togobala. Ils sont même hiérarchiquement précédés par le comité du parti qui y est implanté. Cette situation traduit l'affaiblissement du pouvoir de Fama et l'inconsistance de son autorité. Nous y lisons un étiolement de son autorité. De plus, il est aisément démontré que le prince héritier du Horodougou n'a pas un pouvoir économique dans la mesure où

²⁴⁰ Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*, Paris : Seuil, 1970, p. 68.

ce sont son griot (Diamourou) et son féticheur (Balla) qui effectuent des dépenses. Il serait à la solde de ses sujets. Il y a à travers ces différents éléments un bouleversement notoire, un chaos fonctionnel, une sorte d'éclatement, d'explosion de la hiérarchie. Tout cela justifie la décision de Fama de retourner à la capitale. Togobala se présente aussi comme une épreuve de reproduction pour Fama quand nous savons qu'il a hérité d'une des veuves de son cousin Lacina. Cette dernière, à en croire le narrateur serait « féconde comme une souris » alors que Fama est stérile. Il ne peut assurer une descendance aux Doumbouya, ce dernier fait fragilise son pouvoir et précipite la fin du règne de sa dynastie. Fama est incapable d'assurer la pérennité dynastique.

B₃-3 - La perte du pouvoir de pérennisation du nom de règne : un prince stérile

Le pouvoir des Doumbouya, si l'on s'en tient à la succession dynastique, n'aura pas de continuité puisque Fama n'a pas réussi à procréer. Faisons remarquer que dans l'Afrique traditionnelle, l'une des caractéristiques du pouvoir royal était d'assurer la pérennisation de la couronne par la descendance. Si cet aspect n'est pas spécifique à la seule Afrique traditionnelle, il n'en demeure pas moins que la polygamie était une pratique institutionnalisée en Afrique pré-coloniale et même longtemps après pour garantir au roi une nécessaire et impérieuse descendance. Nous en voulons pour preuve d'émérites rois dont Chaka Zulu l'intrépide et vaillant chef des Zulu, Béhanzin le roi du Dahomey, Babemba roi de Sikasso et Gbon Coulibaly chef des Tiembara qui, tous avaient des harems dont ils ignoraient l'envergure. Leur sérail était étendu. L'Histoire rapporte que Gbon Coulibaly avait un nombre d'enfants dont il ne se souvenait pas avec exactitude et sa cour comptait plus de trois cents femmes. Il en ressort que

l'embranchement de l'arbre généalogique est une nécessité et un impérieux devoir pour le roi. Il assure l'équilibre et la pérennité de la couronne.

Ainsi, la déliquescence et la fébrilité du pouvoir des Doumbouya à Togobala est-elle causée par la stérilité de Fama, dernier et légitime prince héritier. Dans le couple Fama / Salimata, loin de la psychologie traditionnelle africaine qui rend la femme responsable de l'infertilité d'un couple, remarquons que chacun rejetait la faute sur son conjoint. Nous lisons cela dans cette intervention du narrateur ponctuée par une récrimination de Salimata :

« Fama devait jouer à l'empresé et consommer du Salimata chaud, gluant et dépouillé de l'entraînante senteur de goyave verte. Sinon, sinon les orageuses et inquiétantes fougues de Salimata ! Elle s'enrageait, déchirait, griffait et hurlait : « le stérile, le cassé, l'impuissant, c'est toi ! » »²⁴¹.

La description de cette scène conjugale identifiable à une partie gastronomique à travers des termes comme « consommer du Salimata chaud », « senteur de goyave verte » : assimile Salimata à un plat et signe sa chosification. Elle est donc une "chose sexuelle" dans le couple et c'est par conséquent sur elle que pèsent tous les soupçons. C'est vraisemblablement ce qui explique sa révolte quand elle se présume innocente. L'emploi des verbes « s'enrageait », « déchirait », « griffait » et « hurlait » témoignent de sa colère d'autant que la gradation ascendante sous-jacente à l'agencement de ces verbes, développe le champ lexical de la férocité animale. Il y a donc une zoomorphisation de Salimata qui traduit dans son caractère l'extrême désir d'être mère et partant d'exprimer sa révolte contre le préjudice d'infécondité dont elle est taxée.

²⁴¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 30.

Par ailleurs, la présomption d'innocence en faveur de Fama est latente dans ce passage qui incrimine d'emblée Salimata :

« *Pourquoi Salimata demeurait-elle toujours stérile ?
Quelle malédiction la talonnait-elle ? [...] Et que n'a-t-elle pas éprouvé. Le sorcier, le marabout, les sacrifices et les médicaments, tout et tout. Le ventre restait sec comme du granit, on pouvait y pénétrer aussi profondément qu'on pouvait, même creuser encore tourner et fouiller avec le plus long, le plus solide pic pour y déposer une poignée de grains sélectionnés : on noyait tout dans un grand fleuve. Rien n'en sortira. L'infécond, sauf les grâce et pitié et miséricorde divines, ne se fructifie jamais* »²⁴².

Le sort de Salimata se trouve ainsi scellé par le narrateur puisqu'il compare son ventre à du « granit ». Cette comparaison prend sens et force dans le vocabulaire agraire et agricole utilisé par le narrateur. Des termes comme « creuser », « fouiller », « solide pic », « déposer », « poignée de grains » et « sélectionnés » constituent le champ lexical des semences qui si elles se font sur du granit ne donneront rien. Salimata est ainsi accusée d'être atteinte d'une stérilité incurable. Notons par ailleurs que les termes suscités renvoient le lecteur à des scènes de copulation qui se dissimule derrière la semence décrite par le narrateur. C'est ce que nous constatons ici avec les descriptions gastronomiques et agraires faites par le narrateur.

Alors que Salimata est traitée sans ménagement ni compassion pour la stérilité dont elle est rendue presque coupable, Fama, lui semble épargné :

²⁴² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 28.

« Aïeux ! grands Doumbouya ! je tuerai des sacrifices pour vous, mais tous, dans la volonté d'Allah, extirpez l'illégalité, la stérilité, tuez l'indépendance et le parti unique, les épidémies et les nuages de sauterelles ! »²⁴³.

Cette apostrophe de Fama pourrait passer pour un aveu de sa stérilité d'autant qu'il semble l'avoir inscrite au nombre de tous les maux qui lui tourmentent l'esprit.

Nous allons outre le débat qu'ouvre la stérilité du couple Fama / Salimata pour affirmer que quelle que soit l'origine de la stérilité, le couple n'a pas eu d'enfants. Mieux, Fama s'est même essayé à en avoir un avec Mariam qui avait la réputation d'être très féconde, mais rien n'y fit. Il faudra peut-être accorder le bénéfice du doute à Salimata puisqu'elle semble être restée fidèle au nom de la coutume à son mari. En substance, la stérilité du couple qui entraîne l'absence de descendance, donc la fin de la dynastie a pu faire dire au narrateur que : « *Fama coule... Fama avait fini, était fini* »²⁴⁴.

Fama comme un naufragé se meurt inexorablement, il a rempli sa vie, mais il n'a pas laissé de trace. Le plus que parfait « était fini » traduit aisément qu'il n'y aura aucune relève.

Au total, nous pouvons remarquer que Fama Doumbouya est un prince qui a perdu son pouvoir dans le Horodougou. Il ne règne plus que sur un petit village en proie à la misère et aux sévices du parti unique. Dans une perspective onomastique, il faut faire remarquer que l'auteur joue de l'ironie dans la dénomination de son personnage. En effet, si l'on s'en tient à la déchéance du personnage, il est incongru de le nommer Fama car Fama en malinké ou en

²⁴³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 117.

²⁴⁴ *Idem*, p. 121.

bambara signifie Prince, Roi, Noble ou Seigneur. Alors que dans la réalité romanesque, Fama Doumbouya n'est qu'un « vautour », « une hyène », un héros dégradé. Toute sa vie se trouve dans le passé glorieux de la dynastie des Doumbouya. En témoigne ce passage :

« Lui Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard... C'était une hyène qui se pressait »²⁴⁵.

Le personnage est né dans l'abondance, l'aisance et la gloire. L'expression « éduqué pour préférer l'or à l'or » est pleine de sens. Elle laisse entrevoir que le personnage n'avait de choix qu'entre les merveilles et le prodige. L'idée forte de l'expression « né dans l'or » renforce cet état de fait. Notons que « l'or » par son caractère précieux renseigne sur les origines riches et nobles du héros. Il connaîtra une métamorphose pernicieuse qui le fera descendre du trône. Il n'est plus celui qui donne les miettes mais celui qui les ramasse et les mange. Il ne passe plus avant tous mais après tous ; il n'est plus servi mais serviteur. Cette déchéance de Fama est la déchéance des pouvoirs traditionnels africains sous le joug colonial et l'ère des indépendances.

Seul le passé permet de reconstituer ces pouvoirs féodaux. Fama vit plutôt tourné vers le passé. C'est un héros régressif, il vit à rebours. C'est ce que nous notons dans ce passage aux allures poétiques et incantatoires :

« L'orage était proche. Ville sale et gluante de pluies ! pourrie de pluies ! Ah ! nostalgie de la terre natale de Fama ! son ciel profond et lointain, son sol aride mais

²⁴⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 12.

solide, les jours toujours secs. Oh ! Horodougou ! tu manquais à cette ville et tout ce qui avait permis à Fama de vivre une enfance heureuse de prince manquait aussi (le soleil, l'honneur et l'or), quand au lever les esclaves palefreniers présentaient le cheval rétif pour la cavalcade matinale, quand à la deuxième prière, les griots et les griottes chantaient la pérennité et la puissance des Doumbouya, et qu'après, les marabouts récitaient et enseignaient le Coran, la pitié et l'aumône. Qui pouvait s'aviser alors d'apprendre à courir de sacrifice en sacrifice pour mendier ? »²⁴⁶.

Comme on le voit, Fama est un roi nostalgique pour qui l'avenir n'existe pas. Nous y lisons un pessimisme de l'auteur qui n'entrevoit pas d'issue positive, tout est bouché. Fama devient donc un roi idéal qui n'a plus de repères. Il est tourmenté et à la limite du délire, de la folie. Globalement, la mise à l'épreuve du pouvoir africain par les indépendances à travers Fama relève de la thématique de la négation des pouvoirs noirs pendant la colonisation.

L'Histoire démontre que l'administration coloniale a subordonné la chefferie et la royauté des Noirs à l'autorité métropolitaine. C'est justement cette thématique que nous percevons à travers la déliquescence de la féodalité africaine.

Tout ce cheminement nous fait aboutir à un tableau polarisé inéquationnel autour du personnage de Fama et de l'état de son pouvoir (Cf. annexe III).

L'interprétation de ce tableau révèle que le passé de Fama était meublé de richesses et d'honneur. Il menait une vie princière réelle. Son présent en revanche

²⁴⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 21.

l'affiche comme un mendiant, un « vautour », une « hyène » qui vogue entre funérailles et baptêmes pour se nourrir. Il vit même de sacrifices. Quant à son avenir, il présente un affaiblissement de sa notoriété princière et un accroissement de sa gueuserie.

C - ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ ET LES GUERRES TRIBALES DU LIBERIA ET DE LA SIERRA-LEONE

Dans l'entretien du 9 août 2000 que l'auteur nous a accordé, il nous a confié la nouvelle de la publication imminente de son quatrième roman qui serait intitulé *Allah n'est pas obligé*. Dans l'intention de définir le cadre spatial et temporel de sa fiction et de donner les raisons qui l'on engendrée, Kourouma a déclaré :

« *Lors de mon passage à Djibouti des enfants m'ont dit "Il paraît que tu es un grand écrivain, il faut écrire un livre sur nos conditions de vie". Puisque je connais mieux l'Histoire de la guerre du Liberia et de la Sierra Leone, j'ai préféré parler de ça* »²⁴⁷.

Nous notons pour confirmation de ses dires la dédicace faite par l'auteur dans *Allah n'est pas obligé* : « *Aux enfants de Djibouti : c'est à votre demande que ce livre a été écrit* ».

La question des guerres tribales étant un phénomène généralisé en Afrique, l'auteur a pu par analogie prendre la réalité des guerres dont il maîtrise mieux l'historique pour satisfaire la demande des enfants djiboutiens. Au drame djiboutien, il substitue les drames libériens et sierra léonais. Cela est significatif de la généralisation de la guerre en Afrique.

La conquête du pouvoir par les armes va développer un cercle vicieux. La mort devient le chemin à emprunter pour saisir le pouvoir. Le constat est triste : « *Il y a du sang d'innocents sur la route qui mène au pouvoir* »²⁴⁸

²⁴⁷ Entretien réalisé le 9 août 2000 à Abidjan, voir annexe.

²⁴⁸ Paroles de chanson d'Alpha Blondy dans son titre « Course au pouvoir » sur la cassette *Massada*.

(paroles de chanson). Une schématisation fléchée renvoie explicitement à cette observation :

Quête du pouvoir → Seigneur de la guerre → Guerres tribales → Enfants soldats

Cette relation linéaire s'explique aisément : la conquête du pouvoir par la force stimule des meneurs d'hommes dont l'audience est généralement grande dans leur milieu respectif. Ces derniers vont prendre appui sur des bases claniques, ethniques ou tribales pour éliminer systématiquement tous ceux qui ne sont pas de leur clan, de leur ethnie ou de leur tribu. Nul n'ayant le monopole de la violence, les clans, ethnies ou tribus attaqués réagiront aussi par le langage de la machette, du couteau ou des fusils. Ce chaos d'agressions réciproques et de règlements de compte nourris de vengeance engendrera la perpétuation du cycle pour installer et instaurer définitivement la guerre tribale. Les meneurs de troupes guerrières baptisés à cet effet « seigneurs de la guerre » vont soutenir et propager la tuerie comme mode d'expression de leur hégémonie sur les peuples à conquérir. Tuer devient une idéologie qui sous-tend les valeurs de grandeur, de puissance et de supériorité. Quand les adultes et les hommes valides sont majoritairement morts, les enfants pour qui tuer devient une survie, et qui plus est, sont des enfants gavés du spectacle macabre de la guerre où les tirs d'obus, de mitraillettes, l'explosion de bombe ou le cliquetis des machettes sont des mélodies qui ont bercé leur enfance et le sang nourri leur regard, deviennent des machines à tuer, à fusiller et à égorger. Cette spirale infernale et démentielle est le pas à franchir entre l'Histoire et le quotidien de l'Afrique. Les foyers de tension sont nombreux : le Liberia, la Sierra Leone, la Somalie, le Rwanda pour ne citer que les sites où la violence des combats est sans contestation.

En se focalisant sur les guerres tribales dans *Allah n'est pas obligé*, Kourouma cherche des points d'ancrage sur l'Histoire et est en même temps dans le quotidien africain. C'est fort de cette présence dans l'actualité qu'un lecteur écrivait

sur Internet le vendredi 27 octobre 2000 dans son article intitulé « L'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma, prétendant au prix Goncourt » que :

« Avec un irréprochable sens de l'à propos, l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma, qui a dénoncé les tyrannies issues de la décolonisation en Afrique et dont les compatriotes viennent de chasser la junte militaire du Général Robert Gueï se trouve en position d'éligible pour obtenir l'un des plus prestigieux prix littéraires français, le Goncourt »²⁴⁹.

Dans cette assertion, le syntagme « sens de l'à propos », même si dans une certaine lecture il peut s'appréhender comme l'opportunisme de l'auteur, souligne l'acuité de ce qu'il écrit et partant l'enracinement de son écriture dans l'actualité et le quotidien de l'Afrique. Il n'en demeure pas moins que cette écriture qui fait office de Mémoire est fortement rattaché à l'Histoire s'il est vrai qu'elle relate des faits qui se sont déjà produits. C'est d'ailleurs ce qui fait de la thématique de la guerre tribale une thématique pour le moins inépuisable. Kourouma assure ainsi une prise sur l'Histoire pour s'inscrire dans le présent. C'est le sillage que Michel Besnier propose quand il définit le rôle du romancier :

« Car la multiplicité des regards et des techniques, les contradictions, les doublons, les réfractions qui modifient la relation à l'Histoire et permettent d'éviter le pire : la considérer comme un grand phénomène naturel sur lequel l'homme n'aurait aucune prise. Modeste et indispensable la fonction de romancier est de chercher des prises sur l'Histoire »²⁵⁰.

²⁴⁹ Article du vendredi 27 octobre 2000, <http://fr.news.yahoo.com/001027/1/PKXX.html>.

²⁵⁰ Michel Besnier, *Roman et Histoire*, in : revue littéraire mensuelle Europe (Questions du roman, romans en question), supplément au n° 820-821 en août-septembre 1997, p. 24.

Ainsi proposée, la fonction du romancier serait de redupliquer l'Histoire. Il est clair que cette reprise de l'Histoire tient essentiellement compte de l'intérêt que le romancier porte à la séquence choisie. C'est d'ailleurs ainsi que pour plaindre le sort de l'Afrique qui se meurt dans des guerres fratricides, Kourouma pleure avec les enfants de Djibouti et ses lecteurs la géhenne que distille le quotidien des guerres tribales en Afrique. Cette «sociologie vivante», pour emprunter l'expression de Madeleine Borgomano, est une cure expiatoire et cathartique. Le réalisme sous-jacent à la représentation que fait l'auteur expose dans sa nudité la cruauté de la guerre tribale et des seigneurs de la guerre puis plaint le sort des enfants-soldats. L'hypotexte historique est alors perceptible à travers une onomastique parlante. Samuel Doe, Prince Johnson, Charles Taylor, Valentin Strasser, Foday Sankoh, El Hadj Tedjane Kabbah, etc., pour ce qui est des anthroponymes et le Liberia, Monrovia, la Sierra Leone, Freetown, Togobala, Abidjan, etc. ; en ce qui concerne les toponymes.

C1 - Le phénomène des seigneurs de la guerre

Mus par des idées séparatistes, indépendantistes ou tout simplement tribales ou ethniques fortement sous-tendues par le désir d'expression d'un pouvoir politique ou économique sous le fallacieux prétexte de rétablir la justice pour des collectivités ou des peuples frustrés et spoliés de leur droit minimum, des hommes manipuleront l'opinion des peuples dont ils émanent et dont ils se portent garants pour livrer bataille à d'autres peuples voisins pour la plupart. C'est le début des guerres civiles qui, si elles n'ont des origines religieuses, sont généralement provoquées par des problèmes ethniques. Les discours ethnocentristes se multiplient, la haine du voisin s'installe, les meurtres et les tueries sont légitimés. Les manipulateurs deviennent des chefs de guerre, des généraux, des leaders charismatiques, des meneurs d'hommes et de troupes d'enfants-soldats. Le caractère messianique avoué de leur ambition astreint le peuple à leur vénération.

Ils règnent par le fait même sur un peuple aveuglé par la volonté de se venger des frustrations et des spoliations subies. Ils sont vénérés et prennent le nom « Seigneur de la guerre ». Cette dénomination fait d'eux des intouchables, qui ne rendent pas compte mais à qui on rend des comptes. Ils sont des dieux vivants pour qui le peuple se sacrifie dans le sang de la liberté. L'exercice de leur pouvoir politique se fait dans la brutalité et la bestialité. La torture est le maître-mot de leur pouvoir. Les limites humaines sont franchies avec les guerres civiles et les protagonistes rivalisent d'horreurs. C'est l'escalade de la violence et la recrudescence des tueries. Ces observations ont sans doute amené Ahmadou Kourouma à affirmer par l'entremise du narrateur de *Allah n'est pas obligé* que :

« Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagé tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes »²⁵¹.

Cette constatation de la guerre tribale par le narrateur repose sur quatre points fondamentaux : la « dislocation » du territoire national ou régional, la montée de l'ethnocentrisme et du tribalisme, la légitimation de la violence et des tueries et l'incapacité de réaction ou le mutisme coupable du monde extérieur. Le syntagme nominal « bandits de grand chemin » qui désignerait les seigneurs de la guerre est hautement porteur de sens. Il met en relief la malfeasance sans aveu ni repentance des seigneurs de la guerre. Leur règne est un banditisme avéré. Il est l'expression même de la violence primitive. En témoigne cette remarque du narrateur :

²⁵¹ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris : Seuil, 2001, p. 53.

« A Zorzor, le colonel Papa le bon avait le droit de vie et de mort sur tous les habitants. Il était le chef de la ville et de la région et surtout le coq de la ville »²⁵².

Cette assertion révèle l'étendue du pouvoir du Colonel Papa le bon et partant d'un seigneur de la guerre dans l'absolu : « *Le général Baclay avait droit de vie et de mort sur tout le monde à Sanniquellie et elle en usait. Et en abusait* »²⁵³.

Les meurtres sont fortement liés à l'exercice du pouvoir du seigneur de la guerre. C'est même par les nombreuses tueries qu'il manifeste son pouvoir. La pratique est la même dans tous les camps retranchés : « *Le Général Tieffi qui était le maître absolu des hommes et des lieux a mené son enquête, a fini par comprendre* »²⁵⁴. Ainsi, bien qu'ils soient sur des espaces différents, le Colonel Papa le bon, le Général Baclay et le Général Tieffi ont tous le même pouvoir sur leur peuple. Leur totalitarisme est la clef de leur pouvoir. Cette réalité sociale et historique qu'on retrouve à travers les personnages inventés de l'auteur plus haut mentionnés acquiert un réalisme convainquant quand il ajoute à leur liste des noms connus de l'Histoire. La technique narrative qui consiste à mêler personnages fictionnels, donc de papier et personnages historiques participe du télescopage entre Histoire et fictions et produit un "effet de réel" au sens de R. Barthes. Le roman emprunte au-delà de la thématique de la guerre civile, ses personnages à l'Histoire. Notons :

« *Il y avait au Liberia quatre bandits de grand chemin : Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma et d'autres fretins de petits bandits* »²⁵⁵.

²⁵² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 76.

²⁵³ *Idem*, p. 115.

²⁵⁴ *Idem*, p. 197.

²⁵⁵ *Idem*, p. 53.

Ces personnages nommément désignés sont les grands acteurs de la guerre civile du Liberia reconnus et retenus par l'Histoire. Le romancier nous a présenté clairement ces personnages.

« *ULIMO (United Liberian Movement) ou Mouvement de l'unité libérienne, c'est la bande des loyalistes, les héritiers du bandit de grand chemin, le président-dictateur Samuel Doe qui fut dépecé. Il fut dépecé un après-midi brumeux dans Monrovia la terrible, capitale de la République de Liberia indépendante depuis 1860* »²⁵⁶.

Ces propos donnent la mesure de la politique de Samuel Doe et les conditions tragiques dans lesquelles il est mort. Les faits historiques concordent avec ces informations perceptibles dans le roman. De même, le parti de Charles Taylor nous est présenté :

« *Le colonel Papa le bon était le représentant du Front national patriotique, en anglais National Patriotic Front (N.P.F.L.) à Zorzor. C'était le poste le plus avancé au nord du Liberia. Ça contrôlait pour le N.P.F.L. l'important trafic venant de la Guinée. Ça percevait les droits de douane et surveillait les entrées et sorties du Liberia.*

Walahé ! Le colonel Papa le bon était un grand quelqu'un du Front national patriotique. Un homme important de la faction de Taylor »²⁵⁷.

²⁵⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 103.

²⁵⁷ *Idem*, p. 69.

La faction de Charles Taylor est indiquée : N.P.F.L.. La grande rivalité entre les différentes factions qui se sont partagé le Liberia est à l'origine de la guerre civile. Les seigneurs de la guerre et chefs de factions rivales s'entre-tuent, chacun voulant régner sur toutes les richesses du Liberia. Chacun renvoie la faute à son adversaire. C'est en cela que la messe œcuménique de Papa le bon portait :

« Sur les fautes des autres chefs de guerre : Johnson, Koroma, Robert Sikié, Samuel Doe. Ça portait sur le martyre que subissait le peuple libérien chez U.L.I.M.O. (United Liberian Movement of Liberia), Mouvement uni de libération pour le Liberia, chez le L.P.C. (Le Liberian Peace Council) et chez N.P.F.L. – Koroma »²⁵⁸.

Ainsi chaque chef de faction rejette la responsabilité de la guerre sur les autres. Dans le même temps, c'est la course aux plantations d'hévéa, aux ports, aux frontières, aux mines aurifères et diamantifères. Sources intarissables de richesse qui leur permettraient d'acheter des armes pour s'entre-tuer. La perception des droits de douanes et des taxes portuaires et la volonté de contrôler les mines vont alimenter le conflit libérien. Les seigneurs de la guerre ayant chacun de leur côté le pouvoir politique, ils veulent tous conquérir le pouvoir économique. Le peuple brûlé et torturé souffre dans sa chair mais il subit toujours la dictature de ces seigneurs qui le jettent en pâture à la scélératesse, à la cruauté sanguinaire et aux crimes des enfants-soldats qui s'identifient comme les exécutants des plans des seigneurs de la guerre, les sicaires, les hommes de main et les sbires de ces seigneurs. Face à ce tandem impitoyable seigneurs de la guerre/ enfants-soldats dont la première composante est le planificateur et la seconde l'exécutant, le peuple abasourdi, épuisé assiste muet à son exécution sommaire.

²⁵⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 75.

L'opinion internationale étant gênée de son mutisme prolongé, pour avoir bonne conscience, fait intervenir les forces de l'E.C.O.M.O.G., la force d'interposition chargée d'arbitrer et de mettre fin au conflit. Malheureusement cette force s'est montrée incapable de régler le conflit et de juguler la crise. L'exemple de l'assassinat de Samuel Doe par Prince Johnson est édifiant :

« [...] C'est à ce moment, à ce moment seulement, qu'arrivèrent les officiers de l'E.C.O.M.O.G. dans le camp de Johnson. Ils accouraient pour négocier la libération de Samuel Doe. Ils arrivaient trop tard. Ils constatèrent le supplice et assistèrent à la suite »²⁵⁹.

L'impuissance de l'E.C.O.M.O.G. témoigne de la virulence des combats et de la détermination de chaque faction à s'imposer en maître. La décision de mettre fin au conflit viendra certainement du peuple lassé et affamé par la guerre. Aucune solution exogène ne semble mettre fin à l'implosion du Liberia. Elle sera à n'en point douter endogène. C'est ce que François-Xavier Verschave remarque avec une indignation et un sarcasme grinçants :

« En 1989, l'«entrepreneur de guerre» libérien Charles Taylor a tenté un pari inédit : tellement martyriser son propre peuple qu'il écœurerait tout le monde – les Libériens et tous ceux, diplomates, militaires ou humanitaires, qui prétendraient les défendre ou les soulager. Le pari a été gagné en 1997, après huit années d'horreurs indicibles, à la fois imprévisibles et planifiées, infligées le plus souvent par des enfants-soldats drogués. La force interafricaine dépêchée contre Taylor (l'Ecomog) a été incapable de répondre à cette stratégie

²⁵⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 145.

de la terreur. Le peuple libérien lui-même a fini par demander grâce : pour mettre un terme à ses souffrances, il a élu son tortionnaire à la présidence de la République. Le crime est parfait, puisque son auteur fait désormais figure du chef d'Etat légitime »²⁶⁰.

Ces propos mettent en relief le martyre du peuple libérien qui souffre de la folie meurtrière d'un seigneur de la guerre : Charles Taylor que François-Xavier Verschave nomme « l'Entrepreneur de guerre ». Il apparaît devant l'Histoire comme un criminel de guerre.

Après la guerre du Liberia, celle de la Sierra Leone éclate sous l'impulsion d'un seigneur de la guerre inspiré par Taylor. Le romancier nous le présente dans son parcours historique :

« Foday Sankoh, de l'ethnie temné, est entré dans l'armée sierra léonaise en 1956. En 1962, il décroche le galon de caporal (il n'en aura pas d'autre dans sa longue et extraordinaire carrière) et fait partie en 1963 du contingent de soldats sierra léonais chargés du maintien de la paix au Congo [...].

En 1965, il est soupçonné d'avoir participé au complot du colonel John Bangoura contre Margai. Il est arrêté et relâché. En 1971, il est impliqué dans le coup d'État de Momoh contre Siaka Stevens. [...] Il faut plus, il faut une révolution populaire. Et il se met au service de cette révolution populaire. Il débute dans l'est du pays et enfin s'installe à Bô, la deuxième ville de Sierra léone. [...] Au début 1991, il recrute une armée de trois cents personnes.

²⁶⁰ François-Xavier Verschave, *Noir Silence, qui arrêtera la FrancAfrique*, Paris : Les Arènes, 2000, p. 80.

Les hommes appelés les combattants de la liberté, l'armée le Front révolutionnaire uni (en pidgin, l'abréviation est R.U.F.). Il forme ses hommes ; ils deviennent de vrais combattants. Par une série de guet-apens, ces combattants se procurent l'armement moderne. [...] Le 23 mars 1991 au matin, il déclenche la guerre civile à la frontière du Liberia avec la complicité du bandit Taylor de ce pays. Le président Joseph Momoh, surpris, s'agite. [...].

La Sierra Leone est sur le point d'être foutue ! »²⁶¹.

Comme présenté, Foday Sankoh est un piètre militaire au grade stationnaire, invétéré et irréductible, habitué du bagne, il est le filleule de Taylor. Le Liberia est sa base arrière. La guerre civile sierra léonaise est par conséquent une extension et une délocalisation de celle du Liberia. En témoignent les multiples relations qui lient les différents seigneurs des guerres fratricides.

En réaction à l'attaque du R.U.F., le pouvoir sierra léonais va demander de l'aide à l'extérieur puis aux chasseurs traditionnels. Nous sommes en 1996, après une série interminable de coups d'état,

« Ahmad Tejan Kabbah est élu avec 60% le 17 mars 1996. Le président élu démocratiquement et installé au palais Lumbey Beach le 15 avril »²⁶².

Il y a cinq années que Foday Sankoh lutte avec le R.U.F. contre la démocratie sierra léonaise. La guerre civile oppose deux camps nimbés d'idéologies ethniques que la quête du pouvoir ravive :

²⁶¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 175-176.

²⁶² *Idem*, p. 189.

« Dans le premier camp, le pouvoir élu démocratiquement, l'armée sierra léonaise, commandée par le chef d'état-major Johnny Koroma, l'E.C.O.M.O.G. (les forces d'Interposition qui ne s'interposent pas) et le Kamajor ou les chasseurs traditionnels. Le deuxième camp était constitué par le R.U.F. de Foday Sankoh. Autrement dit tout le monde contre Foday Sankoh »²⁶³.

Ainsi déclenchée, la guerre civile sierra léonaise mettra aux prises des seigneurs de la guerre qui rivalisent d'atrocités. Les enfants-soldats sont recrutés en masse dans toutes les factions exception faite du Kamajor respectueux de sa logique d'organisation. Foday Sankoh fait de la mutilation son arme fatale pour dit-il empêcher les habitants d'aller aux élections. Les « manches courtes » et les « manches longues » se multiplient. C'est le comble de l'horreur. La démence des seigneurs de la guerre atteint des proportions impensables. Les Kamajors, fétichistes et cannibales, chasseurs traditionnels tuent tout sur leur passage. Tout brûle et meurt dans le feu de la vengeance guerrière. La guerre atteint son paroxysme de sorte que l'E.C.O.M.O.G. ne peut la contenir. Elle se mêle même aux massacres faisant des milliers de morts. Les enfants-soldats sont au devant de la scène ; le spectacle macabre est indicible. La grande déception est celle que provoque l'E.C.O.M.O.G. chez tous les lecteurs de sociétés car en plus d'avoir failli à sa mission d'interposition, elle se fait coupable de délits de guerre et de crime contre la Sierra Leone. Elle pille, vole, viole et massacre sous les ordres du dictateur Sani Abacha, Président du Nigeria à cette époque-là. C'est pourquoi le romancier a pu écrire avec un humour et une ironie patente : « *L'E.C.O.M.O.G. les forces d'interposition qui ne s'interposent pas* »²⁶⁴.

²⁶³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 190.

²⁶⁴ *Idem.*

La communauté internationale pour faire cesser les hostilités en Sierra Leone aura recours à la pression perceptible dans l'embargo qui frappe le pays et à la négociation qui réunit autour d'une même table les différents protagonistes. La C.E.D.E.A.O. (Communauté Économique des États de l'Afrique de l'Ouest), l'O.N.U. (Organisation des Nations Unies), l'O.U.A. (Organisation de l'Unité Africaine), multiplient les rencontres ordinaires et extraordinaires pendant la guerre, moment privilégié de l'expression des enfants-soldats, qui sévissent en Sierra Leone. Car « *Ces enfants-soldats sont bien quand tout va mal* »²⁶⁵.

La solution des différentes guerres civiles résidait dans le fait de réunir autour d'une même table les seigneurs de la guerre sur qui elle repose. C'est autour d'un consensus que les atrocités prendraient fin. Le cas contraire entraînerait la résurgence du tribalisme qui attise les guerres civiles.

C2 - La guerre ou la résurgence du tribalisme

Dirigés par des guides éclairés, des groupes ethniques s'en prennent à d'autres groupes pour les massacrer. La riposte est fatale et le conflit se généralise. Notons par ailleurs que la rivalité entre les groupes ethniques naît de l'adversité qui oppose pour commencer seuls deux leaders au travers desquels naîtra l'animosité que leurs différentes bases ethniques se voueront. C'est ce que remarque Jean-Pierre Dozon dans son article « *Afriques blanches, Afriques noires* » :

« Ceux qui participent au premier chef à ce mouvement de l'ethnicité sont précisément ceux dont la conscience ou le ressentiment politique sont les plus marqués, à savoir les intellectuels. Pour eux, l'enjeu culturel ne constitue pas seulement une réponse indirecte aux pratiques

²⁶⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 215.

discriminatoires du pouvoir, il est aussi une manière privilégiée d'approfondir la conscience collective »²⁶⁶.

La définition qu'il donne de la notion d'intellectuel nous situe clairement sur le point de départ des idées sécessionnistes, séparatistes, ethnocentristes et même indépendantistes qui sont pour la plupart inhérentes à l'embrassement d'un pays et à son enlèvement dans une guerre ethnique ou tribale. Yves Lacoste écrit :

*« Par intellectuels, j'entends ceux qui manient des idées, pas seulement ceux qui sont allés faire des études en Europe (pas tous), mais aussi un certain nombre d'instituteurs, de professeurs, de médecins, d'infirmiers, d'agronomes, d'animateurs ruraux, de prêtres comme de «marabouts» musulmans, mais aussi des commerçants ou des fonctionnaires... sans oublier les militaires »*²⁶⁷.

Comme on peut le constater, les idées séparatistes peuvent émaner de toutes les couches socioprofessionnelles. La responsabilité des guerres incombe aux meneurs d'hommes et leaders d'opinions. Grâce à leur charisme, ils mobilisent tous ceux de leur ethnie, les montent, leur "empoisonnent" l'esprit et font d'eux des lésés, des martyrs qui ne pourront se réaliser et se faire entendre et respecter que par des insurrections, des soulèvements pour se faire justice. Ils doivent systématiquement s'attaquer à tous ceux qui ne sont pas de leur ethnie. C'est la porte ouverte aux tortures, génocides, tueries collectives, guerres de clans et d'ethnies qui seraient après les guerres de religions la seconde cause importante des guerres civiles dans le monde. Le Rwanda, le Congo, la Somalie, le Liberia et la Sierra Leone, sont le théâtre de violents affrontements où les peuples deviennent

²⁶⁶ Yves Lacoste, « Afriques Noires, Afriques Blanches », in : *Hérodote*, Revue de géographie et de géopolitique, Paris : Ed. François Maspéro, juillet-septembre 1992, p. 29.

²⁶⁷ Yves Lacoste, *Op. Cit.*, p. 35.

des pions que les meneurs poussent à la mort et la haine ethnique ou religieuse sous le précieux argument de l'ethnicité. Les exemples pullulent de nos jours mais celui qui est retenu fait date quand on sait que son instigateur est un maillon essentiel des relations françafricaines pour emprunter les mots de François-Xavier Verschave. *Noir Silence* révèle :

« *Le 21 mars 1999, Denis Sassou Nguesso a rassemblé ses partisans dans le quartier brazzavillois de Mikalou. Selon la retranscription de son discours : « à l'attention des fils et filles du Nord », il leur aurait déclaré : «La guerre que vous avez gagnée vous a seulement écartés du danger, mais ce danger continue à menacer. [...]. S'il m'arrivait de mourir à 11 heures, sachez qu'avant 15 heures, on ne parlera plus du Nord tout entier. [...]. Tous nos villages seront brûlés, tous les nordistes de Brazaville comme ceux de Pointre-Noire mourront dans les trois heures qui suivront ma mort » »²⁶⁸.*

Ce discours tribal et ethnique qui dressa les nordistes contre les sudistes a certainement été l'une des raisons fondamentales de la guerre civile congolaise. La guerre congolo-congolaise serait par conséquent l'aboutissement des discours tribaux de Sassou Nguesso. Le procès qu'il a intenté et perdu contre François-Xavier Verschave pour l'avoir cité comme responsable des guerres congolaises, établirait son implication dans ces dernières.

L'Afrique s'est engagée dans une sorte de spirale meurtrière, de logique destructive. Depuis le massacre dans lequel Tutsi et Hutu ont fait régner la boucherie comme justice, l'Histoire sans cesse refait surface. C'est dans sa logique triste qui contrarie les plus optimistes que *Allah n'est pas obligé* figure à nouveau

²⁶⁸ François-Xavier Verschave, *Noir Silence (qui arrêtera la Françafrique)*, Paris : Les Arènes, 2000, pp. 16-17.

le conflit ethnique qui a été à l'origine de l'embrasement du Liberia et qui aura des répercussions en Sierra Leone. Le narrateur affirme :

« *Samuel Doe et certains de ses camarades ont eu marre de l'injustice qui frappait les natives du Liberia dans le Liberia indépendant. C'est pour ces raisons que les natives se révoltèrent et deux natives montèrent un complot de natives contre les Afro-américains colonialistes et arrogants. Les deux natives, les deux nègres noirs africains indigènes qui montèrent ce complot s'appelaient Samuel Doe, un Krahn, et Thomas Quionkpa, un Gyo. Les Krahns/Gyos sont les deux principales tribus nègres noires africaines du Liberia. [...]. Les deux révoltés allèrent avec leurs partisans tirer du lit, au petit matin, tous les notables, tous les sénateurs afro-américains. Ils les amenèrent sur la plage. Sur la plage, les mirent en caleçon, les attachèrent à des poteaux. Au lever du jour, devant la presse internationale, les fusillèrent comme des lapins. Puis les comploteurs retournèrent dans la ville. [...]. Il ne faut pas oublier que Samuel Doe avait réussi le coup avec Thomas Quionkpa et Thomas Quionkpa était toujours là. Même les voleurs de poulets de basse-cour le savent et se le disent : quand on réussit un coup mirifique avec un second, on ne jouit pleinement du fruit de la rapine qu'après avoir éliminé le second. [...]. Il (Samuel Doe) tortura affreusement Thomas Quionkpa avant de le fusiller. Sa garde prétorienne se répandit dans la ville et assassina presque tous les cadres Gyos de la République de Liberia. Leurs femmes et leurs enfants. Voilà Samuel Doe heureux et*

trionphant, le seul chef, entouré des seuls cadres de son ethnie Krahn. La République de Liberia devint un État Krahn totalement Krahn. Cela ne dura guère. Car, heureusement, une trentaine de cadres Gyos avaient échappé à leur assassins. [...] »²⁶⁹.

Tel que décrit le conflit libérien laisse aisément percevoir qu'il s'agit d'une opposition ethnique. Cette opposition est née de l'ambition d'une ethnie et de son leader de s'imposer et de régner seul, d'assurer son hégémonie sur l'autre, le tenant dans la subordination. Cet antagonisme fait suite au combat commun qu'elles (les ethnies) avaient mené contre la dictature des colonialistes afro-américains qui les méprisaient. En représailles contre ce mépris, elles ont fait front à la coalition afro-américaine qu'elles ont chassée du pouvoir. Les faits historiques sont repris par le romancier qui met en avant les points saillants de cette Histoire brûlante de la guerre du Liberia dans un souci de résumer toute la trame historique. Nous assistons donc au fait que le romancier s'approprie l'Histoire et ne cible que les moments forts de celle-ci. Il opère donc une sélection qui le mène droit à son but. Les noms propres empruntés à la réalité historique, Samuel Doe, Thomas Quionkpa sont révélateurs de la période historique à laquelle renvoie la relation du récit romanesque. La technique de fictionnalisation de l'Histoire adoptée par le romancier est globalement le résumé des textes historiques. C'est d'ailleurs pour cette raison que les informations que le romancier donne sont fortement nimbées d'Histoire même si les relations de cause à effet qu'il établit entre les différents faits ne sont pas toujours explicites dans les textes historiques. Il imprime ainsi sa marque d'originalité qui le démarque d'une reprise servile et creuse de l'Histoire. Ainsi l'esthétisation de l'Histoire réside-t-elle dans les commentaires qu'il fait des événements historiques qu'il met bout à bout, tout en restant fidèle au fil de l'Histoire de la guerre du Liberia (Cf. annexe IV). Le romancier respecte la structure du déroulement des hostilités. Il légitime même son discours en prenant

²⁶⁹ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris : Seuil, 2000, pp. 103-108.

solidement appui sur l'Histoire dans une tentative de conclusion aux origines et à l'exposition du conflit libérien :

« C'est pourquoi on dit, les historiens disent que la guerre tribale arriva au Libéria ce soir de Noël 1989. La guerre commença ce 24 décembre 1989, exactement dix ans avant, jour pour jour, le coup d'État militaire du pays voisin, la Côte d'Ivoire »²⁷⁰.

Ici, la précision du romancier apparaît et le situe au cœur de l'Histoire. L'exactitude de la date « ce 24 décembre 1989 » et le jeu d'arithmétique auquel il s'adonne « dix ans avant » doublé de la portion facultative incise « jour pour jour » à forte valeur d'appréciation et de précisions atteste que le discours romanesque est fortement inféodé à la chronologie historique. Par ailleurs, cette précision qui semble-t-il n'est pas innocente, attire par conséquent l'attention du lecteur sur les événements troubles vécus par la Côte d'Ivoire à Noël 1999 qui ont vu le putsch du Général Robert Gueï et son accession au pouvoir. Cette technique narrative est une dénonciation par induction. Ce qui participe de sa créativité.

Comparativement à la structure de la guerre civile libérienne (Cf. annexe IV), il pourrait émerger une structure de cette même guerre relativement au texte parcouru qui soit plus explicite (Cf. annexe V).

Comme l'indique le schéma fléché en six étapes, la quête du pouvoir et la conception de sa gestion par les natives Krahn et Gyo naguère unis pour chasser la tyrannie ont été divisés par l'égoïsme de leur leader qui les ont mis aux prises pour leurs intérêts personnels. Nous lisons clairement l'hypotexte historique qui gouverne le récit de cette guerre du Liberia.

²⁷⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 109.

Au-delà de ces principaux rivaux, la guerre civile verra l'apport des seigneurs de la guerre qui sont pour le moins les pires ennemis du peuple. Ces derniers doublent leur goût immodéré du pouvoir par la recherche effrénée du profit que génère la guerre. C'est l'avènement du développement d'un vaste réseau de parrainage. Les nouveaux acteurs de la guerre que sont les seigneurs de la guerre vont brader leur pays déjà en feu au mépris de la vie de leurs compatriotes. *Allah n'est pas obligé* en présente une facette :

« Comparé à Taylor, Compaoré le dictateur du Burkina, Houphouët-Boigny le dictateur de la Côte d'Ivoire et Kadhafi le dictateur de Libye sont des gens bien, des gens apparemment bien. Pourquoi apportent-ils des aides importantes à un fieffé menteur, à un fieffé voleur, à un bandit de grand chemin comme Taylor pour que Taylor devienne le Chef d'un État ? Pourquoi ? Pourquoi ? De deux choses l'une : ou ils sont malhonnêtes comme Taylor, ou c'est ce qu'on appelle la grande politique dans l'Afrique des dictatures barbares et liberticides des pères des nations »²⁷¹.

Les concours de Compaoré, Houphouët-Boigny et de Kadhafi que le narrateur précise ne manquent pas de l'exaspérer. Il n'établit pas la logique entre leur action de soutien à un dictateur-seigneur-de-la-guerre et la conscience que l'on pourrait avoir d'une guerre qui tue des milliers d'innocents. Cette exaspération est notable dans le double questionnement « Pourquoi ? Pourquoi ? » qui démontre l'absurdité de leur caution et de leur soutien à Taylor.

Le témoignage de l'Histoire est tout aussi tétanisant face à la grande mascarade que les autres pays ont ourdie contre le peuple libérien. Les témoins

²⁷¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 71.

privilégiés de l'Histoire, journalistes et historiens peuvent rapporter à l'image de François-Xavier Verschave que :

« Qui a permis ce cycle de massacres, d'exactions, de mutilations ? L'alliance de Charles Taylor, Blaise Compaoré et Muammar Kadhafi, bénie et promue par la Françafrique.

Mué en président, le seigneur de la guerre libérien Charles Taylor a été reçu avec les honneurs à l'Élysée dès la fin septembre 1998. Normal : dirigeant d'un pays anglophone, il est francophone et francophile. Michel Dupuch, le patron de la « cellule africaine » officielle, a été initié à l'Afrique par l'un des parrains de Taylor, le président ivoirien Houphouët – Boigny – auprès duquel il fut ambassadeur durant quatorze ans. Il connaît parfaitement le dossier libérien, avec, selon la Lettre du Continent, «un penchant très favorable à Charles Taylor». Celui-ci continue de se comporter en chef de faction. (...) »²⁷².

Le mot est lâché «parrain» ; comme nous l'avons indiqué plus haut, Charles Taylor bénéficie d'un soutien international que tout homme sensé ne comprendrait pas. L'alliance qu'il a avec les Chefs d'État d'autres pays est une sorte d'alliance contre nature si tant est que l'intérêt du peuple meurtri du Liberia devait primer sur tout autre intérêt. Les mêmes acteurs sont nommément identifiés par François-Xavier Verschave. Il s'agit entre autre de Compaoré, Kadhafi, Houphouët-Boigny et plus manifestement de la France à travers Michel Dupuch qui réserve à son hôte un accueil triomphant et chaleureux à l'Élysée.

²⁷² François-Xavier Verschave, *Op. Cit.*, p. 84.

Le soutien à Taylor s'est manifesté même et surtout au niveau matériel et humain. Au-delà de la caution morale que nous percevons à travers la notion de « parrainage » qui s'est surtout manifesté par le mutisme coupable de la France et de ses anciennes colonies – toujours sous dominations idéologiques, politique et économique – que Taylor, dans un monde quasiment et étrangement muet sur son action dévastatrice, a interprété comme un feu vert à la destruction des siens, la coalition internationale qui lui apportera des aides humaines et matérielles qu'il paie avec le butin de guerre.

En témoignage ces mots de Maria Sanon :

« Les militaires burkinabé ayant participé à la guerre au Liberia et en Sierra Leone réclament du régime de Blaise Compaoré un autre «geste» de 15 milliards [de francs CFA]. Dans une lettre adressée au Collège des Sages et au journal l'Indépendant, ces militaires racontent comment ils ont participé et survécu à la guerre du Liberia et quels ont été les termes de l'accord qu'ils ont passé avec le régime en place avant de s'embarquer dans cette aventure macabre. [...]. Ils prennent à témoin le président libérien Charles Taylor [...].

La guerre au Liberia et en Sierra Leone nous valent aujourd'hui une haine séculaire des peuples dont les fils et filles ont péri ou ont été handicapés de nos mains, le risque de vengeance est tel que tout Burkinabé qui s'aventure de nos jours dans ces pays doit désormais compter avec »²⁷³.

²⁷³ François-Xavier Verschave, *Op. Cit.*, p. 87.

Ces propos font état de la participation effective de militaires burkinabés au côté des troupes de Charles Taylor et de Foday Sankoh. La dénonciation de cette participation par ceux mêmes qui l'on menée réside dans le fait que ces derniers ont été trahis par les commanditaires de la mission. Les clauses du contrat passé entre les deux parties n'ayant pas été respectées, l'une des parties, celle qui s'est sentie dupée a dévoilé au grand jour tout le manège qui a scellé les sorts des peuples libériens et sierra léonais au grand dam des commanditaires des différents conflits. Ces révélations font état de ce que les guerres tribales du Liberia et de la Sierra Leone ont un lien étroit. C'est certainement la même qui se poursuit d'un pays à l'autre. C'est ce qui explique que les acteurs sont les mêmes. Le parcours de l'enfant-soldat que Kourouma met en œuvre est très expressif. En effet, Birahima sera respectivement enrôlé dans les factions du Liberia et dans celle de la Sierra Leone. Cette mise en scène du personnage par le romancier est révélatrice de la vérité historique qui établit un lien étroit, une corrélation forte ou une liaison covalente – en terme de chimie – entre les conflits libériens et sierra léonais. C'est ce qui explique que les Burkinabés aient été à la fois présents au Liberia et en Sierra Leone. Un rapport américain précise en juillet 1999 :

« Récemment, l'Ukraine a envoyé des armes au Burkina Faso, indiquant sur les certificats de destination que ce pays était l'acheteur. Ouagadougou a ensuite cédé les armes aux combattants du R.U.F. en Sierra Leone »²⁷⁴.

La fourniture des armes de la Sierra Leone, par le Burkina Faso, s'inscrit dans le mouvement de parrainage de Compaoré aux seigneurs de la guerre et surtout expose le dessein inavoué du commanditaire de déstabiliser ces pays pour en tirer un profit certain. La Sierra Leone et le Liberia sont donc victimes des

²⁷⁴ François-Xavier Vershave, *Op. Cit.*, p. 97.

richesses naturelles dont ils sont pourvus. Leurs forêts et la richesse de leur sous-sol fondent leur malheur dans un contexte de guerre.

Par ailleurs, François-Xavier Verschave est plus expressif et clair sur les relations qui lient Charles Taylor à Foday Sankoh. Il écrit :

« Racontant la succes story de Charles Taylor, j'avais exposé au passage la mission qu'il confia à l'un de ses sbires, Foday Sankoh, natif de la Sierra Leone. Propager la guerre en ce pays voisin du Liberia, regorgeant de diamants. Sankoh, ex-Caporal de l'armée britannique, a donc créé une filiale du «Front Patriotique» de Taylor : le Revolutionary United Front (R.U.F.). Avec le même business-plan »²⁷⁵.

Ainsi clairement libellé, le rattachement de Sankoh à Taylor fait de la guerre civile en Sierra Leone un appendice de la guerre du Liberia ; la première est installée dans une relation de prolongement par continuité de la seconde. Ce tandem fera du trafic son enjeu et du massacre et de l'horreur les moyens pour y parvenir. François-Xavier Verschave rapporte :

*« Aux entreprises françafricaines, Taylor a de nouveau fait miroiter l'or, les diamants, le fer, le bois, le caoutchouc, dont son pays est richement pourvu [...].
Le président libérien continue cependant de s'adonner aux trafics en tous genres, dont la capitale Monrovia est une plaque tournante : pavillons de complaisance, drogue, armes, diamants de contrebande. Selon le département d'État américain, Taylor est devenu un acteur important*

²⁷⁵ François-Xavier Verschave, *Op. Cit.*, p. 81.

du circuit parallèle des diamants. Ce qui lui permettrait d'acquérir des armes pour le R.U.F. »²⁷⁶.

Les diamants, le bois, l'or, le fer et le caoutchouc du Liberia et de la Sierra Leone ont muselé les pays voisins et les investisseurs qui assistent coupables à la grande tuerie organisée et planifiée par Taylor. Pendant qu'une tête tombe au Liberia ou qu'un obus dévaste Freetown, certaines entreprises s'installent paradoxalement à Monrovia. Cet engrenage infernal écrase les peuples soumis aux inhumanités les plus inimaginables.

L'historien et le romancier s'accordent pour jeter le même regard sur la pratique de l'horreur en Sierra Leone. L'horreur devient une institution de guerre. Le romancier note :

« Foday donna les ordres et des méthodes et les ordres et les méthodes furent appliqués. On procéda aux «manches courtes» et aux «manches longues». Les «manches courtes», c'est quand on ampute les avant-bras du patient au coude ; les «manches longues», c'est lorsqu'on ampute les deux bras au poignet.

Les amputations furent générales, sans exception et sans pitié. Quand une femme se présentait avec son enfant au dos, la femme était amputée et son bébé aussi, quel que soit l'âge du nourrisson. Autant amputer les citoyens bébés car ce sont des futurs électeurs »²⁷⁷.

Foday Sankoh invente une stratégie ignoble d'opposition aux élections. Selon le roman de Kourouma, Sankoh soutient que c'est parce qu'ils ont

²⁷⁶ François-Xavier Verschave, *Op. Cit.*, p. 85.

²⁷⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 179.

des mains que les citoyens vont aux élections. Alors pour empêcher les élections, il faut les priver de ce qui leur permet de voter. Une telle décision fait état d'une sorte de dérèglement mental.

Cette lecture est aussi perceptible dans les propos rapportés par François-Xavier Verschave :

« Son chef, le colonel Med, lui ordonne de couper les deux mains à un civil. Sheriff obéit sans sourciller. « Avec la drogue, la vie d'un homme n'avait pas plus de valeur que celle d'un poulet », dit-il. Sheriff a fait ses preuves. Désormais il sera le coupeur de mains attitré du colonel Med. Sheriff Coroma devient « Cut hands ». [...].

« Parfois, une dizaine de prisonniers étaient alignés devant moi et attendaient leur tour ». Assis à côté de Sheriff, le colonel Med est le grand ordonnateur de ces atrocités. Il demande aux victimes : « manches courtes » ou « manches longues », l'amputation au-dessus du coude ou au niveau des poignets. Les suppliciés pouvaient aussi opter pour le sacrifice d'un pied, d'une jambe ou d'une oreille. Ou bien choisir de mourir. [...]. « La plupart du temps, le colonel Med était de mauvaise humeur. Il choisissait la double amputation des bras ». [...].

Lorsque les enfants n'avaient pas mangé de viande depuis plusieurs jours, on ordonnait à « Cut hands » de ramasser les mains et les bras amputés. « Je les mettais dans un grand sac, et puis je les jetais dans une grosse marmite. On appelait ça la soupe rebelles. Les adultes n'en mangeaient jamais » »²⁷⁸.

²⁷⁸ François-Xavier Verschave, *Op. Cit.*, p. 82.

Cette *interview* commentée expose le calvaire des populations et la totale déshumanisation des rebelles. La superposition des deux discours historique et romanesque démontre combien l'horreur a atteint son comble. Elle est une horreur majuscule qui laisse entrevoir la bestialité la plus achevée des seigneurs de la guerre et des enfants-soldats. Ou l'homme a-t-il dépassé les limites de la bête ? Les adultes qui transforment les enfants en coupables en leur inculquant le cannibalisme dont ils s'excluent eux-mêmes, ont fait des guerres tribales du Liberia et de la Sierra Leone une guerre des enfants.

Drogés, ils ne s'appartiennent plus et se laissent guider comme des automates. Les guerres tribales ont rapproché les limites de l'humanité, peut-être ont-elles été franchies. En témoignent ces remarques d'une teneur sarcastique très élevée du narrateur – personnage Birahima dans *Allah n'est pas obligé* :

« *Tous les villages que nous avons eu à traverser étaient abandonnés, complètement abandonnés. C'est comme ça dans les guerres tribales : les gens abandonnent les villages où vivent les hommes pour se réfugier dans la forêt où vivent les bêtes sauvages. Les bêtes sauvages ça vit mieux que les hommes. À faforo !* »²⁷⁹.

Les horreurs de la guerre ont vidé les villages de leurs habitants. Cet exode massif vers les forêts est la preuve de la psychose générale qu'a générée la guerre. Les rebelles qui sillonnent les villages à la recherche d'enfants otages qui deviendront enfants-soldats, battent les forêts pour en soustraire les populations épuisées. Le phénomène des enfants-soldats aura un effet retentissant lors des guerres tribales du Liberia et de la Sierra Leone. Cette déculpabilisation coupable des adultes est la grande innovation de cette fin de siècle.

²⁷⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 96.

C3 - Le phénomène des enfants-soldats

Le phénomène des enfants-soldats est une stratégie de guerre que nombre de guerres civiles ont fait connaître au monde en cette fin du XXe siècle. Comme s'ils voulaient fuir la responsabilité des guerres qu'ils ont générées et faire partager la culpabilité à tous, les adultes ont mêlé les enfants à leur guerre. Ces derniers à la fois acteurs et victimes se sont métamorphosés en des machines à tuer qui n'ont ni remords ni regrets.

L'innocence et la candeur infantiles se sont muées en barbarie et en cruauté. Du Liberia à l'Afghanistan, en passant par la Sierra Leone, le Rwanda, la Somalie, Djibouti, l'Herité et bien d'autres contrées encore, toujours le même manège macabre. Retirés des écoles, les enfants sont sur les fronts de guerre. Leur participation aux différentes guerres constitue à juste titre une entorse dans l'Histoire. L'Histoire l'a retenu mais non seulement l'Histoire, l'acuité du phénomène des enfants-soldats fait de lui un sujet capté par les journalistes, les romanciers, les dramaturges, les poètes, en un mot par tous les lecteurs de société. Ces différents regards produisent une sorte de polygénèse au sujet des récits que le phénomène génère. Cette polygénèse qui pose *de facto* le problème de l'influence et surtout celui de l'antériorité et de la postériorité des œuvres les unes par rapport aux autres, met en relief le point de convergence du traitement de la notion d'enfants-soldats par les différentes sensibilités sociales. La polygénéité de la notion d'enfants-soldats rend possible, par exemple, la superposition de l'Histoire et du roman mais plus encore des reportages journalistiques et de la fiction. Tous les témoins oculaires, historiens, romanciers et journalistes imprimeront leurs marques à la mémoire du passé en s'inscrivant dans leur temps, leur présent.

Ahmadou Kourouma a – pour coller à son temps – pu mettre en œuvre dans *Allah n'est pas obligé* l'enfant-soldat Birahima qui part à l'assaut du Liberia et de la Sierra Leone dévastés et ravagés par la guerre civile. Incorporé dans des

factions avec d'autres enfants-soldats pour qui la drogue est l'aliment de base et la kalachnikov le jouet ; dépourvus de toute sentimentalité. Dans ses randonnées picaresques, il rendra hommage à ses compagnons décédés dans des «oraisons funèbres» que le romancier a consignés dans des récits enchâssés. Birahima le narrateur – personnage a pu constater :

« L'enfant-soldat est le personnage le plus célèbre de cette fin du vingtième siècle. Quand un soldat-enfant meurt, on doit donc dire son oraison funèbre, c'est-à-dire comment il a pu dans ce grand et foutu monde devenir un enfant-soldat ? »²⁸⁰.

Le narrateur constate sans ambages la célébrité de l'enfant-soldat qui fait de la notion un phénomène généralisé. De plus il emploie indifféremment « enfant-soldat » et « soldat-enfant ». La conjugaison et la jonction des deux termes « enfants » et « soldats » loin de représenter une fantaisie scripturale et créatrice, a une portée psychologique capitale. Dans la composition « enfant-soldat » l'antéposition de « enfant » à « soldat » met en avant la personne de l'enfant comme une victime. L'enfant subit de force son incorporation et change ainsi de vie. L'enfant à ce moment est encore pourvu de tout ce qui se rapporte à sa qualité et à son état d'enfant dont sa candeur et son innocence vis-à-vis de la guerre à laquelle il participe contre son gré. Le mot composé « soldat-enfant » dans lequel la postposition du mot « enfant » au substantif « soldat » le pose non plus comme une victime mais comme un « victimaire » pour emprunter l'expression de Harris Memel Föté. Ici, l'enfant est celui qui inflige le mal, il est le bourreau, c'est-à-dire le soldat. Il est d'abord soldat et en a tous les attributs avant de se savoir enfant. Ce qui prime ce n'est plus sa qualité d'enfant mais son état de soldat, de guerrier dont les attributs sanguinaire et cruel sont aussi les siens.

²⁸⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 93.

Nous remarquons donc que la commutativité des notions « enfant » et « soldat » dans les syntagmes nominaux « enfant-soldat » et « soldat-enfant » pose au fond la transformation de la victime en victimaire qui révèle l'altération des enfants par la guerre. Elle met en relief la corrosion que ces derniers subissent, tant au niveau mental qu'au niveau physique. Elle expose surtout la dialectique négative inhérente à la guerre civile qui est la dégradation du gratin social et culturel à travers la dégradation mentale et psychique des enfants.

Dans ses pérégrinations, Birahima l'« enfant-soldat » puis le « soldat-enfant » puisqu'il n'avait pas encore transgressé les lois des troupes des « enfants-soldats », c'est-à-dire restant toujours puceau donc enfant, sera initié à l'art de la guerre tribale et à tous ses corollaires. Haschich et tueries sanglantes. Dans l'une de ses remarques, nous lisons concernant la guerre civile :

« Le village des natives, des indigènes, de Zorzor s'étendait à un kilomètre du camp retranché. Il comprenait des maisons et des cases en torchis. Les habitants étaient des Yacous et des Gyos. Les Yacous et les Gyo, c'étaient les noms des nègres noirs africains indigènes de la région du pays. Les Yacous et les Gyos étaient les ennemies héréditaires des Guérés et des Krahns. Guéré et Krahn sont les noms d'autres nègres noirs africains indigènes d'une autre région du foutu Liberia. Quand un Krahn ou un Guéré arrivait à Zorzor, on le torturait avant de le tuer parce que c'est la loi des guerres tribales qui veut ça. Dans les guerres tribales, on ne veut pas les hommes d'une autre tribu différente de notre tribu »²⁸¹.

²⁸¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 76.

Dans cette logique de la guerre tribale qui oppose irrémédiablement Yacous et Gyo aux Guéré et aux Krahn, les enfants-soldats sont initiés à éliminer systématiquement ceux qui n'appartiennent pas à leur clan ou tribu. De même ils sont initiés à la drogue :

« La première fois que j'ai pris du hasch, j'ai dégueulé comme un chien malade. Puis c'est venu petit à petit et rapidement, ça m'a donné la force d'un grand »²⁸².

Le "hasch" est le canal par lequel l'enfant devient soldat, c'est-à-dire fort et impitoyable. La drogue est l'opérateur de transformation. C'est ce que nous lisons dans les propos de « Captain Blood » - dont le nom attire l'attention du lecteur sur sa curiosité (blood = le sang). Patrick Saint-Paul rapporte dans son article « tortionnaire à onze ans au Sierra Leone » :

« Son meilleur souvenir d'enfance, c'est « Quand on a aligné deux cents personnes dans un village et que j'ai eu le droit de les descendre avec une mitrailleuse de gros calibre ». Son rêve ? « Que la guerre recommence en Sierra Leone. Sinon je retournerai me battre au Liberia » »²⁸³.

Baptisés dans le sacerdoce de la guerre, les enfants-soldats n'ont que la guerre comme espace de vie. Ils se réalisent à la guerre et souhaitent par conséquent qu'elle perdure. Mais comment en sont-ils arrivés à un tel degré d'insensibilité, à de telles horreurs, sur quels critères sont-ils recrutés ? Ces interrogations semblent trouver réponse dans les dires de Birahima :

²⁸² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 81.

²⁸³ François-Xavier Verschave, *Op. Cit.*, p. 83.

« Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a pas de rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfants-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah »²⁸⁴.

Il apparaît clairement que l'enfant-soldat n'a plus de repère. Il est désemparé dans une société violente qui lui brandit le spectre de l'horreur comme voie à suivre. Il n'a pas de famille, donc pas d'affection. Ce manque cruel d'affection doublé de son quotidien d'éclats d'obus, de crépitements de mitraillettes, de détonation de bombe, ont fait de lui un être perdu. Un être profondément bouleversé et sérieusement ulcéré qui a une revanche à prendre sur la vie et les conditions qu'elle offre. Le corps d'enfants-soldats devient une sorte de refuge nécessaire. Autant y adhérer que d'y être opposé. Il devient un besoin, un moyen d'expression et une autre façon de se faire valoir même si on a tout perdu. C'est d'ailleurs ce qui expliquerait les surnoms de caïds que les compagnons de Birahima se donnent comme Sosso La panthère, Tête brûlée et Siponni La vipère entre autres. Ce sont des sobriquets qu'ils ont mérités après avoir démontré leur bravoure, leur témérité ou leur hargne. Tous unis pour et par la même cause, ils se défendront contre leur triste sort. Le dépit du Commissaire de l'O.N.U. aux droits de l'homme est manifeste dans ce rapport de l'A.E. que cite François-Xavier Verschave :

« Plusieurs milliers de personnes, dont des femmes et des enfants, ont été délibérément tués et mutilés. Les femmes et les filles sont systématiquement violées, les maisons brûlées et détruites, les biens pillés, les enfants sont

²⁸⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 125.

enlevés, drogués et contraints d'infliger des atrocités à leur propre peuple »²⁸⁵.

Le constat est triste, sur les traces des soldats-enfants, le vol, le viol, la fumée et les enlèvements. Ils sont les maîtres absolus et rien ni personne ne leur résiste. Ils sont galvanisés par les seigneurs de la guerre ; leurs faits et gestes sont légitimés et approuvés par ces derniers. Cet encensement pousse les enfants-soldats à bout pour qui tuer est un plaisir. Armes au point, profondément immunisés par la drogue, bardés de gris-gris – scientifiquement douteux et non prouvés mais culturellement et psychologiquement efficaces -, les enfants accomplissent la sale besogne de raser les villages par les rafales et par le feu. C'est l'exemple de Tête brûlés :

« Brusquement, équipé de plusieurs colliers de grigris, le kalach au poing, Tête brûlée avançait vers les premières cases du village. Il avançait en mitraillant comme un dingue, en mitraillant sans répit, en mitraillant comme dix. [...]. Tête brûlée avec les fétiches venait de conquérir Niangbo ! [...] »²⁸⁶.

Cette prouesse de tête brûlée est ce à quoi les enfants-soldats se livrent sous la bannière de leurs seigneurs et généraux de la guerre. L'endoctrinement était le mode de persuasion le plus usité, en témoignent ces propos recueillis par Rémy Ourdan dans « Au cœur des Ténèbres », in *Le Monde* du 1^{er} décembre 1999 cité par François-Xavier Verschave :

« Ils étaient endoctrinés, aussi : «Vous êtes l'armée de libération. Vous vous battez pour défendre le peuple

²⁸⁵ François-Xavier Verschave, *Op. Cit.*, p. 83.

²⁸⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 128-129.

sierra léonais contre la tyrannie de l'État corrompu». On les saoulait enfin de films d'action américains, Rambo et compagnie »²⁸⁷.

Ces enfants-soldats sous le double martelage des discours lénifiants et l'impact des héros de cinéma sont comme des chiens de chasse à la poursuite du gibier. Ils sont chauffés à blanc, conditionnés et prêts à massacrer pour le plaisir et le prestige. Certains sont même de véritables mercenaires appâtés par l'argent du trafic intense qu'occasionne et nourrit la guerre. Dans l'article «Tortionnaire à onze ans en Sierra Leone» paru dans *Le Figaro* du 28 septembre 1999, Mohamed raconte comment les enfants-soldats étaient traités :

« « Vous pouvez pas comprendre, on se met dans un tel état que l'on se marre devant toute cette violence, on trouve ça excitant, on n'a pas de limites. [...]. On était tellement drogués qu'on n'avait envie que d'une chose: tout détruire. C'est exactement ce que les rebelles veulent ». Dans les villages, « On devait d'abord séduire la population. Après, s'il y avait résistance, tout était permis et couper une main ou un pied, c'était comme une sorte de chasse aux trophées. On était des guerriers. Il fallait qu'on revienne avec grandeur auprès du groupe, qu'on montre notre force. Tout est bien organisé, vous savez. Ils structurent la violence, mais ce qu'ils veulent, c'est prendre le pouvoir » »²⁸⁸.

Ces propos achèvent de catégoriser les guerres tribales menées par les enfants-soldats. Les différentes structures des guerres civiles présentées par le

²⁸⁷ François-Xavier Verschave, *Op. Cit.*, p. 82.

²⁸⁸ *Idem*, pp. 81-82.

romancier et l'historien se recourent dans un schéma actantiel que nous avons bâti autour des enfants-soldats dans les guerres du Liberia et de la Sierra Leone.

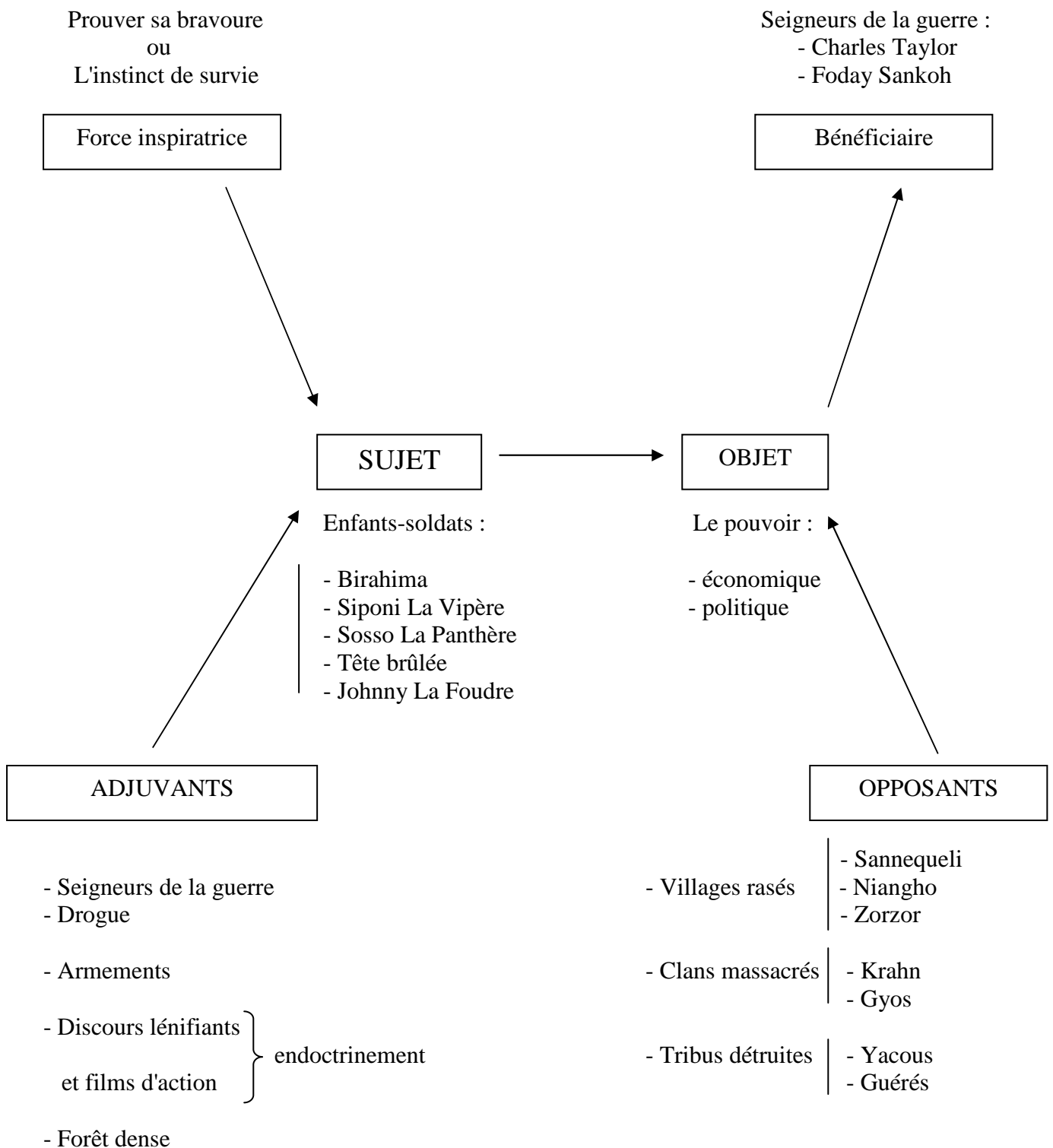


Schéma actantiel des guerres civiles

La remarque qui est frappante dans la structure proposée est que bien qu'étant les sujets quêtes, les sujets de l'action, les bénéficiaires des combats ne reviennent pas aux enfants-soldats. Cela dénote qu'ils sont des pions manipulés par les seigneurs de la guerre qui sont les maîtres du jeu.

Les enfants-soldats n'ont pas conscience de la guerre qu'ils mènent, ils l'abordent seulement au premier degré, c'est-à-dire tuer pour tuer. Ce qui les inspire est de prouver les uns aux autres qu'ils sont braves et à même de rivaliser de bravoure. D'autres fois ils luttent pour survivre. Ils puisent leur force des discours que leur tiennent les seigneurs de la guerre et des films que ces derniers leur projettent. Au cœur des forêts insondables, ils sont drogués et armés jusqu'aux dents. Ces faits décuplent leur plaisir de tuer qui les amène à prendre le pouvoir économique et politique des villages qu'ils rasant, pillent et détruisent. Le butin de guerre est versé aux seigneurs de la guerre. Tel est le cycle des guerres que nous avons indiqué schématiquement. C'est une structure qui se reconstruit chaque fois dans la mesure où les villages rasés voient leurs enfants enrôlés dans les troupes. La vengeance amène ces derniers à faire subir à d'autres le sort qu'ils ont - eux - subi. Il se déroule alors une spirale de guerre qui a l'effet d'une bombe à retardement ou d'un volcan endormi qui, on ne sait quand, rentrera en action.

Si les ballets diplomatiques de l'O.N.U, de l'O.U.A. et l'intervention de l'E.C.O.M.O.G. n'ont pu totalement juguler les guerres libérienne et sierra léonaise, c'est la confirmation de ce que le traumatisme et les plaies sont difficiles à cicatriser. Les populations martyrisées vivent encore avec des souvenirs macabres qui hantent leur nuit hérissée de cauchemars. Car comme nous le savons, les notions de tribalisme et de nation évoluent inversement dans la même direction. Ainsi l'idée de nation régresse-t-elle quand les effets du tribalisme s'aggravent. Peut-être est-il temps de regarder vers de nouveaux rivages en pensant les plaies du passé certes douloureuses, mais tout de même altérable. C'est probablement sur les cendres fumantes des corps et villages calcinés, d'une Histoire rétrospectivement

triste que les hommes et les femmes des pays charcutés et balafrés par les guerres civiles, bâtiront des nations fortes. Yves Lacoste le pense à condition que les intellectuels jouent leur partition. Il écrit en substance :

« Il faut que le tribalisme et le séparatisme, qui sont l'expression de difficiles problèmes géopolitiques internes, reculent devant l'expansion progressive d'une représentation géopolitique somme toute nouvelle dans beaucoup de pays d'Afrique, celle de la nation et de son unité. Et ce sont les intellectuels, parce qu'ils ont des idées, parce qu'ils écrivent et parlent aux autres, qui peuvent jouer un rôle essentiel dans la construction de la nation »²⁸⁹.

Les Indépendances dont il était attendu une prise en charge des colonies par elles-même, vont laisser les Africains sur leur fin. Aspiration jamais assouvie, la liberté est un idéal auquel les désirs et le quotidien de l'Afrique sont asymptotiques. Les romans de Kourouma reprennent à leur compte cette triste réalité qui éveille dans l'opinion publique les pessimismes les plus irréductibles. Le poids écrasant des guerres du Liberia et de la Sierra Leone est lisible dans les pérégrinations de Birahima l'enfant-soldat devenu le symbole d'une certaine enfance africaine en ballottage et sans repères. C'est dans ce climat de tension généralisée, inchangé depuis les Indépendances qu'on aperçoit à juste titre les « guides providentiels » africains, ces hommes de paille à la solde de leurs intérêts personnels et de ceux de l'Occident manipulateur. Ennemis de leur peuple crevant dans la misère et le dénuement sur des territoires où il ne fait plus bon vivre. Le romancier a réussi par la technique de la figuration à représenter sous des voiles transparents Houphouët-Boigny, Eyadéma, Hassan II, Bokassa, Sékou Touré, et

²⁸⁹ Yves Lacoste, « Afriques blanches, Afriques noires », in : *Hérodote*, Revue de géographie et de géopolitique, Paris : Ed. François Maspéro, juillet-septembre 1992, p. 37.

bien d'autres dictateurs sur une sorte d'arbre généalogique qui allie parenté et similitudes. Notre préoccupation dans la seconde partie du travail est de déceler les visages qui se cachent derrière les hommes de papier que présente Kourouma tout en mettant en évidence les rapports entre les espaces fictifs et les espaces historiques et réels dans lesquels évoluent les personnages de la fiction et de l'Histoire. Cette perspective d'étude nous permet de montrer comment l'auteur s'inspire de l'Histoire pour créer sa fiction.

DEUXIÈME PARTIE

LES CATÉGORIES ROMANESQUES SOUS
LA PRESSION DE L'HISTOIRE DANS LES
ROMANS DE KOUROUMA : DES
INDÉPENDANCES AUX GUERRES TRIBALES

CHAPITRE I : PERSONNAGES FICTIFS ET ACTEURS HISTORIQUES, POUR UNE DIALECTIQUE ACTANTS/ACTEURS, HOMMES DE PAPIER/HOMMES DE CHAIR

En attendant le vote des bêtes sauvages met en œuvre une famille de dictateurs dont chacun dans sa pratique du pouvoir développe une composante de la dictature en tant que système liberticide de gestion des peuples. Dans l'élaboration du système des personnages, la dictature devient un moule générique et englobant dans lequel s'inscrivent les différents personnages. La dictature est donc dans cette perspective un actant dans la mesure où elle n'est pas définie d'avance mais ce sont les personnages qui, dans leur évolution, la réalisent. Dans le même temps, la notion abstraite de dictature est anthropomorphisée dans le texte puisque les acteurs, c'est-à-dire les personnages et leurs actions sont la preuve et la manifestation de cette abstraction. La dictature prend donc un corps de personnage. Ce jeu de conversion mutuellement réversible est remarquable dans le rapport entre l'actant comme l'appréhende Jacques Fontanille¹ dans sa déduction démonstrative, et l'acteur que le lecteur conçoit à deux niveaux.

« La notion d'actant est une notion abstraite qui doit être avant toute chose distinguée des notions traditionnelles ou intuitives de personnage, protagoniste, héros, acteur ou rôle. Ces dernières partent toutes de l'idée que certaines entités textuelles représentent des êtres humains et qu'elles ont une fonction dans l'intrigue narrative, ou occupent une place dans (ou sur) une scène ; à partir de cet arrière-plan commun, les différentes notions varient selon l'importance de la place ou de la fonction qu'elles

¹ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges : Pulim, 1998, p. 141.

désignent (cf. acteur/héros) selon qu'on met l'accent plutôt sur la fonction de représentation d'un être humain ou sur la participation à l'intrigue (personnage/protagoniste). Mais, quelles que soient les nuances entre ces notions, elles présupposent toute l'existence textuelle indiscutée d'entités représentatives, [...] tout est à construire et notamment l'identité des figures anthropomorphes qui semblent s'y manifester. [...]. L'actant est donc cette entité abstraite dont l'identité fonctionnelle est nécessaire à la prédication narrative ».

La conception double de l'acteur d'abord en tant que personne, héros ou protagoniste du récit, donc du roman, et ensuite en tant que personne historiquement repérable dans l'extra-texte, dans la société de l'auteur qui a conditionné ses écrits, développe une dialectique entre acteur et actant, dans l'absolu, et entre personnage de papier et personne de chair dans notre travail. Cette composition complexe du système d'écriture de Kourouma qui prend l'Histoire comme substrat de son inspiration inventive pose l'Histoire tour à tour comme un postulat dogmatique sous-jacent à la fiction romanesque et comme simple constat à démontrer. Le lecteur oscille donc dans ses analyses entre la « fictionalisation de l'Histoire »² et « l'historicisation de la fiction »³, au sens où l'entend Paul Ricœur, tant le rapport entre l'Histoire et la fiction romanesque est intime dans les romans de Kourouma. La présentation ou la figuration des personnages mis en œuvre par Kourouma est une pâle copie des informations historiques reçues par l'auteur. Le côté inventif et génial de l'auteur relève de la manipulation au sens expérimental du terme de l'information historique. En

² « [...] Il s'agit bien du rôle de l'imaginaire dans la visée du passé tel qu'il fut. D'autre part, s'il ne s'agit aucunement de renier l'absence de symétrie entre passé «réel» et monde «irréel», la question est justement de montrer de quelle façon, unique en son genre, l'imaginaire s'incorpore à la visée de l'avoir-été, sans en affaiblir la visée «réaliste» », Paul Ricœur, *Temps et récit*, Tome III (le temps raconté), Paris : Seuil, 1985, p. 331.

³ « [...] Ici l'hypothèse selon laquelle le récit de fiction imite d'une certaine façon le récit historique. Raconter quoique ce soit, disais-je, c'est raconter comme s'il s'était passé. Jusqu'à quel point le comme si passé est-il essentiel à la signification-récit ? », *Idem*, p. 343.

présentant successivement Tiékoroni, Bossouma, Nkountingui Fondio, l'homme au totem chacal et l'homme au totem léopard, Kourouma a exhumé – si l'on s'en tient aux rôles actantiels joués par ces personnages – l'histoire des figures politiques aujourd'hui mythiques de l'Afrique coloniale pour certains, et indépendante et post-coloniale pour d'autres. Il se forme des couples historico-romanesques qui nourrissent le rapport entre l'Histoire et la fiction d'une part et d'autre part, favorisent et ravivent la dialectique entre acteurs et actants, hommes de chair et hommes de papier.

Les couples Koyaga/Gnassingbé Eyadéma, Bossouma/Bokassa, l'homme au totem léopard/Mobutu, Nkountigui Fondio/Sékou Touré, Tiékoroni/Houphouët-Boigny et l'Homme au totem hyène/Hassan II sont révélateurs de cette dialectique.

A - KOYAGA/EYADÉMA

La présentation et le parcours de Koyaga sont à bien des niveaux semblables à l'évolution sociale et politique de Gnassingbé Eyadéma. À la publication de *En attendant le vote des bêtes sauvages*, cette forte similitude entre Koyaga l'homme de papier et Eyadéma l'acteur historique a fait établir au lecteur un rapport de corrélation entre ces deux catégories de personnages : la fictionnelle et l'historique. Ce rapport de corrélation entre elles implique inévitablement un rapport perpétuel entre l'Histoire générale et les romans de Kourouma. La fiction romanesque est fortement influencée par l'Histoire si on tient compte de sa constante présence dans le roman. Ahmadou Kourouma a éclairé le lecteur sur la relation qu'il a établie entre Koyaga et Eyadéma. À Abidjan, il confiait :

« J'ai voulu présenter Eyadéma. Koyaga c'est Eyadéma. Je suis tombé sous le charme de ce dictateur. Eyadéma est certes un homme frustré, mais sa gestion du pouvoir m'étonne et me passionne. Il gère le pays comme sa famille. Il commence à recevoir ceux qui veulent le rencontrer très tôt. J'ai moi-même été reçu par lui à son palais – quand j'étais en fonction au Togo – à 4 heures du matin. Le titre de mon roman m'a été inspiré par lui ; car j'avais un boy qui soutenait que même si les hommes ne voulaient pas voter pour lui, Eyadéma transformerait les animaux sauvages de la brousse en électeurs. Ce qui suppose qu'il gagnera toujours les élections. À la publication de mon roman, ses conseillers lui ont rapporté que je faisais ses éloges. Et je crois que ce sont eux qui ont compris ma pensée ; car j'ai de la sympathie pour lui. Il m'a donc invité mais mes proches m'ont déconseillé d'y

aller car je risquais ma vie. Je reconnais avoir exposé ses côtés sombres »⁴.

Ces propos sans ambiguïté de l'auteur qui affirme s'être inspiré d'Eyadéma pour figurer Koyaga révèlent déjà l'interaction entre le roman et l'Histoire, qu'elle soit écrite ou transmise de bouche à oreilles. Les précisions de l'auteur nous indiquent clairement que Kourouma est un lecteur de l'Histoire. Son assertion est pleine d'ironie quand on sait qu'il décrie les méandres rocaillieux d'un pouvoir acquis dans le sang et exercé par la répression dans une flambée avérée de mysticisme inhérent à la personne même du dictateur. De l'élimination de Fricassa Santos Président de la République du Golfe, à la prise du pouvoir, Koyaga rappelle à bien des points Gnassingbé Eyadéma qui assassina Sylvanus Olympio premier Président du Togo et instaura un pouvoir despotique.

A1 - Fricassa Santos le père de l'indépendance de la République du Golfe :

Les conditions d'accession à l'indépendance du Togo que présente l'Histoire légitiment et justifient le rapprochement que l'on pourrait faire entre Fricassa Santos et Sylvanus Olympio. Malgré la multiplicité des documents écrits sur le Togo, un nombre bien restreint expose avec objectivité ce qu'a été la vie de cette nation. C'est ce qui nous a amené à nous fonder essentiellement sur le livre de Comi M. Toulabor, une des victimes d'Eyadéma qui, même s'il ne peut être entièrement objectif, a le mérite d'exposer, au contraire des hagiographes du dictateur, les cotés lugubres du pouvoir de ce dernier. Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* rapporte que :

« C'est devant les observateurs internationaux dépêchés par l'ONU qu'eurent lieu l'ouverture des urnes, le

⁴ Ahmadou Kourouma, entretien réalisé à Abidjan le 20 août 2000.

dépouillement du scrutin. Les administrateurs coloniaux n'en crurent pas leurs propres yeux, leur étonnement fut semblable à celui du mari qui, dans la nuit voulant tourner dans le lit de son épouse, se surprend dans les bras d'une lionne. Tous les bulletins, la totalité des bulletins de non s'étaient transformés en bulletins de oui. Ce prodige, le grand initié Fricassa Santos l'avait réussi grâce aux magies que les maîtres du vaudou de Notsé du Togo et les marabouts de Tombouctou lui avaient enseignées au cours de ses initiations. Et l'indépendance de la République du Golfe fut proclamée. Une indépendance reconnue de facto par l'ONU dont les observateurs avaient assisté au dépouillement du scrutin. Le président Fricassa Santos ne fut pas tenu de faire le pèlerinage à la cour élyséenne du général de Gaulle pour faire reconnaître internationalement la souveraineté de la République du Golfe. C'est cet homme qui restait inflexible. Il ne voulait pas de paléos sauvages ignares, formés par la colonisation pour piller et réprimer, dans la jeune armée nationale de son pays »⁵.

Kourouma expose avec justesse le charisme et la détermination de Fricassa Santos dans la lutte pour l'indépendance de son pays qu'il obtint grâce à son abnégation et à la magie. L'intervention de la magie pour arracher la victoire finale signifierait qu'*a priori* la lutte pour les indépendances était vouée à l'échec. Il fallait une dose de surnaturel pour produire le miracle. C'est ce à quoi répond l'esthétique de l'auteur en ce point précis. C'est la surdétermination de Fricassa Santos et partant de Sylvanus Olympio qui a fait de lui le père de l'indépendance. L'Histoire rapporte que l'administration coloniale avait soutenu la candidature de

⁵ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, pp. 86-87.

Nicolas Grunitzky un métis germano-togolais au détriment de Sylvanus Olympio auquel le premier était opposé. Foncièrement anti-colonialiste, Sylvanus Olympio voulait rompre toute forme de coopération avec la France ; c'est d'ailleurs ce que le romancier exprime dans le passage sus-mentionné. Il fera superviser les élections au Togo par des émissaires de l'ONU pour éviter de se vassaliser à la France. L'administration coloniale le combattra à juste titre et cela ne fera que raviver son anti-colonialisme et son esprit indépendantiste. Comi Toulabor rapporte que :

« Quant à la France, le problème tenait, non de considérations éthiques, mais de calculs politiques. Il s'agissait d'éviter que la politique « autonome » entreprise par Sylvanus Olympio ne contaminât les autres chefs d'État dont la plupart avaient pour lui de l'admiration, tant pour son trilinguisme – chose rare pour un chef d'État africain – que pour son éloquence. Le « non » cinglant de S. Touré, en 1958, était encore trop dans les mémoires pour que la France gaullienne acceptât de nouveau un autre « non », mou celui-là, mais « non » tout de même, fait de camouflets et de prises de distance vis-à-vis de l'ancienne puissance coloniale »⁶.

Dans les propos de Toulabor, on note clairement l'hostilité de Sylvanus Olympio à la France et sa volonté affichée de rompre complètement avec elle comme il a été noté chez Fricassa Santos dans le roman de Kourouma. La France soucieuse de son prestige et convaincue de sa toute-puissance s'emploiera à faire obstacle aux indépendantistes de la trempe de Sylvanus Olympio. Comi Toulabor le note avec un sens avisé :

⁶ Comi Toulabor, *Op. Cit.*, p. 44.

« Dès lors, le Togo qui avait servi de champ d'expérimentation à la loi cadre Defferre, en 1956, allait devenir, sept ans plus tard, le lieu pour tester, *in vitro*, une nouvelle expérience : l'élimination physique d'un chef d'État africain ouvertement hostile à la France. Cette dernière trouvait dans les soldats qu'elle avait démobilisés des alliés de choix, d'autant qu'ils avaient des revendications à faire valoir. C'est dans ce contexte ambigu que les démobilisés allaient agir au petit matin du 13 janvier 1963 »⁷.

Ces propos situent clairement les responsabilités de la France dans l'assassinat de Sylvanus Olympio qui refusa d'enrôler les démobilisés de l'Algérie dans l'armée togolaise. L'opposition inflexible de Sylvanus Olympio est reprise par Kourouma à travers Fricassa Santos qui « restait inflexible » pour reprendre la formule de l'auteur. Ce refus de Sylvanus Olympio est un fait historique que remarque Comi Toulabor et que le romancier reprend à son compte. Le premier se réfère aux propos qu'aurait débités Sylvanus Olympio sans ménager les démobilisés de l'armée française. Il rapporte les écrits de M. Labité-Kitissou⁸ : « *Des mercenaires comme vous qui, tandis que nous luttions pour l'indépendance, massacriez les nationalistes algériens ?* »⁹.

Ces propos affichent la position intransigeante de Sylvanus Olympio de persister dans son refus d'engager les démobilisés dans la toute nouvelle armée du Togo. Le romancier récupère cette information historique qu'il fictionnalise en l'attribuant à son personnage romanesque :

⁷ Comi Toulabor, *Op. Cit.*, p. 45.

⁸ M. Labité-Kitissou, *L'armée et le pouvoir politique au Togo* (Bordeaux, Institut d'Études Politiques, 1976, p. 26)

⁹ Comi Toulabor, *Op. Cit.* p. 46.

« *Koyaga et ses collègues postulèrent pour des emplois réservés. Ces emplois étaient attribués à ceux qui avaient participé à la résistance, ceux qui avaient lutté contre le colonisateur mais non à des mercenaires paléos. Les rapatriés d'Algérie devaient retourner à la terre au village ou vivre comme des chômeurs dans les villes* »¹⁰.

Il ressort de ce passage que les démobilisés se sont heurtés à un problème d'intégration dans la mesure où ils étaient indésirables pour avoir servi la Métropole et entravé les libertés des indépendantistes algériens. Fricassa Santos les exérait, il s'est donc engagé un bras de fer entre les deux camps. Cette hostilité qui va jusqu'à la haine sera à l'origine du coup d'État du 13 janvier 1963 qui coûta la vie à Sylvanus Olympio.

Le romancier, dans le vague de son inspiration, incorpore des informations historiques qu'il rend sous la forme de récit épique et dont la valeur surnaturelle ne manque – il est vrai – d'éloigner le lecteur du constat de la place de l'Histoire dans le roman. S'il est vrai qu'aucun repère historique *a priori* ne laisse lire l'hypotexte historique, il est aussi vérifié que la similitude des faits non dans leur déroulement point par point mais dans leur finalité, laisse clairement distinguer l'Histoire dans le roman. La fictionnalisation de l'Histoire sous cet angle frise sa falsification compte tenu de son esthétisation formelle et fonctionnelle très accentuées. L'Histoire dans cette perspective, complète et achève le récit romanesque. Bien qu'elle soit à l'origine c'est dans la finalité des faits que le lecteur la lit aisément. Le rapport entre le roman et l'Histoire ou entre la fiction et les informations historiques est d'ordre périphérique.

À travers l'hostilité de Sylvanus Olympio aux colonialistes et la proclamation de l'indépendance du Togo, Kourouma a représenté Fricassa Santos

¹⁰ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, pp. 78-79.

– personnage épris de justice – qui proclama l'autonomie de la République du Golfe. S'étant inspiré des ses lectures et de ses expériences de voyage, le romancier a en se fondant sur les écrits des historiens, des biographes et des intellectuels à l'instar de Comi Toulabor écrit son roman sous l'éclairage ininterrompu de l'Histoire. Par ailleurs, le réquisitoire de Comi Toulabor contre la France portant sur son implication dans la mort de Sylvanus Olympio est sans appel :

« (...) Évidents étaient (et sont) les avantages tirés par la France. Le meurtre lui permettait de réinstaller à la tête de l'État N. Grunitzky, son ancien protégé, que les élections de 1958 avaient chassé du pouvoir. Ce fut le Français Dooze, ancien adjudant de l'infanterie coloniale, chargé par Sylvanus Olympio de l'encadrement technique de l'armée togolaise, qui adressa dans les premières heures du crime l'appel télégraphié à N. Grunitzky en exil. Pour le compte de qui agissait-il ? La France, sans coup férir, avait inauguré la manœuvre délicate de sa politique africaine, celle consistant à substituer dans un État tiers un Président qui lui est hostile par un autre plus favorable, en s'appuyant sur les luttes et les antagonismes intérieurs qu'elle contribue soit à créer, soit à renforcer »¹¹.

Les propos de Comi Toulabor partagés par bon nombre d'observateurs dont Kourouma semblent n'avoir de secret pour personne. Ils lèvent le voile sur les manœuvres et manipulations politiciennes de la France toujours encline à manifester son emprise et son hégémonie sur ses anciennes colonies. Même si les rapports de la France avec ses anciens territoires d'outre-mer ne

¹¹ Comi Toulabor, *Le Togo sous Eyadéma*, Paris : Karthala, 1986, pp. 47-48.

peuvent être rompus d'autant qu'ils vivent dans la « francophonie », il n'en demeure pas moins que la France s'ingère bien souvent dans les affaires intérieures de ces dernières violant ainsi l'intégrité de ces nations. La colonisation étant le cordon ombilical séculaire liant la France aux territoires d'outre-mer, sa survivance dans les textes africains contemporains est une sorte d'exorcisation manquée. Kourouma lui-même remarque que l'écriture étant une catharsis, il écrit ce qui a marqué les peuples et ce qui leur reste d'essentiel c'est-à-dire l'Histoire. L'Histoire est donc le ferment et l'humus qui permettent l'éclosion de ses textes. L'indépendance de la République du Golfe acquise sous l'impulsion de Fricassa Santos, ce dernier sera pris dans l'engrenage des manipulations françaises et sera assassiné par Koyaga. Le récit du meurtre de Sylvanus Olympio commis officiellement par Eyadéma fait son entrée dans le roman.

A2 - L'assassinat de Fricassa Santos et l'éclatement du pouvoir :

Le récit raconté par le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* est tout nimbé de l'imagination fertile de l'auteur qui le dépeint comme la confrontation mystique de deux super-initiés à la magie africaine. Cette présentation répond certainement au grand flou qui a entouré la mort de Sylvanus Olympio lors du coup d'État du 13 janvier 1963 au Togo et qui a vu l'accession au pouvoir de Nicolas Grunitzky. Par ailleurs, cette narration relative au supranaturel qui entoure la mort de Fricassa Santos participe de la mythification du pouvoir d'Eyadéma comme le soutient Comi M. Toulabor :

« *Le mythe proprement dit déforme le passé ; celui qui fonde le pouvoir du général Eyadéma altère le présent en le rapprochant du passé mythologique. En mythifiant ce passé tout proche, le général Eyadéma se donne le moyen d'épurer l'acte criminel qui était à l'origine de son*

pouvoir de tout aspect répréhensible en le présentant au peuple comme salvateur. La légitimité du pouvoir du général Eyadéma opère dans ce champ déformé et fondamentalement mythifié »¹².

Cette affirmation semble justifier la création fictionnelle de Kourouma qui décrit l'assassinat de Fricassa Santos dans un récit digne du passé de l'Afrique qu'est la bataille de Kirina¹³ qui a opposé Soundjata Kéita et Soumangourou Kanté – nous y reviendrons dans la troisième partie – où le surnaturel le dispute à l'épique. Ainsi, la relation du récit de Kourouma aux astuces et tournures de légende montre, comme il a été prouvé dans l'Histoire, l'ambiguïté sur l'identité de la personne qui a tué de ses mains Sylvanus Olympio. Kourouma laisse la latitude au lecteur d'apprécier la mort de Sylvanus Olympio comme une légende, un fait historique déformé que chacun devra reconstituer selon son entendement et sa logique propre bien que l'événement historique même de la mort de Sylvanus Olympio soit une effectivité. Comi M. Toulabor écrit à ce sujet que :

« Le général Eyadéma est sans ambiguïté à propos du rôle qu'il a joué dans l'assassinat de Sylvanus Olympio. Si l'on se fie à ses déclarations, il en était l'instigateur, le meneur principal. C'est lui qui l'a projeté, mûrement réfléchi, mis en œuvre et sous l'égide duquel il a été exécuté.[...]. C'est là une appropriation personnelle d'un acte qui relevait d'une initiative collective des démobilisés. Le discours d'accaparement du rôle prééminent dans le meurtre est apparu très tardivement après 1970, lorsque le général Eyadéma assumait déjà toute la plénitude du pouvoir. [...]. Rien ne permet de

¹² Comi M. Toulabor, *Op. Cit.*, p. 16.

¹³ Voir troisième partie.

confirmer ou d'infirmer les propos du sergent-chef Eyadéma, et cette incertitude lui laisse le champ libre pour fabriquer sa propre légende au sujet des événements de 1963 »¹⁴.

Toulabor souligne le flou historique qui plane sur le rôle essentiel et principal qu'aurait joué Eyadéma dans l'assassinat de Sylvanus Olympio. Il instaure donc un doute quant à l'héroïsme prétendu d'Eyadéma. Et montre que la mort de Sylvanus Olympio est regrettable. Le romancier lui accorde le bénéfice du doute et le rend responsable, instigateur et commanditaire du meurtre de Sylvanus Olympio à travers l'assassinat de Fricassa Santos perpétré par Koyaga le héros de *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Le romancier prend son parti et précise sa position. Le roman clarifie dans cette perspective l'Histoire dont il se sert et le remodèle. Dans sa position tranchée qui ne laisse plus de place à la polémique, il rejoint l'historien togolais Joseph Koukovi qui tient Eyadéma pour responsable de la mort de Sylvanus Olympio dans son livre *Sylvanus Olympio, un destin tragique*¹⁵. La position de Kourouma est sans équivoque ; Eyadéma est le meurtrier de Sylvanus Olympio. Le narrateur de son roman rapporte que :

« Dès que le Président passe la grille et se trouve hors de l'enceinte, un tirailleur fait feu et, curieusement, manque le Président. Il ne l'a pas manqué (on ne rate pas à bout portant), mais les objets en métal ne pénètrent pas dans la chair d'un grand initié. Les soldats le savaient ; on le leur avait plusieurs fois répété. Ils sont décontenancés, dépassés, terrorisés. Ils jettent leurs armes et détalent. Le Président seul dans la rue se dirige tranquillement vers l'ambassade. Koyaga accourt et, avant que le Président

¹⁴ Comi M. Toulabor, *Op. Cit.*, pp. 48-49.

¹⁵ Joseph Koukovi, *Sylvanus Olympio, un destin tragique*, Paris : Shaka, 1983.

atteigne la grille, il décoche de son arc une flèche de bambou agencée au bout d'un ergot de coq empoisonné. Les devins avaient révélé au chasseur que seule une flèche dotée d'un ergot de coq empoisonné pouvait annihiler le blindage magique du super initié qu'était le Président, pouvait rendre sa peau et sa chair pénétrables par du métal. La flèche se fixe dans l'épaule droite. Le Président saigne, chancelle et s'assied dans le sable. Koyaga fait signe aux soldats. Ils comprennent et reviennent, récupèrent leurs armes et les déchargent sur le malheureux Président. Le grand initié Fricassa Santos s'écroule et râle. Un soldat l'achève d'une rafale. Deux autres se penchent sur le corps. Ils déboutonnent le Président, l'émasculent, enfoncent le sexe ensanglanté entre les dents. C'est l'émasculatation rituelle. Toute vie humaine porte une force immanente. Une force immanente qui venge le mort en s'attaquant à son tueur. Le tueur peut neutraliser la force immanente en émasculant la victime. Un dernier soldat avec une dague tranche les tendons, ampute les bras du mort. C'est la mutilation rituelle qui empêche un grand initié de la trempe du président Fricassa Santos de ressusciter. C'est sur un mari, un homme affreusement mutilé que la Présidente s'est penchée, a prié et pleuré. L'homme au totem boa, l'élégant gentleman, le yowo était dans le sable sans vie et en pièces »¹⁶.

Dans la description de l'assassinat de Fricassa Santos faite par le narrateur, il y a une sublimation de la magie qui ne dit pas son nom et une peinture

¹⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 100-101.

de rituels sacrificatoires dignes de l'Afrique pré-coloniale. Le narrateur en spécifiant le lieu du crime (l'ambassade des Etats-Unis) et la désignation nominale du défunt Président (Yowo) que l'historien Joseph Koukovi indique clairement dans son livre repris par Comi Toulabor dans le sien, précise au lecteur que Fricassa Santos est l'adaptation fictionnelle de Sylvanus Olympio. À l'opposé du flou historique qui règne sur la responsabilité de celui qui a éliminé le premier Président de la République togolaise, le romancier identifie sans ambages les responsables du meurtre. Il en impute la responsabilité à Koyaga et aux lycéons paléos, des conjurés issus des rangs des démobilisés d'Algérie. À travers la description des rituels et des tours de démonstration de magie qui président au meurtre de Fricassa Santos, le narrateur fait état de la culture ancestrale de l'Afrique pré-coloniale où tout était mystère, dans le bruit du vent et dans l'ombre des cases. L'auteur revendique son identité, il l'exprime même à travers le recours qu'il fait aux pratiques magico-culturelles pour broder l'Histoire autour de sa fiction. Au confluent de l'Histoire, de l'imagination romanesque et de l'insertion d'items culturels dans son roman, l'auteur élabore une esthétique qui exprime ses profondeurs, son être et son identité. Il fait survivre les pratiques magico-religieuses africaines au contact des cultures nées de la colonisation et des conquêtes impérialistes. Il prêche ainsi l'inaltération de la culture africaine malgré l'invasion qu'elle a subie. En présentant Eyadéma sous les traits de Koyaga rompu dans le mysticisme, le narrateur crée un lien indéfectible entre le pouvoir et la magie au point où l'on pourrait parler de la mystique du pouvoir ou même de pouvoir mystique. Cette pratique a fortement contribué à mystifier le pouvoir d'Eyadéma au Togo et en Afrique. Considéré comme immortel, il est de la classe des dieux et se considère comme tel. Ses laudateurs le portent au nu dans des discours lénifiants qui rendent sa dictature plus virulente. Le peuple togolais est pris en otage par ce général qui est l'incarnation même du pouvoir. L'assassinat de Sylvanus Olympio qu'il a mué en bravoure puisqu'il semble avoir tiré la légitimité de son pouvoir de ce crime odieux, fait de lui un personnage historique ambigu dont le double fictionnel retrace vraisemblablement le parcours. Kourouma s'est

appesanti sur les faces cachées d'Eyadéma pour présenter Koyaga. Au demeurant, le romancier a utilisé les mythes véhiculés sur le pouvoir d'Eyadéma pour fabriquer Koyaga. Depuis le mythe de Sarakawa c'est-à-dire depuis le 24 janvier 1974 où le DC-3 qui s'est effondré dans la localité de Sarakawa avec à son bord Eyadéma en partance pour son village natal, en passant par ses pratiques mystiques pour aboutir à sa dictature, le personnage romanesque de Koyaga se fait le reflet d'Eyadéma et l'Histoire transparaît – sur ces points – dans le roman.

Le mythe de Sarakawa qui a virilisé le pouvoir d'Eyadéma faisant de Sarakawa un lieu de pèlerinage est l'un des fondements de mystification du pouvoir dictatorial d'Eyadéma. Koyaga a lui aussi survécu à un accident d'avion : l'auteur inscrit *de facto* l'Histoire dans le récit romanesque. De même qu'Eyadéma est initié au culte du "Gu" qui représente dans le panthéon culturel togolais le dieu du fer ; qu'il a doublé d'une initiation au vaudou, Koyaga est sous la protection du Coran multi-centenaire de son marabout Bokano et de la pierre météorite de sa mère. Le mysticisme et la pratique magique sont l'apanage de ces deux personnages. Le dernier point qui rassemble ces deux personnages est leur initiation à la dictature. Le romancier écrit que :

« Vous ne devez, Koyaga, poser aucun acte de chef d'État sans un voyage initiatique, sans vous enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie. Il vous faut au préalable voyager. Rencontrer et écouter les maîtres de l'absolutisme et du parti unique, les plus prestigieux des chefs d'État des quatre points cardinaux de l'Afrique liberticide »¹⁷.

Cette mise en garde de Koyaga définit l'orientation de sa politique et son réseau de relations. En effet, il ira à l'école des dictateurs patentés aux

¹⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 1983.

pratiques variées que sont Tiékoroni, l'homme au totem léopard, Bossouma et l'homme au totem hyène dont les référents historiques sont tour à tour Houphouët, Mobutu, Bokassa et Hassan II. Koyaga apparaîtra donc comme une somme de dictatures dans la mesure où il va thésauriser les recettes de gestion du pouvoir telles que proposées par ses prédécesseurs. De la torture, en passant par les faux complots, les assassinats, les arrestations arbitraires, la répression du peuple, l'apologie de la prison, l'enrichissement immodéré, le culte de la personnalité pour aboutir aux crimes économiques, Koyaga a reçu de ses maîtres des leçons qui feront de son pouvoir une accumulation de dictateurs. Le romancier met ainsi en œuvre le grand désenchantement de l'Afrique post-coloniale. Le triomphe de Koyaga est l'expression de la survivance de la dictature à travers Eyadéma.

B - BOSSOUMA/BOKASSA

La corrélation entre l'Histoire et la fiction à travers la superposition des personnages de papier et les personnages de chair se dégage à deux niveaux : l'Être et le Faire.

L'identification de Bossouma relève au premier abord d'un jeu linguistique de la part de l'auteur-créateur. En effet, maîtrisant le jeu culturel du baptême malinké¹⁸, l'auteur procède à une double désignation de ses personnages par l'entremise de l'instance narrative. Bossouma est désigné à ce titre par « l'homme au totem hyène ». La dernière désignation nominative est une périphrase redevable à la culture malinké qui met un point d'honneur à identifier toute personne à son animal totémique. La coutume voudrait ainsi signifier le lien vital qui existe entre l'individu et l'animal totémique ou tana [tana]. Ce point sera développé dans le chapitre 2 de la troisième partie. Le second nom attribué au dictateur du pays des deux fleuves est « Bossouma » qui frappe par la subtilité de l'auteur qui lui est sous-jacente. En effet, « Bossouma » relève d'une onomastique parlante ancrée dans le répertoire linguistique malinké. Le narrateur s'écrie :

« [...] Bossuma (puanteur de pet), l'homme au poitrail caparaçonné de décorations, restait sans contexte le militaire ayant le grade le plus élevé sur le continent des multiples dictateurs militaires ».

L'auteur sollicite ici un savoir co-partagé (ou censé tel) avec son lecteur. Dans la fonction militaire, le grade le plus élevé est celui de Maréchal. Or seul Bokassa a longtemps porté ce titre dans l'Afrique des dictateurs. Bokassa en était. Par ailleurs, le burelesque avec lui c'est son goût pour l'exhibition avec ses nombreuses médailles de son grade qu'il adorait montrer impudiquement. Il faut

¹⁸ Voir troisième partie : « Les noms totémiques ».

souligner avant le décryptage de l'onomastique que Bokassa est avant tout un nom centrafricain. L'homographie et l'homophonie entre ce nom et le syntagme bambara "bokassa" relèverait d'un hasard. C'est justement l'exploitation de cet hasard par l'auteur qui donne un sens au décryptage onomastique.

Dans cette phrase, les parenthèses à valeur métalinguistique donnent le sens de Bossouma : « la puanteur du pet ». Par ailleurs la puanteur du pet est désignée en malinké par un autre lexème : Bokassa. Ainsi, par le jeu des synonymes, l'auteur renvoie t-il son lecteur à Bokassa 1^{er} empereur de la Centrafrique en passant par Bossouma. Il établit aussi avec subtilité le trait d'union entre l'Histoire et la fiction en édifiant un pont entre le personnage de papier et celui de chair historiquement localisable. Les deux notions issues du malinké sont obtenues par dérivation propre et principalement par suffixation. Les affixes Suma [suma] et Kassa [kassa] renvoient à la puanteur, à l'odeur putride, à l'exhalaison. Quant au radical Bo [bo] il renvoie à la matière fécale, aux excréments, aux déchets. La description phonétique des deux notions fait aboutir à un syllogisme. Car le syllogisme qui découle de la description des noms de la personne historique et du personnage romanesque est édifiant :

« Bossouma signifie puanteur de pet
or Bokassa signifie aussi puanteur de pet
donc Bossouma signifie Bokassa ».

La vérité logique qui se dégage de l'accord entre les prémices et les conclusions, en l'espèce entre le mineur et le majeur, est semble-t-il l'opérateur de la dialectique acteur/personnage. Cependant, la vérité mathématique établie peut-elle être validée par la vérité des faits historiquement localisables que le romancier reprend à son compte ? En d'autres termes, le Faire et l'Être de Bossouma relèvent-ils d'un substrat historique ?

B1 - L'Être de Bokassa

Les biographies de Bokassa sont nombreuses, variées et différentes. Cependant, un fond de vérité demeure le substrat sur lequel se battent les dithyrambes lénifiants ou dépréciatifs. Ce sont ces vérités de faits qui nous intéressent. Dans les descriptions faites par Kourouma, sont perceptibles des traits caractéristiques de Bokassa, semblables à la présentation faite par René-Jacques Lique¹⁹. Au sujet de l'engagement du dernier dans l'armée française.

B1-1 - Bokassa dans l'armée française

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, il est écrit :

« Le grand-père du futur empereur envoya son petit-fils orphelin à l'école des missionnaires dans la capitale du territoire puis au petit séminaire de la Fédération de l'A-ÉF. L'homme au totem hyène était appelé à devenir prêtre, comme son oncle. Mais le séminariste se révéla indiscipliné. Il sortait la nuit pour se livrer à des orgies, rentrait ivre les dimanches matin à l'heure du saint sacrifice. Les curés le renvoyèrent de leur institution. On est en 1940, l'Afrique Équatoriale vient de se rallier aux partisans du Général de Gaulle. La France libre recrute pour constituer les forces qui monteront par le désert de Libye. L'homme au totem hyène se présente à la conscription. Il est accueilli à bras ouverts, sur-le-champ engagé et habillé. L'orphelin, à dix-huit ans, trouve dans l'armée une famille, une fraternité. Il fait la campagne de

¹⁹ René-Jacques Lique, *Bokassa 1^{er} ou la grande mystification*, Paris : Ed. Chaka, 1993.

France et d'Allemagne, cumule les grades : caporal, sergent. Il est envoyé en Indochine où il participe aux opérations comme sous-officier des transmissions. Il rentre dans son pays natal avec le grade de lieutenant. Son cousin président de la République le fait capitaine, colonel et chef d'état-major »²⁰.

Cette présentation de l'engagement de Bokassa dans l'armée française ressemble à celle que fait René-Jacques Lique dans son compte rendu de la vie de Bokassa, mais surtout du règne de Bokassa 1^{er} dans son livre publié sous le titre *Bokassa 1^{er} la grande mystification*. Avant lui, Roger Delpey l'avait aussi bien remarqué dans son livre *Affaires centrafricaines*²¹. Il note dans une sorte d'article de journal que :

« (...) Le jeune Bokassa n'avait pas attendu le début de la guerre pour s'engager dans l'armée française. Orphelin, son grand-père l'avait envoyé chez les missionnaires – un quasi-privilège à l'époque – et après une scolarité à l'école Saint-Louis de Bangui, il s'en alla terminer ses études à Brazzaville en 1939. Autre privilège, qui n'était dû, selon ses biographies officielles, qu'à ses succès scolaires. Bokassa reconnut lui-même qu'il faillit embrasser la carrière ecclésiastique, mais que l'appel des armes fut plus fort. Aussi, le 19 mai 1939, s'engage-t-il dans l'armée française. Il a alors 18 ans. Le 1^{er} janvier 1940, il est nommé Première Classe, « un petit galon de rien du tout, mais qui fait sacrément plaisir », dira-t-il plus tard. Son destin fluctua dès lors au gré de celui de la

²⁰ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 212.

²¹ Roger Delpey, *Affaires centrafricaines*, Paris : Edition Jacques Grancher, 1985.

France Libre et des colonies qui entrèrent en résistance. Il est intégré dans les troupes des Forces de la France libre commandées par le général de Lange. «Si tu entres dans l'armée française, tu apprendras autant que si tu vivais trois vies». Cet appel enchanteur, que son grand-père lui répétait souvent, allait en effet s'avérer exact. La vie militaire de Bokassa, liée aux engagements de l'armée française, eux-mêmes rythmés par les convictions du général de Gaulle, le mena jusqu'en Indochine.

Le jeune soldat « français » accumula ainsi ses galons : caporal, sergent, puis sergent-chef le 1^{er} juillet 1944, un passage à l'école des cadres de Saint-Louis du Sénégal en 1947, et adjudant en 1950, avant son départ pour l'Indochine le 7 septembre 1950. Pendant que Bokassa attrapait le virus des « frères d'armes » sous les tropiques asiatiques, dans son pays, en Oubangui-Chari, une fois la fraternité du combat retombée après la défaite allemande, le clivage entre colons et autochtones battait à nouveau son plein »²².

À l'observation de ces deux discours, l'on retient qu'ils sont fondés sur les mêmes vérités de faits historiques, notamment l'âge auquel Bokassa s'est engagé dans l'armée française : dix-huit (18) ans, sa formation à l'école missionnaire, son renoncement à la vie ecclésiastique, son engagement dans l'armée française, son évolution en grade, sa participation à la guerre d'Indochine. Cependant une petite différence existe dans l'assemblage de ses idées. Pendant que le romancier établit une relation de cause à effet entre les paliers augmentatifs, donc une relation de causalité, le journaliste-reporter fait une simple description dans l'organisation générale de son récit. Ces points des références sus-mentionnés

²² René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, pp. 18-19.

qui font état de thématique, permettent la superposition du discours historique et du discours romanesque.

Au-delà de son engagement dans l'armée française, qui aurait pu s'appréhender comme un faire, mais qu'en revanche l'on identifie à un trait de son être tout simplement parce que Bokassa se sentait militaire dans son âme, il peut être retenu comme rapport corrélatif entre le personnage de papier et son double historique leur goût immodéré pour l'alcool.

B₁-2 - Bokassa et l'alcool

Ahmadou Kourouma note dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* que :

« [...] Vous vous êtes précipité sur l'Empereur, vous l'avez secoué sans ménagement. Il dormait, ronflait bruyamment – il avait vidé, au cours du trajet, une bouteille de whisky et deux de gros bordeaux. Il était lourd et sourd comme une pierre,... »²³.

Le narrateur rend compte de l'état d'ébriété dans lequel se trouvait Bossouma quand il rentrait accompagné de Koyaga d'une visite officielle. De plus, lors de la cérémonie officielle de réception de Koyaga, il constate : « *C'est déjà le petit matin. Tout le monde avait bu. L'empereur était soûl* »²⁴. Qu'on aime Bokassa ou pas, il y a des points sur lesquelles les commentaires de ces biographes convergent avec une insistance parfois surprenante. Son intimité avec l'alcool est un de ses centres d'intérêts. C'est dans cette optique que René-Jacques Lique a pu écrire :

²³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 210.

²⁴ *Idem*, p. 213.

« Celui que de Gaulle avait gratifié de l'affligeant qualificatif de "soudard", ne dédaignait pas la bouteille. Combien de militaires et autres officiels ne furent-ils pas surpris de l'entendre s'écrier souvent à la fin de ses discours : « Et au nom de Dieu, vivre la Coloniale », son cri d'alcool. Les histoires des débordements éthyliques de Bokassa sont aussi nombreuses que les décorations qu'il portait volontiers sur ses habits d'apparat. On se rappelle que c'est au sortir de la cérémonie de la Fête des mères qu'éméché, il avait donné l'ordre d'investir la Banque Centrale. C'est tout aussi éméché qu'un jour, de retour de la Commémoration de l'Appel du 18 juin 1940, il fit libérer sur-le-champ tous les anciens combattants détenus dans les prisons centrafricaines »²⁵.

L'on remarque à travers ces passages que l'alcool avait une réelle emprise sur Bokassa et ses décisions s'en trouvaient bien souvent influencées. L'alcool était pour lui comme un exutoire. Les bacchanales et les beuveries qu'il organisait d'abord à la présidence puis à la cour impériale sont les signes mêmes de l'omniprésence de Bacchus dans la vie de l'empereur. Geraldine Faes et Stephen Smith notent dans leur biographie *Bokassa 1^{er} un empereur français*²⁶ des scènes de ménages témoignant du dégoût de l'impératrice vis-à-vis de l'état d'ébriété permanent dans lequel se trouvait le président et plus tard Empereur Bokassa :

« À vingt-huit ans, elle a déjà tout accepté d'un homme qui a été pour elle un second père en même temps qu'un mari parfois brutal, souvent extravagant, toujours infidèle...

²⁵ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, p. 87.

²⁶ Geraldine Faes/Stephen Smith, *Bokassa 1^{er} empereur français*, Paris : Calman-Lévy, 2000.

Mais cette fois, elle est convaincue qu'il va trop loin. En août, à Bérengo où s'est installée la « cour impériale », elle a eu un mauvais pressentiment. Ses nerfs cédant, elle vide alors dans le lavabo la réserve de Chivas de son époux, ivre mort : « un futur empereur ne doit pas se soûler ! » hurle-t-elle »²⁷.

Cette crise de nerf de l'impératrice est significative de son attitude vis-à-vis de son époux. L'ébriété est une caractéristique essentielle de Bokassa 1^{er}.

B2 - Entre Être et Faire

La vie de Bokassa décrit une parfaite parabole qui atteint son point culminant avec son couronnement du 4 décembre 1977. Son exclamation reportée par Geraldine Faes et Stephen Smith montre qu'il avait choisi délibérément de marquer l'Histoire de son empreinte et d'y entrer à sa façon. S'agissant de son sacre, il disait ceci au soir de sa vie : « *La fête a été immense. Pendant mille ans, on ne reverra pas ça en Afrique !* »²⁸. L'air de satisfaction qu'exprime cette phrase instruit le lecteur de ce que Bokassa a atteint son objectif de poser un acte unique en son genre dont la singularité montre combien l'homme est mégalomane. Ce sacre de Bokassa a été financé, échafaudé et soutenu par la France giscardienne. C'était le sacre d'un ancien militaire français qui se targuait d'être français, fils du général De Gaulle et parent de Valéry Giscard d'Estaing. Cet état de fait est certainement justificatif du titre que Geraldine Faes et Stephen Smith ont donné à la bibliographie de Bokassa : « Bokassa 1^{er} un empereur français ». La responsabilité française dans le sacre centrafricain est totale même si plus tard il est qualifié de « guignolade » par Valéry Giscard d'Estaing. Il est nécessaire de noter

²⁷ Geraldine Faes/Stephen Smith, *Op. Cit.*, p. 42.

²⁸ *Idem*, p. 47.

que le couronnement de Bokassa est l'aboutissement d'un processus amorcé depuis son accession au pouvoir par le putsch du 1^{er} janvier 1966. Son ascension sociale est exceptionnelle : Colonel de l'armée française → Chef d'état-major → Dictateur (chef d'état, chef d'état à vie) → Empereur → 13^{ème} apôtre du christ. L'envers de son règne sera tout aussi une gradation mais descendante cette fois : Renversement → Exil → Jugement → Condamnation. Comme on peut le constater, la vie mouvementée de Bokassa se résume en deux points clé : la gloire et la chute.

B₂-1 - La gloire de Bokassa

Avant que n'intervienne le putsch de la Saint Sylvestre, Bokassa avait déjà gravi les échelons dans les armées française puis centrafricaine jusqu'à celui de colonel. Il fut alors nommé Chef d'État-major du gouvernement de David Dacko. Ahmadou Kourouma l'expose avec clarté :

« (...) Il est accueilli à bras ouverts, sur-le-champ engagé et habillé. L'orphelin, à dix-huit ans, trouve dans l'armée une famille, une fraternité. Il fait la campagne de France et d'Allemagne, cumule les grades : caporal, sergent. Il est envoyé en Indochine où il participe aux opérations comme sous-officier des transmissions. Il rentre dans son pays natal avec le grade de lieutenant. Son cousin président de la République le fait capitaine, colonel et chef d'état-major. Il le fait chef d'état-major parce qu'il l'estime trop stupide, trop peu instruit pour tenter et réussir un pronunciamiento »²⁹.

²⁹ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 212.

Traitement de faveur dû à ses liens de parenté avec David Dacko, népotisme ou est-ce le mérite personnel de Bokassa qui lui fait autant cumuler les grades ? Toujours est-il qu'à la veille du putsch, Bokassa était colonel de l'armée centrafricaine et le seul du grade. Quant au putsch de la Saint Sylvestre, à en croire les propos de Dacko qui jugeait Bokassa trop stupide pour réussir un coup de force, il apparaît comme une réponse à la sous-estimation de Dacko dont Bokassa est l'objet. Il s'agissait peut-être pour ce dernier de se prouver qu'il était capable d'être ce qu'on disait qu'il ne pouvait être. C'est une forme de défi personnel qu'il fallait relever. Car, blessé dans son amour propre, il devait laver l'affront et se reconsidérer. Le putsch de Bokassa est donc l'aboutissement d'une frustration qui n'excuse pas pour autant ses dérives après son accession au pouvoir. René-Jacques Lique reprend à son compte les contradictions qui ont opposé Bokassa à Dacko. Cette opposition qui a engendré le putsch de la St Sylvestre, est mentionnée dans la dépêche de l'Agence France-Presse qui annonce le matin du 1^{er} janvier 1966 le changement de régime :

« Le colonel Jean Bedel Bokassa, qui a pris le pouvoir cette nuit à Bangui, est le chef d'état-major de l'armée centrafricaine et est colonel de cette armée depuis le début de l'année 1965. C'est le plus haut grade militaire centrafricain »³⁰.

On constate que Bokassa aime les honneurs et n'hésite pas à les conquérir. Dans les phrases précédentes, il est aux faîtes de l'armée centrafricaine. On y fait la lecture de la consécration de Bokassa. Le pouvoir une fois acquis le rend fou. Il n'échappera pas à la tragédie et à la fatalité, enfermé qu'il est dans l'étau du pouvoir. Ses nombreux débordements consolident sa dictature mais le conduisent à sa perte.

³⁰ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, pp. 31-32.

B3 - La dictature de Bokassa

Les prémices du règne fou de Bokassa sont annoncées dans le discours amphigourique, portant changement de la construction, qu'il prononce dès son ascension au pouvoir. Certains points de ce discours sont ici relevés parmi les trente raisons qu'il dit avoir motivé son putsch. René-Jacques Lique, tout comme Didier Bigo³¹, le note :

« - (17) *Certains membres du Gouvernement profitaient des fonds détournés pour se payer plusieurs femmes au détriment des jeunes Centrafricains* ».

« - (18) *Les ministres circulaient de nuit sous des déguisements divers en vue de passer inaperçus et se livrer à la débauche. Des gens prospectaient en province pour détecter les jolies filles réservées aux personnalités politiques* ».

« - (25) *Les bureaux ministériels étaient des lieux de débauche et d'orgie où les jeunes filles étaient terrassées à longueur de journée. Les bureaux étaient transformés en lieu de plaisir* ».

« - (28) *Des voyages d'agrément étaient payés à des dames et des jeunes filles ignorantes aux frais de l'Etat* ».

³¹ Didier Bigo, *Pouvoir et obéissance en Centrafrique*, Paris : Karthala, 1988.

« - (30) *Les taxis appartenant aux ministres circulaient sans respecter le code de la route ; les accidents qu'ils causaient n'étaient pas sanctionnés* »³².

Ces cinq raisons citées sur les trente qu'a évoquées Bokassa, auguraient déjà l'arbitraire qui régira son pouvoir. Ces motifs, même s'ils affichent les ambitions « nobles » de Bokassa dans l'optique où elles visent à assainir la vie politique centrafricaine, n'en sont pas moins absurdes et superficielles. Elles sont d'une platitude et d'une trivialité qui non seulement assimile l'état centrafricain sous Dacko à un lupanar mais aussi préfigure les abus de Bokassa. Elles annoncent le règne de l'arbitraire sous la dictature de ce dernier. C'est peut-être pour cela que les emprisonnements arbitraires tiendront une place de choix dans sa politique.

B₃-1 - L'embastillement comme mode de gouvernement

La prison est un élément fondamental dans la politique carnassière et muselière de Bokassa. Kourouma écrit à propos des réalisations françaises dans le pays aux deux fleuves que :

« *Les Français avaient laissé de nombreuses et importantes réalisations dans le Pays aux Deux Fleuves mais ils avaient été nettement insuffisants dans la construction des prisons. Ils n'avaient laissé dans sa capitale qu'une seule et unique prison, la prison de Ngaragla* »³³.

Cette remarque sarcastique et ironique du narrateur montre déjà l'importance de la prison dans l'État de Bossouma.

Elle s'emboîte aussi parfaitement avec celle que donne le journaliste :

³² René-Jacques Lique, *Bokassa 1^{er} la grande mystification*, Paris, Editions Chaka, 1993, p. 40.

³³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 218.

« Il y a des prisons célèbres dans le monde, comme le pénitencier d'Alcatraz d'où l'on ne pouvait jamais s'échapper paraît-il, comme le bagne de Cayenne, où l'on partait pour toujours. Il y eu aussi Ngaragba, au cœur de Bangui « la Coquette », entre la présidence et le camp Kassai. Ngaragba avait comme toute prison ses quartiers différenciés en fonction de la teneur des prisonniers : le Safari pour les condamnés à mort, deux petites pièces, avec dans chacune d'entres elles, un anneau solide pour enchaîner les plus remuants. Le quartier d'isolement, plus important, quatorze cellules, un quartier pour les politiques au sort incertain, appelé Birao, du nom d'une ville du nord du pays. Ngaragba fut le lieu de toutes les tortures, le lieu d'assassinats dictés ou non, le lieu qui fit tomber Bokassa (...) »³⁴.

Il est à noter que même si la prison de Ngaragba fut à l'origine des émeutes qui ont plongé la Centrafrique dans le chaos entraînant la chute de Bokassa, elle fut de loin l'établissement pénitentiaire qui a symbolisé et consolidé sa dictature. Ainsi, s'ouvre la dialectique de la prison qui sera développée plus loin.

Dans ce paragraphe, la relation paradigmatique que René-Jacques Lique établit entre la prison d'Alcatraz réputée pour sa haute sécurité et d'où personne ne pouvait s'échapper d'abord, ensuite le bagne de Cayenne où on partait pour toujours, et la prison de Ngaragba montre que Ngaragba est le lieu de l'ultime voyage, il se développe la dimension « nécropoliphère »³⁵ des geôles de Ngarabga.

³⁴ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, pp. 72-73.

³⁵ Au sens où la notion de « nécropoliphère » signifierait et renverrait à l'omniprésence obsédante de la mort.

Cependant le recoupage de l'Histoire et de la fiction dans le rapprochement logique qu'on fait entre « Ngaragba » décrit par l'Histoire et « Ngaragla » présenté par le romancier témoigne de la vérité de fait. La légère différence phonatoire entre ces deux toponymes loin de les différencier, rapproche le roman du texte historique. La prison de Ngaragba est la réalisation que semble le plus apprécier Bokassa, elle est même le centre nerveux de son pouvoir. C'est elle qui en fait la force. La figure d'épouvante que représente la prison de Ngaragba est significative des horreurs qui ont terrifié le peuple centrafricain sous Bokassa. La charge historique qui pèse sur Alcatraz et le bagne de Cayenne auxquels est identifié Ngaragba, déteint autant sur le pouvoir sanglant et cannibale de Bokassa. Dans les propos que Kourouma accorde à Bokassa dans son roman par l'entremise de Bossouma, l'on y lit un réel culte et un hymne à la prison :

« La principale institution, dans tout gouvernement avec un parti unique, est la prison. C'est par la prison que je te fais débiter la visite de l'Empire »³⁶ ;

L'épithète « principale » indique clairement l'érection de la prison en une institution centrale dans l'exercice du pouvoir de Bokassa ; elle revêt sa qualité d'appareil idéologique de l'État au sens où l'entend Althusser³⁷. Il poursuit pour dire que :

« Pour être efficace, ce ne sont pas deux mais douze cellules à mort qu'une bonne prison doit posséder en Afrique. En

³⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 218.

³⁷ Louis Althusser : Philosophe français (Birmandreis, Algérie 1918 – La Verrière, Yvelines 1990). Il a proposé une lecture scientifique de Marx*, et notamment du *Capital*, au-delà de la lecture « idéologique » des influences et des évolutions. L'étude des concepts théoriques, derrière les termes, le conduit à poser une « coupure » entre les œuvres de jeunesse du philosophe allemand et *Le Capital*, texte proprement révolutionnaire. À ce propos et plus généralement, Althusser oppose au discours « idéologique » une épistémologie critiquant l'empirisme. Il a, en outre, défini la notion d' « appareil idéologique d'État ». Œuvre principale : *Pour Marx* (1965), *Lire le Capital* (en collab. 1965-1968), *Lénine et la philosophie* (1969), *L'avenir dure longtemps, Journal de captivité* (posth. 1994) in : *Le Petit Robert*, dictionnaire illustré des noms propres, Paris : Ed. Maury-Imprimeur, pp. 62-63.

Afrique, il faut couvrir le pays de prisons ou recruter d'expérimentés régisseurs de prisons »³⁸.

Ces préceptes de Bokassa dans la fiction de Kourouma achèvent de transformer la prison de Ngaragba en un camp de la mort. Les morts y sont légion. Les éloges de la prison et de la mort que fait Bokassa attire l'attention du lecteur sur l'assassinat de Banza.

B₃-2 - Le meurtre de Banza

L'histoire du règne de Bokassa ne va pas sans les nombreux meurtres qu'il a commis. Mais parmi le nombre incalculable d'assassinats à son actif, un seul a retenu l'attention du romancier par son caractère crapuleux, inhumain et égoïste . Le colonel Banza est présenté par tous les biographes de Bokassa comme le cerveau du putsch de la Saint Sylvestre de 1966 qui a vu accéder le second au pouvoir. Voulant se tailler seul la part du lion, il fera incarcérer son complice pour le torturer jusqu'à la mort. Cette information semble être reprise par le narrateur *En attendant le vote des bêtes sauvages* en ces termes :

« L'Empereur voulait que le colonel ait, avant de crever – c'était la règle –, bu ses urines et mangé ses excréments. Zaban était l'officier qui, à la tête des élèves officiers de l'École nationale de l'administration, avait réussi le putsch qui avait fait de l'homme au totem hyène un chef d'État. C'était donc un grand ami de l'Empereur, son premier compagnon.... Il était donc humain qu'il le torturât et le condamnât à mort »³⁹.

³⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 218.

³⁹ *Idem*, p. 217.

La cruauté de Bokassa perceptible dans le fait de laisser périr Zaban dans ses « urines » et ses « excréments » est mise en lumière par l'emploi du verbe « crever » à forte valeur chosifiante. Zaban est donc réduit au rang d'une chose vile. L'assassinat de Zaban, qui est l'instigateur du putsch, est révélateur de l'égoïsme de Bokassa. C'est là que l'ironie lisible dans les deux dernières phrases du passage revêt tout son sens. Elle met à nu l'ignominie de l'acte de Bokassa. Le romancier représente ainsi en son personnage Zaban le personnage historique de Banza. À travers une technique onomastique simple, le romancier a, dans la construction de l'anthroponyme, opéré un schisme central (une séparation) sur le nom et a construit un personnage par anagramme. Il a effectué une inversion syllabique pour passer de Banza [BãZa] à Zaban [ZaBã]. Le roman une fois de plus rejoint l'Histoire par un opérateur anthroponymique.

Voilà ce que note le journaliste qui a accordé la parole à Bokassa au sujet de l'assassinat de Banza :

« En ce qui concerne Banza, dit-il, son cas est simple. Je l'avais fait lieutenant-colonel, puis ministre d'État chargé des Finances. En avril 1969, il a tenté de soulever l'armée pour prendre le pouvoir et il a voulu me faire tuer. Il a été jugé et condamné à mort par le tribunal militaire. Et le tribunal militaire avait toutes les preuves. Dans tous les pays du monde, pour tous les chefs d'Etats, il existe des actes graves qui entraînent des sanctions graves. C'est la loi de la raison d'Etat. Les Français ont connu ça du temps du général de Gaulle. Le tout est de savoir quand on peut, ou non, punir »⁴⁰.

⁴⁰ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, p. 77.

Bokassa justifie la condamnation de son comparse le colonel Banza par la volonté du dernier de lui ravir le pouvoir. Quelle que soit la raison avancée, la vérité de fait est que le colonel Banza a été crapuleusement et froidement tué et son corps laissé aux chiens affamés. Pour prouver son sentiment "anti-Banza", Bokassa ira jusqu'à traquer toutes les personnes proches ou loin de Banza, de la famille aux amis du colonel. C'est ce que relève René-Jacques Lique et avant lui André Baccard⁴¹.

« *Bokassa s'acharna, bien après avril 1969, sur des supposés amis de Banza, dont le seul tort était d'être originaire de la même ethnie ou région que lui (...)* »⁴².

Une véritable « purge » est engagée dans le pays Gbaya d'où est originaire Banza. Bokassa se servait de Banza comme prétexte pour assouvir sa basse besogne de meurtrier.

À côté de ses crimes, Bokassa veut avoir l'œil sur tout ce qui se passe dans son pays et être partout à la fois. Il voulait avoir ou peut-être avait-il le don d'ubiquité. Au soir de sa vie, lors de son jugement il a lui-même pu s'en étonner et s'en exaspérer : « *je me souviens comment j'ai pu faire tout ça à la fois* ». Cet état de fait est caricaturé par Kourouma dans son roman :

« (...) *L'Empereur avait été obligé de tout entreprendre et de s'attribuer tous les monopoles. Le monopole de la photographie des cérémonies de l'Empire, celui de la gestion des hôtels de passe et des bars des quartiers chauds, celui de la production de la pâte d'arachide, ceux du ravitaillement de l'armée en viande, riz, manioc, de*

⁴¹ André Baccard, *Les martyrs de Bokassa*, Paris : Editions Seuil, 1987.

⁴² René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, 1993, p. 78.

l'administration en papier hygiénique, de la fourniture des tenues des écoliers, des parachutistes et des marins, etc.. L'Empereur faisait tout pour tout le pays (...) »⁴³.

La représentation sarcastique que le romancier fait de l'exercice du pouvoir de Bokassa trouve son répondant dans l'Histoire à travers le totalitarisme de Bokassa qui cumula tous les pouvoirs : de l'exécutif au législatif en passant par le judiciaire. Même la presse qui fait office de quatrième pouvoir était sous son contrôle. Il faut retenir qu'il a été dans l'Histoire l'un des chefs d'États les plus médiatiques. Son élément de propagande était la presse sous tous ses angles : les journaux, la radio et la télévision. L'exemple de son couronnement, couvert par plus de cinq cents (500) journalistes venus de tous les pays exception faite de la Suisse et retransmis par plus de deux cents chaînes de télévision de tous les horizons, est très significatif. René-Jaques Lique montre aussi comment il cumula les pouvoirs en Centrafrique :

« Dès le coup d'État, Bokassa prit en main les Porte-feuilles de la Défense et de la Justice, tout en étant, bien sûr président du gouvernement. [...] Le premier changement du gouvernement intervint le 1^{er} janvier 1967, un an après le putsch. Bokassa s'octroie alors, outre ses précédentes attributions, celle du ministre de l'Intérieur . [...] Le 14 février 1973, Bokassa se rajoute quelques responsabilités à celles qu'il détient déjà : Ministre de l'Aviation, du Commerce, de l'Industrie et des Mines, et de la Fonction publique. Un an après, six gouvernements plus tard, il prend en charge les Transports fluviaux, terrestres et aériens, la Sécurité sociale, et l'Agriculture. [...]. Ainsi, quand germe en lui l'idée de l'empire, dans le

⁴³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 223.

gouvernement du 4 avril 1976 qu'il vient de remanier, Bokassa est tout simplement : Président à vie de la République, Président du gouvernement, Président à vie et Secrétaire général du MESAN, Garde des sceaux, ministre de la Défense nationale, des Anciens combattants et des Victimes de guerre, ministre de la Fonction publique, de la Sécurité sociale, du Commerce, de l'Industrie et des Mines, ministre des PTT et ministre de l'information.

*Nous avons pu recenser 44 remaniements ministériels entre le mois de janvier 1966 et le 15 décembre 1976 .
[...] »⁴⁴.*

L'énumération des pouvoirs de Bokassa faite par le texte se passe de commentaire. Bokassa a étendu ses pouvoirs et est devenu tout simplement « l'Homme-État ». Il est l'incarnation même du pouvoir et la personnification de l'État. Sa versatilité notable à travers ses nombreux remaniements ministériels, quarante quatre (44) en dix ans, soit une moyenne de cinq (5) remaniements par an et son incessant vacillement entre le bloc communiste et le bloc occidental en pleine guerre froide font de lui un homme fourbe qui s'offre toujours en spectacle. L'étendue de ses pouvoirs lui vaut les attributs de « Papa », « Monsieur le Président à vie », « Monsieur le Maréchal de la R.C.A » et « Seigneurie impériale ». Son évolution graduelle et mécanique sont lisibles dans le roman de Kourouma à travers ces lignes :

« Bossouma, l'homme au totem hyène, ne connaissait qu'une préoccupation ici-bas : demeurer toujours le soldat le plus gradé de l'Afrique multiple de la guerre froide.

⁴⁴ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, pp. 66-67.

Il a accédé un lundi au pouvoir avec le grade de colonel. Le mardi matin, il s'attribua le titre et les étoiles de général. Quand on lui fit remarquer que sur le continent quatre autres dictateurs avaient déjà ce titre, ils se proclama maréchal le jeudi soir. Quand deux autres généraux le rejoignirent dans le maréchalat, il demanda à la France, à son armée et à son peuple de le couronner empereur. La France, l'armée et le peuple du Pays des Deux Fleuves firent venir des invités et des journalistes du monde entier pour assister à son couronnement. Depuis, aucun autre dictateur n'avait encore obtenu la dignité d'empereur. Bossouma (puanteur de pet), l'homme au poitrail caparaçonné de décorations, restait sans contexte le militaire ayant le grade le plus élevé sur le continent des multiples dictateurs militaires »⁴⁵.

Les grades que Bokassa s'attribue du jour au lendemain sont révélateurs de son ambition de demeurer toujours au sommet de la gloire. Bokassa que de Gaulle désignait par l'affligeant et dépréciatif sobriquet de «Soudard», avait peut-être une revanche à prendre sur la vie et la société. Il en arrive à la démesure, ses ambitions frisent l'impensable. Le dictateur veut aller même au-delà de la dictature, se surpasser dans la singularité. Il va se faire introniser empereur. L'empire centrafricain est promulgué le 4 décembre 1976 lors d'un congrès extraordinaire du parti unique le MESAN (Mouvement pour l'Évolution Sociale en Afrique Noire). Influencé par le modèle napoléonien, et soutenu par la France, Bokassa se fera couronner 1^{er} empereur de la Centrafrique. Il déclarait à Jeune Afrique :

⁴⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 213.

« Il y a beaucoup de similitudes entre Napoléon et moi. C'était un officier issu d'une famille pauvre, qui est devenu empereur. Son histoire est admirable, car il a fait beaucoup de choses pour son pays ».

Prendre Napoléon pour modèle permettait ainsi à Bokassa de se réaliser et d'être au faîte de la gloire, c'est l'une des raisons pour lesquelles il affectionnait les décorations et les superposait sur ses tenues d'apparat. René-Jacques Lique écrit :

« Dès 1967, il se targuait déjà dans les biographies officielles d'être : « Grand-Croix de l'Ordre national de la Valeur Camerounaise, Grand-Croix de l'Ordre national du Mérite Tchadien, Grand-Croix de l'Ordre Équatorial du Gabon, Grand-Croix de l'Ordre National du Léopard de la République démocratique Congo-Kinshasa, Commandeur de l'Ordre Tunisien de l'Istiqual » »⁴⁶.

À ces médailles, lui firent attribuer d'autres décorations qui sont :

« Grand-Croix de l'Ordre du Mérite Malgache, Grand Collier et Grand-Croix de l'Ordre National des Deux Nils de la République du Soudan, Grand-Croix de l'Ordre national du Mérite Congolais (République Populaire du Congo), Grand Collier de l'Ordre du Nil de la République Arabe d'Égypte, Grand Cordon et Grand-Croix de l'Ordre de la Reine de Saba (Éthiopie), Grand Commandeur de l'Ordre de la République Fédérale du

⁴⁶ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, p. 167.

*Nigeria, Grand-Croix de l'Ordre du Mérite Ivoirien et
Commandeur du Mérite Agricole Ivoirien* »⁴⁷.

Taxé par ses détracteurs d'acheter ses décorations au kilo, il n'en demeure pas moins que Bokassa a été honoré par ses pairs africains. Les sommets de la gloire qu'il avait ainsi atteints par l'attribution des titres honorifiques qui lui ont été faits par ses homologues africains, Bokassa a aussi été fait citoyen d'honneur de plusieurs villes africaines ainsi que le rapporte René-Jacques Lique :

*« Citoyen Soudanais à vie, et a reçu la clé de la ville de Wad Médani comme ville de résidence, Citoyen d'honneur de la ville de Kinn-Shasa, Citoyen d'onneur de la ville de Ford-Archambault (République du Tchad), Citoyen d'honneur de la ville de Libreville (Gabon) et a reçu la clé de cette ville, Citoyen d'honneur de la ville de Pointe-Noire (République du Congo), Citoyen d'honneur de la ville de Louqsor (République arabe d'Égypte) et a reçu la clé de cette ville, Citoyen à vie de la ville d'Abidjan, et Citoyen de Yamoussoukro, de Bouaké, de Man et de Daloa (Côte-d'Ivoire) »*⁴⁸.

Bokassa, au regard des honneurs que lui font ses pairs, est probablement rassuré de son insertion et de son acceptation dans la communauté des Chefs d'État. Il voudra donc renaître et rehausser ses origines souillées et tâchées par la pauvreté. Il voudra aussi sortir de l'ordinaire, sortir de la communauté humaine pour s'élever jusqu'aux sphères éthérées des dieux. Son couronnement au-delà du fait que c'est le signe de la gloire a une dimension phénixologique dans la mesure où l'homme renaît de ses cendres viles, de ses

⁴⁷ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, p. 167.

⁴⁸ *Idem*, p. 168.

origines banales pour se créer un destin mirifique et glorieux. Ce pan de sa vie est symptomatique de la réalisation de son désir de régner et met en avant ses ambitions de chef incontesté. Remarquons en substance que le couronnement de Bokassa 1^{er} est le sommet de la dictature. Il a contribué à accentuer sa dictature. Bokassa est allé trop loin, c'est la raison pour laquelle son destin s'est effondré. Quand il se proclame treizième apôtre du Christ, en ce moment là, il est un dieu qui n'a plus de compte à rendre aux hommes. C'est lorsqu'il ordonnera le massacre des enfants centrafricains qu'il descendra de son nuage pour se rendre compte de sa dimension humaine. Son pouvoir bascule quand la rue et l'armée conjointement manifestent leur dégoût pour protester contre les crimes impunis et l'omnipotence de Bokassa. S'ouvre alors le chapitre de la disgrâce de l'Empereur qui portera ses fautes sur son épineux et tortueux chemin du jugement de l'Histoire qui le conduira dans les prisons qui avaient naguère fait la crainte et la force de son pouvoir.

B4 - La chute de Bokassa

Il est utile et nécessaire de mentionner que le romancier ne présente pas la chute et la fin du dictateur Bokassa 1^{er}. Il choisit de le laisser sur le trône pendant que se poursuit la trame romanesque. Cette option pourrait se justifier par le fait que la chute et la mort du dictateur s'appréhendent comme la fin de la dictature ; alors qu'une dictature en remplace une autre. Il y a donc un état stationnaire. La gloire de Bokassa symbolise le triomphe et la persistance de la dictature. C'est probablement l'inertie du temps à travers la persistance de la dictature que l'auteur voulait signifier en présentant Bokassa sous ses jours heureux et glorieux. Il n'empêche que l'Histoire a révélé la chute d'un dictateur ramené à l'échelle humaine par la justice, ses prétentions extraordinaires l'avaient élevé au rang des intouchables, des inaccessibles, des dieux. De l'exil à la

rédition, Bokassa a rapidement dévalé la colline de la gloire. C'est par la prison qui incarnait son pouvoir qu'il finira ; ironie du sort !

B₄-1 - La dialectique de la prison

La prison de Ngaragba est incontestablement l'établissement qui a été le plus sollicité durant le règne de Bokassa. René-Jacques Lique le mentionne avec réalisme :

« Ngaragba fut le lieu de toutes les tortures, le lieu d'assassinats dictés ou non, le lieu qui fit tomber Bokassa, lorsque des enfants en 1979 y périrent. Mais avant celles des écoliers, Ngaragba connut bien d'autres souffrances. On y mourrait soit de mort lente, par privation de nourriture, d'eau, de soins, soit de mort violente, à coup de marteau ou de chaîne, ou de mille autres manières, parfois dans les locaux mêmes de la prison, parfois au dehors. De cet enfer, beaucoup sont partis pour toujours pour une destination connue de leurs seuls tortionnaires, d'où l'imprécision souvent involontaire de la part des historiens, quant aux dates exactes des décès. L'on entrait aussi à Ngaragba par une lettre de cachet, par un ordre verbal ou par un jugement du Tribunal militaire permanent ; on en sortait rarement à l'accomplissement de sa peine, mais comment pouvait-il en être autrement puisque les jugements, quand il y en avait de rendus, n'avaient aucun sens »⁴⁹.

⁴⁹ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, p. 73.

Ce passage relate la place de choix qu'occupe la prison de Ngaragba dans le pouvoir de Bokassa. La prison y est décrite comme tout l'arbitraire même du pouvoir. C'était un lieu de non retour qui au-delà de son enceinte portait la mort jusque dans les périphéries. Ngaragba était la matérialité de la mort. Par ailleurs, la seconde phrase du passage est préfigurative de la chute de Bokassa due à l'incarcération d'un nombre indéterminé d'écoliers à la prison de Ngaragba en 1979. Le peuple et l'armée se saisissent de ce prétexte qui mettait à nu le pouvoir de Bokassa pour le déchoir. Le soulèvement du peuple d'abord sauvagement et atrocement réprimé par l'armée est rallié plus tard par cette dernière et a emporté le pouvoir de Bokassa. Il est notable que la prison de Ngaraba qui a fait la puissance de Bokassa l'a en second temps fragilisé. Bokassa est même conspué au congrès extraordinaire de l'OUA réuni pour faire la lumière sur les assassinats massifs des écoliers de Bangui. Une commission d'enquête est créée pour faire la lumière sur cette nébuleuse affaire. Elle établira la culpabilité de Bokassa dans la tuerie collective des écoliers. René-Jaques Lique remarque :

« Mais cette destination finale, Ngaragba, sonnera le glas du régime de Bokassa. Des enfants y furent entassés par dizaines dans des cellules ridiculement petites, et y moururent bien évidemment étouffés »⁵⁰.

La chute vertigineuse de l'Empereur était amorcée. Les émeutes centrafricaines soutenues par le débarquement des parachutistes français à Bangui dans le but de déboulonner celui que la France a installé au pouvoir et dont elle avait financé le couronnement. En déplacement en Libye, Bokassa est contraint à l'exil pendant que l'opération « Barracuda » orchestrée par la France installait David Dacko l'ancien président évincé du pouvoir par le putsch de 1966 au pouvoir ; ainsi, finissait le règne fou de Bokassa qui dura quatorze ans. Ce fut un règne sans partage. Pour comble de malheur, Bokassa comme un pestiféré est

⁵⁰ René-Jaques Lique, *Op. Cit.*, p. 118.

abandonné de tous. La France lui refuse même la nationalité française dont il se vantait. Le « fils » De Gaulle et « parent » de Giscard d'Estaing n'a pu avoir l'asile qu'à Abidjan dont il avait été fait citoyen d'honneur. Il lui est même délivré une carte nationale d'identité ivoirienne sur laquelle il est marqué au compte de la mention fonction : Ex-Empereur. L'Empire n'est plus qu'un lointain souvenir pour Bokassa. Sa nostalgie du pouvoir déclenchera en lui des velléités de retour sur la scène politique. Pour ce faire, il se fera l'auteur de nombreux tracts en direction de la Centrafrique qui feront de lui, à l'égard d'Abidjan, un hôte bavard et gênant et même indésirable. Il est en conséquence expulsé de la Côte-d'Ivoire où réside une bonne frange de sa famille puis accueilli finalement par la France qui le fait suivre par deux cents policiers. Naguère entouré, Bokassa dans sa disgrâce est un homme seul qui veut désormais regagner son pays où il était *persona non grata* et dont les nombreux dirigeants ne voulaient pas de lui. C'est à force d'insistance qu'il regagne la Centrafrique où des voix atones avaient dénoncé l'Empire par le calembour « l'an-pire » révélateur des souffrances et de la meurtrissure du peuple ayant subi les foudres vengeresses d'un fou en mal d'amour et de publicité. Houphouët-Boigny ne disait-il pas à son compte :

« Un sage a dit – c'est Hampaté Bâ – "il y a trois sortes de folies. Une curable et deux incurables". Par exemple, quelqu'un qui n'a jamais rien eu et qui un jour reçoit comme une masse la richesse. Il devient fou. Il n'en guérit pas. Ou encore celui qui, malhonnêtement, abusivement, a amassé une fortune colossale et qui, du jour au lendemain, n'a plus rien. Il devient fou. Il n'en guérit pas. Situez Kadhafi dans le premier cas. Mettez Bokassa dans le deuxième »⁵¹.

⁵¹ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, p. 163.

Malgré les chefs d'accusation qui pèsent contre lui, Bokassa, taxé de fou, rejoindra son pays pour y être jugé. Il fut condamné à mort sous Dacko, en février, le nouveau président André Kolingba commua sa condamnation à mort en travaux forcés à perpétuité, une peine ramenée à vingt ans de travaux forcés, le 7 septembre 1991 selon les notes de René-Jacques Lique. Le règne de Bokassa a été consigné dans un diagramme appelé le pic du règne de Bokassa. Il règne par la prison et les meurtres et finit sa course folle en prison. C'est la dialectique sous-jacente à Ngaragba. Ce pic qui se dresse comme le résumé de la vie de Bokassa est à juste titre constitué de deux phases. Une phase ascendante compartimentée par sept points et une phase descendante segmentée par trois points (Cf. annexe VI).

La phase ascendante représente la marche victorieuse de Bokassa vers la gloire, elle est le chemin doré de l'aventure impériale. Elle décrit son ascension sociale et la volonté de l'homme d'aller toujours plus loin. Homme insatiable, Bokassa aura tout glané comme marques honorifiques.

La phase descendante qui représente sa descente aux enfers est la manifestation de la chute de l'Empereur déchu. Elle est l'envers de sa glorieuse ascension et le versant négatif de sa vie.

Le règne jusque-là inégalé de Bokassa fut la matérialisation du rêve d'un mégalomane. Bokassa a symbolisé à sa façon la dictature et est ainsi rentré dans l'Histoire à l'instar de Sekou Touré, Houphouët-Boigny, Hassan II et Mobutu présenté par Kourouma sous des masques transparents. Quelle fut la spécificité de Mobutu ?

C - L'HOMME AU TOTEM LÉOPARD/MOBUTU

Bien des informations que donne le narrateur sur l'homme au totem léopard le rapprochent d'un personnage historique référentiel qui pourrait se lire et se voir derrière la représentation que fait le romancier. Des symboles aux actes, l'homme au totem léopard rappellerait Mobutu Sese Seko.

C1 - Des origines aux symboles

Les documents historiques consultés ne s'appesantissent pas sur les origines du Président à vie du Congo-Zaïre, actuel R. D. C. (République Démocratique du Congo). Ils mettent en avant et retracent le parcours du dictateur, de sa formation au pouvoir. À la différence des historiens, Kourouma, soucieux d'établir une relation de cause à effet, semble lier tous les actes du dictateur à ses origines.

« Lors de son initiation, le jeune garçon vola deux bœufs et enleva deux jeunes filles, d'un coup de sagaie tua un léopard et, avec le poing nu serré sur un vulgaire et petit bâton aux deux bouts aiguisés, vainquit et tira des eaux le plus redoutable homicide caïman du fleuve. Tous les sorciers ngandis prédirent que le jeune initié serait le plus grand de leur race... »⁵².

Les actes posés par le jeune initié qui sera plus tard le dictateur au totem léopard sont les signes précurseurs d'un règne sans précédent dans son pays que les devins avaient lu dans les signes du temps. Le vol des deux bœufs qu'il commet est le signe de l'accumulation illégale et illicite des richesses dans la mesure où le bœuf

⁵² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 232-233.

représente dans les sociétés traditionnelles la matérialité même de la richesse quand on sait que c'est avec sa chair qu'on honore les hôtes. Le bœuf est plus encore l'animal domestique le plus important en volume dans les sociétés traditionnelles forestières, dont la chair se distribue à plusieurs familles, à plusieurs clans au cours de cérémonies d'initiation, de funérailles ou de danse guerrière. Voler un bœuf c'est symboliquement voler la richesse, donc s'enrichir illégalement. En voler deux serait s'arroger le droit d'accumuler illicitement les richesses. L'enlèvement des filles relève à la fois de la bravoure et de la virilité de celui qui l'entreprend. La bravoure et la virilité de l'initié croissent proportionnellement au nombre de filles enlevées. Le léopard qu'il tue est révélateur de son courage sans faille. Il tue aussi le caïman qu'il accroche à son tableau de chasse. La présence du léopard dans la caractérisation de l'homme au totem léopard est très significative. En effet, le romancier baptise son personnage « homme au totem léopard », cette désignation périphrastique établit un lien entre l'animal et l'homme, qui est la relation totémique ou le lien du totem. Ce lien que Sory Camara appelle « lien vital » est la relation par laquelle l'homme s'identifie à l'animal. Ce rapprochement du léopard et de « l'homme au totem léopard », rappelle Mobutu dans la mesure où ce dernier a fait du léopard son symbole. Ses habits aux motifs de la peau du léopard, même s'ils ne sont pas suffisants pour l'identifier, sont tout de même la preuve de son attachement au félin. La cage qui abrite un léopard dans la cour présidentielle de Mobutu est un vibrant témoignage de l'ancrage du félin dans sa vie. Le romancier note que :

« L'homme au totem léopard ne devait plus sortir sans ses attributs de chef : la peau de léopard et la canne d'ivoire au pommeau en or massif »⁵³.

⁵³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 243.

Le léopard dans la vie de Mobutu tout comme dans celle de l'homme au totem léopard est un élément omniprésent auquel ils sont identifiés. Le narrateur du roman établit cette homologie en ces termes :

« (...) les nuits de clair de lune, il se fait rattraper par son comportement, il devient féroce comme un fauve, féroce comme son totem »⁵⁴.

Cette comparaison met en éveil la manifestation du symbole. Le symbole est un autre soi-même ou peut-être une moitié de soi si l'on emprunte les voies de l'étymologie c'est-à-dire le « symbolon » au sens où l'entendaient les Grecs. On en arrive ainsi à l'identification totale de sorte que pour parler de Mobutu on dira l'homme léopard. Le syntagme nominal « l'homme au totem léopard » serait certainement une ellipse de l'identification totale qu'on pourrait faire compte tenu des similitudes entre le personnage historique de Mobutu et son double fictif « l'homme au totem léopard ». La ville de Labodite que le romancier décrit, rapproche encore plus ces deux personnages.

C₁-1 - Labodite ou l'espace construit

Labodite est la ville natale du dictateur au totem léopard dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. À en croire le narrateur, elle est une ville montée de toute pièce sur laquelle plane l'ombre du dictateur :

« ... Labodite est une ville fantôme. Une ville qui n'existe pas, qui ne se voit pas quand le dictateur au totem léopard n'y réside pas. En son absence, tout – sauf la crypte veillée par un pénitent espagnol habillé de rouge –,

⁵⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, Paris : Seuil, 1998, p. 250.

tout est fermé dans la ville de Labodite. Absolument tout. Les écoles, les hôpitaux, les cinémas, le barrage, l'aéroport, les supermarchés ne fonctionnent plus, n'existent plus.

Quand le dictateur s'annonce, tout repart, recommence, reprend. S'animent les autoroutes qui ne partent de nulle part et n'arrivent nulle part. L'aéroport ouvre sa piste et ses portes. Reviennent les religieuses allemandes et leurs malades, leurs lépreux dans les hôpitaux. Les instituteurs français et leurs élèves dans les écoles. Les enfants de chœur avec des cantiques grégoriens sur les lèvres s'installent sur les bancs de la basilique. Tous les dignitaires, ministres, anciens ministres, généraux, ambassadeurs, chefs coutumiers se pointent, apparaissent, tous reviennent occuper leur espace, leurs villas dans Labodite. Leurs place et rang dans le décor.

Évidemment, toutes les visites de Labodite commencent par la crypte de l'Annette du dictateur. C'est normal. C'est la seule institution permanente de la ville... »⁵⁵.

Ce passage qui décrit la ville de Labodite montre qu'elle est rythmée par les déplacements du dictateur. Son remplissage et son désemplissage dépendent exclusivement de la présence ou de l'absence de ce dernier. Labodite est un espace fluctuant, un espace mouvant au sens où elle n'est pas stable. Même si l'instabilité est le propre d'une ville, il n'en demeure pas moins que la spécificité de Labodite est notable dans la mesure où tout y est fermé exception faite de la crypte d'Annette. Le narrateur a, à juste titre, qualifié Labodite de « ville fantôme », c'est-à-dire que quoi qu'on ait voulu donner à Labodite l'allure d'une cité synergique, elle a une existence fonctionnelle virtuelle. S'il est vrai qu'elle existe

⁵⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 251.

dans la matérialité d'une ville par les constructions, les édifices et les habitations, il lui manque le second pan qui ferait d'elle une ville à part entière : la dynamique. Elle présente plutôt le visage d'une nécropole, ce n'est pas fortuit si tout y reste inanimé excepté la crypte d'Annette. Ce symbole mortuaire est la preuve même du triomphe du statique, de l'inaction et de l'inanimé. L'animation régulière et constante de la crypte qui fait d'elle « une institution permanente » prouve la permanence de l'inertie de Labodite. Au demeurant, elle montre l'attachement du dictateur à Annette. Des témoignages dans l'histoire de Mobutu ont révélé le grand amour qu'il a voué à sa première femme Antoinette. Par le jeu de la construction et de l'onomastique, Antoinette est devenue Annette. Le romancier brouille ainsi les pistes de l'Histoire qui restent tout de même perceptibles parce que l'immortalisation d'Annette qu'impose le dictateur à travers l'institutionnalisation de sa crypte rappelle les idéaux de Mobutu pour Antoinette sa première femme décédée

Par ailleurs le toponyme Labodite en lui-même est une construction qui lève le voile sur l'identité de la ville référentielle et par ricochet sur celle du dictateur. Labodite est une anagramme qui cache ou plutôt révèle la ville historique de Badolite. Badolite la ville natale de Mobutu qui en avait fait un paradis, une ville artificielle ou une ville sophistiquée. Labodite pourrait même s'analyser et se percevoir comme un « topo-sème », c'est-à-dire une ville paradigme des villes montées de toutes pièces comme la ville de Yamoussoukro dans le centre de la Côte-d'Ivoire. Badolite, le hameau perdu dans les fins fonds de la forêt équatoriale est un espace artificiel où l'inutilité a présidé à la construction des édifices qui ne s'animent que de façon sporadique. Le narrateur soulignait qu'à Labodite « les autoroutes ne partent de nulle part et n'arrivent nulle part ». C'est justement pour ces raisons qu'il parle de « décor ». Le mot décor qui renvoie à l'univers théâtral ou cinématographique et plus exactement à la représentation d'une scène met en avant le caractère artistique empreint de futilité propre à la vanité d'une œuvre. Le narrateur note ainsi l'inutilité des œuvres titanesques entreprises à Labodite

auxquelles l'Histoire associe les réalisations mirobolantes de Mobutu à Badolite. Ainsi, le narrateur a-t-il pu dire : « *Labodite, c'est une lubie de dictateur. Une tragique et sinistre farce* »⁵⁶.

Labodite relève donc du fantasme, de la folie des grandeurs. Cette ville est une création idéale transposée dans la réalité fictive du romancier. Badolite l'est tout autant dans l'Histoire. Ce sont des villes taillées sur mesure. Labodite ou Badolite sont sous le contrôle absolu du dictateur. Son ombre plane sur la ville et tout se rapporte à lui. Ce constat du narrateur est éloquent :

« ... *Labodite est une ville fantôme. Une ville qui n'existe pas, qui ne se voit pas quand le dictateur au totem léopard n'y réside pas...* »⁵⁷.

Le dictateur est donc le centre névralgique de la vie à Labodite. Tout lui revient. Tout comme Mobutu a rythmé la vie à Badolite et au Zaïre (actuel R. D. C.), Labodite est sous le contrôle du totalitarisme.

C1-2 - Totalitarisme de Mobutu, une royauté déguisée

Geraldine Faes et Stephen Smith ont écrit comme nombre d'historiens que Mobutu a caressé le rêve de se faire introniser roi. Mais la précipitation de Bokassa à la tête de l'Empire centrafricain semble lui avoir coupé l'herbe sous le pied :

⁵⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 249.

⁵⁷ *Idem*, p. 251.

« Le Gabonais Omar Bongo et le Zaïrois Mobutu Sese Seko caressent eux-mêmes l'idée de se faire proclamer l'un «roi Bantou», l'autre «roi du Zaïre »⁵⁸.

Ainsi qu'on peut le remarquer, des témoignages rendus ont fait état de ce que Mobutu ambitionnait de faire du Zaïre un royaume pour semble-t-il légitimer l'étendue de ses pouvoirs. Sa pratique ne s'est pourtant pas éloignée de ses ambitions à en croire les écrits de Kourouma qui empruntent à l'Histoire les lubies d'un dictateur.

L'identification de l'homme au totem léopard à Mobutu tient pour beaucoup à cette pratique du pouvoir qui lénifiait la personnalité même du « père de la nation ». La propagande inspirée du communisme était l'arme fatale pour endormir le peuple. Kourouma fait intervenir dans son roman Inongo Sakombi en tant que ministre de la propagande. Ce personnage a un double intérêt. Sa collaboration avec l'homme au totem léopard accentue l'identification de Mobutu à l'homme au totem léopard, dans la mesure où Inongo Sakombi a été ministre de l'information dans le gouvernement de Mobutu. Le roman se superpose ainsi à l'Histoire à travers la cohabitation de Sakombi et de l'homme au totem léopard puis de Sakombi et de Mobutu.

Le culte de la personnalité qui était l'obsession de l'homme au totem léopard est un point qui le rapproche aussi de Mobutu :

« Il (l'homme au totem léopard) annonça les divers noms par lesquels les habitants de la République du Grand Fleuve étaient autorisés à appeler leur chef : le Président-Soleil, le Génie du Grand Fleuve, le stratège, le sauveur, le père de la nation, l'Unificateur, le pacificateur... ».

⁵⁸ Geraldine Faes/Stephen Smith, *Op. Cit.*, p. 19.

Ces différentes dénominations de l'homme au totem léopard développent le champ lexical de la grandeur et de la majesté. Tous ces noms sont précédés de l'article défini « le » qui met en évidence la singularité de l'homme qu'ils désignent. « Le » indique que l'homme au totem léopard est unique d'où il tire son pouvoir totalitaire. Sa dénomination « Président-Soleil » que l'auteur a donné certainement par analogie à « roi soleil » qui désigne Louis XIV le plus prestigieux des rois de France, l'incarnation du pouvoir despotique. Tout comme Louis XIV n'avait de compte à rendre à personne sur terre, l'homme au totem léopard s'élevait au rang des dieux. Leur identification au « Soleil » est la preuve de leur unicité. De plus, ils sont les seuls éclaireurs attitrés du peuple. Ils luisent et brillent de mille flammes comme le soleil et font le beau temps de leur peuple. Ils sont la référence et le modèle à suivre. Le nom « Génie du Grand Fleuve » finit d'assimiler l'homme au totem léopard aux forces invisibles qui sont l'âme du fleuve et de la forêt. Il est un non-être, donc un vivant exceptionnel ; un dieu vivant. Ses attributs de « sauveur » - comme on appelle le Christ -, de « père de la nation », d'« unificateur » et de « pacificateur » qui lui donnent toutes les dimensions font de lui l'homme incontournable en qui le peuple voit le nerf et la vie de la nation. Les points de suspension qui achèvent le passage font dire qu'il est certes identifiable mais il n'est pas cernable tant on ne saurait décliner tous ses attributs. Le passage qui suit corrobore cet état de fait :

« ... L'homme au totem léopard avait été envoyé pour sauver le peuple de la République du Grand Fleuve. Ils avaient désigné le totem léopard comme le chef, l'unique chef, l'unique intermédiaire entre les vivants et les mânes. [...] Ils avaient fait connaître ses pouvoirs : le seul chef qui doit donner des ordres et doit être obéi ; le chef qui véhicule à travers les ordres qu'il donne la sève vitale qui vivifie la République. C'est parce que les ordres qui émanent du chef n'avaient pas été scrupuleusement

respectés dans le passé qu'on avait constaté un affaiblissement de la force vitale de la collectivité. Les habitants du pays étaient devenus des peuples d'incapables, de voleurs, de menteurs, de paresseux et d'inconscients. C'était là la source du mal du pays »⁵⁹.

Il ressort de ce passage que c'est le président de la nation qui fait le peuple et non le contraire. C'est l'homme au totem léopard qui guide les pas de son peuple. C'est selon ses prescriptions que le peuple vibre. Il est le peuple. Mobutu, comme l'homme au totem léopard, se substituait au peuple lui imposant ses directives incontestables et a même développé un système de pensée : le mobutisme qu'il a défini comme « la façon de penser de Mobutu, les enseignements, la pensée et l'action du président fondateur du M. P. R. ». Ce point ouvre le chapitre de l'authenticité de Mobutu.

C2 - L'authenticité de Mobutu

L'homme au totem léopard conseilla à Koyaga d'appliquer l'authenticité comme mode de gouvernement. L'Histoire enseigne qu'à mi-chemin de son règne sans partage, Mobutu a proclamé la « Zaïrianisation », un concept qu'il définissait dans le film⁶⁰ de Thiery Michel comme : « *L'accaparement de toutes les richesses du Zaïre par les Zaïrois et l'affirmation de l'âme et des valeurs du Zaïrois* ».

C'est dans cette logique qu'il se débarrassa de son nom de baptême pour se rebaptiser fidèlement à son idéologie. Joseph Désiré Mobutu deviendra : Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu Wa Za Banga. Le peuple le suivra

⁵⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 242.

⁶⁰ Film de Thiery Michel, « Mobutu roi du Zaïre », Tragédie africaine ; produit par Christine Pireaux, Martine Barbé et Serge Lalou, 2^{ème} épisode.

dans sa voie de renouveau. Cette voie imposait au peuple de louer le « père de la nation ». C'est ce que le narrateur remarque avec une ironie frappante au sujet de l'homme au totem léopard :

« ... dans la lutte contre le sous-développement et la famine, le chant, la danse – le chant et la danse à la gloire du chef de l'État – sont aussi des instruments de développement »⁶¹.

Cette manière de tourner l'homme au totem léopard en dérision fait comprendre qu'il perd l'essentiel de vue pour ne se préoccuper que de l'inutile et du futile qu'est sa gloire personnelle. Le culte de la personnalité dans l'Afrique post-coloniale était un moyen d'attendrir le peuple pour que règne la stabilité politique. Le mobutisme a endormi le peuple zaïrois au profit de Mobutu qui s'est immodérément enrichi.

La libéralisation de la filière minière qu'il demande a contribué à renflouer ses caisses. La similarité des décisions de l'homme au totem léopard est patente :

« L'homme au totem léopard décide de laisser l'exploitation du pays au peuple, à l'informel, de laisser au peuple lui-même sa propre gestion. Et souverainement, et en toute conscience, il décide la libéralisation totale de l'exploitation minière dans le pays au sous-sol le plus riche du monde »⁶².

⁶¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 239.

⁶² *Idem*, p. 253.

Cette ruée sur les richesses minières et minéralières sèmera la confusion et, comme en témoigne l'Histoire, développera de la part du pouvoir de Mobutu un système fortement ancré dans la corruption. C'est cette gestion scandaleuse des richesses du pays que le chef de la C. I. A. au Congo Larry Davlin appellera la « kleptocratie ». Kourouma se sert justement de cette perche pour nommer l'homme au totem léopard : le « dinosaure kleptomane »⁶³ pour montrer qu'il a usé son peuple à son profit. Des témoignages ont révélé que la flambée des cours du cuivre sur le marché international va favoriser l'arrogance et l'enrichissement immodéré de Mobutu dont la fortune fut évaluée à quatre milliards de dollars. La notion de « dinosaure kleptomane » montre l'ampleur de l'enrichissement qui se lit dans la taille de l'animal et l'épithète « kleptomane » met en évidence le caractère illicite de cet enrichissement. L'homme au totem léopard est par conséquent un « voleur » puisqu'il est atteint de kleptomanie. Cet état de fait rappelle les dictateurs africains de l'après colonisation dont les fortunes colossales ne sont un secret pour personne et qui ont érigé la corruption en mode de gouvernement. Quand Mobutu fut interrogé pour répondre de sa fortune et de la corruption, il répondait au premier volet par une question :

« *Qu'appellez-vous fortune ?* »⁶⁴ et au second il rétorquait :
« *la corruption n'est pas propre à l'Afrique. C'est vous qui nous l'avez apprise. Elle a été importée* »⁶⁵.

La richesse du sous-sol zaïrois que note le narrateur a été bien souvent considérée par des historiens comme une « catastrophe écologique » dans la mesure où elle ne profite pas au peuple. C'est seul le dictateur prévaricateur au totem léopard qui en profite. La force de son pouvoir au-delà du mysticisme qu'il pratiquait résidait aussi dans sa folle richesse puisée de la prédation systématique des revenus du pays.

⁶³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 226.

⁶⁴ Film de Thierry Michel, « Mobutu roi du Zaïre », *Op. Cit.*.

⁶⁵ *Ibidem.*

C₂-1 - Mobutu et le mysticisme

Dans le témoignage qu'il rendait dans le film de Thiery Michel, Inongo Sakombi soutient avoir vu Mobutu boire du sang humain pour dit-il accroître son pouvoir. Le ministre Inongo Sakombi poursuit pour dire que Mobutu cocufiait tous ses collaborateurs pour d'abord les diminuer, ensuite tout savoir d'eux et enfin les dominer par la force psychologique et mystique qu'il acquiert. L'imaginaire collectif s'est saisi de ce type d'information difficilement démontrable pour souvent présenter Mobutu comme un adepte des pratiques mystique et occulte. Ahmadou Kourouma fait ressortir assez clairement cet aspect du règne de Mobutu à travers les pratiques occultes de l'homme au totem léopard :

« Un avion s'envole le soir de la capitale et revient dans la nuit même de Dakar avec à son bord l'architecte Gaby et le marabout Kaba. Kaba comblé d'argent est embauché tout de suite comme le chef des marabouts du dictateur. Et Gaby comme patenté fournisseur émérite du chef de l'État en marabouts, sorciers et autres experts en affaires occultes »⁶⁶.

On peut lire que l'homme au totem léopard recrute des marabouts de tous les horizons. Il a sous son autorité plusieurs marabouts pour consolider son pouvoir à travers les sciences occultes. Comme lui, Mobutu avait à ses côtés un collègue de marabouts et de féticheurs qui assuraient par la magie noire la stabilité de son pouvoir. La nomination de Kaba comme chef des marabouts et la désignation de Gaby comme intermédiaire chevronné en fourniture de marabouts supposent que l'homme au totem léopard est non seulement entouré de marabouts, mais il compte – en dépit de leur nombre – étoffer le groupe. Ces deux volets présentés par le narrateur dénotent la foi de l'homme au totem léopard en la pratique du fétichisme

⁶⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 244-245.

et en celle des sciences occultes. Mobutu Sese Seko avait aussi de cette même foi. Plus qu'une coïncidence c'est peut-être une caricature que fait le romancier dans sa présentation de l'homme au totem léopard. Quand nous l'avons interrogé, à la question de savoir qui était l'homme au totem léopard, il nous a répondu que c'est Mobutu (voir annexes). Il est donc juste que l'homme au totem léopard, autant que Mobutu s'adonne à la pratique mystique :

« Le dictateur ne se déplace jamais sans une valise de fétiches. Chaque marabout augmente la collection de ses porte-bonheur.

Avant chaque voyage du dictateur, la tortue sacrée est consultée. L'architecte fait jucher le Président sur la carapace. La tortue bouge : le voyage est entrepris immédiatement. Autrement : les marabouts appliquent d'autres incantations »⁶⁷.

Le nombre de fétiches du dictateur au totem léopard est impressionnant. Le narrateur les quantifie en valise : «une valise de fétiches». Les rites du dictateur avec la tortue sacrée démontrent toute sa dévotion au culte du fétichisme. À l'instar de Mobutu, le «totem léopard» fut un dictateur de la première race. Fortement rassuré par ses fétiches, la guerre froide l'a façonné pour en faire un agent de la C. I. A..

C₂-2 - Mobutu et la C. I. A.

Le reportage historique à travers le film de Thiery Michel montre que la C. I. A., Compagny Intellegencia of America, le service secret américain a incorporé Joseph Désiré Mobutu alors jeune journaliste pour veiller sur les intérêts

⁶⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 246.

du bloc occidental au Zaïre alors Congo-Kinshasa. Ahmadou Kourouma met cette information à l'œuvre dans son roman :

« « *Les Américains de la C. I. A. en firent un «honorable correspondant» quand l'organisation vit qu'il était une excellente taupe des colonisateurs auprès de Humba* »⁶⁸.

L'incorporation de l'homme au totem léopard dans la C. I. A. est la manifestation de la guerre froide en Afrique où chaque grande puissance voudra créer sa réserve de matières premières agricoles, minières ou minières. Mobutu était par conséquent l'homme de la guerre froide qu'il fallait soutenir pour faire face aux nationalistes ou même les éliminer. L'assassinat de Patrice Lumumba est assez révélateur. Réputé grand ami des Américains, des Français et des Belges, Mobutu exercera son pouvoir despotique sans qu'un seul pays ne réagisse. Il s'octroya les grades les plus élevés de l'armée : du chef d'état major qu'il était avec le grade de colonel, il est successivement général puis maréchal et président du parti unique le M. P. R. (Mouvement Populaire de la Révolution). C'est au nom de cette amitié légendaire que Mobutu a adopté le libéralisme comme méthode de gestion du Zaïre. Un libéralisme auquel il a tordu le coup et dont il a bouleversé les principes de sorte que le système a consisté à endormir le peuple, à le scléroser pendant que Mobutu faisait main basse sur toutes les richesses du pays :

« ... *Un matin l'homme au totem léopard réfléchit et compte. Il cumule vingt ans de pouvoir et le bilan est négatif, totalement négatif.*

Le pays n'a ni routes, ni hôpitaux, ni téléphones, ni avions, ni..., ni... Les médecins ne soignent plus faute de médicaments et parce qu'ils ont de nombreux mois

⁶⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 235.

d'arriérés de salaires. Les jeunes ne dansent plus, ne baisent plus parce que tout le pays est infecté de sida..

L'homme au totem léopard a beau se tenir la tête, beau regarder au loin, il n'entrevoit pas poindre une quelconque petite lueur d'espoir.

Les membres de sa famille et ses proches collaborateurs sont tous des paresseux, des jouisseurs. [...] L'homme au totem léopard décide de laisser au peuple lui-même sa propre gestion. Et souverainement et en toute conscience il décide la libéralisation totale de l'exploitation minière dans le pays au sous-sol le plus riche du monde. Chaque citoyen peut creuser où il veut avec les moyens dont il dispose. [...]. Il y croyait, lui, à ce nouveau Pays du Grand Fleuve, au Pays du Grand Fleuve de l'informel. Il a appelé cela le libéralisme, sa nouvelle politique »⁶⁹.

Le constat fait par l'homme au totem léopard au sujet de son bilan négatif l'a motivé à demander au peuple de se prendre en charge. La pauvreté du pays du Grand Fleuve est lisible dans l'énumération « ni route, ni hôpitaux, ni téléphone, ni avion... »⁷⁰ qui montre que tous les secteurs d'activité sont affectés par la pauvreté. Ce manque généralisé se note aussi au multiple emploi de l'adverbe de négation « ni » qui laisse le lecteur comprendre que la dégradation de la vie économique et sociale au pays du Grand Fleuve a atteint des proportions insoupçonnées. La responsabilité des citoyens dans la gestion de l'économie ou peut-être leur implication directe dans l'orientation de cette économie est une sorte de fuite en avant de l'homme au totem léopard. On assiste à un éclatement de l'autorité. Il n'y a donc plus d'autorité de sorte que les populations font ce qu'elles veulent. L'autorité est en crise, elle a démissionné. C'est ce que le narrateur

⁶⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 252-253-255-256.

⁷⁰ *Idem*, p. 252.

présente avec une ironie notable dans la formule « *il a appelé cela le libéralisme* »⁷¹. Une façon de dire que c'était le libéralisme tel que compris par l'homme au totem léopard. Dans la définition que Jacqueline Russ donne du libéralisme, même si elle notifie l'indépendance des populations d'agir comme elles l'entendent en économie, elle mentionne aussi le volet politique qui est tout aussi important que l'économique :

« « ... le libéralisme, dont l'acception varie, selon qu'il s'applique au champ politique ou à la sphère économique. Dans ce dernier cas, le libéralisme désigne une doctrine fondée sur le «laissez faire, laissez-passer», sur la non-intervention économique, sur la prépondérance de la concurrence et du libre jeu du marché. En politique, priment le respect des libertés individuelles et la nécessité de les garantir »⁷².

Dans la gestion d'un État, l'interaction entre les deux pôles du libéralisme s'impose. L'homme au totem léopard a décidé d'appliquer à sa façon le pan économique tout en occultant l'aspect politique. Il règne en maître absolu sur la République du Grand Fleuve comme Mobutu sur le Zaïre. Son pouvoir tricéphale repose essentiellement sur l'enrichissement immodéré, le culte de la personnalité et une affinité intime à l'occultisme. Ces différentes facettes de leur pouvoir sont remarquables aux conseillers qui entourent l'homme au totem léopard. Gaby le conseiller aux affaires occultes, Inongo Sakombi, le ministre de la propagande et Konga le conseiller financier sont les personnages qui consolident et stabilisent le pouvoir de l'homme au totem léopard.

⁷¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 256.

⁷² Jacqueline Russ, *Les théories du pouvoir*, Paris : Librairie Générale française, 1994, p. 100.

La libéralisation de l'économie du pays du Grand fleuve a entraîné l'affaiblissement de l'autorité qui a engendré à son tour un désordre monstre :

« C'était dans les mines d'or et de diamants de la République du Grand Fleuve. Les mines d'or et de diamants du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest de la vaste République du Grand Fleuve. Les handicapés portaient et transportaient sur leurs voiturettes les hommes valides. Les aveugles guidaient les voyants, tamisaient la boue, scrutaient l'eau brune, montaient des compartiments pour arrêter les pierres. Les lépreux avec les moignons creusaient, taraudaient la terre pour des biens portants ayant des mains et des doigts... C'étaient les miracles que l'homme au totem léopard avait réussi à réaliser dans sa vaste République du Grand Fleuve »⁷³.

La libéralisation de l'économie annoncée par l'homme au totem léopard apparaissait comme une étonnante nouvelle étant donné qu'il cumulait tous les pouvoirs. L'inversion des normes sociales s'appréhendait comme un bouleversement de l'ordre des choses. Tout a périclité dans la République du Grand Fleuve. Ce bouleversement de la République du Grand Fleuve est le reflet du Zaïre de Mobutu qui a sombré dans une guerre civile. La gestion scandaleuse de l'économie du Zaïre a fait naître un sentiment anti-Mobutu qui a ravivé les haines et nourrit la guerre civile zaïroise, aujourd'hui guerre congolo-congolaise. Contraint de quitter le pouvoir sous la pression des rebellions, nées dans l'Est du pays à l'initiative de Laurent Désiré Kabila en 1998, Mobutu regagna le Maroc où il mourut en exil. Il laissa le Zaïre rebaptisé République Démocratique du Congo. La guerre civile qui n'en finit pas est le signe de ce que la richesse du Congo fonde le malheur des Congolais ; grand paradoxe de l'Histoire !

⁷³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 252.

D - N'KOUNTIGUI FONDIO/SÉKOU TOURÉ

La relation du récit dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* met un point d'honneur à consacrer des chefs charismatiques à la tête de Républiques imaginaires. L'auteur reste cependant ancré dans l'Histoire même s'il imagine son monde, d'autant que ce monde qu'il crée a par ses traits caractéristiques de fortes références au monde social «réel» extérieur au texte. La présentation de N'kountigui Fondio – l'homme au totem lièvre, le potentat régnant sur la République des Monts – est une représentation fictionnelle de Ahmed Sékou Touré, premier Président de la République de Guinée. Des actes significatifs du protagoniste du roman de Kourouma établissent un rapport d'hypertextualité entre l'homme au totem lièvre et Sékou Touré. Le romancier s'est par conséquent incontestablement inspiré de l'Histoire pour créer sa fiction. Normalement, c'est le repérage des indices textuels identitaires communs aux personnages fictionnels et historiques qui doit autoriser à tirer la conclusion sur l'unicité actantielle narrative. Mais telle qu'énoncée, cette phrase fonctionne comme une hypothèse de travail. La réputation dramatique qu'il fait à son personnage est le propre de Sékou Touré tel que l'Histoire le caractérise. En effet, N'kountigui Fondio, tout comme Sékou Touré, est un monstre naissant comme Néron dans la tragédie racinienne qu'Agrippine a propulsé sur le trône de Rome. La similitude se lie surtout au niveau de la transformation des personnages. Leur métamorphose relève de ce que pourvus de qualités avant leur accession au pouvoir, ils vont se muer en de redoutables sadiques meurtriers une fois qu'ils auront accédé au trône. Tout comme Néron portait Britannicus dans son cœur avant son accession au trône, il devra tuer son frère pour accaparer Junie – la fiancée de ce dernier – et le pouvoir qui légitimement revenait à Britannicus. De même, Sékou Touré et l'homme au totem lièvre sont guidés par leur foi en l'homme noir et en l'Afrique et soucieux de l'acquisition de leur liberté. Ils accèderont au pouvoir pour laminer et museler leur peuple. L'homologie entre ces deux derniers personnages qui met en éveil la présence de l'Histoire dans les textes de Kourouma est notable à travers la

revendication de leur identité et de leur liberté vis-à-vis de la France colonisatrice, de leur opposition mémorable à Houphouët-Boigny et enfin à travers leur pratique dictatoriale du pouvoir.

D₂-1 - N’kountigui vers la revendication de son identité

Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* fait remarquer que N’kountigui Fondio répond aussi au nom périphrastique de «l’homme en blanc». En effet, il se présente tout comme Sékou Touré tout de blanc vêtu à toutes les manifestations populaires. Le passage suivant en donne un aperçu :

« *Indiscutablement, N’kountigui l’homme en blanc avait le timbre, le discours, la taille, la passion, le blanc du boubou et du calot d’un homme de destin* »⁷⁴.

Le port du boubou est significatif du désir du personnage de rompre avec les pratiques vestimentaires occidentales. Le boubou, notons-le, est une tenue ample coupée généralement du basin présentant l’allure d’une robe ou d’une toge. Le basin est un tissu spécial dont la richesse se note dans le craquement des pans des habits qu’on en fait. Fait de fibre de coton, il peut être amidonné pour en assurer une brillance et une solidité. La broderie est un accessoire indispensable au basin dont la valeur matérielle est rehaussée par les fibres de broderie qui le parcourent. Le boubou blanc est donc un indice culturel dont se saisit l’homme au totem lièvre pour renier le costume trois pièces de l’Occident. L’homme en blanc met en avant la valeur culturelle du boubou qui lui permet d’une certaine façon de se fondre dans le peuple. Même si en politique cet état de fait frise la démagogie, force est de reconnaître que l’homme en blanc exprime par le port du boubou blanc sa culture et partant revendique son identité.

⁷⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 164.

L'historien Ibrahima Baba Kaké écrit que : « *Sékou Touré revêt le boubou blanc et la toque de feutre qui représenteront désormais les attributs de son pouvoir* »⁷⁵. Au-delà de la simple revendication d'authenticité, Sékou Touré fait du boubou son emblème. Il en fait un instrument de lutte idéologique contre le colonialisme. Il a troqué sa veste contre le boubou. C'est un retour aux sources, un refus de l'assimilation qui a été durant son parcours syndical et politique son cheval de bataille. Foncièrement opposé au colonialisme, il s'insurge contre le port du costume par le fait d'arborer un boubou blanc. Il commence sa lutte idéologique par une lutte culturelle. Par cette voie, il semble appliquer un précepte cher à Léopold Sedar Senghor qui stipule l'assimilation de sa culture propre. Se faisant, le garant de la culture guinéenne à travers le port du boubou, Sékou Touré marquait déjà la politique internationale de son emprunte. Ce nivellement qu'il établit entre les domaines culturel et politique en accédant au politique par le culturel en rajoute à son esprit contestataire. Cette stratégie de lutte, du fait qu'elle revalorise la culture vestimentaire guinéenne fait aduler Sékou Touré de son peuple. Ahmadou Kourouma a mis en relief ce pan de la vie de Sékou Touré à travers son personnage en rapprochant ainsi l'Histoire du roman ; il a exposé l'esprit contestataire de Sékou Touré à travers des actes dont le point culminant reste le «non» qu'il opposa au Général De Gaulle.

D₁-2 - Sékou Touré, un esprit contestataire

Les biographes de Sékou Touré et les historiens s'accordent pour dire qu'il a toujours eu un esprit contestataire. Des faits relatés à son sujet lèvent le voile sur son caractère et son tempérament fougueux. L'historien Ibrahima Baba Kaké reprend à son compte les propos de Sidiki Kobélé Kéïta auteur de *Sékou Touré, l'homme du 28 septembre 1958*. Baba Kaké note par exemple que :

⁷⁵ Ibrahima Baba Kaké, *Sékou Touré le héros et le tyran*, Paris : Groupe Jeune Afrique, 1987, p. 80.

« *Le jeune Sékou Touré était déjà une forte tête. Il organisait ses camarades de classe pour résister à la «tyrannie» de ses instituteurs. Il faisait d'autre part preuve d'un esprit nationaliste aussi précoce que sourcilleux. Il se refusait par exemple à apprendre l'histoire coloniale. Il méprisait le maître qui la lui enseignait et déchirait les pages de **Moussa et Gigla**, manuel de lecture dans lequel l'Afrique était humiliée à travers des héros : récit de l'arrestation de Samory, « témoignages » de sacrifices humains au Dahomey, etc., autant de choses qui le révoltaient* »⁷⁶.

Sékou Touré était déjà un révolté. Sa précocité dans le militantisme et les prises de positions en faveur de l'Afrique éveillaient plus d'un soupçon et auguraient un avenir de lutteur avant-gardiste clairement défini. Il vouait un culte à Samory dont il se réclamait de la descendance. C'est même d'après les dires de Sidiki Kobélé Kéïta rapporté par Baba Kaké :

« (...) *parce qu'il avait refusé de réciter une leçon sur Samory, traité de sanguinaire, que l'instituteur Bokar Muréga aurait rayé le nom de Sékou Touré de la liste des reçus à l'Ecole Primaire Supérieure (E. P .S.) de Conakry* »⁷⁷.

L'admiration sans borne qu'il vouait à Samory lui a été préjudiciable à l'issue des examens d'entrée à l'E. P. S. de Conakry. Il est clair qu'il manifestait et prouvait l'adulation de son grand-père qu'il considérait du reste comme une

⁷⁶ Ibrahima Baba Kaké, *Op. Cit.*, p. 24.

⁷⁷ *Ibidem.*

référence exclusive. Ce point établit une corrélation entre Sékou Touré et l'homme au totem lièvre figuré par Kourouma. Le romancier écrit :

« L'homme en blanc termina son discours par un appel grave et pathétique à tous les intellectuels noirs. Ils étaient tous invités à le rejoindre dans la capitale de la République des Monts pour bâtir le premier état africain vraiment indépendant de l'Afrique de l'Ouest et venger l'empereur Samory »⁷⁸.

L'indépendance s'appréhende ici comme un honneur à la mémoire de Samory. Le refus de Samory de céder à la colonisation française qui a procuré au malinké une assise identitaire forte, est l'un des points qui fascine Sékou Touré. Samory comme il a été déjà montré dans la première partie de notre travail incarne la conscience prométhéenne de l'Afrique dominée par l'impérialisme occidental. Sékou Touré, à défaut de se définir comme la réincarnation possible de Samory, se réclame de l'ascendance à l'Almami (l'imam) de Ouessébougou. Tout comme le général Baratier dont les propos sont rapportés par Baba Kaké, Sékou Touré soutient que :

« Samory Touré s'est montré supérieur à tous les chefs noirs qui ont été nos adversaires sur le continent africain. Il est le seul ayant fait preuve de qualités caractérisant un chef de peuple, un stratège et même un politique. Conducteur d'homme en tous cas il le fut, possédant l'audace, l'énergie, l'esprit de suite et de prévision et par-dessus tout une ténacité irréductible, inaccessible au découragement »⁷⁹.

⁷⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 164.

⁷⁹ Ibrahima Baba Kaké, *Op. Cit.*, p. 21.

Sékou Touré voyait déjà en lui une part de Samory qu'il fallait prouver. Son esprit contestataire s'il n'est inné, est au moins pour une certaine part redevable à son appartenance à la lignée de Samory Touré. Ayant accédé à l'échiquier politique, son opposition idéologique à Houphouët-Boigny quant au sort de l'Afrique occidentale fera date dans l'Histoire. Kourouma fait seigne de cette information historique qui rapproche encore un peu plus Sékou Touré de N'kountigui Fondio.

D2 - Son opposition à Houphouët-Boigny

Le rapprochement de Sékou Touré et d'Houphouët-Boigny dans le parti d'intérêt commun qu'est le R. D. A. fera d'eux des adversaires politiques que leur divergence idéologique contribuera à radicaliser. Les historiens s'accordent pour dire que le fond de leur antagonisme se réduisait au leadership. Chacun, d'Houphouët-Boigny et de Sékou Touré voulant être le porte flambeau du R. D. A. et partant de l'Afrique. C'est à juste titre que Baba Kaké note :

« [...] Et Sékou Touré, qui se fait transporter de son lit d'hôpital pour prendre part à la dernière séance, est élu vice-président du Rassemblement : adjoint, dauphin et déjà rival de l'Ivoirien. À vrai dire, l'antagonisme Houphouët-Boigny - Sékou Touré n'est encore à ce stade que latent puisque le Guinéen s'en tient à la défense d'une communauté franco-africaine »⁸⁰.

Il apparaît donc clairement dans ce passage qu'une tension existe déjà entre Sékou Touré et Houphouët-Boigny dont il est le dauphin. Kourouma affirme cette tension dans son roman en caricaturant les deux figures historiques que sont

⁸⁰ Ibrahima Baba Kaké, *Op. Cit.*, p. 71.

Sékou Touré et Houphouët-Boigny. À travers les convergences et les divergences des deux personnages, Kourouma insuffle à la vérité historique de l'opposition idéologique, - Sékou Touré et Houphouët-Boigny -, vérité de la formation des blocs et de la guerre froide une cadence oscillante qui vacille entre le politique et le culturel. Le romancier s'approprie l'Histoire à laquelle il imprime une lecture sociale immédiate à travers une comparaison inter-personnages fondée sur des éléments ayant un rapport avec le physique des personnages, leur sphère culturelle, les habitudes vestimentaires qu'il adjoint aux grandes théories de formation idéologique que propose l'Histoire. Kourouma permet ainsi une plus grande lisibilité de l'Histoire.

Le narrateur constate d'abord l'antagonisme des deux figures historiques dans l'opposition des personnages fictifs du roman :

« N'Kountigui ne se connaissait sur tout le vaste continent africain qu'un seul adversaire de taille : Tiékoroni, le rusé petit vieillard au chapeau mou, appelé l'homme au chapeau mou. Il avait pour totem le caïman et était le dictateur de la République des Ébènes et se faisait appeler dans son fief le Bélier de Fassou et le Sage de l'Afrique »⁸¹.

Les attributs de Tiékoroni éclairent le personnage historique qu'il représente. À travers son totem, son surnom et la République qu'il dirigeait, Tiékoroni est le double romanesque d'Houphouët-Boigny qui se trouve ici opposé à Sékou Touré. L'adversité qui oppose ce dernier à Houphouët-Boigny est un élément fondamental de la ressemblance entre N'kountigui Fondio et Sékou Touré dont il s'agit ici de prouver qu'il est le référent historique extra-textuel de N'kountigui Fondio l'homme au totem lièvre. Par ailleurs, outre l'information historique globale qui fait état de l'opposition entre Houphouët-Boigny et Sékou

⁸¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 172.

Touré dans l'antagonisme de N'kountigui Fondio et Tiékoroni présentés par le romancier, le narrateur définit cette opposition en plusieurs points :

« L'homme en blanc avait la haute stature des Malinkés de la savane, Tiékoroni l'homme au chapeau mou la naine mensuration des hommes de la forêt »⁸².

L'apparence physique est un élément oppositionnel que dégage le narrateur pour spécifier les différences entre les deux personnages. Il apparaît que l'espace conditionne le physique comme l'ont montré les travaux de l'anthropologue Sory Camara⁸³. Ce dernier stipule que la pratique de la chasse dans les savanes, qui s'étendent nues à perte de vue, favorise la grande taille du chasseur qui devra guetter le gibier de loin en loin. Quant au chasseur de la forêt, les arbres et les lianes, pour être traversés conditionnent la petite taille du chasseur qui pourra ainsi se faufiler dans son espace. Les travaux ont porté sur les Massailles du Niger et les pygmées de la forêt équatoriale. Kourouma s'adjuge ainsi un précepte anthropologique à travers la différenciation par le physique de ses personnages.

D'autre part, le narrateur affirme que :

«L'homme en blanc portait en toute saison l'habillement traditionnel de l'Afrique, le calot et le boubou blancs ; Tiékoroni, le chapeau mou, la cravate et le costume européen trois pièces »⁸⁴.

Le style vestimentaire des deux personnages les oppose au point où une interprétation idéologique sous-tendrait leurs vêtements. L'homme en blanc si ce

⁸² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 172-173.

⁸³ Sory Camara, répondant à l'invitation du GERLIF (Groupe d'Etude et de Recherche en Littérature Francophone), a prononcé une conférence à Abidjan le 30 mars 2000 sur le thème "Parole et identité".

⁸⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 172-173.

n'est pour embrigader son peuple en se fondant en lui par le port des vêtements de la masse, était un promoteur sans pareil de sa culture. Il avait résolument tourné le dos au style vestimentaire européen qui, dans certains cas en Afrique sont inadaptés compte tenu de la différence de climat.

L'homme en blanc revendique donc sa culture et il la vit. Contrairement à lui, Tiékoroni a adopté un style européen qui pourrait s'appréhender comme un emprunt culturel donc comme un dialogue entre les cultures. Cette inter-culturalité est le propre même de la colonisation qui est au centre des fictions de Kourouma. Les habitudes vestimentaires sont bien superficielles pour inférer une assimilation totale de celui qui les adopte ou encore moins son aliénation ; quoiqu'elles soient dans certains cas une manifestation de l'assimilation ou de l'aliénation.

Le narrateur note une autre différence :

«L'homme en blanc fut un pieux et pratiquant musulman qui transforma son pays en une république islamique ; Tiékoroni un catholique qui bâtit dans les terres ancestrales de son village natal le plus somptueux lieu de culte catholique hors de Rome»⁸⁵.

Sékou Touré était musulman et Houphouët-Boigny catholique. La construction de la basilique de Yamoussoukro est la preuve tangible de ce que Houphouët-Boigny avait proclamé sa foi catholique à la face du monde. Cette opposition des croyances religieuses entre les deux hommes est la manifestation de leur appartenance culturelle puisque la religion est un pan de la culture. Le narrateur montre que leur différence religieuse est une différence de façade parce qu'ils sont tous les deux animistes :

⁸⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 173.

« *Cette opposition dans les croyances religieuses n'était que purement formelle. Ils étaient tous les deux foncièrement animistes* »⁸⁶.

Il résulte de cette observation que les deux protagonistes sont restés ancrés dans les cultes originels. Leurs options religieuses ouvertes ne sont que des dérobades à en croire les propos du narrateur. Ce dernier met en relief leur pratique religieuse originelle à travers les gris-gris que chacun d'eux dissimule :

« *Ils cachaient toujours tous les deux sous leurs déguisements respectifs les grigris protecteurs des marabouts féticheurs* »⁸⁷.

L'emploi du syntagme nominal «déguisements respectifs» montre que les deux protagonistes avaient une face cachée. C'est dire qu'ils paraissaient plus ou moins « purs » que nature. Il va sans dire que leur véritable pratique religieuse hormis toutes les commodités conventionnelles était l'animisme. L'auteur pose en filigrane tout en affirmant la culture profonde de ses personnages, les jugements négatifs ou péjoratifs dont souffre l'animisme, animisme que les religions dites révélées combattent avec acharnement. Il est clair qu'au-delà des commodités conventionnelles ses personnages demeurent eux-mêmes ; c'est-à-dire attachés à leur culture religieuse et à leur croyance métaphysique.

La différence nodale que l'Histoire a créée entre Sékou Touré et Houphouët-Boigny est la différence idéologique. Dans le monde de l'après-guerre, le bloc occidental et le bloc oriental vont s'affronter sans arme mais par idéologie de la gestion politique et de la gestion économique. C'est un monde où règne une suspicion partagée dans les deux camps antagonistes. La politique internationale

⁸⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 173.

⁸⁷ *Ibidem.*

s'en trouve profondément affectée. La littérature, les arts, l'économie, les pensées, tout porte les stigmates de la division du monde en deux blocs idéologiquement opposés. Kourouma remet cette atmosphère à jour dans le rapprochement de ses protagonistes qui ouvrent par le fait même son roman à l'Histoire et créent une influence de l'Histoire sur ses récits romanesques. Le narrateur mentionne que :

« L'homme en blanc fut socialiste et eut l'encensement, l'admiration et le soutien de l'Est ; Tiékoroni, capitaliste, disposa de ceux de l'Ouest »⁸⁸.

Il résulte de cette affirmation que les pays occidentaux ont répandu leur influence idéologique en Afrique, ainsi Sékou Touré multiplia ses voyages en Europe de l'Est pour consolider sa politique. Son pays sera sous la férule des communistes. Baba Kaké s'attribue les propos de l'essayiste français plus connu sous le pseudonyme de B. Ameillon pour dire que :

« L'aspect socialiste de la politique guinéenne dépendait moins des volontés locales que des forces internationales qui s'exerçaient sur un petit État, placé, par des circonstances extérieures, à «l'avant-garde» du combat africain »⁸⁹.

Notons que ce sont les pays occidentaux qui font la politique en Afrique et subventionnent des Africains pour mener le combat, non pas de l'Afrique, mais de l'Occident et surtout de la protection des intérêts de l'Occident. Kourouma expose bien cet état de fait quand il fait remarquer que l'idéologie qu'elle soit de l'Est ou de l'Ouest n'a apporté que souffrance et géhenne :

⁸⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 173.

⁸⁹ Ibrahima Baba Kaké, *Op. Cit.*, p. 96.

« Cette opposition dans la pensée n'eut aucun effet sur l'organisation politique des deux régimes. Les peuples des deux pays furent livrés à des dirigeants corrompus des partis uniques liberticides et mensongers »⁹⁰.

Comme il est clairement indiqué, ce ne sont pas des méthodes de gestion qui font la différence, toutes les pratiques en ce qui concerne la privation des libertés et des partis uniques sont les manifestations de ces deux formes d'idéologies politiques telles qu'appliquées par Sékou Touré et Houphouët-Boigny ou plus exactement par N'kountigui Fondio et Tiékoroni. Le bilan que fait le narrateur révèle sans ambiguïté que bien que ces idéologies aient soumis les Africains au feu de la souffrance, une seule survivra au temps ; mieux, l'une d'entre elle phagocyttera l'autre. Kourouma peint avec sarcasme la chute du communisme et son échec historique à travers les mouvements des populations entre la République des Ébènes et celle des Monts géographiquement voisines. Elles dépeignent les relations entre la Côte-d'Ivoire et la Guinée par l'entremise de leurs différents premiers Présidents :

« Tous les affamés de la République des Monts, tous les affamés de l'Afrique de l'Ouest se dirigent vers la République des Ébènes de Tiékoroni, terre de paix et d'accueil des réfugiés. On ne vit aucun homme de la République des Ébènes voulant rallier la République des Monts, le pays de la dignité du Nègre »⁹¹.

Il ressort de cette assertion que la politique de N'kountigui Fondio a affamé son peuple faisant de lui un peuple migrateur à la recherche d'un mieux être et d'un bon vivre. Cet état de fait explique certainement la présence de la forte

⁹⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 173.

⁹¹ *Idem*, p. 174.

communauté guinéenne en Côte-d'Ivoire. Le flux d'immigrants de plus en plus fort vers la Côte-d'Ivoire depuis les années soixante est le témoignage de l'échec de la politique guinéenne dans son orientation. Cet échec de l'idéologie politique guinéenne est un prélude ou une lecture proleptique de la chute du communisme dans les années quatre-vingt-dix. Le vent de l'Est comme l'Histoire a appelé l'effondrement des régimes communistes depuis la dislocation de l'U. R. R. S. jusqu'aux schismes de la Yougoslavie et de la Tchécoslovaquie, l'idéologie communiste a été mise à rude épreuve. Ce balbutiement du bloc de l'Est consacre l'Ouest et le capitalisme comme le soutient Kourouma quand il joue à la question/réponse :

« Ah ! Tiecoura. Sais-tu qui, en définitive, eut raison et gagna ? C'est Tiékoroni, le rusé petit vieux au chapeau mou »⁹².

Pour le narrateur, il n'y a pas de différence nette entre les deux idéologies, d'autant plus que le choix politique des personnages de N'kountigui et de Tiékoroni n'a pas modifié le traitement des peuples qu'ils dirigeaient. Même si au niveau économique la différence se lisait clairement en faveur du capitalisme, il n'en demeure pas moins que les peuples-sujets dans les régimes capitaliste et communiste subissaient les mêmes brimades et le même martyre à en croire les écrits du romancier :

« En réalité, dans l'Afrique des mille dictatures, N'kountigui et Tiékoroni, le rusé vieillard, étaient les deux potentats qui, tout en étant différents dans la forme, se ressemblaient le plus dans la façon d'agir »⁹³.

⁹² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 174.

⁹³ *Idem*, p. 172.

La personnalisation du pouvoir des personnages et l'incarnation qu'ils en sont fait de leurs similitudes un rapprochement des deux idéologies politiques que sont le capitalisme et le communisme. Pour le narrateur, l'aspect formel les différencie certes, mais la pratique les unifie. Cette remarque *a priori* simpliste mais qui constitue la base argumentative du narrateur est ainsi énoncée :

« Qu'est-ce qui, en définitive, distinguait les deux pères de la nation, présidents de partis uniques ? Ce qui les différenciait et séparait les deux dictateurs était la foi ! Pas la foi religieuse [...], mais la foi en la parole et en l'homme, au Nègre en particulier. L'homme en blanc croyait aux paroles, aux hommes et au Nègre. Et gérer l'indépendance pour N'kountigui signifiait remplacer, à tous les niveaux, tout Blanc (...) par n'importe quel Nègre.

Le rusé et aristocrate Tiékoroni ne croyait pas aux paroles, à l'homme et surtout pas au Nègre. Et gérer une république indépendante africaine pour lui consistait à confier les responsabilités aux Blancs, tenir le Nègre en laisse pour donner des coups de temps en temps aux compatriotes qui levaient la tête »⁹⁴.

Il en ressort que la gestion des indépendances qui avait pour corollaire immédiat le choix de l'idéologie d'un bloc donné, va entraîner selon le cas des positions différentes à adopter avec les anciens colonisateurs. C'est ainsi que Sékou Touré refuse de maintenir les Blancs dans la gestion de son État contrairement à Houphouët-Boigny qui privilégie les rapports avec les techniciens européens. Le choix politique des deux protagonistes va définir les rapports de leurs différents États avec la Métropole. Même si Sékou Touré ne préconisait pas

⁹⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 173-174.

une rupture totale avec la France et se refusait en même temps à subordonner son pays à la France, voulant coopérer entre États égaux, l'éviction des Français à cette époque dans la gestion de son État en donnait tout l'air. Il aura recours aux intellectuels africains pour gérer son pays. Cette option est l'aboutissement de son «non» historique à la France qui rompt toute coopération avec lui. Les conséquences de cette rupture à long terme seront néfastes pour les populations guinéennes isolées pour avoir choisi le camp de l'intégrité, s'excluant d'office du dialogue économique et politique international. L'opposition de Sékou Touré à Houphouët-Boigny et celle de N'kountigui Fondio à Tiékoroni établissent un double parallélisme entre Sékou Touré et N'kountigui d'une part, et entre Houphouët-Boigny et Tiékoroni d'autre part. Le roman s'enracine davantage dans l'Histoire à travers ce double rapprochement. Par ailleurs, le « non » de Sékou Touré au Général De Gaulle qui a permis au premier de faire une entrée fracassante dans l'Histoire demeure l'un des points essentiels sur lesquels le romancier s'appesantit pour emprunter à l'Histoire matière à fictionnaliser.

D3 - Le «non» de Sékou Touré à la France

Le référendum portant création de la communauté française est le grand rendez-vous de l'Histoire qui a définitivement scellé le sort de Sékou Touré et de la Guinée mais qui a aussi fait entrer Sékou Touré dans l'Histoire. Partisan de l'intégrité, de l'authenticité et de l'identité africaine, Sékou Touré se refusait à la vassalisation de la Guinée à la France. Il était omnubilé par l'idée de l'indépendance que plusieurs facteurs, notamment politiques, vont d'ailleurs précipiter.

Ahmadou Kourouma s'inspire de cet aspect frappant de l'histoire de Sékou Touré pour présenter son personnage N'kountigui Fondio dont le rapport à

Sékou Touré ne présente plus aucun doute. Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* note que :

« *N’kountigui Fondio encore appelé l’homme en blanc avait pour totem le lièvre, était le dictateur de la République des Monts. L’homme en blanc avec verve vibra sur la dignité de l’Afrique et de l’homme noir et hurla, devant l’univers et en face du chef général de Gaulle un non catégorique. Non à la communauté ! Non à la France ! Non au néocolonialisme ! L’homme en blanc préférait pour la République des Monts la pauvreté dans la liberté à l’opulence dans la soumission. Il cria plusieurs fois* »⁹⁵.

N’kountigui Fondio soucieux de reconquérir la dignité de l’Afrique souillée par la traite négrière et la colonisation, veut acquérir tout de suite l’autonomie de celle-ci pour présider à sa destinée. Le romancier a par conséquent emprunté le « non » que Sékou Touré prononça au vote pour figurer N’kountigui Fondio le fer de lance de la lutte anti-coloniale. Viscéralement opposé au néocolonialisme, il fera de la revendication de l’indépendance son rôle d’intérêt principal, et ses actes que l’Histoire décrit si elle ne les justifie pas par un processus d’accumulation d’aigreur et d’amertume générées par les rapports de la France à ses colonies. Nombre d’historiens s’accordent pour dire que la rupture des relations franco-guinéennes a été en grande partie et surtout motivée par l’orgueil de chacun des dirigeants des deux pays en rupture de banc. D’une part le Général De Gaulle et de l’autre Sékou Touré. Le premier considéré comme le promoteur des indépendances africaines sous la tutelle française ne cautionnait pas ou n’envisageait pas l’autonomie de l’empire colonial français sans la France. C’est en cela que ces propos confiés à Senghor et rapporté par Baba Kaké sont empreints de menaces qui, même si elles sont latentes, ne cachent pas la fierté du Général De

⁹⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 164.

Gaulle et ne manquent pas de fouetter l'orgueil des indépendantistes chevronnés de la carrure et de la stature de Sékou Touré :

« interrogé par Léopold Sédar Senghor sur les conséquences qu'aurait une réponse négative d'un territoire africain au référendum sur la constitution, le Général de Gaulle a répondu devant le comité consultatif constitutionnel : « Et bien ce territoire aura fait sécession, il sera considéré comme étranger, et la France saura tirer toutes les conséquences de ce choix » »⁹⁶.

Le caractère outrageant de ces propos qui résume tout à la France et la pose dans le rôle coordonnateur et hégémonique de suzerains est davantage renforcé par cette intervention du Général :

« [...] Bien entendu, et je le comprends, on peut avoir envie de la sécession. Elle impose des devoirs. Elle comporte des dangers. L'indépendance a ses charges. Le référendum vérifiera si l'idée de sécession l'emporte. Mais on ne peut concevoir un territoire indépendant et une France qui continuerait de l'aider »⁹⁷.

Le général De Gaulle martèle et signe la position de la France vis-à-vis des territoires aux velléités indépendantistes ainsi que son attachement à la communauté française. Sékou Touré n'est pas de cet avis et considère les propos du Général De Gaulle comme un affront. Il refuse de cautionner la communauté, n'accepte pas l'idée de se considérer comme un féal de la France et encore moins

⁹⁶ Ibrahima Babu Kaké, *Op. Cit.*, p. 74.

⁹⁷ *Idem*, p. 75.

de jouer le rôle d'un suppôt. Accepter le référendum que le Général De Gaulle présentait avec orgueil et menace serait trahir l'Afrique :

« Mon amour-propre pour la dignité de l'Afrique a été choqué. On nous dit que nous pouvons prendre l'indépendance, mais que ce sera avec toutes ses conséquences. Eh bien je réponds, moi, que ces conséquences ne sont pas seulement africaines. Elles peuvent être aussi françaises. Si le texte constitutionnel ne comporte pas le droit à l'autodétermination et à l'indépendance, même si tous les territoires étaient d'accord pour l'adopter, la Guinée rejetterait le projet »⁹⁸.

Ce discours qui ne cache pas la détermination du scripteur montre que la France a aussi et surtout des intérêts dans ses relations avec l'Afrique. Son ton incisif et son allure émotive rendent toute la pugnacité et la détermination de Sékou Touré dans un tel contexte historico-politique. C'est tout naturellement que les Guinéens et Sékou Touré voteront non au référendum. Le secrétaire général du P. D. G. (Parti Démocratique de Guinée) en donne les motivations :

« Nous voterons «non» à une communauté qui n'est que l'Union Française rebaptisée, c'est-à-dire la vieille marchandise dont on a changé l'étiquette. Nous voterons «non» à l'inégalité ; nous voterons «non» à l'irresponsabilité. À partir du 29 septembre, nous serons un pays indépendant »⁹⁹.

⁹⁸ Ibrahima Baba Kaké, *Op. Cit.*, p. 75.

⁹⁹ *Idem*, p. 82.

Cette position tranchée et claire était un prélude sans ambages au refus de Sékou Touré d'entériner le texte constitutionnel référendaire.

Ahmadou Kourouma s'est saisi de l'essentiel du discours de Sékou Touré qu'il a par conséquent représenté par N'kontigui Fondio pour montrer son ancrage dans l'Histoire. Tout comme Sékou Touré, N'kontigui Fondio déclare : « *Nous préférons la pauvreté dans la liberté à la richesse dans l'esclavage* »¹⁰⁰.

Le ton âpre et décisif de ce discours ouvrait les voix de l'indépendance de la Guinée et scellait le sort de ce pays dans les relations internationales. Le 28 septembre 1958, la Guinée est indépendante et la France piquée au vif rompt toutes ses relations avec elle. L'indépendance de la Guinée est l'aboutissement final de la position affirmée par Sékou Touré. Le 25 août 1958, elle est clairement lisible dans son discours : « *Nous ne renonçons pas et ne renoncerons jamais à notre droit légitime et naturel à l'indépendance [...]* »¹⁰¹. Il en ressort que la Guinée présidera dorénavant elle-même à son destin. C'est dans cet ordre d'idées que Sékou Touré lancera un appel à tous les Intellectuels africains en remplacement des techniciens occidentaux, français dans la grande majorité pour conduire les destinées de la Guinée. Ahmadou Kourouma réécrit cet épisode de l'Histoire dans l'évolution de son personnage Maclélio qui regagna la République des Monts dans la quête de son homme de destin qu'il voit dans l'homme au totem lièvre. La Guinée devient ainsi l'espace et la tribune d'expression des Intellectuels socialistes africains.

¹⁰⁰ Ibrahima Baba Kaké, *Le "non" de la Guinée à De Gaulle*, Paris : Editions Chaka, 1980, p. 98.

¹⁰¹ *Idem*, p. 99.

D4 - La ruée des intellectuels africains sur la Guinée

Le personnage de Maclélio est le prototype de l'intellectuel ayant répondu à l'appel de N'kontigui Fondio dans la capitale de la République des Monts. Parti se former en France, Maclélio préparait un mémoire sur la civilisation paléonigritique que le narrateur définit ainsi :

« La civilisation paléonigritique n'est pas seulement la plus ancienne civilisation africaine, elle est aussi la civilisation par excellence. Elle a laissé des traces partout, mais ne s'est conservée que dans les îlots montagneux, dans les régions accidentées du Sénégal, dans les falaises de la boucle du Niger, dans les massifs septentrionaux de la Bois d'Ébène, du Ghana, du Togo, du Bénin, dans le Baoutchi du Nigeria, dans le Kordofan au Soudan, dans les régions des Grands Lacs. Les paléos se sont réfugiés dans ces gîtes pour échapper à l'emprise des États guerriers. Les paléos de ces régions présentent tous des traits communs, vestiges identifiables d'une seule civilisation homogène, d'une civilisation recouvrant autrefois une grande partie de l'Afrique »¹⁰².

Ce passage digne d'une information ethnologique interpelle le lecteur sur les origines communes probables des peuples africains. Telle que présentée par le romancier, la civilisation paléonigritique s'étend au Sud du Sahara et se répand jusqu'à la lisière des régions de l'Afrique centrale où la civilisation bantoue s'était établie. Il apparaît donc clairement que les peuples de l'Afrique occidentale et australe ont quelques traits culturels qu'ils tiennent de la civilisation paléonigritique. Ce passage est un plaidoyer en faveur des civilisations africaines

¹⁰² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 161-162.

longtemps mises en veilleuse et même longtemps niées par les colonisateurs. L'Afrique est taxée d'être un continent sans civilisation. Le narrateur, par l'exploitation d'une civilisation paléonigritique établie depuis la préhistoire, reprend une information historique qu'il situe dans l'espace et dans le temps pour équilibrer les pensées aux sujets des civilisations africaines. La civilisation paléonigritique est donc la matrice d'éclosion de toutes les civilisations dites périphériques et filles nées pendant et après l'invasion coloniale. Sa trace est toujours perceptible dans ces civilisations hybrides issues des heurts coloniaux. Elle est la civilisation souche qui irradie les civilisations métissées par l'apport des civilisations occidentales à la faveur de l'impérialisme colonial. Il est donc clair que l'auteur plaide pour la reconnaissance d'au moins une civilisation à l'Afrique. C'est sur cette civilisation paléonigritique que son personnage Macléδιο préparait son mémoire quand il a perçu l'appel du dictateur au totem lièvre :

« [...] N'kountigui l'homme en blanc avait le timbre, le discours, la taille, la passion, le blanc du boubou et du calot d'un homme de destin. L'homme en blanc termina son discours par un appel grave et pathétique à tous les intellectuels noirs. Ils étaient tous invités à le rejoindre dans la capitale de la République des Monts pour bâtir le premier État africain vraiment indépendant de l'Afrique de l'Ouest et venger l'empereur Samory »¹⁰³.

Historiquement, l'invitation des intellectuels africains par N'kountigui telle que présentée par Ahmadou Kourouma est la reprise de l'appel que Sékou Touré lança aux intellectuels africains dès les premières heures de l'indépendance de la Guinée. Cette similitude des faits rapproche la fiction d'Ahmadou Kourouma de l'Histoire de l'Afrique et partant identifie N'kountigui Fondio à Sékou Touré.

¹⁰³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 164.

La fiction devient donc Histoire ou peut-être l'Histoire devient fiction sous la plume d'Ahmadou Kourouma. Baba Kaké note que :

« [...] *Le Mahadi est arrivé, un prophète est né. Il ne va pas manquer de chantres pour dire son éloge et de «missionnaires» pour se mettre à la disposition de la révolution africaine qu'il incarne. Tous les militants de l'indépendance, frustrés de la Victoire de leur propre pays, accourent, idéalistes et désintéressés, avec l'espoir de lui apporter leur expérience et leurs talents. Évoquons, pour ne citer qu'eux, ces professeurs qui, en plus de leurs nombreuses heures de cours au lycée Donka et dans d'autres établissements, s'attèlent immédiatement à la réponse de l'enseignement. Parmi eux, on n'oubliera pas de si tôt les Sénégalais David Diop et Niang Seyni, le Burkinabé Joseph Ki-zerbo, l'Ivoirien Harris Memel Foté, le Beninois Louis Sènaïnon Béhanzin et les Haïtiens Marc Lorrain et Adrien Bance. [...] »¹⁰⁴.*

Il ressort de cette assertion, en dépit de son ton dénonciateur qui laisse entrevoir l'amertume de son auteur, que Sékou Touré au lendemain des indépendances était perçu comme un héros. Adulé par son peuple il avait choisi en ce moment-là de se faire aimer. Se fondant dans son peuple et s'affichant comme un anticolonialiste de première heure, il séduit des intellectuels de renom en Afrique qui lui ont même apporté leur expérience. L'énumération faite par Baba Kaké est fort édifiante quand on sait que les personnes citées étaient les émules de l'intelligentsia africaine. David Diop, poète de renom, Joseph Ki-Zerbo historien dont les compétences ne sont plus à démontrer et Harris Memel Foté Professeur au collège de France qui, tous avaient vu en Sékou Touré l'incarnation de l'intégrité

¹⁰⁴ Ibrahima Baba Kaké, *Sékou Touré, Le héros et le tyran*, Paris : Groupe Jeune Afrique, 1987, p. 88.

africaine et surtout un guide éclairé en cette fin de colonisation. Aimé Césaire lui-même n'a-t-il pas publié « Les Pensées politiques de Sékou Touré » ?

Il est donc clair qu'en proclamant l'indépendance de la Guinée le 28 septembre 1958, Sékou Touré avait gagné la confiance de son peuple et celle d'une frange d'Africains pro-indépendantistes. Une fois au pouvoir, Sékou Touré va complètement dévier entraînant avec lui un peuple dont il avait forgé le destin et induit tous ceux qui l'avaient soutenu en erreur.

D5 - Les dérives du pouvoir de Sékou Touré

Ahmadou Kourouma ne s'est pas étendu sur la question, il l'a seulement évoquée à travers la prison de Kabako et sa salle de torture. En se référant à l'Histoire, le camp Boiro de la Guinée semble être le répondant historique de la prison fictionnelle de Kabako. Sékou Touré en sévissant a choisi de se faire craindre. Le narrateur note que :

« Le camp Kabako était une gendarmerie à l'est de la capitale de la République des Monts. Tout, sauf la salle de torture, était dans le délabrement de la case d'une lépreuse. La salle de torture que les tortionnaires appelaient la cabine technique bénéficiait d'une installation et d'un équipement ultramodernes »¹⁰⁵.

Le nom du camp interpelle le lecteur sur les activités qui s'y déroulent. « Kabako » en malinké signifierait «déboires». Le sort de ceux qui étaient donc détenus au camp Kabako pouvait déjà être connu rien qu'au nom du camp. Le narrateur précise d'avance de quoi retourne le sort des prisonniers de Kabako à travers le jeu

¹⁰⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 168.

onomastique de la toponymie qui renferme dans le cas présent un présupposé sémantique dû à l'emprunt et dont la performativité se note dans la suite de la citation qui fait état de ce que exception faite de la salle de torture, tout était délabré dans la prison. Cela suppose que seule la salle de torture était réellement en activité d'autant plus que c'est la seule qui était entretenue. Cette précision éclaire le lecteur sur le régime de Sékou Touré qui a érigé la torture en mode de dissuasion et en méthode de réplique aux opposants à son système de gestion du pays. Le narrateur énumère les supplices endurés par les détenus : « *La flagellation, la brûlure à petit feu des plantes des pieds, les arrachements des ongles [...]* »¹⁰⁶. Tous ces supplices sont administrés avec une précision chirurgicale puisque la salle de torture bénéficiait d'équipements ultra modernes et très sophistiqués. Baba Kaké présente le camp Boiro comme le référentiel historique du camp Kabako :

« Camp Boiro, c'est déjà depuis de nombreuses années un sinistre domaine entouré de hautes murailles surmontées de barbelés, sur lequel veillent près de deux cents gendarmes, soldats et policiers appuyés par deux chars d'assaut pointant leur canon vers la mer et une mitrailleuse lourde. À quelques mètres de la plage, des « blocs » de béton érigés sur un terrain marécageux, infesté de moustiques, renfermant des centaines de prisonniers politiques des deux sexes et de toutes conditions.

Boiro n'est pas le seul camp militaire transformé en centre de détention spécial. On peut citer le camp Alfa Yaya, non loin de l'aéroport de Conakry, le camp Kémé Bouraïma de Kindia, le camp El Hadj Omar de Labé, au nord, le camp de Kankan, en Haute-Guinée. Sans parler

¹⁰⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 168.

*du camp ultra-secret de Dalaba, au sud de Labé, utilisé
autrefois par les parachutes français »¹⁰⁷.*

Le nombre de camps militaires transformés en camp de détention montre tour à tour que le régime de Sékou Touré est un régime policier et un régime dictatorial. Les hommes et les femmes qui étaient admis dans ces geôles, l'étaient bien souvent abusivement car arrêtés à la suite de complots imaginaires ou suspicieux. Les complots vont émailler tout le règne de Sékou, l'Histoire en désigne deux importants : le complot de 1961 et le complot des Peuls qui a vu l'inculpation de Diallo Telli, premier secrétaire général de l'OUA. Sékou Touré règne en despote sur une Guinée coupée du monde où les sentences les plus inimaginables telles les pendaisons en plein Conakry sont devenues un horrible spectacle ordinaire. Au total, Sékou Touré qui est le référent historique de N'kontigui Fondio si on considère la similitude de leurs actes, est le personnage historique qui a manifesté l'ambiguïté la plus frappante. Il a su se faire aimer de son peuple en s'associant à ses douleurs et en répondant à ses aspirations, en se faisant son porte-parole et « la voix des sans voix » de toute l'Afrique. Il a su se faire l'idole d'une jeunesse africaine éprise de liberté en incarnant l'intégrité africaine. Mais il s'est aussi montré comme le bourreau de son peuple comme tous les dictateurs le sont pour leur peuple ; de sorte que son simple nom inspire non plus le modèle mais la terreur et le traumatisme. Le titre de l'ouvrage que Baba Kaké lui dédie est révélateur de ce point de vue : « *Sékou Touré, le héros et le tyran* »¹⁰⁸. À côté de lui, même si la dictature était leur point commun, Houphouët-Boigny a su doser et camoufler ses agissements hors-normes. Kourouma retrace son histoire à travers celle de Tiékoroni.

¹⁰⁷ Ibrahima Baba Kaké, *Op. Cit.*, pp. 159-160.

¹⁰⁸ Ibrahima Baba Kaké, *Op. Cit.*, voir la première page, page de couverture, le frontispice.

E - TIÉKORONI/ HOUPHOUËT-BOIGNY

Le personnage de Tiékoroni est à bien des égards une représentation romanesque d'Houphouët-Boigny. Si on se réfère aux nombreux points de ressemblance entre le personnage romanesque et la figure historique. Le romancier prouve et éprouve par la même occasion sa culture historique mise au service de son inspiration créatrice. De fait, le roman de Kourouma apparaît comme une fausse réduplication de l'Histoire s'il ne s'érige lui-même en historien pour questionner à sa façon les faits de société sujets de l'Histoire. La relation entre l'Histoire et la fiction, sous le couvert de l'homologie entre Tiékoroni et Houphouët-Boigny et de l'invariabilité des faits de l'un à l'autre personnages, fussent-ils romanesques ou historiques, est la manifestation même de l'hypertextualité inhérente au corpus. En quoi Tiékoroni serait-il la figuration fictionnelle de Houphouët-Boigny ?

Le récit produit par Kourouma met l'accent sur les origines et le parcours politique de Tiékoroni, derrière lesquelles on perçoit aisément Houphouët-Boigny.

E1 - Des origines à la politique

E1-1 - Les origines de Tiékoroni

L'Histoire controversée des origines d' Houphouët-Boigny a contraint l'acceptation populaire tout comme le principal intéressé à passer sous silence son ascendance paternelle. Ses origines aux versants multiples ont généré les récits les plus divers de sorte que les relater prend la forme d'une véritable fiction tant les propos sont contradictoires et variés. Les versions qui font état des origines d'Houphouët-Boigny sont au nombre de deux (2) officiellement connues. Samba

Diarra, dans *Les faux complots d'Houphouët-Boigny, (fracture dans le destin d'une nation)*, écrit que :

« *De sa famille paternelle, on sait peu de choses, sinon que son père N'Doli Houphouët était installé dans la région aurifère de Kokoumbo, près de Toumodi* »¹⁰⁹.

Dans le même temps, Bernard Doza écrit dans *Liberté confisquée, le complot franco-africain* que le père d'Houphouët est un « *cissé, un soldat de la coloniale, originaire de la région de Nioro au Mali* »¹¹⁰. De ces deux sources, Ahmadou Kourouma s'est inspiré des écrits de Bernard Doza pour présenter les origines de Tiékoroni. La description qu'il en fait prend l'allure d'une pure création et lui ôte toute la substance historique quoiqu'il s'attribue les informations données par Bernard Doza. L'Histoire elle-même, vu qu'elle n'accorde pas les informations sur les origines d'Houphouët, dont est inspiré Tiékoroni, s'est plus rapprochée de la fiction. Cet état de fait pose le problème de la véracité des faits historiques que Ernest Le Carvenec évoque dans son article intitulé « La prise du récit dans *Le devoir de violence* de Yambo Ouologuem »¹¹¹ :

« *Au moins, nous avons la preuve que l'Histoire est non seulement un récit d'événements construits à partir de documents, mais aussi un récit proposé par un sujet énonciateur qui peut masquer son «je» dans l'énoncé parce que trop chargé de subjectivité, mais dont la présence – peut-on dire cachée ? –, ne saurait-être oubliée, parce que chaque fois un sens est donné et une mise en*

¹⁰⁹ Samba Diarra, *Les faux complots d'Houphouët-Boigny, (fracture dans le destin d'une nation)*, Paris : Karthala, 1997, pp. 27-28.

¹¹⁰ Bernard Doza, *Liberté confisquée, le complot franco-africain*, Bibli-Europe, 1991, p. 19.

¹¹¹ Ernest Le Carvenec, «La prise du récit dans le devoir de violence de Yambo Ouologuem», in : *Récit et Histoire*, PUF, 1984, pp. 159-175.

perspective effectuée qui ne correspondent pas nécessairement à l'événement »¹¹².

Ce passage fait état de la subjectivité du récit historique. Il se pose donc le problème profond et essentiel des écarts lacunaires qui séparent les informations et les documents historiques. Il est cependant important de noter que le fait historique demeure et ne se trouve entaché que par la façon de le présenter.

Le romancier s'engouffre dans la brèche de la subjectivité ouverte par la divergence des informations présentant les origines paternelles d'Houphouët pour créer son récit et établir un lien de causalité entre les différents paliers de sa fiction. Il apparaît donc clairement que l'Histoire s'est rapprochée de la fiction et est même devenue fiction. On pourrait alors dire que Kourouma raconte donc la fiction des origines de Tiékoroni.

Le récit de la naissance de Tiékoroni est l'un des points de la fertile création d'Ahmadou Kourouma. S'il est vrai que Tiékoroni est la doublure fictionnelle d'Houphouët-Boigny, il est encore plus vrai que l'Histoire de la naissance de Tiékoroni relève de la création romanesque d'autant plus que l'Histoire générale a multiplié le récit des origines d'Houphouët-Boigny. Les origines surnaturelles de Tiékoroni prédites par les devins l'auraient prédestiné à un illustre règne. C'est ce que le romancier évoque succinctement :

« [...] Samba Cissé est d'une très vieille famille Cissé du Sahel. Une très vieille famille Cissé à qui a été annoncé qu'un homme illustre sortirait de son sein et qui, depuis des siècles, attend cet homme. Toutes les branches de la famille depuis des siècles se livrent à de riches et coûteuses adorations avec des sacrifices sanglants pour

¹¹² Ernest Le Carvenec, *Op. Cit.*

hâter la naissance, l'avènement de leur homme illustre. Le caporal Samba Cissé, chef du détachement chargé de la protection, a une aventure avec la sœur du traître Sika Kourou. De l'aventure sort un fils. Samba Cissé, après quinze ans de loyaux services, quitte l'armée et rentre dans son village natal du Sahel. À Samba Cissé, les devins du Sahel apprennent que le fils qu'il a abandonné au Sud est l'homme que toutes les branches de la famille Cissé attendent depuis des siècles. Samba Cissé précipitamment redescend dans le Sud et réclame son fils, veut à toutes conditions récupérer son fils.

Dans l'ethnie du chef traître prévaut le matriarcat ; un fils n'appartient pas à son père, le père est un vulgaire géniteur ; l'enfant appartient à sa mère, à la famille de sa mère. Il ne peut avoir son fils ; on ne lui donnera jamais son fils. Le caporal Samba Cissé retourne dans son Sahel natal en pleurant et regrettant son garçon abandonné dans les mains de cafres de la forêt.

C'est ce fils qui s'appellera Tiékoroni, l'homme au totem caïman, l'homme au chapeau mou, et qui deviendra le dictateur de la République des Ébènes »¹¹³.

Les origines de Tiékoroni ont une allure christique dans la mesure où Tiékoroni est annoncé par des devins comme un illustre personnage. Il est à cet effet attendu comme le Messie. Il relève ainsi de la volonté du romancier de le préfigurer comme un personnage focalisateur essentiel dans le roman, autour duquel se noue des intrigues qui relancent toute la diégèse. Cette présentation du personnage répondrait peut-être aussi au flou historique qui a de tous les temps plané sur les origines d'Houphouët-Boigny que les nombreuses biographies

¹¹³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 188-189.

passent sous silence. Le romancier dans ce dernier cas prend donc sur lui la responsabilité de recréer le personnage en incluant ses origines qui complèteraient et uniformiseraient ses biographies fictives et/ou même historiques. De cette perspective, il découle que le romancier «réinvente» l'Histoire et la complète. La confiscation de Tiékoroni – le fils de Samba Cissé – par Sika Kourou – l'oncle maternel de Tiékoroni – est la mise en évidence du matriarcat si ce n'est son procès. En effet, le narrateur fait état de la pratique du matriarcat dans la tribu de Sika Kourou, ce qui situe le lecteur à propos des grands groupes ethniques qui pratiquent cette variante du volet de la succession dans les tribus de Côte-d'Ivoire. Il s'agit des Akan constitués de Baoulé, Agni, Attié, Abey, Abron, etc., qui, dans leur pratique culturelle de la succession et de l'héritage emploient le matriarcat. Celui-ci accorde une place de choix au neveu, c'est-à-dire au fils de la sœur. Le matriarcat est dans son essence opposé au patriarcat qui est la désignation de la succession héréditaire, c'est-à-dire de père en fils. Il est apparu très clairement que l'auteur ouvre un débat latent sur les modes de succession et d'héritage dans les sociétés et tribus phalocrates de l'Afrique au sud du Sahara. Si sa position n'est pas affichée, elle est tout de même lisible dans la définition du matriarcat qu'il donne dans le passage sus-cité. La désignation du père par la notion de « vulgaire géniteur » est caractéristique de son point de vue sur la question. Il y a donc dans le matriarcat une mise en veilleuse du père revalorisé par le patriarcat qui en revanche n'accorde pas d'importance à la femme mais qui ne l'exclut pas pour autant. Par ailleurs, dans l'esprit des adeptes du matriarcat, cette pratique culturelle a le mérite de revaloriser la mère puisque c'est cette dernière qui porte l'enfant dont elle est indiscutablement la génitrice pendant que le père est « probablement » un géniteur. Cette considération pêche par le fait que la pratique matriarcale fait planer sur la mère un doute permanent d'infidélité et une atmosphère globale d'adultère. Le père serait un éventuel cocu et l'enfant un probable et potentiel bâtard. C'est peut-être cet état de fait qui amène le romancier à afficher une opposition subtile au matriarcat. La fiction et la position de l'auteur par rapport au matriarcat soulèvent un débat sournois dans les sociétés africaines phalocrates envahies par de

nouvelles valeurs à la faveur du contact des cultures. Les thèses qui stipulent la « probabilité » du père dans le matriarcat se trouvent aujourd'hui dépassées et caduques si l'on part du fait que le père d'un enfant, grâce aux progrès de la génétique, est parfaitement identifiable. En effet, l'identification de l'A. D. N. ou encore du patrimoine génétique d'un enfant et ceux de ses parents établit et clarifie les liens d'ascendance et de descendance qui lient l'enfant à ses parents. Les progrès de la génétique, s'ils permettent d'élucider l'hérédité, de desceller des maladies, d'améliorer des espèces et même d'élucider des crimes ils mettent en mal le socle argumentatif qui légitime le matriarcat. Il y a donc une volonté de l'auteur de stigmatiser cette pratique culturelle qui même si elle accorde la primauté à la femme, biaise quelque peu la logique de la conception de l'enfant et frustre par-dessus tout l'homme dans sa participation aux faits de la conception et de la naissance.

Au-delà de la fiction relevant de l'élaboration des origines de Tiékoroni, il y a un retour de l'Histoire dans le texte à travers le parcours de Tiékoroni de l'école à la politique.

E₁-2 - L'instruction de Tiékoroni

Le romancier fait converger le parcours scolaire de son personnage avec celui d'Houphouët-Boigny et de bien d'autres de ses collaborateurs. Le romancier n'y consacre pas beaucoup de pages, non qu'il n'y accorde d'importance mais il l'a seulement évoqué :

« Sur les bancs, il se révéla doué et poursuivit jusqu'à l'école William-Ponty de Gooré qui fabriquait les hauts fonctionnaires de l'administration coloniale »¹¹⁴.

¹¹⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 189.

Ce passage montre l'importance de William-Ponty dans l'installation de la machine coloniale en Afrique subsaharienne. Le Sénégal était le cœur de l'administration coloniale, c'est la raison pour laquelle toutes les infrastructures permettant l'avancée du contact des deux cultures noire et française s'y trouvaient. Les villes historiques de St Louis, Dakar, Rufisque et de Gooré qui constituaient les quatre communes du Sénégal étaient déjà des symboles de l'implantation coloniale en Afrique au Sud du Sahara. William-Ponty était plus qu'un symbole, la manifestation même de l'idéologie colonialiste d'autant qu'elle formait par les méthodes françaises des Africains de tous les horizons pour l'administration coloniale. L'école était donc une sorte de laboratoire lisible à l'emploi du verbe «fabriquait» que l'auteur emploie pour qualifier l'instruction que recevaient les jeunes Africains. Houphouët-Boigny faisait partie de cette masse scolaire et surtout des premières vagues d'Africains formés à William-Ponty. Le ressentiment de l'auteur à travers l'emploi du verbe «fabriquait» relève du fait que ces Africains instruits joueront le jeu des colonialistes. Ils seront subordonnés à l'administration et seront des maillons essentiels dans la chaîne des exploiters des colonies. Tiékoroni est au regard de cette lecture le prototype de l'Africain formé à William-Ponty qui deviendra un des bourreaux de son peuple. Tiékoroni, tout comme Houphouët-Boigny formé à William-Ponty sera le président d'un état subsaharien à la proclamation des indépendances. William-Ponty au-delà du simple espace qu'il représente est un symbole fort de l'administration coloniale et de l'instruction en Afrique. Il est par conséquent un repère historique indéniable. L'insertion de cet espace dans le roman de Kourouma manifeste le retour de l'auteur à l'Histoire mais plus encore la présence de l'Histoire dans la fiction romanesque. William-Ponty fonctionne par conséquent comme une thématique ou un référent générique par cette dernière notion peut être récupéré à des fins multiples. Soit pour édifier le récit sur un support de vérité, soit pour s'en référer à l'Histoire dans le vague même de la fiction, soit pour accorder un crédit historique à la substance du récit. Dans tous les cas, il ressort que toute la charge historique et idéologique contenue dans William-Ponty se distille dans la fiction de Kourouma de sorte que la

référence aussi brève soit-elle est un hypotexte historique au moins au plan structurel et fonctionnel. Tiékoroni formé à William-Ponty connaîtra un essor particulier dans son parcours politique empreint d'embûches, de compromission et de trahison qui le mèneront à la tête de la République des Ébènes dont il est le dictateur.

E2 - Le parcours politique de Tiékoroni et l'expérience d'Houphouët

E₂-1 - L'apparement et abolition des travaux forcés

E₂-1-1 - L'apparement

L'apparement se définit dans l'Histoire des colonies africaines comme le ralliement des députés africains, au P.C.F. (Parti Communiste Français), à l'assemblée constituante française. Cette phase importante de l'Histoire africaine est un prélude à l'abolition des travaux forcés que Ahmadou Kourouma reprend à son compte pour mettre en œuvre son personnage Tiékoroni. L'Histoire mentionne qu'Houphouët-Boigny fut l'un des artisans de ce front de lutte anticolonialiste. Les ressemblances entre Tiékoroni et Houphouët-Boigny sont la rencontre entre l'Histoire et le roman que le lecteur remarque d'abord à travers les discours des deux protagonistes et ensuite à travers leurs actes. Élu député du second collège à l'assemblée constituante française, Houphouët-Boigny prononça un discours qui entra dans les annales de la lutte anticolonialiste dont il était l'une des chevilles ouvrières. Dans son *Carnet de prison*, Bernard B. Dadié revient sur des passages de ce discours dont le lecteur retrouve un volet essentiel dans le roman de Kourouma. Dadié rapportait et reportait ainsi les propos d'Houphouët-Boigny :

« *J'aime la France à laquelle je dois tout. J'aime la Côte-d'Ivoire, partie intégrante du grand Empire français.*

C'est à la seule fin de servir la plus grande France, la France des 130 millions d'habitants, unie et indivisible, que je brigue vos suffrages. Mon oncle est mort bravement au service de la France. C'est le même sang utérin qui coule dans mes veines. Bon sang ne peut mentir. Petit-neveu de sanguinaires roitelets nègres, j'appartiens à la race de ceux qui durant des siècles, avant l'arrivée des Français, ne connaissaient et n'admettaient d'autre loi que celle du plus fort »¹¹⁵.

Cette profession de foi signe l'allégeance d'Houphouët-Boigny à la France. De plus, son ascendance, à en croire ses dires, lui assurait déjà la carrure et le charisme d'un chef. C'est en cela qu'aux élections du 21 octobre 1945, il demande le suffrage de la Côte-d'Ivoire pour défendre les intérêts de l'Afrique à l'assemblée Constituante française.

Ahmadou Kourouma s'appuie sur ces notes de Diadé pour raconter l'évolution de Tiékoroni :

« Il eut beau proclamer, dans toutes les affiches, dans tous ses discours de campagne électorale, ce qu'il était, le neveu de Sika Kourou, l'héritier du chef qui avait collaboré avec les conquérants français, donc «un bon sang qui ne pouvait pas mentir», rien n'y fit »¹¹⁶.

La reprise de la formule qui consacre l'intégrité des protagonistes est un trait d'union entre Houphouët-Boigny et Tiékoroni. Le roman se fonde dans le moule de l'Histoire pour muer une figure historique en un personnage de roman,

¹¹⁵ Bernard B. Dadié, *Carnet de prison*, annexe, p. 262.

¹¹⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 190.

donc un être de chair en un être de papier. Le romancier réécrit l'Histoire dans son langage d'images et de métaphores variées.

C'est une fois élu député que Houphouët-Boigny s'engagea dans la voix de l'abolition des travaux forcés, l'un des principaux combats des députés noirs. Minoritaire à l'assemblée constituante, ils se virent dans l'obligation de s'allier à une coalition qui milite en leur faveur pour faire adopter une loi. En cette période, le P. C. F. présentait le meilleur profil. Les députés noirs s'associèrent donc au P. C. F. pour faire un front commun en faveur de la lutte anticolonialiste. Marcel Amondji confirme cette analyse dans son livre *Félix Houphouët et la Côte-d'Ivoire* :

« Mais, de tous les côtés, on oublie le simple fait qu'au moment où cette alliance fut adoptée par la majorité des élus africains, il n'y avait pas pour eux d'autres moyens de faire passer les décisions que les peuples africains attendaient. Les élus africains n'étaient pas assez nombreux pour former un groupe parlementaire. S'ils avaient voulu rester entre eux, ils se seraient condamnés à n'être qu'une représentation muette et paralytique. S'ils s'étaient intégrés aux groupes non communistes, tous plus ou moins ouvertement colonialistes, ils auraient abouti au même résultat. En s'alliant au groupe communiste, ils ont choisi la seule solution qui leur permettait de se faire entendre et d'agir efficacement en tant qu'élus africains »¹¹⁷.

Marcel Amondji apporte des explications à l'apparemment considéré par certains comme une faute stratégique dans le parcours politique d'Houphouët-

¹¹⁷ Marcel Amondji, *Félix Houphouët et la Côte-d'Ivoire* (l'envers d'une légende), Paris : Karthala, 1984, p. 110.

Boigny et que d'autres, en revanche, comme lui-même appréhendent comme une prouesse tactique. Il défend et légitime l'apparement que représente la coalition des députés africains au P. C. F. Houphouët-Boigny lui-même le justifiait dans une interview accordée à « Jeune Afrique » :

« Dès avant la création du R. D. A., cette alliance avait servi notre cause : en mars 1946, l'abolition du travail obligatoire – qu'on a appelé la loi Houphouët-Boigny – fut adoptée à l'unanimité, sans vote, grâce à notre alliance tactique »¹¹⁸.

L'abolition du travail forcé est l'un des résultats de l'apparement. Il a milité pour la cause des opprimés africains. Ahmadou Kourouma dans son registre fictionnel a dressé un tableau quelque peu satirique de son personnage si l'on s'en tient au choix des mots qu'il fait pour mettre Tiékoroni à l'œuvre :

« L'homme au totem caïman s'était aliéné, définitivement aliéné le soutien de l'administration par ses sensibleries. Il avait perdu ses attributs de bon colonisé. Tout l'appareil de l'administration coloniale devait se liguer et se ligua contre l'homme au totem caïman et le combattit. Dans la brousse, ses partisans furent envoyés en prison. Il ne changea pas : se déclara nationaliste, anticolonialiste, marxiste et se lança dans des discours démagogiques. Les paysans eurent le malheur de le croire, votèrent pour lui et se soulevèrent pour réclamer d'autres libertés après la suppression des travaux forcés. Une vraie jacquerie qui embrasa tout le territoire »¹¹⁹.

¹¹⁸ Jeune Afrique, n° 1048 du 04/02/1981, interview de F. Houphouët-Boigny.

¹¹⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 190.

Ce passage a le mérite de regrouper plusieurs étapes de la lutte pour les indépendances. Depuis « la chasse aux sorcières » lancée contre les partisans du R. D. A. (Rassemblement Démocratique Africain) en passant par l'apparement pour aboutir à la suppression du travail forcé, l'auteur a certes mis en évidence la fourberie de son personnage à travers un vocabulaire choisi, mais il a tout de même distillé l'information historique dans le passage. Si des notions comme « anticolonialisme » et « marxiste » sont des substrats historiques qui renvoient le lecteur à la période d'apparement, des phrases entières font état de la répression menée contre les partisans indépendantistes du R. D. A. et en premier son chef Houphouët-Boigny.

Par ailleurs, des syntagmes comme « discours démagogiques », « le malheur de le croire » sont des notions qui traduisent la fourberie du personnage mis en œuvre. La lutte pour les indépendances n'a pas permis aux Africains de s'affranchir de la tutelle occidentale. Elle aurait plutôt servi les intérêts des occidentaux et des chefs qu'ils plaçaient à la tête de chaque état nouvellement indépendant. C'est justement ce sentiment de trahison qui amène Kourouma à mettre son personnage sous le feu de la répression puisqu'une fois au pouvoir Tiékoroni à l'instar d'Houphouët-Boigny et de tous les autres chefs d'États de la période post-coloniale – ceux que Bernard Doza¹²⁰ appelle des « hommes de paille » – mis en œuvre par Kourouma dans son monde fictif, sera un bourreau pour son peuple. L'auteur ne se contente pas de redupliquer l'Histoire, il fait même une lecture personnelle de cette Histoire qu'il nimbe de toute sa sensibilité. Essentiellement témoin de la période post-coloniale, son récit prend la forme d'un compte rendu personnel de l'Histoire tant la trame de son roman est envahie par ses points de vue et sa sensibilité profonde. Bien plus qu'une imagination créatrice de romancier, sa fiction que des références à l'Histoire soutiennent est un pseudo-mémoire. Tiékoroni, acteur privilégié de l'abolition du travail forcé tel que décrit

¹²⁰ Bernard Doza, Émission radiodiffusée le 5 mars 1990 sur R. F. I., consacrée à la Côte-d'Ivoire et les événements de 1990.

dans le roman est incontestablement la représentation romanesque d'Houphouët-Boigny que l'Histoire désigne comme l'un des promoteurs des indépendances africaines. La loi portant abrogation du travail forcé qui porte le nom d'Houphouët-Boigny, fait de lui un acteur indispensable de l'Histoire de l'Afrique noire coloniale et post-coloniale. Baba Kaké écrit par exemple comment Houphouët-Boigny a obtenu de la France la prescription du droit à l'indépendance dans la constitution de 1958 soumise à l'appréciation référendaire :

« Au cours d'une séance de travail de ce dernier comité [comité interministériel sous le Général De Gaulle], une profonde divergence de vues avait opposé Félix Houphouët-Boigny et ses collègues métropolitains Michel Debré, Guy Mollet, Louis Jacquinot et Pierre Pflimlin. Houphouët exige en effet que soit inscrit dans la constitution le droit à l'indépendance. Le Général De Gaulle finit par trancher la question, après une suspension de séance, en appuyant la ferme position prise par Félix Houphouët-Boigny »¹²¹.

Ce passage qui relate un pan de l'Histoire de la lutte pour les indépendances menée par Houphouët-Boigny est en quelque sorte la substance de l'Histoire de Tiékoroni décrite par Kourouma. Résolument engagé dans la lutte contre le colonisateur, Tiékoroni est la représentation ou l'adaptation fictionnelle d'Houphouët-Boigny qui a marqué son époque. Il a présidé au destin de son pays en choisissant son idéologie politique et économique.

¹²¹ Ibrahima Baba Kaké, *Sékou Touré, Le héros et le tyran*, Paris : Groupe Jeune Afrique, 1987, p. 72.

E₂-1-2 - Le désapparentement et l'adhésion de Tiékoroni au capitalisme : pour une démarche Houphouëtiste

Le désapparentement est la rupture de l'alliance parlementaire que les élus du R. D. A. (Rassemblement Démocratique Africain) ont consentie avec le P. C. F. (Parti Communiste Français). Pour les raisons énumérées dans le point précédent, cette alliance parlementaire suscita les interrogations les plus diverses. C'est d'ailleurs cette atmosphère de polémique généralisée qui va animer les mêmes passions divergentes à la rupture de l'apparentement. Si le lecteur se fonde sur l'analyse historique, qui soutient que les élus du R. D. A. et d'autres dirigeants anticolonialistes sous la coupole de révolutionnaires sur lesquels les communistes exercent un effet d'attraction doctrinal, deux pistes antagonistes de l'appréhension du désapparentement s'offrent à lui. Soit il condamne le désapparentement au nom de la morale et de l'idéal révolutionnaire, soit il s'en félicite puisqu'il l'appréhende comme la victoire de la modération, de la sagesse et de la prévoyance sur l'extrémisme et l'intransigeance viscérale. Houphouët-Boigny a opté pour le second choix en se séparant du P. C. F. une fois ses objectifs atteints. Sa lecture de l'idéologie capitaliste était probablement plus indiquée pour son pays déjà en plein essor économique. Refusant la communauté des États africains que préconisaient les socialistes Kwame Nkrumah et Sékou Touré soutenus même par Léopold Sédar Senghor, Houphouët-Boigny se voulait l'incarnation de l'idéologie capitaliste et son chef de file en Afrique occidentale. Ce sont ses positions que Ahmadou Kourouma a fait adopter à son personnage Tiékoroni qui semble évoluer dans l'idéologie houpouëtiste. Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* remarque :

« De sa propre initiative et dans son bon français, il annonce sa renonciation à ses illusions, rappelle l'amitié éternelle de sa famille avec la France, le pays colonisateur. Haut et fort proclame son choix du

libéralisme, du camp de la liberté. En gage de bonne foi, sur-le-champ, il retourne main dans la main avec ses poursuivants dans son pays. Dans la capitale et les principales villes, organise de grandes manifestations au cours desquelles, publiquement, il informe de sa conversion à l'idéologie libérale, sa reconnaissance aux colonisateurs, son anticomunisme viscéral, son horreur pour les guerres de libération et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Son discours et son accent se lèvent si sincères que la France, l'Amérique et tout l'Occident le désignent comme fer de lance de la guerre froide, le leader en Afrique de l'Ouest de la lutte anticolonialiste »¹²².

Ce passage fait état du retournement de la veste de Tiékoroni qui du progressiste convaincu vire au capitaliste fondamental, comme c'est généralement le cas dans l'arène politique. Cette volte-face de Tiékoroni rappelle l'apparement puis le désapparement d'Houphouët-Boigny du P. C. F. L'apologie qu'il fait de l'idéologie libéraliste dans le contexte de la guerre froide a séduit le bloc occidental soucieux de préserver l'avantage que lui a donné la seconde guerre mondiale. Les avantages que tire son pays de cette nouvelle alliance idéologique sont incontestables :

« Son pays devint le seul de la région à donner à manger à son peuple, à construire des routes, à accueillir ceux que la sécheresse chassait de la savane, du Sahel. Une réussite ! Un miracle ! L'Occident décida d'en faire une vitrine et aida l'homme au totem caïman à acquérir la prestance, la respectabilité. L'Occident lui prêta

¹²² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 190-192.

d'importants moyens financiers pour se développer et payer en sa place les forces qui combattaient pour défendre les positions du camp libéral. Il finança des forces favorables à l'Occident dans tous les conflits : Biafra, Angola, Mozambique, Guinée, République du Grand Fleuve, etc. »¹²³.

Ce passage met en relief l'essor économique de la Côte-d'Ivoire et la notoriété acquise par Houphouët-Boigny. La référence historique notable à ce que les historiens ont appelé « le miracle ivoirien » est inéluctablement une référence à l'essor économique de la Côte-d'Ivoire dans les années soixante dix (70). Tiékoroni est sans conteste une reprise fictionnelle de Félix Houphouët-Boigny que le bloc occidental a consacré.

Devenu maître d'une Côte-d'Ivoire qui connaît une avancée et une évolution économiques, Houphouët-Boigny est à n'en point douter le meilleur élève dans le camp libéral en Afrique. L'emploi du terme « vitrine » par le narrateur met en évidence le conflit des blocs dans la période d'après-guerre d'autant qu'il pourrait faire référence à la ville de Berlin sous l'occupation Occidentale. En effet, la partie ouest-berlinoise merveilleusement construite par le bloc occidental avait pour objectif de refléter les atouts de l'idéologie capitaliste. Elle était donc une vitrine. C'est d'ailleurs pour cela que la phrase de Kroutchev qui assimilait Berlin-Ouest à une « tumeur cancéreuse », qu'il fallait « extraire par une intervention chirurgicale » est restée célèbre. Il en ressort que le rayonnement de Berlin-Ouest par un effet de contamination générale pouvait infecter l'implantation de l'idéologie capitaliste à Berlin-Est et par extension en Allemagne de l'Est. Ce rapprochement de perspectives entre le rayonnement de la Côte-d'Ivoire et celui de Berlin-Ouest est la manifestation de la guerre froide et de l'idéologie capitaliste dans le monde.

¹²³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 191.

Le dévouement d'Houphouët-Boigny à la cause capitaliste lui fera prendre parti comme Tiékoroni dans les conflits qui ont gangrené l'Afrique. L'histoire le tient en majeure partie responsable des guerres du Biafra et du Liberia. Il a su par la ruse cacher les faces noires de son règne pour s'imposer comme une référence. Le narrateur dans la présentation de Tiékoroni fait étalage des noms qu'il s'est donnés dans son parcours politique, le lecteur y voit sans difficulté la personne historique d'Houphouët-Boigny. L'Histoire irradie là encore le récit romanesque de Kourouma :

« Tiékoroni, le maître de la République des Ébènes, avait pour totem le caïman. C'était un petit vieillard rusé qu'on appelait l'homme au chapeau mou et qui se faisait appeler dans son fief le Béliet de Fassou et le Sage de l'Afrique »¹²⁴.

Ce portrait de Tiékoroni répond à tous égards à celui d'Houphouët-Boigny d'autant plus que Houphouët-Boigny comme Tiekorini avait un lien psycho-affectif avec les caïmans de sorte qu'il a créé devant sa résidence de Yamoussoukro un lac aux caïmans qui fait aujourd'hui office de site touristique à Yamoussoukro. Tout comme Tiékoroni, il se faisait appeler le "Sage de l'Afrique", un surnom auquel il tenait beaucoup au point où il recevait tous les présidents des pays en conflit pour les nourrir de sa science, de même qu'il faisait de l'apologie de la paix son cheval de bataille. Enfin, la référence au «béliet» est un signe patent de la similitude entre l'Histoire et la fiction à travers les personnages de chair et de papier que sont Houphouët-Boigny et Tiékoroni. Le symbole du Béliet est très présent dans la vie d'Houphouët-Boigny. À côté du caïman, le béliet est le second animal qui caractérise Houphouët-Boigny. C'est même son emblème dans la mesure où son nom « Boigny » signifierait Béliet. Au-delà de toute la notoriété bâtie autour de sa personne, l'Histoire surgira de son passé pour révéler la face

¹²⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 185.

noire de son règne quoiqu'il ait fait de grands projets pour son pays et quoiqu'il ait été un politique qui a fièrement défendu l'Afrique.

E3 - La dictature d'Houphouët-Tiékoroni

Le narrateur s'est essentiellement appesanti sur la prison de Saoubas qui était le symbole du pouvoir de Tiékoroni. La prison est la confiscation des libertés, le musellement, la brimade et la torture ; même si elle est dans certains cas une mesure de coercition et de rappel à l'ordre de tout contre-venant à l'ordre public et privé responsable d'actes délictueux. Il est donc clair qu'une idéologie très forte de l'embastillement lui est sous-jacente :

« Eh bien ! C'est la prison de Saoubas, la prison où sont détenus mes amis, mes partisans, mes parents et proches,... »¹²⁵.

Cette assertion empreinte d'un machiavélisme frappant dénote tout le sadisme du personnage. Le narrateur lève le voile sur sa relation à l'Histoire quoique l'auteur par le jeu de l'anagramme en même temps qu'il brouille ses pistes, les dévoilent très clairement. En effet, Saoubas est une création lexicale relevant de l'anagramme et dont le répondant historique et référentiel est Assabou. La prison fictionnelle de Saoubas est donc la prison historique d'Assabou. Des témoignages concordants d'anciens détenus et de parents d'anciennes victimes de la répression d'Houphouët, ont fait état de ce que la prison d'Assabou était un macabre référent historique ou une « fracture dans les destins d'une nation » pour emprunter l'expression de Samba Diarra. Quand nous avons rencontré Ahmadou Kourouma, à la question de savoir s'il avait aussi été à la prison d'Assabou, il répondit :

¹²⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 200.

« Moi, je n'ai pas été à la prison d'Assabou, mais j'ai des amis qui y étaient. J'ai été arrêté puis relâché parce que les gens s'étaient rendu compte que mon épouse était française. Houphouët ne voulait pas d'embrouilles avec la France. C'est pour cela que de tous ceux qui ont été arrêtés, j'ai été un des rares relâché. Ce que j'écris, c'est pour témoigner de ce que j'ai vécu et ce que m'ont rapporté mes amis... »¹²⁶.

Vraisemblablement, entre Histoire et fiction, Kourouma se remémore son passé et celui de sa génération qu'il nourrit de la sève créatrice de son imagination pour engendrer ses romans. Sa confession se passe de commentaires. Le narrateur écrit à cet effet que :

« Vous êtes entré avec l'homme au totem caïman dans la prison de Saoubas, la prison de ses amis et de ses proches. Il vous a fait visiter un certain nombre de cellules. Celle de son vrai neveu Abyn. Celles de son premier compagnon de lutte Yekom et de la maman de ce patriote. Celles de son premier homme de confiance et entremetteur Djibé Lasidi et de l'épouse de cet individu. Les cellules des anciens ministres de la Santé, de l'Éducation, du Travail...

Vous êtes entrés dans la salle de torture, il vous a montré le fauteuil sur lequel il trônait pendant les séances de tortures. Il vous a présenté les divers instruments utilisés. Il a fait sortir de sa cellule un lépreux. Un horrible lépreux libidineux. Quand, avec les tortures physiques, il ne parvenait pas à arracher des aveux à un détenu, il le

¹²⁶ Entretien réalisé le 20 août 2000 à son domicile à Abidjan (Côte-d'Ivoire).

menaçait. Il le menaçait de faire coucher sa mère ou la femme de l'accusé avec ce lépreux. Il menaçait aussi les prévenus de les jeter aux caïmans sacrés avides de chair humaine qu'on apercevait derrière la grille de la prison »¹²⁷.

Ce passage qui met en relief les méthodes les plus assassines des tortures psychologique et physique est une portion de l'Histoire et des pratiques d'Houphouët-Boigny que le romancier reprend à son compte. L'utilisation de lépreux, comme un épouvantail est une menace certaine sur des personnes chères aux détenus. Elle est une mesure de dissuasion ou de persuasion selon qu'on maintienne une position ou selon qu'on entérine une décision. C'est une pratique que d'anciens détenus à l'instar de Samba Diarra ont dénoncée et dévoilée à la face du monde :

« Après la mise en scène de l'arbre aux sacrifices humains, une épreuve plus cruelle est imposée à Ladjï Sidibé. Il assiste, impuissant, aux avances intempestives que fait à son épouse, arrêtée depuis peu, un lépreux amené à cette fin à la prison de la plantation. Après avoir enduré ce spectacle pendant plusieurs jours, il s'entend dire par Houphouët-Boigny : « Ladjï, si tu persistes à ne pas vouloir dire la vérité, ce lépreux couchera avec ta femme, sous tes yeux ». L'homme qui profère ces menaces sait mieux que quiconque ce que madame Sidibé représente pour son époux, et que celui-ci n'acceptera jamais que, par sa faute, elle soit humiliée dans sa chair. Ainsi Ladjï Sidibé abdique, convaincu qu'Houphouët-Boigny est devenu fou.

¹²⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 202-203.

C'est le même type de menace qui amène Mockey à s'incliner ; mais c'est sa mère, une femme de plus de soixante ans qui est objet de menace. « Mockey, si tu persistes dans ton refus de dire la vérité, je vais faire battre ta mère qui est devant toi. Puis je ferai mettre du piment dans son vagin qui a enfanté un monstre comme toi, et la ferai coucher avec les miliciens sous tes yeux », dit le président de la République à l'ancien secrétaire général du PDCI, sachant combien celui-ci est attaché à sa mère. Mockey capitule alors, et sa mère recouvre la liberté »¹²⁸.

La similitude entre ce qu'écrit Samba Diarra et le roman de Kourouma est frappante et révélatrice de la quasi-présence de l'Histoire dans le texte de Kourouma. Par le jeu des anagrammes, Ahmadou Kourouma raconte l'épisode de la torture de Jean-Baptiste Mockey emprisonné à Assabou et de celui de Ladjî Sidibé qui croupit aussi dans les geôles d'Assabou, à travers les personnages romanesques de Yekoum et de Djibé Lasidi. L'utilisation du style indirect par Samba Diarra pour relater les propos d'Houphouët-Boigny est certainement motivée par le devoir de mémoire qu'il s'impose et par le besoin d'assigner la paternité des propos débités par Houphouët-Boigny à l'énonciateur machiavélique que ce dernier représente. L'interférence de l'Histoire dans le roman de Kourouma est aussi bien un témoignage qu'un devoir de mémoire qu'il s'impose. À la fois témoin, acteur et lecteur de son Histoire et de l'Histoire de son pays à certaines époques, son texte est donc à la fois redevable à sa mémoire et à ses lectures. Le recoupage permanent de ses écrits avec l'Histoire et les textes historiques donne l'impression au lecteur que ses romans fonctionnent selon la technique informatique du « couper-coller ».

¹²⁸ Samba Diarra, *Op. Cit.*, p. 181.

L'Histoire d'Houphouët-Boigny à travers celle de Tiékoroni dans les débordements les plus inhumains et les méthodes les plus barbares sont la preuve de ce que le pas à franchir entre l'Histoire et la fiction est parfois quasi-inexistant tant les vérités et faits historiques frisent, par leurs proportions dithyrambiques, des inventions. La dictature sournoise d'Houphouët-Boigny révélée par son histoire et mise à jour par le récit de Tiékoroni dans le roman de Kourouma est l'expression métaphorique de la main de fer dans le gant de velours que fut Houphouët-Boigny. Ahmadou Kourouma demeure perplexe et intrigué par tous les honneurs faits à Houphouët-Boigny avant et après sa mort :

« Vous avez voulu savoir comment l'homme au totem caïman était parvenu à dissimuler, faire oublier toutes ses pratiques-tortures, corruptions, emprisonnements arbitraires. Comment avait-il réussi à se faire passer pour le Sage de l'Afrique ? Comment était-il parvenu à préserver une telle respectabilité ? »¹²⁹.

¹²⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 203.

F - L'HOMME AU TOTEM CHACAL/HASSAN II

La présentation de l'homme au totem chacal faite par le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* rappelle en quelques points la personne historique d'Hassan II dans le récit fictionnel de Kourouma. Des origines du roi aux attentats perpétrés contre sa royale personne, le narrateur reproduit l'histoire d'Hassan II et du Maroc dans la narration de l'histoire de l'homme au totem chacal et de la République des Djebels et du sable. Il est juste de remarquer que dans le récit de la présentation de l'homme au totem chacal, l'Histoire occupe une place importante.

F1 - Les origines du roi

Le romancier donne les origines de l'homme au totem chacal, le roi régnant sur le pays des Djebels et du sable en se fondant sur les injures que les Arabes profèrent les uns à l'encontre des autres :

« La plus noire, la pire des injures qu'un Arabe puisse proférer à l'endroit d'un autre Arabe, c'est de le traiter de Nègre, l'appeler le Nègre. Les sujets des Djebels qui n'aiment pas leur roi, le souverain au totem chacal, l'appellent le Nègre. Il est né d'une Nègresse esclave offerte à son père par un pacha du Sud »¹³⁰.

Le mot « Nègre » apparaît d'après ce passage comme une injure, une abomination. La dénomination « Nègre » que les habitants des Djebels et du sable attribuaient à leur souverain pour exprimer leur aversion vis-à-vis de sa personne, est dénotative de la barrière raciale que les Arabes – dans le texte de Kourouma –

¹³⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 262.

dressent entre les Arabes-blancs et les Noirs. Le narrateur met à jour le racisme qui caractérise les relations entre Arabes et Noirs dans la fiction de Kourouma. Ces relations antagonistes visent ici à mettre en éveil la supposée supériorité que les Arabes croient avoir sur les Noirs d'une part ; et d'autre part, elle pose en filigrane le crucial problème du droit à la différence et de son acceptation. Le traitement infligé à l'homme au totem chacal est le même que Hassan II – roi du Maroc – subissait de la part de ses sujets. À en croire les propos de Gilles Perrault, l'adversité entre Hassan II et le Colonel Ababou était révélatrice de la tension raciale qui existait entre le roi et ses sujets :

« *Il (Ababou) haïssait Hassan, qu'il appelait «le nègre», allusion au teint sombre et aux traits négroïdes, accentués avec l'âge, que le roi tenait de sa mère, esclave noire offerte par le Glaoui à Mohammed Ben Youssef* »¹³¹.

Cette description dévalorisante du roi, compte tenu de ses origines viles qui mettent en péril la légitimité de son pouvoir et attise les rancœurs et le racisme met au grand jour l'animosité des sujets vis-à-vis de leur roi. L'auteur de *Notre ami le roi* semble lui-même partager les sentiments d'Ababou eu égard au ton railleur qui sous-tend son discours. Une similitude frappante est par conséquent notable entre les écrits de Gilles Perrault qui sont une biographie historique et le roman de Kourouma. Cette similitude se lit à deux niveaux. D'abord au niveau du pseudonyme que les sujets des différents univers donnent à leur roi – ceux de la République des Djebels et du sable et ceux du Maroc : « le Nègre » –, et ensuite au niveau de la caractérisation de la mère de leurs souverains : « une esclave noire offerte ». Ces deux points assimilent l'homme au totem chacal à Hassan II.

¹³¹ Gilles Perrault, *Notre ami le roi*, Paris : Gallimard, 1990, p. 128.

L'Histoire se reprend ainsi dans le roman ou peut-être le romancier réécrit l'Histoire dans sa fiction. Toujours est-il qu'il y a une réelle imbrication de la réalité historique dans le roman de Kourouma.

La présentation de l'homme au totem chacal est à mi-chemin entre le réel (réfèrent historique) et la fiction (réfèrent romanesque). Le roman ouvre un nouvel espace où existe un personnage façonné (l'homme au totem chacal) dans un récit historique vrai (celui du roi du Maroc : Hassan II). Le récit reste donc ancré dans l'Histoire pour présenter des événements vrais et/ou faux ou plutôt ni vrais ni faux.

Les traitements de l'homme au totem chacal et d'Hassan II ouvre la dialectique qui est sous-jacente au métissage. Ahmadou Kourouma lui-même n'est-il pas davantage concerné quand on sait que son épouse est blanche-française ? Et il est par conséquent père de quatre métis. C'est peut-être la raison pour laquelle le sujet apparaît comme un étymon spirituel¹³² dans son écriture. Il écrit à ce propos :

*« Pour le colonisateur, un métis est un Bantou amélioré mais un Blanc dégradé. Un Nègre demi-menteur, demi-idiot mais un Blanc semi-voleur et semi-intelligent. Un métis pour un Noir est à la fois un compatriote, un étranger et un traître. C'est là une loi naturelle et universelle »*¹³³.

L'universalisation de la problématique actualise le débat sur la place des métis dans la société. Elle est d'autant plus importante que l'auteur oppose les

¹³² Étymon spirituel : « Dans la stylistique de Léo Spitzer et ses continuateurs, l'étymon spirituel est la base psychologique, le rapport personnel à l'art et au réel qui explique l'ensemble des caractéristiques langagières (lexicales, grammaticales, prosodiques) d'un auteur », in : *Lexique des termes littéraires*, sous la direction de Michel Jarrety, Librairie Générale Française, 2001, p. 172.

¹³³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 246.

deux points de vue opposés, notamment l'acceptation du métis comme une race « tampon » donc comme une sorte de « passeport » universel et la réfutation du métis comme race « problématique » donc comme un apatride qui connaît une réelle crise identitaire. Le dernier volet du regard croisé qui se pose sur le métis est l'expression d'un sentiment de rejet. Considéré comme un être biface, il est la dégradation de l'une et de l'autre races. Le narrateur l'affirme : « Blanc dégradé »¹³⁴. Avec le métissage, disparaît la restitution de l'essence et des sources originelles. Une race nouvelle à l'intersection du Blanc et du Noir se fait jour. Elle est une sorte de race mal-aimée car ne sachant où se caser ; peut-être devra-t-elle réclamer son autonomie et sa différence vis-à-vis des races blanche et noire ? C'est probablement ce que Kourouma propose quand il crée une sorte de société de métis dans *Monès, Outrages et défis* :

« [...] Ce gros Blanc s'était constitué un harem de près de vingt têtes dans chaque canton et avait fabriqué des mulâtres qui systématiquement étaient arrachés à leurs mères et envoyés en pension au foyer des métis où ils se révélèrent tous de la bonne semaille, car ils devinrent les premiers instituteurs, commis et médecins de notre pays »¹³⁵.

Ce passage décrit l'univers du métis qui est un espace favorable au succès et au mieux être. Séparés de leurs mères, donc n'appartenant plus à l'espace des Noirs ; et de leurs pères, alors ne faisant plus partie de l'espace des Blancs, les métis furent regroupés dans un espace propre à eux. « La pension ou le foyer des métis » qui devient leur espace clos est l'allégorie du nouveau monde où le succès rime avec bonheur. Le succès des métis serait la magnificence d'une double conception phénixologique qui se lit à travers le métis d'abord dans la disparition

¹³⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, Paris : Seuil, 1998, p. 246.

¹³⁵ Ahmadou Kourouma, *Monès, Outrages et défis*, Paris : seuil, 1990, p. 117.

du Blanc et du Noir et ensuite dans son ascension sociale. Le métis qui n'est ni Blanc ni Noir mais à la fois Blanc et Noir est un être hybride qui célèbre par-dessus tout la reconnaissance mutuelle des valeurs noires et blanches.

Il est la conjugaison des efforts de toutes les couleurs qui clamera la mort des complexes de supériorité et d'infériorité d'une part et des ethnocentrismes ou égocentrismes d'autre part.

Le métissage serait d'après le passage précédent, un brassage quadridimensionnel : racial, culturel, intellectuel et économique qui permettra à l'humanité de franchir une autre étape de son évolution. C'est certainement lui qui permettra la réalisation du rêve de Martin Luther King quand il écrit son célèbre discours « I have a dream »¹³⁶ resté célèbre pour la substance vitale qu'il y a introduite.

L'ascension sociale du métis – telle que présentée par Kourouma – est la caractérisation du bien-être populaire et de la tolérance mutuelle entre Blanc et Noir, un climat et une atmosphère propices à l'épanouissement. Le métissage est le juste milieu qu'il faut rechercher, l'équilibre vers lequel il faut tendre.

Il résulte de cette confrontation de point de vue à propos du métis qu'il demeure un type problématique sujet aux traitements les plus divers. L'ambiguïté des narrateurs de Kourouma et les positions mitigées de l'auteur en disent long sur les traitements sociaux des métis.

L'homme au totem chacal qu'il présente en se fondant sur sa majesté royale du Maroc – Hassan II – historiquement repérable a été comme son double

¹³⁶ « [...] J'ai fait un rêve, pendant un jour l'État de l'Alabama, dont les lèvres du gouverneur s'égouttent actuellement avec les mots de l'interposition et de l'annulation, sera transformé en situation où les petits garçons noirs et les filles noires pourront joindre des mains avec de petits garçons blancs et des filles blanches pour une promenade ensemble comme sœurs et frères [...] ». Martin LUTHER KING, «I have a dream», discours livré sur les étapes au mémorial de Lincoln dans le Washington DC le 28 août 1963.

référentiel victime, en dépit de son titre et rang de roi, de racisme au mépris du respect de la valeur humaine et de sa position hiérarchique. Le critère racial aussi bien que le luxe insolent dans lequel vivait le roi pendant que le peuple croupissait dans la misère a davantage motivé la haine contre lui. Des révoltés ont même attenté à sa vie.

F2 - Les attentats contre le roi

L'auteur présente un roi inquiet et soucieux de rester en vie :

« Il (le dictateur au totem chacal) se savait perpétuellement menacé, en sursis, était perpétuellement inquiet, anxieux, tourmenté. [...]. Ce potentat gouvernait un peuple de guerriers qui, héroïquement et continuellement depuis des siècles, cherchait à assassiner son chef... »¹³⁷.

L'homme au totem chacal est en proie à la vindicte populaire du fait de son métissage et aussi du fait de la gabegie à laquelle se livre son pouvoir. Il demeurait une cible constante pour le peuple. Tout comme Hassan II a été la cible de nombreux attentats, l'homme au totem chacal régnait sur un peuple qui avait la préoccupation obsédante de tuer son roi. C'est d'ailleurs ce qui justifie l'anxiété et les tourments du roi. Gilles Perrault rapporte que le pouvoir d'Hassan II avait échappé à plusieurs attentats.

L'Histoire les justifie surtout par des raisons endogènes au royaume chérifien qui relèvent surtout du ressentiment du peuple à l'égard du roi et les impute aussi au modèle libyen.

¹³⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 257.

Les historiens réfutent les thèses de Medih Ben Barka qui suspectaient les occidentaux d'ourdir un complot contre le roi du Maroc par l'entremise d'officiers marocains formés en Occident quoique ces thèses aient pu être recevables dans la logique des complots :

« Ben Barka prévoyait que, pour préserver leurs privilèges, leurs alliances de classe et leurs profitables complicités avec le néocolonialisme, « ils (les occidentaux) pourraient se trouver dans une situation telle qu'ils seraient amenés à déposer le roi ». [...] Le fait est que la première secousse vint non pas du club des anciens de l'armée française, mais de jeunes officiers inspirés par l'exemple du colonel Kadhafi, qui avait arraché le pouvoir des mains débiles du vieux roi Idriss »¹³⁸.

La disculpation des Occidentaux par les faits historiques relatés par Gilles Perrault relativise et même fausse les hypothèses de Ben Barka. La référence à Kadhafi est expressive de l'endogénéité des complots et des premiers attentats contre le roi du Maroc. Kourouma, inspiré de la biographie d'Hassan II écrite par Gilles Perrault, décrit et présente les deux plus importants attentats perpétrés contre l'homme au totem chacal. Le choix de ces faits historiques ne signifie pas qu'ils sont les seuls véritables attentats. Mais ils sont surtout les attentats qui sont entrés dans leur phase opératoire après leur conception minutieuse. Visiblement le romancier met l'homme au totem chacal dans la peau d'Hassan II puisqu'il combine leur destin.

« Une première fois, dans une ville balnéaire de la côte méditerranéenne, les cadets de l'armée de Djebels, scandalisés par le luxe et le gaspillage dans lequel vit le

¹³⁸ Gilles Perrault, *Op. Cit.*, p. 142.

souverain, se révoltent, massacrent les invités du roi, arrêtent le roi, le séquestrent. La radio annonce : « Le roi est mort, vive la République ! ». Sur fond de marches militaires, un communiqué enregistré diffuse : « L'armée vient de prendre le pouvoir. Le système monarchique a été balayé. L'armée du peuple a pris le pouvoir... Le peuple et son armée sont au pouvoir. Une ère nouvelle vient de poindre » »¹³⁹.

Le romancier justifie l'attentat perpétré contre le roi par le fait que les «cadets» - une unité d'élite de l'armée marocaine – sont écœurés par le luxe, la luxure et l'abondance de la cour royale. Il met en relief l'abyme existant entre le roi « fêtard » et son peuple moribond. Il retrace ainsi les événements historiques de Skhirat que Gilles Perrault a relaté avec une sagacité déconcertante. La reprise par le romancier de l'information radio-diffusée après l'attentat de Skhirat que rapporte Gilles Perrault montre que le romancier est un lecteur d'Histoire si ce n'est spécifiquement de Gilles Perrault, ce que prouvent du reste les similitudes frappantes qui lient leurs deux textes. L'auteur en introduisant l'Histoire dans son récit fictionnel établit ainsi une étroite relation entre l'Histoire et la fiction d'autant plus qu'il réactualise l'Histoire.

Les écrits de Gilles Perrault lèvent un peu plus le voile sur la similitude existant entre l'homme au totem chacal et Hassan II :

« Depuis deux heures, la radio marocaine annonçait : « Le roi est mort, vive la République ! » et diffusait sur fond de marches militaires un communiqué enregistré : « L'armée, l'armée vient de prendre le pouvoir. Le système monarchique a été balayé. L'armée du peuple a

¹³⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 262.

pris le pouvoir. Vigilance, vigilance. Le peuple avec son armée est au pouvoir. Une ère nouvelle vient de poindre » »¹⁴⁰.

Le romancier a reproduit les événements Skhirat lors du quarante deuxième (42) anniversaire du roi Hassan II. Le massacre des invités du roi par les «cadets» a fait plusieurs morts dont des ministres du gouvernement marocain, le président de la cour suprême marocaine, l'ambassadeur de Belgique et bien d'autres personnalités. La tragédie a atteint une dimension internationale.

Le deuxième attentat est celui qu'on pourrait appeler « l'attentat contre le Boeing royal » est présenté par le romancier sous la forme d'un résumé des textes historiques. Faisant fi de tout détail, Kourouma relate en quelque sorte les faits historiques en s'appuyant sur l'essentiel. Gilles Perrault par exemple a intitulé ce second attentat « Un drame Shakespearien » et en a fait l'objet de tout un chapitre. La concision du romancier met en relief la sélection de l'information historique et surtout son esprit de synthèse qui a déjà été montré dans son esthétique de traitement de l'Histoire dans le chapitre 2 de la première partie.

« Une deuxième fois, toujours dans les années soixante dix, le Boeing 727 par lequel le roi rejoint les Pays des Djebels est attaqué par six avions de combat F-5. Le Boeing atteint bat des ailes ; les dégâts sont considérables ; deux réacteurs sur trois sont hors d'usage, circuits hydrauliques endommagés, tuyères d'échappement transpercées. La carlingue, percée de balles, est envahie par une fumée épaisse. Les F-5 repartent se ravitailler et reviennent pour assener le coup de grâce. Le rusé monarque fait annoncer par le

¹⁴⁰ Gilles Perrault, *Op. Cit.*, p. 138.

mécanicien : « Le roi est tué, mon copilote aussi, j'essaie de tenir l'avion, pensez à ma femme et mes enfants. Préservez ma vie » »¹⁴¹.

Ce résumé de l'attaque de l'avion royal démontre la volonté des assaillants d'éliminer le roi. La situation que figure le romancier est similairement décrite par l'historien avec plus de détails. Le roman incorpore ainsi l'Histoire dans sa trame. Les propos du roi que le mécanicien débite aux assaillants démontrent tout le sang-froid du roi et sa ruse exceptionnelle. Le romancier note tout comme les historiens qu'Hassan II était un roi rusé. C'est même grâce à la ruse qu'il a régné sur le Maroc :

« Le roi régnant est l'homme au totem chacal. Le souverain au totem chacal, par la répression, la corruption et la ruse, chercha à étendre son pouvoir despotique, à le renforcer »¹⁴².

La ruse est l'une des trois composantes de la stabilité du pouvoir monarchique de l'homme au totem chacal. Par la ruse, il utilise les ressentiments de son peuple – qui le hait – pour se maintenir au pouvoir. Le peuple le préférant mort, il se fera passer pour mort pour échapper aux assaillants qui ont attaqué le Boeing 727 qui le transportait. Le romancier a dénommé ce stratagème « jouer au mort »¹⁴³. La corruption qui est l'un des versants de son pouvoir est exposé avec un réalisme frisant la dénonciation par Gilles Perrault :

« La corruption régnait du haut en bas de l'édifice social. Le paysan le plus démuné savait que sa démarche la plus banale auprès de l'administration n'aboutirait qu'au prix

¹⁴¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 263.

¹⁴² *Idem*, p. 261.

¹⁴³ *Idem*, p. 264.

d'une poule ou d'un mouton. [...]. « Ce qui est grave, c'est que la corruption, telle une gangrène, s'est généralisée au point de devenir un système – voire « le » système ». [...]. Le roi donne l'exemple. Premier propriétaire foncier du pays, premier exportateur d'agrumes, premier entrepreneur, il rachète les possessions de la Banque de Paris et des Pays-Bas, investit dans les produits laitiers, la betterave à sucre, les fleurs coupées. Ses placements à l'étranger sont innombrables.

La corruption est partie intégrante de son mode de gouvernement... »¹⁴⁴.

Par le truchement de la corruption, le roi amassa une fortune colossale qui lui permettra d'avoir le monopole de l'économie de son royaume. Comme l'indique le passage pré-cité, le roi est présent dans tous les secteurs d'activités importants du royaume. Il a accaparé l'économie et fait main basse sur les ressources et les revenus de son pays. Cet état de fait a généré la paupérisation sans précédent de son peuple qui se sent même marqué – si l'on en croit les descriptions faites par Kourouma et Gilles Perrault – par le luxe débordant de la cour royale. Le souverain régnant sur la République des Djebels et du sable à l'instar d'Hassan II a usé de corruption et de malversation pour asseoir une autocratie puisqu'ils ont érigé la corruption en système de gouvernement.

La répression est la manifestation même de leur pouvoir. Gilles Perrault écrit : « La répression peut commencer »¹⁴⁵. Cet état de fait est la conséquence de l'attentat auquel Hassan II a échappé lors de la tuerie à Skhirat. Le peuple sera réprimé aux fins de châtier les coupables. L'attentat semble même

¹⁴⁴ Gilles Perrault, *Notre ami le roi*, Paris : Gallimard, 1990, p. 124.

¹⁴⁵ *Idem*, p. 138.

légitimer la répression ou du moins il est un prétexte plausible à la répression. Les descentes musclées de l'armée dans les quartiers, les arrestations et les emprisonnements sont la correction infligée au peuple rebelle. La description faite par Kourouma est à la dimension de l'événement. L'homme au totem chacal ayant échappé à l'assassinat, il se fait justice. Sa réplique est fatale :

« *La répression fut inhumaine. Le roi répéta encore qu'Allah l'avait « placé sur le trône pour sauvegarder la monarchie » et que « pour cette sauvegarde, il ne faut pas hésiter à faire périr le tiers de la population ». Il fit fusiller tous les conjurés, fit mettre aux fers leurs femmes, enfants, frères et sœurs et les enferma sans jugement au secret dans un fort pour le reste de leur vie... »*¹⁴⁶.

Les résolutions drastiques prises par le souverain au totem chacal et les mesures de représailles draconiennes qu'il adopte contre son peuple sont proportionnelles à sa colère. La proportion de la population susceptible d'être éliminée en dit long sur la scélératesse du roi que Kourouma présente. Cette scélératesse s'affirme quand il ordonne de fusiller tous les conjurés comme l'ordonna Hassan II. Ce dernier demande à la télévision marocaine de couvrir les événements de la fusillade, certainement à titre dissuasif. L'embastillement des parents des conjurés achève de révéler un autocrate sanguinaire.

Il résulte de ces observations que ces souverains règnent sur des peuples momifiés qui n'ont pas droit aux libertés élémentaires encore moins à la parole. Gilles Perrault écrit à ce propos : « *Au Maroc de Hassan II, on ne pose pas de questions* »¹⁴⁷. Le mutisme est de rigueur pour quiconque tient à avoir la vie sauve. Kourouma renchérit pour dire que :

¹⁴⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 264.

¹⁴⁷ Gilles Perrault, *Op. Cit.*, p. 173.

« *Le dictateur au totem chacal était aussi moyenâgeux, barbare, cruel, menteur et criminel que tous les autres pères de la nation africains de la guerre froide...* »¹⁴⁸.

L'auteur énumère les attributs de l'homme au totem chacal qui font de lui une composante de la grande famille des dictateurs africains de la période post-indépendance.

La relation quasi permanente du romancier à l'Histoire vise à produire « un effet de réalité »¹⁴⁹ au sens où l'entend Ernest Le Carvenec. Pour lui, cette notion fabriquée à partir de ce que Barthes appelle « effet de réel », dont il biaise d'ailleurs un peu le sens, est un double mouvement de l'inter-texte historique dans le récit romanesque. Il s'agit en effet, dans un premier temps de la présence de l'Histoire dans le roman, laquelle présence est saisie comme un effet de fiction qui s'inscrit dans l'intrigue. Dans une seconde phase, il s'agit du retour de l'Histoire à elle-même. L'Histoire retrouve donc tout ce qui la fonde en vérité des mémoires collectives. C'est ce retour au sens originel de l'Histoire et la récupération qui en est faite qui rendraient mieux l'« effet de réalité ».

La présence de l'Histoire dans un récit se fait à deux niveaux de l'approche du roman – c'est-à-dire au niveau de la production relevant de l'écriture et de l'élaboration du texte romanesque donc du romancier puis au niveau de la réception, donc du côté du lecteur – établit une collaboration inter-disciplinaire visant dans le cas de Kourouma à réactualiser l'Histoire de l'Afrique et à restituer le témoignage de son passé.

¹⁴⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 257.

¹⁴⁹ Ernest Le Carvenec, *Op. Cit.*, p. 169.

La mise en œuvre des dictateurs dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* et plus encore leur dédoublement par référence aux acteurs que l'Histoire révèle dans certaines dimensions, est l'expression de la politique chaotique "des pères de la nation" post-coloniaux, façonnés dans l'atmosphère de la guerre froide. Kourouma stigmatise et expose avec un réalisme cru fortement dosé de références à l'Histoire à peine voilées par son imagination, les affres de l'« *Afrique, terre aussi riche en potentats qu'en pachydermes* »¹⁵⁰. La comparaison qu'il établit ainsi entre le nombre de dictateurs autocrates et le nombre quasiment indéterminable des pachydermes dont regorgent les forêts africaines est une vision ininterrompue de la dictature qui stipule la survivance de l'autocratie en Afrique. Cette perception était déjà évoquée par Yambo Ouologuem dans son roman *Le devoir de violence*¹⁵¹ qui met en œuvre la gestion du pouvoir dans le Nakem Zuiko, empire imaginaire et fictionnel inspiré du royaume haoussa : le Kanem. Le pouvoir y est atrocement géré par une dynastie ayant pour nom de règne «Saïf». Les Saïfs qui se succèdent au trône du Nakem Zuiko rivalisent de cruauté, de barbarie, et de férocité. Leur sadisme insoupçonné qui grandit au fil de la dynastie a étalé leur inhumanité. Ouologuem écrit à leur sujet :

« *Souvent, il est vrai, l'âme veut rêver l'écho sans passé du bonheur. Mais, jeté dans le monde, l'on ne peut s'empêcher de songer que Saïf, pleuré trois millions de fois, renaît sans cesse à l'Histoire, sous les cendres chaudes de plus de trente Républiques africaines* »¹⁵².

La pérennité du pouvoir des Saïfs constatée par Ouologuem a une connotation pessimiste quant à la gestion des pouvoirs politiques en Afrique. Kourouma a emboîté le pas à Ouologuem pour présenter avec des notes dénudées d'espoir une Afrique perpétuellement malade de ses « rois » et « empereurs ».

¹⁵⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 271.

¹⁵¹ Yambo Ouologuem, *Le devoir de violence*, Paris : Seuil, 1968.

¹⁵² *Idem*, p. 207.

Les dictateurs que Kourouma présente sont liés entre eux et collaborent au maintien de leurs pouvoirs. Le voyage initiatique de Koyaga aux quatre coins de l’Afrique, à la recherche de préceptes pour gouverner son pays est révélateur de la fraternité qui les lie. Le romancier leur assigne des rôles dont la similitude dépasse le cadre de la simple collaboration pour atteindre l’héritage. Les personnages de Kourouma tels que présentés dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* se trouvent sur le même arbre généalogique du fait de leur trop grande ressemblance. La dictature est par conséquent lisible ici comme une pathologie, une tare génétique puisqu’elle est consubstantielle aux cinq autocrates mis en œuvre dans le roman. La présentation des différents protagonistes fait du pouvoir un actant immuable qui tend même à être une catégorie figée et uniforme. Le pouvoir devient dans le texte de Kourouma l’acteur puisqu’il y a une personnalisation du pouvoir. C’est donc le pouvoir qui est à l’œuvre quand le personnage ou l’acteur se manifeste. La relation entre l’acteur et l’actant s’est affaiblie et est même devenue inexistante au point où acteur et actant se confondent. Kourouma a tout comme Sony Labou Tansi établi des liens de «parenté» entre ses différents personnages. Les dictateurs se déclarant mutuellement «tu es mon frère» sont des indices du résultat de l’auteur du fait d’avoir fondu ses personnages dans le même moule. Le fait que Sony Labou Tansi établisse clairement les relations dynastiques entre les « guides providentiels » – Nom de règne des tenants du pouvoir – dans la République fictionnelle de la Katamalanésie, est significatif dans le traitement que Kourouma opère sur ses personnages. La Katamalanésie est la République où les «guides providentiels» règnent sans partage. L’assassinat de Martial, le leader de la révolte contre l’autocratie, la monopolisation du pouvoir et la cruauté des guides qui va jusqu’à l’anthropophagie, entraînera une succession d’émeutes conduites par Chaïdana, la fille de Martial. Martial dont la descendance poursuivra la lutte jusqu’à l’implosion de la Katamalanésie est le personnage dont l’ombre plane sur *La vie et demi*¹⁵³.

¹⁵³ Sony Labou Tansi, *La vie et demi*, Paris : Seuil, 1979.

Hormis les personnages, l'espace est aussi traité avec un perpétuel retour au hors-texte et surtout à des espaces historiquement repérables. Ainsi la Côte des Ébènes, la République du Grand Fleuve, le pays des Deux Fleuves, la République des Monts et la République des Djebels et du sable couvent-ils des Républiques africaines ?

CHAPITRE II : ESPACES ROMANESQUES ET RÉFÉRENCES HISTORIQUES, KOUROUMA DANS L'ANTRE DE L'HISTOIRE

Dans les romans de Kourouma, les espaces qu'il présente et décrit sont des espaces fortement inspirés de la réalité extra-diégétique. Le romancier s'inspire donc du hors-texte pour créer ses espaces fictionnels, son monde affiche *de facto* des caractéristiques propres aux espaces référentiels dont ils émanent. L'hypertextualité, à l'œuvre dans la relation qu'on établit entre les espaces créés – du romancier – et les espaces historiquement identifiables et géographiquement localisables, révèle le rapport primordial entre l'Histoire et le roman que Ahmadou Kourouma suscite dans sa création fictionnelle.

Au demeurant, même si les espaces figurés dans les romans de Kourouma ne se localisent pas dans des termes proprement géographiques du répertoire des latitudes, des longitudes, des parallèles, des méridiens et de l'équateur, ils sont tout de même identifiables à travers les indices historiques que l'auteur leur affecte. On ne pourrait par conséquent les appréhender comme des romans-géographes¹⁵⁴ au sens où l'entend Marc Brosseau mais à un degré

¹⁵⁴ Dans le préambule du livre consigné sous forme de dialogue, à la question : De géographie ? Mais vous avez beaucoup d'espaces auxquels réfléchir. Pourquoi des espaces de papier. Et dans quels buts ?

L'auteur semble avoir apporté une réponse qui justifie le roman-géographique.

« - Une question à la fois, je vous en prie. De Géographe ? Si je me penche avec insistance sur quelques romans en particulier, c'est justement que je cherche ce qu'il peut y avoir de particulier, de singulier, dans l'écriture romanesque de l'espace, des lieux. La thématique est au centre de ce que font les géographes. Les manuels de géographie, les essais, les cartes même, sont autant d'espaces de papier qui cherchent à être en conformité avec l'espace extérieur. Il peut donc être utile de chercher à comprendre comment certains romans écrivent l'espace ». Marc Brosseau, *Des romans-géographes* (essai), Paris : L'Harmattan, 1996, voir frontispice.

moindre comme des romans-historiques au sens de Pierre Morère.

« [...] *Le récit refait l'Histoire dans l'espace du texte et y crée des actions potentiellement envisageables dans le domaine concerné. Le paradoxe du roman historique est donc qu'il fait surgir le potentiel de l'irréel du passé. Puisque le roman historique raconte une action prétendument passée, il opère un transfert de sens quasi métaphorique par rapport à l'Histoire. Mais ce n'est pas dans l'écart entre invention et vérité que s'origine la métaphore, mais dans l'imitation devenue recreation du monde du texte. On retrouve ici le lien qu'établit Aristote entre la fonction mimétique et la structure mythique du récit. À l'image de la tragédie qui transcende le contingent pour se faire plus vraie que le réel, le roman historique devient une version littéraire, voire mythique, de la philosophie de l'Histoire* »¹⁵⁵.

ou mieux des romans aux aspects historiques.

Il apparaît donc très clairement que les espaces romanesques de Kourouma ne relèvent pas de la topographie¹⁵⁶ au sens géographique du terme auquel cas ils seraient une reproduction servile d'espaces déjà existants. C'est ce à quoi renvoie cette double définition En cartographie, la topographie désigne :

« *Technique ayant pour objet l'exécution et l'exploitation des observations concernant la position (planimétrique et*

¹⁵⁵ Pierre Morère : « Histoire et récit dans Redgauntlet de Walter SCOTT », in : *CALIBAN* (Le roman historique), 1991, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, pp. 29-30.

¹⁵⁶ Pierre George, *Dictionnaire de la Géographie*, Paris : PUF, 1970, p. 460.

altimétrique), la forme, les dimensions et l'identification des éléments concrets fines et durables existant à la surface du sol à un moment donné ».

En géographie :

« Description des lieux. c'est-à-dire d'une portion d'espace terrestre, y compris ce qui est dû à l'activité humaine (constructions, champs, etc.). Ce terme est souvent à tort dans un sens restrictif et confondu avec celui d'orographie ou description du relief »

Mais ils sont plus issus du *topos* désignation du lieu et qui est plutôt création d'espace. Il se développe alors dans les romans kouroumiens ce que l'on pourrait appeler une « toposémie inductive »¹⁵⁷ ; dans la mesure où à travers la désignation des différents espaces référentiels historiques, la mimésis¹⁵⁸ qui découle du rapport entre espaces – romanesques et fictionnels d'une part, et d'autre part sociaux – et historiques est le coefficient sociolectal qui existe entre l'Histoire et la fiction dans les romans de Kourouma. C'est pourquoi la République des Ébènes, la République du Golfe, la République du Grand, la République des deux Fleuves, la République des Djebels et du sable, la République des Monts et celle du Nikinai sont respectivement des désignations périphrastiques et mimétiques qui mettent en

¹⁵⁷ Toposémie inductive ; ce syntagme nominal est une composition double d'autant que le substantif « Toposémie » est lui-même une composition à laquelle l'on adjoint l'adjectif « inductive » qui signifie ici « dénotatif », c'est-à-dire que la notion que l'adjectif inductive qualifie n'est pas à « dénotation nulle » ; elle a un référent dans le monde physique. La toposémie est constituée de « topos » qui signifie lieux et de « sème » qui renvoie selon Georges Mounin à l'unité sémantique minimale résultant de l'analyse des signifiés, in : *Dictionnaire de la linguistique*, PUF, 1974, p. 294.

La toposémie serait donc l'ensemble des noms de lieux présents dans le texte romanesque et qui développe des paradigmes extra-textuels ; donnant à la fiction romanesque une dénotation non-nulle.

¹⁵⁸ Mimésis, n. f. emprunté (1765) au grec mimêsis, du verbe mimeisthai, dérivé de mimos ; les équivalents latins, imatio et imitari (imitation et imiter) sont rattachés à imago (image, ombre, apparence trompeuse), lui-même employé pour le grec eikôn mais aussi pour phantasma. Aussi bien, l'emploi en français d'imitation pour rendre mimêsis (courant du XVII^{ème} au XX^{ème} siècle) engendre-t-il maints contresens, mimêsis chez Aristote désignant la manifestation sensible des caractères cachés de l'homme... C'est-à-dire une expression, ou une représentation, non une imitation. Ainsi, les sons de la musique sont des mimêmates et non pas les images ressemblantes et imitées que sont les « signes » (sêmeia), *Le Robert* (Dictionnaire historique de la langue française), Paris : 1992, p. 1245.

relief la Côte-d'Ivoire, le Togo, l'ex-Zaïre actuel R.D.C. (République Démocratique du Congo), la Centrafrique, le Maroc et la Guinée.

Par ailleurs, les Républiques de la Sierra Leone et du Liberia sont présentées par le romancier sans voile.

A - LA CÔTE-D'IVOIRE EN TOILE DE FOND DE LA RÉPUBLIQUE DES ÉBÈNES ET DE LA CÔTE DES ÉBÈNES

L'identification de la Côte-d'Ivoire s'opère essentiellement à travers deux points que sont l'Histoire des hommes et la référence aux espaces "réels". Il est important de retenir que l'Histoire des hommes fait référence aux peuples énumérés et aux individus en tant que personnes historiques qui ont marqué l'Histoire de la Côte-d'Ivoire et auxquels le romancier fait allusion dans ses écrits. Quant à la référence aux espaces "réels", elle s'intéresse aux villes ou localités que le romancier crée en référence à la Côte-d'Ivoire ou qu'il lui emprunte tout simplement.

A1 - L'Histoire des hommes

A₁-1 - Houphouët-Boigny comme indice historique

Il a été démontré dans le chapitre précédent que le personnage romanesque de Tiekorini est le double fictionnel de Félix Houphouët-Boigny. Houphouët-Boigny comme l'indique l'Histoire, est le premier Président de la Côte-d'Ivoire indépendante. Partant de cette vérité historique, le romancier opère une mutation paradigmatique à partir du personnage de Tiekorini pour représenter Houphouët-Boigny. Tiékoroni est donc un paradigme d'Houphouët-Boigny à travers l'espace historique qui affiche la thématique du parti unique en Afrique. Le narrateur note dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* que :

« *Tiékoroni, le maître de la République des Ébènes, avait pour totem le caïman. C'était un petit vieillard rusé qu'on appelait l'homme au chapeau mou et qui se faisait*

appeler dans son fief le Bélier de Fassou et le sage de l'Afrique »¹⁵⁹.

Les syntagmes « totem caïman », « vieillard rusé », « l'homme au chapeau mou », « le Bélier de Fassou » et « le sage de l'Afrique » sont des désignations périphrastiques figuratives d'Houphouët-Boigny qui par induction font de la République des Ébènes la Côte-d'Ivoire puisque c'est sur cette République fictive que Tiékoroni régnait en maître absolu. Il ressort du passage sus-mentionné que le romancier use d'une double mutation paradigmatique à travers les couples Tiékoroni/Houphouët-Boigny et République des Ébènes/Côte-d'Ivoire pour faire coexister l'Histoire et la fiction. La fiction par conséquent déborde l'Histoire, la contient, la particularise en même temps qu'elle la généralise. Le romancier re-crée l'Histoire en créant son histoire, sa diégèse. Il établit par ce fait un rapport mimétique entre le roman et l'Histoire. Ces aspects de l'analyse ont été évoqués par Yves Le Pellec et Marcienne Rocard dans l'avant-propos de la revue *CALIBAN* consacré au roman historique. À propos des spécialistes du roman historique, ils notent que :

« [...] Ils privilégient les interstices de l'histoire officielle, les passages secrets et les souterrains, tous les lieux que la doxa historique n'a guère explorés et où, à l'écart des têtes couronnées et en marge des grands événements, pourront se déployer les destins personnels des héros imaginaires. Car le roman particularise l'histoire, en même temps qu'il l'universalise. D'une part il la détourne de sa globalité pour montrer son incidence sur des existences individuelles, d'autre part il la dégage de sa temporalité pour la situer dans une réflexion sur la condition humaine éternelle. D'être intégrée dans le

¹⁵⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 185.

roman, l'histoire se voit en quelque sorte « déshistoricisée » et resémantisée, car elle devient composante esthétique d'une structuration formelle, et unité de sens en relation avec tous les autres éléments de l'isotopie générale délimitée par la clôture du texte. [...] »¹⁶⁰.

Il en ressort que la réécriture de l'Histoire et son esthétisation lui ôtent sa substance scientifique pour la poser comme un possible de l'imagination. Il est donc clair que la frontière entre l'Histoire et la fiction est une « frontière mouvante »¹⁶¹, jamais délimitée et difficile à indiquer. La récupération thématique que fait Kourouma amène le lecteur dans les abysses de l'Histoire et établit un pont entre son texte et le hors-texte. L'espace de la Côte-d'Ivoire ne s'est donc pas altéré dans son identification fictive, tant sans faut ! Il s'est même révélé. La mise en scène d'autres personnages historiquement identifiables aux côtés de Tiékoroni, dans l'espace de la République des Ébènes, introduit davantage le lecteur dans l'Histoire de la Côte-d'Ivoire ou mieux transfigure la Côte-d'Ivoire dans la République des Ébènes.

A₁-2 - Les collaborateurs d'Houphouët-Boigny

Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* a par certains détails mis en œuvre des personnages qui participent au déroulement de la fiction romanesque aux côtés de Tiékoroni. Il indique par exemple que :

« Les mercenaires des troupes françaises furent lancés aux trousses du tribun nouveau député. De peu ils le

¹⁶⁰ Yves Le Pellec, Marcienne Rocard, « avant-propos », in : *CALIBAN* (le roman historique), Presses Universitaires du Mirail, Toulouse : 1991, p. 6.

¹⁶¹ « Frontière mouvante » expression de Yves Le Pellec et de Marcienne Rocard pour qualifier l'imperceptibilité de la différence entre Histoire et fiction à certains moments, in : *CALIBAN, Op. Cit.*, p. 8.

*manquèrent à Gouroflé où ils assassinèrent son disciple
Bika Dabo »¹⁶².*

Il importe de remarquer que le tribun en question est Tiékoroni. La relation de maître à disciple que le narrateur établit entre Tiékoroni et Bika Dabo est révélatrice de la bonne marche des relations qui lient ces deux personnages. Bika Dabo serait la désignation fictionnelle de Biaka Boda. L'auteur a par un jeu morphologique transformé Biaka Boda en Bika Dabo. Il a par ce procédé fictionnalisé l'Histoire. Il faut retenir que Biaka Boda est le premier sénateur de l'Histoire de la Côte-d'Ivoire ayant ardemment participé à la décolonisation de son pays aux cotés d'Houphouët-Boigny. Même si la fiction de Kourouma ne restitue pas son parcours intégral, elle a le mérite de le citer comme un collaborateur d'Houphouët-Boigny par l'entremise de Tiékoroni. Il en va de même pour Philipio Yaco, Yekom et Djibé Lasidi qui sont des personnages certes créés par Kourouma mais qui ont leurs répondants dans le hors-texte, donc dans l'Histoire. Philipio Yaco serait Philippe Yacé, Yekom serait Mockey et Djibé Lasidi, Ladjé Sidibé. L'Histoire de la Côte-d'Ivoire révèle que ces trois personnages étaient des proches d'Houphouët-Boigny. Samba Diarra dans *Les faux complots d'Houphouët-Boigny* le dit clairement. La superposition du texte de Kourouma et de celui de Samba Diarra lève le voile sur l'adaptation de l'Histoire au roman que le premier opère avec une réussite d'artiste.

Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* affirme que :

*« Le Secrétaire général du parti unique, le député Philipio
Yaco, grand spécialiste du droit criminel, en tant que
procureur de la République, au cours d'un procès à huit*

¹⁶² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 190.

clos, condamne le prévenu à la peine capitale ou à la détention à perpétuité »¹⁶³.

Samba Diarra écrit que :

« L'Assemblée législative de la Côte-d'Ivoire, République membre de la communauté franco-africaine, est élue le 12 avril 1959. Philippe Yacé en est le président et compte parmi ses vice-Présidents Soukalo Djibo »¹⁶⁴.

Samba Diarra écrit toujours que :

« (...) Est-ce pour faire tomber cette tension que le secrétaire général du PDCI, Philippe Yacé, convoque précipitamment une réunion (...) »¹⁶⁵.

De ces trois passages, il ressort que le romancier a utilisé l'information historique pour mettre son personnage en œuvre. Samba Diarra à travers l'Histoire de la Côte-d'Ivoire met en scène Philippe Yacé secrétaire général du P. D. C. I. (Parti Démocratique de Côte-d'Ivoire) et Président de l'Assemblée législative. Sur la base de ces informations, le romancier met en scène Philipio Yaco, député et secrétaire général du parti unique. Il est utile de noter que le P. D. C. I. est le parti unique qui a gouverné la Côte-d'Ivoire des indépendances au multipartisme, c'est-à-dire de 1960 à 1990. Partant du rapprochement du personnage historique présenté par Samba Diarra et du personnage fictionnel décrit par Kourouma, nous notons une relation paradigmatique entre ces personnages qui rapprochent par ricochet l'Histoire du roman.

¹⁶³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 202.

¹⁶⁴ Samba Diarra, *Les faux complots d'Houphouët-Boigny* (fracture dans le destin d'une nation), Paris : Karthala, 1997, p. 72.

¹⁶⁵ *Idem*, p. 113.

Cette même relation paradigmatique a cours dans les présentations des couples Yekom/Mockey et Djibé Lasidi/Ladji Sidibé. Le romancier use d'anagramme pour dissimuler l'Histoire puisque les noms à eux seuls sont des indices historiques. La fiction falsifie l'Histoire et lui insuffle une dynamique fictive. La fiction remodèle l'Histoire et lui donne de nouvelles dimensions. Le romancier taille l'Histoire à la mesure de son imagination. À propos de Mockey, l'Histoire rapporte que :

« Quant à Mockey, il n'est pas moins, lui aussi, un fidèle parmi les fidèles d'Houphouët-Boigny. Directeur du secrétariat particulier du président, ministre délégué dans le gouvernement français, il est ensuite ministre de l'Intérieur sous la loi-cadre, puis Vice-Premier ministre (...) »¹⁶⁶.

Les postes qu'il a occupés montrent qu'il était une pièce maîtresse de la vie politique ivoirienne. De même Samba Diarra présente Ladji Sidibé :

« Jusqu'en juillet 1959, Ladji Sidibé a été l'homme lige d'Houphouët-Boigny. Il a servi à tout pour celui-ci : tour à tour, ami, chauffeur, garde du corps, confident, pourvoyeur en maîtres de sciences occultes, sacrificateur et prête-nom »¹⁶⁷.

Tels que présentés, Mockey et Ladji Sidibé sont des proches collaborateurs d'Houphouët-Boigny. La référence du romancier à ces acteurs de l'Histoire ivoirienne amène le lecteur à établir une relation mimétique entre le roman et l'Histoire.

¹⁶⁶ Samba Diarra, *Op. Cit.*, p. 81.

¹⁶⁷ *Idem*, pp. 80-81.

Par ailleurs, il est nécessaire de remarquer que c'est dans un rapport métonymique que la République des Ébènes représente la Côte-d'Ivoire, dans la mesure où le lecteur part du contenu pour désigner le contenant. En effet, les acteurs de la vie politique ivoirienne que sont Mockey, Ladjï Sidibé, Philippe Yacé représentent par leur attachement à leur pays, la Côte-d'Ivoire elle-même. À côté des hommes, les espaces sont eux aussi des indices qui permettent de reconnaître la Côte-d'Ivoire à travers la République des Ébènes.

A2 - Le rapport de la République d'Éburnie à la Côte-d'Ivoire et les espaces référentiels cités par le romancier

A₂-1 - De la République d'Éburnie à la Côte d'Ivoire et à la République des Ébènes

Les narrateurs des romans de Kourouma ont tour à tour dans *Les soleils des indépendances* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* désigné les espaces fictifs de la « Côte des Ébènes » et de la « République des Ébènes » qui suscitent un rapport référentiel à la Côte-d'Ivoire eu égard à un pan important de l'Histoire de ce pays. Il faut remarquer que la base commune des syntagmes nominaux à valeur périphrastique est le substantif « Ébènes » qui entraîne une relation paradigmatique entre les deux groupes de mots précités d'abord entre eux et ensuite entre eux et la Côte d'Ivoire. On peut donc invariablement employer « République des Ébènes » ou « Côte des Ébènes » pour désigner le même espace fictif créé par le romancier car il se rapporte à l'espace référentiel qu'est la Côte-d'Ivoire. Il se développe un jeu linguistique et morphologique important entre les trois groupes de mots. Le romancier joue de la finesse d'esprit, de sa culture historique pour « perdre » ou plutôt « situer » le lecteur. En conservant la base commune qu'est « Ébènes », l'auteur construit les noms composés en remplaçant

successivement le substantif « Côte » – qu’il a vraisemblablement emprunté à « Côte-d’Ivoire » – par celui de « République ». Les trois espaces se trouvent donc imbriqués les uns dans les autres ; dans la mesure où une relation mimétique les lie à un second degré notamment celui de l’Histoire. Le lecteur devant dépasser le premier degré, qui est celui de la fiction.

Par ailleurs, si la notion historiquement chargée d’« Ébènes » fait *a priori* penser au bois d’Ébène ; désignation métaphorique et poétique de la race noire, elle est d’une importance capitale et symbolique au point de vue de l’Histoire de la Côte-d’Ivoire. En effet, « Ébènes » serait un dérivé d’"Éburnie" nom que Jean-Christophe Gnagbé – plus connu dans l’Histoire de la Côte-d’Ivoire sous le nom Kragbé Gnagbé Opadjilé – prévoyait donner à la République sécessionniste qu’il prévoyait créer dans le pays Guébié autour de Gagnoa dans Centre-Ouest de la Côte-d’Ivoire. Selon les écrits de Bernard Doza dans *Liberté confisquée. Le complot franco-africain* et aussi selon son émission radio diffusée en 1990 sur RFI (Radio France Internationale) rendant compte de la situation politique chaotique en Côte-d’Ivoire – qui donnait déjà de larges extraits de son livre – l’hymne national et le drapeau de la République d’Éburnie étaient déjà des réalités en pays Guébié. C’est d’ailleurs cet état de fait qui a été à l’origine de la sombre élimination de Kragbé Gnagbé dont la dépouille mortelle n’a jamais été retrouvée et plus encore à l’origine du macabre génocide des Guébiés qui a terni l’Histoire de la Côte-d’Ivoire et le règne d’Houphouët-Boigny quoiqu’il n’ait jamais été élucidé. Dans son livre, Samba Diarra constate que : « *l’"affaire Gnagbé" a occasionné la répression la plus sanglante et la plus féroce du règne d’Houphouët-Boigny* »¹⁶⁸.

Le romancier part donc de cette facette de l’Histoire à laquelle il emprunte la "Côte des Ébènes" et la "République des Ébènes" symboliquement construites sur les cendres de la République d’Éburnie et s’en réfère *ipso-facto* à la

¹⁶⁸ Samba Diarra, *Op. Cit.*, p. 48.

Côte-d'Ivoire. Le substrat historique sous-jacent à la notion d'Ébènes est idéologiquement chargé et fait état de pont entre l'Espace et l'Histoire car il révèle le premier par déduction du second. L'Histoire construit l'espace et par extension elle construit aussi la fiction romanesque.

A₂-2 - Les villes et les peuples référentiels cités par le romancier

Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* dans la reconstitution du parcours de Maclélio évoque certaines villes qui, en même temps qu'elles sont des espaces de la fiction, sont des indices historiques et sociaux déterminants. Le sora-griot conteur du donsomana affirme :

« On envoya votre régiment, Maclélio, dans la forêt de la colonie du Bois d'Ébène pour réprimer les Nègres du Rassemblement démocratique africain qui vociféraient des slogans communistes et se révoltaient contre les travaux forcés. Vers Gagnoa, vous avez tué deux Bétés armés de flèches. Après Daloa, le capitaine vous chargea d'incendier les cases des villages »¹⁶⁹.

Dans le passage, les noms de ville « Gagnoa » et « Daloa » et de peuple de « Bétés », sont des termes énonciatifs et figuratifs de la Côte-d'Ivoire dans la mesure où ces villes et ce peuple se repèrent en Côte-d'Ivoire. Si le syntagme « colonie du Bois d'Ébène » n'attire pas tout de suite l'attention sur la Côte-d'Ivoire quoique étant assez "parlant", les espaces parcourus par Maclélio et désignés par le sora-narrateur font irrémédiablement référence à la Côte-d'Ivoire. Toujours dans le sillage de Maclélio, le narrateur cite «Bouaké» une autre ville de la Côte-d'Ivoire dans le passage suivant :

¹⁶⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 134.

« *Maclédio exposa sa situation de déserteur. Il demanda à être ramené par le maître des lieux au capitaine de son régiment à Bouaké. Il préférait la vie des prisons militaires à celle de Nègre tireur de billes dans les chantiers de coupe de bois de Reste* »¹⁷⁰.

Il faut noter que le romancier met en œuvre son personnage dans la République des Ébènes qui a des traits figuratifs de la Côte-d'Ivoire.

Le narrateur fait aussi mention des « Senoufos »¹⁷¹, peuple originaire du Nord de la Côte-d'Ivoire et des « Agnis »¹⁷², peuple de l'Est de la Côte-d'Ivoire. « Senoufos » et « Agnis » apparaissent donc comme des idiosèmes puisqu'ils ont un contenu et un contour sociolectal. Ainsi, les espaces évoqués et les peuples cités par le narrateur font un « effet de réel » et achève d'afficher l'insertion de l'Histoire dans la fiction. La présentation des « Agnis » que fait le narrateur est édifiante :

« *Les Agnis sont des Akans. Les Akans constituent une des plus importantes ethnies de la forêt de la Bois d'Ébène et de la Côte-de-l'Or* »¹⁷³.

Cette assertion montre que les Agnis sont aussi repérables au Ghana que le narrateur désigne sous son nom de colonie « Côte-de-l'Or » issu de la traduction française de « Gold Cost » qui était une colonie britannique. D'autre part, la construction syntaxique de « de la Bois d'Ébène » éclaire nettement le lecteur sur le paradigme de « Bois d'Ébène » qui est la Côte-d'Ivoire dans la mesure où syntaxiquement, « Bois d'Ébène » aurait dû être précédé de l'article contracté « du » plutôt que de « de la » qui accompagne correctement la Côte-

¹⁷⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 134-135.

¹⁷¹ *Idem*, p. 128.

¹⁷² *Idem*, p. 140.

¹⁷³ *Ibidem*.

d'Ivoire. L'esthétique de l'auteur qui réside dans l'accident syntaxique qu'il fait dans « de la Bois d'Ébène » amène à faire la substitution pour s'en référer à la Côte-d'Ivoire. Quand bien même cette construction ne serait pas consciente, elle caractérise tout de même la création.

Le narrateur lui-même lève le voile dans sa relation du récit :

« Le colon Reste était propriétaire des cieux, des terres, des eaux et des arbres de vastes espaces dans l'impénétrable forêt de la Côte-d'Ivoire et avait droit de vie et de mort sur près de deux cents travailleurs forcés faméliques, puants et couverts de plaies »¹⁷⁴.

Il ressort de cette assertion que la Côte-d'Ivoire se profile derrière la Côte des Ébènes et la République des Ébènes. Sa capitale Abidjan est identifiable au « chapelet de lagunes » qui l'entoure puisque la désignation périphrastique d'Abidjan est « la perle des lagunes ». De même, sa capitale politique Yamoussoukro désignée par le vocable de Fassou par le narrateur est identifiable par le lac aux caïmans, le palais présidentiel aux frontons dorés, les vastes avenues qui partent de nulle part pour échouer dans les broussailles et servir de séchoir aux margouillats, de repère aux serpents ; autant d'indices sociolectaux énumérés par le narrateur.

Par ailleurs, l'espace fictif « Gouroflé » que le narrateur mentionne pour désigner la ville de Bouaflé. « Gouroflé » est un toponyme formé à partir du nom de l'ethnie habitant Bouaflé. Les « Gouros » que l'auteur a associé à la seconde syllabe constitutive de « Bouaflé » après coupure. Cette référence à Bouaflé, l'une des villes historiques de la Côte-d'Ivoire, identifie clairement ce pays.

¹⁷⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 134.

En somme, Espaces romanesques et Peuples de fiction transposés de l'Histoire à la fiction ont permis de concilier Histoire et fiction dont les frontières peu perceptibles à certains moments permettent des échanges et des paradigmes interdisciplinaires.

B - LE TOGO EN ARRIÈRE PLAN DE LA RÉPUBLIQUE DU GOLFE

B1 - Eyadéma ou la personnification du pouvoir au Togo

L'accession du général Eyadéma au pouvoir n'est pas singulière mais elle est néanmoins pour le Togo un fait constitutif majeur de l'Histoire Togolaise. Au demeurant, la gestion du pouvoir au Togo qui consacre le mysticisme "du père de la nation" et érige la barbarie et les meurtres sommaires en mode de justice qui entraînent des effets traumatiques chez les Togolais a, à plus d'un titre retenu l'attention de Kourouma qui montre avec un réalisme froid le visage de Gnassingbé Eyadéma que cache celui de Koyaga. Ayant assumé la paternité de l'assassinat de Sylvanus Olympio comme l'a fait Koyaga dans la fiction de Kourouma, étant sorti vivant d'un accident d'avion comme ce fut le cas pour Koyaga, Eyadéma a bâti autour de lui une réputation d'immortel qui a largement contribué à la sacralisation et la mythification de son pouvoir. Comme il a été précédemment démontré, Ahmadou Kourouma a su camper la personne historique et référentielle d'Eyadéma dans son personnage de fiction Koyaga.

Le romancier a établi par ricochet un rapport d'homologie entre sa République fictive du Golfe et l'espace historiquement et géographiquement localisable du Togo. En plus de trente années de pouvoir, Eyadéma a su par la répression, la violence, la mystification et la réinvention de l'Histoire, asseoir un pouvoir despotique. Il s'est fait pouvoir. Il est devenu un mythe, un dieu vivant car faisant partie de la cosmogonie togolaise. Eyadéma est le Togo. C'est en substance ce que révèle l'histoire de Koyaga fait à son image et qui a fait de la République du Golfe sa chasse gardée.

B2 - L'Histoire comme point de concours

Certains points de l'Histoire des deux Républiques qui se reflètent mutuellement fondent le lecteur à les assimiler. Comi Toulabor souligne que :

« L'assassinat de Sylvanus Olympio et l'accident de Sarakawa constituent les clefs de voûte dans la mise en place, le maintien et la consolidation du pouvoir. Il est difficile à l'heure actuelle de concevoir le régime du général Eyadéma sans ces deux événements traumatiques majeurs qui constituent la charpente de l'édifice »¹⁷⁵.

Il apparaît très clairement que le général Eyadéma a profité d'événements circonstanciés pour se hisser au sommet de la hiérarchie. Par l'assassinat de Sylvanus Olympio le 13 janvier 1963, Eyadéma s'affirme comme le rédempteur puisqu'il soutient avoir débarrassé le Togo d'un « monstre ». Bien qu'horriifiée, la population togolaise se taira pour subir la dictature du potentat Eyadéma. À propos de Koyaga inspiré par Eyadéma, Kourouma inscrit dans ses notes concernant la République du Golfe que :

« [...] Les choses en République du Golfe avaient été bipolaires et limpides ; tout se traitait, se combinait, se jouait entre deux partenaires. Le pouvoir autoritaire et le peuple résigné. En haut, vous le dictateur arrogant, votre armée, votre parti, vos caudataires, vos agents de renseignement. En bas, les paysans abrutis par leurs croyances et leurs misères, patients et muets »¹⁷⁶.

¹⁷⁵ Comi Toulabor, *Op. Cit.*, p. 311.

¹⁷⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 345-346.

Le clivage entre le pouvoir et le peuple est la manifestation même de l'autocratie de Koyaga. Cet état de fait amène les populations à se recroqueviller sur elles-mêmes et à subir les foudres du pouvoir.

Par ailleurs, l'assassinat de Sylvanus Olympio que le romancier a réécrit à travers le meurtre de Fricassa Santos demeure l'un des temps forts en prélude à la prise du pouvoir par Koyaga. Sylvanus Olympio tout comme Fricassa Santos, sont de brillants universitaires polyglottes et pères des indépendances dans leur différente République. Il a même été démontré que Fricassa Santos est le double fictionnel de Sylvanus Olympio. L'identification de ces deux personnages entraîne l'identification spatiale de la République du Golfe à celle du Togo.

D'autre part, l'accident de Sarakawa qui a contribué à créer un mythe autour de la personne d'Eyadéma et de son pouvoir a inspiré aussi Kourouma qui s'en est servi pour prouver la dimension extraordinaire de son personnage. L'avion saboté et qui s'est écrasé et dont Koyaga sortit sans égratignure est le témoignage du caractère héroïque du personnage.

Ainsi, l'Histoire rapproche-t-elle les deux espaces fictif et réel dont l'interchangeabilité ou la correspondance paradigmatique établit un lien fort entre le Togo et la République du Golfe. La fiction recrée l'Histoire au moyen de la similitude des faits. Le romancier, même s'il opère une transformation significative sur les faits et les personnages, il n'en demeure pas moins que le fond historique reste inaltéré.

Au total, il ressort de l'homologie spatiale entre espace romanesque fictif et espace historique "réel" que l'identification de ces espaces relève bien souvent de l'identification entre personnage fictif et personnage historique. Il est donc notable que le personnage fait l'espace au même titre que l'Histoire et la langue. Ahmadou Kourouma note avec justesse que : « *C'était à l'époque où les*

États africains étaient connus par leur dictateur plus que par leur propre nom »¹⁷⁷.

Ou plus exactement encore :

*« Dans le continent africain de cette époque-là, les pays étaient plus connus par les désignations de leurs dictateurs que par leurs propres noms. Empressons-nous de rappeler que l'Algérie avait pour dictateur Boumediene, le Niger Kountché ou Hamani Diori, la Lybie Kadhafi »*¹⁷⁸.

Il ressort de la lecture de ces passages que le personnage identifie et donne sens à l'espace. Il s'opère dans leur rapport une invariabilité catégorielle quant à leur substitution paradigmatique ou référentielle. Les espaces africains post-coloniaux qui ont été identifiés ont généré des personnages-espaces qui sont les doublures d'homme-état ou homme-nation au sens où ces acteurs de l'Histoire sont la personnification même de leur différent espace de règne. Ces passages qui traversent le texte de Kourouma comme un rythme profond condensent l'Histoire dans le personnage ou dans l'espace. La saisie du rapport Histoire et fiction réside dans l'implosion du nom de l'espace ou du personnage que crée le lecteur à partir du roman et de ses connaissances historiques.

¹⁷⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 149.

¹⁷⁸ *Idem*, p. 160.

C - LE ZAÏRE DANS L'OBJECTIF DE LA RÉPUBLIQUE DU GRAND FLEUVE

C1 - Mobutu ou l'Histoire du Zaïre

Certains connotateurs de mimésis ont permis de montrer dans le chapitre I de la seconde partie que le personnage de Mobutu et celui de l'homme au totem léopard réalisent un couple inter-référentiel. La relation inter-référentielle que le lecteur a pu établir à partir d'"effets de réel" présents dans le texte de Kourouma est la preuve que le texte romanesque prend ses sources dans l' Histoire générale de l'Afrique et même du monde, selon le fait qu'il a à décrire. Sous un autre angle, la figuration de Mobutu est la représentation d'une frange importante de l'Histoire du Zaïre d'autant plus que le Zaïre est le nom du Congo-Kinshasa que Mobutu proposa en remplacement du Congo.

Partant de ce qui précède, la mise en œuvre de la dictature de l'homme au totem léopard dans la République du Grand Fleuve est une version romancée ou une reprise fictionnelle de la grande épopée de Mobutu à la tête du Zaïre. Kourouma a donc subtilement positionné le Zaïre dans l'objectif de la République du Grand Fleuve.

Le personnage au totem léopard qui figure Mobutu donne sens à l'espace fictif de la République du Grand Fleuve. Cet espace est donc un espace figuratif et apparaît de fait comme un condensé historique. Le double rapport inter-référentiel d'abord perceptible à travers la dialectique acteur/actant lisible dans le couple Mobutu/homme au totem léopard, et ensuite notable dans le complexe espace romanesque/espace historique remarquable à la paire contensive République du Grand Fleuve/Zaïre, crée deux autres rapports qui s'induisent l'un et l'autre et affichent l'homologie spatiale entre le Zaïre et la République du Grand Fleuve. Il s'agit des rapports personnage/Espace et Espace/Histoire.

Dans le premier rapport, le personnage est inféodé à l'Espace, c'est-à-dire que le lecteur peut aisément associer un personnage à un espace donné. Le personnage se fait donc espace et vice versa. C'est ainsi que l'homme au totem léopard donne sens à la République du Grand Fleuve. Pour ce qui est du rapport espace/Histoire, l'espace qui est la première composante du couple apparaît comme un raccourci ou un condensé de l'Histoire mais aussi comme sa généralisation d'autant plus qu'à travers l'espace du Zaïre le lecteur accède à l'Histoire du Zaïre, qu'elle soit précise ou vague selon le cas. Cette dichotomie interne au rapport espace/Histoire engendre un lien d'inclusion entre les deux composantes du complexe : l'Histoire est incluse dans l'espace.

Il en ressort que l'espace romanesque de la République du Grand fleuve présenté par Kourouma synthétise l'Histoire du Zaïre puisque le lecteur établit à partir de procédés figuratifs présents dans le roman une égalité axiologique entre la République du Grand fleuve et le Zaïre. Cette homologie entre la République du Grand fleuve et le Zaïre actuel R. D. C. (République Démocratique du Congo) est aussi redevable à certains points de l'Histoire. Nous préférons le Zaïre à la R. D. C. ; puisque parler de la R. D. C. – postérieur à l'avènement de Mobutu – dans le rapport d'interférence de l'Histoire dans la fiction serait une anachronie méthodologiquement irrecevable et historiquement erronée.

C2 - L'Histoire comme opérateur d'homologie spatiale entre la République du Grand fleuve et le Zaïre

L'Histoire du Zaïre est à certains égards semblable à celle de la République du Grand fleuve. C'est d'ailleurs pour cette raison que ces deux espaces sont identifiables l'un à l'autre. Il s'agit surtout de leur Histoire coloniale. Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages*, dans la présentation de l'homme au totem léopard s'appesantit surtout sur l'espace dont ce dernier est

originaires mais aussi et surtout sur la colonisation belge qu'a subie la République du Grand fleuve. Il faut remarquer que l'Histoire comme l'a écrite Henri Brunschwig dont Kourouma est, à n'en point douter un des grands lecteurs, a révélé que le Congo – devenu Zaïre sous Mobutu – a été une colonie belge. Le narrateur a d'ailleurs comme l'historien souligné la voracité impérialiste du roi des Belges, Léopold II, d'autant plus que ce dernier planta son étendard dans une contrée de l'Afrique équatoriale dont la superficie est incroyablement plus étendue que celle de son royaume. En effet, le Congo-Zaïre est soixante seize (76) fois plus étendu que la Belgique :

« (...) *Il en conclura plus de cinq cents et pourra signer plus tard un traité de commerce qui accordera à l'Association Internationale du Grand Fleuve de Paul II le monopole absolu des peuples, des richesses naturelles, des savanes, des forêts du bassin du Grand Fleuve, quatre-vingt fois plus vaste que le petit royaume* »¹⁷⁹.

Ce passage plein d'ironie souligne la pusillanimité des peuples colonisés lisibles à travers l'infériorité numérique de ceux qui les colonisent et les soumettent aux pires aberrations. Le narrateur dégage ainsi l'un des paradoxes les plus marquants de l'Histoire.

Par ailleurs, l'évolution de l'homme au totem léopard et son accession au pouvoir ont été jalonnées de crimes et d'assassinats dont l'acte majeur demeure l'assassinat du père de l'indépendance de la République du Grand fleuve. Similairement au Congo-Zaïre où Mobutu a fait assassiner Patrice Lumumba sous l'autorité belge. Ce point notable est essentiel pour le rapprochement des deux Républiques, la fictive et l'historique. Il identifie la République du Grand fleuve au Zaïre de Mobutu.

¹⁷⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 229.

L'un des traits qui précisent aussi l'identification des deux espaces décrits est le nom de la République du Grand Fleuve. Le narrateur semble jouer avec les informations fournies par l'hydrographie de la République figurée. En effet, tel qu'énoncé, le nom de la République du Grand fleuve dans sa présentation grammatico-syntaxique, fait dépendre sinon rattache irrémédiablement la République fictive au grand fleuve à travers le complément du nom «du Grand fleuve». Cette subtilité grammaticale utilisée par l'auteur éclaire la lanterne du lecteur qui perçoit dans le hors-texte un rapprochement significatif entre la République dite du Grand fleuve et le Zaïre.

À ce stade de l'analyse, il est utile de préciser que la situation vague de la République du Grand fleuve en Afrique équatoriale et son irrigation par le Grand fleuve sont des indices géographiques et même historiques forts. L'hydrographie de l'Afrique équatoriale révèle que le Congo, le fleuve le plus puissant d'Afrique et l'un des plus puissants du monde en raison de son débit de 75 000 m³/s, est le fleuve qui baigne le Zaïre. Cet état de fait a certainement motivé la construction périphrastique «République du Grand fleuve» qui renverrait de fait au Zaïre qui fut d'ailleurs baptisé préalablement du nom du fleuve qui le traverse : le Congo. Il ressort de cette analyse que la République du Grand fleuve, à bien des égards, est la représentation fictionnelle du Zaïre. L'Espace réel se révèle donc à travers l'espace romanesque par le truchement de constructions syntaxiques qui apparaissent à la fois comme des indices et des condensés de l'Histoire.

D - LA CENTRAFRIQUE OU LE REFLET DE LA RÉPUBLIQUE DES DEUX FLEUVES

La similitude entre la République des deux Fleuves et la République centrafricaine se définit autour de la version fictionnelle de Bokassa que le romancier a réalisé à travers Bossouma et aussi autour du recoupage de certains points de l'Histoire des deux Républiques. Il est donc utile de noter que le rapport d'homologie entre le personnage de Bokassa et celui de Bossouma a entraîné une égalité par hypothèse/déduction entre les espaces de la République des deux Fleuves et celui de la Centrafrique. Ces deux espaces sont aussi rapprochés par leur Histoire. Le rapport inter-personnage et les indices de l'Histoire sont donc les opérateurs du rapport d'homologie inter-espaces entre la République des deux Fleuves et celle de la Centrafrique.

D1 - Bokassa comme un repère historique

Comme il a été démontré dans le chapitre précédent, le personnage fictionnel de Bossouma est le personnage ayant un rapport référentiel avec Bokassa 1^{er}. En effet, le romancier rompu dans l'art de la création fictionnalise – au second degré, c'est-à-dire dans un cadre symbolique et interprétatif – l'Histoire par le jeu linguistique. Le lecteur découvre donc dans son analyse une égalité sémantique entre « Bokassa » et « Bossouma » qui sont d'ailleurs des lexèmes malinkés. « Bokassa » est d'abord un nom centrafricain comme il a été déjà mentionné. Que par l'homographie et l'homophonie il évoque une réalité en Malinké est un fait d'heureuse coïncidence. Mais ce nom n'a certainement pas été donné au personnage dans cette visée programmatique comme sa signification en malinké semble le montrer. Cependant, sa politique exécrationnelle semble confirmer une certaine prémonition. La synonymie entre « Bokassa » et « Bossouma » a permis

au romancier de contourner le langage direct pour employer celui des signes en s'appesantissant sur le jeu linguistique et surtout sur le jeu sémantique. Partant de cette observation, il se crée un rapport et un lien étroits entre l'Histoire et la langue. Le méta-langage ou méta-discours a permis le décodage de l'astuce créatrice du romancier qui dissimule toute une charge historique dans un subtil et sibyllin jeu d'équivalence sémantique.

Il est notable que le seul nom de « Bokassa » est un condensé historique. Deux volets essentiels de ce rapport entre langue et Histoire sont perceptibles. Il y a dans le personnage de « Bokassa » la dialectique acteur/actant qui révèle l'Histoire du personnage, c'est-à-dire son évolution sociale depuis son entrée dans l'Histoire et son faire social lié à cette évolution. De sorte que le seul nom est à la fois une énonciation figurative et une émanation contensive d'autant plus que le personnage joue un rôle actantiel qui fait office de catégorie, c'est-à-dire un sujet de repère. D'autre part, à ce personnage que le lecteur n'aborde plus dans son ipséité, se rattache l'Histoire de l'espace de règne ou d'action du personnage/repère. Il devient comme il a été plus haut mentionné un personnage à doubles articulations figuratives puisqu'il s'affiche d'abord en tant que personne/personnage, c'est-à-dire qu'il est acteur et référent historique socialement réel, et ensuite en tant que personnage/espace, c'est-à-dire que bien qu'étant personnage il a une forte charge spatio-temporelle qui fait de lui un acteur mais aussi un actant de la fiction romanesque et de l'Histoire auquel se rattache l'espace de son action. C'est pour cela que « Bossouma » dans le réseau onomastique développé par le narrateur est à la fois la figuration de Bokassa et de l'Histoire de la Centrafrique. « Bossouma » serait donc Bokassa par son engagement et son évolution dans l'armée française, son putsch, son couronnement pour ne citer que les points abordés par le romancier. Mais il représenterait aussi certaines périodes ou certains repères de l'Histoire de la Centrafrique. Il est donc clair que par déduction logique la République des deux Fleuves est la République Centrafricaine dans la mesure où Bossouma qui est le double fictionnel de Bokassa a étendu sa

dictature sur la première République. Par conséquent, la Centrafrique serait le répondant social et historique de la République fictive des deux Fleuves.

D2 - La République des deux Fleuves et la Centrafrique, un rapport un rapport inter-espace

La dénomination « République des deux Fleuves » est une construction périphrastique qui affiche une métaphore fluviale puisque cette République des deux Fleuves relève d'un répondant historique et social. La métaphore fluviale telle qu'énoncée laisse sous-entendre que la République fictive décrite par le romancier est traversée par deux fleuves au travers desquels elle se reconnaît. Ce procédé présuppositionnel vise à mettre en avance l'hydrographie de la République créée par le romancier. Il faut noter que l'Histoire de la Centrafrique précise que le pays s'appelait pendant la colonisation l'Oubangui-Chari. La Centrafrique est une portion de terre comprise entre la rive droite de l'Oubangui au sud et le Chari au nord. C'est d'ailleurs pour cela que le pays fut baptisé « Oubangui-Chari » du nom des deux fleuves qui l'irriguent. Originalité ou manque d'inspiration de la part de ceux qui avaient ainsi baptisé la Centrafrique ? Nous ne saurions y répondre. Toujours est-il que le romancier joue sur cette réalité historique pour créer sa société fictive. L'hydrographie de la Centrafrique qui lui avait valu le nom de « Oubangui-Chari » avant et pendant la colonisation est la réalité historique dont émane la « République des deux Fleuves », métaphore qui fait coïncider l'Histoire et la fiction.

Par ailleurs, la relation métonymique qui lie le macro-espace de la Centrafrique à l'agglomération de Bobangui est la même que le narrateur établit entre « République des deux Fleuves » et le micro-espace historique de Bobangui. En effet, les notions de macro-espace et de micro-espace mettent en relief la relation métonymique qui fait que le micro-espace est contenu dans le macro-

espace. Bobangui l'espace/contenu est inclus dans les espaces/contenants de la Centrafrique et de la « République des deux Fleuves ». Le romancier note à juste titre que :

« À Bobangui, le père de l'homme au totem hyène par trois fois se rebella. La première fois, on lui coupa l'oreille droite, la deuxième fois l'oreille gauche. La troisième fois, il fut exécuté, fusillé »¹⁸⁰.

Par ailleurs, l'information historique que donne René-Jacques Lique précise que :

« Originaire de l'Afrique Centrale, le Colonel Jean-Bedel Bokassa est né à Bobangui, canton situé à 80 kilomètres de Bangui, ... »¹⁸¹.

Il ressort de ces deux passages que Bobangui est l'espace commun présenté par le romancier et le texte historique. Cette similitude d'espace ou mieux cette communauté d'espace est révélatrice de ce que la République des deux Fleuves est la Centrafrique. Le jeu linguistique du romancier révèle en filigrane l'Histoire. Il soumet l'Histoire à sa création.

La "métaphorisation" de la Centrafrique en la République des deux Fleuves est plus clair dans ce passage du texte de Kourouma :

« Se rappelant les préceptes du Coran, l'Empereur commanda au régiment de battre jusqu'à la mort les enchaînés avant de leur couper les mains, comme les

¹⁸⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 212.

¹⁸¹ René-Jacques Lique, *Op. Cit.*, p. 16.

Belges le pratiquaient au Congo, et les oreilles, comme les Français procédaient en Oubangui-Chari »¹⁸².

Dans l'évocation des atrocités de la colonisation et des crimes coloniaux, Kourouma indexe les Belges et les Français tout en précisant leur espace de règne qui sont respectivement le Congo et l'Oubangui-Chari. Le second espace est celui qui nous intéresse, dans la mesure où il établit une homologie entre la Centrafrique et la République des deux Fleuves. Historiquement la Centrafrique s'appelait l'Oubangui-Chari ; l'auteur semble avoir délié sa langue en mentionnant « Oubangui-Chari » dans le passage en question. D'autre part, la similitude des faits à Bobangui où le père de l'Empereur Bokassa eut les oreilles coupées et en Oubangui-Chari où les Français coupaient les oreilles, fonde l'homologie d'espace si ce n'est le même espace. Ainsi, la République des deux Fleuves serait-elle la Centrafrique à travers l'Empereur Bokassa et la similitude d'espace révélé par l'Histoire.

¹⁸² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 223.

E - LE MAROC DANS LA RÉPUBLIQUE DES DJEBELS ET DU SABLE

Le lecteur dans son analyse pourrait rapprocher le Maroc de la République des Djebels et du Sable en se fondant sur deux aspects essentiels que sont la personne du roi Hassan II et la colonisation du Maroc par la France. Il a été démontré dans le chapitre précédent que le Roi du Maroc – Hassan II – a pour répondant fictionnel l’homme au totem chacal dans le roman de Kourouma. Par ailleurs, le texte de Kourouma fait référence à un volet de la répression du peuple marocain mené par le Général Mangin. Des inter-textes historiques présents dans le roman participent de l’identification du Maroc à la République des Djebels et du Sable.

E1 - Hassan II, un connotateur de mimesis

La dimension mimétique voire sociolectale de Hassan II dans le roman de Kourouma relève du fait qu’Hassan II est historiquement repérable. Partant de cette observation, la référence que le romancier fait au personnage historique, installe le roman au confluent de l’Histoire et de la fiction. Il a été aisément démontré dans le rapport entre personnage de papier et personne de l’Histoire que Hassan II est le référent historique de l’homme au totem chacal. Ainsi, la dialectique acteur/actant a-t-elle affecté un coefficient d’historicité à la fiction romanesque de Kourouma. À travers le premier rapport inter-personnages, il se dessine un rapport inter-espace entre le Maroc et la République des Djebels et du Sable.

En se fondant sur le fait que Hassan II a été roi du Maroc et que Kourouma en fait une adaptation romanesque par le truchement de l’homme au totem chacal – le potentat de la République des Djebels et du Sable –, le lecteur par

simple déduction pourrait assimiler le Maroc à la République des Djebels et du Sable. D'autre part, un inter-texte important au sujet de la déportation du sultan alaouite et l'entière dévotion des Marocains à ce dernier nous éclairent suffisamment. En s'inspirant des écrits de Gilles Perrault, Kourouma écrit que :

« Les Français répliquèrent d'abord par les brutales répressions : les tortures, les lynchages, les déportations. Sans succès, sans entamer la détermination des habitants des Djebels. Ils décidèrent alors de déposer le roi régnant et le l'exiler dans les îles de l'océan indien. Ce fut une erreur, une grande faute. Les habitants des Djebels, par un phénomène d'hallucination collective, virent leur roi exilé dans le ciel par clair de lune et dans les cimetières dans les nuits noires »¹⁸³.

Ce passage met en relief les méthodes répressives employées par les Français pour soumettre les peuples réfractaires à la colonisation du Maroc. Il montre aussi le charisme du sultan régnant et la complicité qui le lie à son peuple. Sa déposition et sa déportation par les Français s'imposaient comme la solution pour soumettre les révoltés et briser en eux toute velléité d'opposition à l'implantation et à la colonisation françaises. Le passage situe sans ambages sur le fait que la séparation de l'autorité royale et du peuple a d'avantage raffermi leur lien au lieu de l'altérer. La distance a paradoxalement créé la persistance de l'autorité royale d'autant plus que les populations toutes ensemble apercevaient leur roi dans le ciel. Kourouma a repris les informations historiques données par Gilles Perrault qui oscillent entre Histoire, légende et fiction tant ces informations

¹⁸³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 260-261.

aux aspects dithyrambiques frisent l'hyperbole dans leur rétrodiction¹⁸⁴ au sens ou l'emploi Paul Veyne dans *Comment on écrit l'histoire*. Gilles Perrault notait que :

« *La déposition marqua l'assomption du sultan déchu au ciel marocain. Par un extraordinaire phénomène d'hallucination collective, des millions de Marocains crurent reconnaître son profil inscrit sur la lune* »¹⁸⁵.

Pour Gilles Perrault, la déposition du sultan provoqua une rencontre passionnée et une dévotion certaine pour le sultan en disgrâce. Le peuple de nouveau adule et vénère son sultan ; son éviction du pouvoir a vraisemblablement entraîné l'effet contraire, c'est-à-dire l'attachement du peuple marocain à son souverain. Le roman de Kourouma plonge au cœur de l'information historique qu'il absorbe et rend sous la forme de fiction historicisée. L'espace du Maroc est par conséquent sous-jacent à celui de la République des Djebels et du sable par le biais de la figuration de Hassan II à travers l'homme au totem chacal. Par ailleurs, l'évocation de la scélératresse du Général Mangin ouvre un pan important de l'Histoire de la colonisation du Maroc que Kourouma retrace aux travers de l'intertextualité patente dans son roman.

¹⁸⁴ Rétrodiction : « [...] On voit donc quel est le fondement de la rétrodiction ; ce n'est pas la prétendu constance avec laquelle l'effet suit la cause, ce n'est pas non plus le fondement de l'induction, la régularité des phénomènes naturels ; mais c'est quelque chose de très empirique : il existe en histoire des coutumes, des conventions, des types. [...] La rétrodiction c'est la «synthèse» [...]. La racine des problèmes de la connaissance historique se place au niveau des documents, de la critique et de l'érudition. La tradition philosophante en matière d'épistémologie historique vise trop haut ; elle se demande si l'historien explique par causes ou par lois, mais elle passe par-dessus la rétrodiction ; elle parle d'induction historique et ignore la mise en série, par allées et venues entre les documents et la rétrodiction, et les «faits» historiques qui sont en apparence les plus consistants sont en réalité des conclusions qui comprennent une portion considérable de rétrodiction », Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris : Seuil, 1971, pp. 204-206.

¹⁸⁵ Gilles Perrault, *Notre ami le roi*, Paris : Gallimard, 1990, pp. 25-26.

E2 - La colonisation du Maroc

Ahmadou Kourouma, après avoir noté que la République des Djebels et du sable avait subi la double colonisation de l'Espagne et de la France, en conformité avec les informations que donne l'Histoire et Gilles Perrault, fait un gros plan sur les méthodes que le général français Mangin à utiliser comme moyens de soumission des peuples hostiles à la colonisation. À propos de la double colonisation de la République des Djebels et du sable l'auteur écrit que :

« [...] Les guerriers des Djebels et du Sable allèrent à leur rencontre, foncèrent sur les Espagnols, les vainquirent, arrachèrent leurs armes. Ils tournèrent les armes des Espagnols contre les autres Occidentaux qu'ils mirent en déroute et constituèrent avec leur chef une république indépendante et moderne. C'était pour l'Occident entier une humiliation et pour la France qui était auréolée de sa victoire de 14-18 un défi qui ne pouvait pas ne pas être relevé et sévèrement puni. Il était inadmissible de laisser aux portes de l'Occident une république arabe moderne exister librement »¹⁸⁶.

La guerre que les habitants des Djebels et du sable livrent contre les Espagnols et les Français est la guerre des indépendances livrée par les Marocains contre les mêmes impérialistes français et espagnols. De plus, la situation de la République des Djebels et du sable que donne le narrateur « aux portes de l'Occident » attire globalement l'attention du lecteur sur l'Afrique du Nord mais plus précisément sur le Maroc qui est situé à quinze (15) kilomètres des côtes espagnoles en passant par le détroit de Gibraltar, détroit qui assure la jonction entre ces deux pays. Le romancier met en relief le courage des habitants des Djebels et

¹⁸⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 258.

du sable qui bien que sommairement armés ont résisté aux colonisateurs équipés d'armements modernes et sophistiqués. L'Histoire, même si elle ne fait pas état de la différence d'armement, souligne tout de même la double invasion comme le fait Gilles Perrault :

« La France appelle à la rescousse son plus prestigieux soldat, le Maréchal Pétain, tout auréolé de sa victoire à Verdun, et le met à la tête d'une armée de sept cent vingt-cinq mille hommes, appuyée par quarante-quatre escadrilles. Soixante généraux français sont sous ses ordres. Les Espagnols, de leur côté, débarquent cent mille hommes. En face, une armée rifaine forte d'un noyau permanent de trente mille combattants renforcés par des irréguliers. [...]. Le 30 mars 1912, il accepte le traité de protectorat. Le Maroc est littéralement dépecé. À l'Espagne, le Nord et le Sud ; le reste à la France »¹⁸⁷.

Gilles Perrault montre clairement le partage du Maroc entre deux métropoles : l'Espagne et la France. Ce passage met aussi en évidence la double colonisation subie par le Maroc et par le fait même amène le lecteur à déduire que le Maroc serait la République des Djebels et du sable en se référant non seulement à la similitude du fond des deux passages cités mais aussi au fait de la double colonisation. Gilles Perrault semble être horripilé et négativement marqué d'autant plus qu'il utilise le participe « dépecé » pour signifier le partage du Maroc entre les pays colonisateurs. Ce participe qui relève du vocabulaire de la boucherie et de la charcuterie fait du Maroc un gibier. Son indignation rejoint celle de Kourouma qui au-delà de la colonisation de la République des Djebels et du sable et partant du Maroc, met l'accent sur les méthodes que Mangin employait pour arriver à ses fins notamment la soumission des peuples révoltés :

¹⁸⁷ Gilles Perrault, *Op. Cit.*, pp. 16-17-18.

« La conquête du Sud se poursuivit dix ans après l'arrestation du chef nationaliste des Djebels et fut menée par le général Mangin, le célèbre boucher de 14-18, qui eut recours à des représailles massives, femmes et enfants pris en otages, et à des ruses de guerre abominables tels ces pains de sucre bourrés d'explosifs distribués dans les zones rebelles »¹⁸⁸.

Ce passage qui marque la cruauté de Mangin et de ses méthodes guerrières se passe de commentaires. Il est un inter-texte repris par Kourouma et issu du texte de Gilles Perrault qui note de même que :

« Un médecin-capitaine français écrira de la résistance dans le Moyen-Atlas qu'«elle atteint les limites de l'invraisemblance». Bien sûr, la terreur : représailles massives, femmes et enfants pris en otages, villages rasés, et des ruses de guerres abominables, tels ces pains de sucre bourrés d'explosifs distribués dans les zones rebelles. [...] »¹⁸⁹.

Ces deux passages mettent au grand jour l'inhumanité de la guerre, de ses méthodes et de ses protagonistes. La désignation de Mangin par le vocable « boucher » reflète sa cruauté et une réputation taillée à sa dimension inhumaine.

Il ressort de ce parcours que la similitude des faits et leur concordance dans les Espaces des Djebels et du Maroc établit une homologie entre les espaces cités. Le lecteur à travers tous ces éléments énumérés lit aisément le Maroc dans la République des Djebels et du sable.

¹⁸⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 259.

¹⁸⁹ Gilles Perrault, *Op. Cit.*, pp. 15-16.

F - LA RÉPUBLIQUE DES MONTS ET LA RÉPUBLIQUE DU NIKINAI COMME LES KALÉIDOSCOPIES DE LA GUINÉE

Sékou Touré et la Guinée

L'identification de la Guinée à la République des Monts et à celle du Nikinai réside essentiellement dans le rapport de similitude qu'on a établi au chapitre I de la seconde partie entre l'homme au totem lièvre et Sékou Touré. Dans ce chapitre, l'accent a été mis sur l'homologie entre le personnage historique de Sékou Touré et son double romanesque, l'homme au totem lièvre, désigné aussi sous le nom de l'homme en blanc. Nous nous sommes fondés sur le parcours politique de Sékou Touré, sur son vibrant « non » à la France de De Gaulle et sur sa dictature sanguinaire et inhumaine. Ces différents nœuds étaient les points de recoupage de l'Histoire et de la fiction qui ont favorisé et légitimé l'identification de Sékou Touré à l'homme au totem lièvre. La conséquence immédiate de cette identification inter-personnages est l'homologie inter-espaces entre la République des Monts ou celle du Nikinai et la Guinée.

Si on part du fait que l'homme au totem lièvre a régné sur la République socialiste des Monts, on est d'abord amené à l'identifier invariablement à la République du Nikinai décrite dans *Les soleils des indépendances* ; parce qu'il apparaît aisément au lecteur que Kourouma dans son imaginaire établit une jonction thématique entre l'intrigue de *Les soleils des indépendances* et celle de *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Il faut remarquer que la peinture des dictatures dans l'Afrique post-coloniale à travers des indépendances qui n'ont pas tenu les promesses attendues est la préoccupation de l'auteur dans un contexte de guerre froide. La continuité thématique et la similitude des caractéristiques de ces deux Républiques tant dans leur mode de gouvernement que dans leur position géographique, fonde le lecteur à établir une similitude

d'abord entre elles et ensuite entre elles et la Guinée. À propos de leur situation géographique, Kourouma situe ces espaces dans le Horodougou. Le Horodougou est historiquement un macro-espace à cheval sur le Nord de la Côte-d'Ivoire, le Sud du Burkina-Faso et du Mali et l'Est de la Guinée. C'est dans le Horodougou que l'on repère les Malinkés. Le Horodougou acquiert avec Kourouma un aspect mythique d'autant plus qu'il est un espace mouvant dont l'auteur lui-même ne définit jamais les limites. C'est un espace englobant, il est le plus caractéristique dans la création romanesque de Kourouma. Il est l'espace par excellence ou tout simplement l'Espace.

C'est justement le Horodougou qui englobe la République des Monts, celle du Nikinai et la Guinée, et fait d'eux le même espace. Une relation kaléidoscopique lie les espaces romanesques de la République des Monts et du Nikinai et la Guinée. La Guinée se perçoit sans difficulté à travers les espaces figuratifs plus haut mentionnés.

Par ailleurs, la périphrase « République des Monts » qui met en évidence le relief escarpé certainement constitué de montagnes, de hauts plateaux ou de massifs montagneux est un indice d'identification essentiel. Il faut retenir que la Guinée, a avec le Fouta Djallon, l'un des sommets les plus élevés d'Afrique. Le Fouta Djallon est le sommet culminant de l'Afrique de l'Ouest et partant du Horodougou. La Guinée mérite par conséquent sa désignation périphrastique de « République des Monts ». Qu'elle soit désignée par le Nikinai que Kourouma identifie dans la présentation du village de Diakité :

« Diakité, avait fui son village, car son village était de la zone du Horodougou se trouvant en République populaire de Nikinai et le Nikinai c'était le socialisme »¹⁹⁰.

¹⁹⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 83.

la Guinée est à travers son socialisme et son président-dictateur Sékou Touré le référent historique de la République des Monts et celle citée du Nikinai. Le lecteur appréhende par conséquent ces deux dernières Républiques comme des kaléidoscopes de la Guinée de Sékou Touré.

G - LE LIBERIA ET LA SIERRA LEONE SANS MASQUE

Il faut noter *a priori* que le romancier ne se cache plus derrière les mots pour accaparer l'Histoire ; il se sert de l'Histoire à visage découvert. Il s'affranchit du brouillage et des effets de style pour adapter et adopter ouvertement l'Histoire.

Les anthroponymes, les toponymes et les faits qu'il présente sont directement issus de l'Histoire. Le romancier fait donc une simple transposition de l'Histoire. Il présente le Liberia et la Sierra Leone sans masque.

G1 - Le Liberia à nu

Le romancier oriente la transposition de l'Histoire sous trois angles clefs : les faits, les espaces et les personnes-personnages.

G1-1 - Les faits

Même si le romancier dans la description des faits met à l'œuvre son génie créateur qui édulcore le récit historique souche et font planer sur ce dernier un air d'invraisemblance propre à la fiction, on observe que les faits décrits sont historiquement établis.

La sensibilité du romancier creuse donc un écart entre l'intrigue romanesque et les récits historiques souche ou quelque fois même entre roman et actualité. Le romancier raconte l'indépendance du Libéria en 1860 puis il met en relief toutes les querelles intestines qui ont généré la guerre tribale devenue guerre

civile au Liberia. Ces éléments constitutifs de l'intrigue romanesque sont des informations historiques reprises par le romancier. Ces faits sont soutenus par des espaces et des personnages tirés de l'univers de l'auteur.

G₁-2 - Les espaces

Le romancier use dans son texte d'espaces géographiquement repérables sur les cartes du Liberia. Il désigne entre autres : « Monrovia », « Zorzor », « Sanniquellie » et « Niangbo ».

Ces espaces à forte charge historique donnent au roman un aspect historique. L'espace ici fait l'Histoire.

G₁-3 - Les personnes-personnages

Kourouma désigne notamment dans son roman des personnages qu'il extrait directement de la réalité historique. Ses personnages sont donc à la fois des personnages de papier et des êtres de chair historiquement identifiable. Les personnages de Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* ont les deux dimensions : la dimension fictive et la dimension historique. Ils sont donc des personnes-personnages. L'auteur use d'anthroponymes historiques pour présenter l'aventure de Birahima l'enfant-soldat. Le lecteur peut repérer des noms importants qui ont fait l'Histoire du Liberia comme « Samuel Doe », « Prince Johnson », « Charles Taylor » et « El Hadji Koroma ».

Le romancier raconte l'histoire de chacun de ces chefs de guerre en créant un Liberia chaotique à l'image du Liberia dont les rancœurs vengeresses nourrissent une interminable guerre civile. Piqué au vif, Kourouma semble ruminé

sa colère face à la déliquescence du Liberia lisible dans le monde de putréfaction qu'il crée. Il peint la douleur d'un peuple et l'insouciance humaine. Les faits, les espaces et les personnages-acteurs sont modelés dans le moule créateur du romancier taillé à la mesure de la réalité historique et laisse le lecteur perplexe face à la tragédie de l'Histoire. L'auteur utilise le même code associatif pour figurer la Sierra Leone.

G2 - La Sierra Leone au grand jour

Tout comme dans la figuration du Liberia, le romancier a usé des faits historiques, des espaces et des personnes-personnages pour présenter une intrigue romanesque à forte teneur historique d'autant plus que les catégories susmentionnées sont des indices de l'Histoire.

G₂-1 - Les faits

L'Histoire de la Sierra Leone que présente le romancier est d'emblée la guerre civile sierra leonaise qui est un pan important de l'Histoire de ce pays. Tristement rentrée dans l'Histoire comme le Liberia, la Somalie, le Rwanda, le Burundi et bien d'autres pays encore par la guerre civile, la Sierra Leone est un foyer qui a longtemps couvé des tensions ethniques qui ont éclaté d'abord en guerres tribales, puis se sont répandues en une guerre civile corrosive.

Cette guerre a dévoilé des acteurs sanguinaires à l'instar des Kamajors dont le romancier raconte l'histoire et a révélé des pratiques inhumaines comme l'amputation perpétrée contre les populations sous le nom de « manches courtes » ou de « manches longues » selon que les victimes sont amputées aux poignets ou

selon qu'elles le sont aux avant-bras. Ces faits historiques sans précédent sont l'intrigue même de *Allah n'est pas obligé* où l'Histoire le dispute à la fiction.

G₂-2 - Les espace historiques

Le romancier se fonde sur deux espaces qui ont fait date dans l'Histoire de la Sierra Leone. Il s'agit de « Freetown » et de « Mile-Thirty-Eight ». Ces espaces référentiels et historiques sont systématiquement repris par le romancier dans son intrigue ; Kourouma se mue ainsi en romancier-historien car comme il le dit : « *Écrire, c'est ma façon de témoigner l'Histoire* »¹⁹¹.

G₁-3 - Les personnes-personnages

Ahmadou Kourouma adopte une anthroponymie historique pour écrire son roman. Cet aspect de son écriture insuffle au roman une dose d'historicité. S'il n'est chroniqueur, Kourouma est au moins un grand lecteur de l'Histoire. À ce sujet, au cours de notre entretien en date du 9 août 2000, à la question : comment vous y prenez-vous pour réunir tant d'informations historiques dans vos œuvres ? Ou en un mot comment écrivez-vous ? Il répondit :

*« Avant d'écrire, je dois beaucoup me documenter. Comme vous le constatez, je lis beaucoup les journaux, je cherche en bibliothèque ; l'actualité et l'Histoire me sont d'un grand apport. Je cherche toutes les informations sur les sujets que je veux présenter [...] »*¹⁹².

¹⁹¹ Entretien réalisé avec l'auteur le 9/08/2000 à Abidjan.

¹⁹² *Idem.*

Il apparaît donc très clairement que le roman de Kourouma à travers les noms des personnes-personnages est un véritable creuset historique. Il y a entre autres noms mentionnés : « Valentine Strasser », « Foday Sankoh », « El Hadj Tejan Kala », « John Bangoura », « Johnny Koroma » et « Siaka Stevens » ; pour ne citer que les plus connus. Ces personnes et leur succession dans l'Histoire comme dans le récit romanesque mettent en évidence les nombreux putschs qui ont jalonné l'Histoire de la Sierra Leone et exposent par le fait même l'instabilité politique dont le pays est victime depuis son indépendance.

Au total, l'usage des anthroponymes et des toponymes historiques que le romancier entreprend dans *Allah n'est pas obligé* fait de son intrigue romanesque une adaptation réussie des récits historiques ou même de l'actualité brûlante d'une Afrique en feu. L'auteur suit les traces de Birahima l'enfant-soldat avec qui il arpente les chemins tortueux de l'aventure guerrière. Ils découvrent des espaces dynamités, des espaces de guerres où l'homme est une proie à la solde des seigneurs de la guerre et des enfants-soldats. L'auteur s'affranchit du brouillage et des effets de style (créations lexicales) pour exposer sans détours les souffrances humaines. Le romancier ne fait plus que créer l'intrigue, c'est-à-dire l'agencement des informations historiques collectées, car il ne crée pas les faits en eux-mêmes. Il est notable que le romancier affranchit l'Histoire de la fiction et son intrigue romanesque prend des allures de textes d'Histoire.

CHAPITRE III : TEMPS ROMANESQUES DANS LE DISPOSITIF NARRATIF ET TEMPS HISTORIQUES

Le système narratif dans la production de Kourouma est assez varié. Remarquons que d'un roman à l'autre, une structure narrative pourrait s'adapter à la structure sociale qui gouverne l'intentionnalité de création du romancier ; en d'autres termes, chaque roman dans son organisation narrative corrobore la période historique décrite par le narrateur. Il y a donc une intime corrélation entre la forme, c'est-à-dire l'aspect structurel de la narration, son organisation formelle et le fond qui renvoie à la fois au sens immédiat de l'histoire narrée, de la diégèse et à l'interprétation qui peut en découler, notamment l'histoire de la société de l'auteur et tous ses corollaires. Il en ressort que les systèmes narratifs et les mobiles ou sujets d'intérêt de l'auteur se donnent mutuellement sens. Il s'établit et se développe ainsi un réseau de communication qui gère difficilement la distinction entre les couples en présence dans la relation narrateur/narrataire et auteur/lecteur. Cette vision des faits nous amène à constater que l'organisation formelle du discours de l'instance narrative dans les romans de Kourouma est caractéristique de l'Histoire des sociétés humaines racontées par l'auteur. Cette relation d'inter-généricité témoigne du rapport entre Histoire et fiction. Le fond est ici mis en valeur par la forme.

Il s'agit dans ce chapitre d'établir une homologie ou un rapport d'équivalence entre le temps historique et le temps romanesque. Il convient de préciser que le temps de la narration que nous voulons étudier n'est pas celui qui est constitué par le moment, la vitesse, la fréquence et l'ordre de la narration qui sont tous des catégories du temps de la narration que Yves Reuter définit tour à tour comme :

« « *Le moment de la narration renvoie au moment où est racontée l'histoire par rapport au moment où elle est censée s'être déroulée* »¹, « *La vitesse désigne le rapport entre la durée de l'histoire (calculée en année, mois, jours, heures...) et la durée de la narration (ou plus exactement, de la mise en texte, exprimée en nombres de pages ou de lignes)* »², « *La fréquence désigne l'égalité ou l'absence d'égalité entre le nombre de fois où un événement s'est produit dans la fiction et le nombre de fois où il est raconté dans la narration* »³, « *L'ordre désigne le rapport entre la succession des événements dans la fiction et l'ordre dans lequel l'histoire est racontée dans la narration* »⁴ ».

Il s'agit pour nous de rapprocher la structure narrative de la diégèse du temps historique extradiégétique. Nous devons percevoir comment certaines périodes histórico-sociales de l'auteur donnent sens au système narratif des romans.

¹ Yves Reuter, *L'Analyse du récit*, Paris : Nathan, Col. Lit. 128, 2000, p. 60.

² *Idem*, p. 61.

³ *Idem*, p. 62.

⁴ *Idem*, p. 63.

A - LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES OU LE BILAN DES INDÉPENDANCES AFRICAINES

- Un narrateur hétérodiégétique

Par définition, il est le narrateur qui n'appartient pas à l'histoire qu'il narre. Il parle des personnages, des relations qui les lient, de leur faire et de leur être. Sa position est, par conséquent, une position omnisciente d'autant plus qu'il sait tout. La position en hauteur qu'il occupe par rapport au récit lui permet de jeter un regard synoptique sur l'enchaînement de la diégèse. Il est à la fois très proche et très loin des personnages. Comme Kaïdara¹, il est omniscient et détient les clés du récit. Le narrateur hétérodiégétique dans *Les Soleils des indépendances* à travers la fonction référentielle du langage fait le bilan des indépendances africaines. Son discours est la référence du narrataire. Francis Berthelot, dans l'approche qu'il a du narrateur hétérodiégétique écrit que :

« La situation la plus simple est celle où le narrateur n'apparaît pas comme un personnage caractérisé, mais comme l'invincible énonciateur d'une parole écrite, à savoir le texte romanesque lui-même. Sa parole devient alors, à l'intérieur du roman, le niveau de référence du discours »².

¹ Kaïdara représente le dieu de l'or et de connaissance dans la cosmologie ésotérique peule. C'est le dieu omniscient et omniprésent d'autant plus qu'il se proclame le très lointain et le très proche Kaïdara. Ahmadou Hampâté Bâ a rapporté le récit initiatique et philosophique de trois personnages Hammadi, Hamtoudo et Dembourou partis à la quête du savoir et de la richesse au pays de Kaïdara. Le pays de Kaïdara est dans le sous-terrain synonyme de l'ésotérisme par opposition au ciel qui symbolise l'exotérisme. Amadou Hampâté Bâ, *Kaïdara*, Présence Africaine, 1968.

² Francis Berthelot, *Parole et dialogue dans le roman*, Paris : Nathan, 2001, p. 117.

Nous notons ici que le narrateur assure la cadence du récit. Dans *Les Soleils des indépendances*, il montre ces promesses non réalisées des indépendances et en dégage l'impact néfaste sur les populations africaines :

« Dès lors, le ciel, comme si on l'en avait empêché depuis des mois, se déchargea, déversa des torrents qui noyèrent les rues sans égouts. Sans égouts, parce que les Indépendances ici aussi ont trahi, elles n'ont pas creusé les égouts promis et elles ne le feront jamais ; des lacs d'eau continueront de croupir comme toujours et les nègres colonisés ou indépendants y pataugeront tant qu'Allah ne décollera pas la damnation qui pousse aux fesses du nègre »¹.

Dans ce passage, les termes « torrents », « noyèrent », « égouts », « déchargea », « lacs », « déverser », « pataugeront » développent le champ lexical de la pluie diluvienne. La métaphore pluviale notée à travers le passage précédent témoigne du ruissellement de l'espoir. L'espoir n'y est plus. Ce désespoir à mi-chemin entre les grandes promesses des indépendances et le pessimisme qui naîtra de ce que l'on pourrait appeler l'«involution» de l'Afrique après la colonisation, est la caractéristique majeure de l'ère de l'auto-gestion africaine. Le spectacle qui s'offre à l'observation est double au sujet de la conception de la notion d'indépendance. Dans le passage, les deux phases sont nettement perceptibles. Il s'agit d'abord de période de la lueur notable à travers le syntagme « égouts promis » et la phase des pénombres notables dans la proposition « elles ne le feront jamais ». À la promesse s'oppose donc la négation forte d'un possible qui est même un impossible de réalisation. À l'enchantement se substitue le désenchantement ; cet état de fait est lisible d'abord dans l'emploi du participe passé employé sans auxiliaire « promis » jouant le rôle d'adjectif qualificatif épithète de « égout » et

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 27.

qui caractérise les projets des indépendances. Ensuite, dans l'utilisation de l'adverbe « jamais » à forte valeur négative et durative. C'est une négation permanente. L'adverbe « jamais » dans le passage fait passer le narrataire du désespoir au pessimisme. De sorte que ce dernier ne peut recevoir d'aides et de solutions que de la Providence. Il résulte de ces remarques que la situation du Noir – fût-il colonisé ou indépendant – n'a pas changé ; elle demeure stationnaire ou même empire. La phrase qui suit est fort éloquente : «(...) *les nègres colonisés ou indépendants y pataugeront tant qu'Allah ne ...*». L'utilisation de «ou» établit la jonction entre « colonisés » et « indépendants » dans la perspective énumérative et associative. La conjonction de coordination « ou » révèle ici le statu quo des conditions de vie dans le passage de la colonisation aux indépendances. Le narrateur hétérodiégétique semble objecter et conclure que seule la Providence sauvera l'Afrique des affres et des dérives des partis uniques qu'il désigne comme responsables des échecs des indépendances.

Ainsi, les partis uniques ont-ils bouleversé avec les indépendances la hiérarchie dans les villages quant à l'exercice du pouvoir du chef :

« Les Indépendances avaient supprimé la chefferie, détrôné le cousin de Fama, constitué au village un comité avec un président. Un sacrilège, une honte ! Togobala était la chose des Doumbouya. Au soir de leur vie, les deux vieillards oeuvraient à la réhabilitation de la chefferie, au retour d'un monde légitime »¹.

Si l'on part du constat selon lequel les partis uniques sont le corollaire immédiat des indépendances, il est clair que tout ce qui émane des indépendances est imputable aux partis uniques dans la mesure où se sont eux qui ont remplacé le pouvoir colonial. Ils sont les nouvelles autorités qui saccagent toute la hiérarchie

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 113.

dont celle des Doumbouya à Togobala. La destitution du pouvoir des Doumbouya dans une optique métonymique est la débâcle des pays nouvellement indépendants. Tout est à refaire et à réorganiser, l'ordre ancien est dérangé et a laissé la place à un nouvel ordre. Les indépendances apparaissent ici comme un total bouleversement, un chaos. La lutte inespérée des deux vieillards de Togobala est le symbole des efforts africains de combattre les partis uniques considérés comme la pire des conséquences des indépendances. Les indépendances ont essoré l'Afrique de sa substance vitale. Elles ont anémié l'Afrique par l'entremise des politiques totalitaires dont la démence a grièvement blessé le peuple dans ce qu'il a de plus cher. Sa culture, ses coutumes, son âme. Le narrateur constate avec amertume :

« Bâtardise ! Vraiment les soleils des indépendances sont impropres aux grandes choses ; ils n'ont pas seulement dévirilisé mais aussi démystifié l'Afrique »¹.

La virilité et tout le mystère de l'Afrique sont morts avec les indépendances ; l'ère nouvelle est celle de la stérilité, du banal, du futile ; c'est ce que semble résumer cette longue intervention du narrateur :

« Les soleils des Indépendances s'étaient annoncés comme un orage lointain et dès les premiers vents Fama s'était débarrassé de tout : négoce, amitiés, femmes pour user les nuits, les jours, l'argent et la colère à injurier la France, le père, la mère de la France. Il avait à venger cinquante ans de domination et une spoliation [...]. Comme une nuée de sauterelles, les Indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique. Fama avait comme le petit rat de marigot creusé le trou pour le serpent avaleur de rats, ses efforts

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p.p. 143-144.

étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, les Indépendances une fois acquises, Fama fut oublié et jeté aux mouches [...].

Mais quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique (le parti unique, le savez-vous ? ressemble à une société de sorcières, les grandes initiées dévorent les enfants des autres), puis les coopératives qui cassèrent le commerce, il y avait quatre vingts occasions de contenter et de dédommager Fama qui voulait être secrétaire général d'une sous-section du parti ou directeur d'une coopérative [...].

Mais alors, qu'apportèrent les Indépendances à Fama ? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. Elles sont les morceaux du pauvre dans le partage et ont la sécheresse et la dureté de la chair du taureau »¹.

Ce passage allégorique met en relief les travers des indépendances. Les promesses mirobolantes et mirifiques des indépendances ont amené le peuple à l'instar de Fama à abandonner ses idéaux et à injurier la Métropole qui, comme un vampire a sucé l'Afrique. Loin de l'âge d'or qu'augurait l'autonomie africaine, les indépendances ont été la troisième agonie des peuples africains après l'esclavage et la colonisation. Les peuples se sont sentis trahis avec les promesses non tenues. Ils ont surtout subi les molestations et ont fait l'objet de brimades perpétrées par les partis uniques. C'est en cela que le narrateur assimile les partis uniques à une "société de sorcières" qui, comme on le sait, magnifient les forces du mal. Cette satire des partis uniques est une thématique qui va révolter bien des romanciers de la seconde génération. Soni Labou Tansi la prendra à son compte pour stigmatiser les pouvoirs africains post-coloniaux. Dans son roman intitulé *La vie et demi*,

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p.p. 24-25.

mettant en scène une dynastie de guides providentiels qui se succèdent à la tête de la république imaginaire indépendante de la katamalanasia, il met en relief leur pouvoir despotique dont la cruauté de l'exercice frise la démence et la bestialité la plus inimaginable. Sony met ainsi en évidence et à nu l'échec des indépendances et l'horreur qu'ont générée les partis uniques et les pères de la nation. Dans cette Afrique que Henri Lopès se propose d'appeler l'Afrique des «pleurer rire», les pouvoirs politiques post-coloniaux sont peints avec sarcasme et réalisme sous les traits les plus divers.

Les Soleils des indépendances, La vie et demi et la majorité des romans de la seconde génération par le caractère hyperbolique de leurs représentations, l'ironie qui conduit à la dérision dans leurs écrits et la révolte construite autour de la dénonciation qui revalorise les satires les plus grinçantes dans leurs romans, élaborent une esthétique du pathétique vécu par les Africains au lendemain des indépendances. Le narrateur hétérodiégétique de ces œuvres tout comme l'orateur où l'aède des sinistres brandit le visage du pathos qui étreint le narrataire et partant le lecteur qui se trouve dans l'auditoire. Ce pathos des lecteurs africains qui éveille leur conscience ouvre le chemin de la catharsis qui, loin d'altérer leur affectivité la rend plus alerte et les révoltes contre les systèmes homicides qui sont nées après les indépendances. Ce sang qui coule en Afrique, ces obus qui tonnent, ce peuplicide est peut-être la rançon de la démocratisation.

B - EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES OU LA GUERRE FROIDE EN AFRIQUE

L'organisation de la narration dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* regroupe trois types fondamentaux de narrateurs : un narrateur extradiégétique-hétérodiégétique ou extra-hétérodiégétique, un narrateur autodiégétique et un narrateur homodiégétique. Toutes ces instances narratives assurent la relation du récit pour former un véritable système organisé autour du bicéphalisme formel et fonctionnel qui retrace les sillons du bipolarisme idéologique de la guerre froide. Comment se forme ce système narratif ?

B1 – Un narrateur extradiégétique-hétérodiégétique

Selon Vincent Jouve, « *Le narrateur extradiégétique-hétérodiégétique raconte en récit premier une histoire d'où il est absent* »¹⁹³. Cette instance narrative occupe une place de choix dans le récit sujet à analyse dans la mesure où elle coordonne toutes les phases du récit. Toute la diégèse est régie et régulée par son éclairage. Il est le gouvernail, le baromètre de l'histoire racontée. Il se manifeste dans toutes les formules introductives des veillées. C'est le cas de la veillée II : « *Le Sora exécute le prélude musical. Le Cordoua se perd dans des lazzis grotesques et lubriques* »¹⁹⁴. Le narrateur présente la scène où le Sora et son Cordoua se produisent. Il décrit leurs faits et gestes qui attestent de leur emprise sur le donsomana. Dans la veillée III :

« *Le Sora, accompagné par le répondeur, exécute le prélude musical. Le Sora annonce : le thème qui sera développé*

¹⁹³ Vincent Jouve, *La poétique du roman*, SEDES/HER, 1999, p. 26.

¹⁹⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 67.

au cours des refrains et pauses portera sur la prédestination »¹⁹⁵.

En s'appropriant les propos du Sora qu'il énonce au style indirect libre, le narrateur extra-hétérodiégétique jette un regard superviseur et contrôleur sur la relation du récit. Il donne l'impression d'orienter le récit et de prévoir la suite des événements. Dans le passage mentionné, il énonce le thème de la veillée en s'attribuant les paroles de griot. L'introduction de la veillée II est aussi révélatrice du contrôle qu'il assure sur le récit et surtout de ce qu'il soustrait le Sora à son rôle de conteur pour le remplacer subtilement. En témoigne ce passage :

« Le Sora pince la cora ; le Cordoua se livre à une danse débridée. Calme-toi, Tiécoura, le Président et les maîtres ne sont pas réunis pour te voir danser et blasphémer, mais pour nous écouter. Je t'apprends que le thème auquel seront liés les proverbes des intermèdes au cours de la cinquième veillée sera la trahison »¹⁹⁶.

Au-delà de la présentation des occupations du Sora et du Cordoua, aucune formule n'indique qu'il s'approprie les paroles du Sora ou qu'il cède la parole à ce dernier. Cette ellipse est caractéristique du fait qu'en réalité il ne cède pas la parole ou même qu'il ne reprend plus les propos du Sora mais c'est plutôt toujours lui qui parle ; donc qui narre le récit. Il y a ainsi violation du code narratif car le Sora est subordonné au narrateur extra-hétérodiégétique. Le Sora est muselé à son profit.

Les premières phrases de la veillée VI nous éclairent sur le rôle de présentateur officiel que joue le narrateur extra-hétérodiégétique. Il assume sans voile les propos introductifs des veillées :

¹⁹⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 125.

¹⁹⁶ *Idem*, p. 267.

« *Tout a une fin sera le thème sur lequel porteront les proverbes de cette sixième veillée. Parce que :*
Il n'y a pas qu'un jour, demain aussi le soleil brillera.
Si tu supportes la fumée, tu te réchaufferas avec la braise.
Une petite colline te fait arriver à une grande.
Annonce le Sora Bingo.
Il chante et pince quelques notes. Le répondeur Cordoua, particulièrement enthousiaste, se déchaîne »¹.

La structure de ce discours indique clairement que le narrateur extra-hétérodiégétique se fait le maître de la relation du récit d'abord et montre plus tard que ses propos viennent du Sora. L'inversion de la structure formelle expose donc la mainmise du narrateur extra-hétérodiégétique sur la machine narrative du récit.

Hormis les formules introductives des veillées, il prend aussi en compte l'énonciation des formules conclusives des chapitres. Les formules du type [verbe + substantif] ou plus exactement [verbe + sujet] parsèment tout le récit. Ces formules viennent généralement mettre fin à l'intervention d'un personnage-narrateur. Notons entre autres « Ajoute Koyaga », « complète le Cordoua », « Objecte Koyaga », « Conclut le Sora », « Conclut Maclédio », « Ajoute Maclédio ». Le narrateur extra-hétérodiégétique suit tous les personnages intervenant et contrôle leur propos. Il joue le rôle de censeur puisqu'il dose les prises de parole de tous les narrateurs.

En substance, le narrateur extra-hétérodiégétique, en se situant en amont, c'est-à-dire au début par le fait d'énoncer les formules introductives des veillées et en avale donc à la fin par l'énonciation des formules conclusives des chapitres, assure un contrôle total du récit. Il utilise le style indirect libre pour

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 329.

repandre les propos des personnages ; le discours du scripteur en forme de didascalie sont à sa charge. Il est par conséquent la tour de contrôle du récit.

B2 - Un narrateur homodiégétique

Au sujet des voix narratives Gérard Genette écrit que :

« Le choix du romancier n'est pas entre deux formes grammaticales, mais entre deux attitudes narratives (dont les formes grammaticales ne sont qu'une conséquence mécanique) : faire raconter l'histoire par l'un de ses «personnages» ou par un narrateur étranger à cette histoire. [...] On distinguera donc ici deux types de récits : l'un à narrateur absent de l'histoire qu'il raconte (...), l'autre à narrateur présent comme personnage dans l'histoire qu'il raconte (...). Je nomme le premier type [...], hétérodiégétique, et le second homodiégétique »¹⁹⁷.

Le second cas est celui qui nous intéresse, notamment celui où le personnage est aussi narrateur de l'histoire à laquelle il participe. Le personnage devient témoin de ce qu'il dit.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, plusieurs personnages prennent à un moment donné la parole pour donner leur avis sur tel ou tel point de l'histoire. Le Sora encore plus dans la mesure où c'est lui le narrateur officiel du donsomana. C'est lui qui distribue la parole quand il est le maître. Souvent il feint de la céder alors qu'il la garde jalousement. Ses envolées oratoires qui sont à la dimension de son talent de griot se lisent dans la quasi-totalité du récit. Il est de fait

¹⁹⁷ Gérard Genette, *Figures III*, Paris : Seuil, 1978.

le narrateur principal, le modérateur du discours diégétique. Le Sora a, pour le rôle central qu'il joue dans le « Contage »¹⁹⁸ des aventures prodigieuses de Koyaga, ouvert justement la première veillée par une présentation adroitement pompeuse qui donne un avant goût de ce qu'est la vie tumultueuse de Koyaga :

*« Votre nom : Koyaga ! Votre totem : faucon ! Vous êtes soldat et président. Vous resterez le président et le plus grand général de la République du Golfe tant qu'Allah ne reprendra pas (que des années et des années encore il nous en préserve !) le souffle qui vous anime. Vous êtes chasseur ! Vous resterez avec Ramsès II et Soundiata l'un des trois plus grands chasseurs de l'humanité. Retenez le nom de Koyaga, le chasseur et président-dictateur de la République du Golfe »*¹⁹⁹.

Le Sora prépare son narrataire et par ricochet le lecteur à porter son attention sur Koyaga. Dans une perceptive cinématographique, il fait un gros plan sur l'acteur (Koyaga) le mettant ainsi au devant de la scène.

Le Sora suit Koyaga dans toutes les cérémonies populaires des maîtres-chasseurs et il en rend compte avec un retentissement digne d'une grande cérémonie. Cela est remarquable dans le compte rendu qu'il fait de l'une des cérémonies de maîtres-chasseurs organisée pour rendre hommage à Koyaga parvenu au sommet de son art et de la République du Golfe :

« Le samedi matin, dès 10 heures, nous soras, nous nous installons sur les dernières places des tribunes de la

¹⁹⁸ Contage : terme qui signifierait le fait de dire un conte mais il désigne aussi toute l'atmosphère et le décors qui réalisent le conte. Le dosomana est un exemple de contage. Hilaire Djédjé Bohui, *Forme et fonction de l'expression du haut degré dans deux œuvres d'Ahmadou Kourouma étude syntaxique et énonciative*, doctorat du nouveau régime, université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand II, 1995.

¹⁹⁹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 9.

place, chantons et jouons des harpes. Les chasseurs défilent, dansent et revêtent les pièces appelées duga kuman, les ailes de vautours »²⁰⁰.

Comme indiqué le Sora couvre la cérémonie de réjouissance des chasseurs tout en y prenant une part active. Il fait même partie de ceux qui rythment particulièrement ces retrouvailles chaleureuses :

« Certains tiennent en laisse leurs chiens. Ils occupent les allées des jardins de la résidence de Koyaga débordent sur les parterres. Nous, soras, continuons à déclamer les récits initiatiques et la geste de Koyaga. Nous nous regroupons autour du maître Sora, l'aveugle Djiguiba Djiré, le plus ancien et le plus talentueux des aèdes de chasseurs des temps modernes. À son signal, nous arrêtons la musique, les danseurs arrêtent les pas »²⁰¹.

Le Sora donne une description détaillée des différents participants à la fête. Il décrit tous les faits avec une fidélité visuelle de la caméra ou de la photo. Il n'opère pas de filtrage de l'information. Il présente les gestes les plus ordinaires en même temps que les actions d'exception. Le Sora fait revivre l'épopée de Koyaga à son auditoire. Sa position de narrateur homodiégétique lui donne l'occasion de stigmatiser mais aussi d'approuver certaines prestations de Koyaga.

À la suite du Sora, le Cordoua Tiécoura – le répondeur du premier dans le "contage" du Donsomana – assure la relation du récit à travers des apparitions sporadiques fortement limitées par l'omniprésence du Sora et l'omniscience du narrateur extra-hétérodiégétique. Ces deux dernières instances

²⁰⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 318.

²⁰¹ *Idem*, p. 319.

décrivent le Cordoua et transposent son discours au style indirect libre pour développer un discours et une relation narrativisés. Le Cordoua est plus un actant, c'est-à-dire une enveloppe, une instance de référence, un rôle, qu'un acteur, c'est-à-dire un personnage. Il est par conséquent plus agi qu'il n'est agissant. Malgré la double limitation de son action dans le récit autant en tant que narrateur que personnage, il prend la parole surtout dans les échanges de propos qu'il a avec le Sora son maître initiateur. En voici une illustration :

« - *Président, général et dictateur Koyaga, nous chanterons et danserons votre donsomana en cinq veillées. Nous dirons la vérité. La vérité sur votre dictature. La vérité sur vos parents, vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries ; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats...* »¹.

Même si le Cordoua est à l'ombre du Sora, il n'en est pas pour autant étouffé et bâillonné. Il demeure celui qui, comme on peut le constater dans le passage précédent, dénonce les excès du dictateur en présence de ce dernier sans risque de représailles. Son statut de Cordoua est donc un paraclét contre les expéditions punitives et les châtements du guide suprême. Le Cordoua devient alors un prétexte de dénonciation, un garde-fou ou une sorte de carapace protectrice. C'est à juste titre que le Sora utilise son Cordoua pour décrier les exactions de Koyaga. Le statut de Cordoua est par conséquent une instance incontournable du donsomana.

Dans la veine des narrateurs-personnages, le Sora évoque Tchao le père de Koyaga et lui accorde même la parole. Ce procédé analeptique relevant du flash-back rappelle la période historique du récit où Tchao participa à la guerre

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 10.

mondiale de 1914-1918. Héroïque personnage à la guerre, il fut mis aux fers pour son attitude subversive contre la Métropole. Dans son agonie, il raconte à son fils :

« [...] Mon voyage à Dakar, en France et à Verdun m'a appris que l'univers est un monde d'habillés. Nous ne pouvons pas entrer dans ce monde sans nous vêtir, sans abandonner notre nudité »²⁰².

Tchao en se frottant aux autres civilisations pendant la guerre, viole dès son retour aux sources natales le tabou de la nudité, une tradition multiséculaire. Son anti-conformisme, si l'on en croit la suite du récit, a jeté l'anathème sur toute sa descendance et tout son peuple. Il poursuit pour dire :

« Peut-être, si je n'avais pas eu la folie, la stupidité de me mesurer en lutte à l'univers entier et, surtout, de m'habiller, les Français n'auraient-ils pas violé les refuges, ne nous auraient-ils pas christianisés. Mais on aurait retardé notre habillement que de quelques années. On aurait fait que différer notre entrée dans le monde, repousser notre descente dans les plaines pour cultiver des terres plus généreuses, remettre l'envoi de nos enfants à l'école... On n'aurait fait qu'ajourner... que reporter... sursis... »²⁰³.

L'attitude rebelle de Tchao fait de lui le précurseur de l'ouverture des paléonigritiques aux autres peuples. Elle développe sa conscience prométhéenne et le pose comme le voyageur de l'entre-deux cultures. Par la désobéissance des coutumes à travers son habillement qui apparaît aussitôt comme le signe avant

²⁰² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 20.

²⁰³ *Idem*, p. 20.

coureur des événements qui vont bouleverser toute la société paléonigritique, Tchao devient le symbole du rapprochement des cultures et des civilisations. Il devient un adepte du cosmopolitisme. Son attitude qu'il juge prédictive est en réalité la semence que le semeur par inadvertance laisse tomber aux terres fertiles ; elle germe et se répand comme l'attitude subversive et récalcitrante de Tchao à l'égard de ses coutumes ancestrales. Tchao serait un rénovateur, un progressiste si l'on fait une lecture politique de son entêtement.

Le personnage de Maclédio est dans le récit une attraction du fait de la position privilégiée qu'il a à côté de Koyaga. Il est l'image et le reflet de Koyaga dans un miroir métaphorique. Ayant connu des fortunes diverses, il rencontre par le plus grand hasard son homme de destin ou peut-être son double Koyaga.

Prenant la parole pour rendre compte d'un pan de ses pérégrinations, il affirme :

« Moi, Maclédio, je me révolte contre une telle prédestination et décide de retourner sur mes pas, pour m'offrir aux tortionnaires, leur demander de s'acquitter de leur devoir, d'accomplir leur pratique barbare. Je regarde autour de moi ; c'est la limite de la savane soudanaise, au loin commence le Sahel. J'ai marché des nuits et des jours sans aucun repère. Il m'est impossible de refaire mon chemin, de retrouver le village de Kouassikro. En pleurs, démoralisé et découragé, je poursuis ma route toujours vers le nord... »²⁰⁴.

Ce passage retrace la mésaventure de Maclédio dans le village de Kouassikro où il a subi un traitement rude et inhabituel. Ayant été accueilli en

²⁰⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 145.

prince dans ce village où il fit des enfants à la princesse héritière du trône, il fut chassé comme un malpropre et un vulgaire bandit après de loyaux services rendus à la communauté de Kouassikro. Il ne pouvait consciemment s'en plaindre dans la mesure où il était informé de ce qu'il était porteur d'un funeste destin. C'est d'ailleurs la raison qui a amené ses parents à se débarrasser de lui dès sa naissance, de peur d'avoir les répercussions de son destin désastreux. Son aventure aux contours œdipiens ne pouvait qu'être hérissée de ronces et d'épines. Il est banni de toutes les sociétés qu'il traverse même celle avec laquelle il partage une intimité profonde. L'exemple de Kouassikro est révélateur :

« C'est fort de cette conviction que je me livre à la princesse avec tant de force et d'acharnement que je lui applique, en moins de huit lunes, pas deux, mais trois jumeaux. Trois adorables garçons ! »²⁰⁵.

Toujours sur les sentiers du déboire, Maclélio est admis chez le dictateur de la République des monts Nkountigui Fondio. Après avoir occupé le prestigieux poste de Directeur de la propagande dans une dictature, il est cité parmi des comploteurs et devient *persona nun gratta*. C'est le revirement, l'effondrement du château de cartes. Toujours tiraillé entre une ascension fulgurante et une chute brutale, son destin en dents de scie le fait revenir sans cesse à la case départ ; c'est le perpétuel recommencement. Comme une toupie, il tourne sans cesse sur lui-même, à l'image du derviche jusqu'à l'évanouissement. Il raconte la fin de son pacte avec la dictature des monts :

« - Un soir, alors que je vilipendais les traîtres, les suppôts de l'impérialisme, que je prédisais les affres de l'enfer d'Allah pour tous ceux qui n'avaient d'autre dessein que d'abattre le seul régime authentiquement africain qu'avait

²⁰⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 143.

constitué le Responsable suprême, je vis brusquement la porte du studio s'ouvrir... Et c'est le propre frère du dictateur, le ministre Fondio, qui surgit dans le studio. Le ministre m'écarte, occupe ma place. Et commence à lire une longue liste de nouveaux impliqués dans un nouveau complot ! Il y a soixante-douze noms. Moi, Maclédio, je figure en bonne place. La cinquième »²⁰⁶.

Contre toute attente, Maclédio se retrouve du côté des comploteurs, de ceux qu'il vilipendait et traitait de suppôts de l'impérialisme. C'est une fois de plus le retour de la manivelle. C'est grâce à l'intimité qui le liait au dictateur qu'il sera épargné dans l'exécution des comploteurs et sera rapatrié chez lui en République du Golfe où son destin devra s'accomplir. Personnage erratique, il parcourt l'Afrique entière à la quête de son homme de destin et participe à l'édification et à l'évolution du récit vers un dénouement qu'il ne prévoit pas mais auquel il participe activement. Ses prises de parole sont un bond en avant dans l'accomplissement du récit épique de Koyaga.

Le personnage de Bokano comme tous ceux qui l'ont précédé prend lui aussi en charge la relation de l'histoire. Magicien hors-pair, il est avec Nadjouma, la mère de Koyaga, ceux qui assurent les bases mystiques du pouvoir de Koyaga. Thaumaturge de classe exceptionnelle, il manipule avec aisance les codes de pénétration du monde invisible. Le lecteur peut lire avec lui la mystique du pouvoir de Koyaga. Il distinguait l'avenir des hommes en ces termes :

« Il y a dans la vie deux sortes de destins. Ceux qui ouvrent les pistes dans la grande brousse de la vie et ceux qui suivent les pistes ouvertes de la vie. Les premiers affrontent les obstacles, l'inconnu. Ils sont toujours le

²⁰⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 167-168.

matin trempés par la rosée parce qu'ils sont les premiers à écarter les herbes qui étaient entremêlées.

Les seconds suivent des pistes tracées, suivent des pistes banalisées, suivent des initiateurs, des maîtres. Ils ne connaissent pas les rosées matinales qui trempent, les obstacles qui défient, l'inconnu des nuits noires, l'inconnu des espaces infinis »¹.

Ce passage hautement métaphorique est la double face de l'existence humaine dans la création. Les rosées et les épines des épreuves qui renvoient à la souffrance humaine opposées aux pistes tracées de l'aisance, attirent l'attention du narrataire et interpellent le lecteur. Les notions « pistes », « herbes », « rosées » qui symbolisent la métaphore sylvestre laissent percevoir tout l'ésotérisme du discours du marabout. La sagesse inhérente à la prise de parole de Bokano est d'un intérêt pour le lecteur. Elle met en éveil les fonctions idéologique et communicationnelle de la narration. Le lecteur en tire un enseignement certain qui révèle l'aspect didactique du récit.

Par ailleurs, Bokano se sert de sa science pour prédire l'avenir de Koyaga et le prévenir des dangers du totalitarisme :

« Malheureusement, d'après les diverses positions des figures géomantiques, ton fils ira loin, terminera au-delà. Il terminera trop grand, donc petit ; trop heureux, donc malheureux. Il sera notre élève et notre maître, notre richesse et notre pauvreté, notre bonheur et notre malheur... Énorme ! Tout ce qu'il y a de sublime, de beau, de bien et leurs contraires seront dans ce petit.

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 63.

Pour qu'Allah le gratifie d'une longue vie, nous allons le mettre, toi sous la protection de la pierre aérolitique et moi sous celle du Coran.

Les hommes de la race de votre fils ne peuvent pas être toujours justes et humains ; (...) »¹.

Ces propos adressés à Nadjouma la mère de Koyaga, par delà l'interlocuteur direct, s'adressent à tout lecteur. Ils sont révélateurs de la dialectique existentielle. Au-delà de toutes ces acceptions philosophiques, il faut retenir que les narrateurs homodiégétiques prennent tour à tour la parole pour raconter un pan de leur vie qui fait avancer le récit et fait d'eux des personnages de l'histoire. Le narrateur homodiégétique est donc un acteur-narrateur, un personnage-parlant du récit. Le Sora, le Cordoua, Tchao, Maclédio et Bokano ont assuré et assumé ce rôle dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Qu'en est-il de Koyaga ?

B3 - Un narrateur autodiégétique

Le narrateur autodiégétique est un cas particulier de narrateur homodiégétique. Ici, c'est toujours un personnage qui narre le récit mais cette fois il s'agit du personnage principal. Il pourrait s'agir d'un type de biographie fictive pris en charge par le personnage focalisateur du récit. Les premières pages de *En attendant le vote des bêtes sauvages* instruisent le lecteur sur le fait que le récit portera sur l'histoire de Koyaga :

« Votre nom : Koyaga ! Votre totem : faucon ! Vous êtes soldat et président. Vous resterez le président et le plus grand général de la République du Golfe tant qu'Allah ne reprendra pas (...) le souffle qui vous anime.

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 64.

- *Président, général et dictateur Koyaga, nous chanterons votre donsomana en cinq veillées. Nous dirons la vérité. La vérité sur votre dictature. La vérité sur vos parents, vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries ; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats... »*²⁰⁷.

Ce relais de narration, entre le narrateur extra-hétérodiégétique et Tiécoura le Cordoua – narrateur homodiégétique -, comme l'acte d'exposition au théâtre résume ce dont traitera, en priorité, le récit. Il s'agit ici de dire la vérité sur Koyaga ce qui infère que Koyaga est celui autour de qui se bâtit la trame diégétique. Il est par conséquent le personnage principal du récit. Cependant, Koyaga prendra la parole pour justifier tel ou tel acte ou pour corroborer tel ou tel dire. Il est de ce fait personnage-narrateur. Puisqu'il est le personnage principal, cela implique qu'il est un narrateur autodiégétique, c'est-à-dire qu'il raconte sa propre histoire. L'une des rares interventions de Koyaga se situe au niveau de la conversation qu'il a eue avec son père en agonie ; du moins ce que lui a inspiré ses échanges avec son père :

« Mon père ne termina pas ; il tomba en syncope sur sa chaîne, dans ses excréments et ses urines. Il mourut le lendemain.

*L'image de mon père en agonie, en chaînes, au fond d'un cachot, restera l'image de ma vie. Sans cesse, elle hantera mes rêves. Quand je l'évoquerai ou qu'elle m'apparaîtra dans les épreuves ou la défaite, elle décuplera ma force ; quand elle me viendra dans la victoire, je deviendrai cruel, sans humanité ni concession quelconque »*²⁰⁸.

²⁰⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p.p. 9-10.

²⁰⁸ *Idem*, pp. 20-21.

Ces propos sont révélateurs de la décision de vengeance. Il est nourri d'intentions et d'ambitions vengeresses dues aux sévices subis par son père ; sévices dont il fut témoin à l'âge de sept ans. Les images de son père rivé aux fers dans ses urines et excréments, qui peuvent se lire rétrospectivement pour lui comme une suprême humiliation, ont pu provoquer chez lui un déséquilibre mental. Son caractère sanguinaire pourrait s'expliquer par un dérèglement qui le conduit à la dérive et aux exactions. Koyaga apparaît donc comme un personnage qui tue pour le plaisir ou pour le simple fait de tuer. Si ses actes de cruauté s'expliquent par son enfance brisée, cette dernière ne les excuse pas.

Le narrateur autodiégétique semble justifier par sa prise de parole tout ce qui lui est et sera reproché. Il prévient donc la critique dont il est l'objet. Ses prises de paroles sont, par conséquent, justificatives et préventives.

B4 - Organisation du système narratif

Le système narratif, dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* qui vient d'être étudié peut être – au niveau de sa forme et surtout de son fonctionnement – rapproché de la formation des blocs au point de vue historique. Sa bipolarité perceptible dans le fait qu'il y a d'un côté le Sora – le narrateur principal – qui distribue la parole et son Cordoua, et de l'autre Koyaga – le narrateur autodiégétique – soutenu par Maclédio. Cette structure est superposable à la division du monde en deux blocs idéologiquement antagonistes au lendemain de la seconde guerre mondiale. Les historiens ont nommé cette période de vives tensions mais surtout la séparation idéologique : le rideau de fer. Lors du 2^{ème} Congrès du Parti Communiste Krouchtchev soutient que le monde est divisé en deux blocs inconciliables, d'un côté le bloc capitaliste et impérialiste et de l'autre le bloc communiste.

Comme on le voit, chaque narrateur principal (le Sora et Koyaga) est soutenu par un narrateur secondaire qui approuve, illustre, complète ou authentifie les propos des premiers. Il s'ouvre alors un jeu de dédoublement à travers la linéarité du discours de chaque pôle. L'idée de la bipolarité est manifeste à travers cette lecture du système narratif. Une illustration schématique en donne une claire observation (Cf. annexe VII).

Ce schéma repose clairement l'orientation du discours de chaque camp. Il y est lisible une opposition diamétrale entre les points de vue. Il y a donc des échanges parallèles et horizontaux entre les deux groupes de narrateurs que la foule écoute.

Par ailleurs, au niveau de la circulation spatiale de la parole, il est notable que les discours de Koyaga et de Maclédio sont centrifuges et dirigés d'autant plus que Koyaga trône au milieu d'un cercle et s'adresse à un auditoire de chasseurs qui forme le cercle. Son discours est aussi adressé précisément à des auditeurs privilégiés que sont Bingo et Tiécoura. Une schématisation de la circulation spatiale du discours de Koyaga montre bien le caractère centrifuge de ses propos (Cf. annexe VIII).

Les propos de Koyaga et de Maclédio ne sont que des approbations et une vérification de ce que disent le Sora et le Cordoua, leurs affirmations ont des allures de confessions et d'aveux. Le cercle du donsomana pourrait alors s'appréhender comme un confessionnal. Cela est d'autant plus vrai que le donsomana est un rite purificateur. Il est donc une nouvelle naissance pour celui qui en fait l'objet.

Quant au Sora et au Cordoua, leurs propos sont centripètes et réfléchis dans la mesure où ils s'adressent prioritairement à Koyaga qui est installé au centre du cercle et secondairement aux chasseurs qui sont dans la périphérie et qui

constituent la foule, l'auditoire virtuel et le témoin des échanges entre les deux couples de narrateur : Koyaga/Maclédio et Bingo/Tiécoura. La représentation schématique donne une claire appréciation (Cf. annexe IX).

Comme on peut le constater, à chaque narrateur principal est adjoind un narrateur secondaire tout comme dans la structure de la guerre froide qui présente les superpuissances et leurs convictions idéologiques. Les Etats-Unis et le bloc Occidental, le bloc capitaliste et l'URSS et le bloc Oriental, le bloc communiste. Nous avons donc une superpuissance autour de laquelle gravitent des pays satellites. Dans cette opposition idéologique, il s'agit de convaincre les pays encore indécis et de les gagner à la cause d'une idéologie donnée. C'est probablement pour cela que le Sora organise son discours sous la forme d'un réquisitoire, une véritable argumentation soutenue par des exemples proverbiaux qui donnent une valeur didactique à sa prise de parole.

Il commence son propos par «Ah ! Tiécoura», «Ah ! Maclédio» ou «Ah ! Koyaga». Ces syntagmes nominaux dont la structure est très évocatrice et parlante se décrypte comme suit :

Interjection + Substantif

Ou plus clairement

Ah ! + Nom propre

Cette structure est dans sa forme et dans son ton une interpellation, un appel, un signal.

Dans la trame de l'histoire, une "voix off" qui s'apparente à la voix du narrateur extra-hétérodiégétique commente et assemble toutes les interventions du public et fait intervenir des embrayeurs comme «ajoute Maclédio», «conclut Koyaga» ou «ajoute le répondeur» dont le mode impératif rend compte du ton et fait participer les personnages désignés à la relation du récit. Il y est lisible un

perpétuel va et vient entre le Sora et la foule comme pour trouver des témoins afin d'authentifier et de légitimer ses dires. Les enseignements qu'il donne à travers ses proverbes qui concluent ses propos, font de son discours une sorte d'enseignement magistral.

Le discours du Sora a par conséquent une forte teneur idéologique puisqu'il émet des jugements qui, certes sont en rapport avec la thématique du récit, mais il dépasse bien souvent le cadre de ce dernier. Il en ressort que le Sora interprète beaucoup l'histoire qu'il raconte. Ses illustrations proverbiales sont une conséquence inéluctable de sa méthode narrative.

L'on aboutit donc à une structure globale de la narration dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* qui est calquée sur la formation des blocs dans sa structure articulatoire (Cf. annexe X).

Comme on peut le constater, les proverbes occupent une place charnière entre la fin d'un chapitre et le début du chapitre suivant. Ils ont le rôle et la fonction cumulés de la conclusion, de la moralité et de l'introduction ou de la formule introductive. Ils sont donc des condensés de sens. Le Sora qui feint de céder la parole est en réalité le seul maître du discours dans le donsomana de Koyaga ; puisque les propos de Koyaga et de tous ceux qui interviennent ne font qu'entériner ceux du Sora. Cela fait penser au grand débat de la guerre froide au sujet des nations non-alignées qui se réclamaient indépendants des blocs et disaient n'appartenir à aucune idéologie qu'elle soit capitaliste ou communiste. Le monopole de la parole qu'assure le Sora fait penser aux conclusions des historiens qui soutiennent que les seules nations non-alignées sont les superpuissances sur lesquelles se greffent les autres nations. Il s'agit des Etats-Unis et de l'URSS. Le mouvement du non-alignement, dont les pionniers furent Tito le Yougoslave et Gamal Abdel Nasser l'Égyptien, n'est qu'une vue de l'esprit, un leurre.

Le Sora, comme chacune de ces grandes puissances, a le monopole de l'idéologie et de la narration dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Ici, nous n'opposons pas les couples Koyaga/Maclédio et Sora/Cordoua au sens compétitif et agonique. Il s'agit de montrer la distribution de la parole dans le cercle du donsomana mais surtout de mettre en évidence la bipolarité du donsomana. Cependant, étant donné que la période extra-textuelle qui calque mieux cette atmosphère conflictuelle au sens de sa bi-partition est la guerre-froide, elle a pu la représenter dans ses dispositions discursives. La compartimentation du récit peut donc s'analyser comme relevant de la guerre froide.

C - MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS OU LE MULTIPARTISME EN AFRIQUE : UNE STRUCTURE NARRATIVE ÉCLATÉE, EMPRUNTE DE LA STRUCTURE SOCIO-POLITIQUE

La narration est, comme on a pu le constater, l'élément fondamental de l'écriture romanesque. « Elle désigne, selon Yves Reuter, les grands choix techniques qui régissent l'organisation de la fiction dans le récit qui l'expose »²⁰⁹. Un récit ne saurait «être» sans narrateur(s). Le cas de *Monnè, Outrages et Défis* situe le lecteur au cœur même de l'importance de la narration d'autant plus qu'il y a dans l'œuvre une pluralité de narrateurs. Le narrateur ou ce qu'il convient d'appeler avec Vincent Jouve «l'autorité énonciatrice» y est multiforme. Le récit fonctionne comme si l'auteur menait une enquête, interrogeant plusieurs personnes afin d'établir un dossier ; cette démarche purement journalistique vise à multiplier les sources d'information et les points de vue pour étayer les propos énoncés ; dissipant du coup toute ombre de parti pris et imprimant au récit un substrat de vérité historique. Dans *Monnè, Outrages et Défis*, on a noté une narration éclatée, l'instance narrative ou autorité énonciatrice y est polyforme, polymorphe. Eu égard à ce qui précède, il est utile d'étudier tour à tour les narrateurs autodiégétique, homodiégétique et hétérodiégétique et de mettre en rapport l'organisation de la structure narrative de l'œuvre et le système social qui l'a engendrée.

C1 - Un narrateur autodiégétique

Le narrateur autodiégétique est par définition le narrateur qui s'incruste dans le personnage principal de l'histoire racontée. Il retrace les faits et les pensées de ce personnage principal et s'identifie même à lui. Dans un récit, le narrateur autodiégétique se reconnaît à l'utilisation de la première personne du singulier « je ». Il se reconnaît aussi à l'emploi des pronoms personnels

²⁰⁹ Yves Reuter, *L'analyse du récit*, Paris : Nathan, 2000, p. 40.

compléments « me », « moi » et de certains adjectifs et pronoms possessifs « ma », « mon », « mes », « le mien », « la mienne », « les miennes », etc.

Dans *Monnè, Outrages et défis*, toute l'histoire tourne autour de Djigui Kéïta le roi de Soba qui est par conséquent le personnage principal. Djigui, dans l'œuvre, donne ses sentiments, son point de vue sur telle ou telle situation.

Quand il prend pour la première fois la parole dans l'œuvre c'est pour répondre à l'invitation de Samory Touré afin d'honorer l'alliance et la fidélité qui les lient :

« Moi, Djigui, je ne pouvais pas quitter Soba ! Comment le lui dire autrement ? J'étais une chèvre attachée à un pieu, obligé de brouter dans le lieu où je me trouvais. Comment le lui faire comprendre définitivement ?... »¹.

Les premiers propos de Djigui révèlent l'impasse dans laquelle le plonge l'invitation de Samory Touré. Djigui s'emploie à rechercher la formule la plus douce et la plus adéquate, en la circonstance, pour exprimer son embarras ou plutôt son refus. Toute cette attention dénote de la crainte de Samory Touré dans le Manding. Ce dernier jouit d'une réputation de cruauté sans précédent et d'attributs sanguinaires bien connus. En effet, la crainte que génère sa réputation est due au fait que, traqué par les Français, le royaume de Samory deviendra un royaume errant. Samory a été souvent présenté par les historiens européens comme une machine infernale qui laminait tout sur son passage, anéantissait tout. La chasse à l'homme contre Samory l'avait transformé en un « météore destructeur » pour emprunter l'heureuse expression de l'historien burkinabé Joseph Ki-Zerbo. Samory était réduit à prendre pour subsister et à ruiner pour se défendre. Notons que les hommes de l'Almamy ont souvent commis des excès sur les populations qui ne

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p.p. 32-33.

partageaient pas leur idéologie de lutte et de résistance aux troupes coloniales françaises. N'est-ce pas cette réputation d'incendiaire qui est à l'origine de l'embarras de Djigui dans une tentative de réponse à l'invitation de l'Almamy ?

De même, Djigui prend la parole pour opposer une résistance aux Français quand ces derniers foulent le sol de Soba :

« Dis aux blancs que c'est contre eux, Nazaras, incirconcis, que nous bâtissons ce tata. Annonce que je suis un Kéïta, un authentique totem hippopotame, un musulman, un croyant qui mourra plutôt que de vivre dans l'irréligion. Explique que je suis un allié, un ami, un frère de l'Almamy qui sur tous les fronts les a vaincus [...] »²¹⁰.

À travers cette intervention, Djigui se montre intraitable sur ses bases. Il y est notable sa farouche volonté de défendre ses terres face aux Nazaréens. Ces propos situent le lecteur au cœur de l'hostilité africaine à l'implantation française pendant les conquêtes coloniales.

Djigui Kéïta prend la parole tout au long du récit pour se prononcer sur des événements d'importance tels l'implantation française à Soba après la conquête du kouroufi, ses visites du vendredi au kébi, ses voyages au Sud et à Paris ; et surtout pour justifier son obsession pour le train. Dans le dialogue que Djigui entretient avec le colon blanc, sa position y est claire :

« Pour faire avancer le train, on pouvait compter sur moi, Djigui. Je connaissais mon pays, je savais où récolter le vert quant tout a jauni et séché sous l'harmattan et

²¹⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 35.

saurais l'obtenir quand même, le désert parviendrait à occuper toutes nos plaines »²¹¹.

Cette affirmation témoigne de la détermination de Djigui, narrateur autodiégétique à aider à l'avancée du train parce que l'installation de celui-ci lui profitera. Ce sera son train comme le lui a promis le colon. Il s'observe aussi une volonté d'aider à l'établissement de l'administration coloniale. Dans ce même ordre d'idées, Djigui effectuera des voyages au Sud et en France où son obsession pour le train se découvre à travers ses propos :

« Je voulais tout voir, tout connaître, tout toucher, tout admirer ; mais partout je ne trouvais que des trains. Nous prîmes le train pour en rencontrer d'autres ou nous faire dépasser par d'autres trains. Nous admirâmes les tunnels, les ponts, les palais construits pour le train. À Paris, les trains circulaient sous et sur terre ainsi que dans le ciel »²¹².

Remarquons à travers ces différentes interventions que Djigui-narrateur intervient régulièrement dans le récit. En outre, les propos de Djigui apparaissent comme les « propulseurs » des différents moments forts du récit. C'est la raison pour laquelle chaque fois que Djigui-narrateur intervient, l'intrigue est relancée. Il apparaît donc comme le modérateur/propulseur du récit.

À côté de Djigui, acteur-narrateur, se trouvent d'autres personnages qui, à leur tour prennent la parole pour argumenter certains faits, certains événements ou prendre position pour d'autres réalités. Ce sont notamment : le griot Kindia Mory Diabaté, Fadoua le chef des sicaires, Soumaré l'interprète, le peuple

²¹¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 35.

²¹² *Idem*, p. 103.

ou l'instance incernable. Ces différents personnages sont aussi des narrateurs ; ils sont donc des acteurs-narrateurs, des narrateurs homodiégétiques car faisant partie de l'histoire qu'ils racontent.

C2 - Un narrateur homodiégétique

Le narrateur homodiégétique, tout comme le narrateur autodiégétique, est un personnage qui prend en compte la relation (narration) du récit. Cependant, à la différence du narrateur auto-diégétique, il n'est pas le personnage principal de l'histoire racontée. Le narrateur homodiégétique est donc un personnage secondaire qui prend en compte la relation du récit. Sa présence se note à travers l'emploi des pronoms personnels sujets « je », « nous » ; des pronoms personnels compléments « moi », « me » ; des pronoms et adjectifs possessifs « ma », « notre », « le mien », « le nôtre », « les vôtres », « les miennes », etc.

C'est dans cette optique que le griot Kindia Mory Diabaté prend la parole soit pour magnifier son roi, soit pour traduire les propos du roi. Précédemment griot de Samory Touré et envoyé comme messager à Djigui par le premier, Diabaté est « courtoisé » par Djigui afin qu'il le serve comme laudateur. Dans un feint refus, Diabaté affirme :

« Je ne peux pas : les cordes de ma cora ne vibrent plus ; j'ai oublié la généalogie des grandes familles ; ma voix, elle aussi s'est éteinte. Seuls me restent mes bras, seul me convient le labour. Je suis Diabaté de la grande lignée des griots ; nous retournons à la terre quand les horon (les nobles) et les fama (les princes) cessent d'être des héros »²¹³.

²¹³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 42.

Toute la poésie que l'on découvre dans les propos du griot en dit long sur son talent. Contraint, malgré lui et en dépit de tous les arguments qu'il a pu avancer, de vivre au Bolloda, Diabaté prêta ses services au roi de Soba. Reconnu ainsi comme l'orateur officiel et exclusif du Bolloda, il a pérennisé lors du «boribana» la dynastie des kéïta dans un méta-récit merveilleux et idyllique : « *C'est pendant le «boribana» que j'ai révélé ou, mieux, créé l'histoire officielle de la dynastie des kéïta (...)* »²¹⁴.

À la suite de Mory Diabaté, il y a le personnage de Soumaré qui est l'interprète des colonnes françaises. Soumaré-narrateur du fait de son rôle intermédiaire, prend très souvent la parole :

*« Je suis ton frère de plaisanterie, donc je te connais.
Comme tous les kéïta tu es un fanfaron irréaliste. Je n'ai
pas traduit un traître mot de tes rodomontades »*²¹⁵.

Ces propos tenus à Djigui lors de la conquête de Soba amorçaient déjà le terrible jeu de travestissement des propos des rois nègres par les interprètes et/ou intermédiaires. Ces derniers ont bon gré mal gré épousé la cause coloniale, désormais au côté du Blanc, ils se sont affichés comme le prototype du nègre larbin. Le larbinisme plat qui caractérise cette catégorie de nègre que sont les interprètes et/ou intermédiaires est l'une des clés de la conquête des noirs Africains ; en témoigne la prise de Soba. Par ailleurs, un décideur peut-être prisonnier de son statut et il revient alors à ceux qui connaissent la tragédie de « l'impuissance dans le pouvoir » d'aider à décanter certaines situations. C'est peut-être ce qui explique l'attitude de ces interprètes. C'est ainsi que Djeliba ayant certainement constaté l'incapacité de Soba de venir à bout des colonnes de Faïdherbe, a préféré livrer Soba plutôt que d'exposer ses habitants à la fureur conquérante des Français.

²¹⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 190.

²¹⁵ *Idem*, p. 36.

Le personnage de Fadoua prend de même la parole dans le récit. Fadoua est le chef des sicaires ; redoutable féticheur, il est aussi le porte-canne du roi de Soba, Djigui Kéïta. Fadoua par son atrocité et ses pratiques marquées du sceau du sadisme, laisse entrevoir l'envers et les dessous calamiteux du pouvoir de Djigui Kéïta, du pouvoir nègre. Fadoua est le garant de la mystique du pouvoir que le sang qui coule pour les fétiches magnifie.

Fadoua-narrateur n'est intervenu qu'une seule fois, de façon ample, dans le récit :

*« À mon retour du kébi, moi, Fadoua, je m'étais glissé à pas feutrés entre les courtisans et avais gagné ma place. En silence. Comme dans le passé, quand Djigui était le seul maître et moi, Fadoua, le bras visible et invisible du pouvoir. Quand la complicité entre le pouvoir et le bras était, comme entre le singe et sa queue, entière. Que tout était simple alors !
Arrivait au Bolloda un révolté contre les travaux forcés et leurs lots de malheurs. Le roi l'écoutait, le consolait, lui parlait d'Allah (...). Je revenais, reprenais ma place parmi les courtisans sans que Djigui me posât la moindre question (...) »¹.*

Il faut toutefois noter que Fadoua qui s'était accommodé des visites du vendredi au kébi n'a jamais pu accepter leur cessation. Le texte insinue même que leur fin aurait été la cause de sa mort. Cette mort pourrait être perçue comme l'augure de la fin des pouvoirs nègres qu'illustre l'installation française à Soba. Fadoua a trop tué, les pouvoirs nègres aussi, sa mort projette leur fin.

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 177.

Au-delà de ces personnages précités, en l'occurrence Kindia Mory Diabaté et Fadoua, il y a aussi le peuple ou la mémoire collective qui prend de même la narration en compte. Ce peuple est un témoin oculaire et privilégié des actes de son roi parce qu'il suit son roi à la trace. Le peuple est partout à la fois, il est l'instance narrative incernable qui coordonne les interventions de tous les autres narrateurs. Le peuple est l'élément historique et sociologique dans lequel baigne Djigui Kéïta. C'est sur lui que Djigui règne, il est donc celui qui donne sens au pouvoir des kéïta à Soba. C'est cette dernière raison qui explique certainement que le peuple s'implique dans la narration. Dans ses interventions, il critique, approuve et suggère des idées.

En général, son intervention est remarquable à l'utilisation du pronom personnel « nous » et des pronoms possessifs « nos » et « notre ». Dans l'une de ses interventions, le peuple dénonce l'anti-conformisme de son roi.

« Lui qui était notre roi, il avait régné sans bénir les offrandes et l'aumône qu'en son nom on distribuait aux mendiants. Sans casser aucune des sentences des juges mensongers. Il avait vécu sans rassembler les savants ni les sacrificateurs. Sans prier cinq fois par jour. Sans honorer les mânes des aïeux. Heureusement pour la destinée du Mandingue et la nôtre – qu'Allah en soit loué -, Djigui avait été façonné avec de la bonne argile, une argile bénie. Rapidement il s'était lassé de cette vie frivole indigne du roi d'un pays aimé d'Allah comme le nôtre »²¹⁶.

Il est donc clair après cette intervention dans les premières pages de l'œuvre que le peuple s'affiche comme le baromètre du pouvoir. Il est la conscience critique du pouvoir. Il se prononce sur les faits et gestes de son roi et veille à

²¹⁶ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 15.

l'application rigoureuse et adéquate des règles prescrites à Soba. En plus de toutes ces caractéristiques du peuple, il faut ajouter qu'il émet des réserves ou des nuances à propos des vérités proclamées au Bolloda. C'est l'exemple de son témoignage au sujet des origines mystiques de Djigui et de ses pratiques magico-thérapeutiques :

« Les lépreux, sommeilleux, aveugles et impotents qui, le jour du grand sacrifice, avaient recueilli les crachats de Djigui, les avaient léchés ou s'en était frotté les parties morbides, se levèrent et furent surpris de se voir guéris. Les sicaires, témoins de ces miracles, ont crié les premiers et nous ont commandé de les imiter. Nous avons crié plus fort qu'eux, avons frappé le tam-tam, avons propagé la nouvelle dans tout le Mandingue »²¹⁷.

Il ressort de ces propos une ironie latente qui fonde le lecteur à penser que le peuple met en doute la véracité des propos des sicaires et partant ceux du roi Djigui.

Cependant, ce peuple qui se présente comme «le tamis» des actions du pouvoir se résigne bien souvent car se trouvant dans l'incapacité de pouvoir agir ou trancher. Quand vint par exemple le moment de juger Djigui pour ses actes posés, c'est l'embarras qui l'a emporté sur la décision :

« Que devrait-être le jugement du tout-puissant pour un tel homme ? À y réfléchir, on devenait heureux de rester le minable que nous étions pour ne pas se trouver à la place de Dieu qui forcément doit trancher en toute justice. Car

²¹⁷ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 100-101.

comment condamner Djigui ? Et comment le sauver ? »²¹⁸.

Il découle de cette résignation que le jugement du peuple est empreint de sentiments mitigés et surtout de perplexité ; car pour ceux de Soba, même si le roi a souvent dévié, il n'en demeure pas moins qu'il a : « *trop connu, parlé, s'était trop marié, avait trop procréé, trop dispensé l'aumône, trop tué de sacrifices, guéri trop de désespérés (...)* »²¹⁹.

En dépit de ses déviations, Djigui avait tout de même posé des actes louables. C'est probablement cette ambivalence qui entraîne l'ambiguïté du peuple face à la sentence à prononcer concernant le jugement de Djigui . Il va sans dire que les avis sont partagés ; c'est d'ailleurs ce qui pose le crucial problème de l'unanimité du peuple au sujet de l'inculpation de Djigui.

Différents acteurs de l'histoire ont tour à tour incarné le narrateur autodiégétique et le narrateur homodiégétique qui respectivement prennent la parole pour participer au récit en tant qu'acteurs-narrateurs. Ces narrateurs sont quand même supervisés, au besoin leur narration est régulée par une instance narrative insaisissable dans toutes ses dimensions : il s'agit du narrateur statutaire dont on ignore le visage mais qui, cependant, est le véritable maître de l'organisation du récit.

C3 - Un narrateur hétérodiégétique

Le narrateur hétérodiégétique est une instance narrative n'appartenant pas à l'histoire racontée, à la diégèse. La narration prise en compte par cette

²¹⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 284.

²¹⁹ *Idem*, pp. 283-284.

instance met une distance entre le personnage de la diégèse et le narrateur. Ici, celui qui voit et raconte le récit n'est pas dans l'histoire qu'il raconte. Le récit raconté par un narrateur hétérodiégétique est donc un récit à la troisième personne. Il privilégie la fonction référentielle du langage telle que définie par Roman Jakobson. C'est à juste titre que les pronoms personnels sujets «il/elle», «ils/elles» sont très présents dans ce type de narration. Il en va de même pour les pronoms personnels compléments et pronoms possessifs du type «leur», «le leur», «les leurs», etc.. Dans *Monnè, Outrages et défis*, le récit à la troisième personne incombe au narrateur statutaire. En effet, le narrateur statutaire est celui qui prend la forme de la troisième personne, il se présente comme un éclairage ininterrompu. C'est lui qui coordonne toutes les autres formes de narration dans le récit. C'est en conséquence lui qui ouvre le récit dans *Monnè, Outrages et défis*.

« *Déjà, dans le profond ciel de Soba, les charognards dessinaient des arabesques. Dans les flaques de sang, gorge tranchée, bœufs, moutons, poulets gisaient sur toute l'étendue de l'aire sacrificatoire. Il y a trop de sang et c'était déjà enivrant* »²²⁰.

Le narrateur statutaire ou hétérodiégétique présente ainsi, de façon laconique, l'atmosphère qui prévaut sur l'aire sacrificatoire. Cet état dénote toute son influence sur l'ensemble du récit. Il est un témoin qui suit tous les personnages même dans leurs retranchements les plus intimes :

« *Elle ne pouvait pas se hasarder loin dans la brousse ; les hyènes n'étaient pas encore rentrées dans les cavernes ; elles ricanaient à l'autre bout du village. Egarés Moussokoro a continué à tourner autour des cases* »²²¹.

²²⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 13.

²²¹ *Idem*, p. 135.

Dans ce passage nous constatons l'isolement de Moussokoro. Il ressort de cet exemple que le narrateur hétérodiégétique promène son regard comme l'œil de cyclope²²², il voit tout et commente tout. Sa narration qui régule tout le récit sert de courroie de transmission entre les autres formes de narration. C'est en définitive le narrateur hétérodiégétique qui distribue la parole aux autres narrateurs.

En substance, l'on pourra retenir que le récit dans *Monnè, Outrages et défis* est narré par trois instances narratives qui sont le narrateur autodiégétique, le narrateur homodiégétique et le narrateur hétérodiégétique. Nous sommes donc dans à un récit à narrateurs diversifiés. Cette structure narrative diversifiée ou éclatée semble être témoin du temps externe de l'œuvre. *Monnè, Outrages et défis* paraît en 1990, période au cours de laquelle l'Afrique a hérité des « secousses » de la chute du mur de Berlin. 1990 voit l'éviction des dictateurs les plus irréductibles en Europe, la défaite des communistes au profit de la social-démocratie. C'est la période que les journalistes et les historiens ont appelé le « vent de l'Est » ; toute l'Europe de l'Est renaîtra au profit de ce grand vent. En Roumanie, Nicolae Schowesku et sa femme Illiana sont déchus par le peuple. La Pologne et la Yougoslavie ne sont pas en reste. L'U.R.S.S. est totalement démembrée. La Tchécoslovaquie explose en deux républiques. C'est un bouillonnement collectif. Les répercussions – de cette éruption populaire qui donne naissance à de nouvelles politiques – dans les relations internationales et notamment sur l'Afrique sont importantes. Les partis uniques, les politiques « unicéphales » cèdent la place aux politiques multipartisanes. Les discours politiques se démocratisent ; ils deviennent plurivoques. C'est ce bouleversement que semble refléter l'éclatement de la structure narrative dans *Monnè, Outrages et Défis*. La publication de *Monnè, Outrages et Défis*, si elle n'est pas antérieure à l'avènement du multipartisme, elle lui est au moins concomitante. C'est pourquoi le roman a pu le traduire dans son organisation narrative. Ainsi, a-t-on un discours qui prend toutes les formes. La structure de l'œuvre mimerait l'atmosphère politique de certains pays africains à

²²² Cyclopes : Géants qui n'ont qu'un seul œil au milieu du front. Cf. Mythologie grecque et romaine.

partir de 1990. Il y a dans ces pays une polyphonie du discours politique. *Monnè, Outrages et Défis* calque pour ainsi dire la structure socio-politique des pays africains de l'ère multipartisane. Cet aspect de la société est corroboré par la pluralité de narrateurs qui construisent son récit. L'Histoire sociale influence ainsi la fiction à travers sa structure narrative.

D - ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ OU L'EMBRASEMENT TRIBAL EN AFRIQUE DE L'OUEST

Le roman présente le visage d'une Afrique déchiquetée par les guerres tribales. Le récit des pérégrinations de Birahima, l'enfant-soldat, entraîne le locuteur et son narrataire dans des espaces dynamités tant au niveau de la forme qu'au niveau du fond. Le Liberia et la Sierra Leone sont en proie à des guerres inter-ethniques et inter-claniques ; c'est l'obus qui y fait la loi, la bombe redresse les torts et le sabre égorgeur fait la justice. Au niveau de la forme, ce sont des espaces de décombres, des espaces sinistrés. Dans le fond, ils sont des espaces qui n'offrent pas de modèles donc qui ne peuvent assurer une relève positive. C'est la mort des valeurs. La conjugaison de ces deux aspects fait de ces espaces précipités, des espaces anéantis. Il importe pour l'intérêt de ce point de se demander comment la structure narrative du roman est en adéquation avec la substance diégétique, en d'autres termes, comment l'implosion tribale du Liberia et de la Sierra Leone transparaittent-elles dans le système narratif du roman ? Cette question amène à étudier respectivement le narrateur autodiégétique et les différents niveaux narratifs qui instruiront sur le fait.

D1 - Un narrateur autodiégétique

Conformément à la définition du personnage autodiégétique déjà proposée, Birahima est l'instance autodiégétique. En effet, le récit dont il est l'énonciateur est un récit auto-centré. C'est pour cela que le pronom personnel «je» y est beaucoup utilisé. Il s'y développe par conséquent la fonction émotive du langage telle qu'élaborée par R. Jackson. Le récit dans *Allah n'est pas obligé* débute ainsi :

« Je décide le titre définitif et complet de mon blablabla est Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas. Voilà. Je commence à conter mes salades.

Et d'abord... et un... M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. Non ! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. C'é comme ça. Même si on est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain ; si on parle mal le français, on dit on parle p'tit nègre, on est p'tit nègre quand même. Ça, c'est la loi du français de tous les jours qui veut ça.

... Et deux... Mon école n'est pas arrivée très loin ; [...]

... Et trois... suis insolent, incorrect comme barbe d'un bouc et parle comme un salopard. [...]

... Et quatre... Je veux bien m'excuser de vous parler vis-à-vis comme ça. [...]

... Et cinq... Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, un français passable, pour ne pas mélanger les pédales dans les gros mots, je possède quatre dictionnaires. [...]

Maintenant, après m'être présenté, je vais vraiment, vraiment conter ma vie de merde de damné.

Asseyez-vous et écoutez-moi. Et écrivez tout et tout. Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses.

Faforo (sexe de mon papa) ! »¹.

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 9-13.

Dans ce premier passage, Birahima décline son identité, il se présente à son auditoire et définit les objectifs de son discours. Ces phrases qui font office de scène d'exposition préparent l'auditoire à capter les propos de l'intervenant, l'orateur qu'est Birahima. Ce passage est donc un sommaire au développement du récit et préfiguratif du monopole de la parole qu'à Birahima. Cette entrée dans la diégèse imprime les marques du narrateur autodiégétique à l'histoire. Il y est notable les pronoms personnels sujets « je » et « j' » la forme élidée de « je » ; des pronoms possessifs « mon », « mes », « ma » et des pronoms personnels compléments « m' » forme élidée et cumulative de « me ». Tous ces pronoms sont caractéristiques de la première personne du singulier, c'est-à-dire le « je » qui raconte une histoire. Il en ressort que c'est un « moi » qui se raconte *a priori*. Mais à y voir plus près, c'est plutôt un moi externe, un orateur du monde physique, se situant dans la sphère extradiégétique qui raconte un moi présent dans le texte, dans la fiction discursive. La diégèse est après observation l'histoire d'un moi narrée par un autre moi. C'est un moi qui raconte un autre moi ; cela fait penser automatiquement à l'autobiographie fictive. *Allah n'est pas obligé*, répond à cette norme de récit. Il faut retenir que Birahima – âgé de 10 à 12 ans – a quitté l'école, a abandonné ses études et est devenu par conséquent un enfant de la rue. À en croire ses propos, déjà orphelin de père, sa mère décède et c'est sa tante Mahan résidant au Liberia qui devra assurer son éducation. Il part ainsi à la recherche de cette dernière accompagné par le marabout Tiécoura, alias Yacouba, qui lui vantait les mérites des enfants-soldats dans le Liberia en guerre. Fort de ces échos donnés par le marabout, Birahima décide de devenir un enfant-soldat et de ne parler que le langage de la Kalachnikov (du kalach comme il aime l'appeler) avant même de rentrer au Liberia. Commence alors une nouvelle aventure pour Birahima. Selon ses propos, ayant foulé le sol libérien, Yacouba et lui tombent dans une embuscade tendue par les enfants-soldats qui sont sous les ordres de « papa le bon » représentant du N. P. F. L. de Charles Taylor à Zorzor. C'est *manu militari* que Birahima et Yacouba sont conduits à Zorzor. À la mort de "papa le bon", Birahima ayant appris par son ami "tête brûlée" que les conditions de vie chez les ULIMO,

une autre faction, sont meilleures, ils feront partie d'un détachement qui se désolidariserait du N. P. F. L. pour rejoindre Sanniquellie. Sanniquellie est une grande agglomération aurifère et le bastion de l'ULIMO la faction loyaliste. Sous les ordres du général Onika Barkley Doe, général de l'ULIMO, ils conquièrent Niangbo où la tante Mahan, de Birahima, était supposée vivre. Après l'annexion de Niangbo, Birahima est informé que sa tante s'est enfuie vers le sud ; pour comble de malheur, leur base de Sanniquellie est envahie par le N. P. F. L.. Ils partent donc sur les traces de sa tante Mahan. C'est à ce moment qu'ils tombent sur la faction de Prince Johnson. Enrôlé dans le corps des *small-soldiers* de Prince Johnson, Birahima combattra tour à tour le N. P. F. L., l'ULIMO et l'Institution religieuse de la Mère Supérieure Sainte Marie Béatrice. Après un combat acharné qui opposa les trois factions, Birahima et Yacouba se retrouvent dans un village suite à l'intervention brutale de l'ECOMOG qui entend arrêter les hostilités. Dans ce village, ils apprennent que la tante Mahan est allée chez son frère en Sierra Leone. Ils décident donc de l'y rejoindre. S'ouvre alors un nouveau chapitre pour l'enfant-soldat et son acolyte. Une fois en Sierra Leone, ils sont capturés par les "combattants de la liberté" du RUF de Foday Sanko – un rebelle qui refuse tout pour parler de paix parce qu'il a la main mise sur les mines diamantifères et aurifères de la Sierra Leone -, Birahima intègre les corps des enfants-soldats du RUF. Arrivé au pouvoir, le président Ahmad Tejan Kaba sollicite et obtient la protection d'une caste de chasseurs – les kamajors – dont l'intrépidité et la force mystique ne sont un secret pour personne en Sierra Leone. La guerre civile sierra leonaise opposera le RUF aux kamajors. C'est lors d'une descente nocturne des kamajors que Birahima et Yacouba sont capturés et fait prisonniers. Les kamajors, pour des raisons éthiques, n'utilisaient pas les enfants-soldats à leur service dans la guerre, Birahima ne pourra cependant pas s'exprimer. Mais l'enlèvement de la Sierra Leone dans la guerre lui donnera à nouveau un travail puisqu'il est enrôlé par Johny Koroma dans la bande des « Sourougou ». Lors de l'une de leur patrouille, ils rencontrent Sékou qui leur apprend que tous les Malinké sont rassemblés dans l'enclave libérienne de El Hadji Koroma pour leur éviter le

massacre collectif. Ainsi, Birahima et Yacouba quittent-ils la bande de « Sourougou » et la Sierra Leone pour regagner à nouveau le Liberia où ils comptent retrouver la tante Mahan. Au camp de Worosso dirigé par El Hadji Koroma, ils apprennent que la tante Mahan est décédée des suites d'une fièvre. Ils regagnent la Côte-d'Ivoire à la fin de leur pérégrination. Tel que présenté, le récit de Birahima peut être consigné dans un schéma fléché qui permettra d'avoir une vue générale sur ses déplacements et de repérer la structuration logique de son parcours (Cf. annexe XI).

Remarquons que Birahima parcourt des axes principaux et trois macroespaces dans lesquels il traverse des microespaces et même y séjourne. Notons que son voyage se fait en aller et retour comme s'il devait s'imprégner des réalités des espaces de guerres, espaces dynamités, espaces chaotiques pour en rendre compte. Sa position de narrateur autodiégétique imprime un substrat de vérité ou plutôt de véracité à ses propos d'autant plus qu'il raconte ce qu'il a vécu. Son parcours simplifié est tout aussi intéressant à ce niveau (Cf. annexe XII). Les principaux axes qu'il parcourt sont les axes Abidjan-Monrovia et Monrovia-Freetown. Il effectue ce parcours en aller et retour comme un facteur, il établit une liaison entre les principales étapes de son déplacement.

L'auteur avait-il besoin de mettre nécessairement Birahima en scène pour légitimer ses dires ? Peut-être ! La structure autodiégétique de la narration dans la perspective de ce que Oswald Ducrot appelle la « pragmatio-sémantique » révèle le faire et l'être du personnage-narrateur. Elle présente donc le personnage tant à l'œuvre, à l'action qu'à la tribune d'expression. Ses propos sont crédibles d'autant qu'ils sont le témoignage d'un vécu. Le choix de cette forme de narration est donc fondé puisqu'il établit un pont nécessaire entre l'Histoire externe de l'œuvre ayant présidé à son édification et l'histoire interne de l'œuvre qui est le commentaire de l'Histoire externe. Le narrateur autodiégétique par ce jeu du miroir transpose l'Histoire en fiction, son récit est la preuve de son vécu. Quelle est

forêts insondables du Liberia, afin que cette dernière à prenne en compte son éducation.

Une fois au Liberia, les conditions d'existence vont le contraindre à se décider. C'est la phase de résolution ou force équilibrante. En effet, Birahima pour assurer sa survie et chercher avec quiétude et assurance sa tante Mahan, va s'engager dans le corps des enfants-soldats. Cet engagement qui a le double aspect de paraclet et de protection contre les agresseurs est doublé de la souscription au statut de tueur, de hors-la-loi, de pilleur et de violeur.

Il apparaît clairement que le chemin parcouru, de la complication à la résolution opère une réelle transformation sur le personnage de Birahima. De sa position d'enfant défavorisé de la rue, il est devenu un intrépide, hargneux, téméraire et sanguinaire enfant-soldat dont la cruauté est proportionnelle à la menace de mort qui plane sur lui et certainement inversement proportionnel à ce qu'il aurait pu devenir s'il avait emprunté une autre voie ou si le sort lui avait été positif.

La cinquième et dernière étape est l'état final qui présente un enfant-soldat désabusé par la mort de sa tante Mahan et par la baisse des tensions dans les pays charcutés par les guerres civiles. Ce qui motive son retour à son point de départ. Il en ressort que l'application du schéma quinaire au personnage-acteur, au narrateur autodiégétique, établit la logique d'action du personnage sous-tendue par la logique fonctionnelle de son discours. Il va sans dire que le discours du narrateur autodiégétique met en avant la notion de l'ethos dont émane l'acceptabilité de son discours ou le refus de ce dernier. Il s'agit de tout le mécanisme qu'il déploie pour dire son récit tant au niveau du ton, du style qu'au niveau de sa rhétorique. La notion d'ethos n'est pas abordée ici dans l'acception aristotélicienne du terme, c'est-à-dire comme l'image de soi que l'orateur construit dans son discours pour

contribuer à l'efficacité de son dire. Mais elle est conçue comme le présente et l'appréhende Oswald Ducrot.

Ruth Amossy, dans une étude diachronique de la notion d'ethos a pu mentionner les différentes acceptions de la notion depuis Aristote jusqu'à Dominique Mingueneau ; incluant le point de vue de Oswald Ducrot :

« Pour lui (Ducrot), il importe de ne pas confondre les instances intradiscursives avec l'être empirique qui se situe en dehors du langage, c'est-à-dire le sujet parlant réel. Ce faisant, il faut différencier à l'intérieur du discours le locuteur (L) de l'énonciateur (E) qui est à la source des positions exprimées dans le discours et en assume la responsabilité. Ducrot remet ainsi en cause l'unicité du sujet parlant, divisé en être empirique, locuteur et énonciateur. Qui plus est, il distingue en ce qui concerne le locuteur, « L », ou fiction discursive , et « λ », ou l'être du monde, celui dont on parle (« je » comme sujet de l'énonciation et « je » comme sujet de l'énoncé). Or analyser « L » dans le discours, ce n'est pas tant examiner ce qu'il dit de lui-même, qu'étudier l'apparence que lui confèrent les modalités de sa parole »¹.

Cette conception des faits révèle la notion d'ethos que l'on perçoit comme l'apanage essentiel du narrateur autodiégétique puisqu'il est d'abord un « moi » qui exprime un autre « moi », mais il est surtout l'énonciateur qui tient à persuader son auditoire par tous les moyens ; ce sont ces critères qui construisent chez Ducrot la notion d'ethos. Ruth Amossy en rend compte :

¹ Ruth Amossy, *L'Argumentation dans le discours*, Paris : Nathan, 2000, p. 65.

« *L'ethos est rattaché à L, le locuteur en tant que tel : c'est en tant qu'il est à la source de l'énonciation qu'il se voit affublé de certains caractères qui, par contrecoup, rendent cette énonciation acceptable ou rebutante* »¹.

Ainsi, Birahima donne-t-il des caractères de sa personne dans son récit qui permettent de l'appréhender. Par delà lui, le lecteur se trouve face à l'Histoire des guerres tribales et des enfants-soldats que le Liberia, la Sierra Leone, la Somalie, le Rwanda, le Burundi, l'Angola, Djibouti, etc. ont développé malgré eux et qui continuent de hanter l'Afrique. Birahima étale l'être profond des enfants-soldats devenu malheureusement l'une des attractions morbides des guerres. Le narrateur autodiégétique qu'il est, à travers son ethos peint le macabre de la guerre qui génère tout le pathétique qui lui est propre et prévient par ricochet toutes les velléités d'embrasement tribal. Se situant au confluent de l'Histoire et du roman, sa narration est une reprise sinon une caricature des guerres tribales en Afrique ; sa structure profonde et son dessein projeté sont un réquisitoire contre la guerre et un plaidoyer pour la paix.

D2 - Les niveaux narratifs

Le récit dans *Allah n'est pas obligé* a une structure générale de « chaîne » où chaque micro-récit représente un maillon certes autonome, mais qui ne prend son importance que par rapport à la jonction aux autres maillons. C'est pourquoi chaque micro-récit infère la structuration, la compartimentation de l'histoire en des portions narratives indépendantes les unes des autres mais dont l'ensemble assure l'unité sémantique du texte. L'intérêt du lecteur porte ici surtout sur les micro-récits que l'auteur dénomme « Oraisons funèbres ». Ces récits enchâssés relatent la vie d'enfant-soldat choisi un ordre affectif dans le grand

¹ Oswald Ducrot cité par Ruth Amossy, *Op., Cit.*, p. 65.

groupe des enfants-combattants. Chacune des oraisons funèbres expose certes la vie du défunt mais relate en arrière plan les randonnées picaresques de Birahima ; car elles se disent à chaque station de son parcours erratique. Le narrateur dira dans le récit premier de *Allah n'est pas obligé* six oraisons funèbres en l'honneur de ses compagnons de guerre. La première histoire enchâssée est celle de Sarah :

« *Le père de Sarah s'appelait Bouaké ; il était marin. Il voyageait et voyageait, ne faisait que ça et on se demande comment il a pu avoir le temps de fabriquer Sarah dans le ventre de sa mère. [...] Voilà Sarah que nous avons laissée aux fourmis magnans et aux vautours. (...). Elles allaient en faire un festin somptueux. Gnamokodé (bâtardise) !* »¹.

Ce récit rend compte des conditions dans lesquelles Sarah s'est retrouvée dans le corps des enfants-soldats. Fille d'un marin toujours absent et d'une mère commerçante au marché de Monrovia, Sarah fut confiée à une cousine de son père –porté disparu – à la mort de sa mère fauchée par une balle perdue lors d'une fusillade nourrie dans la capitale libérienne. Madame Kokui est celle qui prend en charge l'éducation de Sarah. La situation financière de sa famille d'accueil laissant à désirer, Sarah est obligée de vendre des bananes pour survivre. Mais la sévérité de Madame Kokui l'amènera à quitter la maison pour gagner la rue où elle sera enrôlée dans le corps des enfants-soldats. Cette porte ouverte à tous les dangers lui a été inspirée par tous les sévices corporels et psychologiques qu'elle a subis : viol, violence... Elle avait donc une revanche à prendre sur la vie et les enfants-soldats lui en offraient l'opportunité, d'où son engagement.

La seconde histoire enchâssée est celle de Kik. Le narrateur en parle comme suit :

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 94-96.

« Dans le village de Kik, la guerre tribale est arrivée vers dix heures du matin. Les enfants étaient à l'école et les parents à la maison. Kik était à l'école et ses parents à la maison. Dès les premières rafales, les enfants gagnèrent la forêt. Kik gagna la forêt [...]. Kik regagna la concession familiale et trouva son père égorgé, son frère égorgé, sa mère et sa sœur violées et les têtes fracassées. Tous ses parents proches et éloignés morts. Et quand on n'a plus personne sur terre, ni père ni mère ni frère ni sœur, et qu'on est petit, un petit mignon dans un pays foutu et barbare où tout le monde s'égorge, que fait-on ? Bien sûr on devient un enfant-soldat, un small-soldier, un child-soldier pour manger et pour égorger aussi à son tour ; il n'y a que ça qui reste. [...] J'en ai marre ; je m'arrête ici pour aujourd'hui. Qu'on aille se faire foutre ! (...) »¹.

Le narrateur expose avec réalisme les raisons qui ont amené Kik à être un enfant-soldat et un compagnon de Birahima. La perte de tous ses parents et l'envie de survivre ont contraint Kik à s'engager dans l'armée des enfants-soldats. Tout comme Sarah et Kik, Sékou Ouédraogo qualifié le « terrible » et Sosso la « panthère » se sont eux aussi engagés dans l'armée des enfants-soldats. Le premier pour avoir quitté l'école et n'ayant plus rien à faire et le second pour avoir, comme Kik, perdu tous ses parents. Le narrateur leur accorde une importance d'autant qu'il dit leur oraison funèbre :

¹ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 100-101.

« (...) *Je pleurais pour leurs mères. Je pleurais pour tout ce qu'ils n'ont pas vécu. Parmi les corps, j'ai reconnu Sékou le terrible.*

Lui, Sékou Ouédraogo, le terrible, c'est l'écolage qui l'a eu, l'a jeté dans la gueule du caïman, dans les enfants-soldats...

À côté de Sékou, il y avait le corps de Sosso la panthère. (...) Et le père envoya à la maman une marmite et la mère commença à saigner. Sosso en pleurs se saisit d'un couteau de cuisine et piqua son père qui hurla comme une hyène et mourut.

Il ne resta plus à Sosso le parricide (...) qu'à rejoindre les enfants-soldats.

Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a pas de rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfants-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah. (...) »¹.

Cette dernière phrase qui revient comme un rythme dans le texte justifie aisément l'engagement des enfants dans le corps des combattants.

La cinquième histoire enchâssée est le récit consacré à Jean Bazon alias Johnny la foudre. En substance elle indique qu'à l'issue d'un imbroglio entre la maîtresse d'école et l'élève Jean Bazon, le dernier a été sauvagement battu par la première. Non satisfaite, la maîtresse mande un autre élève plus grand de régler son compte à Jean Bazon qui a dû se défendre avec une pierre en blessant mortellement son bourreau. Jean Bazon n'ayant plus de solution car recherché par la police, s'engage dans le corps des enfants-soldats. Le narrateur écrit :

¹ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Seuil : Paris, 2000, pp. 121-124-125.

« Parmi les morts, il y avait le corps de Johnny la foudre. Sans blague ! Sans blague ! Lui Johnny la foudre, c'est le gnoussou-gnoussou de la maîtresse qui l'a perdu, l'a amené aux soldats-enfants. [...] Le corps de Johnny la foudre était là couché, [...], mort comme ça... »²²³.

L'armée des soldats-enfants est un refuge pour Bazon car il préfère être du côté du mal qu'avoir à faire à lui. Son engagement est un gage de sécurité, de quiétude. Ce qui est un paradoxe dans la mesure où la probabilité de mourir en tant qu'enfant-soldat est au plus égale sinon inférieure à la probabilité de survivre. La sécurité qui l'anime est seulement un état d'esprit parce que pratiquement c'est l'insécurité qui régit la vie de l'enfant-soldat d'autant qu'il brave à chaque instant le danger, il le défie et s'y confronte.

La sixième histoire enchâssée est celle de Siponni la vipère. Voilà ce qu'en dit substantiellement le narrateur :

« Les enfants-soldats passèrent à leur mission habituelle, l'espionnage. Au cours d'une mission d'espionnage, les chasseurs tuèrent trois enfants-soldats. Parmi les enfants-soldats morts, il y avait Siponni la vipère. [...]. Lui, Siponni, c'est l'école buissonnière qui l'a perdu. [...] Dans la prison des enfants, Siponni tomba sur Jacques. Jacques avait entendu parler des enfants-soldats du Liberia et de Sierra Leone et il ne rêvait que d'être un enfant-soldat. Il communiqua son enthousiasme à Siponni. (...). Ils décidèrent tous les deux d'aller au Liberia, aux enfants-soldats. (...) »²²⁴.

²²³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 192-194.

²²⁴ *Idem*, pp. 213-215.

Siponni ayant été emprisonné pour avoir volé l'argent de son employeur libanais qui l'exploitait sans relâche, il se trouve une porte de sortie à travers son enrôlement dans le corps des enfants-soldats qui s'impose à lui comme la liberté.

Il ressort de l'observation générale des histoires enchâssées que le narrateur se sert de l'histoire de ses compagnons pour donner les raisons qui motivent l'engagement des enfants dans le corps des enfants-soldats, il légitime de ce fait leur acte. Les histoires enchâssées sont donc des arguments, des justificatifs. Les oraisons funèbres sont par conséquent la technique narrative qu'utilise le narrateur autodiégétique pour apporter des preuves à sa vie erratique que lui impose son statut d'enfant-soldat. Il les utilise aussi pour dévoiler ses émotions et pour porter un jugement sur les personnages concernés. Les oraisons funèbres développent donc la fonction testimoniale²²⁵ telle que la conçoit Vincent Jouve. Sur le plan de la structure, l'histoire de Birahima qui représente le récit (1) est entrecoupée des oraisons funèbres qui sont les micro-récits représentant les récits (2). Le lecteur est en présence d'une structure entrecoupée ou hachée. La compartimentation de la structure générale semble être calquée sur la fragmentation ethnique du substrat socio-culturel des pays en guerre. L'autonomie recherchée de chaque compartiment est le désir ou la volonté avérée de chaque ethnie de vouloir s'exprimer ou de vouloir faire la loi au dépens des autres.

Au Liberia par exemple, les Krahns et les Gyos se feront une guerre sans merci à travers leurs chefs respectifs qui sont pour les premiers Samuel Doe et Thomas Quionkpa pour les seconds. En Sierra Leone les Mendé, les Timba et les Temné s'entretuent pour le triomphe de leurs différents représentants Milton Margai, Siaka Stevens et Foday Sankoh. Putsch après putsch, ils ont reconstitué l'histoire déjà trop sombre de ce pays que des querelles intestines gangrènent.

²²⁵ Vincent Jouve, *Op. Cit.*, p. 27.

La structure narrative reflète donc l'Histoire de ces deux pays rasés et consumés dans la fureur du tribalisme.

Au total, *Allah n'est pas obligé* fait état, par la voix de son narrateur autodiégétique, de l'embrassement tribal de l'Afrique occidentale tant au niveau du fond qu'au niveau de la structure de la narration. Il s'établit par conséquent une double connexion entre l'Histoire et le roman : une connexion sémantique et une connexion morpho-fonctionnelle.

TROISIÈME PARTIE

PHAGOCYTOSE ET ESTHÉTISATION
DE L'HISTOIRE

L'essentiel du travail étant de démontrer en quoi Ahmadou Kourouma exprime l'identité malinké à travers l'esthétisation ou l'exploitation fictionnelle de l'Histoire, il est impérieux de savoir comment s'opère cette esthétisation de l'Histoire et en quoi transparaît l'identité malinké dans l'entreprise romanesque de l'auteur. L'esthétisation ou l'exploitation fictionnelle de l'Histoire se remarque et s'exprime par la recherche de formes nouvelles, c'est-à-dire par la désagrégation ou l'amélioration des formes de référence déjà existantes. Quelle est cependant la limite entre la désagrégation et l'amélioration de ce que la théorie de la Gestalt²²⁶ appelle la « bonne forme » ? Pour répondre à cette question, il faudrait au préalable montrer que Kourouma écrit l'Histoire ou du moins montrer qu'il s'en inspire en prouvant – qu'au-delà de la thématique qu'il lui emprunte – il écrit ses romans dans la perspective historique, c'est-à-dire qu'il réunit les conditions nécessaires à l'élaboration d'un texte historique telles que les conçoit Paul Veyne dans *Comment on écrit l'histoire*. Pour ce dernier :

« Disons qu'on peut distinguer trois moments dans le travail historique : la lecture des documents, la critique et la rétrodiction. 1) Je peux entreprendre un travail sur l'histoire de la Chine sans être sinologue : si les sources sont traduites, je peux les lire et les comprendre aussi bien qu'un autre et, à la simple lecture de ces sources, la « synthèse » des événements se fera aussitôt dans mon esprit, comme lorsque j'ouvre mon quotidien habituel. 2)

²²⁶ La théorie de la Gestalt est une théorie générale qui offre le cadre pour différentes connaissances psychologiques et leur emploi. L'être humain y est compris comme un système ouvert ; l'homme interagit activement avec son environnement. Elle va développer le gestaltisme, http://www.enabling.org/ia/gestalt/gerhards/gta_fr.html.

Appelée aussi « psychologie de la forme » (*gestalt*), cette théorie de la perception a pour objet la forme, au sens d'« organisation des éléments constitutifs d'un stimulus entraînant sa perception comme une globalité structurée ».

Ce courant est né en Allemagne en 1891 lorsque C. Ehrenfels et E. Husserl ont défini, chacun de leur côté, « les qualités de forme », et « les moments figuraux d'unité ». Pour illustrer la qualité de forme, Ehrenfels donne l'exemple de la mélodie, forme que l'on reconnaît, même si elle est transposée dans un autre ton, parce que l'organisation des notes entre elles n'a pas changé.

En réaction contre les thèses élémentaristes et associationnistes, la psychologie de la forme affirme la prééminence de la totalité sur les éléments qui la composent. Elle prône aussi le caractère actif et déformant de la perception, sachant que pour elle, la totalité est plus que la somme des parties, http://fr.encyclopedia.yahoo.com/articles/sy/Sy_1252_p0.html.

Mais il me faudra apprendre, de la critique, si les inscriptions sur écailles de tortue sont authentiques et si les œuvres mises sous le nom de Confucius sont bien de lui ; il me faudra aussi – et c'est la partie délicate de la critique – apprendre à distinguer, dans les textes chinois, les propositions qui sont à prendre au pied de la lettre de celles qui sont métaphoriques, conventionnelles ou issues d'illusions que la société chinoise se faisait sur elle-même. 3) Les événements étant toujours connus par tekmeria partiels et indirects, il y aura beaucoup de lacunes que je boucherai en faisant de la rétrodiction ; tel empereur a abdiqué pour se retirer sur une montagne, dans un ermitage taoïste mais pourquoi l'a-t-il fait ? Est-ce la manière chinoise de dire qu'il a été enfermé dans un couvent par quelque maire du palais ? Ou bien arrivait-il vraiment qu'à la fin de sa vie un lettré, fût-il empereur, désignerait la retraite pour préparer son âme à la philosophie, comme à Rome ? Seule la rétrodiction, fondée sur une « mise en série » de cas semblables et sur la probabilité des différentes causes, me permettra de répondre. La synthèse consiste en réalité à boucher les trous de la compréhension immédiate. Il en résulte que la distinction entre grande histoire et « disciplines auxiliaires » est trompeuse »²²⁷.

Dans le procédé d'écriture de l'Histoire proposé par Paul Veyne, il est utile de distinguer les trois étapes capitales qui constituent les strates du protocole expérimental de l'écriture historique. Il s'agit de la lecture des documents, de la

²²⁷ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris : Seuil, 1971, p. 24.

critique et de la rétrodiction. Pour Paul Veyne, tout texte respectant ces trois critères est éligible au rang de texte historique.

Ainsi apparaît-il superfétatoire d'opérer une différenciation rigide entre textes historiques majeurs et « disciplines auxiliaires ». Il est tout de même important de noter que le roman se distingue bien du texte d'Histoire par des procédés qui lui sont propres d'autant qu'il parle comme le dit John Searle « le discours de la fiction »²²⁸ ; quoique le romancier suive à la lettre la structure historicisante telle que proposée par Paul Veyne. L'exemple de Kourouma est édifiant.

Il a été démontré dans les deux premières parties du travail et comme il le sera dans la troisième que l'auteur utilise la démarche d'écriture plus haut mentionnée tout en cassant cette procédure dans sa structure profonde. Son roman est par conséquent devenu une mauvaise ou une fausse réduplication de l'Histoire. De façon pratique, l'auteur/créateur a converti le genre historique ou tout simplement les textes d'Histoire en roman. Il a même converti le genre historique en des genres canoniques connus et étudiés en littérature. Il y a dans ses romans un recoupage entre le conte, l'épopée, la poésie et le théâtre. Son roman est donc un « fourre-tout », un genre sans visage ou un genre à multiples visages, un genre protéiforme et polymorphe. Il parle même de « donsomana »²²⁹ et transcrit de fait la littérature orale africaine. Le genre historique ainsi fragmenté ne répond plus à un schéma précis et s'en trouve modifié. L'auteur entame alors un processus d'expression identitaire qui se note à la reproduction formelle de la littérature orale. Cette conversion du genre historique a même entraîné le bouleversement des schémas canoniques des récits ; à travers la rupture de ces structures canoniques,

²²⁸ John R. Searle, *Sens et expression*, Chap. 3 : « Le statut logique du discours de la fiction », Paris : Editions de Minuit, 1982, pp. 101-119.

²²⁹ Dosomana ou donsomana : « constitue l'un des genres majeurs de la littérature orale bamanan-maninka. Ces longs poèmes initiatiques, emprunts de merveilleux, consacrés à l'histoire des héros chasseurs, sont chantés par le donsonjeli et joués sur le donsonkòni au cours des cérémonies des donsontòn, « associations de chasseurs », confréries religieuses unissant des chasseurs de toutes ethnies, de toutes origines sociales, qui ont joué un grand rôle dans l'histoire de la société bamanan-maninka », in : introduction de Annick Thoyer *Récits épiques des chasseurs bamanan du Mali*, Paris : l'Harmattan, 1995, p. 11.

l'auteur invente de nouvelles formes. Il rompt avec la « bonne forme » pour créer de nouvelles formes. Il esthétise et fictionnalise l'Histoire.

Dans la première partie du travail, en usant d'intertexte au sens de Gérard Gengembre²³⁰, c'est-à-dire comme le dépassement de la notion de source et comme le rapport de filiation entre les œuvres, Kourouma a édifié la structure de la résistance à travers Djigui Kéïta et Samory Touré. Dans la seconde partie, il a été édifié une structure de la dictature à travers Koyaga, Tiékoroni, Nkountigui Fondio, Bossouma, l'homme au totem léopard et l'homme au totem chacal. Il a ainsi fait évoluer des personnages fictifs avec des caractères de personnes historiquement identifiables. L'auteur a de même mis sur pied une structure de la figure de l'horreur développant ainsi la technique de la tératologie tant au niveau formel et structurel – système narratif éclaté – qu'au niveau discursif ; sémiotique des odeurs : le fétide, la pourriture, l'exécration.

Par ailleurs, la mise en scène figurative qui vise à transformer le fait historique en élément de fiction romanesque est aussi une dimension de l'esthétisation de l'Histoire qui sera étudiée dans cette partie. L'auteur, cette fois, insère les items culturels dans son discours ; exprime par le fait même l'identité de la collectivité dont les traits de la culture transparaissent dans son écriture. De même, il désagrège l'Histoire en la travestissant et en créant un lien d'intertextualité entre le discours romanesque et le discours historique. Son discours romanesque phagocyte l'Histoire à la faveur de cette intertextualité.

²³⁰ Gérard Gengembre, *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris : Seuil-Mémo, 1996.

CHAPITRE I : DES FAITS HISTORIQUES TRAVESTIS

Dans son acte d'écriture, Ahmadou Kourouma accapare l'Histoire au moyen de différentes techniques pour en proposer sa lecture personnelle. L'Histoire se trouve pour ainsi dire phagocytée non pas au sens biologique strict du terme qui stipulerait sa capture, sa destruction et sa digestion d'où sa désagrégation totale. La phagocytose de l'Histoire devra plutôt se saisir dans son acceptation symbolique et littéraire qui infère son exploitation par la fiction, c'est-à-dire son intégration et son utilisation à des fins esthétiques et idéologiques dans le roman. Les narrateurs des œuvres de Kourouma ne s'étendront pas sur tous les éléments de la période historique qu'ils racontent ou sur tous les détails des faits historiques qu'ils relatent. L'auteur sélectionne par conséquent les informations historiques. Il va donc dissimuler soit consciemment soit inconsciemment certains faits à la diégèse de ses romans d'une part et d'autre part, il va les « maquiller ». La dissimulation des faits historiques à la diégèse se fera selon deux perspectives qui sont le travestissement des faits historiques et le déplacement idéologique ou spatial de ces informations historiques. Dans ce chapitre I, il sera analysé le travestissement de l'Histoire que Gérard Genette²³¹ subordonne au régime satirique dans la relation d'hypertextualité qu'il établit entre l'hypotexte historique et l'hypertexte romanesque. Les faits historiques travestis sont les événements de l'Histoire isolés par l'auteur et qui ont fait l'objet de transformation dans leur déroulement dans le roman. Le lecteur averti qui se trouve en aval, puisqu'il est consommateur de l'œuvre du romancier, ce dernier qui est en amont puisque producteur, s'aperçoit de ce travail de travestissement opéré sur l'Histoire dans la mesure où tous deux, romanciers et lecteurs, partagent ce que Tzvetan Todorov²³² appelle le même « contexte paradigmatique », c'est-à-dire le savoir, les acquis ou les pré-requis partagés par les deux locuteurs (auteur et lecteur) ; ici il est question

²³¹ Gérard Genette, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris : Seuil, 1982.

²³² Tzvetan Todorov, *Les genres du discours*, Paris : Seuil, 1978.

de la société de littérature et par extension du grand contexte historique auquel ils appartiennent.

S'il est vrai que toute l'œuvre est travestissement, il n'en demeure pas moins que des événements spécifiques se prêtent davantage à cette perspective d'écriture. Dans le corpus on a retenu la cérémonie du « Dèguè » au Kébi, la défaite d'Hitler à la seconde guerre mondiale, la révolte des Séry et les événements d'octobre 1958 en Côte-d'Ivoire.

A - LA CÉRÉMONIE DU DÈGUÈ AU KÉBI

Dans *Monnè, Outrages et Défis*, après la capitulation de Djigui face aux Français, le griot/interprète traduisait ceci au roi :

« Vous, Djigui, vous ne serez pas détrôné. Il vous est seulement demandé de monter au camp le vendredi prochain après la grande prière, boire le dèguè de la soumission et promettre que vous renouvellez chaque vendredi après la grande prière, le serment d'allégeance des Keïta à la France par une visite au capitaine commandant le Kébi »²³³.

Il ressort de ces propos que la cérémonie du dèguè se pratique au Kébi, quartier général des Blancs vainqueurs de l'armée de Djigui Kéïta et de Soba. Cet état de fait suppose sans ambiguïté que les Occidentaux pratiquent un rite exclusivement africain. Il révèle par la même occasion la transculturalité sous-jacente à l'adaptation de la cérémonie de consommation du dèguè aux réalités occidentales transposées et implantées sur le mont Kouroufi où a été édifié le Kébi.

Outre la transculturalité lisible à la pratique de la cérémonie du dèguè au Kébi, l'auteur exprime la culture dont émane le rite de la consommation du dèguè. Il affirme par ricochet l'identité même de sa collectivité culturelle d'autant plus que la cérémonie du dèguè est un pan important de la culture malinké en période de guerre. Mentionnons que le dèguè est une bouillie obtenue à partir du délaïement de la poudre de mil dans du lait caillé selon un procédé très précis. La cérémonie du dèguè est quant à elle un rite – purement et exclusivement malinké – pratiqué dans le but de sceller les liens des vassaux aux suzerains. Il implique un serment d'allégeance des premiers aux seconds, c'est-à-dire des vaincus aux

²³³ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, pp. 45-46.

vainqueurs. C'est à juste titre que Samory Touré avait invité Djigui Kéïta à la consommation du dèguè afin que le dernier lui fasse allégeance et lui soit soumis pour unifier le front de guerre contre les colonnes de Faidherbe et bâtir un puissant empire mandingue ; ce à quoi Djigui se refusa. D'où la dislocation des résistances à la base qui a entraîné la conquête du Manding. La vassalisation de Djigui à Samory aurait subordonné Soba au Ouassoulou, mais elle aurait peut-être tenu les Français en échec.

À l'opposé de la cérémonie du dèguè, mais dans une optique comparative, il importe de noter que les colons, après l'annexion d'un territoire donné, font signer un traité d'amitié et de protectorat avec tous ses corollaires aux vaincus, avec à la base des privilèges pour la Métropole victorieuse.

Au regard de cette démonstration, il y a à la fois une délocalisation et une réadaptation de la cérémonie du dèguè. Ce qui infère une double interprétation à sa célébration au Kébi. Elle est d'abord appréhendée au sens littéral et littéraire, ensuite au sens idéologique. Globalement, ce processus de travestissement transforme les traités occidentaux en la cérémonie malinké de consommation du dèguè. Il y aurait donc une adaptation des occidentaux aux commodités africaines, adaptation des colons aux réalités de Soba. Ce qui pourrait s'interpréter comme la transcription ou la traduction en des manières africaines de la chute, de la soumission de Djigui aux Français. Djigui, illettré et analphabète, aurait probablement rejeté un traité de protectorat dont il ignorait toutes les clauses, prétextant ne pas reconnaître l'autorité d'un « futile papier ». Ainsi, la cérémonie du dèguè le place-t-il dans un espace qu'il maîtrise mieux. Il est face à une réalité concrète au contraire d'un traité de protectorat qui serait virtuel et lointain car très différent des réalités du roi Djigui. En allant célébrer la cérémonie du dèguè au Kébi, Djigui saisissait mieux la portée de son acte.

En substance, l'image qui s'y prête est celle d'une personne à qui l'on traduit un discours dans la langue ou dans le langage qu'il maîtrise afin de lui permettre de saisir le sens du discours traduit et de mesurer l'ampleur du message.

B - LA DÉFAITE D'HITLER DANS *MONNÈ, OUTRAGES ET DÉFIS*

Ahmadou Kourouma, par l'entremise du narrateur dans *Monnè, Outrages et Défis* raconte la fin de la seconde guerre mondiale en s'appuyant sur la fin d'Hitler. Cette vision réductrice de la fin de la guerre qui amène le lecteur à se focaliser sur le personnage romanesque d'Hitler et partant sur son répondant historique est la conséquence de l'esthétique du romancier qui vise à ne choisir qu'un seul élément comme nœud du récit. Ici, la défaite allemande est assimilée à la défaite hitlérienne. Cette lecture métonymique montre le règne sans précédent d'Adolf Hitler qui a consacré la propagande et le fascisme. Tout comme l'Histoire de l'Italie dans une période des relations internationales se réduisait à Mussolini, l'Histoire de l'Allemagne nazie de 1933 se confondait avec celle de son chancelier devenu « Führer », Adolf Hitler. La mise en avant d'Hitler est la manifestation de l'anthropomorphisation du pouvoir, de la singularisation de l'homme du pouvoir, de la déification du pouvoir et de celui qui est investi de son autorité. En un mot, le romancier fait, comme dans l'Histoire, de son personnage le « moteur », le théoricien et le praticien de l'idéologie de l'Allemagne nazie. Le gros plan sur Hitler est la caractéristique majeure de la démarche mimétique de l'auteur vis-à-vis de l'Histoire qui accorde une place de choix à Hitler dans les horreurs perpétrées contre l'humanité et comme instigateur du génocide juif et de l'antisémitisme (par exemple). L'auteur a voulu, une fin merveilleuse et fantastique dans son roman. La représentation caricaturale qu'il en fait est à la mesure de la terreur vécue par les populations du monde engagé dans ce qu'il a été convenu d'appeler la boucherie humaine ou la dérive de l'humanité. Ahmadou Kourouma présente la fin de la seconde guerre mondiale dans une atmosphère mêlée de surnaturel et de mysticisme :

« Les sacrifices étaient exaucés, les ensorcellements réussis : comme l'avait prévu le devin, au moment de l'attaque, Hitler drogué dormait – personne ne réussit à

*le réveiller – tous les maréchaux de l'Empire allemand
avaient abandonné leurs postes de combat et se
délassaient en Prusse dans les bras de leurs
maîtresses »²³⁴.*

Ce passage est révélateur de l'effort de création de l'auteur en même temps qu'il met en relief la rétrodiction qui y a cours. En effet, face à ce qu'on pourrait appeler le vide historique au sujet de la mort d'Hitler puisque les récits historiques ne relatent pas clairement la disparition du « Führer », Kourouma explique que sous l'effet des ensorcellements, Hitler ne réussit plus à sortir du profond sommeil qui l'avait emporté. Tout le travail de travestissement réside ici dans la coloration africaine animiste, occulte et mystique que le narrateur donne à la défaite hitlérienne. Cet état de fait qui met en exergue des pratiques religieuses surnaturelles des Malinkés viserait d'abord à exprimer la culture malinké et partant un pan de son identité. Cette expression identitaire pourrait ensuite s'appréhender comme la sublimation de l'effort de guerre africain de participation aux guerres mondiales.

Globalement, les textes d'Histoire racontent à propos de la mort d'Hitler – dont ils donnent peu de détails ou qu'ils occultent volontairement – et de la fin de la seconde guerre mondiale que le 6 juin 1944, des troupes permettent le débarquement des Alliés en Normandie, suivi le 15 août d'une opération amphibie en Provence. Après des combats acharnés, la route de Paris est ouverte : la capitale est libérée le 26 août et la plus grande partie de la France à la fin de l'année 1944. La dernière offensive Allemande dans les Ardennes échoue après des succès initiaux en décembre. L'Allemagne est alors envahie par l'Ouest comme par l'Est où l'armée Rouge porte le coup de grâce à la Wehrmacht (l'armée allemande).

²³⁴ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 216.

Dans la terrible bataille de Berlin prise d'assaut du 15 avril au 5 mai, Hitler²³⁵ se suicide. Face à l'impossibilité de déterminer clairement les conditions de la disparition du Führer, les historiens épousent souvent et globalement la thèse du suicide devant l'insatisfaction de leur détracteur dans le rétablissement de la vérité historique. Le gouvernement Doenit qui lui succède capitule le 7 mai 1945. Ce sera la porte ouverte sur Postdam où les criminels de guerre seront jugés et l'Allemagne nazie mise à la barre.

C'est le maquillage de cette réalité historique qui met à nu le travail de travestissement de l'auteur. Kourouma intègre un univers africain au vécu européen et fait converger la culture africaine avec la réalité occidentale de la guerre. C'est certainement pour montrer qu'autant l'Europe a souffert des guerres, autant l'Afrique en a souffert par son investissement au plan humain et matériel dans une guerre qui ne la concernait pas directement.

²³⁵ Adolf Hitler (1889-1945) : Homme politique allemand, caporal durant la guerre de 1914-1918. Il devint en 1912 chef du parti national socialiste allemand des travailleurs, doté d'une formation paramilitaire. Après le putsch manqué de Munich en 1923, il passa neuf mois en prison, y dicta à R. Hesse des fragments qui devinrent Mein Kampf « mon combat », exposé des théories du nazisme qu'il mit en application après 1933 : suprématie de la race aryenne, extermination des juifs, nécessité de « l'espace vital » pour le peuple allemand dont le « destin » serait de dominer l'Europe. Il accède à la chancellerie en janvier 1933. Il est plébiscité en 1934 et reconnu Führer de l'État allemand. Il déclencha la seconde guerre mondiale et se suicida le 30 avril 1945.

C - LA RÉVOLTE DES SERY ET LES ÉVÉNEMENTS D'OCTOBRE 1958 EN CÔTE-D'IVOIRE

La relation de la « Révolte des Sery » par Sery, l'un des personnages de *Les soleils des indépendances* – à Fama Doumbouya au cours de son voyage pour Togobala – apparaît comme un résumé de ce qu'il a été convenu d'appeler « l'affaire Daho-Togolaise » ou « l'affaire de la LOCI » dans l'Histoire de la Côte-d'Ivoire. En effet, en octobre 1958, les membres de la LOCI (Ligue des Originaires de la Côte-d'Ivoire) engagent des représailles contre les communautés dahoméenne et togolaise qui, quoique fondées en logique, ne se justifiaient pas si l'on en croit les commentaires de certains historiens. Témoin de l'Histoire, Kourouma donne la parole à son personnage pour relever justement les emboîtements logiques de ce conflit – qui a pesé lourd dans l'Histoire de la Côte-d'Ivoire – et auquel Marcel Amondji et Samba Diarra ont accordé un témoignage dans l'optique historique. Sery s'explique avec la complicité du narrateur hétérodiégétique :

« « Connaissez-vous les causes des malheurs et des guerres en Afrique ? Non ! Eh bien ! C'est très simple, c'est parce que les Africains ne restaient pas chez eux », expliqua Sery. Lui, il n'avait jamais quitté la Côte des Ébènes pour aller s'installer dans un autre pays et prendre le travail des originaires, alors que les autres venaient chez lui. Avec les colonisateurs français, avaient débarqué des Dahoméens et les Sénégalais qui savaient lire et écrire et étaient des citoyens français ou des catholiques ; des nègres plus malins, plus civilisés, plus travailleurs que les originaires du pays, les membres de la tribu de Sery. « Les colonisateurs toubabs leur confièrent tous les postes, leur attribuèrent tout l'argent, et avec cet argent les Dahoméens couchèrent nos filles, marièrent les plus

belles, s'approprièrent nos meilleures terres, habitèrent les plus hautes maisons ; ils égorgèrent nos enfants en offrande à leurs fétiches, sans que la justice française intervienne, parce qu'ils étaient les juges et les avocats. Quand il y avait un nouvel emploi, on faisait venir un Dahoméen de son pays et quand il y avait un licencié, un chômeur, c'était toujours un originaire du pays. C'était comme ça : les Toubabs en haut, après les Dahoméens et les Sénégalais, et nous autres, au-dessous des pieds, des riens », démontra Sery en superposant les mains. Aussi, dès que sonna l'indépendance les Sery se levèrent, assaillirent et pourchassèrent les Dahoméens. « Nous leur arrachâmes d'abord nos femmes, assommâmes leurs enfants, violâmes leurs sœurs devant eux, avant de piller leurs biens, d'incendier leurs maisons. Puis nous les pourchassâmes jusqu'à la mer. Nous voulions les noyer afin de les revoir après rejetés par les vagues, les ventres ballonnés et méconnaissables comme des poissons dynamités. Par chance pour eux les troupes françaises s'interposèrent, les parquèrent dans le port et en interdirent l'entrée par des chars. Et les Dahoméens embarquèrent. Après les Dahoméens et avec l'indépendance, le pays était vraiment bien, il y avait du travail et des maisons pour tous. Alors nos étudiants et intellectuels nous ont dit de chasser les Français ; ça aurait apporté beaucoup plus de maisons, d'argent et de marchandises. Mais c'était difficile, il y avait les troupes françaises, et puis ce n'était pas bien, parce que sans les Français il n'y a pas de travail et nous ne voulions plus chômer ». C'était les raisons pour lesquelles les Sery

avaient refusé. Mais maintenant les choses commençaient à se gâter encore. Parce que d'autres Africains n'étaient pas restés chez eux, parce que venaient toujours en Côte des Ébènes les Nagos du Sud, les Bambaras et Malinkés échappés du socialisme, les Mossis du Nord, les Haoussas de l'Est »²³⁶.

Dans le jeu de question/réponse auquel se livre le narrateur hétérodiégétique et le personnage de Sery – dans ce long passage –, l'auteur identifie les causes des conflits en Afrique et décrit leurs manifestations. L'on y perçoit clairement que la révolte des Sery a été motivée par le flux intense et immaîtrisé de l'immigration des étrangers en Côte des Ébènes. Ce mouvement de déplacement continu a eu pour corollaire un lot de frustrations qui se résumait essentiellement à la spoliation des habitants de la Côte des Ébènes de leurs postes de travail – d'ailleurs à juste titre – puisqu'en Côte des Ébènes le taux d'alphabétisation et de scolarisation était très bas. L'intensification de l'immigration en Côte des Ébènes a donné l'impression aux Sery d'être envahis d'autant plus qu'ils n'arrivaient pas, tout comme nombre de leurs compatriotes, à intégrer la production au sens marxiste du terme. L'auteur a confié dans une intervention qu'il ne prônait pas l'exclusion et la xénophobie, encore moins une autarcie économique, ce qui serait une chimère avec l'internationalisation de tous les secteurs d'activité ; mais qu'il retraçait et témoignait une période de l'Histoire d'un peuple qui semble aujourd'hui souffrir de la perméabilité et de la porosité de ses frontières. Il constate la souffrance d'un peuple qui s'est trop tôt ouvert aux autres car piégé par sa propre Histoire. C'est un regard ambigu qu'il jette sur l'Histoire ; s'il n'incrimine pas les immigrés portant les masques d'assaillants et d'envahisseurs, il ne condamne ni ne justifie les représailles qu'ils ont subies. Il se contente de rappeler l'Histoire, c'est d'ailleurs pour cette raison que ce passage apparaît comme la version romanesque, version fortement historicisée et quasiment

²³⁶ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Paris : Seuil, 1970, pp. 86-87.

dénudée de fiction, version métaphorique de l'Histoire, de « l'affaire Daho-Togolaise » de 1958 en Côte-d'Ivoire.

Des indices clés éveillent la curiosité du lecteur en même temps qu'ils voilent et dévoilent l'Histoire qui dirait-on a un arrière goût amer. En effet, elle rappelle l'un des plus importants conflits dirigés contre des populations ciblées identifiées par leurs origines. Ce conflit aurait pu prendre les allures d'une extermination dans la vague des passions et des rancœurs.

L'interaction entre l'Histoire et le roman perceptible dans l'hypertextualité qui les lie sous la plume de Kourouma viserait à exorciser d'abord l'auteur puis le lecteur fût-il acteur ou concerné. En effet, tout le pathos qui sous-tend le discours romanesque a une valeur cathartique puisqu'il vise à rétablir la mémoire de l'Histoire si ce n'est la « juste mémoire », tout de même une mémoire de l'Histoire. Ainsi, les Sery sont-ils un connotateur de mimésis à double valeur assertive. « Sery » est d'abord un condensé ethno-culturel puis un procédé inductif. En effet, le nom Sery est un nom ivoirien du groupe ethnique Bété que les préjugés inter-ethniques en Côte-d'Ivoire caractérisent comme un peuple fougueux et luxurieux. Cette identification fortement dépréciative liée aux préjugés a une charge culturelle qui rattache le Bété à la danse et à la chanson. Cependant, l'esprit de solidarité qu'on ne saurait leur nier est leur apanage quelle qu'aurait pu être la nature de l'observateur. Qu'il plaise ou pas, le Bété est le symbole de l'opposition, de la juste revendication et même de la révolte. L'Histoire de la Côte-d'Ivoire pullule d'exemples même très récents sur lesquels bon nombre d'Ivoiriens sont d'accord.

Par ailleurs, « Sery » est dans le cadre de la reprise fictionnelle de « l'affaire Daho-Togolaise » un substantif inductif quand Samba Diarra désigne les instigateurs de la révolte de la LOCI :

« [...] Ce jeune homme est Christian Groghuet. En créant donc la LOCI avec son ami Paul Pépé, un autre xénophobe, Christian Groghuet veut montrer que les hommes politiques, les ministres et le P.D.C.I ont sacrifié les intérêts des petits Ivoiriens et qu'en conséquence ils se sont disqualifiés »²³⁷.

Quoiqu'il désigne les dirigeants de la LOCI qui sont Christian Groghuet et Paul Pépé, deux jeunes bété, Samba Diarra ne semble pas prendre fait et cause pour la lutte menée par la LOCI. Puisqu'il insinue que les intentions de la lutte de la LOCI sont guidées par la xénophobie. Moins prudent pour une démarche historique, son discours semble trahir ses convictions. Car même si en théorie il n'est pas partie prenante à la légitimité de la lutte de la LOCI, il s'y oppose au moins dans son principe eu égard à la déconvenue inhérente au passage précité. Même si les leaders de la LOCI furent des frères d'ethnie, le mouvement d'exaspération dont la manifestation fit des Togolais et Béninois victimes, que ce ressentiment là était co-partagé par la majorité des Ivoiriens que la présence de ces frères africains spoliaient économiquement. Et ni Samba Diarra, ni aucun autre ne pourra jamais convaincre personne que cette attaque regrettable contre ces frères ne fut exécutée que par des Bété, dans un quartier de Treichville dont le cosmopolitisme est de tradition. Cependant, il constate après Marcel Amondji – qui voulant justifier la cause de la lutte de la LOCI remarque que :

« Un élément central de cette politique était la volonté d'écartier les Ivoiriens du marché du travail en y injectant massivement de forts contingents d'immigrés, en particulier des Dahoméens et des Togolais qui, n'ayant pas de racines dans le pays, ne représentaient pas un risque potentiel de réédition des mouvements de 1949-

²³⁷ Samba Diarra, *Op. Cit.*, p. 55.

1950. Toujours dans le même but on avait ouvert très largement les portes de la Côte-d'Ivoire aux Français qui affluaient des autres parties de l'Empire à la suite des événements d'Indochine et d'Afrique du Nord »²³⁸ –

Samba Diarra pense que cette ouverture de la Côte-d'Ivoire était justifiée. Il note que :

« Deux raisons principales expliquent cette situation. D'abord le niveau de scolarisation est moins élevé en Côte-d'Ivoire que dans ces deux pays, aux activités économiques à l'inverse plus faibles. A l'époque, la scolarisation est si poussée au Dahomey (actuel Bénin) que ce pays est considéré comme le quartier latin de l'A.O.F.. Ainsi, il fournit le plus fort contingent dans les écoles, la fonction publique et le secteur privé de la fédération. La Côte-d'Ivoire, avec un faible taux de scolarisation et une économie en pleine expansion, représente par conséquent le pays idéal de migration pour les Daho-Togolais. Aussi, plus que les Guinéens, les Sénégalais, les Soudanais (Maliens) ou les Voltaïques (Burkinabé), ces Daho-Togolais sont-ils prépondérants dans les différents secteurs d'activité ivoiriens. De plus, ils s'astreignent à une entraide et une solidarité communautaires qui les obligent à faire recruter préférentiellement, partout où ils sont présents, leurs compatriotes en quête d'emploi »²³⁹.

²³⁸ Marcel Amondji, *Op. Cit.*, p. 174.

²³⁹ Samba Diarra, *Op. Cit.*, p. 55.

En partant de ce point de vue, il ressort que même si Samba Diarra ne soutient pas la lutte de la LOCI, il la justifie tout de même.

Pour Marcel Amondji, la révolte de la LOCI répond à un souci de ce qu'on a appelé « l'ivoirisation des cadres », c'est-à-dire l'insertion des Ivoiriens dans tous les secteurs d'activité. Car comme il le souligne dans les statuts de la LOCI dont il relève ici l'article 2, la LOCI serait née en réaction à une mauvaise politique de l'emploi en Côte-d'Ivoire et à toute l'incompréhension qui sous-tendait les relations entre le gouvernement et le peuple :

« Lutter contre le chômage des originaires de la Côte-d'Ivoire ; développer l'esprit de solidarité et de fraternité entre les divers groupes ethniques du territoire ; créer des cours de formation professionnelle »²⁴⁰.

Il est donc fondé que la LOCI, fidèle à ses idéaux, ait entrepris des représailles contre les Dahomais dont Samba Diarra tire les conséquences :

« C'est ce sentiment que la LOCI exploite en déclarant la guerre à ces expatriés. Dans la nuit du 24 octobre 1958, la chasse aux Dahomais transforme le quartier de Treichville en un champ de bataille. Elle durera jusqu'au 26 octobre. Le nombre de victimes est estimé à 20 000. Celles-ci sont rassemblées au port d'Abidjan, dans des conditions déplorables, avant d'être renvoyées dans leurs pays, abandonnant tout »²⁴¹.

²⁴⁰ Marcel Amondji, *Op. Cit.*, p. 173.

²⁴¹ Samba Diarra, *Op. Cit.*, p. 55.

Ce triste bilan qui est la conséquence des foudres des rancœurs vengeresses de la LOCI – soucieuse de rétablir la justice après maintes frustrations – contre les Dahomais, apparaît comme un dérapage de l'Histoire auquel les différents témoignages tentent de donner une articulation logique. Ces différentes positions qui établissent un emboîtement logique entre les faits est la preuve que l'Histoire a des creux et des vides que les romanciers se chargent bien souvent de combler. Il y a dans le cas de reprise fonctionnelle de « l'affaire Dahomais » une parfaite concordance entre l'Histoire et la fiction romanesque.

Le romancier, au-delà d'une simple transposition des faits, fait un commentaire de l'Histoire. Il établit, à défaut de les justifier, des liens logiques entre les paliers de « l'affaire Dahomais » et ouvre l'Histoire à une plus grande lisibilité.

En définitive, le travestissement de l'Histoire par Kourouma répond à un souci de déformer l'Histoire pour la fondre dans le moule de la fiction soumise au feu ardent de la création et de l'imagination. L'Histoire, par des corrélations établies entre certains faits eu égard à leurs similitudes, qu'elles soient formelles ou idéologiques, devient dans les romans de Kourouma une sorte de rhabillage constant des mêmes faits qui, si l'on préfère, se présentent indifféremment sous les formes les plus diverses. L'auteur s'attache à imprégner les faits historiques de certains points de sa coutume et même de son quotidien. Le travestissement de l'Histoire permet non seulement au romancier d'éprouver son inspiration mais aussi au lecteur de constater comment l'Histoire s'exprime à travers le roman. L'esthétisation de l'Histoire réside dans cette défiguration ou ce déguisement opéré par le romancier. Tant au niveau de la forme qu'au niveau du fond, l'esthétisation de l'Histoire – qui répond quelques fois à un autre discours tenu sur la même réalité que présente l'Histoire ; ce qui suppose que les faits ne sont plus ce qu'ils étaient – est une altération du texte, du fait ou de la réalité originel(le). L'Histoire s'altère à travers l'insertion d'items culturels comme le « Dèguè » dans la

cérémonie du Dèguè qui a remplacé au Kébi les traités de protectorat. L'auteur affirme ainsi sa culture et son identité à travers le travestissement de l'Histoire. De même dans l'adhésion des Alliés au mysticisme africain et probablement malinké à travers la défaite hitlérienne à la seconde guerre mondiale, le romancier développe toujours un pan de sa culture. En donnant sa version romanesque de « l'affaire Daho-Togolais » d'octobre 1958 en Côte-d'Ivoire par le truchement de la révolte des Sery, Kourouma fait de son récit un épisode de l'Histoire de la Côte-d'Ivoire.

L'auteur réadapte l'Histoire au cadre d'expression de la culture bété dans la mesure où le seul nom « Sery » est un condensé culturel et identitaire.

Conformément à tout ce qui précède, il ressort que le travestissement de l'Histoire est un canal d'expression identitaire.

CHAPITRE II : DES PHÉNOMÈNES DE TRANSPOSITION

Le second volet de la dissimulation des faits historiques est la transposition de l'information historique dans le roman.

Cette perspective est un pan de l'hypertextualité telle que définie par G. Genette. En effet, pour Genette, la transposition ou ce qu'il convient d'appeler aussi forgerie relève tour à tour de la transformation et de l'imitation. On est donc en présence, avec le phénomène de transposition, d'un procédé qu'on pourrait appeler « transformation imitative » ou « imitation transformationnelle » ; dans la mesure où le phénomène de transposition est perçu comme étant le procédé de transfert d'une réalité historique en lieu et place d'une autre dans le récit. L'on pourrait même parler d'interversion. Ce transfert revêt un double aspect ; il peut être de type syntaxique et morphologique ou de type symbolique et idéologique. Il apparaît cependant très clairement que le phénomène de transposition est soutenu par une assimilation symbolique que l'auteur ferait de la réalité historique évoquée ou sous-jacente. Le phénomène de transposition est donc perçu comme étant un changement de classe générique opéré de l'Histoire à la fiction. Certains morceaux choisis du corpus doivent leur existence à une transposition de certains faits de l'Histoire à la fiction romanesque. Il s'agit entre autres de De Gaulle, l'occultiste africain, du Kebbi des royaumes Haoussa au Kébi du Kouroufi, de KélétiGUI du royaume de Samory aux KélétiGUIs fils de Gbon Coulibaly et de Djigui Kéïta, de la transposition du tata, du boribana de Samory à Djigui et du rapport entre Soumangourou Kanté et Fricassa Santos.

A - DE GAULLE, L'OCCULTISTE AFRICAIN

La représentation fabuleuse et fantastique que le romancier fait de la victoire des Alliés sur les Allemands en 1945 induit que De Gaulle et les Alliés sont des adeptes des pratiques occultes africaines. Même s'il est vrai que l'occultisme n'est pas propre à l'Afrique et au Malinké, il est tout aussi vrai que le sang sacrificiel des bêtes et parfois même des hommes donnés en offrandes et qui coule sur l'autel sacrificatoire est l'apanage des rites fétichistes du paganisme africain en général et du fétichisme malinké en particulier. Le sang dans ces confréries fétichistes est le liquide vital qui ouvre les portes du monde des morts et des esprits parallèle au monde des vivants. C'est ce sang qui fonde la mystique de tout pouvoir occulte ; il n'est donc pas futile de parler de pacte de sang dans les milieux ésotériques rompus aux secrets et aux mystères des pratiques occultes. Kourouma établit par la représentation caricaturale qu'il fait de la fin de la guerre une relation paradigmatique entre Djigui Kéïta, Koyaga, Tiékoroni, N'kountigui Fondio, l'homme au totem léopard et le Général De Gaulle au sujet de leurs croyances. Ils seraient tous des occultistes.

La représentation pleine d'humour que le narrateur fait de la victoire des Alliés met un point d'honneur à rattacher leur victoire aux sacrifices tués et non pas aux prouesses technologiques réalisées dans le domaine de l'armement ; quoique la seconde guerre mondiale ait connu l'amélioration des techniques de combat mais surtout celle des armements à grande portée destructive. Le narrateur explique que la victoire française résulte du fait que :

« Les quatre alliés s'en allèrent consulter le plus grand devin de l'univers qui leur dévoila les secrets de guerre du maître de Berlin, ses totems, ses faiblesses et leur recommanda des ensorcellements qu'ils pratiquèrent, des sacrifices qu'ils égorgèrent. Après les libations et les

sacrifices, De Gaulle descendit à l'extrémité des Négrities à Brazzaville (...). Les sacrifices étaient exaucés, les ensorcellements réussis : comme l'avait prévu le devin au moment de l'attaque, Hitler drogué dormait (...) »²⁴².

L'auteur opère ainsi une transposition, un transfert de cultures quand il colle les pratiques fétichistes et paganistes relevant du surnaturel et de l'irrationnel propres à Djigui Kéïta, Koyaga ou Tiékoroni, donc propres aux Africains, à De Gaulle, aux Nazaréens français et à leurs Alliés chrétiens qui croient aux sciences exactes et rationalistes. L'opposition entre les deux groupes de personnages est à établir dans le complexe occultisme/christianisme.

La transculturalité lisible dans la représentation de De Gaulle est un intertexte qui renvoie le lecteur à la symbiose qu'a faite la France métropolitaine avec ses colonies durant les guerres mondiales de 1914-1918 et de 1939-1945.

²⁴² Ahmadou *Op. Cit.*, p. 216.

B - DU KEBBI DES ROYAUMES HAOUSSA AU KÉBI DU KOUROUFI

Dans *Monnè, Outrages et Défis*, après la capitulation de Djigui Kéïta, les colons français ont édifié leur quartier général, le kebi, au sommet du Kouroufi – la colline truffée de sortilèges –. Il est important et intéressant de savoir que les récits historiques ont déjà, dans leurs sujets fait état de l'existence d'un kebbi, mais un kebbi faisant partie des royaumes Haoussa.

Joseph Ki-Zerbo l'a si bien montré dans son *Histoire de l'Afrique noire*²⁴³. Avant toute tentative d'identification, notons que le lexème kébi [kebi] ou kobi [kobi] est un lexème bambara ou malinké dont la prononciation varie en fonction du microespace où l'on se trouve dans le Manding pris comme macrospace ; et il désigne un arbre fruitier. Kebi ou Kobi serait un arbre dont les fruits serviraient à fabriquer de l'huile et du savon. L'huile issue du fruit est très amère et le savon qui provient de son amende est prisée dans le Manding pour ses vertus thérapeutiques et protectrices contre les sortilèges et les maléfices.

Le savon-kébi guérit notamment les infections de la peau, les éruptions cutanées et protège dans le même temps contre toutes les formes de sortilèges. C'est probablement pour ces derniers effets que l'auteur à baptisé le quartier général : Kébi. En effet, les colons en s'installant sur le Kouroufi – symbole de l'invulnérabilité de Soba et de la toute puissance du royaume parce qu'il était parsemé de sortilèges -, ont anéanti les effets des sortilèges du Kouroufi. Ainsi, les colons ont-ils établi leur hégémonie sur les habitants de Soba et sur leur croyance. Djigui lui-même soutenait que ceux qui les ont vaincus ont un Dieu plus fort que le leur.

Au-delà de ce premier aspect, il se définit aussi une autre implication idéologique dans le rapprochement que l'on fait entre le Kébi colonial et le Kebbi

²⁴³ Joseph Ki-Zerbo, *Op. Cit.*

des royaumes Haoussa. En effet, au XII^{ème} siècle, autour des voies commerciales qui reliaient Tripoli à l'Égypte, puis celles qui reliaient le Niger à la haute vallée du Nil, se sont constituées des cités-états. Elles ont été l'œuvre de Abou Yezid et de ses six fils. Sept cités-états ont vu le jour sous leur bannière. Ce sont : Kano, Daoura, Gabir, Katsina, Zaria, Biram et Rano. Plus tard, d'autres cités taxées d'être moins authentiques parce que de souche bâtarde et fondée peut-être par des fugitifs retirés au Sud et à l'Ouest furent intégrées dans le monde Haoussa. Ce sont : Kororofa, Ilorn, Nouyé, Zamfara et Kebbi. En 1515, le Kebbi et son chef Kanta²⁴⁴ ayant repoussé la colonie de représailles envoyées contre eux par l'Askia²⁴⁵, firent basculer en leur faveur le pouvoir en pays Haoussa. C'est ainsi que s'est établi l'hégémonie du Kebbi sur toutes les cités-états.

Le triomphe du kébi colonial identifié au triomphe du Kebbi haoussa dans l'Histoire est un phénomène de transposition mis en relief dans la création de l'auteur.

Au-delà des conformités phonétique et phonologique Kebbi/Kébi = [Kebi] = /Kebi/, il faudra surtout mentionner la portée symbolique de leur rapprochement. Car autant le Kébi du Kouroufi est qualifié de pouvoir bâtard et impur puisqu'il est édifié par des Nazaréens chrétiens et incirconcis, autant le Kebbi haoussa est traité de bâtard et de souches fugitives. En substance, le phénomène de transposition dans le couple Kebbi/kébi est la révélation des nouveaux pouvoirs qui bien souvent sont suspectés d'être d'origines douteuses et contestées (c'est le triomphe des pouvoirs méprisés et probablement sous-estimés).

²⁴⁴ Kanta : Roi du Kebbi dont le nom deviendra un titre dynastique. En 1554, Kanta conquiert successivement Katsina, Kano, Goabir, Zaria, une partie du Noupé et Asben. Au cours d'une de ses répressions contre les cités rebelles, Kanta fut mortellement atteint par une flèche dont il mourut.

²⁴⁵ Askia : Dynastie Songhay qui régna dans la boucle du Niger (avec le titre d'Askia qu'elle adopta). Elle fut fondée en 1492 par l'Askia Mohamed qui se fit propagateur de l'Islam. Son dernier représentant l'Askia Issak II, fut vaincu en 1591 à Toudibi par le sultan du Maroc Ahmad Al-Mansur.

C - DU KÉLÉTIGUI DU ROYAUME DE SAMORY AUX KÉLÉTIGUIS FILS DE GBON COULIBALY ET DE DJIGUI

Ahamadou Kourouma présente dans *Monnè, Outrages et Défis* un Kéléti²⁴⁶gui fils de Djigui Kéïta. C'est ce Kéléti²⁴⁶gui pro-RDA qui est arrêté et incarcéré avec ses collaborateurs dans les prisons du sud. Il est par ses prises de position – en faveur des indépendances, de la libération de Soba et de la restauration du pouvoir des Kéïta – l'ennemi de son frère Bema qui a adhéré aux idéaux progressistes et qui est très proche de l'administration coloniale. Il est même un collaborateur. Face au Kéléti²⁴⁶gui que présente Kourouma dans son roman, se trouve le Kéléti²⁴⁶gui du royaume de Samory et ensuite le Kéléti²⁴⁶gui fils de Gbon Coulibaly. Par cette relation d'intertextualité que crée l'auteur, un double enjeu se lit. Il s'agit d'abord de la restitution de la mémoire de l'Histoire à travers la transdisciplinarité qui lie le genre historique au genre romanesque. Ensuite il est possible de desceller un « discours de la culture » au sens où l'entend Gérard Lézou, c'est-à-dire que le texte romanesque à travers certains indices fait ressortir la culture de l'auteur selon que ce dernier écrive sur sa propre culture ou que le roman exprime ou fait parler une culture donnée, selon que l'auteur pratique une écriture extravertie. Gérard Lézou distingue « discours de la culture » et « discours sur la culture ». Le second volet de l'enjeu de la représentation de Kéléti²⁴⁶gui relève aussi de la transculturalité sous-jacente aux liens entre le roman de Kourouma et ses sources. Ainsi, bien au-delà de la simple hypertextualité notable dans le rapport entre le roman et l'Histoire chez Kourouma, le champ culturel et identitaire fortement pétri de la mémoire collective et même individuelle créent-ils une interaction entre la représentation de Kéléti²⁴⁶gui chez Kourouma et celle qu'en fait l'Histoire. Eu égard à ce qui précède, la représentation de Kéléti²⁴⁶gui par Kourouma est le fait d'une double transposition historique. Il est utile de savoir que le nom Kéléti²⁴⁶gui est un lexème plein et motivé qui renvoie dans sa traduction littérale au

²⁴⁶ Kéléti²⁴⁶gui : Lexème malinké ou bambara signifiant « chef de guerre », « rebelle » ou « maquisard » selon les circonstances de l'engagement des luttes. Il peut ou non milité pour une bonne cause.

« chef de guerre ». C'est dans cette optique que l'organisation territoriale du second empire de Samory accordera une place de choix au KélétiGUI. La forte stratification de l'empire va hiérarchiser les relations entre ses différents compartiments. Ainsi, le mandarinat qui sous-tend l'organisation de l'empire samorien spécifiera le rôle de tous les dignitaires et de tous les clans. Fort de cette classification sociale et clanique, le KélétiGUI dans l'empire samorien est à juste titre le chef des armées de Samory. C'est ce dernier aspect qui a certainement amené Kourouma à nommer son personnage KélétiGUI ; car le fait qu'il soit pro-RDA dans le contexte des luttes pour la décolonisation en Afrique de l'Ouest est révélateur. KélétiGUI symbolise dans *Monnè, Outrages et Défis* le fer de lance de la lutte émancipatrice de l'Afrique colonisée. Il ressort de cette observation que KélétiGUI symboliserait l'éveil des nationalismes et de la volonté africaine de réclamer son indépendance.

D - LA TRANSPOSITION DU TATA

Le narrateur dans *Monnè, Outrages et Défis* affirme que :

« *Djigui, suivi par ses sbires, griots, devins et marabouts, s'en alla à travers le pays ; dans les montagnes, les brousses. Dans les villages les plus reculés, par le feu et le sang ils mobilisèrent des hommes, enlevèrent des esclaves, les amenèrent autour de soba où, avec les soldats, ils commencèrent à bâtir le plus gigantesque tata du Mandingue* »²⁴⁷.

En se fondant sur le chapitre II de la seconde partie, le relevé de certains connotateurs de mimesis tels que « Bouaké la capitale du centre », « Houphouët-Boigny », « Soba » et même « Djigui » - puisqu'il a été démontré qu'il représente Gbon Coulibaly personnage important de l'Histoire –, ramènent le lecteur à la Côte-d'Ivoire. La construction du tata par Djigui et ses hommes – dans la fiction de Kourouma – à Soba apparaît comme un phénomène de transposition car le discours historique ne fait pas état de l'existence d'un tata en Côte-d'Ivoire. En revanche, les travaux de l'historien Joseph Ki-Zerbo ont révélé qu'il a existé à Sikasso et à Ségou dans l'empire du Mali.

À Sikasso par exemple, sous le règne de Babemba, l'ordre fut donné par le roi de bâtir un tata dont les murs d'enceinte étaient de six mètres d'épaisseur et de huit kilomètres de long, faisant de Sikasso une forteresse. Au regard de ce fait, la volonté de transplanter le tata à Soba acquiert une signification profonde. Le tata symbolise avant tout la résistance et l'hostilité à l'installation « nazaréenne ». Son édification à Soba serait pour l'auteur une manière de montrer que Soba a aussi résisté aux hommes de Faidherbe et partant une façon de hisser Gbon

²⁴⁷ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, p. 31.

Coulibaly par l'entremise de Djigui Kéïta au rang des grands chefs conquérants et résistants charismatiques que l'Afrique a connu comme Samory Touré, Babemba, El Adj Omar Tall et bien d'autres encore. De même, peut être perçue une exhumation de l'autorité et de notoriété de Gbon Coulibaly, donc un hommage à Gbon Coulibaly. L'auteur révèle toute sa subtilité en n'écrivant pas une épopée consacrant Gbon Coulibaly dans un discours hautement laudatif. Il se contente d'en référer symboliquement à l'Histoire afin de présenter au lecteur dans un discours d'images et de métaphores la « capture » de l'Histoire par le roman et l'imagination où le déménagement des faits crée une esthétique. Les anachronies de l'Histoire perceptibles dans son bouleversement à travers le phénomène de transposition éveillent tout le chaos romanesque qui produit des formes et du sens. Ici, à travers l'écriture de Kourouma, le roman défigure l'Histoire.

E - LE BORIBANA DE SAMORY À DJIGUI

Djéliaba, le griot attitré de la cour royale de Soba a donné le nom de « boribana » à la période de réouverture de la lutte de Djigui contre les Nazaréens. Pour Djéliaba, c'était la fin des reculades après quarante (40) années de pouvoir blanc. En face de ce « boribana » que relate Kourouma dans le « boribana » de Djigui Kéïta, se trouve le « boribana » de Samory que l'Histoire raconte. En effet, après l'assassinat du capitaine Braulot à Bouna, Samory était conscient que la riposte française serait fatale . C'est d'ailleurs un crime que l'Almamy a déploré en 1897. Il avait aussi réalisé que désormais c'était la lutte finale. C'est ce que Samory voulut exprimer en élevant un formidable tata baptisé "boribana" qui signifie littéralement que la fuite est terminée. Par ailleurs, même si Djéliaba dans l'œuvre de Kourouma avait été influencé par le boribana samorien dans le nom qu'il donne au refus de Djigui face aux Français, il est nécessaire de noter que la manifestation et la finalité des deux boribanas sont différents quoiqu'ils soient tous deux une résistance à l'installation française. Ainsi, le boribana de Samory est-il une résignation puisque Samory se prépare à attendre la riposte française car ne sachant désormais que faire. Quant au boribana de Djigui, il est une revendication car Djigui crie son indignation vis-à-vis de l'outrage qu'il a subi pendant quarante années de vassalisation. Pendant que Samory recule, Djigui avance. L'auteur en associant ces deux méthodes d'opposition à travers l'opposition axiologique des deux boribanas édifie la symbolique de l'attaque du bélier attachée au nom de son personnage Djigui qui signifie « bélier solitaire ». Djéliaba n'affirme-t-il pas que : « *Face à certains affronts venant d'incirconcis, il faut, comme le bélier, reculer avant d'asséner le coup définitif* »²⁴⁸.

En dépit de la différence qui existe entre ces deux refus, il ressort que le boribana exprime la résistance à l'implantation et à l'exploitation coloniales. Il

²⁴⁸ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 31.

visé à mettre hors circuit un système qui a soumis, avili et animalisé les populations colonisées.

Le phénomène de transposition du tata est un redressement de l'Histoire par le romancier. Ici Kourouma oriente la lutte dans le sens de l'opposition ouverte et non dans celui de la résignation. Le roman vient compléter et peut-être corriger l'Histoire.

F - DE SOUMANGOUROU KANTÉ À FRICASSA SANTOS

L'assassinat de Fricassa tel que décrit par Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* est fortement calqué sur la disparition de Soumangourou Kanté. En effet, les historiens inspirés de la vie de Soundjata rendue publique par les hauts faits que ce dernier a réalisés, ont produit des textes épiques à la limite de la légende, du conte et du mythe. Le héros épique de Soundjata a aussi inspiré bien des romanciers et sa présence quasi permanente en ont fait un mythe dans l'imaginaire des écrivains francophones d'expression et de culture malinké ou bambara. L'un des textes majeurs qui a fait connaître Soundjata Kéïta hors des frontières du Manding et qui plus est l'une des premières mises en graphie d'une histoire jusque-là transmise de bouche à oreilles et de génération en génération est l'épopée écrite par Djibril Tamsir Niane. Cet historien dit n'avoir rien inventé, mais n'avoir fait que transcrire les paroles du griot Mamadou Kouyaté dans *Soundjata ou l'épopée mandingue*²⁴⁹. L'auteur affirme qu'ayant appris à son interlocuteur qu'il achevait d'écrire son épopée, ce dernier versa des larmes parce qu'il estimait que l'historien venait ainsi de mettre fin à l'existence de Soundjata Kéïta car il scellait ainsi son destin en l'enfermant dans l'écriture à travers laquelle le lecteur ne pourra pas vivre les mêmes émotions et les mêmes frissons que l'auditeur qui écoute le griot. Car pour le griot, l'histoire racontée établit une osmose entre le conteur et son auditoire. Tous vibrent au son des mêmes rythmes et des mêmes rebondissements. L'écriture tue le caractère vivant de l'oralité. En dépit de l'extinction projetée de l'histoire ou de la légende de Soundjata, elle survit à la création littéraire du Manding puisqu'elle représente bien souvent un sujet d'écriture ou à défaut une référence affirmée ou évoquée. Dans son cours d'anthropologie portant sur la société Mandéka²⁵⁰, Sory Camara a, dans le chapitre se rapportant à la chasse et à la dialectique du bien et du mal en pays Madéka, accordé une place de choix à Soundjata Kéïta qui représente à tout point l'ombre

²⁴⁹ Djibril Tamsir Niane, *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris : Présence Africaine, 1968.

²⁵⁰ Mandéka, peuple du Mali comme les Dogon, les Bamba et les Malinkés.

qui plane sur la création artistique en pays mandingue et même au-delà. Peintres, romanciers, dramaturges, poètes, artistes musiciens en ont fait un sujet de prédilection d'autant plus que tous se réclament de son empire qui fut le plus grand empire de la boucle du Niger. Il est donc justifié que Kourouma exploite un pan de l'histoire de ce héros épique pour non seulement « anoblir » son roman mais surtout pour mettre l'Histoire au service du roman. Que dit le mythe ?

Soundjata Kéïta fils unique de Sogolon Kédjou et de Narre Famangan accède au trône de l'empire du Mali après une enfance malheureuse. Infirmes, il n'avait pas l'usage de ses jambes et se déplaçait par conséquent sur ses fesses. Sa mère était la risée du village et de ses co-épouses. Un jour alors qu'elle est frustrée pour des feuilles de baobab, son fils se leva pour la première fois, déterra un baobab entier qu'il lui porta jusque devant sa case. Ainsi débute l'histoire étonnante d'un homme dont les devins avaient prédit le destin singulier et le règne inégalable sur l'empire du Mali. Chasseur émérite, il se révéla imbattable au combat face à Soumangourou Kanté le roi de l'empire Sosso qui avait des vellétés d'annexer l'empire du Mali. Dans le combat qui les opposa en 1235 et que les historiens ont appelé la bataille de Kirina, Soundjata monta – sur le conseil de ses devins – un ergot de coq blanc sur la flèche qui devait atteindre le roi Sosso Soumangourou ou Soumahoro Kanté. Une fois touché, Soumangourou disparut sous la forme d'un tourbillon. C'est d'ailleurs cette portion du mythe que Kourouma désarticule pour décrire la mort de Fricassa Santos.

En effet, alors que le mythe ne présente pas la mort de Soumangourou Kanté qui s'envola sous la forme d'un tourbillon, Kourouma évoque certes le tourbillon mais comme un avatar qui permettrait à Fricassa de se déplacer et de démontrer le pouvoir mystique dont il jouit. Le narrateur affirme que :

« Mystérieusement et brusquement un tourbillon de vent se déclenche, naît au milieu du jardin de la Résidence. Le

tourbillon soulève feuilles et poussière, parcourt le jardin de la Résidence d'ouest en est et poursuit sa folle course dans la cour voisine, dans l'enceinte de l'ambassade des USA. Koyaga comprend tout de suite que le grand initié Fricassa Santos s'est transformé en vent pour se réfugier dans l'ambassade. Du balcon du premier étage, Koyaga suit le mouvement du tourbillon qui, brusquement, auprès d'une vieille voiture garée dans le jardin, s'évanouit, se dissipe. Le grand initié Fricassa Santos sort du vent et se découvre, déguisé en jardinier »²⁵¹.

La transformation de Fricassa Santos est l'un des éléments principaux de la transposition du mythe de Soumangourou *versus* Soundjata dans le texte de Kourouma. Cependant, Kourouma désarticule le mythe en faisant de la phase de transformation en tourbillon l'étape du début de la bataille entre Koyaga et Fricassa Santos. En revanche, les historiens et les griots font de cette phase de transformation de Soumangourou ou Soumahoro l'ultime étape de la bataille de kirina. Le romancier propose ainsi un autre possible de l'organisation du mythe et par conséquent déduit une fin logique. En alternant mysticisme et rationalisme dans la mort de Fricassa Santos, le narrateur mentionne que :

« ... Koyaga accourt et, avant que le Président atteigne la grille, il décoche de son arc une flèche de bambou agencée au bout d'un ergot de coq empoisonné. Les devins avaient révélé au chasseur que seule une flèche dotée d'un ergot de coq empoisonné pouvait annihiler le blindage magique du super – initié qu'était le Président, pouvait rendre sa peau et sa chair pénétrables par du métal. La flèche se fixe dans l'épaule droite. Le Président

²⁵¹ Ahmamou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 99.

saigne, chancelle et s'assied dans le sable. Koyaga fait signe aux soldats. Ils comprennent et reviennent, récupèrent leurs armes et les déchargent sur le malheureux Président. Le grand initié Fricassa Santos s'écroule et râle. Un soldat l'achève d'une rafale »²⁵².

La fixation d'un ergot de coq sur une flèche de bambou est le second élément du mythe récupéré par Kourouma pour présenter la mort de Fricassa Santos. Contrairement au mythe qui se limite à la disparition de Soumangourou une fois atteint par la flèche de Soundjata, Kourouma rend son personnage – une fois atteint par la flèche – vulnérable et pousse son audace plus loin car il fait mourir son personnage. De cette manière, le romancier tire une conclusion logique au combat qui oppose Fricassa Santos à Koyaga ; car le mythe par son caractère inachevé – puisque Soumangourou disparaît sans qu'on ne sache ce qui s'est passé après sa disparition – ouvre un débat qu'il ne clôt pas. Le romancier clôt son récit enchâssé tout en entretenant la mystique du pouvoir à travers le mysticisme avéré de Fricassa Santos et de Koyaga. Si Amadou Koné²⁵³ dans sa thèse perçoit le couple Soundjata/Soumangourou comme le complexe bien/mal et de fait la victoire du bien sur le mal à travers la victoire de Soundjata sur Soumangourou, nous retenons le complexe Histoire/roman à travers lequel des couples comme oralité/écriture, mythe/réalité et rationalisme/mysticisme se conjuguent pour créer un tout harmonieux dans l'imagination débordante du romancier. Le phénomène de transposition qui relie Soumangourou Kanté à Fricassa Santos, et partant le mythe à la légende d'abord, ensuite la légende à l'Histoire et enfin l'Histoire au roman est la preuve de ce que le roman kouroumien est certes une esthétisation – d'autant qu'ici l'auteur désarticule le mythe – mais il est aussi un genre au multiple visage à la limite de l'oral et de l'écrit.

²⁵² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 100.

²⁵³ Amadou Koné, *Le récit héroïque dans la tradition négro-africaine et ses avatars dans la littérature moderne d'expression française*. Thèse de doctorat de troisième cycle, Université François-Rabelais, Tours, 1977.

Il ressort de ce chapitre que le phénomène de transposition fait du roman un assemblage de faits hétéroclites liés entre eux par leur nature propre. On peut noter avec aisance la grande culture historique de l'auteur qui applique avec justesse la méthode de l'intertextualité. Car on lit clairement des textes et des faits historiques dans les romans de Kourouma. Essentiellement appuyé sur le répertoire culturel malinké, l'auteur a à cœur d'exprimer cette culture dont certains faits, qu'ils soient évoqués, affirmés ou latents font office d'items culturels et d'indices identitaires. Les faits transposés mettent en relief le sens profond de leur adaptation à de nouvelles réalités. Ils apparaissent comme un éclairage et semble avoir une valeur de métalangage. Le phénomène de transposition est un méta-discours de l'auteur qui met en valeur les deux réalités inter-convertibles. Il exprime réversiblement les deux réalités l'une en fonction de l'autre en mettant en exergue les marques culturelles qui révèlent son identité.

L'esthétisation de l'Histoire est ici ce qu'on pourrait appeler « l'esthétique du miroir déformant ». Elle se perçoit dans le rapprochement que l'auteur fait des réalités romanesques et historiques en présence. Le fait historique au-delà de sa délocalisation s'emboîte parfaitement avec la suite discursive dans laquelle le romancier l'insère. Par la projection de faits historiques dans le roman au niveau de la forme, le romancier fait une projection métaphorique au niveau du sens de sorte que dans cette double projection l'Histoire représente à la fois le réel et son reflet et donne par ce fait même sens au roman. C'est justement cet espace tampon entre réel et reflet qui esthétise l'Histoire car la véridiction qui est l'apanage essentiel de l'Histoire se trouve entamée. À bien y voir, cet espace tampon est le roman ou l'écriture romanesque puisque par le phénomène de transposition, Kourouma a ôté la substance véridictive de l'Histoire qu'il a insufflée à la fiction. Le roman acquiert par le phénomène de transposition une teneur historique qui permet au romancier de faire de son texte un miroir à certains égards.

Le phénomène de transposition a révélé à travers De Gaulle et le kébi une transculturalité efficiente et à travers le tata, le boribana et Soumangourou la culture mandingue qui déborde l'écriture romanesque de kourouma.

CHAPITRE III : POUR UNE ÉCRITURE NOUVELLE TRANSFORMATIONNELLE DE L'HISTOIRE EN FICTION

L'écriture romanesque d'Ahmadou Kourouma par son caractère iconoclaste l'a imposé comme novateur dans le paysage littéraire de l'Afrique noire au sud du Sahara. La nouveauté de son écriture est perçue dans la transformation de l'Histoire – qu'elle opère – en fiction. Si la perspective transformationnelle de l'Histoire en elle-même n'est pas nouvelle dans la littérature africaine, la manière dont le fait Kourouma innove tout de même. Il est le premier auteur qui, dès 1968 déjà adaptait le français au malinké, sa langue maternelle. Le refus des éditions du Seuil – lié à des questions de forme – de publier son livre témoigne de ce que le français était complètement désarticulé dans le discours romanesque de Kourouma. Kourouma casse les structures traditionnelles de la langue française imposées par la morphologie, la syntaxe et la grammaire pour créer de nouvelles formes qui répondent aux exigences de son temps.

L'auteur, en pratiquant une écriture marginale, s'est inscrit dans un processus d'auto-réalisation en mettant en avant la culture et l'identité de la collectivité à laquelle il appartient. Dans la fictionnalisation de l'Histoire qu'il entreprend dans toute son œuvre, il « malinkise »²⁵⁴ le français en pliant la langue française aux exigences de l'oralité africaine. Son écriture apparaît donc comme une double altérité. D'abord l'altérité de l'Histoire à travers sa fictionnalisation et ensuite l'altérité du français académique dans un discours singulier qui exprime par sa structure même l'identité de l'auteur. Makhily Gassana a pu écrire de l'écriture

²⁵⁴ Malinkise ou malinkéise, verbe employé par les critiques africains pour montrer l'adaptation du français académique aux structures phrastiques du malinké. L'auteur se situe donc dans une variante de ce que Sony Labou Tansi appelle la « tropicalisation du français ». La malinkisation est donc l'espace de particularisme linguistique campé sur le malinké dans le discours romanesque francophone.

de Kourouma qu'elle est une écriture qui a l'odeur du peuple. C'est pour corroborer cet état de fait que Gérard Dago Lézou parle d'un discours de l'identité.

Dans ce point, il s'agit de réfléchir sur l'identité malinké ivoirienne qui transparaît dans l'œuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma. Comment s'est-elle affirmée et proposée ? Avant d'entamer l'odyssée dans les profondeurs du corpus et de la suite de l'analyse, il convient de se demander ce qu'il faut entendre par identité malinké ivoirienne dans le contexte de la « mondialisation » prise dans son sens social et englobant. Ou même de répondre à la question y a-t-il une identité malinké ivoirienne ? Toutes ces questions indirectes et directes sont d'autant plus importantes que les milieux sociaux-politiques ivoiriens, soucieux de l'affirmation de leur identité, ont engendré autour des années 1990 la notion combien polémique d'« ivoirité » qui a défrayé la chronique tant au niveau de la politique nationale qu'au niveau de la politique internationale. L'ivoirité serait au premier abord le caractère de ce qui est propre à la Côte-d'Ivoire à l'instar de la francité, de l'américanité, de la sénégalité, de la malianité et de bien d'autres concepts nationaux visant à affirmer non pas l'hégémonie mais le caractère de ce qui est propre à la nation désignée. L'ivoirité serait aussi une « exigence de souveraineté, d'identité, de créativité » selon Jean-Noël Loukou. Considérée selon ces deux pistes, la notion d'« ivoirité » est socialement, politiquement, culturellement et littérairement correcte. Cependant, une saisie politicienne du concept a été à l'origine des malaises et des troubles sociaux vécus par la Côte-d'Ivoire à la fin de l'année 2000 ; d'autant que cette voie, selon la critique, débouchait sur le chauvinisme, le nationalisme et la xénophobie.

Par ailleurs, peut-on parler d'ivoirité quand on sait que la nation ivoirienne est en formation autour de ce que l'on appelle l'unité nationale. Il apparaît donc très clairement que l'ivoirité, si elle n'est pas l'adaptation de toutes les strates sociales à des archétypes généraux et nationaux, elle est la sommation arithmétique de plusieurs micro-identités de la Côte-d'Ivoire à travers le temps.

Remarquons que la Côte-d'Ivoire est un « archipel identitaire »²⁵⁵ pour employer l'expression de Marcos Ancelovici et de François Dupuis-Déri.

Cela se note à la soixantaine d'ethnies qui se partage le territoire consacrant ainsi la babélisation ou le babélisme au sens où l'entendent les linguistes et les littéraires. Les micro-identités de la Côte-d'Ivoire devront à la longue, et comme c'est d'ailleurs le cas maintenant puisqu'aucune ethnie ne vit en autarcie en Côte-d'Ivoire, à défaut de fusionner totalement, entretenir des relations d'interpénétration pour présenter un visage unifié à la face du monde. Il est donc légitime que Jean-Noël Loukou définisse l'ivoirité en ces termes :

*« Notre Ivoirité sera le résultat vivant de ce que notre histoire commune et notre unité nationale ont fait de nous ; (...) l'Ivoirité est à la fois Histoire qui a fait ce que nous sommes et Projet qui construit et se modifie au fil du temps »*²⁵⁶.

Point de vue certainement conciliateur entre les divergences qui estiment d'une part que l'Ivoirité est un concept absurde et d'autre part qu'elle est un projet évolutif, un état en perpétuel changement donc un concept mouvant et dynamique. Il est très clair qu'il faut partir des ivoirités vers une Ivoirité.

Quelle est cependant l'ivoirité qui transparaît dans l'écriture de Kourouma ?

Il s'agit pour l'essentiel d'une identité culturelle malinké proposée à travers des éléments textuels tels : les items culturels métaphysiques, l'oralité, les

²⁵⁵ Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri, *L'archipel identitaire*, Québec : Boréal, 1997, « Frontispice ».

²⁵⁶ Jean-Noël Loukou, « De l'ivoirité », article rédigé pour défendre le concept de l'ivoirité.

emprunts et les items culturels sociaux qui font de l'écriture de Kourouma une écriture identitaire et une écriture de rupture.

A - LES ITEMS CULTURELS MÉTAPHYSIQUES

Ils sont des traits identificatifs de la culture qui n'impliquent pas la décision et la volonté d'agissements du personnage. Ils relèvent du psychisme et de la relation des personnages à des forces transcendantes. Il s'agit du rêve et de la religion.

A1 - Le rêve

Le thème du rêve n'est pas un sentier inexploré dans la Littérature et dans les littératures du monde. Car l'expérience onirique n'est pas propre à l'Afrique et au malinké. Cependant des variantes existent et spécifient de fait des particularités d'une culture à l'autre. C'est pour cela que le rêve tel que présenté par Kourouma est un item culturel. Bien des auteurs l'ont déjà parcouru sans pour autant l'avoir épuisé. C'est d'ailleurs à leur suite qu'Ahmadou Kourouma s'est emparé du phénomène psychique qu'est le rêve pour exprimer des idées et des prises de positions dans sa création.

Fortement ancré dans son terroir, Kourouma a certainement subi les influences de sa culture dont le rêve demeure un pan important. En conséquence, son écriture s'en trouve fort marquée. L'écriture de Kourouma fait état de certains rêves notamment dans *Les soleils des indépendances* et dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Ce thème culturel majeur reviendra avec une fréquence notable dans l'esthétique romanesque de l'auteur de sorte à constituer une récurrence créatrice. C'est même cette récurrence et la façon particulière dont le rêve est présenté qui a motivé l'attention pour de ce point. Par ailleurs, il faut noter que le rêve a constitué l'un des pôles d'intérêt les plus importants dans la psychanalyse freudienne. Sigmund Freud le médecin psychanalyste a même élaboré des théories du rêve. C'est comparativement à ces théories que l'originalité de Kourouma se fait jour.

Il s'agit de montrer à travers une analyse en quoi l'authenticité de Kourouma dans l'approche du rêve peut apparaître comme une expression identitaire. Au-delà de cette piste, une question demeure : la technique de la libre association est-elle applicable aux rêves kouroumiens redevable de la culture malinké ?

Toutes ces interrogations constituent les pôles d'intérêt de la réflexion qui sera abordée en trois points. Définir d'abord les contours du rêve dans la psychanalyse freudienne, ensuite évoluer vers une propédeutique du rêve chez Kourouma et enfin dégager les convergences et les disjonctions entre les rêves freudiens et les rêves kouroumiens.

Définir le rêve est d'emblée délicate et difficile à entreprendre tant les domaines de conception du rêve sont multiples et variés. Dans le cadre de ce travail, nous élaborerons une perspective succincte qui permettra de comprendre le rêve. Dans cette perspective, il faudra retenir que le rêve est une suite de phénomènes psychiques se produisant pendant le sommeil. Il est caractérisé par des images, des représentations, des activités automatiques excluant la volonté. Avant d'aller plus loin dans la définition du rêve, il faut remarquer que la plupart des dictionnaires établissent une différence entre le rêve et le songe. Cette distinction qui est faite au niveau étymologique pose comme égalité : Rêve = songe incohérent ; ce qui voudrait dire que le rêve est un songe désordonné et le songe un rêve ordonné. Il existerait donc à un certain niveau du discours une équivalence sémantique entre le rêve et le songe. Le rêve est un songe et le songe un rêve. Le problème entre ces deux phénomènes se pose en terme de cohérence interne et d'harmonie fonctionnelle.

C'est dans cette ligne d'idée que H. Bergson définit le rêve comme étant : « *la vie mentale toute entière moins l'effort de concentration* ». Tout rêve infère la passivité physiologique du rêveur. À la suite des psychologues, des

philosophes et des psychanalystes, Gérard de Nerval éclaire son lecteur sur l'approche du rêve. Il écrit dans *Aurélia* que :

« Le rêve est une seconde vie. (...) Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort ; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence. C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres : le monde des esprits s'ouvre pour nous »²⁵⁷.

C'est D. Lagache dans *La psychanalyse* qui semble concorder et coordonner toutes les conceptions du rêve sus-mentionnées. Il écrit que :

*« Le rêve est une activité de l'homme endormi, par laquelle le Moi, qui désire dormir, cherche à réduire les motivations qui tendent à réveiller le dormeur ; d'où les deux formules de Freud : « le rêve est le gardien du sommeil » et « le rêve est la réalisation d'un désir »...
Ordinairement le rêve apparaît dénué de sens, d'une tonalité affective énigmatique, c'est que la pensée du rêve n'a pas la structure de la pensée vigile : le contenu manifeste est un raccourci du contenu latent (condensation). Chaque élément manifeste dépend de plusieurs pensées latentes (surdétermination) ; la charge*

²⁵⁷ Gérard de Nerval, *Les filles du feu* suivi de *Aurélia*, Paris : Gallimard, Folio, 1972, p. 291.

affective se détache de son objet véritable et se porte sur un objet accessoire (déplacement); la pensée conceptuelle s'exprime en représentation visuelle (dramatisation); elle use de symboles (symbolisation); enfin le Moi du rêveur introduit dans ses productions oniriques un ordre logique ou une interprétation tendancieuse (élaboration secondaire) »²⁵⁸.

Au regard de toutes ses approches, retenons que le rêve parle le langage secret du monde psychique, dont le décryptage passe par la saisie des symboles.

Avant de faire une incursion dans le vaste répertoire des symboles du rêve, il convient de mentionner que la psychanalyse freudienne enseigne que le symbolisme où le réservoir des symboles est la résultante de la différenciation qui intervient entre le rêve manifeste et les idées latentes du rêve. Entendons par rêve manifeste, toutes les images qui apparaissent au rêveur. Le rêve manifeste est le film complet observé durant le sommeil. Quant aux idées latentes du rêve, elles sont le sens sous-jacent au rêve. Elles sont les idées que le rêve implique. Elles sont aussi et surtout les idées que le rêve entraîne par induction.

Cette distinction entre rêve manifeste et idées latentes du rêve engendre un contraste nécessaire dans la mesure où l'un ne saurait se réaliser sans l'autre. Ce contraste est donc un rapport constant. C'est justement ce lien permanent entre l'élément d'un rêve (un symbole) et sa traduction que Freud appelle « symbolique ». Le rapport symbolique est le quatrième rapport que Freud établit dans sa théorie des rêves. Les trois premiers étant :

²⁵⁸ D. Lagache, *La psychanalyse*, Paris : P.U.F., p. 51.

- Le rapport des éléments du rêve à leurs substrats avec les éléments du rêve représentant une partie d'un tout qu'est le substrat.

Nous en déduisons que ce premier rapport est d'ordre métonymique.

- L'élément du rêve peut être une allusion au substrat.

- L'élément du rêve peut être la représentation figurée du substrat.

Ces deux derniers rapports sont d'ordre métaphorique.

Nous en déduisons que les rapports existants entre les éléments du rêve, c'est-à-dire les symboles et leur substrat notamment leur traduction sont de deux ordres : ils sont d'ordre métonymique et d'ordre métaphorique.

Retenons que toutes ces dimensions du rêve se rejoignent dans la mesure où il y a le « non dit » qui régit tous les rapports établis entre les éléments du rêve et leur traduction. Il va sans dire que la traduction du rêve n'est pas donnée, le rêve s'affiche ainsi comme un véritable système d'encodage. Le rêve est la fête des symboles par analogie à la poésie que Bernard Zadi Zaourou appréhende comme la « fête des mots ».

Ainsi tous ces rapports cités se résument-ils dans le rapport symbolique qui véhicule en second plan, que l'élément du rêve est un symbole de la pensée inconsciente selon Freud. C'est semble-t-il un perpétuel reflet de l'inconscient.

Quels sont au regard de cette analyse les symboles dans le rêve chez Sigmund Freud ?

Dans la conception freudienne, les objets qui trouvent dans le rêve une représentation sont peu nombreux. Nous en déduisons que tous les éléments ne

peuvent être symbolisés dans un rêve, c'est-à-dire que le répertoire des symboles est limité dans un rêve. En effet, pour Freud, le corps humain, les parents, les enfants, frères, sœurs, la naissance, la mort, la nudité sont essentiellement représentés par la « maison ». Les maisons aux « murs lisses » représentent des « hommes » et celles qui ont des balcons auxquels on peut s'accrocher représentent les « femmes ». Les parents ont pour symboles l'empereur ou l'impératrice, le roi et la reine et d'autres personnages illustres. Les enfants, les frères, les sœurs sont symbolisés par les petits animaux, la vermine.

Au-delà de cette première énumération, il est important de noter que pour Freud, la majeure partie des symboles dans un rêve sont des symboles sexuels. Il existe une variété extraordinaire pour désigner les sexes de l'homme et de la femme. Pour désigner le sexe masculin, la psychanalyse dispose des symboles suivants : la canne, le parapluie, le tronc d'arbre, la tige, le couteau, le poignard, la lame, le sabre, le pistolet ou le fusil, le robinet à eau, l'aiguière, la source jaillissante, le crayon à coulisse, les porte-plume, les limes à ongles, les marteaux, etc. L'appareil génital de la femme est symbolisé par : les mines, les fosses, les cavernes, les vases, les bouteilles, les boîtes, les coffres, les caisses, les poches, le bateau, l'armoire, le four, le coffret à bijoux, les bijoux, les trésors, etc. Les seins de la femme sont représentés par les pommes, les pêches, les fruits en général.

Nous n'avons cité que quelques exemples de symboles énumérés par Freud dans son *Introduction à la psychanalyse*²⁵⁹.

En gros, selon la psychanalyse freudienne, tous les symboles dans un rêve se rapportent généralement à la vie sexuelle.

²⁵⁹ Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Payot, 1971.

Quelle est cependant la traduction qu'il fait de l'association dans ce champ de symboles érotiques ? Mieux, comment s'y prend-il pour traduire les rêves ?

Il s'agit dans cette phase de la réflexion, de rechercher à quoi le rêve fait allusion. En clair, de rechercher à partir de la psychanalyse les méthodes employées pour aboutir à la « vérité », c'est-à-dire à la traduction exacte du rêve en partant des différents symboles de ce rêve.

Il s'agira de faire surgir chez le rêveur des souvenirs, jusqu'à ce que l'on soit amené de la substitution des symboles au substrat même du rêve. L'on remplacera les symboles par leurs significations.

Notons que la traduction du rêve pourrait être bidirectionnelle. En effet, on peut soit partir de l'élaboration du rêve, soit partir de son interprétation. L'élaboration du rêve est le travail qui transforme le rêve latent en rêve manifeste. Cette pratique est aux antipodes de l'interprétation qui est la méthode inverse. L'interprétation est le travail qui transforme le rêve manifeste en rêve latent. Ces deux voies cherchent à s'auto-supprimer. Le plus important quelle que soit la voie empruntée, est la technique qui consiste à laisser jouer librement l'association, c'est-à-dire à faire surgir d'autres formations subjectives et à se servir de ces formations pour tirer à la surface le contenu inconscient du rêve. Ici le syntagme « contenu inconscient » signifie description exacte.

Ainsi, avec la technique de la libre association, n'obtient-on jamais des traductions constantes des éléments des rêves dans la mesure où l'on établit des formations subjectives.

L'essentiel de la technique de la libre association réside dans le regroupement des symboles selon les schèmes dominants du rêve et consiste à leur imprimer une dynamique sous-tendue par une logique fonctionnelle.

* Vers une propédeutique du rêve chez Kourouma.

L'objectif de ce point est de mettre sur pied à partir de l'étude des symboles chez Kourouma une procédure didactique de la saisie du rêve dans l'imaginaire de l'auteur.

Le champ de symboles chez tout auteur semble être illimité. Cependant pour des besoins de notre étude, nous nous focaliserons sur quelques symboles qui ne sont pas exhaustifs mais qui, malgré le nombre réduit, permettront d'appréhender la conception du rêve dans l'esthétique romanesque de Kourouma. Nous partirons du rêve que Fama Doumbouya fait au sujet du ministre Nakou de la République des Ébènes dans *Les soleils des indépendances* et du songe de la vieille sorcière qu'elle conta à Koyaga lors de sa retraite dans les montagnes du pays paléo après son coup de force dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

Dans *Les soleils des indépendances*, le rêve de Fama qui relève en substance l'émoi des habitants de la capitale de la République des Ébènes en feu, engloutie dans une termitière, est le siège de nombreux symboles. Des reptiles, serpents, crocodiles, reptiles écailleux, une termitière, un gouffre, des flammes, des cases en ruine, de nouveaux murs épargnés par le feu, un cynocéphale aux griffes de flammes, des hommes nus, une femme voilée de blanc. Ces symboles peuvent être regroupés dans deux grands ensembles : les animaux dangereux et le sinistre.

Les animaux dangereux

- reptiles (serpents, crocodiles)
- cynocéphale aux griffes de feu

Le sinistre

- cases en ruine
- gouffre
- les hommes nus
- des flammes

Les symboles dans ce premier rêve s'inscrivent dans un répertoire de catastrophe, de bouleversement. Ils décrivent une vision apocalyptique et méphistophélique de l'espace.

Dans le second rêve dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, les symboles sont les suivants : habit et attirail de chasse, un coursier blanc, un chacal du désert, une hyène des savanes, un charognard, une panthère, une cohorte de bêtes dangereuses. Ce rêve se résume en l'incursion de Koyaga dans la brousse sur un coursier blanc.

Nous pouvons aussi établir deux grands groupes dans lesquels nous classons les symboles de ce second rêve : les carnassiers et la majesté.

Les carnassiers

- chacal
- hyène
- charognard
- panthère

Prestance → Majesté

- coursier blanc
- attirail de chasse

Retenons que les symboles de Kourouma sont tirés pour la plupart de la faune et surtout des éléments fondamentaux de la nature : le feu, le vent, l'eau et la terre.

Quelles sont, d'après les textes, les traductions de ces rêves ?

Dans le rêve de Fama, la femme voilée lui laissait déjà un message. Partant de ce message, Fama trouva la portée de son discours. Elle disait : « *Dis à Nakou de tuer un bœuf en sacrifice et...* »²⁶⁰.

La traduction que Fama en a déduit est que :

« *Une intrigue tombera Nakou, désolera la ville, mais si Nakou tue le sacrifice, il s'en sortira plus tard, et beaucoup plus tard les intrigants seront démasqués et honnis* »²⁶¹.

Il est notable que la traduction du rêve est donnée dans le rêve même. Le rêve lui-même s'explique.

Dans le rêve de la vieille sorcière, le périple de Koyaga dans la forêt entre les carnivores est un signal. La traduction qu'en donne le marabout Bokano est la suivante :

« *La politique est comme la chasse, on entre en politique comme on entre dans l'association des chasseurs. La grande brousse où opère le chasseur est vaste, inhumaine et impitoyable comme l'espace, le monde politique. Le chasseur novice avant de fréquenter la brousse va à l'école des maîtres chasseurs pour les écouter, les admirer et se faire initier. Koyaga ne doit poser aucun acte de chef d'État sans un voyage initiatique, sans s'enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie* »²⁶².

²⁶⁰ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Paris : Seuil, 1970, p. 164.

²⁶¹ *Ibidem*.

²⁶² Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 183.

Il en ressort que la traduction du rêve donne des informations sur des événements à venir. Elle élabore un code de conduite pour celui qui est concerné par le rêve. Autant Fama devra rencontrer Nakou pour lui demander de tuer des sacrifices, autant Koyaga devra faire son voyage initiatique avant de poser tout acte de chef d'État. Le rêve apparaît à ce niveau comme un signal.

Quel enseignement doit-on tirer de cette approche du rêve ?

Le ministre Nakou est mort, il a été retrouvé pendu dans sa cellule. De nombreuses arrestations ont eu lieu dont celle de Fama (détenu à la prison de Mayoko). La capitale de la République des Ébènes est en émoi et en alerte textuellement comme dans le rêve de Fama. Le rêve apparaît, partant de cette observation, comme un tableau ou un écran de projection du futur ; le rêve est perçu comme avenir. Il y a dans la conception du rêve chez Kourouma une vision kaléidoscopique du futur. Le rêve est donc prémonitoire, il prévoit l'avenir.

Le rêve de la vieille sorcière avait déjà révélé dans sa traduction le voyage initiatique de Koyaga aux quatre points cardinaux. Koyaga a rendu visite avant sa prise de pouvoir à quatre chefs d'Etat. Son voyage s'est déroulé comme une course de relais 4 x 100 mètres. Koyaga apparaît donc comme « un témoin ». Ce constat corrobore les premières conclusions à propos du rêve chez Kourouma qui stipulent que le rêve est prémonitoire. C'est une forme de vérité projetée dans un langage symbolique ; mais c'est une vérité à venir. Partant de ce qui précède, il est un espace initiatique puisqu'il ne communique qu'en images et en symboles. Si le rêve s'affiche comme la fête des symboles, quelle est au-delà de leur point de jonction, la spécificité des rêves kouroumiens et des rêves freudiens.

Le point de jonction des deux types de rêves kouroumiens et freudiens est le symbolisme inhérent à leur nature. En effet, tout est symbole dans le rêve.

Concernant notre analyse, nous avons statué sur des rêves de personnes adultes et saines. Au point de vue psychanalytique, nous nous sommes essentiellement focalisés sur les rêves de personnes adultes et bien portantes car il est utile de savoir que Freud ne distingue pas le rêve normal du rêve pathologique. En outre, l'échantillonnage effectué dans la production de Kourouma ne révèle que des personnages adultes voire vieux.

L'un des points de convergence les plus importants est que le rêve parle un langage second ; nous en déduisons que le rêve est un véritable système d'encodage symbolique dont la traduction serait ce second langage qu'il parle en réalité et que l'on ne perçoit que grâce au décodage des symboles. Tout rêve parle un langage ésotérique ; le rêve est donc tant chez Kourouma que chez Freud une aire métaphysique que des initiés rompus dans le secret des méthodes de traduction explorent pour en extraire le sens profond et les implications sociales.

Dans la conception du rêve chez Kourouma, le rêve latent et le rêve manifeste ont la même matrice. Cette vision des faits vient en porte-à-faux à la thèse freudienne qui distingue les deux volets du rêve. En clair, d'après la psychanalyse, le rêve latent est plus étendu que le rêve manifeste qui est concis, laconique ou bref. De plus, ces deux volets sont distincts. Avec Kourouma, ces deux volets partagent la même matrice. C'est d'ailleurs en conséquence que chez notre auteur, l'élaboration et l'interprétation se font en même temps. Ce sont deux phénomènes qu'on ne saurait dissocier. L'élaboration ne peut aller sans l'interprétation et vice versa.

Au niveau des symboles, il faut noter que tandis que la psychanalyse freudienne revoit la quasi-totalité des symboles du rêve à la sphère érotique et sexuelle, les symboles chez Kourouma sont variés et fortement campés dans sa culture. Nous avons chez Kourouma des symboles culturels. C'est probablement ce

qui rend difficile ou presque impossible l'application de la libre association aux rêves kouroumiens en particulier et en général aux rêves africains.

Ainsi, cette démarcation du rêve kouroumien opère-t-elle une expression d'identité ; au sens où il se distingue de la conception freudienne du rêve. Partant de ce fait, le rêve chez Kourouma devra être abordé en lui-même. Son explication et sa traduction émanent de ses propres éléments. La rupture entre le rêve de Kourouma et les théories du rêve élaborées par la psychanalyse de Freud est au cœur même de l'expression identitaire de Kourouma.

Nous percevons une conception culturaliste du rêve dans la création de Kourouma. C'est d'ailleurs pour cela que le rêve dans l'œuvre romanesque de Kourouma apparaît comme un item culturel.

La transculturalité du rêve le transforme en une expérience universelle. Cette expérience a la particularité de demeurer singulière en dépit de son universalité car ses conditions d'objectivité ne peuvent se prévaloir des règles fonctionnelles, elles sont donc des conditions subjectives. La singularité du rêve relève aussi du fait que le contenu du rêve est très souvent brouillé, occulté et même oublié.

En nous fondant sur l'universalité du rêve, nous aurions pu poser comme postulat que l'expérience onirique devrait avoir un code d'accès universel. Mais ce n'est pas le cas car le caractère unique, étrange, particulier et surprenant des opérations et des éléments que le rêve met en scène paraissent interdire ou obturer l'élaboration d'un code universel.

Le rêve est se faisant une singularité dans l'incommensurable expérience onirique.

C'est manifestement cette rupture que tous les rêves opèrent entre eux d'abord et ensuite la rupture que les rêves de Kourouma opèrent vis-à-vis des techniques de la libre association, de l'élaboration de l'interprétation et de la traduction – établies selon la perspective freudienne – qui entraîne l'expression identitaire chez lui. L'expression identitaire sous cet angle est rupture avec l'universel.

Il va sans dire que la voie indiquée pour scruter et proclamer cette expression de l'identité à travers le rêve de Kourouma et la conception singulière qu'il fait de lui est le fait de considérer le rêve kouroumien en lui-même en tenant compte de tous les paramètres culturels. Il est donc clair qu'il faut aborder les rêves de Kourouma dans une perspective endogène. Le rêve a toujours partie liée avec l'environnement du sujet rêveur. Il est donc normal que la culture y intervienne. Quant à l'outillage de Freud, il est évident qu'il a été forgé à partir de réalités qui ne sont pas forcément universelles bien que le phénomène, lui le soit.

A2 - La religion

Il a été regroupé sous la coupole de religion toutes les pratiques spirituelles des personnages qui les lient à une force transcendantale. Cette voie est conforme à la définition que Robert-Jacques Thibaud donne de la religion dans son *Dictionnaire des religions* :

« Du latin religare, lier, relier, rassembler. Attitude personnelle et collective vis-à-vis d'une divinité et, par suite, série de rituels, de croyances et d'obligations ; envers cette divinité. La religion, comme la philosophie et la gnose, conduit à rechercher la vérité sur soi-même et sur le monde, sur le rapport harmonieux de l'homme avec

l'humanité et l'ensemble de ce qui existe. Dès le Néolithique, les hommes mirent en place les prémices de ce qui devint par la suite des systèmes cohérents de pensée religieuse. C'est pourquoi de nombreux mythes prennent leur source à l'origine de l'humanité, tel le culte des déesses mères et des vierges noires, du dieu ou des dieux créateurs et de l'esprit divin existant dans chaque être.

Chaque événement du monde, chaque comportement humain fut ainsi codifié, évalué, ce qui donna naissance aussi bien aux rites de sacrifices qu'aux devoirs des hommes envers eux-mêmes et la nature. Le respect de ces prescriptions distingue le sacré du profane et amène à transcender ce qui est matériel vers le spirituel »²⁶³.

Cette définition, quoiqu'elle vise à une certaine scientificité dans son but de construire ou de décrire l'histoire de la religion, fait bien souvent discutable, a le mérite de considérer la religion dans son ensemble comme un bloc monolithique à multiples ramifications. Elle n'opère pas de distinction au point de vue de l'essence et du fondement de toutes les religions. Dans leur structure organisationnelle et fonctionnelle toutes les religions distinguent deux mondes parallèles qui entretiennent des relations verticales. Il s'agit du monde des esprits, de l'invisible et du monde physique et palpable, du visible. Cette structure a inspiré Platon qui a subdivisé dans son « *allégorie de la caverne* »²⁶⁴ le monde en deux strates : le monde intelligible calqué sur le monde spirituel et le monde sensible construit à

²⁶³ Robert-Jacques Thibaud, *Dictionnaire des religions*, Actualité de l'Histoire SARL, 2000, p. 230.

²⁶⁴ L'allégorie de la caverne (République, VII, 514 a) : « *Platon illustre la hiérarchie des formes de l'Être et la conversion à l'intelligible : les habitants d'une grotte, prisonniers depuis toujours le dos tourné à l'entrée, perçoivent sur le fond les ombres qui projettent des objets portés par des hommes circulants au-dehors : ils prennent les ombres pour des réalités. Les objets réels sont aux ombres ce que le monde des idées est au monde visible. Aussi la conversion est-elle pénible : en allant vers la lumière, le prisonnier s'en remplit les yeux, mais en revenant parmi ses anciens compagnons, il passe pour un menteur ou un ferment de désordre. Telle est selon Platon la signification philosophique de la mort de Socrate, le juste incompris de ses semblables parce qu'il a vu la vérité (Apologie de Socrate, Phédon)* », Noëlla Baraquin/Jacqueline Laffite, *Dictionnaire des philosophes*, Paris : Armand Colin, 2000, p. 251.

l'instar du monde physique. De cette bipolarité, il ressort que le monde physique subit les pesanteurs du monde spirituel. Toutes les religions sont donc unifiées par la verticalité qui régit les relations de l'homme – car la religion est avant tout anthropocentrique – à l'être transcendantal qu'il soit dans les cieux ou sous la terre. C'est fort du sens de la verticale que Amadou Hampâté Bâ a pu séparer dans Kaïdara²⁶⁵ le monde ésotérique et le monde exotérique ; selon qu'il plonge sous terre ou selon qu'il s'ouvre sur les cieux. La définition de Robert-Jacques Thibaud, même si elle n'opère pas de hiérarchisation entre les religions dites révélées et celles taxées de sectes d'une part et d'autre part, si elle n'établit pas d'opposition entre les pratiques mystiques qui portent le nom de religion et celles à qui il est refusé, elle insinue tout de même qu'il existe des différences au niveau des pratiques rituelles entre toutes ces religions. C'est d'ailleurs ce qui motive le syntagme « des religions » dans le titre « Dictionnaire des religions ». Les variantes étant mentionnées par l'article indéfini « des » au contraire d'un titre possible comme « dictionnaire de la religion » qui même s'il est prétentieux, mettrait – par sa construction syntaxique – en évidence la similarité structurelle de toutes les religions vues comme un tout monolithique à travers le syntagme prépositionnel « de la ». La diversité des religions est aussi manifeste sous la plume de Kourouma qui figure à travers les pratiques rituelles de ses personnages la religion musulmane, le fétichisme, le christianisme et le syncrétisme religieux.

²⁶⁵ « La pierre plate représente les deux sciences : l'exotérique (face blanche) et l'ésotérique (face noire) ; ses neuf coudées de pourtour correspondent aux neuf ouvertures du corps de l'homme et relèvent encore de la science exotérique (tandis que la femme-mère a 11 ouvertures qui relèvent de l'ésotérie). La pierre est triangulaire, car c'est un rappel de la triade peule de base ; enfin, cette pierre représente aussi les trois pays : les deux faces sont les pays de clarté et d'obscurité, l'épaisseur de la pierre est le pays de la pénombre ; en initiation, le disciple demande : « Comment dois-je faire passer du sombre au clair sans retourner la pierre ? » ; le maître répond : « Tu dois te transformer en huile de crapaud », car la l'huile de crapaud pénètre la pierre ; de même l'homme n'a pas besoin de déplacer les choses pour les pénétrer par la finesse de son esprit jusque dans leur profondeur. Cette pierre est donc symbole du monde, symbole des deux sciences, porte de la voie car elle est limite entre le pays des vivants et le pays des nains de Kaïdara ; enfin, elle est la première force en cosmogonie peule, d'où sortiront les dix autres qui constituent les forces terrestres », Amadou Hampâté Bâ, *Kaïdara*, classiques Africains, Belles lettres, 1968, p. 29.

A₂-1 - La religion musulmane

La religion musulmane ou l'islam est l'une des vénération divines pratiquées par les Malinkés. En effet, venu de l'Arabie, l'islam s'est répandu d'abord en Afrique du Nord sous la pulsion des guerres saintes ou Djihad menée par les Almoravides et aussi par le truchement des relations commerciales établies par les caravaniers arabes. Puis, il s'est propagé en Afrique au sud du Sahara où il fit son entrée dans les grands empires Songhaï et Mali auxquels les historiens rattachent les origines géographiques des Malinkés. Dans les sociétés du Horodougou que Kourouma représente à travers des espaces romanesques comme Soba et Togobala, le romancier figure certains personnages qui pratiquent la religion musulmane ou l'islam conformément à la définition qu'en donne Robert-Jacques Thibaud :

« Mot arabe signifiant abandon, soumission ou dévotion à Dieu. Religion monothéiste révélée, fondée par Mahomet au début du VII^{ème} siècle, dont les fidèles sont les musulmans (du mot arabe muslin, signifiant croyant). Le dogme religieux de l'islam consiste essentiellement dans la croyance en Allah, Dieu unique, créateur et incréé, et dans son prophète Mahomet.

Mahomet a été chargé par Dieu de faire dispenser ses révélations et son enseignement dans le livre saint appelé Coran. Cet ouvrage, divinement inspiré, est la source de toutes les connaissances divines et humaines, et le seul livre auquel le fidèle doit se référer. La Révélation donnée au Prophète est insurpassable et valable pour l'éternité. L'islam s'appuie sur les Cinq Piliers et rejette la Trinité qu'il considère comme une falsification des textes saints. L'islam admet cependant la vénération de Jésus en tant

que prophète et de sa mère la Vierge Marie, tous deux mentionnés dans le Coran.

L'islam croit en une vie future après un jugement de l'âme des morts, qui peut séjourner dans l'une des sept régions de l'enfer où elle subira les supplices que lui auront valu ses fautes, ou vivre les délices sans nuages du paradis. Pour ceux qui ne méritent ni l'enfer, ni le paradis, il y a une sorte de purgatoire dans lequel l'âme des fidèles attend le jugement dernier et la résurrection des corps »²⁶⁶.

Cette définition qui permet de jeter un regard synoptique sur la religion musulmane permet aussi au lecteur de remarquer l'une des grandes articulations de la thématique romanesque de Kourouma. En effet, l'auteur, à travers ses références au Coran et les pratiques religieuses de nombre de ses personnages, exprime sa culture religieuse musulmane. Il se réclame de l'identité religieuse de la collectivité malinké qui a dans sa grande majorité opté pour l'Islam qu'elle a bien souvent adopté à l'air de son temps, à sa culture et à son identité primaires pour donner des formes variées d'Islam. Qu'elles soient orthodoxes, intransigeantes, modérées ou tolérantes d'un bout à l'autre du monde musulman, le substrat demeure l'islam sans épithète. Kourouma met ainsi en avant sa croyance religieuse à travers sa fiction et les actes de ses personnages. Il soumet l'Islam au feu de sa création. C'est d'ailleurs à juste titre que l'on a pu desceller une allégorie de l'histoire de la religion musulmane et de celle du prophète Mahomet dans la métaphore filée qui a cours dans le récit enchâssé de la création de Hairaidougou par Bokano. L'on assiste ici à un phénomène de travestissement d'un texte saint servant d'intertexte et d'hypotexte à une fiction romanesque. L'auteur vulgarise l'intertexte coranique sans pour autant l'avilir, la profaner et lui ôter sa sainteté. C'est un travestissement structurel qui conserve et même exalte l'intertexte. L'on

²⁶⁶ Robert-Jacques Thibaud, *Op. Cit.*, p. 139.

aurait pu en faire mention dans le chapitre I de cette troisième partie mais le pôle d'intérêt visant à mettre en exergue la religion musulmane dans l'écriture kouroumienne au niveau du contenu l'a emporté sur l'esthétique formelle de l'intertextualité et du travestissement de l'Histoire.

En effet, le personnage de Bokano tel que présenté par Kourouma, s'il n'est pas la figuration mimétique du prophète Mahomet, il en est tout de même un paradigme représentatif et de fait la représentation d'un saint. Le narrateur de *En attendant le vote des bêtes sauvages* l'a bien souvent souligné :

« *Bokano perpétuellement était en ablutions ; il n'usait, ne consommait que le propre, le probe ; éloignait de lui tout ce qui pouvait être entaché d'un soupçon de péché, une ombre de dol, une pointe de mensonge. Il ne se nourrissait que de ce qu'il avait lui-même semé et récolté. Ne buvait que l'eau qu'il avait lui-même tirée des entrailles de la terre. Ne se couvrait, ne s'habillait et ne se chaussait qu'avec ce qu'il avait tissé, confectionné, tanné et cousu. Les disciples de Bokano priaient peu ou prou. Ils atteignaient Allah (la lueur) par le travail ; ils besognaient pour Allah. C'était de talentueux artisans, agriculteurs et éleveurs qui ne recevaient le moindre grain, pas un seul piquini. Le maître les nourrissait, les habillaient, assumait tous leurs besoins matériels et aussi... spirituels. Oui, surtout spirituels ! Bokano accomplissait les prières que les disciples devaient à Allah. Il ne se contentait pas de prier pour ses disciples ; il priait à leur place. Prier était à la fois pour lui une fonction et un devoir »²⁶⁷.*

²⁶⁷ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote de bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, pp. 53-54.

Le narrateur décrit ainsi la vie de Bokano qui se résume à prier pour ses disciples, ne rien exiger d'eux et à glorifier Allah l'Éminent. En un mot, sa vie reflète celle d'un saint. La pureté est sa dimension première et la vénération d'Allah son essence profonde. Bokano est donc une métaphore de saint. Son histoire dans le roman de Kourouma le rapproche davantage du prophète Mahomet à certains niveaux, notamment dans son déplacement de Ramaka à Hairaidougou qui fait penser à l'Hégire²⁶⁸ et de fait Ramaka reflèterait la Mecque et Hairaidougou Médine. L'auteur-créateur a introduit des variantes dans son discours mais les grandes lignes identificatrices demeurent. L'intertextualité est d'autant plus perceptible que même si Ramaka n'est pas la ville natale de Bokano comme la Mecque est celle de Mahomet, il n'en demeure pas moins que la Mecque et Ramaka sont les espaces dont les deux personnages sont partis pour se révéler ailleurs. Tout comme Mahomet fut chassé de la Mecque et trouva refuge à Médine, Bokano fut chassé de Ramaka et trouva asile à Hairaidougou. De plus, les Malinkés et les Bambaras nomment la Mecque « Maka » par déformation phonologique de l'arabe.

L'on perçoit aisément que Kourouma identifie Ramaka à « Maka » dont il s'inspire pour créer son espace fictionnel. Ramaka serait la déformation lexicale, de « Maka », obtenue par préfixation, donc la représentation fictionnelle de la Mecque.

Par ailleurs, Hairaidougou la terre d'asile dans son contenu sémantique se rapproche de Médine d'autant plus que le nom de ces deux villes signifie tour à tour « ville du bonheur » et « ville éclairée ». Médine ou Médina en arabe ou plus exactement « Al Madinat al nabi », la ville du maître, prit le nom symbolique « almounawwara » signifiant ville éclairée quand elle accueillit le prophète Mohamet et sa famille – chassés de la Mecque – en exil. De même

²⁶⁸ Hégire : mot arabe hidjra, signifiant émigration, fuite. L'hégire débute le 6 juillet 622, jour où le prophète Mahomet quitta la Mecque, sa ville natale, pour Médine. Cette date est considérée comme le début du calendrier musulman depuis que le Kalife Omar décida de commémorer ce jour historique.

Hairaidougou, qui fut créé à l'initiative de Bokano – chassé de Ramaka – donc la ville du Maître au sens propre du terme, est un espace d'accomplissement du bonheur spirituel et de l'élévation de l'âme. Ainsi, Hairaidougou est-il un paradigme romanesque de Médine – *a priori* perceptible même dans le syllogisme se référant à Ramaka et à la Mecque – et *a posteriori* dans les relations qui le lie à Médine, à leur histoire.

Ahmadou Kourouma en travestissant l'histoire du Prophète Mahomet à travers celle de la Mecque et de Médine par le biais de Bokano, Ramaka et Hairaidougou, instruit le lecteur sur sa pratique religieuse et ses rapports à la religion, et partant celles de sa communauté, à l'islam. L'Islam est par conséquent un item culturel, religieux et métaphysique parlant dans son écriture.

Les personnages qu'il met en scène sont parfois rompus dans les pratiques islamiques ; témoins de l'expression identitaire qui a cours dans leur représentation. Le romancier met à l'œuvre des marabouts²⁶⁹ aux deux sens du terme, c'est-à-dire d'abord comme des hommes pieux, saints musulmans et ensuite comme des sorciers guérisseurs. Presque toujours ces deux dimensions des marabouts se retrouvent chez les personnages qu'il présente. L'exemple de Bokano est édifiant :

« Les restrictions aux déplacements de Bokano et le contrôle tracassier n'eurent d'autre effet que de drainer plus de jeunes et de malades vers le campement. La réputation du marabout comme exorciseur des fous et des possédés s'étendit à toute l'Afrique de l'Ouest.

C'est pourquoi l'infirmier transporta la possédée à l'aurore devant le préau du campement de Bokano, le seul

²⁶⁹ Marabout : homme pieux, saint musulman. À l'origine, le nom de marabout était donné aux guerriers tués au cours d'une guerre sainte ; leur tombe était un lieu de pèlerinage et la baraka s'étendait à leurs descendants. Par suite, les ascètes ou ermites retirés dans la solitude furent aussi appelés marabouts et consultés comme oracle ou, en Afrique, comme guérisseurs et sorciers.

maître du lieu (après Allah). Ce préau servait à la fois de salle de lecture, d'école, de lieu de palabre et de mosquée. [...]. Le marabout Bokano était un savant dans la divination. Il connaissait et utilisait dix arts divinatoires : le yi-king, la géomancie, la cartomancie, les runes, la cafédomancie, l'encromancie, l'acutomancie, la grammatomancie, la cristallomancie et la radiesthésie. Il appelait la géomancie la connaissance du savoir et la plaçait au-dessus des neuf autres arts »²⁷⁰.

Tel que décrit et présenté par le narrateur, Bokano est à la fois guérisseur et pieux musulman. Il manipule avec aisance les sourates du Coran et s'affranchit de l'ordinaire de l'existence par ses pratiques divinatoires. Le narrateur le présente comme une classe de musulmans choisis pour établir le pont entre le monde visible et le monde invisible. Bokano est aussi un archétype de musulmans fort sollicités dans les communautés malinké. Ils sont les baromètres des sociétés musulmanes malinké puisqu'ils régissent la vie de ces sociétés tant au niveau social qu'au niveau spirituel. C'est d'ailleurs pour cela que Salimata est présentée par Kourouma comme une musulmane modèle car :

« Elle priait proprement, se conduisait en tout et partout en pleine musulmane, jeûnait trente jours, faisait l'aumône et les quatre prières journalières »²⁷¹.

L'auteur en soumettant Salimata aux préceptes de l'Islam, fait d'elle une référence en matière de pratique religieuse. Elle est allée consulter Abdoulaye afin que ce dernier la guérisse de la stérilité qui la mine. La puissance du marabout est ici perceptible dans la présentation que le narrateur fait des prouesses d'Abdoulaye :

²⁷⁰ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 59-61.

²⁷¹ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Paris : Seuil, 1970, p. 28.

« Abdoulaye cassait et pénétrait dans l'invisible comme dans la case de sa maman et parlait aux génies comme à des copains. Qu'il fixât du doigt un fromager, et le tronc et les branches séchaient ! Pour un homme de cette corne, faire germer un bébé, même dans le ventre le plus aride : un rien, une chiquenaude ! La seule petite chose qui avait coupé l'espoir et l'enthousiasme était qu'Abdoulaye maraboutait cher. Marabout pour député, ministre, ambassadeur et autres puissants qu'aucune somme ne peut dépasser et qui pourraient se confectionner des pagnes en billets de banque et qui portant ne sont pas obligés de prêter à des chômeurs à cause de l'humanisme »²⁷².

Abdoulaye est, à la description que le narrateur fait de lui, tout comme Bokano, un intermédiaire entre les vivants et le monde des esprits. Par ailleurs, le succès qu'il a auprès des députés, ministres et autres autorités des républiques africaines indépendantes est le signe de ce que les pratiques culturelles et identitaires demeurent. Elles résistent au temps et s'expriment même à travers lui. L'auteur s'il ne tourne en dérision ces autorités des indépendances, fait preuve d'un réalisme qui exprime à la fois le quotidien et la culture de ces autorités. C'est d'ailleurs la preuve que la relation des Malinkés ou des Dioulas présentés par Kourouma dans son œuvre aux marabouts est un phénomène identitaire dans la mesure où il transparait à travers les apparences et uniformise les classes urbaines et les classes rurales, les seules dernières souvent taxées d'être rétrogrades. L'auteur exprime donc une identité malinké à travers Abdoulaye, Salimata et la société malinké présentée. La figuration du marabout apparaît ainsi comme un item culturel et identitaire. D'autre part, l'Islam est aussi présent par l'évocation quasi-

²⁷² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 65-66.

permanente de « Allah » dans l'œuvre de Kourouma. Allah est la désignation musulmane de Dieu à qui tout doit son existence sur terre :

« (...) *La vie est au pouvoir d'Allah seul !* »²⁷³ ; « *La poignée de riz de la providence d'Allah* »²⁷⁴ ; « (...) *Le miracle appartient à Allah seul (...)* »²⁷⁵ ; « *Allah seul fixe le destin d'un être* »²⁷⁶.

L'auteur proclame, ainsi que le veut la religion musulmane, l'Éminence et la toute-puissance de Allah. On peut noter aussi : « *Allah sauvera comme il l'a dit dans son livre ceux qui sont morts en défendant la foi* »²⁷⁷. Cette phrase qui consacre et légitime le "djihad" est révélatrice de la fonction pratique de l'Islam aux allures terroristes qui invite les musulmans à la guerre sainte. Ainsi montre-t-il l'Islam dans sa phase théorique à travers l'apprentissage du coran et des marabouts et dans phase pratique à travers le djihad islamique. Il reste fidèle aux prescriptions du Coran qui apparaît de fait comme un des hypotextes de son œuvre. L'auteur consacre par-dessus tout Allah ; « *Allah, le Tout-puissant, après avoir façonné le monde, décida...* »²⁷⁸. Le substantif « Allah » traverse toute l'œuvre de Kourouma. Le titre de son roman *Allah n'est pas obligé* est très évocateur. Il se développe aussi dans son œuvre – à juste titre – le champ lexical de l'Islam d'une part à travers la consécration du vendredi, jour saint chez les musulmans. On peut le noter à travers les visites hebdomadaires de Djigui au kébi et celles de Bokano à Ramaka. D'autre part, des termes relatifs aux prières musulmanes parsèment aussi les textes kouroumiens : « djouma », « bissimilāï », « alphantia », « courber la prière », « la peau de prière », « la mosquée », « l'Almamy », « le minaret », « l'Imam », « les rackats », « la kaaba », etc.

²⁷³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 10.

²⁷⁴ *Idem*, p. 25.

²⁷⁵ *Idem*, p. 26.

²⁷⁶ *Idem*, p. 32.

²⁷⁷ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990, p. 22.

²⁷⁸ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 61.

Eu égard à tout ce qui précède, on est fondé à déduire que l'écriture romanesque de Kourouma présente l'Islam comme un item culturel qui témoigne de l'expression identitaire malinké.

A₂-2 - Le fétichisme

Le concept culturel et religieux du fétichisme n'est pas ici abordé dans son sens psychanalytique qui montre un dérèglement psychique qui fait que le fétichiste s'attache à un objet lui permettant d'assouvir ses désirs et ses pulsions sexuels. Il ramène bien entendu la personne désirée à cet objet qui au-delà du symbole est la matérialité projetée du corps à s'offrir. Ce qui retient l'attention dans cette approche psychanalytique et qui est commune à toutes les formes de fétichisme est « l'attachement irrémédiable et quelque fois quasi-pathologique » qui amène à la croyance et à la foi. Le fétichisme dans l'acceptation religieuse serait donc l'attachement – du fétichiste pour qui y croit et du féticheur pour qui le pratique – aux objets de la nature : bois, forêt, rivière, montagne, pierres qui ne sont pas des divinités mais qui servent de canaux pour atteindre le monde des esprits auquel le monde physique est subordonné. Dans la théorie des mondes chez le féticheur et dans sa conception de la réincarnation, tout comme l'enseignent nombre de cultures, les morts ne sont pas morts. Birago Diop le montre très bien dans son poème « souffle » dont la portion retenue scande anaphoriquement le poème :

« Écoute plus souvent

Les Choses que les Etres

La Voix du Feu s'entend,

Entends la Voix de l'Eau.

Ecoute dans le Vent

Le Buisson en sanglots :

C'est le Souffle des Ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :

Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire

Et dans l'Ombre qui s'épaissit.

Les Morts ne sont pas sous la Terre :

Ils sont dans l'Arbre qui frémit,

Ils sont dans le Bois qui gémit,

Ils sont dans l'Eau qui coule,

Ils sont dans l'Eau qui dort,

Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule :

Les Morts ne sont pas morts »²⁷⁹.

Ces ancêtres, dans leur monde parallèle au monde physique, assurent la liaison entre les vivants et Dieu. Leur monde est un monde « liquide » qui se fond dans toutes les formes ; c'est d'ailleurs pour cette raison que l'âme *post-mortem* a le don d'ubiquité dans la religion fétichiste.

Le mysticisme et le fétichisme occupent une place prépondérante dans l'œuvre de Kourouma. Ses récits de chasse sont de véritables laboratoires d'expérimentation des gris-gris, ce qui met en avant la culture malinké qui, bien qu'ayant accepté la religion musulmane est demeurée profondément animiste. L'exemple de Balla dans *Les soleils des indépendances* éclaire le lecteur à cet effet :

« [...] Rapidement, d'aiguille Balla se métamorphosa en brindille pour se soustraire au fil rampant et la brindille disparut entre les herbes. Le buffle pourchassa toujours et se fit flamme et la flamme se mit à consumer la brousse, la

²⁷⁹ Almut Nordmann-Seiler, *La littérature néo-africaine*, Paris : PUF, 1976, p. 27.

fumée de l'incendie s'éleva, le crépitement de la flamme se mit à assourdir et le remue-ménage gagna toute la brousse. Profitant de ce remue-ménage, Balla, grâce à une dernière incantation, surprit la bête par un avatar de maître. Notre chasseur se fit rivière et la rivière noya la flamme, éteignit le dja de l'animal, le vital de l'animal, qui perdit magie et conscience, redevint buffle, souffla rageusement, culbuta et mourut »²⁸⁰.

Cette portion du récit de chasse de Balla expose la puissance de ses fétiches à travers la série de métamorphoses à laquelle il s'est livré dans le combat qui l'a opposé au buffle sorcier. Ces deux personnages se sont livrés à une démonstration de force visant à comparer la puissance de leurs fétiches. La victoire de Balla sur le buffle témoigne non pas de la victoire du chasseur sur l'animal mais du triomphe des fétiches.

De même, les exploits de chasse de Koyaga liée à la puissance des fétiches de sa mère ont fait de lui un chasseur dont le tableau de chasse reste inégalé dans la République du Golfe. Le narrateur dit de lui que :

« Depuis trente ans, chaque fois que dans les brousses inhospitalières d'un canton des fauves deviennent tueurs ou mangeurs d'humains, deviennent impénitents destructeurs des récoltes, les habitants du village n'hésitent pas. Ils font tout de suite appel au maître-chasseur Koyaga. Vous avez sans nul doute le tableau de chasse de l'histoire le plus fourni et le plus diversifié d'Afrique et du monde après le pharaon Ramsès II »²⁸¹.

²⁸⁰ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Paris : Seuil, 1970, pp. 124-125.

²⁸¹ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998, p. 316.

Les prouesses du chasseur Koyaga ont dépassé la lisière de Tchaotchi, son village natal, pour atteindre toutes les contrées. Koyaga est présenté par Kourouma comme un chasseur légendaire puisqu'il a des pouvoirs mystiques qui lui permettent de venir à bout d'animaux même sacrés comme la panthère, l'éléphant et le crocodile, tous solitaires et qui semaient la terreur dans les forêts et les montagnes de la République du Golfe. Grâce à ses fétiches, Koyaga a toujours eu le dessus. Cet extrait de *En attendant le vote des bêtes sauvages* est fort édifiant :

« [...] Ce buffle constituait pour tous les peuples paléos, tous les hommes de la région, une véritable calamité. Goum ! Le coup de la carabine du fils de la voyante éclata et partit. Le buffle ne s'écroula pas. Il savait la mésaventure qui avait amené la panthère de vie à trépas et il s'était préparé. Il avait ajusté ses terribles sortilèges quand les passereaux éclaireurs l'avaient informé de l'entrée du chasseur Koyaga dans la brousse. Avant que la balle l'atteignît, les nombreux nids juchés entre ses cornes se transmuèrent en autant de touffes de flammes et les oiseaux qui s'envolèrent des nids devenus des gerbes de feu tombèrent dans les herbes. Koyaga, encerclé par un très haut incendie de brousse, ne dut sa survie qu'au sortilège qui lui permit de se liquéfier, se transformer en un torrent qui étouffa les flammes. Boum ! Le second coup partit du torrent, frappa le monstre qui s'agenouilla avant de s'affaler. Le buffle venait de périr »²⁸².

La liquéfaction de Koyaga est la démonstration de ses fétiches qui lui ont permis de tuer le buffle sorcier. La référence quasi-permanente de Kourouma aux récits de

²⁸² Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, pp. 70-71.

chasse devenus un thème récurrent dans son écriture n'est pas fortuite. bercé dans l'atmosphère de chasse puisque son père était chasseur professionnel, l'auteur est probablement marqué par ce trait de sa culture qui justifie aussi l'identité de son peuple. Certainement désireux de lui rendre un hommage mérité, Kourouma développe dans ses romans un bestiaire qui appâte des chasseurs dont le talent n'a d'égal que la teneur identitaire que le thème de la chasse en pays malinké insuffle aux romans kouroumiens. La dédicace que fait l'auteur dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* se passe de commentaire :

« À toi, regretté tonton Niankoro Fondio,
Saluts et respects !
À toi, regretté papa Moriba Kourouma,
Saluts et respects !
À vous,
Deux émérites maîtres-chasseurs à jamais disparus !
Votre neveu et fils dédie ces veillées
Et sollicite encore, encore,
Votre protection, vos bénédictions »²⁸³.

Ce paratexte lève le voile sur les ambitions de l'auteur et le place dans la logique de l'expression identitaire à travers le culte qui fait de Koyaga l'incarnation de tous les maîtres-chasseurs. Koyaga est donc une métonymie parce qu'il est un singulier pluralisant et fait office de vecteurs identitaires puisqu'il est chasseur. La chasse apparaît comme un item culturel malinké. Il est utile de préciser que la chasse n'est pas spécifique aux Malinkés. L'expression identitaire se déploie dans l'œuvre de Kourouma dans l'interaction qu'il établit entre d'une part le fétichisme et la chasse qui sont d'ailleurs toujours liés, et d'autre part entre le chasseur et le gibier. À travers la démonstration de la permanence de la pratique fétichiste dans l'œuvre kouroumienne, l'on déduit que la chasse, qui a pour

²⁸³ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, dédicace.

corollaire immédiat le fétichisme est un item culturel malinké au même titre que la pratique fétichiste. C'est à juste titre que Annick Thoyer a retranscrit les propos de Mamadou Jara en ces termes :

« Si tu entends parler un jour d'un chasseur dangereux, c'est qu'il s'agit d'un sorcier ! Un homme ne devient pas chasseur sans pouvoir de sorcellerie ! »²⁸⁴.

Les prouesses de Koyaga telles que présentées par le narrateur et les cérémonies commémoratives du « dyandyon » la musique de la vaillance sont l'initiation du lecteur au culte de « Kointron » et « Sanéné », les dieux de la chasse dans le panthéon malinké. Sanéné et Kointron sont les fondateurs du « donso-ton », la religion des chasseurs si l'on en croit le mythe de création de la chasse en pays malinké. Les membres de cette confrérie sont organisés en strates hiérarchiques que sont le « donso-kuntigui », le chef garant de l'application des lois de la confrérie, les « donsos-degé », les futurs postulants au rang de maîtres-chasseurs et enfin les « soras » qui sont les musiciens et les griots – secondés par leurs « cordouas » – dans une cérémonie rendant hommage à un maître-chasseur au nom de « Kointron » et de « Sanéné ». La plus importante des cérémonies commémoratives est le dankun. Ahmadou Kourouma démonte le mythe de Kointron et de Sanéné sans le travestir et le "désanoblir" mais tout en l'expliquant.

L'auteur développe donc, à travers son roman, un métatexte à propos du mythe malinké de Kointron et de Sanéné pour une plus grande accessibilité au mythe, ce qui met en valeur le mythe et exprime le fondement culturel malinké lié à Kointron et Sanéné. Loin de "désacraliser" le mythe, l'auteur lui imprime davantage ses caractères sacré et métaphysique qui établissent sa dimension génésiaque. Ce passage est très éloquent :

²⁸⁴ Annick Thoyer, *Récit épique des chasseurs bamanan du Mali*, Paris : L'Harmattan, 1995, p. 221.

« Nous avons dit que le code de la confrérie des chasseurs confère le titre de maîtres-chasseurs avec droit de danser le dyandyon (la musique de la vaillance) aux chasseurs dont le tableau comporte au moins un des six gibiers noirs. Le tableau de Koyaga contient trente trois éléphants, vingt et un hippotragues, vingt sept buffles, dix sept lions, trente huit hippotagres noirs ou solitaires et dix neuf pythons chasseurs »²⁸⁵.

Koyaga, bien plus qu'un maître-chasseur est peut-être la transmutation de Kointron et de Sanéné ; il est le mythe. La mythification de Koyaga à travers sa dimension inégalable contribue non seulement à mettre en relief le mythe de Kointron et de Sanéné mais aussi à enseigner ce mythe dans la culture malinké et par-delà elle dans la culture universelle. Il est un trait identificateur du Malinké, sa mise en valeur est une expression identitaire.

Par ailleurs, la manifestation du fétiche dans les romans de Kourouma au-delà de la chasse est aussi perceptible dans les scènes les plus ordinaires :

« Et le matin d'harmattan comme toute mère commençait d'accoucher très péniblement l'énorme soleil d'harmattan. Vraiment péniblement et cela à cause des fétiches de Balla. Le féticheur jurait que le soleil ne brillait pas sur le village tant que ses fétiches restaient exposés. Comme le matin il se réveillait tard, il les sortait tous pour leur tuer le coq rouge. Donc pendant un lourd moment le soleil gêné s'empêtrait et s'embrouillait dans un fatras de brouillard, de fumée et de nuages. Les fétiches de Balla rengainés, entrés et enfermés, le soleil

²⁸⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 316.

réussissait à se libérer, alors qu'il était au sommet du manguier du cimetière. D'un coup il éclatait. Et après le soleil éclatant et libéré, comme les poussins après la mère poule suivaient tous les enfants de l'harmattan : les tourbillons, les lointains feux de brousse, le ciel profond et bleu, le vol des charognards, la soif, évidemment la chaleur ; tous, tous les enfants de l'harmattan »²⁸⁶.

Si ailleurs, sous d'autres latitudes les perturbations atmosphériques et les prévisions météorologiques sont définies scientifiquement, à Togobala, le narrateur les lie à la volonté du féticheur. L'auteur met en relief la croyance des Malinkés dans leurs fétiches qui semblent tout régenter. Ils sont à même de suspendre la vie et de retarder le temps dans son évolution. Le passage cité montre non seulement la puissance de Balla mais aussi le mystère qui tourne autour des pratiques fétichistes. C'est justement ce mystère qui amène les Malinkés fétichistes à croire en la puissance du féticheur et de ses gris-gris.

Les marabouts et les féticheurs par les pouvoirs dont ils sont investis sont les intermédiaires entre les hommes et le monde invisible. Ils pénètrent les arcanes des mystères par leurs pratiques et interprètent les signes du temps et de l'invisible. Ils recommandent toujours des sacrifices ou officient eux-mêmes ces sacrifices pour eux ou pour ceux qui les consultent. Ce sont des sacrifices pour la plupart très sanglants et ils sont les clefs et les codes d'accès aux mystères de l'inconnu et de l'inexploré. Ils se font à titre préventif, purificateur et expiatoire. L'exemple de Djigui Kéïta roi de Soba qui recommandait à ses sbires et sicaires :

²⁸⁶ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Paris : Seuil, 1970, p. 121.

« *Du sang ! encore du sang ! Des sacrifices ! Encore des sacrifices ! (...) Du sang, toute sorte de sangs ! Des sacrifices, toute sorte de sacrifices !* »²⁸⁷ ;

afin d'assurer la pérennité dynastique aux Kéïta sur le trône de Soba, est assez édifiant.

La croyance fétichiste bien qu'elle soit un trait identitaire malinké, laisse souvent l'auteur perplexe. Il tourne quelque fois ses personnages en dérision en incluant un zest d'ironie dans son discours. Il impute par exemple l'échec des indépendances en Afrique à la mise en veilleuse des fétiches par les institutions gouvernementales :

« *Oui, tout tomberait inévitable, pour la raison simple que les républiques des soleils des Indépendances n'avaient pas prévu d'institutions comme les fétiches ou les sorciers pour parer les malheurs. Dans toute l'Afrique d'avant les soleils des Indépendances, les malheurs du village se prévenaient par des sacrifices. On se souciait de deviner, de dévoiler l'avenir. Trompeur, qui dit que l'avenir reste dissimulé comme un fauve tapi dans le fourré. Rien n'arrive sans s'annoncer : la pluie avertit par les vents, les ombres et les éclairs, la terre qu'elle va frapper ; la mort par les rêves, l'homme qui doit finir. Les Malinkés du Horodourou le savaient bien, ils pratiquaient la divination,...* »²⁸⁸.

²⁸⁷ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Op. Cit., p. 13.

²⁸⁸ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Op. Cit., p. 154.

Ce passage qui tourne les pratiques fétichistes en dérision, critique l'inadéquation entre les systèmes de vie sociale et les appareils étatiques qui les gèrent. L'auteur dénonce l'inadaptation de certains systèmes de gestion proposés par les gouvernements aux populations. D'autre part, l'on y perçoit la négligence de la culture originelle des anciennes colonies et le sabotage identitaire qui s'est opéré avec la colonisation et les indépendances. Il y est lisible l'impasse identitaire dans laquelle se trouvent les pays nouvellement indépendants. Il est donc clair que la projection de l'écroulement de l'édifice social mis en place successivement par la colonisation et les indépendances éclaire le visage d'un équilibre précaire qui sera évidemment bouleversé par la résurgence de l'expression identitaire. Les fétiches symbolisent cet état de fait à Togobala.

L'auteur en insinuant l'échec des fétiches n'exprime pas pour autant leur inexistence quoi qu'il proclame dans des interviews sa rationalité.

Il exprime, en la récusant, cette identité malinké qui est un véritable phénomène de société. Il s'ouvre une dialectique positive entre le rationalisme et le mysticisme. Si l'auteur affirme ne pas croire en l'existence du mysticisme malinké et partant au fétichisme africain, certains propos des personnages qu'il met en scène semblent trahir sa rationalité et révéler son inconscient et son moi profond si ce n'est son identité religieuse. Un tourment et une perplexité sont alors perceptibles en lui comme en d'autres Africains et/ou non Africains. Le passage qui suit est évocateur :

« Tête brûlée avec les fétiches venait de conquérir Niangbo ! C'est vrai ou ce n'est pas vrai, cette saloperie de grigris ? Qui peut me répondre ? Où aller chercher la réponse ? Nulle part. Donc c'est peut-être vrai, le

*grigris... ou c'est peut-être faux, du bidon, une tricherie
tout le long et large de l'Afrique »²⁸⁹.*

La perplexité de l'auteur n'entame en rien la notion d'expression identitaire au rang de laquelle le fétichisme se classe dans notre travail. L'important n'est pas de savoir si c'est vrai ou faux, mais l'attention doit être retenue par la pratique du fétichisme en pays malinké. C'est d'ailleurs ce qui en fait un item identitaire dont le repérage fait état d'une expression identitaire. Dans les équations que Aimé Césaire a déduit de l'idéologie colonialiste, notamment christianisme = civilisation et paganisme = sauvagerie²⁹⁰, loin d'émettre un jugement sur les pratiques paganistes et fétichistes, Césaire au-delà de ces égalités logico-mathématiques – qui qualifient les colonisateurs de civilisés apportant la lumière aux colonisés sauvages et dans la pénombre – affirme l'identité religieuse de chacune des parties.

Les occidentaux sont des chrétiens et le christianisme est un trait identitaire occidental. En revanche, les Africains taxés d'être des sauvages sont paganistes et partant fétichistes. Tout comme Césaire, Kourouma exprime l'identité religieuse malinké à travers l'exposition des pratiques de ses personnages et de ses sociétés fictives. C'est d'ailleurs dans cette même veine que Jean-Marie Adiafi soucieux de l'expression de l'identité religieuse africaine a créé le « bossouannisme »²⁹¹ un courant philosophico-religieux.

²⁸⁹ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, *Op. Cit.*, p. 129.

²⁹⁰ Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, *Op. Cit.*, p. 9.

²⁹¹ Jean-Marie Adiafi, Bossouannisme : concepte religieux et philosophique né de la croyance aux "Bossouan" de l'Agni qui signifierait esprit. Elle renvoie à la relation verticale qui lie l'homme africain au monde invisible des esprits et des ancêtres. Il est né par opposition au christianisme considéré comme phénomène religieux socio-historique importé. Il est un désir d'authenticité religieuse.

A₂-3 - Le syncrétisme religieux

Le syncrétisme religieux est un mélange de pratiques religieuses opéré par certains personnages de l'œuvre de Kourouma. Ces personnages sont généralement à cheval sur la religion musulmane et le fétichisme ou sur le christianisme et le mysticisme ou encore sur l'Islam et le christianisme. L'auteur veut ainsi camper son œuvre sur les réalités sociales en pays malinké. En effet, l'identité, si l'on en croit les propos de Genviève Vinsonneau qui pense qu'elle est une donnée sociale en perpétuelle mutation et est de fait régie par l'instabilité même, l'on est à même de soutenir que l'identité religieuse de certains Malinkés s'est forgée au fil des siècles et au gré du temps.

Les collectivités malinké ayant connu de grands bouleversements dans l'Histoire, à travers la rencontre de l'Islam par le biais des relations commerciales avec les caravaniers arabes et à travers le choc des cultures provoqué par l'implantation coloniale grâce au christianisme, ont vu leur culture se modifier au fil du temps ainsi que leurs croyances religieuses. Originellement animistes comme tous les peuples des royaumes du lac Tchad et des empires de la boucle du Niger, les Malinkés seront soumis aux pesanteurs des nouvelles réalités qui leurs sont imposées par l'hégémonie coloniale impérialiste et l'influence arabo-berbère dans leurs relations commerciales. Ainsi, l'animisme malinké sera-t-il nourri aux sources de l'Islam arabo-berbère puis du christianisme occidental. Il s'est, dans l'Histoire de la société malinké, édifiée une pratique religieuse éclectique qui regroupe Islam, christianisme et paganisme ou animisme ; de sorte que ce syncrétisme religieux est devenu une des natures de la religion malinké et de fait un trait culturel fort, donc un pan de son identité. C'est pourquoi Kourouma a pu le traduire à travers certains de ses personnages. Le narrateur de *Les soleils des indépendances* affirme qu' :

« *En dépit de sa profonde foi au Coran, en Allah et Mahomet, Fama toute la nuit dans une petite case se recroquevilla entre de vieux canaris et un cabot galeux* »²⁹².

Le narrateur présente Fama Doumbouya un fervent musulman en train de se soumettre à des rites fétichistes que lui a proposé son sorcier et magicien Balla. Il allie ici sa foi en l'islam et sa croyance au pouvoir des canaris. L'auteur présente aussi dans *Allah n'est pas obligé* la duplicité religieuse des Malinkés :

« *Balla était le seul Bambara (...), le seul cafre du village. Tout le monde le craignait. Il avait le cou, les bras, les cheveux et les poches tout plein de grigris. Aucun villageois ne devait aller chez lui. Mais en réalité tout le monde entrait dans sa case la nuit et même parfois le jour parce qu'il pratiquait la sorcellerie, la médecine traditionnelle, la magie et mille autres pratiques extravagantes (...)* »²⁹³.

L'auteur semble ironiser sur le comportement des habitants de Togobala qui le jour proclament leur foi en l'islam et la nuit se plient à l'autorité et à la toute puissance de Balla le magicien-sorcier. Le village de Togobala ayant adopté l'islam comme religion officielle, il traitait Balla de cafre, c'est-à-dire de non-croyant, d'infidèle, voire d'impie. Il était donc formellement interdit de le fréquenter de peur de subir le châtement divin. Les habitants de Togobala transgressaient cet interdit social pour consulter le sorcier la nuit venue. L'auteur les tourne en dérision pour montrer les failles de leur pratique de l'islam. Le ton narquois qu'il utilise dans l'opposition qu'il établit entre leur foi mahométane et

²⁹² Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Op. Cit., pp. 105-106.

²⁹³ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Op. Cit., p. 16.

leurs pratiques paganistes prend l'allure d'une dénonciation et d'un désaveu des populations de Togobala. De même, la duplicité religieuse est aussi lisible dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* au sujet des pratiques de l'homme en blanc et de Tiékoroni :

« *L'homme en blanc fut un pieux et pratiquant musulman qui transforma son pays en république islamique ; Tiékoroni, un catholique qui bâtit dans les terres ancestrales de son village natal le plus somptueux lieu de culte catholique hors de Rome. Cette opposition dans les croyances religieuses n'était que purement formelle. Ils étaient tous les deux foncièrement animistes* »²⁹⁴.

L'auteur revient sur la proclamation de l'État islamique de la Guinée par Sékou Touré et la construction de la basilique de Yamoussoukro par Houphouët-Boigny, pour décrier le syncrétisme religieux auquel s'adonnaient ces deux chefs d'État eu égard à la dichotomie qui existait entre ce qu'ils proclamaient et ce qu'ils pratiquaient. Kourouma renvoie Sékou Touré et Houphouët-Boigny dos-à-dos. Car l'un et l'autre ont fondé leur pratique religieuse sur le syncrétisme qui a trahi leurs propos officiels et leurs positions affichées. Pendant que Sékou Touré associait l'islam à l'animisme, Houphouët-Boigny pratiquait le catholicisme avec une dose conséquente d'animisme. Le réalisme de l'écriture de Kourouma quant à la description du syncrétisme religieux des sociétés qu'il présente est révélateur de la nature profonde des pratiques culturelles et identitaires des sociétés qu'il figure. C'est d'ailleurs pour cela que le narrateur de *Monnè, Outrages et Défis* a pu dire sans ambages que :

« (...) *La religion était un syncrétisme du fétichisme malinké et de l'islam. Elle donnait des explications satisfaisantes à*

²⁹⁴ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Op. Cit., p. 173.

toutes les graves questions que les habitants pouvaient se poser et les gens n'allaient pas au-delà de ce que les marabouts, les sorciers, les devins et les féticheurs affirmaient »²⁹⁵.

Le narrateur affirme sans détour que les populations de Soba pratiquaient un syncrétisme religieux. L'allure assertive du passage implique les convictions de l'auteur qui reproche aux populations malinké leur manque d'esprit critique dans la mesure où elles ne discutent pas les décisions des marabouts, des sorciers et des féticheurs. L'auteur plaint l'embrigadement des populations certainement victimes des barrières sociales dressées par la hiérarchie au sommet de laquelle se trouvent les chefs, les marabouts et les féticheurs – garants de la spiritualité – qui soumettent le peuple, au bas de la stratification sociale, à leur décision et à leurs miracles. Leurs propos étant des vérités de foi à l'encontre desquelles tout contrevenant serait frappé d'amende ou d'ostracisme. Kourouma présente par ses personnages et ses sociétés fictives le syncrétisme religieux malinké qui est à n'en point douter une réalité sociale incontestable. De plus en plus, l'Islam ne se perçoit plus sans sa dimension animiste qui a favorisé un foisonnement de marabouts. Ces derniers se fondent sur quelques sourates derrière le masque desquelles ils pratiquent le fétichisme. L'Islam ou le christianisme sont bien souvent des prétextes et des couvertures transparentes devant le triomphe des canaris, des amulettes, des scarifications et d'autres sortilèges et gris-gris. Le romancier décrit de plus en plus des sociétés aux pratiques œcuméniques qui affichent l'identité religieuse malinké :

« Le Colonel Papa le bon était là dans sa soutane avec les galons. A portée de sa main il y avait la Bible et le Coran.

²⁹⁵ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis, Op. Cit.*, p. 20.

Et puis il portait tout et tout. Le public était assis dans la nef comme pour une messe. Une messe œcuménique »²⁹⁶.

La cérémonie du Colonel Papa le bon est un exemple de syncrétisme parlant. Bardé de gris-gris, il prêche les sourates du Coran et les versets de la Bible. Sa religion est une sorte de fourre-tout qui unit tous les peuples. C'est un type de croyance universelle qui vise à rapprocher tous les peuples quelle que soit leur croyance. Cet état de fait dévoile l'utopie idéologique de l'auteur tant les clivages entre les religions sont parfois grands quoique fondées bien souvent sur les mêmes principes. Le syncrétisme religieux est un vivant témoignage de l'interculturalité et même de la transculturalité et un idéal s'il n'est un facteur de tolérance, de pardon et d'unité. Mais au-delà de cette vision des faits, il est la manifestation de la bâtardisation des cultures et témoins du choc culturel qui frise souvent la contre-nature et produit des cultures et des identités problématiques ; des entre-deux-identités ou des entre-deux-cultures pour parler comme Juliette Vion Dury dans son expression entre-deux-morts²⁹⁷. La religion étant du domaine de la foi et non de celui de la rationalité, le syncrétisme qui apparaît de fait comme une falsification semble être le reflet de l'esthétique de l'auteur dans ses phénomènes de travestissement et de transposition. Mais elle reflète davantage la perversion des cultures africaines et de l'identité africaine au contact des autres cultures qui s'en sont elles aussi trouvées travesties. Le contact des cultures a réversiblement et réciproquement escamoté l'authenticité de chacune des parties. Le syncrétisme n'est donc pas un tout harmonieux mais un assemblage hétéroclite de particularités et de spécificités. Il est donc propre à la bâtardisation culturelle qui régit toutes les sociétés au passé colonial, et c'est ce que Kourouma semble représenter à travers son personnage Sœur Hadja Aminata Gabrielle : « *La Sœur Hadja Gabrielle Aminata était tiers musulmane, tiers catholique et tiers fétichiste* »²⁹⁸, dont la syntaxe du nom est édifiante. En effet, le fait de mettre bout-

²⁹⁶ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, *Op. Cit.*, p. 85.

²⁹⁷ Juliette Vion Dury, *Entre-deux-morts*, Limoges : Pulim, 2000.

²⁹⁸ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, *Op. Cit.*, p. 194.

à-bout différents noms rendant compte de réalités sociales différentes est idéologiquement chargé. Le nom du personnage Sœur Hadja Aminata Gabrielle a une double articulation syncrétique, d'abord religieuse et ensuite baptismale. « Sœur » est une désignation chrétienne renforcée par « Gabrielle » qui fait penser à l'ange Gabriel. D'autre part, Hadja est la désignation de toute femme ayant effectué un pèlerinage à la Mecque, ville sainte musulmane. Sœur Hadja Aminata Gabrielle est donc un composite chrétien et musulman. Par ailleurs, Aminata est un nom islamique et par extension malinké et Gabrielle un nom occidental. Le personnage est donc un trait d'union entre les cultures baptismales islamique-malinké et occidentale.

Il ressort de toute cette démonstration que le syncrétisme religieux est inhérent aux sociétés malinké et constitue même un item culturel puisqu'il est identificateur de ces sociétés dans l'œuvre romanesque de Kourouma. Le narrateur de *Les soleils des indépendances* hésite même à définir la religion qui est pratiquée à Togobala :

« Les Malinkés ont la duplicité parce qu'ils ont l'intérieur plus noir que leur peau et les dires plus blancs que leurs dents. Sont-ce des féticheurs ? Sont-ce des musulmans ? »²⁹⁹.

Cette hésitation dans l'entre-deux-religions est l'identité religieuse malinké. Sa représentation est par conséquent l'expression d'un trait identitaire malinké. Jean Derive et Gérard Dumestre le remarquent aussi quand ils écrivent que :

« (...) Cette maîtrise de la magie est un thème récurrent de toute la littérature de chasse. La plupart des récits insistent sur les fétiches possédés par le héros [...] ainsi

²⁹⁹ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Op. Cit., p. 105.

que sur ses secrets de chasse, en particulier son aptitude supposée à se métamorphoser en divers éléments de la brousse où à se rendre invisible, pour mieux approcher ou fuir le gibier. Aujourd'hui que la société mandingue est pour ainsi dire certainement islamisée, le groupe des chasseurs est entièrement l'un des plus forts bastions de l'animisme. Certes, la plupart des chasseurs sont convertis à l'Islam, mais ils demeurent l'emblème d'un syncrétisme qui touche à des degrés divers toute la société »³⁰⁰.

L'activité cynégétique elle-même étant un trait identitaire marqué de la culture malinké, il n'est pas étonnant de remarquer que le syncrétisme religieux qui émane d'elle irradie toute la société de sorte qu'elle devienne l'une des pierres angulaires de l'identité culturelle malinké. L'auteur en rendant compte du syncrétisme malinké éprouve davantage le thème de la bâtardise inhérente à son œuvre. À propos du thème de la bâtardise, Harris Mémel-Fotê écrivait que :

*« Dans **Les soleils des indépendances**, la notion présente un contenu global, à la fois cosmologique et anthropologique. Elle désigne en effet trois choses : la corruption dans la nature, l'altération dans la culture, le désordre dans la société, bref, la perte de l'identité du monde »³⁰¹.*

L'évolution de la notion révèle aujourd'hui qu'à l'inverse de la perte de l'identité, le syncrétisme qui manifeste la bâtardise est entrée dans la culture malinké. C'est

³⁰⁰ Jean Derive/Gérard Dumestre, *Des hommes et des bêtes*, (chants de chasseurs mandingues), "Classiques Africains", Paris : Belles lettres, 1999, p. 16.

³⁰¹ Harris Mémel-Fotê, « La bâtardise », in : *Essai sur Les soleils des indépendances*, Abidjan : NEA, 1977, p. 54.

pourquoi Fama la pratique sans risque de se voir excommunié. J.P. Gourdeau le note si bien :

« En effet les religions, perpétuel recours contre l'incohérence du vécu, jouent un rôle privilégié dans la survie mentale des personnages, tout en se révélant incapables – Dieu et les fétiches sont opaques – de donner à leur vie la transparence souhaitée. L'impuissance de l'homme à comprendre son statut personnel, l'impuissance du citoyen à maîtriser son destin social projettent Fama et les siens vers un Dieu, des dieux, dont ils sont impuissants à percer les desseins célestes. Toute pratique religieuse ne fait que poser les termes d'une dialectique impossible : la foi est sauvetage et résignation, soulagement et crispation ; bouée individuelle, elle accompagne le naufrage collectif. La religion sublime une démission : Fama ne cherche plus à avoir prise sur son histoire, sur l'Histoire ; il voue à l'enfer le parti unique et les Indépendances parce qu'il est dans l'impossibilité de comprendre les mécanismes économiques, sociaux et politiques qui le ruinent et, à plus forte raison, de pouvoir les modifier. Fama en est réduit à justifier la férocité de l'Histoire par l'usage égocentrique que font les dirigeants du marabout, du sorcier, du devin ; il s'efforce d'expliquer sa déchéance, et l'état actuel de la société, par la transgression d'une attitude traditionnelle où les pratiques religieuses étaient au service de tous »³⁰².

Ainsi, l'altérité religieuse du syncrétisme exprime-t-elle la culture malinké.

³⁰² J.P. Gourdeau, « Les religions », in : *Essai sur les soleils des indépendances*, Op. Cit., p. 79.

B - ORALITÉ, EMPRUNTS ET ITEMS CULTURELS SOCIAUX

De l'oralité aux items culturels sociaux en passant par les emprunts, il faut retenir que l'écriture romanesque de Kourouma est la célébration de l'identité malinké, en ce sens que le romancier n'opère pas de séparation radicale entre les genres majeurs de la création littéraire dans ses romans, s'attachant ainsi à un principe fort de l'oralité malinké. De manière pratique, il introduit dans son discours des notions et des thèmes propres au registre linguistique malinké. De façon tacite et même ouverte, il invite son lecteur à découvrir l'identité malinké à travers la figuration de sa culture.

B1 - Identité communautaire

L'identité communautaire est la spécificité partagée pour toutes les sociétés malinké quelles qu'elles soient. Ce point de vue implique que d'une collectivité malinké à l'autre, il peut exister de légères nuances et différences qui ne rentrent pas en ligne de compte dans nos travaux. Nous parlons là d'une confrontation directe entre spécificités malinké, quoiqu'on puisse tabler indifféremment sur les spécificités partagées et les spécificités différentielles entre les collectives car l'idée est de dégager et de figurer ce qui est propre aux Malinkés dans leur grande diversité. L'identité communautaire est aussi un trait distinctif d'une collectivité donnée par rapport aux relations qui existent entre les différentes strates de cette collectivité. Elle est alors l'item culturel et social qui participe au jeu social et qui unit toutes les franges sociales et s'oppose de fait à une caractéristique identitaire propre à une seule frange de la collectivité. En substance, l'identité communautaire est le trait identitaire de toutes les sociétés malinké d'une part, et d'autre part elle est l'item culturel identitaire qui anime la vie sociale et qui sert de courroie de transmission entre les différentes composantes sociales. Il n'est cependant pas exclu que ces deux manifestations de l'identité communautaire se

retrouvent dans le même item culturel. C'est d'ailleurs bien souvent le cas. Le personnage du griot, la circulation de la parole, les noms totémiques, le parcours initiatique, les alliances à plaisanterie et l'ambivalence du personnage de la femme sont les items culturels sur lesquels nous nous fondons pour montrer que Kourouma dans leur représentation figure et exprime sa culture et partant l'identité collective malinké.

B₁-1 - Le personnage du griot

Le personnage du griot, très caractéristique dans le Manding, se retrouve dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma avec une récurrence notable et significative. L'auteur donne la parole à différents griots pour servir d'acteurs sociaux dans les sociétés fictives qu'il crée. Le griot est même bien souvent et à raison l'acteur social qui établit des relations entre les autres acteurs sociaux. C'est à juste titre que dans l'œuvre de Kourouma, il est celui qui le plus souvent sert d'interprète et qui décline l'identité du roi. Les travaux de Sory Camara dans *Gens de la parole*³⁰³ (essai sur la condition et le rôle des griots dans la société malinké), l'une des recherches les plus étoffées sur la question du griot dont le titre même est une désignation périphrastique du griot, présente le griot bien au-delà du strict cadre de la cour royale. Relativement à l'organisation sociale en pays malinké, il écrit que :

« Lorsque tous les groupes sont engagés, comme dans les rapports entre les souverains et leurs sujets par exemple, on ne voit pas comment la société pourrait jouer le rôle qu'elle jouait [...]. Lorsque tout le monde est engagé dans la même action comme sur le champ de bataille, qui peut

³⁰³ Sory Camara, *Gens de la parole*, Paris : Karthala, 1992.

servir d'observateur des prouesses et des actes de courage des différents combattants ?

Il faut donc des arbitres qui ne soient point engagés et qui ne puissent jamais l'être. Sinon, ils deviendraient eux-même une des parties antagonistes. Et il faut que ces arbitres aient la possibilité d'être présents partout, à tous les actes, à tous les engagements et à tous les affrontements des autres. Or le griot se trouve être, parmi les Malinké, le personnage le plus apte à accomplir une telle fonction. Et il la remplit effectivement. Nous savons sa présence à tous les moments critiques de la vie de chaque membre de la société (circoncision et excision, mariage, ainsi que sur le champ de bataille). Précisons que c'est cette fonction d'arbitrage et de publication qui explique la diversification des types de griots et leur spécialisation. En effet, on peut dire que chaque état ou profession a ses griots : il y a des griots de chasseurs, dòsòjéli, qui relatent les exploits cynégétiques de leurs hôtes jéti. Il y a des griots qui suivent les jeunes gens lors des travaux collectifs de champ : ce sont les sène jéli. Il y a des griots spécialement attachés aux grands magiciens et aux prestidigitateurs, etc. »³⁰⁴.

Dans la description de la société malinké à travers les métaphores des conflits sociaux et des guerres claniques ou tribales, Sory Camara expose l'omniprésence du griot dans toutes les couches socio-professionnelles et la part active qu'il prend dans la réalisation des sociétés malinké. Le griot est donc dans la société malinké un personnage incontournable puisqu'il veille à l'équilibre de

³⁰⁴ Sory Camara, *Op. Cit.*, pp. 177-178.

celle-ci par le rôle de modérateur et de modulateur qu'il joue. D'où tire-t-il cependant cette notoriété en pays malinké ?

Dans les sociétés malinké ou bambara, les griots font partie de la caste des Ñàmàkálá³⁰⁵. Les Ñàmàkálá sont une caste à cheval sur la caste des Hɔɔɔ (les nobles) et les Jɔ. Elle est surtout caractérisée par sa fixité à l'opposé des Hɔɔɔ et Jɔ qui peuvent réversiblement se transformer l'une en l'autre. La position médiane des Ñàmàkálá fait qu'ils participent à la fois aux castes des Hɔɔɔ (nobles) et des Jɔ (captifs ou esclaves) ; ils ne sont pas des nobles mais ils ne sont pas non plus des captifs. Ils sont dans « l'entre-deux castes », caste tampon et médiane. La caste des Ñàmàkálá est composée de Nùmù ou forgerons, de Káráté ou cordonniers, de Kùlé ou artisans travaillant le bois et enfin jèli ou jáli ou griots.

Dans *Monnè, Outrages et Défis*, c'est à titre de griot que Djeliba prend la parole. Djeliba n'est reconnu au Bolloda qu'en tant que griot : « *Traduis que Diabaté est le plus grand griot de l'Almamy* »³⁰⁶.

Mory Diabaté est en effet un talentueux griot qui, après avoir servi Samory, a été jusqu'à sa mort le prestigieux serviteur de Djigui Kéïta. Il est plus connu aussi sous le nom de « Djeliba » qui signifie grand griot.

Les griots dans le Manding sont connus sous le nom de Jèli, jali ou dieli qui signifie le sang. Ils sont les maîtres de la parole. Dans *Les soleils des indépendances*, Fama Doumbouya, prince du Horodougou s'est attaché les services du vieux griot Diamourou afin de relancer son prestige : « *Diamourou,*

³⁰⁵ Ñàmàkálá, in : « Les griots, leur condition de Ñàmàkálá », in : *Gens de la parole, Op. Cit.*, pp. 75-99.

³⁰⁶ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis, Op. Cit.*, p. 35.

*dis-moi, mon fidèle griot, comment s'en sortent-ils, les chefs de concession d'ici ? »*³⁰⁷.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, c'est le Sora Bingo qui assure la relation du donsomana de Koyaga le président-dictateur-chasseur :

« *Moi, Bingo, je suis le sora ; je louange, chante et joue de la cora. Un sora est un chantre, un aède qui dit les exploits des chasseurs et encense les héros chasseurs. Retenez mon nom de Bingo, je suis le griot magicien de la confrérie des chasseurs »*³⁰⁸.

Kourouma fait un gros plan sur le personnage du griot dans ses romans et le présente essentiellement dans les cours royales de Samory, de Djigui et de Fama, et aussi dans le palais présidentiel de Koyaga. L'auteur met ainsi en relief la dégradation de la fonction du griot de plus en plus taxée d'une vénalité qui la déshonore. S'il est vrai que leur prestige s'édifie auprès des nobles et des riches, il n'en demeure pas moins que leur fonction acquerrait aussi ses lettres de noblesse dans le peuple. La perspective kaléidoscopique visant à mettre le griot en relief amène le lecteur à soutenir que la parole est au centre de la création romanesque de Kourouma, car comme l'écrit Joseph Ki-Zerbo : « *Le griot dans la cité transmet aux générations montantes « l'héritage des oreilles »* »³⁰⁹. L'assertion de Ki-Zerbo pourrait signifier que la parole, levain au cœur des cités mandingues est le véhicule des faits du passé. Cette vision des faits renchérit et corrobore les propos que Djibril Tamsir Niane accorde au griot Mamadou Kouyaté dans *Soundjata ou l'épopée mandingue* :

³⁰⁷ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Op. Cit., p.107.

³⁰⁸ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Op. Cit., p. 9.

³⁰⁹ Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique Noire*, Op. Cit., p. 732.

« *Je suis griot (...), nous sommes les sacs à parole, nous sommes des sacs qui renferment des secrets plusieurs fois séculaires. L'art de parler n'a pas de secret pour nous ; sans nous les noms des rois tomberaient dans l'oubli, nous sommes la mémoire des hommes ; par la parole nous donnons vie aux faits et gestes des rois devant les jeunes générations* »³¹⁰.

Par ce chapelet d'attributs du griot, Djibril Tamsir Niane dont l'œuvre de Kourouma justifie la perspective par la parole qu'il accorde au griot Mamadou Kouyaté, plonge le lecteur dans l'univers du griot et de la parole dont le sacré est au prorata de l'abondance dans les romans de Kourouma. La mise en scène du griot est par conséquent l'expression d'une identité sociale malinké.

Comment circule cette parole dans la société malinké ?

B₁-2 - La circulation de la parole

Dans les fonctions du langage telles que définies par Roman Jakobson dans sa théorie, on perçoit aisément les six éléments qui rentrent en ligne de compte dans l'établissement et la réalisation de l'acte communicationnel. En effet, si Jakobson distingue deux pôles à travers l'émetteur et le récepteur, le schéma de la communication en pays malinké tel que présenté par Kourouma implique trois acteurs. Il est ici question de la communication directe, c'est celle impliquant un rapport direct entre l'émetteur et le récepteur et non de la communication indirecte dont la structure est invariable en toute société. La spécificité du schéma communicationnel en pays malinké est qu'il est toujours indirect. Que les acteurs soient en présence ou échangent par personne interposée. Ainsi, la communication

³¹⁰ Djibril Tamsir Niane, *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Op. Cit., p. 9.

indirecte se confond-elle avec la communication directe. Avant d'aller plus loin, il est utile de noter que cette communication répond à tous les aspects de toutes communications. Dans le but de communiquer, un émetteur établit le contact avec un récepteur par le biais d'un message. Pour le décrypter et savoir de quoi il retourne, les deux interlocuteurs devront adopter un système communicationnel uniforme. Il ressort de ce constat que chaque élément concerné dans la communication développe une fonction précise comme l'ont montré Bernard Cocula et Claude Peyroutet dans leur *didactique de l'expression*³¹¹. La fonction émotive a pour point d'ancrage l'émetteur, la fonction conative le récepteur, la fonction métalinguistique le code, la fonction phatique le contact, la fonction poétique le message et la fonction référentielle l'objet du discours.

À l'opposé de la communication usuelle et universelle qui est linéaire, le schéma communicationnel et la circulation de la parole chez Kourouma est triangulaire ou si l'on préfère les opposer en termes de polarité, la communication usuelle est bipolaire tandis que la communication dans les cours royales malinké est tripolaire. En montrant cette communication tripolaire, Kourouma exprime son identité culturelle dans le dialogue qu'il établit entre Djigui et les colons français. En effet, il y aurait chez l'auteur une volonté manifeste de traduire la communication traditionnelle dans une cour royale malinké ou tout simplement dans la société malinké. Les propos échangés entre Djigui et les colons l'ont été par personnes interposées. Il s'est alors développé un schéma triangulaire dans lequel chaque émetteur est un récepteur potentiel et chaque récepteur un émetteur potentiel comme dans toute situation de communication. Djigui étant un roi analphabète, l'entremise de l'interprète si elle n'est justifiée par le besoin de respecter l'autorité royale – à qui l'on ne doit directement tenir un propos –, elle se justifie pour le moins par la nécessité d'établir une relation commune de communication entre Djigui et le colon. L'origine de la communication dans le schéma triangulaire est le roi ou le chef ; les propos sont dirigés vers l'hôte ou le

³¹¹ Bernard Cocula/Claude Peyroutet, *La didactique de l'expression*, Paris : Delagrave, 1989.

plaignant en passant par le messager, le notable, le griot ou le crieur. Ce circuit établit enfin de compte une relation indirecte entre le chef ou le roi et le plaignant ou l'hôte.

Le deuxième degré de ce schéma de communication qui lie l'interprète au roi est une étape empreinte de transformation quelques fois conscientes et d'autres fois inconscientes. Si tant est que les interprètes qui traduisaient les propos des colons étaient analphabètes, il va sans dire que d'une destination à l'autre, les propos seront, soit volontairement soit involontairement tronqués, travestis, brouillés ou altérés. C'est l'exemple de la conversation qui a eu lieu entre Djigui Kéïta et les colonnes françaises de la conquête du Kouroufi. Quand Djigui s'émoissait en injures face aux colons en disant : « *Dis au blanc... Nazaras, incirconcis... incroyants* »³¹².

Soumaré, l'interprète, traduisait aux Blancs que Djigui leur avait offert le Kouroufi afin qu'ils s'y installent pour protéger Soba. Partant de cette observation, ce schéma de communication qui est en réalité un schéma pseudo-triangulaire est entaché d'irrégularité propre à brouiller le message initial. Voir la représentation schématique qui en donne une bonne lecture (Cf. annexe XIII).

Le schéma ainsi établi révèle les lacunes de la communication entre les colons et les rois noirs. Les irrégularités sont certainement le fait de barrières linguistiques qui séparent les colons et les chefs noirs. Ce schéma révèle aussi l'analphabétisme et/ou la duplicité des intermédiaires entre le système colonial et les pouvoirs noirs. La figuration de ce schéma de communication par l'auteur répond à un double objectif. D'abord, il décrit les lacunes qui ont émaillé les relations entre le système colonialiste et les pouvoirs noirs, ensuite il table sur la dimension culturelle qui impose dans tout entretien avec le chef ou le roi un intermédiaire modérateur du dialogue.

³¹² Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Op. Cit., p. 35.

Ce dernier volet est semble-t-il un trait de l'identité communautaire malinké que l'auteur par dénonciation exprime tout de même. En clair, la communication devrait être directe et horizontale – au mépris des règles sociales établies – pour éviter l'altération ou le travestissement des propos imputables soit à la fourberie soit à l'analphabétisme des seuls intermédiaires.

B₁-3 - Les noms totémiques

Kourouma use d'une pratique héritée des coutumes malinké pour désigner certains de ces personnages. Il met ainsi au grand jour une des facettes de la culture et de l'identité malinké à travers la coutume du baptême en pays malinké qu'il expose dans ses romans. Cette pratique baptismale veut que le personnage soit désigné par le nom de son totem. Il est utile de noter que Freud entend par totem :

« (...) Un animal, comestible, inoffensif ou dangereux et redouté, plus rarement une plante ou une force naturelle (pluie, eau) qui, se trouve dans un rapport particulier avec l'ensemble du groupe. Le totem est, en premier lieu, l'ancêtre du groupe ; en deuxième lieu, son esprit protecteur et son bienfaiteur qui envoie des oracles et, alors même qu'il est dangereux pour d'autres, connaît et épargne ses enfants »³¹³.

Cette définition qui est en conformité avec les conceptions malinké dans l'écriture de Kourouma trouve son origine dans la mythologie malinké. En effet, dans la mythologie malinké, l'animal totémique ou tãná est toujours en étroite relation avec l'ancêtre fondateur d'un clan. La vie, les aventures et les

³¹³ Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Paris: Payot, 1965, p. 13.

pérégrinations de cet aïeul, héros dans le temps mythique demeurent fortement liées aux actions salvatrices d'un animal. Ainsi, une sorte de pacte existe-t-il entre l'aïeul-sauvé de la mort par l'animal et son clan d'une part, et d'autre part l'animal-sauveur et toute son espèce. C'est ce que Sory Camara appelle l'échange vital. Les conséquences de cette alliance repose sur l'interdiction formelle des hommes du clan de l'aïeul de consommer la chair de leur tãná.

Bien des coutumes et cultures africaines appliquent dans le baptême ou dans leur relation avec la faune les clauses de « l'échange vital » par reconnaissance vis-à-vis de l'animal-sauveur ou par peur de représailles qui se manifesteraient sous la forme d'un anathème si le lien totémique était transgressé. C'est l'exemple de la légende de la reine Pokou³¹⁴ qui a dû jeter son fils unique aux génies du fleuve pour sauver les tribus baoulés du massacre des Achantis. Dans l'histoire du peuplement de la Côte-d'Ivoire cette légende est bien connue. En donnant son fils en offrande un pont d'hippopotames se dressa sur l'eau et permit aux tribus en fuite de regagner l'autre rive échappant ainsi au massacre des Achantis. Depuis, les Baoulés ne consomment pas la chair d'hippopotame en signe de gratitude à l'animal et rendent au même titre une vénération à la reine qui immola son fils unique pour sauver sa tribu. Les romanciers prennent souvent à leur compte les pratiques culturelles qui définissent l'identité d'un peuple pour les faire connaître des lecteurs. Bernard Dadié l'a d'ailleurs fait avec la légende baoulé dans *Légendes africaines*. Ahmadou Kourouma le réussit aussi bien avec les relations totémiques en pays malinké qu'il exprime dans ses romans. Ainsi, dans *Les soleils des indépendances*, Fama Doumbouya se nomme-t-il panthère :

« *Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya,
mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des
princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère,*

³¹⁴ Bernard Dadié, *Légende et poèmes ; Afrique debout ; légendes africaines, climbé ; la ronde des jours*, Paris : Seghers, 1973.

*était un « vautour ». Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah les soleils des Indépendances »*³¹⁵.

L'association des Doumbouya au totem panthère est un phénomène de transposition opéré par l'auteur pour traduire l'identité malinké dans son roman d'autant plus que dans la pratique culturelle malinké, les Doumbouya ont une relation totémique avec la panthère. L'auteur ne fait donc que reprendre cette information culturelle au-delà même de la simple relation totémique. La figuration de l'identité malinké concernant ce point se fait doublement, d'abord la reprise formelle de la coutume dans la relation Doumbouya = panthère et dans le fait même de la relation qui implique que les Doumbouya ne doivent pas consommer de la viande de panthère. Le but avoué de l'auteur est de montrer la disgrâce de son personnage dans la mutation du fauve en saprophage ; de la panthère prédateur qui tue sa proie avant de la manger, Fama est devenu tour à tour un vautour ou une hyène qui mange les restes. Il ressort de tout ce qui précède que l'une des interprétations majeures qui se dégagent de la représentation de la coutume malinké par Kourouma est l'expression de l'identité malinké. Cette même pratique se développe dans la représentation de Djigui Kéïta roi de Soba dans *Monnè, Outrages et Défis*. Le narrateur affirme :

*« Kéïta ! Kéïta ! Totem hippopotame ! Levez-vous pour triompher ; votre griot est là pour vous accompagner et vous glorifier »*³¹⁶.

Djigui Kéïta a pour totem l'hippopotame. L'auteur une fois de plus a transcrit directement la relation totémique entre les Kéïta et l'hippopotame comme cela se note dans les us et coutumes malinké. Aussi bien motivé par le phénomène

³¹⁵ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Op. Cit., p.11.

³¹⁶ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Op. Cit., p. 47.

de transposition de cette relation totémique entre Kéïta et hippopotame que par le besoin de décrire le lien entre l'animal-sauveur et l'aïeul-sauvé, Kourouma exprime l'identité malinké par ces relations conjuguées.

C'est dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* que le romancier imagine des animaux totémiques pour ses personnages afin de relever l'influence du nom sur le personnage. S'attachant ainsi à une vérité des coutumes baptismales généralement présentes en Afrique dans les coutumes traditionnelles de la plupart des peuples, - en Côte-d'Ivoire c'est bien souvent le cas, - cette vérité stipule que le nom ne naît pas *ex nihilo* ; il est toujours motivé et renvoie à un passé ou à un futur qui définira la vie de celui qui le porte et qui influe déjà sur son présent. Kourouma a donc été influencé par la dimension cratylique et pratique qui font que le nom est action d'autant plus qu'au-delà de la simple sonorité, il signifie et éprouve celui qui le porte. C'est fort de cela que l'auteur baptise ses personnages Koyaga, totem faucon ; Fricassa Santos, totem boa ; Bossouma, totem hyène ; N'kountigui Fondio, totem lièvre ; Tiékoroni, totem caïman ; le dictateur du pays du grand fleuve, l'homme au totem léopard et le dictateur du pays des Djébels et du sable, l'homme au totem chacal.

Chaque personnage désigné par son animal totémique a la férocité, la ruse ou la sottise de l'animal désigné. Kourouma à travers le double baptême de ses personnages qui établit une relation lexicographique et sémantique entre le nom usuel et le nom totémique accorde une valeur métalinguiste au nom totémique qui indique de quoi retourne *a priori* l'intention du personnage désigné. Le nom totémique a de même une forte valeur proleptique puisqu'il indique l'itinéraire du personnage.

Dans la conception malinké dont s'inspire l'auteur, au-delà de l'interdiction de consommer la chair de leur animal totémique et de son adoration, les Malinké s'identifient à lui puisqu'à travers lui ils voient bèba ou l'ancêtre

fondateur du clan. Il y a par extrapolation une forme de symbolisme qui s'établit entre le caractère de l'homme et celui de son totem. L'animal totémique devient un analogon, une icône du personnage. Avant d'adhérer à la sphère de son animal totémique, le porteur du nom devra subir une première initiation à travers le port du nom qui est de fait un rite initiatique. Cette première initiation dans certains cas définit l'évolution du personnage qui, dans ses actions manifeste ou doit mériter son nom totémique. L'animal totémique devient alors une icône référentielle ; pour lui ressembler, le personnage doit faire son parcours initiatique. Mais le parcours initiatique ne se résume pas toujours au nom totémique quoiqu'il en soit un pilier quelques fois incontournable. Le parcours initiatique répond aussi bien souvent à la confrontation des personnages à l'épreuve de la vie sociale. En pays malinké, le nom totémique tout comme le parcours initiatique est un item culturel qui a influencé l'écriture de Kourouma et que l'auteur exprime à travers certains personnages.

B₁-4 - Le parcours initiatique

L'initiation en pays malinké est l'intégration d'un personnage à un cercle ésotérique ou à une classe d'âge dans toute sa dimension. Elle se fait dans un lieu sacré (forêt, case, montagne). Son aspect extérieur se présente sous la forme de l'excision, de la circoncision ou du baptême qui ne sont que purement symboliques et représentatifs de son aspect intérieur qui reste l'essentiel. Cette dernière facette est le gage de la maturité de l'initié, de sa force et de sa capacité à braver le danger. Elle lui inculque aussi toutes les valeurs culturelles et tous les interdits de la société et du clan auquel il appartient. Le parcours initiatique permet de même à l'initié d'établir la nette différence entre le profane et le sacré qu'il devra distinguer et se conduire en conséquence.

Le parcours initiatique se retrouve sous différents aspects dans l'œuvre de Kourouma. On pourrait dire qu'il adapte l'itinéraire de certains personnages à un parcours initiatique. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, le narrateur indique que :

« *La politique est comme la chasse, on entre en politique comme on entre dans l'association des chasseurs. La grande brousse où opère le chasseur est vaste, inhumaine et impitoyable comme l'espace, le monde politique. Le chasseur novice avant de fréquenter la brousse va à l'école des maîtres chasseurs pour les écouter, les admirer et se faire initier. Vous ne devez, Koyaga, poser aucun acte de chef d'État sans un voyage initiatique, sans vous enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie. Il vous faut au préalable voyager. Rencontrer et écouter les maîtres de l'absolutisme et du parti unique, les plus prestigieux des chefs d'État des quatre points cardinaux de l'Afrique liberticide* »³¹⁷.

Dans cette métaphore filée où la narration prend une allure incantatoire et allégorique, l'auteur superpose le monde politique et celui de la chasse. Il identifie la brousse du chasseur à l'espace ou à l'univers politique. Dans ce passage qui déploie une comparaison *in praesentia* dont les termes « politique » et « chasse » ramènent la métaphore des sociétés à la société de chasse dans l'imaginaire de Kourouma met en relief le couple maître-chasseur/chasseur novice qui induit le complexe grand initié/initié auquel le parcours initiatique de la seconde composante du complexe est sous-jacent. En effet, tout serait chasse pour l'auteur car depuis la politique où le pouvoir est le gibier du politicien-chasseur, en

³¹⁷ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *Op. Cit.*, p. 183.

passant par les guerres tribales où le gibier devient réversiblement les seigneurs de la guerre, les enfants-soldats et les populations belligérantes et le chasseur à la fois les mêmes acteurs – en un mot où l’homme est à la fois chasseur et gibier –, pour aboutir à la brousse où les animaux sont les véritables gibiers de l’humain chasseur. La commune compartimentation de ces mondes où la dialectique existentielle met une partie dans la position de quêteur ayant la volonté de dominer et de tuer, et l’autre partie dans le statut de quêté, dominé et tué impose l’uniformité de ces mondes qui se réduisent à la chasse. Il est donc judicieux que l’auteur adapte ses personnages à cette réalité. Koyaga n’est-il pas désigné par Président-dictateur-chasseur ? Une accumulation qualitative qui ne reflète que mieux l’acceptation sociale uniformisante des sociétés – dans l’imaginaire de l’auteur – à la chasse.

Koyaga est entré dans la dictature comme au bois sacré, c’est-à-dire dans le cercle initiatique. Il a, avant sa prise de pouvoir effectué un voyage initiatique chez les quatre plus grands dictateurs de l’Afrique qui font office de « grand initié ».

Ce voyage s’est déroulé avec une vélocité extraordinaire comme une course de 4 x 100 mètres. Ainsi, chaque chef chez qui il prévoyait sa prochaine visite venait-il le rencontrer chez le président qui le recevait. Koyaga comme le « témoin » a été relayé à chacun des quatre dictateurs et oint de la sève de la dictature. Les différents voyages de Yassingbé Eyadéma chez Houphouët-Boigny, Bokassa, Mobutu et Hassan II sont ainsi repris par Kourouma dans sa fiction à travers le voyage initiatique de Koyaga chez Tiékoroni, l’homme au totem léopard, Bossouma et l’homme au totem chacal.

Par ailleurs, dans *Allah n’est pas obligé*, le voyage que Birahima l’enfant-soldat et Yacouba le marabout entreprennent dans les forêts inhumaines et insondables du Libéria et de Sierra Leone est digne d’un parcours initiatique pour

l'enfant-soldat. Yacouba joue le rôle de maître initiateur. Dès qu'ils aperçoivent un élément sur leur passage, Yacouba en donne les significations et prononce les sourates annihilatrices ou inhibitrices. Dans leurs parcours, ils feront quatre escales majeures qui permettront au marabout chaque fois qu'il apercevra un nouvel objet ou un signe nouveau, d'en donner la signification et l'interprétation après avoir prononcé les sourates annihilatrices.

Pour la première escale, une chouette sort à gauche d'un buisson, le marabout prononce quatre puissantes sourates afin de conjurer le mauvais sort que présage le voyage et un touraco chante à droite du buisson pour confirmer la conjuration du sort.

À la seconde escale, une seconde chouette sort à gauche du sentier, huit sourates sont prononcées, le mauvais sort est conjuré, ce qu'atteste le chant d'une perdrix à droite.

À la troisième escale, un troisième sort à gauche du chemin, douze sourates sont prononcées, le très mauvais présage est anéanti et le chant d'une pintade à droite confirme son inhibition.

À la quatrième et dernière escale, un lièvre mort est lâché par un aigle sur la route, la consultation d'un marabout s'impose, deux moutons et deux poulets sont tués dans un cimetière pour annihiler le sort. L'instruction fut donnée de ne reprendre le voyage que le vendredi.

Ce qui importe dans le déroulement de ce parcours c'est l'attitude de maître qu'a Yacouba et de celle de disciple qu'a Birahima. Le dernier va à l'école du premier pour acquérir le savoir nécessaire qui lui permet de prévenir le danger.

Le parcours initiatique qui se manifeste selon diverses figures dans la société malinké mais dont la symbolique vise l'universalité car quel que soit le domaine dans lequel l'on évolue, on subit un parcours initiatique ; si tant est que toute quête de savoir est un parcours initiatique, est un maillon essentiel de l'identité culturelle malinké dont Kourouma est à juste titre un des promoteurs dans sa création romanesque.

B₁-5 - Les alliances à plaisanterie

Elles sont les liens qui s'établissent entre des clans et où ces clans unis par ces liens ne peuvent se vouloir de mal. Censées exemptes de toute forme d'inimitié, les alliances à plaisanterie sont désignées par le vocable *sà̀nà̀kuñá* chez les malinkés. Les travaux de Sory Camara sur les structures sociales et l'importance de l'intégration hiérarchique dans *Gens de la parole* l'ont fort bien démontré. Le terme de *sà̀nà̀kuñá* désigne un type de relations interclaniques tout à fait spéciales. Les groupes alliés sont tenus de s'entraider, d'échanger des services et des plaisanteries. Le contenu de celles-ci demeure licencieux. Ils entretiennent des relations conviviales et se pardonnent tous les excès.

Ahmadou Kourouma semble être fortement pénétré de ce trait de sa culture. La mise en scène de Koyaga est semble-t-il la manifestation du *sà̀nà̀kuñá* dans la mesure où Koyaga désigne un groupe ethnique appartenant à la sphère malinké de Côte-d'Ivoire avec lequel les Kourouma entretiennent des alliances à plaisanterie. L'auteur semble, par la présentation de son personnage, se moquer de lui, le tourner en dérision, exposer son ridicule ; mais tout en lui témoignant sa sympathie. Le destin hors norme de Koyaga qu'il crée en déformant l'histoire d'Eyadéma est une caricature romanesque dont le but avoué est de grossir les traits ; n'est-ce pas ce qui explique la démesure de Koyaga ? Les liens de l'alliance à plaisanterie semblent avoir quelque peu conditionné l'esthétique de l'auteur.

Par ailleurs, Kourouma a repris cette pratique culturelle dans son roman *Monnè, Outrages et Défis*. C'est en cela qu'il présente la relation entre les Soumaré et les Kéïta directement hérités de la coutume malinké. Le narrateur indique :

« (...) *Je me nomme Moussa Soumaré ; je suis du clan des Soumaré, les frères de plaisanterie des Kéïta et, en raison du pacte qui lie nos deux clans depuis les temps immémoriaux, je ne peux te faire du mal. Il ne peut exister que plaisanterie entre Kéïta et Soumaré en toute circonstance* »³¹⁸.

C'est d'ailleurs au nom de cette alliance que Soumaré a tronqué les propos de Djigui face aux colonnes de Faidherbe sans que Djigui n'ait réagi après qu'il l'a su. C'est aussi au nom de cette même alliance que Djigui ne réagit pas aux injures de Samouré qui a la double qualité de frère de plaisanterie et de griot. En mettant Soumaré et Kéïta en alliance de plaisanterie, Kourouma retrace tout simplement la culture et l'identité malinké dans toute sa mesure. Les travaux de Sory Camara ont d'ailleurs justifié qu'à l'instar de beaucoup d'autres réseaux d'alliances à plaisanterie, les Soumaré et les Kéïta sont bien des frères à plaisanterie. Le réseau de relations de *sànkũñã* établi par Sory Camara éclaire là-dessus (Cf. annexe XIV).

Une autre variante de l'alliance à plaisanterie est notable dans la relation que le cordoua entretient avec le président Koyaga. La définition du cordoua que donne le narrateur en est assez évocatrice :

« *Un cordoua est un initié en phase purificatoire, en phase cathartique. Tiécoura est un cordoua et comme tout*

³¹⁸ Ahmadou Kourouma, *Monnè, outrages et défis*, Op. Cit., p. 36.

cordoua il fait le bouffon, le pitre, le fou. Il se permet tout et il n'y a rien qu'on ne lui pardonne pas »³¹⁹.

C'est au nom de son titre de cordoua que Tiécoura se permet toutes les libertés vis-à-vis de Koyaga.

L'alliance à plaisanterie est une donnée essentielle dans la culture malinké et un trait dominant de l'identité malinké. Nombre de groupes au sein de la grande communauté malinké partagent ces relations d'alliances à plaisanterie ; c'est l'exemple des Toura et des Koyaga et aussi des Koyaga et des Sénoufo. Par-delà le groupe malinké, des peuples de Côte-d'Ivoire entretiennent aussi des relations d'alliances à plaisanterie en signe des liens séculaires qui lient ces peuples et qui témoignent de leur bon rapport de voisinage. Les Gouros (centre-ouest de la Côte-d'Ivoire) et les Yacouba (ouest de la Côte-d'Ivoire), tout comme les Sénoufo (nord de la Côte-d'Ivoire) et les Gouros entretiennent des rapports de tolérance et de partage.

Ahmadou Kourouma a exprimé l'alliance de plaisanterie dans son œuvre romanesque et a par ce fait exprimé son identité à travers ce trait identitaire malinké.

B₁-6 - Le personnage de la femme

La représentation du personnage féminin dans l'œuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma acquiert par sa spécificité un sens fort dans l'extra-texte et ouvre de *facto* une dialectique positive dans le genre oscillatoire de ce personnage entre masculin et féminin d'une part, et d'autre part dans les acceptations sociales vis-à-vis de la place de la femme dans la société. Cette double approche fait d'elle

³¹⁹ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Op. Cit., p. 10.

un item culturel important parce que sa représentation est d'emblée calquée sur la figure de la femme malinké. Elle est aussi un élément de récurrence dans l'écriture de Kourouma puisqu'elle occupe une place importante dans son système de personnage. Le personnage féminin de Kourouma eu égard à sa présence statistique marquée et à sa récurrence dans la taxinomie des personnages mérite une attention soutenue en plus du fait qu'il est l'objet d'un traitement spécial de la part de l'auteur. La dichotomie flagrante qui opère une désharmonie et une discontinuité entre son être et son faire interpelle à plus d'un titre le lecteur. Notons que l'auteur affecte un caractère masculin à ses personnages ; n'est-ce pas ce travestissement du personnage féminin qui fonde son ipséité dans l'imaginaire de Kourouma ?

Par ailleurs ce qu'il convient aussi de se poser comme question est : la masculinisation de la femme est-elle la célébration de la masculinité à travers la femme ? Ou en revanche est-elle le triomphe de la féminité dans le masculin ? Ou peut-être est-ce l'identification d'un genre hybride et bipolaire qui se forge son identité dans l'imaginaire romanesque kouroumien ?

Toujours est-il que l'acceptation d'un genre à cheval sur le masculin et le féminin éveille l'androgénéité ou l'hermaphrodisme qui sont régis par la marginalité propre à leur essence. La représentation de la femme chez Kourouma met-elle en relief sa masculinisation ou son hermaphrodisme ? Pour répondre à cette question, nous nous fonderons d'abord sur les portraits physiques et moraux donc sur l'être et ensuite sur le faire de quatre personnages féminins que l'auteur à figurer dans son œuvre romanesque. Il s'agit de Salimata dans *Les soleils des indépendances*, de Moussokoro dans *Monnè, Outrages et Défis*, de Nadjouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* et de Sœur Hadja Aminata Gabrielle dans *Allah n'est pas obligé*.

L'auteur présente ses personnages avec des attributs féminins. Le narrateur en fait quelques fois une description osée à la limite de la nudité et de l'érotisme. À propos de Salimata par exemple, le narrateur affirme :

«Les douceurs des nuits et des caresses, une vraie tourterelle ; fesses rondes et basses, dos, seins, hanches et bas-ventre lisses et infinis sous les doigts, et toujours une senteur de goyave verte»³²⁰.

Il se développe dans ce passage le champ lexical des rondeurs «fesses rondes», «seins», «bas-ventre» qui fait office d'un canon de beauté propre aux femmes. Le narrateur renchérit avec cet autre passage :

«Salimata était née belle. Des fesses rondes, descendantes et élastiques, des dents alignées blanches comme chez un petit chiot, elle provoquait le désir de vouloir la mordiller»³²¹.

S'agissant de Moussokoro, le narrateur écrit que :

«Rapidement elle devint remarquable comme un poulain blanc de pur-sang parmi les bourricots. Mince, de grande taille, de teint clair, (...) on ne la croisait pas sans se retourner»³²².

Ces traits descriptifs que le narrateur énumère font de Moussokoro une femme séduisante et irrésistible tant sa plastique est envoûtante et témoigne de fait d'une beauté exquise.

³²⁰ Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*, Op. Cit., p. 28.

³²¹ *Idem*, pp. 70-71.

³²² Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Op. Cit., p. 131.

L'auteur continue sur sa lancée pour décrire Nadjouma par l'entremise de son narrateur dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Ce dernier soutient dans le passage qui suit que :

«Au nom d'Allah, la maman de Koyaga était belle. Une très belle femme ! Elle avait préservé la corpulence de jeune fille : ses seins pointaient comme les mangues crues des premiers jours d'avril, ses muscles saillaient durs et ses fesses avaient la rondeur et la consistance d'une marmite de fonte»³²³.

Ce passage qui met l'accent sur les attributs de jeune fille que Nadjouma vieillissante a conservés comme les «seins durs» et «les fesses rondes» est corroboré par une autre portion du texte qui souligne qu' :

«Elle était aussi une tourterelle de femme qui se présentait moins haute qu'un poinsettia et paraissait rivée au sol comme une souche de palmier. Ses seins et ses fesses étaient encore fermes comme des éboulis de montagnes. Elle tressait ses cheveux en queue de varan et ceignait sa tête nuit et jour d'une bande de tissu blanc»³²⁴.

Il ressort des portraits physiques de ces trois personnages féminins que Kourouma semble avoir un canon de beauté féminin essentiellement campé sur les rondeurs : «les seins» et «les fesses». Ce sont des femmes belles à travers lesquelles l'auteur met en relief les parties du corps qui font office de beauté dans l'esthétique corporel africain. L'on parle d'ailleurs bien souvent de beauté africaine qui aurait par ses critères tels que présentés par Kourouma une certaine dimension

³²³ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Op. Cit., p. 59.

³²⁴ *Idem*, p. 48.

universelle. Cela se note à ce que l'auteur développe une métaphore du fruit pour spécifier ces rondeurs. «goyaves vertes», «mangues crues» et «éboulis de montagnes» sont les référents/comparants dont la rotondité met en relief la proéminence des organes comparés que sont les seins et les fesses. L'auteur semble ainsi jeter un pont entre son écriture et l'imagerie hellénistique de la représentation des déesses callipyges. Les venus callipyges³²⁵ dans le répertoire de la statuaire italique dont le répondant est Aphrodite dans la mythologie grecque sont la manifestation même des rondeurs féminines. L'auteur fait donc une représentation fantasmagorique de la femme dont il réduit le portrait physique aux seins et aux fesses à travers le gros plan qu'il leur consacre. De plus, il a un cliché de comparaison qui est devenu dans son écriture un stéréotype comparatif : «la tourterelle» qui dans une perspective symbolique représente la matérialité même de la beauté. Par ailleurs, l'auteur ne décrit pas la beauté de ses héroïnes ; le lecteur ne perçoit pas les traits du visage des héroïnes. Kourouma présente tout simplement des femmes sans visage. Il se contente de mettre en relief leurs attributs féminins qui évoquent la beauté de ces personnages. Le lecteur a donc la latitude d'imaginer la beauté de ces femmes sans pour autant la saisir, il se la représente, se l'imagine. C'est une beauté à la fois proche et lointaine, visible et invisible, stable et fugace, même évanescence. C'est une beauté qui lui échappe et qui nourrit par conséquent le mythe de l'éternel féminin.

³²⁵ Vénus : Déesse romaine identifiée à l'Aphrodite grecque, déesse de l'amour et de la fertilité, qui donna à Vénus ses caractéristiques bien connues ; c'est la mère de Cupidon ; elle a pour suivantes les trois grâces. Parmi ses nombreux attributs figurent : un couple de colombes ou de cygnes (les uns et les autres peuvent être attelés à son char), la coquille Saint-Jacques, les dauphins (ces deux derniers éléments rappellent que la déesse est née de la mer), sa ceinture magique, une torche allumée (toutes deux suscitent l'amour), un cœur enflammé. La rose rouge (tachée de son sang) et le myrte (toujours vert comme l'amour) lui sont consacrés. Vénus est souvent dans l'art une simple représentation de nu féminin, dépourvue de signification symbolique ou mythologique, mis à part quelques attributs conventionnels tels qu'un miroir (comme dans « La Toilette de Vénus ») ou une colombe. Ce type de peinture figure parfois l'épouse ou la maîtresse du peintre ou du commanditaire. Vénus nue peut prendre un certain nombre de poses convenues, qu'elle soit debout ou étendue. Certaines représentations debout dérivent de la statuaire religieuse de l'Antiquité, par exemple la *Vénus Pudica* (Vénus pudique) dont l'attitude correspond à peu près à celle de « La Naissance de Vénus » de Botticelli, un bras légèrement infléchi, la main couvrant le pubis, tandis que l'autre bras est replié de façon à se poser sur les seins (voir également Pygmalion). La pose caractéristique de la « Vénus couchée » apparaît chez Giorgione et s'imposa rapidement comme un modèle pour les artistes ultérieurs. James Hall, *Dictionnaire des mythes et des symboles*, Gérard Monfort Éditeur, p. 379. L'information a été aussi recherchée chez Salomon Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, Paris : Ernest Leroux Editeur, 1897.

Retenons que les personnages féminins de Kourouma dans leurs agissements et même quelques fois dans leur être sont la manifestation même de l'altérité. Elles se dégradent ou se métamorphosent en des hommes. Leur féminité s'altère. Cette caractéristique serait le nouvel essor de la femme en pays malinké qui dans la rigueur de ses traditions l'a enfermée dans les carcans de la coutume alors même qu'elle joue un rôle capital dans cette société.

C'est dans cette perspective que Salimata représente dans le couple Fama/Salimata ce que la notion anglaise de «breadwinner» désigne, c'est-à-dire le soutien de la famille, celle qui assure la pitance, la personne à tout faire. L'équilibre de la famille et sa stabilité repose sur elle. C'est elle qui s'occupe de Fama au contraire de ce que propose la coutume. Elle représenterait dans ces conditions l'homme puisque c'est elle qui a à charge le couple. Par ailleurs, Salimata est taraudée par une stérilité incurable qui tend à la déféminiser et par ricochet à la masculiniser ; dans la mesure où Salimata n'est pas porteuse d'enfant au même titre qu'un homme qui n'en a pas les prédispositions biologiques et physiologiques. Il est notable que la fertilité et la procréation sont les atouts et les caractéristiques qui divinisent la femme puisqu'elle crée des vies. Elles (la fertilité et la procréation) sont par conséquent les traits distinctifs majeurs de la féminité. En rivant le destin de son personnage féminin à la stérilité, Kourouma lui ôte l'essence féminine.

Il ressort de ces deux facteurs majeurs que Salimata dans son faire et dans son être a des traits masculins.

Au sujet de Moussokoro, nous abordons cet anthroponyme dans une perspective onomastique qui révèle toute la subtilité créatrice de Kourouma. Moussokoro est un lexème malinké ou bambara. Lorsque l'on opère une décomposition lexématique sur l'anthroponyme «Moussokoro» l'on obtient deux autres lexèmes : «Mouso» «koro» qui sont successivement un substantif

(«Mouso») qui signifie «femme» et un adjectif qualificatif («koro») qui veut dire «vieille». Moussokoro signifierait donc vieille femme. Le lexème Moussokoro contient par conséquent des sèmes tels que «vieille femme», «femme ménopausée» et même «mâle». Il y a, partant de cette démonstration, une évolution au sujet de «Moussokoro». D'abord mère, donc femme ; elle évoluera peu à peu vers l'altération de la féminité pour devenir un homme. La ménopause est sa période de virilisation, elle a même été transférée à «Toukoro» au pays des vieilles femmes, elle est devenue une «femme-homme». L'idée de la transgénéricité perceptible à travers la ménopause est mieux perceptible dans la désignation de cette période chez les Gouro de Côte-d'Ivoire (Ethnie du Centre-Ouest). En effet, les Gouro désignent la ménopause par le syntagme « é si li mon va » qui signifie littéralement «elle a quitté le groupe ou le genre des femmes». Si l'on part du principe que la société est divisée en deux pôles antithétiques que représente chacun des deux genres, Moussokoro en quittant symboliquement ou métaphoriquement le clan ou le groupe féminin rejoint par le biais de la ménopause la sphère des hommes. Partant de ce fait, elle acquiert aussi la sagesse qui est supposée être l'apanage des hommes. Nous notons aisément que Moussokoro est un processus de dégradation, peut-être appartient-elle désormais aux deux sexes. D'autre part, elle était la préférée du roi Djigui Kéïta Seigneur de Soba. C'est elle qui régnait métaphoriquement sur le royaume de Soba puisque ce sont ses décisions que Djigui appliquait. Elle réussira même à faire de son fils «Kéléigui» le dauphin du roi alors que hiérarchiquement il venait en cinquième position dans la dynastie des Kéïta régie par le droit d'aînesse.

Nadjouma tout comme Moussokoro subit un processus de dégradation. En effet, après la naissance de son fils Koyaga, elle n'aura plus d'enfant. Le narrateur en dit un mot : «*Nadjouma était comblée avec Koyaga ; elle ne chercha plus d'enfant ; elle n'eut qu'un seul fils*»³²⁶.

³²⁶ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Op. Cit., p. 43.

Outre cet aspect, l'auteur établit une homologie entre Nadjouma et Tchao le meilleur lutteur de la République du Golfe. On note à travers ce rapprochement des personnages une volonté de l'auteur de démystifier l'homme au profit de la femme et d'établir une forme d'égalité intergénérique.

À propos de Sœur Hadja Aminata Gabrielle, l'hommage que lui rendent les chasseurs est significatif de ce qu'elle est assimilée à un homme. Elle fut enterrée comme un maître-chasseur. C'est ce que remarque le narrateur :

«Le code d'honneur des chasseurs exige que ceux qui meurent en héros de guerre soient traités comme des maîtres chasseurs, soient enterrés avec les honneurs de maîtres chasseurs or en règle générale une femme ne pouvait pas être enterrée comme un maître chasseur. La question fut posée au généralissime des chasseurs. Sa réponse fut sans ambiguïté (sans équivoque, sans obscurité). Bien que femme, elle avait tenu un siège de deux semaines contre deux régiments de chasseurs ; elle avait tué dans des sorties nocturnes neuf chasseurs et elle était morte sur une automitrailleuse. Elle méritait amplement les funérailles des héros, des maîtres chasseurs. Et cela quel qu'ait pu être son sexe. C'est pourquoi Sœur Aminata a eu les funérailles de maître-chasseur, de grand maître-chasseur»³²⁷.

Il ressort de ce passage que Sœur Hadja par son courage hors pair, sa pugnacité et sa bravoure a forcé l'admiration et le respect des chasseurs au point où elle est entrée au panthéon des Kamajors³²⁸, là où aucune femme avant elle ne fut

³²⁷ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Op. Cit., p. 200.

³²⁸ Chasseurs traditionnels ayant pris une part active dans la guerre civile Sierra Léonaise, société fortement hiérarchisée tout comme les Dozos de la Côte-d'Ivoire et du Mali.

admise. L'auteur dans sa volonté d'affirmation de ses personnages féminins leur affecte des caractères masculins et virils qui semblent opérer sur eux une mutation. N'est-ce pas une technique de travestissement du personnage féminin ? Mieux, n'est-ce pas la transfiguration de ce personnage qui infère sa déconstruction dans l'œuvre romanesque de Kourouma ?

- Transfiguration et déconstruction

Kourouma semble rompre un tabou dans la représentation qu'il fait de la femme dans les sociétés traditionnelles africaines. Il tranche avec les réalités quotidiennes des femmes rurales traditionnelles dont Mohamed Lakhdar Maougal évoque le quotidien à travers l'histoire de la femme algérienne :

«Mais rien ou presque, n'a changé dans le réel, surtout dans le réel de la femme héroïne qui d'époque en époque semble se réincarner et se désincarner pour donner une image réelle et tragique de destins chimériques»³²⁹.

Pour pallier ces réalités, Kourouma use de la transfiguration de son personnage féminin dans la représentation qu'il en fait. Les personnages féminins qui traversent toute son œuvre romanesque se modulent au gré de son inspiration et de l'histoire dont ils émanent. Ces héroïnes subissent la loi de la transfiguration au sens où l'apprehende Gérard de Nerval dans *Aurélia* ; elles rompent les fers qui les enchaînent à la tradition d'où remontent les souvenirs macabres de l'excision – rite initiatique chez les femmes en pays malinké – où douleur, horreur et fatalité se conjuguent pour faire vivre la tradition et l'identité culturelle. Kourouma en parle d'ailleurs tout le long de ses ouvrages. En même temps qu'il exprime l'identité

³²⁹ Mohamed Lakhdar Maougal, «Irréalisation du réel et fictionnalisation de l'Histoire» ; Colloque "L'effet de fiction" ; Noté sur Google ; <http://www.fabula.frg/effet/interventions/9.php>.

malinké à travers l'excision de la femme, il la stigmatise. Ainsi, les femmes se révoltent-elles contre la tradition, lecture perceptible à travers Salimata. Elles se rebellent contre la chosification dont elles sont à tort l'objet. Elles deviennent anti-conformistes. L'auteur décrit à cet effet une transmutation qui les fait sortir de leur statut de femmes dominées, enfermées dans le carcan des coutumes des sociétés phalocrates. Une sorte de « *Deus ex machina* » se produit et elles sont obligées de se surpasser pour changer de condition. Il s'opère une alchimie sur leur être et leur faire. Elles se dédoublent d'un caractère masculin. Cette transmutation lisible dans la transfiguration de la femme chez Kourouma est-elle une sublimation de la masculinité ou une exaltation de la femme invitée à se recréer ? Toute l'œuvre romanesque de l'auteur ne donne pas de réponse exacte quoique le lecteur soit amené à reconnaître l'androgénéité comme caractéristique symbolique et interprétative de ces personnages. Le personnage féminin est par conséquent déconstruit. C'est une déconstruction que nous percevons au sens où l'entend Jacques Derrida³³⁰, c'est-à-dire comme l'inaccessibilité à une unité de sens que dégage le personnage féminin à travers l'œuvre de Kourouma. La représentation de la femme chez l'auteur est donc un travail de déconstruction et de transfiguration.

Au-delà de ce constat, il apparaît clairement que Kourouma présente une femme qu'on pourrait classer dans une zone d'hésitation entre le masculin et le féminin. C'est un personnage par conséquent marginal qui est à la fois en dehors de son groupe en même temps qu'il s'en rapproche. Cette double dialectique entre appartenance et exclusion et entre masculin et féminin équivaut à ce que P. Roberts appelle « terrain vague identitaire permanent »³³¹. Ce personnage hybride exprime une double altérité perceptible dans son identité ambiguë et dans son intégration mitigée en société. La représentation de la femme chez Kourouma soulève le problème fondamental des rôles sociaux ; inquiétude manifestée par Francette

³³⁰ Jacques Derrida, *Grammatologie*, Paris : Editions de Minuit, 1997.

³³¹ P. Roberts, « L'androgynie poulien : Créature des marges ? », acte du colloque de Toronto sur « La Marge », Goole, http://www.chass.utoronto.ca/french/SESDEF/marge/roberts_2.htm.

Pacteau dans les actes du colloque tenu à l'Université de Toronto sur «La marge» dans son acceptation de l'androgynie. Elle remarque que :

«La position de l'androgynie représente un refus, ou une transgression, de la division rigide des genres et en tant que telle menace notre identité donnée et le système de rôles sociaux qui nous définissent»³³².

Il apparaît très clairement que l'androgynie par son état et sa présence manifeste une identité marginale, insaisissable et inclassable qui bouleverse et bouscule sur le plan structurel et idéologique certains présupposés sociaux telle la division du travail. La question de l'androgénéité est une équation non résolue et insoluble. L'androgynie vacille et oscille entre deux états perpétuels et s'inscrit de fait dans une marge qui représente sa véritable identité. Francette Pacteau le note sans ambiguïté :

«Le désir derrière la figure de l'androgynie est celui d'une identité non-sexuée, ce qui est impossible. Le mouvement oscillatoire ne peut jamais s'arrêter à une position d'équilibre où l'on n'est ni homme ni femme»³³³.

Par ailleurs, l'androgynie dans son ambiguïté semble représenter dans certaines œuvres l'être parfait d'autant qu'il est à la fois homme et femme. De ce point de vue, la masculinité et la féminité prises séparément seraient l'imperfection même rejoignant ainsi le châtement infligé à l'être parfait crée homme et femme. Ce dernier – dans les mythologies et les cosmogonies judéo-chrétiennes – ayant désobéi à Dieu verra son corps féminin détaché de son corps masculin. Ces deux

³³² P. Roberts, «L'androgynie poulien : Créature des marges ?», acte du colloque de Toronto sur «La Marge», Goole, http://www.chass.utoronto.ca/french/SESDEF/marge/roberts_2.htm.

³³³ *Ibidem.*

corps seront de sorte soumis à la loi d'interdépendance. Le mythe eschatologique de la création originelle semble être le fondement de la perfection de l'androgynie.

En construisant ses personnages féminins, en les mettant à égale fonction avec les héros de ses romans, Kourouma tant physiquement que moralement masculinise ses héroïnes ; non que la masculinité soit l'état de référence mais tout simplement pour affronter les hommes sur leur propre terrain. Au-delà de cette observation, il est notable que mieux qu'une masculinisation banale et triviale, l'on assiste à une transfiguration et à une déconstruction du personnage féminin chez Kourouma. Il présente des mi-femmes – mi-hommes qui ne sont ni femmes ni hommes, ou peut-être des femmes et hommes ou même des femmes-hommes ; toujours est-il qu'il s'édifie dans son œuvre la thématique du virago et de l'androgynie perceptible dans le visage masculin qu'il plaque sur des corps de femmes. Il célèbre la féminité à travers la masculinité. L'hermaphrodisme ou l'androgynie lisible dans l'interprétation des textes de l'auteur est aussi notable dans la réponse qu'il nous a donnée quand nous l'avons rencontré :

«J'ai présenté Salimata comme elle est. Car telle est la vérité. Si vous sortez dans les rues d'Abidjan et partout ailleurs il y a des milliers de Salimata qui les parcourent. C'est elles qui font tout. La vérité mérite d'être connue»³³⁴.

L'auteur en présentant ainsi ses héroïnes sort la femme africaine – ou la femme en un mot – de l'ornière. Il lui ôte l'opacité de la nuit du voile et pose son visage à découvert. Il s'édifie la symbolique de la rupture du «Tchadri» ou du «Burka» cher aux Wagabia³³⁵ malinké.

³³⁴ Ahmadou Kourouma, rencontre avec l'auteur à Abidjan le 20/08/2000.

³³⁵ Wagabia, composante du peuple malinké inspirée des pratiques d'un islam intransigeant et rigoriste. Ils bâtissent les pratiques religieuses à l'instar de celles des Moudjahidine.

La masculinisation de la femme chez Kourouma n'est certainement pas une apologie factice de la phallocratie, encore moins une justification des thèses «abandonniques» - pour emprunter l'expression de Frantz Fanon – ou suffisantes et maladroites qui stipulent que nous sommes dans une société de phalocrates. Cette masculinisation du personnage féminin de Kourouma affiche le triomphe de la «femme-mâle» au sens de Bandaman Maurice dans *Le fils de-la-femme-mâle*³³⁶.

Kourouma invite à la reconsidération de la femme par les sociétés phallo-centristes, traditionalistes et conservatrices. Il faut affranchir les femmes des carcans sociaux qui la musellent.

B2 - Vers une identité langagière

Ce point vise à montrer que l'utilisation des items culturels comme embrayeur dans les romans de Kourouma et la manipulation particulière de la langue française par l'auteur le placent d'abord dans un processus d'auto-réalisation puisqu'il est créateur de style et comme le soutient Roland Barthes, le style est biologique³³⁷. Ensuite, ces items culturels renvoient par-delà l'auteur à une collectivité, celle à laquelle il appartient dans le cadre de nos recherches, car il

³³⁶ Bandaman Maurice, *Le fils de la femme-mâle*, Paris : l'Harmattan, 1993.

³³⁷ « Le style est presque au-delà : des images, un débit, un lexique naissant du corps et du passé de l'écrivain et deviennent peu à peu les automatismes mêmes de son art. Ainsi sous le nom de style, se forme un langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur, dans cette hypophysique de la parole, où se forme le premier couple des mots et des choses, où s'installent une fois pour toute les grands thèmes verbaux de son existence. Quel que soit son raffinement, le style a toujours quelque chose de brut : il est une forme sans destination, il est le produit d'une poussée, non d'une intention, il est comme une dimension verticale et solitaire de la pensée. Ses références sont au niveau d'une biologie ou d'un passé, non d'une Histoire : il est la « chose » de l'écrivain, sa splendeur et sa prison, il est sa solitude. Indifférent et transparent à la société, démarche close de la personne, il n'est nullement le produit d'un choix, d'une réflexion sur la Littérature. Il est la part privée du rituel, il s'élève à partir des profondeurs mythiques de l'écrivain, et s'éploie hors de sa responsabilité. [...]. Le style, au contraire, n'a qu'une dimension verticale, il plonge dans le souvenir clos de la personne, il compose son opacité à partir d'une certaine expérience de la matière ; le style n'est jamais que métaphore, c'est-à-dire équation entre l'intention littéraire et la structure charnelle de l'auteur. [...]. Le miracle de cette transmutation fait du style une sorte d'opération supra-littéraire, qui emporte l'homme au seuil de la puissance et de la magie. Par son origine biologique, le style se situe hors de l'art, c'est-à-dire hors du pacte qui lie l'écrivain à la société. [...]. », Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Op. Cit., pp. 14-16.

aurait pu écrire dans une perspective historiographique sur un peuple auquel il n'appartient pas et qu'il a découvert dans des écrits d'Histoire. La double orientation esthétique de l'écriture kouroumienne va développer des particularismes morpho-syntaxiques qui fondent son identité langagière en même temps qu'elle exprime l'identité conjointe de l'auteur et de sa communauté ethnique et culturelle.

L'écriture romanesque de Kourouma fait de lui un « logothète » au sens de Roland Barthes car pour lui les logothètes, fondateurs de langues se reconnaissent à ce que :

« La langue qu'ils fondent n'est évidemment pas une langue linguistique, une langue de communication. C'est une langue nouvelle, traversée par la langue naturelle (ou qui la traverse), mais qui ne peut s'offrir qu'à la condition sémiologique du texte (...) »³³⁸.

Il est donc judicieux que l'auteur par la « logothésis », acte de création du langage selon Roland Barthes, crée son identité langagière en s'appuyant sur le malinké. C'est ce que dit Makhily Gassama dans *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique* :

« Ahmadou Kourouma asservit la langue française, qu'il interprète en malinké, pour rendre le langage malinké, en supprimant toute frontière linguistique, à la grande surprise du lecteur. Il parvient ainsi à aboutir à des caractérisations intensives : le même mot se promène, tantôt avec une aisance audacieuse, tantôt à une allure suspecte, de catégorie grammaticale en catégorie

³³⁸ Roland Barthes, *Salade*, Fourier Loyala, Paris : Seuil, 1971, p. 7.

grammaticale, de catégorie sémantique en catégorie sémantique, changeant de contenu à volonté, emmitouflé dans des images d'un extraordinaire éclat, souvent sans détourner, égayant et s'improvisant à l'intelligence du lecteur »³³⁹.

L'expression langagière kouroumienne pourrait s'étudier à trois niveaux : le conte comme structure profonde dans ses romans, les emprunts et l'innovation lexicale incluant les accidents morphologiques.

B₂-1 - Le conte comme structure profonde du roman kouroumien

Les récits kouroumiens sont généralement organisés comme des contes. Il y aurait chez l'auteur une sorte de théâtralisation de l'écriture. La théâtralisation se lit d'abord à travers les éléments qui rentrent en ligne de compte dans le discours romanesque de Kourouma et ensuite à la façon dont il organise son discours.

Pour le premier volet, il faut remarquer que l'écriture romanesque de Kourouma est fortement inscrit dans l'antré du malinké. Elle pourrait même se définir comme un « roman parlé » tant la verve de l'auteur s'apparente aux envolées oratoires et aux prouesses illocutoires des griots du Manding. Il en ressort que la parole est au cœur de sa création. La parole est un maillon essentiel de la construction de son œuvre, comme au théâtre – genre littéraire et artistique – qui privilégie le langage, le dialogue. On retrouve même une représentation théâtrale jouée par un seul auteur-acteur : le « mono-théâtre » dont Ignace Allomo est l'initiateur et l'un des promoteurs en Côte-d'Ivoire. Le point de jonction des

³³⁹ Makhily Gassama, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Karthala, Paris : 1995, p. 23.

différents types de théâtre est la grande priorité accordée à la parole dans ce genre. L'œuvre romanesque de Kourouma serait constituée sous une forme théâtrale si l'on s'en tient à la perspective componentielle ou sémique.

Il faudra retenir que les travaux conjoints du groupe Mu et des Liégeois révèlent qu'il est possible de décomposer un mot ou une notion sur le plan sémantique. Dans un premier temps, le groupe Mu nomme cette étude sémique ou componentielle. Dans un second temps, les Liégeois précisent que la décomposition peut être de deux types. Le premier type est conjonctif et matériel et le second disjonctif et conceptuel.

Par exemple, dans la décomposition de type conjonctif et matériel, une maison doit avoir des portes, des fenêtres, des murs et une toiture. Dans le second type qui est d'ordre disjonctif et conceptuel, une sphère peut être ou une tête, ou un ballon, ou une pastèque, etc. C'est justement ce second type de décomposition, c'est-à-dire la décomposition de second ordre notamment la componentielle disjonctive qui éveille la notion de dialogue chez le lecteur à travers l'évocation du mot « théâtre ». Par ailleurs, la componentielle disjonctive appliquée au théâtre rapproche l'œuvre romanesque de Kourouma d'un conte. Dans la mesure où au-delà de ce que l'évocation du théâtre – en tant que genre – fait *a priori* penser à une représentation et à des discours sur scène, les romans de Kourouma miment le conte à bien des égards. Ils pourraient donc être identifiés au théâtre dans la transposition générique qui représente la mime ou la mimique au théâtre et au conte dans leur déroulement propre. Il ressort de cette analyse que, tant au niveau thématique qu'au niveau formel et structurel, les romans de Kourouma s'apparentent au conte.

La notion de thématique dans notre approche renvoie non seulement aux thèmes abordés mais aussi aux éléments constructifs du discours romanesque qui sont inhérents au conte. Pour le premier cas, il faut noter que la thématique de

la chasse qui était l'activité principale des hommes dans les temps mythiques revient avec récurrence sous la plume de Kourouma. Les récits de chasse de Balla dans *Les soleils des indépendances* et de Koyaga dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* sont riches d'enseignements.

Le second cas est l'utilisation des proverbes comme embrayeurs dans les textes. Le proverbe qui pourrait se définir comme le « germe de parole » si l'on s'en tient à la définition-appellation qu'en donnent les Gouros de Côte-d'Ivoire : « wi gon nin » adoptée sous la forme elliptique « gon nin » ; renvoyant successivement à « germe de la parole » et à « germe ». Le proverbe est donc un condensé ou l'essence de l'intelligence du discours dans la littérature orale. Pour le spécialiste de cette littérature, le proverbe est généralement la clef de l'énigme dans un conte genre majeur de la littérature orale. Le proverbe revêt dans certains cas une fonction métalinguistique d'autant plus que son utilisation se fait à titre explicatif. Dans d'autre cas, il sert d'intermède comme dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* où il conclut une veillée et annonce la suivante. Au-delà de son caractère illustratif, le proverbe a lui-même besoin d'être expliqué avant d'être compris. Il renferme toujours une énigme qui cache toute l'intelligence du discours ; perceptible par les seuls adeptes du pouvoir de la parole. Ainsi, en truffant ses récits de proverbes, Kourouma imite-t-il les maîtres de la parole africaine et les conteurs malinké qui usent de proverbes dans des discours où la diplomatie le dispute à la parabole. Des exemples comme : « La limite de la bête est sa queue »³⁴⁰ ou « Aucun éreintement ne peut faire tirer l'eau de la pierre »³⁴¹ pour certainement traduire qu'au-delà de ses forces l'on ne peut plus donner de lui-même ou quand on n'a plus de souffle, il faut arrêter la course. Ou comme : « Quand on voit les souris s'amuser sur la peau du chat, on mesure le défi que la mort peut vous infliger »³⁴² et « Quand le nerf vital est coupé, la poule tue le

³⁴⁰ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, *Op. Cit.*, p. 49.

³⁴¹ *Idem*, p. 110.

³⁴² Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *Op. Cit.*, p. 67.

chat sauvage »³⁴³ qui traduisent l'impuissance de tout être vivant devant la mort et le triomphe permanent de cette dernière illustrent bien la concision et la profondeur du proverbe.

D'autre part, un proverbe comme : « *Dans un pouvoir despotique la main lie le pied, dans la démocratie c'est le pied qui lie la main* »³⁴⁴ est une satire des pouvoirs qui ont tordu le coup à la démocratie et ont tronqué ses principes. Il est aussi l'expression de ce qu'en démocratie les errements du pouvoir sont cachés alors que dans la dictature ils sont à découvert. Ce proverbe met en relief la complexité du rapport de l'auteur avec les systèmes politiques despotiques et autocratiques d'une part et d'autre part les systèmes dits démocratiques. Pour lui, chaque système à ses côtés sombres ; il n'y a pas de systèmes humainement parfait.

Par ailleurs au niveau fonctionnel les récits de Kourouma sont aussi constitués comme des contes. L'exemple de *En attendant le vote des bêtes sauvages* est édifiant. En effet, dans le système des personnages et l'organisation narratologique du récit, c'est le « sora » secondé de son « cordoua » qui raconte l'histoire de Koyaga. Il y a un perpétuel va et vient entre l'auditoire que constituent les personnages du texte et le lecteur lui-même. Le sora qui feint de céder la parole est en effet le seul maître du discours dans l'arène. À travers la participation de l'auditoire et du cordoua, l'auteur reproduit la technique de la redistribution de la parole, essence même du conte malinké. De plus, sur le plan formel, *En attendant le vote des bêtes sauvages* est subdivisé en « veillées », conformément aux nuits de conte, plutôt qu'en chapitres. Le texte n'est peut-être pas un roman au sens littéraire du terme mais un « donsomana » si l'on s'accorde avec la définition qu'en donne le narrateur : « *Le donsomana est une parole, un genre littéraire dont le but est de célébrer les gestes des héros chasseurs et toutes sortes de héros* »³⁴⁵.

³⁴³ *Idem*, p. 146.

³⁴⁴ Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *Op. Cit.*, p. 226.

³⁴⁵ Ahmadou Kourouma, *Op. Cit.*, p. 32.

Il faut retenir en substance que l'utilisation du conte comme soubassement des récits de Kourouma a un double intérêt. Elle est une mise en valeur de la littérature orale à travers laquelle l'auteur expose le conte comme un item culturel et exprime de fait son identité culturelle. Elle est aussi la révélation d'une esthétique romanesque fusionnant le roman et le conte de sorte à obtenir un genre transgénérique au point où l'on pourrait parler de conte-romanesque. L'auteur se crée donc une identité langagière qu'il renforce avec des emprunts lexicaux matériels qu'il puise dans son répertoire linguistique. Kourouma en ouvrant sa création aux structures du *donsomana* tel que décrit par Jean Derive et Gérard Dumestre dans *Des hommes et des bêtes*³⁴⁶ (chants de chasseurs mandingues), a profondément théâtralisé le roman dans sa création au sens où l'entend Roland Barthes qui, à la question : Qu'est-ce que théâtraliser ?, Répond : « *Ce n'est pas décorer la représentation, c'est illimiter le langage* »³⁴⁷.

B₂-2 - Les emprunts

Ils sont les expressions directement issues du malinké et qui ont intégré l'écriture de Kourouma. En même temps qu'ils sont la manifestation de la langue malinké exposant de fait les enjeux qui s'imposent, ils sont des traits particuliers de l'esthétique de l'auteur. Les emprunts sont donc des condensés idéologiques et esthétiques propres à figurer l'identité culturelle malinké confinée dans la langue malinké que Kourouma utilise pour créer un discours romanesque particulier. Voilà un répertoire de mots à valeur lexicographique que l'auteur a utilisé dans ses romans :

³⁴⁶ Jean Derive/Gérard Dumestre, *Des hommes et des bêtes, chants de chasseurs mandingues*, Op. Cit., pp. 41-43.

³⁴⁷ Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyala*, Op. Cit., p. 10.

Allah → [emprunté à l'arabe] Dieu	djouma → vendredi saint
kouroufi → montagne noire	djigui → bélier solitaire
ouya-ouya → désordre	boribana → fin de la fuite
bilakoro → incirconcis	djoko-djoko → coûte que coûte
tata → clôture de paille	doni-doni → petit à petit
konia → jalousie	liriki → l'argent
monnè, monnew → outrage, outrages	horon → noble
gnamas → âme	daba → houe
gnona-gnona → rapidement	Fama → Prince
massa → roi, seigneur	fissandjiri → figuier
sissa-sissa → rapidement	faforo → sexe de père
tabala → tambour de guerre	gnamokodé → bâtard
kassaya-kassaya → n'importe quoi	
dagas conons → fonds de marmites	
Salamalekoum → [emprunté à l'arabe] Salutation	
allakoubarou → [emprunté à l'arabe] Dieu est grand.	

Les emprunts se justifient chez Kourouma par deux raisons fondamentales. Soit les mots malinké introduits dans son discours n'ont pas de correspondants exacts dans la langue française, auquel cas ils complètent le français et expriment la réalité profonde voulue par l'auteur, soit l'auteur veut tout simplement reproduire le discours social de ses personnages pour coller au réel. Au sujet de la première hypothèse à propos du mot « monnè », il écrit dans la page post-dédicace de *Monnè, Outrages et Défis* :

« *Outrages, défis, mépris, injures, humiliations, colère rageuse, tous ces mots à la fois sans qu'aucun ne le traduise véritablement. [...]. En vérité, il n'y a pas chez*

*nous, Européens, une parole rendant totalement le monnè
Malinké »³⁴⁸.*

L'auteur l'utilise à juste titre pour traduire l'ambiguïté de Djigui Kéïta devant l'invasion et la conquête de Soba par les colonnes de Faidherbe.

À propos de la seconde hypothèse hormis les nombreux accidents morphologiques qu'il introduit dans le discours de ses personnages analphabètes, Kourouma attribue à d'autres personnages un discours relevant de la classe et de la société de ces derniers. C'est l'exemple de Birahima l'enfant-soldat dans *Allah n'est pas obligé* qui emploie les termes « Bangala » et « Gnoussou-gnoussou » pour désigner les sexes masculin et féminin.

En incluant les emprunts dans le discours, Kourouma fait connaître un certain lexique malinké à son lecteur. Il développe un style qui, s'il ne lui est propre, est au moins un trait distinctif de son écriture puisqu'il induit d'ailleurs la notion forte de la bâtardisation de l'écriture romanesque à l'instar de la bâtardisation de société malinké au contact de la colonisation.

B₂-3 - Les accidents morphologiques et l'innovation lexicale

Les accidents morphologiques tout comme l'innovation lexicale sont des procédés de création de mots motivés par le désir et la volonté de l'auteur de traduire des situations singulières si ce n'est pour se démarquer des sentiers déjà tracés. Il en ressort que ces procédés de créations sont propres à chaque auteur et font leur spécificité. Kourouma s'engage avec succès dans la voie de la création lexicale. Dans son écriture, certaines expressions ou mots français ont au contact du malinké changé de signifiants donc de sonorité. Cette opération donne

³⁴⁸ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis, Op. Cit.*, p. 7.

naissance à des mots nouveaux de nature hybride. Il existe en conséquence un écart considérable entre le mot français initial et l'expression « accidentelle » née du « choc » entre le français et le malinké. Ces expressions altérées sont légions dans l'œuvre romanesque de Kourouma. Elles ont été pour cette première énumération appelés « accidents morphologiques » :

Nazara → Nazaréens

Allamas → Allemands

pratati → prestataire

nabata → liberté

zénéral malia → le général militaire

kaporal gardi → le caporal des gardes

Kommando magu → le commandant mauvais.

zuzi → juge

sektekter → secrétaire

Fadarba → Faidherbe

Gomo → Gouverneur

djibité → député

Ces expressions seraient nées du fait que les notions désignées par les expressions françaises originelles sont méconnues ou même inconnues des Malinké. Ces différentes transformations littérales du français participent du style oral des récits et impriment une particularité à l'écriture de Kourouma qui s'affiche par conséquent comme une identité langagière rehaussant même la thématique fondamentale de la bâtardisation. Le style oral de la déformation lexicale étant perçu aussi dans l'adaptation de nouvelle notion ou sonorité du malinké pris comme langue cible et le français comme langue source dans la dialectique coloniale.

D'un autre côté, l'innovation lexicale ouvre aussi les portes à des particularismes linguistes et lexicaux qui font l'originalité du romancier. Nous avons noté dans l'écriture de Kourouma l'entrée de certains mots nés de son imagination fertile. C'est l'exemple de « Sobels » constitué de « so » extrait de la première syllabe de « soldat » et de « bels » la dernière syllabe de « rebelle » qui s'y rapporte phonologiquement. « Sobels » désignerait d'après le narrateur des

mutins qui sont soldats le jour et rebelles la nuit. L'auteur a adapté la condition des « sobels » aux actions qu'il décrit ou vice-versa. Ou des termes comme « king-zuzi » qui signifierait « le roi des juges ». L'expression est visiblement formée par l'appellation anglaise du roi, « king », et de la déformation malinké du terme « juge ». Quelquefois, ce sont aussi des lexèmes malinkés qu'il incorpore et intègre à son écriture. L'exemple des emprunts étudiés nous éclaire là-dessus. De même, l'auteur traduit quelque fois des expressions malinké dans son discours. Notons par exemple : « Il y avait une semaine qu'avait fini dans la capitale koné Ibrahima »³⁴⁹ pour signifier que koné Ibrahima était décédé. Pareillement dans une phrase comme : « Les vendredis suivants, le Blanc et l'interprète me reçurent fraîchement »³⁵⁰, pour dire qu'il fut reçu de bonne heure. Kourouma fait ici, une représentation littérale du malinké.

Cette description de l'écriture kouroumienne témoigne des libertés que l'auteur se donne dans son acte d'écriture. Sa plume semble ne pas avoir de rigueur vis-à-vis du code normatif de la langue française. Non que son expression en soit pour autant vulgaire. Loin s'en faut ! Mais tout simplement parce que l'auteur rompt avec la « dictature » du code normatif de la langue et refuse de se plier à ses exigences. La norme de la classique rhétorique française y est bien souvent écorchée. Nous qualifions déjà son écriture de vohou-vohou romanesque dans notre mémoire de maîtrise.

Dans notre projet de thèse, nous qualifions son écriture de « délinquance créatrice » dans la mesure où il s'attaque au français académique avec des armes narratologiques et morphologiques à travers ses incursions répétées dans le réservoir linguistique malinké plein d'images.

³⁴⁹ Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*, Op. Cit., P. 9.

³⁵⁰ Ahmadou Kourouma, *Monnè, Outrages et Défis*, Op. Cit., P. 102.

L'écriture de Kourouma apparaît d'emblée comme une sorte de collage d'éléments hétéroclytes produisant du sens. Elle brise les barrières entre les langues malinké et française. On pourrait peut-être parler d'écriture « franco-malinké » au sens où l'entend Bohui Djédjé Hilaire. Cette écriture pourrait être superposable au phénomène « nouchi » qui est l'argot ivoirien. Cet argot est un fouilli de toutes les langues locales ivoiriennes mais ses principaux supports linguistiques sont le français et le malinké. Au niveau structurel et constitutif, l'écriture kouroumienne est conforme au « nouchi ». Elle exprime donc les aspirations profondes de l'auteur : son identité.

Au cours de l'entretien qu'il nous a accordé à Abidjan en 1998, à la question de savoir ce qui fonde l'originalité de son écriture, il répondait : « Je pense en malinké, donc j'écris en malinké ».

Si Jean François Sablayrolles³⁵¹ se pose la question de savoir si le néologisme est le « viagra » de l'écrivain, interrogation qui laisse entrevoir en filigrane que l'innovation lexicale redynamise, revigore ou assure l'« érection » - pour rester fidèle à la métaphore sexologique – de l'écrivain dans son inspiration et sa création romanesque, poétique ou théâtrale. Il est surtout utile de noter qu'elle crée des particularismes qui fondent son identité langagière, développe sa dimension lexicographique qui ouvre ou ferme son œuvre selon qu'il diffuse ou pas sa création avec les codes nécessaires qui permettront son décryptage. La création lexicale est soit ouverture soit fermeture, mais elle est avant tout et pour tout une identité langagière. C'est probablement pour pallier la fermeture de son œuvre que Kourouma a développé la fonction métalinguistique du langage dans *Allah n'est pas obligé* en mettant à la disposition de son personnage focalisateur quatre dictionnaires qui lui permettent d'expliquer certains mots. Ces explications

³⁵¹ Jean-François Sablayrolles ; Conférence sur le thème : « Le néologisme « viagra de l'écrivain ? », le 18 avril 2002, B.F.M. Limoges.

permettront au lecteur d'accéder au sens de l'œuvre. L'innovation lexicale fait de l'écriture de Kourouma une écriture de rupture.

C - POUR UNE ÉCRITURE DE RUPTURE

L'esthétique romanesque de Kourouma se présente à travers ses particularismes comme une production iconoclaste qui innove à divers niveaux et s'inscrit de fait dans une dynamique de rupture. Cette rupture se lit à deux moments de la création de l'auteur : rupture thématique et rupture esthétique.

La rupture thématique dans l'écriture kouroumienne réside dans le fait que l'auteur est inclassable dans les courants idéologiques qui ont émaillé l'évolution de l'histoire littéraire africaine. Son œuvre déborde bien souvent ces idéologies et s'installent parfois même au confluent de ces dernières. L'Histoire littéraire africaine dans la compartimentation de son évolution idéologique élabore une structure quaternaire qui englobe toutes les productions littéraires eu égard à son caractère standard. Le roman se prête d'avantage à cette structuration d'autant que c'est le genre qui entra le premier en contact avec la curiosité culturelle et littéraire de l'Afrique colonisée. La poésie et le théâtre – pour ne citer que les genres majeurs et la nouvelle étant un genre en essor dans le nouveau paysage africain – ont connu une évolution approximative et relative quoiqu'ils soient soumis aux mêmes pesanteurs que le roman. Le roman par son ouverture et son antériorité par rapport aux autres genres en Afrique subira les évolutions les plus marquées tant au niveau thématique donc idéologique qu'au niveau formel donc esthétique. C'est pour cela que les romans d'Ahmadou Kourouma intègrent la compartimentation structurelle et idéologique opérée par la critique et l'histoire littéraires africaines. On parle alors de roman colonial, de roman post-colonial, roman des indépendances et de roman post-indépendance. Comme on peut le noter, l'histoire et la critique littéraires africaines évoluent au gré de l'Histoire des sociétés africaines, ce qui est d'ailleurs une conséquence logique de ce que l'Histoire sert de substrat ou de prétexte à la littérature. La littérature si elle n'est un reflet de l'Histoire, elle en est au moins une interprétation ou un discours « méta-textuel ». C'est ce qu'illustre Kourouma dans sa création romanesque.

En se fondant sur la classification idéologique standard de la littérature africaine, Guy Ossito Midiohouan³⁵² en a élaboré une stratification qui, si elle n'a pas la prétention d'être exhaustive, a au moins le mérite d'être rigoureuse et scientifique. Il parle de roman colonial ou ethnologique, de roman nationaliste, de roman néo-social, de roman politique et de nouveau roman politique. La structuration qu'il propose convient mieux à l'identification et surtout à la précision de l'idéologie du roman de Kourouma. Ainsi, en dépit de la difficulté qu'on a à classer l'œuvre de Kourouma – difficulté qui demeure d'ailleurs – elle pourrait se situer à la fois dans le courant néo-social et le courant politique. Elle est globalement une œuvre inclassable et c'est cette caractéristique qui opère la rupture d'avec le sentier battu. Il faut préciser que cet état de fait n'est pas spécifique à Kourouma car le roman lui-même dans son essence offre cette instabilité. Tantôt genre protéiforme, tantôt genre sans visage, le roman est un genre qui n'est pas figé. La pratique romanesque de Kourouma se pare de ces caractéristiques et dévient par le fait même inclassable dans le champ littéraire africain. Kourouma rompt avec la stratification catégorielle de l'évolution idéologique de la critique et de l'histoire littéraire africaine. Comme il est indiqué, la rupture ne s'opère pas du fait que le roman de Kourouma appartienne à telle strate idéologique catégorielle énumérée par l'histoire littéraire ou à certaines d'entre elles. Elle est rupture parce qu'elle n'appartient à aucune de ces catégories. Son écriture est à travers la reprise thématique, procédé à la fois analeptique et proleptique puisque son œuvre se situe globalement dans une zone médiane ou zone tampon. Eu égard à ce qui précède, le roman de Kourouma doit s'appréhender comme un roman politique et un roman néo-social dans la classification de l'idéologie dans la littérature africaine que fait Guy Ossito Midiohouan. Ce dernier rapproche à juste titre les romans politique et néo-social :

³⁵² Guy Ossito Midiohouan, *L'idéologie dans la littérature négro-africaine, d'expression française*, Paris : l'Harmattan.

« *Le roman politique a en commun avec le roman néo-social une évidente dimension sociale, mais l'intention politique y est prépondérante et apparaît de façon plus marquée. On y distingue deux courants : l'un axé sur la colonisation, l'autre sur « les indépendances »* »³⁵³.

L'émergence de l'œuvre romanesque de Kourouma du fait de sa localisation dans la période post-indépendance qu'on pourrait saisir par analogie à la post modernité a juste pris la coloration sociale qui l'a engendré et s'éloigne de fait de l'idéologie qui prévalait avant les indépendances dans les romans africains. Midiohouan en parlant du nouveau roman africain qui fait tout de suite penser au nouveau roman français³⁵⁴ pour qualifier une catégorie d'œuvre précise obéissant à des caractéristiques indiquées, met le doigt sur les mutations qui s'opèrent tant au niveau formel qu'au niveau discursif. Le paysage et le visage du monde littéraire africain ont évolué. Ahmadou Kourouma par exemple ne fustige plus seulement l'esclavage et la colonisation. Il stigmatise aussi les indépendances, les partis uniques et toute la période post-indépendance. Son œuvre, loin du roman colonial, du roman du colonisé, bien qu'elle porte leur trace est une critique désormais doublement orientée. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles son écriture

³⁵³ Guy Ossito Midiohouan, *Op. Cit.*, p. 205.

³⁵⁴ Nouveau roman : Mouvement littéraire français qui atteint son apogée dans les années 1950-1960. On regroupe sous l'étiquette « nouveau roman » des écrivains aussi différents que Nathalie Sarraute (*Le Planétarium*, 1959 ; *Les Fruits d'or*, 1963), Claude Simon (*L'herbe*, 1958 ; *La Route des Flandres*, 1960), Michel Butor (*La Modification*, 1957 ; *Degrés*, 1960), ou Alain Robbe-Grillet (*Les Gommages*, 1953 ; *La Jalousie*, 1957), qui en fut le principal théoricien. On leur adjoint souvent Samuel Beckett, Marguerite Duras ou Jean Ricardou. Jérôme Lindon et les Éditions de Minuit ont joué un rôle considérable dans l'identification et la promotion du mouvement. L'expression Nouveau Roman a d'abord été employée de façon péjorative au début des années 1950, avant d'être revendiquée par les acteurs du mouvement, notamment à l'occasion du manifeste de Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman* (1963). Il eût été néanmoins plus juste de reprendre l'étiquette d'« anti-roman », proposée par Sartre en 1948 dans une très remarquable préface à *Portrait d'un inconnu* de Nathalie Sarraute. En effet, le Nouveau Roman est moins défini par un ensemble de choix esthétiques positifs que par le rejet des préoccupations majeures du roman français hérité du XIX^e siècle, comme le personnage, l'intrigue, les idées, le réalisme... Indépendamment de cette simple posture d'avant-garde, les Nouveaux Romanciers ont en commun le désir de renforcer l'aptitude des textes littéraires à rendre pleinement compte de la réalité : celle du monde et des objets chez Robbe-Grillet, des pensées et des sentiments chez Sarraute, des relations sociales et des signes chez Butor, etc. Il s'agit donc pour les Nouveaux Romanciers d'utiliser les fondements du roman (la narration et la fiction) dans le cadre d'une expérimentation visant à explorer les choses, les sensations et les discours, et non plus comme simples supports à la construction d'un matériel « romanesque ». Le Nouveau Roman ne doit cependant pas être pensé indépendamment d'autres mouvements artistiques ou intellectuels contemporains, comme le Théâtre de l'absurde (aussi appelé Nouveau Théâtre ou antithéâtre), de la Nouvelle Vague cinématographique, voire de la Nouvelle Critique, Michal Jarrety, *Lexique des termes littéraires*, *Op. Cit.*, pp. 290-291.

est à cheval sur deux cultures ; la française et la malinké, et fait ainsi figure d'innovation esthétique. À propos du style de l'auteur, Makhily Gassama écrit que :

« Ahmadou Kourouma torture et trahit la langue française, comme pour demeurer fidèle au langage malinké avec lequel il semble avoir « juré une sainte alliance ». Ce bigame est injuste et criminel : il met le feu à l'un de ses propres foyers. Il emploie les mots de France pour y couler la pensée de sa forêt natale. Il les fait éclater pour les vider de toute valeur et, progressivement, il les charge de nouvelles valeurs, qui sont celles de son terroir, qui font parfois briller les mots comme des pépites d'or. Le lecteur, inquiet, passe par deux ou trois étapes pour se saisir du contenu du message ; le message ainsi reçu, dont la transmission et la réception ont été laborieuses, devient une pierre précieuse »³⁵⁵.

Le crime que le critique impute au romancier étant d'ordre symbolique révèle toute la dimension créatrice de son œuvre. Tel que présenté, Kourouma est un alchimiste de la langue puisqu'en cassant les structures du français académique, il obtient un ensemble de structures « viles » dont l'agencement fait rejaillir la noblesse de son discours. Cette logothésis au sens de Barthes installe l'auteur dans un processus d'auto-réalisation donc de rupture avec ses prédécesseurs et plus tard avec ses successeurs. L'auteur logothète en créant son langage a engendré un parricide³⁵⁶. La naissance de son discours hybride entraîne la mort de la langue mère qui lui sert d'enveloppe, puisqu'elle n'est qu'un support linguistique dont la substance n'est plus que le malinké. Par des procédés

³⁵⁵ Makhily Gassama, *La langue d'Ahmadou Kourouma...*, Op. Cit., p. 25.

³⁵⁶ Parride, « *Meurtre du père (ou de la mère, légitime, naturel ou adoptif) ou de toute autre ascendant légitime* », Michel Godfryd, *Vocabulaire psychologique et psychiatrique*, PUF, p. 85.

de sémantisation, de désémantisation et de (re)sémantisation, il a donné une âme malinké à son discours qui a un corps français. Ce nouveau discours génère des métaphores qui déconstruisent la langue mère. Kourouma déconstruit le français tel que pourrait le saisir John R. Searle³⁵⁷ dans l'une des approches qu'il a de la déconstruction chez Derrida. À travers la déconstruction du français, Ahmadou Kourouma expose dans sa dimension symbolique le parricide d'un nouveau discours qui colle au réel et traduit le quotidien des personnages étourdis dans des sociétés en perpétuelle mutation. Son écriture a des relans naturalistes, car la forme de cette écriture est dictée par le caractère de ses personnages. Cette forme n'est que la résultante de la peinture et de la représentation caractérologiques de ses personnages. À première vue, l'écriture kouroumienne surprend, attitude qui pourrait se comprendre dans l'assertion de Zola : « *La forme seule a effaré. On s'est fâché contre les mots... Ah ! La forme, là est le grand crime !* »³⁵⁸. Ahmadou Kourouma, en exploitant l'Histoire pour créer ses fictions n'écrit pas l'Histoire. Il en donne peut-être sa lecture mais il rompt par-dessus tout les structures de l'Histoire pour édifier ses romans. La trame de ses romans est montée sur des récits de chasse qui transforment le roman en donsomana, rite cérémonial des chasseurs en pays malinké. Par ailleurs, son écriture perceptible comme une double altérité d'autant qu'elle est l'altération formelle du français et l'altération structurelle du malinké de sorte qu'on parle indifféremment de « malinkisation du français » et de « francisation du malinké », est la conséquence de son appartenance à une double culture qui le place dans un « entre-deux-cultures ». C'est peut-être ce que dit Makhily Gassama quand il écrit :

« La langue française constitue, pour nous, une langue de communication entre nos États et les différents groupes ethniques à l'intérieur du même État ; elle est aussi la langue qui nous soude au reste du monde. De par la

³⁵⁷ John R. Searle, *Déconstruction...*, *Op. Cit.*, p. 10.

³⁵⁸ Émile Zola, préface de *l'Assommoir*.

finesse et la force de l'écriture, elle a accumulé des vertus en traversant les siècles ; ces vertus peuvent exercer une influence heureuse sur le développement moderne de nos propres langues qui commencent à se soumettre aux exigences de l'écriture. Nos langues aussi ont leurs vertus qui sont celles de l'oralité ; elles sont donc capables de rendre la langue française plus dynamique et plus colorée à travers ses nuances »³⁵⁹.

Ahmadou Kourouma montre ainsi un bel exemple d'interactions entre le français et le malinké. Il tente et réussit tant bien que mal à insuffler l'oralité malinké dans l'écriture française et développe ainsi un style qui lui est propre, témoin à la fois d'une rupture de fond et de forme dans le vaste champ littéraire africain.

³⁵⁹ Makhily Gassama, *Op. Cit.*, p. 13.

CONCLUSION

Le travail a consisté à prouver une double intention. Il s'est agi d'emblée de dégager l'expression identitaire malinké à travers l'exploitation fictionnelle de l'Histoire. Cette double intentionnalité procède de deux points névralgiques. Elle met d'abord en évidence l'utilisation consciente de l'Histoire comme substrat du roman entraînant par ce fait son exploitation pour aboutir à une fiction. C'est d'ailleurs ce que Jean-Marie Schaeffer appelle « la contamination du monde historique par le monde fictionnel »³⁶⁰. En réalité, c'est le monde imaginaire et imaginable qui s'empare du monde historique pour créer le monde fictionnel. Tel que posé, le monde fictionnel équivaut au monde imaginaire.

Dans cette idée qui figure la métaphore microbienne à travers le mot « contamination », on dégage la notion forte d'altérité. Il en ressort que dans le rapport Histoire/fiction, la fiction corrode l'Histoire, la dénature et la dévisage pour la soumettre aux exigences de l'imagination. Là est tout le sens de l'exploitation et de l'esthétisation. Cependant, les traces flagrantes de l'Histoire perceptibles dans l'œuvre romanesque sont les marques de la référentialité qui accordent à certaines œuvres un crédit de dénotation. Il y a donc interaction et interagissement entre ces deux disciplines et, par conséquent, l'action de la fiction n'est pas que dénaturation. L'ambiguïté relationnelle qui en découle a certainement motivé l'embarras de Paul Ricœur dans la désignation des rapports entre Histoire et fiction. Il parle invariablement et inversement de « fictionnalisation de l'histoire »³⁶¹ et d'« historicisation de la fiction »³⁶².

³⁶⁰ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris : Seuil, 1999, p. 141.

³⁶¹ Paul Ricœur, *Temps et récit*, Tome III, Paris : Seuil, 1985, p. 331.

³⁶² *Idem*, p. 342.

L'objectif immédiat paraît être la vulgarisation de l'Histoire qui est confinée dans les rayons des bibliothèques. Il faut débusquer l'Histoire, se jouer d'elle pour la répandre et la faire connaître ; c'est probablement ce à quoi s'attèle Kourouma. Il éveille la mémoire de l'Histoire en s'inventant un univers interdisciplinaire.

Ensuite, on note que l'enjeu identitaire préside à l'écriture de Kourouma. En effet, son œuvre, au-delà de son enracinement dans l'Histoire et dans la politique des pays africains et des « pères-de-la nation » de l'Afrique post-coloniale est le lieu d'expression de la donnée récurrente qu'est l'identité culturelle malinké. Cette identité se lit à deux niveaux. D'abord par le biais du style narrativisant du texte kouroumien et ensuite par l'intégration des items et des topoï culturels malinkés dont la présence dans les textes représente sans nul doute un retour aux sources pour l'auteur. Il y a une sorte de « promotion » culturelle chez Kourouma qui s'oppose à la notion de quête identitaire, car l'auteur ne recherche plus une identité mais il affirme celle qui le détermine.

Le romancier ouvre de nouveaux rivages et des horizons neufs qu'il faudra découvrir avec l'innocence et quelquefois la naïveté de l'enfant. L'observateur ou le lecteur de Kourouma devra se débarrasser de tous les *a priori* pour s'abreuver à la source de sa fécondité créatrice.

Par ailleurs, le romancier s'engage dans un processus d'auto-réalisation d'autant plus qu'il écrit dans un langage qui lui est propre. Il se réalise dans sa spécificité. Il s'identifie à lui-même et se retrouve ainsi au centre de « la dialectique de la mêmeté et de l'ipséité »³⁶³ évoquée et développée par Paul Ricœur. Kourouma semble afficher son ipséité vis-à-vis des écrivains africains et partant son identité artistique. Son écriture est donc marquée par le sceau d'une double expression identitaire. L'expression identitaire communautaire et collective

³⁶³ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990, p. 167.

malinké et l'affirmation identitaire artistique et romanesque. Elle est par conséquent une écriture identitaire.

L'exploitation fictionnelle de l'Histoire apparaît dans la perspective kouroumienne comme une saignée, ce qui donne à cette écriture l'aspect d'un rituel, d'un sacrifice. Il s'est fortement inspiré des grands bouleversements de l'Histoire africaine, ceux qui mettent en relief des conflits, des guerres, des souffrances physiques et morales, qui toutes, dans une perspective métonymique, renvoient à une blessure, à du sang. Kourouma a dans un langage de griot créé ses fictions.

L'auteur a donc choisi des morceaux de l'Histoire et a ciblé des événements types répondant à ses besoins. Il s'engage ainsi dans la perspective classificatoire et événementielle de la chronologie historique ; quand bien même, il soutient que : « *Je ne choisis pas des événements de l'Histoire, ce sont les événements qui s'imposent à moi* »³⁶⁴. Nous convenons avec Tzvetan Todorov que :

*« Le travail de l'historien, comme tout travail sur le passé, ne consiste jamais seulement à établir des faits mais aussi à choisir certains d'entre eux comme étant plus saillants et plus significatifs que d'autres, à les mettre ensuite en relation entre eux ; or ce travail de sélection et de combinaison est nécessairement orienté par la recherche, non de la vérité, mais du bien »*³⁶⁵.

La remarque faite au sujet du travail de l'historien s'applique fort bien à Kourouma car même s'il n'écrit pas l'Histoire, il en présente au moins sa vision et sa lecture

³⁶⁴ Rencontre avec Ahmadou Kourouma, le 10 décembre 1998.

³⁶⁵ Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris : Arléa, 1995, p. 150.

dans ses fictions. Il écrit dans une perspective historique. Certainement mu par le difficile devoir de mémoire, Ahmadou Kourouma se fait le romancier de l'Histoire. Dans la pirouette langagière qu'il fait plus haut au sujet de ses relations avec les morceaux choisis de l'Histoire, il demeure que l'auteur opère nécessairement des choix qui éprouvent sa curiosité de lecteur-romancier. Grand amateur et lecteur d'Histoire comme il le confesse, de là part toute son inspiration. Cependant ses prises de position et ses descriptions sont sujettes à caution de doute et de débat quoiqu'elles relèvent de la fiction.

Au demeurant, il importe de se poser au préalable la question de l'authenticité des textes historiques eux-mêmes estampillés par la démarche scientifique comme textes « vrais ». Il est vrai que Kourouma s'est inspiré de textes écrits jouissant du crédit de « vérité » vu que l'Histoire dans cette optique est la relation des faits qui se sont effectivement déroulés. Il n'est pas moins vrai que celui qui écrit est inévitablement sous l'emprise de ses fantasmes, de sa subjectivité et de son objectivité. Ainsi, ses écrits portent-ils des stigmates qui entachent la véracité absolue du discours historique. Du coup, le texte historique est lui aussi une fiction déjà par le simple fait d'être une mise en graphie, et ensuite parce que l'historien est aussi créateur de style et d'effet du langage dans ses écrits.

La question de la vérité en Histoire a été longtemps évoquée par Paul Ricœur dans *Histoire et vérité*. Il note en substance que :

« D'un côté les philosophies défilent, se contre-disent, se détruisent et font paraître la vérité changeante ; l'histoire de la philosophie est alors une leçon de scepticisme ; d'autre part nous aspirons à une vérité dont l'accord des esprits serait, sinon le critère, du moins le signe ; si toute histoire développe un scepticisme minimum, toute

prétention à la vérité développe un dogmatisme minimum : à la limite l'histoire ne serait qu'histoire des erreurs et la vérité suspension de l'histoire »³⁶⁶.

Il se dégage de cette observation philosophique que l'Histoire est une somme de contradictions que le « métier d'historien »³⁶⁷ au sens où l'emploie Pierre Nora consiste essentiellement à faire ressortir. Ainsi, la prétention à une vérité universelle en Histoire est une utopie. Il y a des vérités en Histoire. Son but est donc de rechercher perpétuellement la vérité. Le romancier tout comme l'historien est soumis à des contingences de sorte que leur discours sont filtrés. D'ailleurs, le public cible de leurs discours les infléchit bien souvent à une option, celle qu'il partage. Si le souci de la popularité et/ou de l'enjeu pécuniaire l'emporte sur l'ambition de retracer avec rigueur et fidélité les faits du passé, le pas à franchir entre l'Histoire et le roman n'existe plus. Cela voudrait dire que l'historien ne se réfèrera plus à l'objectivité et à la rigueur des faits qu'il présente mais il créera ses « vérités ». Car la fiction créatrice et imaginaire sera conforme à cette histoire inventée pour plaire ou pour propager des mythes de dévalorisation ou de surévaluation de tel ou tel peuple ou de tel ou tel fait. Malgré l'ambiguïté profonde qui régit le discours historique quant à sa véracité, un postulat apparent le qualifie de véridique. C'est probablement ce flou qui pousse certains romanciers à s'inspirer des faits historiques pour écrire leur fiction. Au-delà de cette hypothèse *a priori* trop facile, il se pose le crucial problème de la réécriture de l'Histoire. Il faut réécrire l'Histoire parce que les faits ne se sont pas toujours déroulés comme ils sont racontés par les historiens. Les multiples témoignages aussi différents les uns des autres – rapportant un même fait – sont très éloquents à ce sujet. Les déconvenues et imbroglios se font jour quant à la version à authentifier ou à croire. Le romancier donne lui aussi sa lecture de l'Histoire. Kourouma, comme le chasseur, a « éventré » l'Histoire pour extraire « les tripes » sanguinolentes sujet de

³⁶⁶ Paul Ricœur, *Histoire et vérité*, Paris : Seuil, 1955, 1964, 1967, 2001, p. 52.

³⁶⁷ Pierre Nora, *La République* (les lieux de la mémoire), Paris : Gallimard, 1984, p. XXIX.

son écriture. Il plonge sa plume au cœur des souffrances que les guerres et les conflits ont généré et le sang qui lui sert d'encrier retrace avec sagacité les tourments et les dérives humaines. Les guerres à répétition de par le monde, les dictatures renaissantes, les nostalgies morbides en sont une vibrante illustration. L'écriture kouroumienne est un rituel ; les envolées oratoires des narrateurs qui plongent le lecteur dans les cercles sacrés des griots mandingues et leurs incursions répétées dans le réservoir linguistique malinké amènent le lecteur à s'abreuver aux sources de la culture malinké pour comprendre la quintessence et la portée de celle-ci et de cette écriture. Pour paraphraser Léopold Sédar Senghor³⁶⁸, comme un lamantin, Kourouma va boire à la source de Simal. La langue malinké est un puits de jouvence d'où il tire la vitalité de son discours et sa culture le vivier de son inspiration. C'est pourquoi son écriture voit naître des métaphores issues des reprises systématiques du langage malinké où les hyperboles, les métonymies le disputent à l'ironie et à l'humour. C'est la révélation d'un discours socioculturelle et sociolinguistique aux allures sarcastiques et au ton railleur dans lequel la dérision postule une idéologie. De plus, en mettant à nu les travers des dictatures africaines, les scories des relations Blancs et Noirs et le criant échec des Indépendances, le discours romanesque de Kourouma acquiert des dimensions politiques considérables. L'écriture romanesque de Kourouma comme il a été prouvé, procède d'une double articulation au plan esthétique. Elle se sert de l'oralité comme moyen de transformation de l'Histoire en fiction. Ses nouvelles structures font d'elle une écriture nouvelle qui devient par son essence un canal d'expression et d'affirmation identitaires. Ainsi, placées sur une échelle graduelle, l'oralité africaine-malinké et l'écriture kouroumienne sont les ingrédients qui s'ajoutent à l'Histoire ou qui la démontent pour créer la fiction. Cette dernière est donc l'aboutissement, l'Histoire le point de départ et l'enjeu de la transformation l'éveil et l'expression de la conscience identitaire malinké.

³⁶⁸ « Si l'on veut nous trouver des maîtres, il serait plus sage de les chercher du côté de l'Afrique. Comme les lamantins vont boire à la source de Simal ». Léopold Sédar Senghor, *Œuvre poétique*, Paris : Seuil, 1964,1973,1979, 1984, 1990, p. 158.

Par ailleurs, la peinture pittoresque de l'exécration, de la pourriture et de la putréfaction qui traduirait la futilité de l'existence face aux débordements des hommes ; cette sémiotique qu'on dirait sémiotique du fétide perceptible à travers la technique de la tératologie narrative est la mise à jour de la déliquescence des mœurs. C'est peut-être dans une perspective expiatoire, purificatoire et cathartique que l'auteur exprime son désarroi.

Les récits de chasse – nés des *donsomanas* – soumis aux feux ardents de nos lectures, révèlent que les sociétés de chasseurs sont des sociétés primaires et eschatologiques. Elles sont des sociétés fondatrices sur lesquelles sont calquées les sociétés fictives et peut-être extra-textuelles selon la perspective kouroumienne.

Il y a une réadaptation du *donsomana* qui, dans l'espace romanesque kouroumien est doublement orienté. Il y a d'abord l'ambition de restituer l'essence originelle du *donsomana* à travers les récits de chasse, et ensuite le désir de montrer la transmutation de la société des chasseurs en toutes les autres sociétés. Tout est chasse dans nos nouvelles sociétés. Les politiciens par exemple « chassent » le pouvoir dans l'arène politique ; la chasse perçue comme une quête dont le gibier est le « Pouvoir ». Le politicien est, par conséquent, un chasseur.

Le discours kouroumien est donc un sociotexte qui voit se mêler des métaphores et des métonymies aux proportions dithyrambiques. Cet état de fait est certainement l'altération des récits souches qui, dans leur transmission à travers le temps, se sont amplifiés par leurs aspects hyperboliques dus au cachet de prestige de chaque griot. Tous voulant surpasser en agréments et en talent leurs prédécesseurs. Cependant, le fond de l'information historique demeure. Cette observation pose le crucial problème de l'Histoire et de la Mémoire. Le rapport « phylogénétique »³⁶⁹ – au sens de Jean-Marie Schaeffer – entre l'Histoire et la

³⁶⁹ Jean-Marie Schaeffer, *Op. Cit.*, p. 147.

Mémoire trouve à notre sens toute son expression achevée dans les remarques faites par Paul Ricœur dans sa réplique à Tzvetan Todorov au sujet du débat sur le devoir de mémoire :

« Quelles que soient mes réserves à l'endroit de l'alternative ici suggérée entre la vérité et le bien, il nous faut ajourner jusqu'à la discussion ultérieure portant sur le devoir de mémoire la réorientation de tout le propos sur les abus de la mémoire relevant de la recherche de la justice »³⁷⁰.

Il en ressort que pour Paul Ricœur, l'utile et l'important est de rechercher la juste mémoire. Ce qui fait penser à une mémoire tolérante. C'est semble t-il un point de vue conciliateur. Car en dépit de leur différente évolution l'Histoire et la Mémoire se recourent. C'est d'ailleurs le cas chez Kourouma.

Par ailleurs, le bilinguisme chez Kourouma est une ambiguïté qui mêle la "francisation" du malinké et la "malinkisation" du français. Mais elle apparaît plus comme la revalorisation ou même la valorisation du Malinké et partant des langues africaines. Cette option contrarie Senghor qui professe leur pauvreté :

« Le français nous a fait don de ses mots abstraits – si rares dans nos langues maternelles -, où les larmes se font pierres précieuses. Chez nous, les mots sont naturellement nimbés d'un halo de sève et de sang ; les mots du français rayonnent de mille feux, comme des diamants. Des fusées qui éclairent notre nuit »³⁷¹.

³⁷⁰ Paul Ricœur, *La Mémoire, L'Histoire, L'Oubli*, Paris : Seuil, 2000, p. 105.

³⁷¹ Léopold Sédar Senghor, *Poèmes*, Paris : Seuil (1964), 1973, p. 165.

Il va même plus loin pour sublimer la langue française afin de la transporter dans les sphères élevées. Dans une sorte de *mea-culpa* il écrit :

« *Pourquoi écrivons-nous en français ? Parce que nous sommes des métis culturels, parce que si nous sentons en nègres, nous nous exprimons en français, parce le français est une langue à vocation universelle, que notre message s'adresse aussi aux Français de France et à d'autres hommes, parce que le français est une langue de «gentillesse et d'honnêteté». Qui a dit que c'était une langue grise et atone d'ingénieurs et de diplomates ? Bien sûr, moi aussi, je l'ai dit un jour, pour les besoins de ma thèse ! On me le pardonnera. Car je sais ses ressources pour l'avoir goûté, mâché, enseigné et qu'il est la langue des dieux. Écoutez donc Corneille, La Fontaine, Rimbaud, Péguy et Claudel. Écoutez le grand Hugo. Le français, ce sont des grandes orgues qui se prêtent à tous les timbres, à tous les effets, des douceurs les plus suaves aux fulgurances de l'orage. Il est, tour à tour et en même temps, flûte, hautbois, trompette, tam-tam et même canon... »³⁷².*

Cette élégie quelque peu passionnée, sublimatrice et probablement déificatrice du français est sans doute le fruit d'une parfaite maîtrise de la langue apprise dont le revers profile une acculturation très poussée de sorte à ne voir en la langue hôte que grandeur et vénération. Elle a suscité l'ambiguïté et l'incompréhension de Senghor, et chez certains Africains, dédain et mépris au point où Stanislas Adétovie le considère comme une valeur à vomir non pas parce

³⁷² Léopold Sédar Senghor, *Poèmes*, Paris : Seuil, 1973, p. 164.

qu'il défie le français ou encore moins parce qu'il ne le maîtrise pas. Mais parce qu'il éclipse les langues africaines et renie son identité.

Ainsi, la langue romanesque de Kourouma met-elle le français dans une sorte de dialectique du maître et de l'esclave qui voit le triomphe du malinké sur le français non pas comme une totale éviction ou totale dépendance du français, mais comme une modification du français – langue dite majeure – par le malinké – considéré comme mineure. Nous notons donc une sorte de « batardisation » positive, une hybridation qui confirme – semble-t-il – le souhait latent de Tchicaya U Tam'Si qui projetait déjà l'annexion du français par les langues africaines :

« En fait, vous voulez savoir si ça crève d'écrire en français ? Ou pourquoi en français plutôt qu'en congolais ? Eh bien, je me le demande et je me dis : « C'est vrai que ça crève, mais qu'y puis-je ? Que fait-on d'une infirmité que vous laissez un accident ? On la traîne jusqu'à la mort en souhaitant que ce ne soit pas la genèse d'un atavisme dans sa descendance »³⁷³.

Le langage « franco-africain » de Kourouma, au sens où l'entend Hilaire Djédjé Bohui, évoque certainement la rencontre accidentelle entre les deux cultures auxquelles est soumis l'auteur. Cette facette de son écriture fait de son discours un discours de transculturalité. L'auteur est sous une double influence immédiate. Une influence endogène que réalisent sa culture et son histoire propres et une influence exogène qui est le fait de la colonisation et de l'Histoire générale. C'est probablement ce que Barthes note chez les écrivains :

³⁷³ Tchicaya U Tam'Si, «Le socialisme c'est la révolution à parfaire», in : Marc Rombauk, *Nouvelle poésie négro-africaine*, Paris : Edition Saint Germain – des – prés, 1976, p. 141.

« *Il n'est pas donné à l'écrivain de choisir son écriture dans une sorte d'arsenal intemporel des formes littéraires. C'est sous la pression de l'Histoire et de la tradition, que s'établissent les écritures possibles d'un écrivain donné : il y a une Histoire de l'écriture ; mais cette histoire est double : au moment même où l'Histoire générale propose – ou impose – une nouvelle problématique du langage littéraire, l'écriture reste encore pleine du souvenir de ses usages antérieurs, car le langage n'est jamais innocent : les mots ont une mémoire seconde qui se prolonge mystérieusement au milieu des significations nouvelles (...)* »³⁷⁴.

En établissant la jonction entre l'Histoire et la fiction, nous notons l'utile ambition de l'auteur de retourner à ses sources et de restituer les profondeurs de sa culture. Kourouma exprime sa culture et son identité. Cette dernière notion soulève bien des questions.

L'acuité du débat sur l'identité fait du thème une préoccupation majeure et générale. Pendant que certains peuples affichent et/ou consolident leur identité, d'autres affinent et/ou quêtent la leur. Ainsi, le rapport des différents peuples à l'identité est-il controversé et polémique. Diverses approches définitionnelles se succèdent sans toutefois exposer et élucider la notion d'identité dans sa globalité ; c'est d'ailleurs à juste titre que l'historien français Fernand Braudel dans son livre intitulé *l'Identité de la France* expose son tourment face aux contenus notionnels du concept de l'identité.

³⁷⁴ Roland Barthes, « Qu'est-ce que l'écriture ? » in : *Le degré zéro de l'écriture*, Paris : Editions Gonthier, 1970, p. 19.

« *Le mot m'a séduit, mais n'a cessé, les années durant, de me tourmenter. A lui seul, il repose, abordé de biais, tous les problèmes que je viens de présenter et il en ajoute quelques autres. Manifeste est son ambiguïté : il est une série d'interrogations ; vous répondez à l'une, la suivante se présente aussitôt et il n'y a pas de fin* »³⁷⁵.

La question de l'identité est donc problématique. Elle est une question bien complexe qui a intéressé et intéresse encore des domaines de connaissance divers. Depuis la philosophie en passant par la psychanalyse, les sciences de l'éducation pour aboutir à la littérature, ces chemins n'ont pu être épuisés. Sa complexité impose de l'étudier dans un canevas précis et déterminé car elle ne peut être traitée dans sa globalité. C'est certainement pour cette raison qu'Alex Mucchielli dans son ouvrage *l'Identité* propose une série de référents à partir desquels l'on pourrait appréhender la notion d'Identité. Nous avons, entre autre, les référents écologiques, les référents culturels et les référents psychosociaux. Chez Kourouma, l'identité apparaît surtout sous les traits de la culture dont nous avons dégagé les éléments essentiels que sont le griot, la circulation de la parole, les noms totémiques, le parcours initiatique, les alliances à plaisanterie, etc. Cette identité culturelle décrite par l'auteur ne représente pas toute l'identité ivoirienne ; loin s'en faut !

Kourouma, bien que ne proposant et n'affirmant que l'une des nombreuses facettes de l'identité ivoirienne, s'est bien écarté et éloigné des vieux sentiers de la « quête identitaire » ou « de la recherche d'une identité perdue » ; mieux, il affirme son identité. Le mérite qu'il a de rompre en visière avec la « quête identitaire » fait de son écriture un vecteur de culturalité ou peut-être une matérialisation du voyage entre deux cultures, la malinké et la française. Son écriture est aussi une célébration de la transculturalité. Cette démarche audacieuse

³⁷⁵ Fernand Braudel, *L'Identité de la France*, Paris : Arthaud-Flamarion, 1986, pp. 16-17.

qu'il n'est certainement pas le premier à emprunter mais dont il est incontestablement le promoteur, le pose et l'impose comme une figure emblématique du roman francophone. Son succès est le témoignage de ce qu'il est un grand écrivain ivoirien de langue française mais surtout de langue malinké. Ce succès devra certainement amener les critiques occidentaux à re-considérer la littérature africaine dans son ensemble. Car, bien souvent un européocentrisme avéré a fait naître les notions classificatoires de "littératures centrales" et de "littératures périphériques ou émergentes" voire de "petites littératures". Ce cloisonnement qui désigne l'Europe comme l'épicentre du système littéraire et qui tue par conséquent l'essence fédératrice de la Littérature installe la littérature africaine dans une quête permanente de reconnaissance. Il est juste de remarquer que la littérature africaine est fille de la littérature européenne compte tenu de l'Histoire de ces deux continents. Cependant, les apports d'ordres culturel et artistique des Africains à leur littérature semble avoir mis fin à la tutelle occidentale. La littérature européenne n'est plus forcément une référence encore moins le miroir des auteurs africains. Les questions d'influences même si elles semblent inévitables dans toutes créations ne devront s'élaborer sous d'autres formes. La littérature africaine à travers Kourouma a besoin d'exister par elle-même. Même si l'auteur dit lire Louis Ferdinand Céline et Gabriel Marquez³⁷⁶, il n'en demeure pas moins que son écriture est une marque d'indépendance et d'affirmation identitaire aux niveaux artistique, culturel et communautaire. La littérature mondiale devra désormais compter avec la littérature africaine qui n'entend plus sombrer dans les bas-fonds. C'est partant de tout ce qui précède que nous convenons avec Jean-Marie Grassin que :

« Les indépendances politiques et la maturation des littératures noires ont rendu nécessaire un rétablissement ; il ne s'agit pas de littérature africaine utilisant pour des raisons historiques et circonstanciennes

³⁷⁶ « Kourouma le colossal », entretien avec Marc Fenoli, le 23 novembre 2000.

*des langues de cultures et de communication importées :
la présentation de la littérature africaine ne constitue plus
un sous-chapitre des littératures occidentales, mais prend
place parmi les réalisations modernes des civilisations
nègres »³⁷⁷.*

Ahmadou Kourouma à l'aune de sa culture et de son imagination a créé le divorce d'avec la quête identitaire en s'arc-boutant sur l'Histoire générale pour exprimer ses identités malinké et artistique. La littérature africaine dans ses voies devient l'expression des civilisations et cultures négro-africaines.

³⁷⁷ Jean-Marie Grassin, "Les littératures africaines modernes devant la documentation encyclopédique internationale", L'Afrique littéraire et artistique, in : les actes du colloque intitulé "Critique et réception des littératures Négro-africaines" qui s'est tenu à l'Université de la Sorbonne Nouvelle les 10 et 11 mars 1978, p. 58.

ANNEXES

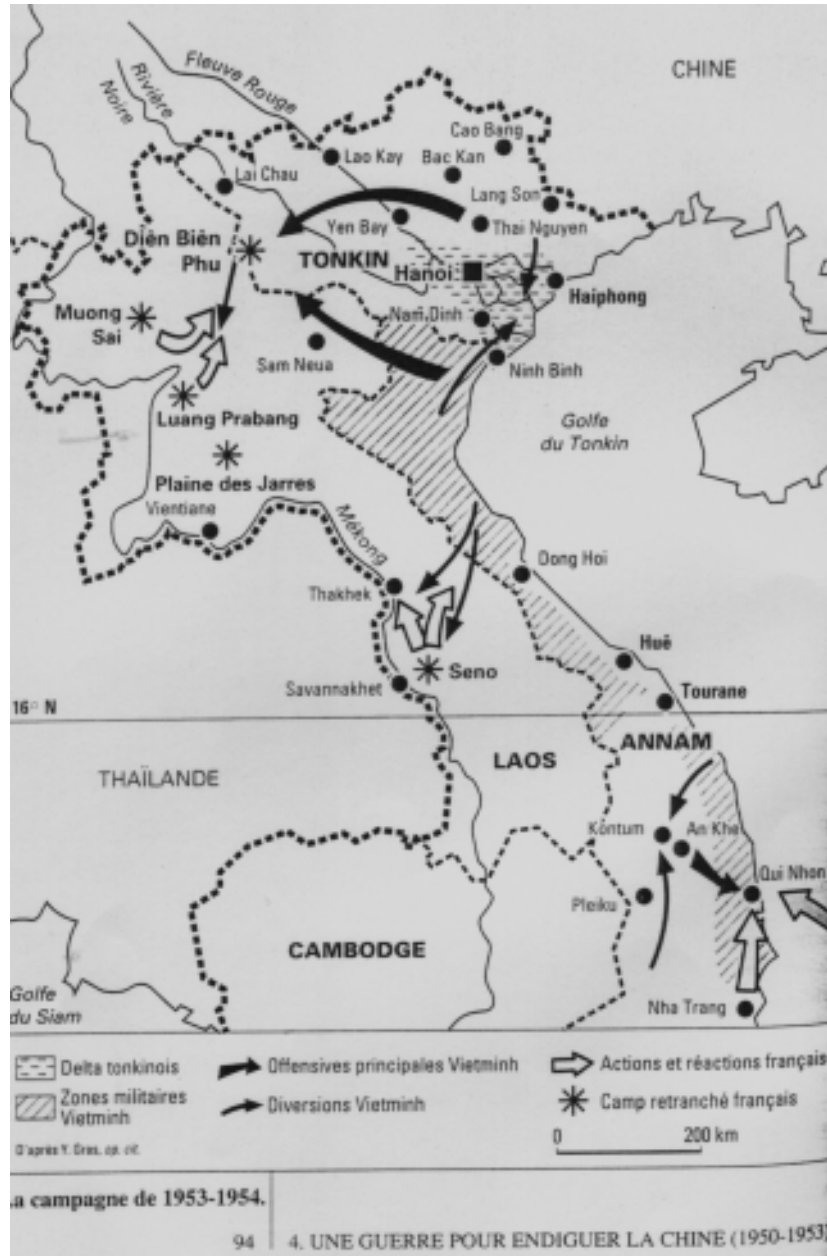
ANNEXE I

Tableau officiel des recrutements de 1914 - 1918¹

	1914	1915	1916	1917	1918	Totaux
A.O.F.*	29 742	34 655	51 913	13 831	63 208	193 349
A.E.F.*	-	3 766	-	-	14 164	17 910
Total	29 742	38 421	51 913	13 831	77 372	211 259

¹ Jean Suret-Canale, *Op. Cit.*, p. 181.

ANNEXE II



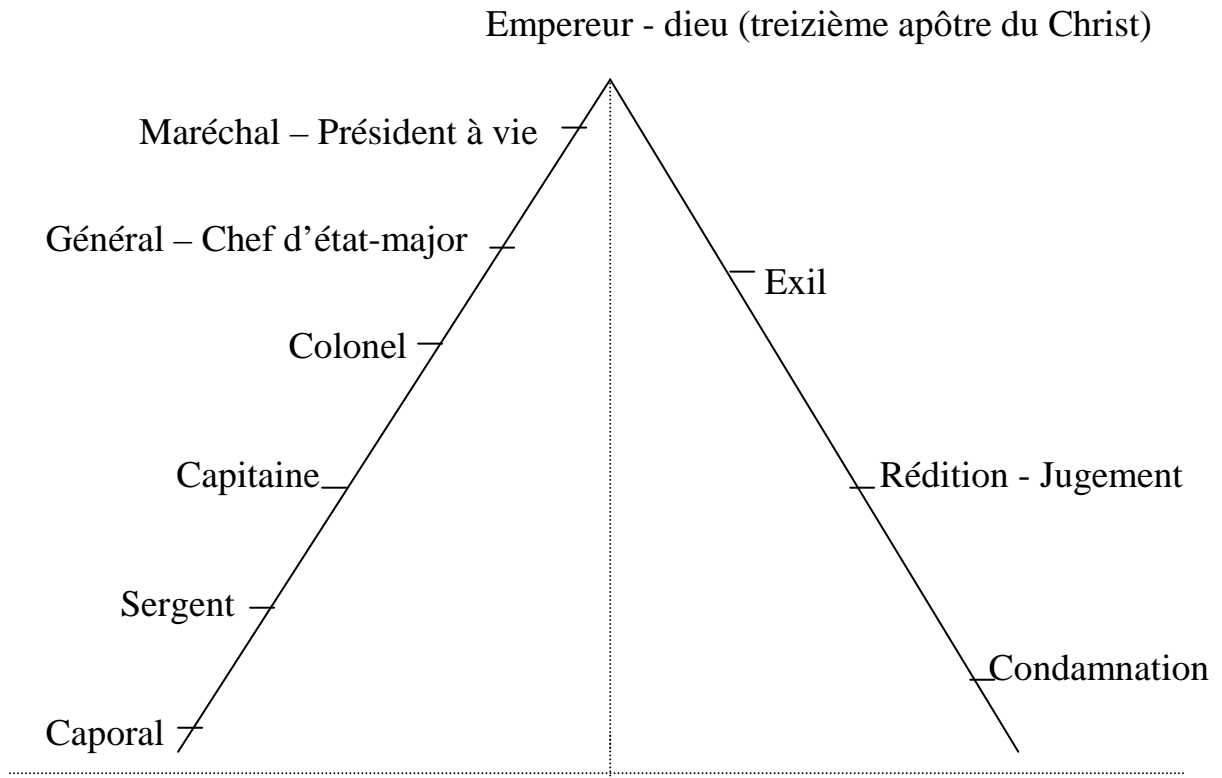
Laurent Cesari, *L'Indochine en guerres 1945-1993*, Paris : Edition Belin, 1995, p. 94.

ANNEXE III

		Vie princière		Déchéance	
Personnage	Périodes	Richesses	Honneur	«Vautour»	«Hyène»
Fama	Passé	+	+	-	-
	Présent	-	-	+	+
Doumbouya	Avenir	<		>	

Tableau polarisé inéquationnel de l'évolution du personnage de Fama

ANNEXE VI



Le pic du règne de Bokassa

ANNEXE VII

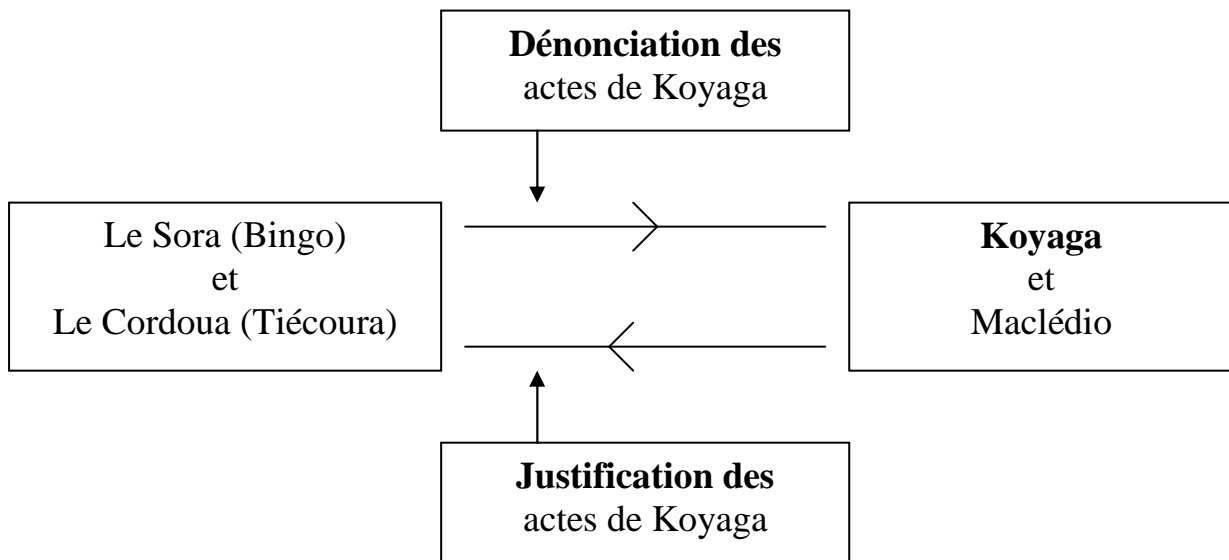
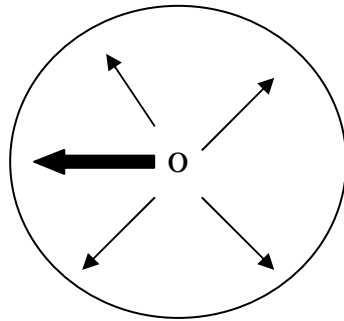


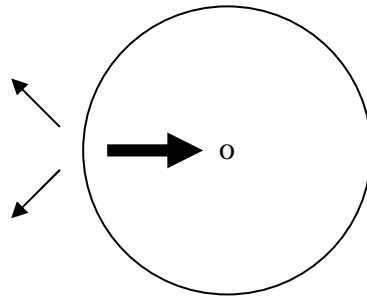
Schéma argumentatif des pôles du système narratif

ANNEXE VIII



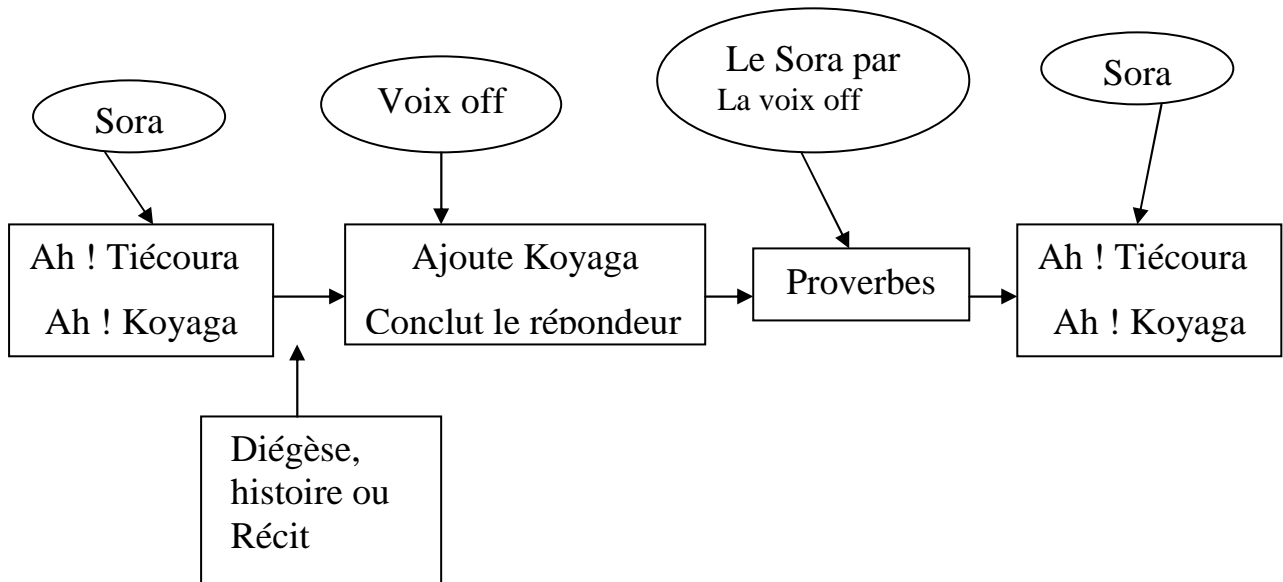
Circulation spatiale du discours de Koyaga/Maclélio

ANNEXE IX



Circulation spatiale du discours de Bingo/Tiécoura

ANNEXE X



Structure globale de la prise de parole du Sora

ANNEXE XI

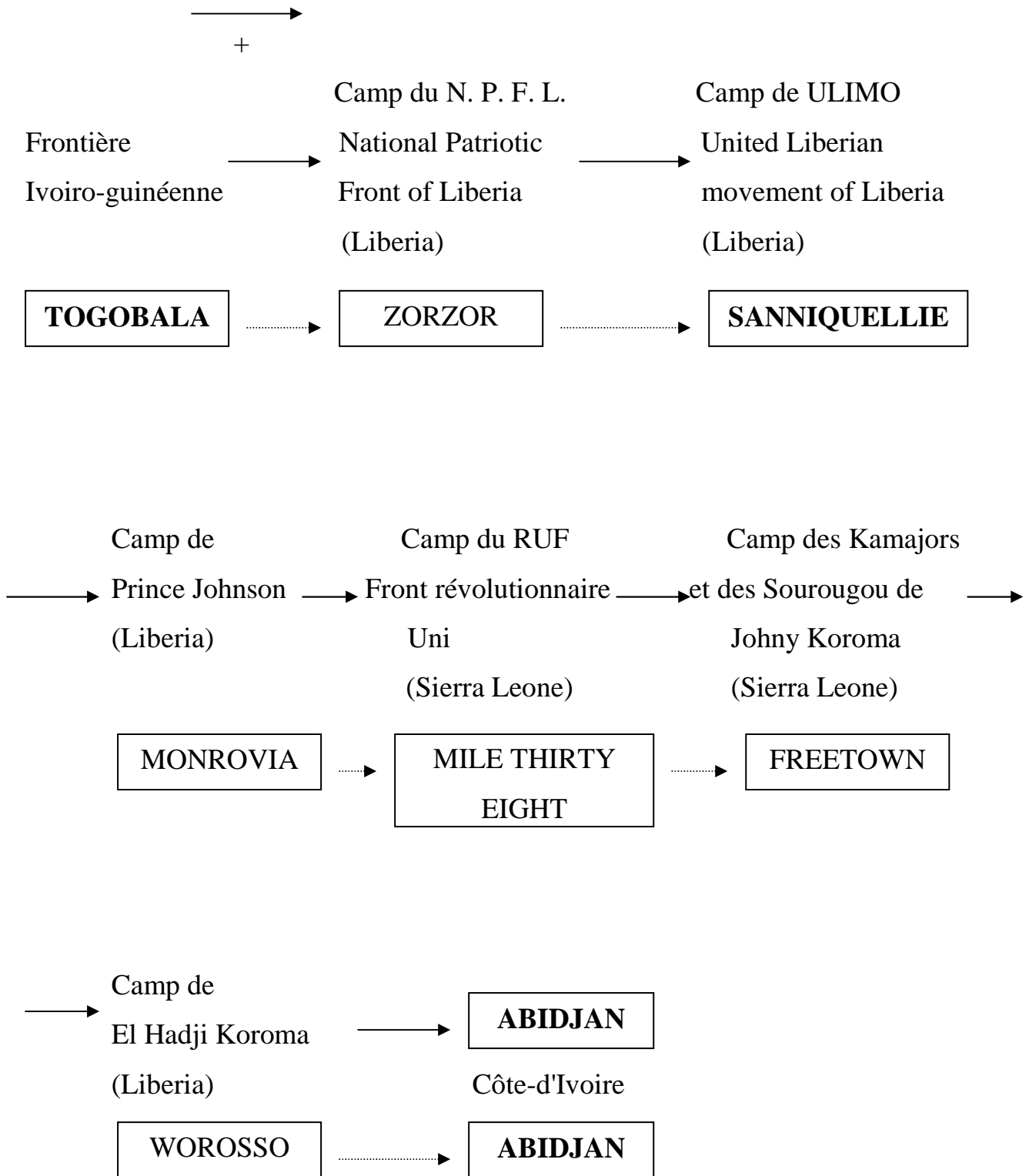


Schéma récapitulatif du parcours de Birahima

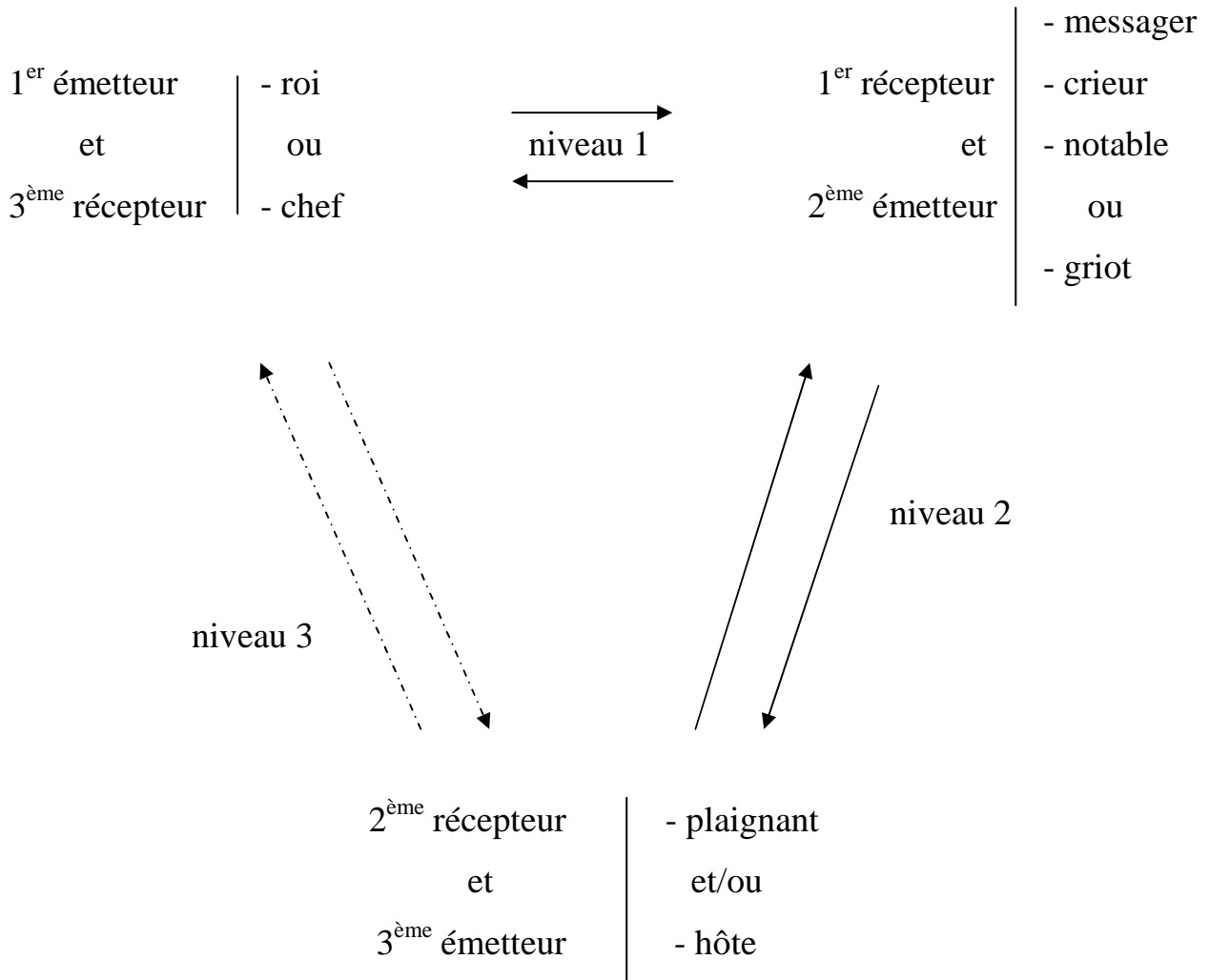
ANNEXE XII



—————→ : Aller
←······ : Retour

Parcours simplifié de Birahima

ANNEXE XIII

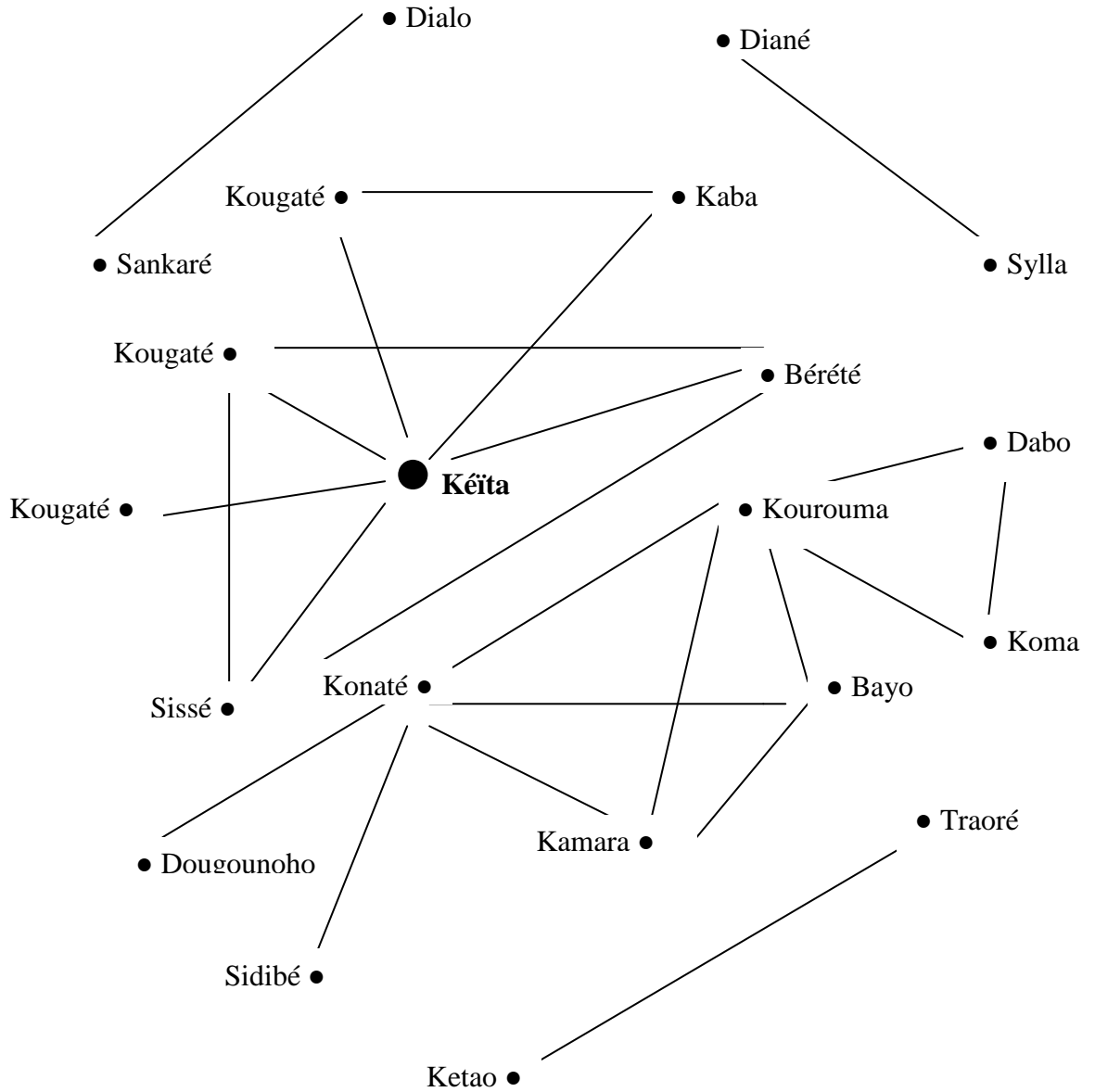


Circulation de la parole dans la cour royale malinké

ANNEXE XIV

GENS DE LA PAROLE

RÉSEAU DES RELATIONS DE SÀNĀKŪÑĀ*



L'alliance à plaisanterie en pays malinké

* Sory Camara, Op. Cit., p. 52.

ANNEXE XV

ENTRETIEN AVEC AHMADOU KOUROUMA

LE 10 DÉCEMBRE 1998

– **Les Étudiants** : Monsieur Kourouma bonsoir, nous sommes venus à vous dans le cadre de nos travaux de recherche ayant trait à un mémoire de Maîtrise. Quand on lit vos œuvres depuis *Les soleils des indépendances* jusqu'à *En attendant le vote des bêtes sauvages* en passant par *Monnè*, *Outrage et Défis*, l'on remarque que vous partez toujours de l'Histoire avec un grand « H » pour édifier votre fiction. Alors, pourquoi nécessairement partir de l'Histoire pour écrire vos œuvres ?

– **Ahmadou Kourouma** : *C'est parce que j'ai trop souffert de ce que j'ai vu, de ce que j'ai connu. Je veux témoigner. Les soleils des indépendances est un témoignage immédiat, Monnè, Outrages et Défis est la rencontre entre les Blancs et les Noirs et En attendant le vote des bêtes sauvages retrace la période de la guerre froide.*

– **L. E.** : Nous remarquons que vous saisissez dans l'Histoire les événements qui se prêtent mieux au présent afin de pouvoir les interpréter ; car vous dites que vous auriez dû commencer par *Monnè*, *Outrages et Défis* mais *Les soleils des indépendances* ont prévalu. Qu'en est-il exactement ?

– **A. K.** : *Ce n'est pas que je choisisse les événements ; ce sont les événements qui se sont imposés à moi.*

– **L. E.** : Est-ce qu'en fin de compte, puisque vous partez toujours de l'Histoire pour écrire vos œuvres, vos romans pourraient-ils se lire comme les livres d'Histoire ?

– **A. K.** : *Non, ils ne peuvent pas se lire comme des livres d'histoire ; parce que les livres d'histoire ne présentent pas comment les choses se sont déroulées. Alors que moi je présente ce que je pense et ce qui m'a paru particulier dans l'Histoire. Ce n'est pas l'Histoire que je raconte, je prends les bases historiques sur lesquelles je scanne les faits que je raconte.*

– **L. E.** : Donc en clair, c'est votre lecture de l'Histoire.

– **A. K.** : *Voilà ! C'est ma fiction, c'est ma lecture de l'Histoire.*

– **L. E.** : Nous aimerions savoir si vous avez partagé une idéologie particulière en écrivant vos œuvres. Parce que très souvent vous présentez les pouvoirs africains sous des traits tyranniques.

– **A. K.** : *Non, je n'ai pas partagé une idéologie particulière, je présente l'Histoire dans ce que ça a de tragique, dans ce que ça a de particulier. Maintenant que cela soit tragique, particulier ou criminel, c'est l'Histoire qui l'est ! La rencontre entre les Blancs et les Noirs ce n'est pas une histoire de « jeune fille » !, C'était violent. La guerre froide c'est la plus grande violence que vous ne pouvez vous imaginer, nous vivons encore la suite de la guerre froide d'ailleurs. Ce n'est pas moi qui ai fait ça ainsi ; mais c'est comme ça que l'Histoire s'est présentée. Alors ! Je n'écris pas avec une idéologie particulière, mais je présente l'Histoire comme elle est. Moi, je veux aller à l'essentiel c'est tout ce qu'il y a de cruel qui s'impose à moi et que j'écris.*

– **L. E. :** Quand on prend *Monnè, Outrage et Défis* et particulièrement le personnage de Djigui Kéïta, nous remarquons que Djigui a des traits qui le rapprochent de Gbon Coulibaly. Djigui serait-il un personnage fortement référentiel ?

– **A. K. :** *Effectivement, je me suis basé un peu sur Gbon Coulibaly pour créer Djigui. Quand un romancier travaille, il se base toujours sur un personnage. Il commence toujours par un personnage réel et après il le transforme. Effectivement, je me suis basé un peu sur Gbon Coulibaly pour présenter Djigui Kéïta.*

– **L. E. :** Quand on prend l'évolution de Ggigui Kéïta, vous présentez Djigui exempt de tout échec sauf qu'il est parfois humilié. Êtes-vous un partisan de la politique de Gbon Coulibaly ou tout simplement seriez-vous un sympathisant du personnage lui-même ?

– **A. K. :** *Le personnage apparaît un peu comme s'il avait été victime de sa conception, de sa philosophie ; parce que quand il croit qu'on va lui apporter un train qui du reste n'arrivera jamais à Soba, c'est de la pure naïveté. Oui, j'ai une certaine sympathie pour lui parce qu'en définitive il a été victime de sa candeur, de sa façon de faire.*

– **L. E. :** Si on repart un peu en avant, les Français arrivent à Soba, ils conquièrent Soba et s'installent sur le Kouroufi. Le Kouroufi qui est paradoxalement une colline truffée de sortilèges qui dit-on empêcheraient tout envahisseur de franchir le seuil de Soba. Partant de ce constat, ne pouvons-nous pas percevoir une victoire de la science, de la technologie moderne sur la conception fétichiste africaine ?

– **A. K. :** *Oui, ça c'est une victoire. Les Blancs se sont installés sur le Kouroufi, ce qui est réel même si Djigui refuse de l'admettre en prétendant qu'ils se sont certes*

installés mais que ce n'est pas à Soba même. C'est une victoire de la conception technique, logique sur la conception fétichiste.

– **L. E.** : En clair, croyez-vous au fétichisme ?

– **A. K.** : *Non, moi je n'y crois pas. Je ne crois pas au fétichisme pour la simple raison que s'il y avait une part de vérité la-dedans, l'Histoire de l'Afrique n'aurait pas été aussi macabre. On a pris plus de 100 millions de personnes, on les a envoyées en Amérique. Comment comprenez-vous que des gens qui possèdent des techniques, des méthodes ne puissent pas les utiliser pour se défendre ? On dit que les Africains se transformaient en oiseaux et en bien des choses de la nature, mais ceux-là ils n'allaient pas partir ! Si nous avions une technique, une méthode, notre Histoire n'aurait pas été aussi tragique, nous n'aurions pas subi l'esclavage, la colonisation, et tous les traitements inhumains que nous avons soufferts.*

– **L. E.** : Quand on lit l'œuvre jusqu'à la fin, vous avez fait une certaine projection, vous avez parlé de Parti Unique, de coup d'État et de « pronunciamientos ». Était-ce une manière de prédire la continuité d'un futur pessimiste ?

– **A. K.** : *Oui, ça c'est vrai parce que quand je terminais **Monnè, Outrages et Défis**, on était encore en pleine guerre froide. La guerre froide n'était pas encore terminée. Maintenant si j'avais à réécrire, je n'écrirais pas une fin pessimiste ; parce que ça ne serait pas vrai.*

– **L. E.** : Si l'on se fonde sur le mouvement d'ensemble de votre texte, l'on serait quelquefois tenté de croire que l'Histoire est cyclique. Êtes-vous partisan de cette conception ?

– **A. K.** : *Si l'Histoire est cyclique, elle ne se répète pas sous la même forme.*

– **L. E.** : Monsieur Kourouma est-il optimiste quant à l’avenir de l’Afrique sur le plan politique ?

– **A. K.** : *Oui, depuis quelques temps, je suis optimiste parce que ce sont ceux qui ne connaissent pas l’Histoire de l’Afrique qui ne croient pas en elle. Il y a un siècle c’était l’esclavage, il y a cinquante ans c’était les travaux forcés en Afrique. Il y a vingt cinq ans c’était la guerre froide. Maintenant, tout ça n’est plus possible. Ce n’est pas encore parfait mais on ne force plus quelqu’un à travailler, on n’emmène plus personne aux Etats-Unis. Il y a là un certain progrès et cela est notable.*

– **L. E.:** Merci Monsieur Kourouma.

Entretien réalisé par trois étudiants de Maîtrise au domicile du romancier Ahmadou Kourouma le jeudi 10 décembre 1998 à 16 heures. L’équipe était constituée de :

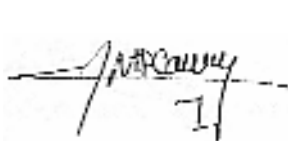
- Yavo Serge Stéphane
- N’Goran Koffi David
- Diandué Bi Kacou Parfait.

L’entretien a duré 30 minutes.

Y. S. S.



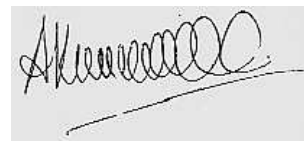
N. K. D.



D. B. K. P.



A. K.



ANNEXE XVI

ENTRETIEN AVEC AHMADOU KOUROUMA

LE 9 AOÛT 2000

– **Les Étudiants :** Certaines œuvres vous font naître à Togobala pendant que d'autres font de Boundiali votre berceau. En clair, où et quand êtes-vous né ?

– **Ahmadou Kourouma :** *Je suis né en 1927 à Boundiali mais j'ai fait mon enfance à Togobala .*

– **L. E. :** Vous avez tout de même une histoire avec Togobala ?

– **A. K. :** *Je suis resté à Togobala tout jeune. Mon père était un chasseur professionnel qui allait de village en village. Pendant que j'étais à Togobala, mon père était à Beïla où il rencontra une femme qu'il prit pour épouse. Il invita ma mère à venir s'installer à Beïla. Cette dernière posa pour seule condition d'avoir sa maison à elle toute seule. Mon père se refusa à cette condition et des conflits intervinrent entre eux. L'affaire fut réglée par le tribunal de Beïla qui donna ma garde à mon père et celle de ma sœur à ma mère. Mon père me confia à son frère, alors infirmier major à Boundiala où j'étais né.*

– **L. E. :** Quand on consulte vos romans, on constate que vos envolées oratoires, votre sagacité langagière et vos prouesses illocutoires qui étreignent, font de vous un véritable homme de lettres. Quelle formation avez-vous reçue ?

– **A. K. :** *J'ai fait l'École Primaire Supérieure de Bingerville. Après l'École Technique Supérieure de Bamako, je suis revenu en Côte-d'Ivoire où j'ai été mobilisé. On m'a envoyé en Indochine parce que j'avais manifesté pour une injustice. De retour d'Indochine, il fallait encore aller en Algérie. J'ai dû partir en France pour reprendre mes études d'Ingénieur électricien. J'ai donc passé un concours et j'ai été admis à la section construction aéronautique navale. Mais il m'a été dit qu'en Afrique on n'avait pas besoin de cette formation. Alors il me fallait changer de formation ; d'autant plus que les bourses n'étaient accordées que pour les filières susceptibles de déboucher sur un emploi en Afrique, pour les étudiants africains. Je me suis donc rendu au B.U.S. (Bureau Universitaire de Statistique) où j'ai été informé de ce que la seule filière non encore saturée était l'actuariat. J'ai donc passé le concours d'actuariat et je suis allé me former pour deux ans à Nantes. J'avais voulu rester en France mais pendant ce temps l'appel du pays était tel qu'il fallait rentrer. Une fois au pays, j'ai travaillé à la caisse de stabilisation. En 1963, quand éclata les complots d'Houphouët, certains amis et moi avons été arrêtés. Ma chance était que j'étais marié à une Française. Les autorités pensaient qu'elle alerterait la France si j'étais maintenu en prison. J'ai dû être libéré et je traînais à Abidjan pendant sept mois où aucune entreprise ne voulait de moi. C'est à ce moment-là que j'ai composé **Les soleils des indépendances**. J'étais dépité de cette situation. Je suis retourné en France où l'Association des actuaires m'a trouvé un poste en Algérie. J'en ai profité pour envoyer mon manuscrit partout et c'est au Canada qu'il fut retenu ; les Éditions du Seuil ayant refusé de le publier pour des problèmes de langue. En 1968, je suis retourné en Côte-d'Ivoire parce que le complot dont nous étions accusés, était un faux. J'ai travaillé à la Société Générale et en 1970, j'ai composé une pièce de théâtre : *Tougnantigui (le diseur de vérité)*. En 1974, l'Ambassadeur de France informe Houphouët que ma pièce est révolutionnaire. Pour m'amadouer et m'éloigner, ce dernier me trouva le poste de Directeur de l'Institut International des Assurances de Yaoundé où j'ai passé dix ans. Et après il s'est battu pour que j'aie le poste de Directeur Général de la CICAR. J'ai donc passé dix ans à Lomé*

où j'ai composé *Monnè, Outrages et Défis*. Mon style d'écriture y avait légèrement changé parce que je suis certes Malinké mais je ne pensais plus en malinké. En 1993, j'ai pris ma retraite et j'ai composé *En attendant le vote des bêtes sauvages* qui couvre la période de la guerre froide. En fait, j'ai toujours été obligé d'écrire.

– **L. E.** : Combien d'années avez-vous mis pour écrire *En attendant le vote des bêtes sauvages* ?

– **A. K.** : *Ce n'est pas le nombre d'années qui compte, c'est une somme de connaissances. C'est une œuvre qui a été normée par mon expérience, mes lectures, ma culture.*

– **L. E.** : Les espaces que vous présentez dans le roman, les avez-vous tous vécus ou tout simplement découverts au gré de vos lectures.

– **A. K.** : *Il y a beaucoup d'espaces que j'ai découverts dans mes lectures. Mais j'en ai parcouru aussi. Par exemple l'espace du Cameroun où j'ai vécu pendant dix ans.*

– **L. E.** : En quoi a consisté votre séjour en Indochine ?

– **A. K.** : *En Indochine, j'étais un des rares tirailleurs qui savaient lire et écrire. On m'a envoyé à la presse. Les événements que je rapporte sont des événements que j'ai vécus.*

– **L. E.** : Derrière le personnage de Koyaga se profile l'ombre de Gnassingbé Eyadéma et peut-être de vous-même. Qu'en est-il ?

– **A. K. :** *Eyadéma n'a pas lu le roman, mais ceux qui l'ont fait lui ont rapporté que c'était une fiction qui s'articule autour de sa vie. En m'invitant, je pense que les gens d'Eyadéma ont compris mon roman. Moi, je suis fasciné par Eyadéma. Sa façon brutale de résoudre les problèmes me fascine.*

– **L. E. :** Dans votre roman, on découvre des espaces tels la République des Ébènes, la République des Deux Fleuves, la République du Grand Fleuve, la République des Monts, la République du Golfe, le pays des Djébels et du Sable. Sont-ils le fruit de votre imagination pure ?

– **A. K. :** *Je me suis inspiré de la Côte-d'Ivoire, du Zaïre, de la Centrafrique, de la Guinée et du Maroc.*

– **L. E. :** Sur quelle base avez-vous donné les noms totémiques à vos personnages ?

– **A. K. :** *J'ai procédé par une pratique malinké qui fait que l'on est indifféremment désigné par son nom propre que par le nom de son totem.*

– **L. E. :** Qu'est-ce qui explique l'intermittence dans la publication de vos romans ?

– **A. K. :** *J'étais en fonction et il me fallait aussi réfléchir au style à adopter. Maintenant que je suis à la retraite, je pense que je vais me consacrer à l'écriture.*

– **L. E. :** Pourquoi avez-vous choisi de maintenir Koyaga au pouvoir ?

– **A. K. :** *Comme vous l'avez dit, j'ai présenté Eyadéma. Vous voyez bien qu'Eyadéma est resté au pouvoir. Je dis la vérité. Eyadéma est un grand politique.*

Il est extraordinaire, il peut paraître frustré, il est très malin. Il est très proche du peuple.

– **L. E.** : N'est-ce pas une forme d'apologie de la dictature que vous faites ?

– **A. K.** : *Non, je présente seulement la vérité.*

– **L. E.** : Quel est votre secret ? On a l'impression que vos œuvres ne sont jamais dépassées.

– **A. K.** : *Oui, en effet, je présente ce qu'il y a d'essentiel chez l'homme.*

– **L. E.** : Vous semblez avoir été marqué par la période coloniale, quels souvenirs en gardez-vous ?

– **A. K.** : *La colonisation était extraordinaire. Les colons employaient quelquefois des méthodes qui dépassent l'entendement.*

– **L. E.** : Qui est Maclélio ?

– **A. K.** : *Maclélio est une construction. Il est composé de La Clé, un fidèle d'Eyadéma et de Joseph Diomandé, un acolyte d'Houphouët.*

– **L. E.** : Fama Doumbouya et Djigui Kéïta sont des rois nostalgiques. Ahmadou Kourouma serait-il nostalgique ?

– **A. K.** : *Il y a certains aspects dans l'Afrique ancestrale qui ne sont pas à rejeter. L'esclavage et la colonisation ont été brutaux. L'Afrique n'a pas évolué comme il le fallait. Son cycle d'évolution a été écourté et chamboulé. Je pense que l'esclavage et la colonisation sont à l'origine de la souffrance des Africains.*

– **L. E.** : *En attendant le vote des bêtes sauvages*, pourquoi ce titre ?

– **A. K.** : *Le titre m'a été donné par mon compagnon qui est originaire du village d'Eyadéma. Il me confiait que si de rigueur les hommes manquaient, Eyadéma pouvait transformer les bêtes sauvages en des électeurs qui viendraient voter pour lui.*

– **L. E.** : Vous donnez des informations qui se recoupent avec ce qu'écrit Samba Diarra dans ses « faux complots ». Qu'en est-il ?

– **A. K.** : *Oui, c'est ça ! J'ai aussi vécu ce que Samba écrit. Tout ce que je dis sur Houphouët est vrai.*

Entretien réalisé le 9 août 2000. L'équipe était constituée de :

- Vingonin Tinan Nina
- Diandué Bi Kacou Parfait.

L'entretien a duré 1 heure et 15 minutes.

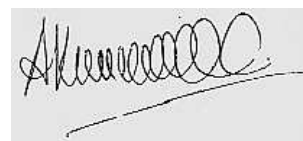
V. T. N.



D. B. K. P.



A.K.



ANNEXE XVII

ENTRETIEN AVEC AHMADOU KOUROUMA

LE 2 juin 2002

– **L'étudiant** : Quels sont vos rapports avec l'histoire ?

– **Ahmadou Kourouma** : *C'est très simple, chaque fois que j'ai un sujet à traiter, je m'appuie sur l'Histoire. Parce que les problèmes ayant un rapport avec l'Afrique relève de l'Histoire. Je réponds à des défis qui ont été posés à l'Afrique noire. Prenons par exemple **Les soleils des indépendances**, c'est un cas exceptionnel ; c'était la situation historique qui se présentait pendant les indépendances en Afrique. Puis est venu **Monnè, Outrages et Défis**, là je réponds aux occidentaux qui souhaitent que nous pleurions avec eux, condamnions avec eux ce que les Allemands leur ont fait. Ils ont subi l'occupation pendant quatre ans et ils en parlent avec insistance ; il y a même, aujourd'hui encore, des livres qui sont publiés sur la question. Alors j'ai voulu dire qu'on ne pouvait pas s'associer à leurs jérémiades pour seulement quatre années d'occupation car il ne faudrait pas oublier que nos terres ont été occupées pendant plus d'un siècle et demi. **En attendant le vote des bêtes sauvages** aussi est un problème historique. Pendant la guerre froide, les occidentaux ont fait des dictateurs chez nous. Ils ont favorisé le désordre ; ils l'ont même créé. Il n'y avait pas de respect des droits de l'homme. Et quand la guerre froide fut terminée, ils auraient souhaité que nous pleurions avec eux, ce que le communisme a fait à l'Est. Là encore, nous avons été oubliés. C'est donc un devoir de mémoire qui fait que je parle de la guerre froide en Afrique et de tous les dictateurs qu'elle a fabriqués. Mon dernier roman **Allah n'est pas***

obligé est une histoire historique. Enfin ! Historique présente, je veux dire. Ici, je présente les guerres tribales en Afrique.

– **L. E. :** Comment écrivez-vous vos romans ?

– **A. K. :** *J'écris comme tout le monde. Je mets beaucoup de boulot. Je fais beaucoup de ratures, beaucoup de brassage. Ce qui peut surprendre les gens, c'est le français que je parle. Le français que je parle est un français oral, un français courant. Mais le travail qui est à la base est immense. Je passe des soirées rien que pour couper, arranger et coller une ou deux phrases.*

– **L. E. :** Quand on vous lit, il n'y a pas de doute, on sent que vous êtes omnubilé par l'Histoire en tant que fait de société. Le substrat historique qui se pose sous le liquide surnageant de votre création interpelle. Vous collectez des informations historiques. Comment vous-y prenez-vous ? Avez-vous des amis historiens ?

– **A. K. :** *Oh ! Des amis historiens ! Oui, j'ai des amis historiens mais l'Histoire ça se lit, ça s'écrit, ça se vit. En Afrique, on ne vit que l'Histoire parce que, tout ce que nous vivons, tout ce que nous connaissons est historique. C'est la situation historique créée par la colonisation, c'est la situation historique créée par la guerre froide, c'est la situation historique créée par les soleils des indépendances, c'est la situation historique créée par les guerres tribales. En Afrique, celui qui veut travailler doit prendre appui sur l'Histoire pour donner un ton sérieux à son travail. Moi, mes projets sont historiques et qui m'analyse ainsi m'aura compris. Mon travail en soi est historique parce que je veux répondre à des situations. Je me suis donc obligé de prendre des éléments de l'Histoire pour témoigner et en même temps répondre aux Européens. Il y a des gens que j'ai vu et qui m'ont demandé pendant des colloques pour qui j'écrivais. Je n'ai pas voulu répondre parce que pour moi cela semblait évident. Aujourd'hui, j'ai une réponse toute prête. Moi j'écris avec l'Afrique. J'écris avec les Africains pour les Européens.*

J'écris avec vous pour dire aux Européens ce qu'ils nous ont fait. Alors quand on me demande si j'écris pour les Africains ou pour les Européens, je pense que ça n'a pas de sens.

– **L. E.** : Alors c'est le cœur de l'Afrique qui bat en vous ?

– **A. K.** : *Non ! Ce n'est pas le cœur de l'Afrique. Oui ! Enfin, c'est parce que je suis sous-développé, je suis un Africain qui a souffert et qui souffre pour l'Afrique. Le défi qu'on nous lance est tel qu'il faut que quelqu'un réponde. Alors nous répondons.*

– **L. E.** : Quand on vous lit, vous présentez une Afrique où plus rien ne va, une Afrique dévorée par la famine et la guerre, une Afrique en feu ; en un mot, une Afrique moribonde et sous perfusion. Qu'en est-il ?

– **A. K.** : *Si ! L'Afrique va. Je présente des périodes où l'Afrique n'allait pas. Quand je parle de la colonisation, de la guerre froide, durant ces périodes, l'Afrique n'allait pas bien. Il y a d'ailleurs encore des séquelles de ces périodes douloureuses. Je pense même que tous les malheurs du continent partent de là. Les guerres tribales, les maladies, les violences de tous ordres sont filles de l'intrusion européenne en Afrique. Pour l'heure, rien ne va mais le futur ira.*

– **L. E.** : Vos espoirs ?

– **A. K.** : *Oui, j'espère que nous n'allons pas rester comme nous sommes. Nous avons échappé à la colonisation, nous avons échappé à la guerre froide, nous sommes sur le point d'échapper aux guerres tribales. Vous voyez, les guerres tribales ne sont pas partout sur le continent. Il est vrai que nous souffrons des échanges inégaux qui rendent nos problèmes encore plus difficiles. Par exemple,*

les Ivoiriens ont vu la diminution de leur niveau de vie de 50% avec la dévaluation du CFA. Avec l'inflation qui s'ajoute, rien ne s'arrange pour ce pays.

– **L. E. :** *Quelle Histoire préférez-vous ? Vous avez un rapport ambigu avec l'Histoire, quand vous présentez certaines figures historiques, vous présentez à la fois les côtés positifs et leurs aspects négatifs. Ce qui est d'ailleurs un traitement rationnel de l'information historique.*

– **A. K. :** *Oui ! Mais ça c'est évident. On ne peut pas prendre l'Histoire, en faire ce que la négritude en faisait. C'est-à-dire ne présenter que les bons côtés. Elle avait des raisons de le faire. Nous, nous ne le faisons pas parce que l'Histoire c'est un tout.*

– **L. E. :** *Avez-vous déjà côtoyé les dictateurs que vous présentez ? On a l'impression, en vous lisant, que vous avez discuté avec eux. Est-ce un portrait fictif que vous faites ou un témoignage historique ?*

– **A. K. :** *Oui ! J'ai, par la fonction que j'exerçais, beaucoup voyagé. J'étais le Directeur de l'Institut International des Assurances, ça m'a permis de côtoyer, d'être invité par Eyadéma, par exemple, quand j'étais à Lomé. J'allais dans son village. J'avais plus de contacts qu'il ne le fallait avec Eyadéma. Dernièrement, il m'a même invité mais je n'y suis pas allé parce qu'il n'était pas content de ce que j'ai écrit.*

– **L. E. :** *L'Histoire est fondamentale pour l'Africain ?*

– **A. K. :** *Oui, Il faut que l'Afrique remette son Histoire à jour afin de laver certains sorts. Il faut que la jeunesse africaine sache la vérité. La guerre froide a présenté Houphouët, inversement à ce qu'il était dans la réalité. Il faut que nous sachions la vérité.*

– **L. E.** : *En attendant le vote des bêtes sauvages* présente les dictateurs comme s'ils appartenaient à la même famille.

– **A. K.** : *Oui ! C'était une grande famille dirigée par la France. Cette dernière avait donné le pouvoir à Houphouët et à Hassan II.*

– **L. E.** : Travaillez-vous directement sur l'ordinateur ou procédez-vous d'abord par des brouillons-manuscrits ?

– **A. K.** : *Aujourd'hui, je travaille directement sur l'ordinateur.*

– **L. E.** : Quelle est la part de modifications qu'apporte votre éditeur ?

– **A. K.** : *Au départ, il apportait beaucoup d'amendements. Mais aujourd'hui, il y a très peu de modifications.*

Entretien réalisé par :

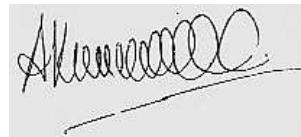
- Diandué Bi Kacou Parfait.

L'entretien a duré 45 minutes.

D. B. K. P.



A. K.



BIBLIOGRAPHIE

CORPUS

KOUROUMA Ahmadou, *Les soleils des indépendances*, Montréal, 1968 ; Paris : Seuil, 1970.

KOUROUMA Ahmadou, *Monnè, Outrages et Défis*, Paris : Seuil, 1990.

KOUROUMA Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil, 1998.

KOUROUMA Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris : Seuil, 2000.

LINGUISTIQUE, STYLISTIQUE ET RHÉTORIQUE

AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours*, Paris : Nathan, 2000.

BAL Mieke, « Narration et focalisation », *Poétique*, n° 29, Paris : Seuil, février 1977.

BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris : Gallimard, 1968.

BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris : Gallimard, 1974.

BERGEZ Daniel, BARBERIS Pierre, DE BIASIS Pierre-Marc, MARINI Maralle, VALENCY Gisèle, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris : Bordas, 1990.

BERTHELOT Francis, *Parole et dialogue dans le roman*, Paris : Nathan, 2001.

BOUVERESSE Renée, *L'expérience esthétique*, Paris : Armand Colin, 1998.

COCULA Bernard, PEYROUTET Claude, *La didactique de l'expression*, Paris : Delagrave, 1989.

COURTES Joseph, *Analyse sémiotique du discours (de l'énoncé à l'énonciation)*, Paris : Hachette, 1991.

DERRIDA Jacques, *Grammatologie*, Paris : Editions de Minuit, 1997.

DUCROT Oswald, *Le structuralisme en linguistique*, Paris : Seuil, 1968.

DUFOUR Marie-Louise, *Le Tapuscrit*, Paris : Editions de l'école des Hautes
Etudes en Sciences Sociales, 1971, 1999.

FONTANILLE Jacques, *Sémiotique du discours*, Limoges : Pulim, 1998.

GENETTE Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris : Seuil, 1983.

GREIMAS Algirdas Julien, *Sémiotique structurale*, Paris : Larousse, 1973.

HOUIS Maurice, *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*, Paris : P.U.F.,
1971.

MAINGUENEAU Dominique, *L'énonciation en linguistique française*, Paris :
Hachette, Collection Le Fondamentaux, 1994.

MOLINIE Georges, *Eléments de stylistique française*, Paris : P.U.F., 1986.

REUTER Yves, *L'analyse du récit*, Paris : Nathan, Collection Littéraire 128,
2000.

ROBIN Régine, *Histoire et linguistique*, Paris : Armand Colin, 1973.

SAUSSURE Ferdinand (de), *Cours de linguistique générale*, 3^{ème} édition, Paris :
Payot, 1965.

TUTESCU Mariana, *Précis de sémantique française*, Paris : 2^{ème} édition,
Klincksieck, 1979.

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET COMPARATISTE

ADORNO Theodor, *Note sur la littérature*, Paris : Flammarion, 1984.

ANCELOVICI Marcos, DUPUIS-DERI Francis, *L'archipel identitaire*, Québec : Boréal, 1997.

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Gallimard, 1978.

BARBERIS Pierre, *Lectures du réel*, Paris : Editions Sociales, 1973.

BARDOLJIN Jacqueline, *Etudes poscoloniales et littérature*, Paris : Honoré Champion Editeur, 2002.

BARTHES Roland, *Salade, Fourier Loyola*, Paris : Seuil, 1971.

BELLEMIN Noël, *Le texte et l'avant texte*, Paris : Larousse, 1972.

BLANCHOT Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1999.

BORGOMANO Madeleine, *Ahmadou Kourouma, le « guerrier » griot*, Paris : L'Harmattan, 1998.

BORGOMANO Madeleine, *Des hommes ou des bêtes*, Paris : L'Harmattan, 2000.

BROSSEAU Marc, *Des romans-géographes (essai)*, Paris : L'Harmattan, 1996.

BRUNEL Pierre, PICHOS Claude,

ROUSSEAU André-Michel, *Qu'est-ce que la littérature comparée ?*, Paris :
Armand Colin, 1996.

BUISINE Alain, CALLE-GRUBER Mireille, JANVIER Ludovic, LE BOT Marc,
LESOUAL'CH Théo, MOURIER Maurice, *Fictions en esthétique*, Paris : P.U.V.
(Presse Universitaire de Vincennes),
1993.

CHEVREL Yves, « Les études de réception », in : *Pierre Brunel, Yves Chevrel,*
Précis de littérature composée, Paris : P.U.F., 1989.

CHEVRIER Jacques, *Anthologie africaine*, Paris : Hâtier, 1981.

COHN Dorrit, *Le propre de la fiction*, Paris : Seuil, 2001.

DEDIER-NEEFS, *De l'écrit au livre*, P.U.V., 1987.

DELFAUD Gérard, ROCHE Anne, *Histoire, littérature*, Paris : Seuil, 1977.

DERIVE Jean, DUMESTRE Gérard, *Des hommes et des bêtes (Chants de
chasseurs mandingues)*, « Classiques
Africains », Paris : Belles lettres, 1999.

DUCHET Claude, *Sociocritique* (texte de B. Berke et J. Decottignie), Paris :
Nathan, 1979.

GASSAMA Makhily, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le
soleil d'Afrique*, Paris : Karthala, 1995.

GEFEN Alexandre, *La mimisis*, Paris : Flammarion, 2002.

GENETTE Gérard, *Esthétique et poétique*, Paris : Seuil, 1992.

GENETTE Gérard, *Figures I*, Paris : Seuil, 1966.

GENETTE Gérard, *Figures II*, Paris : Seuil, 1969.

GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris : Seuil, 1978.

GENETTE Gérard, *Figure IV*, Paris : Seuil, 1999.

GENETTE Gérard, *Figures V*, Paris : Seuil, 2002.

GENETTE Gérard, *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris : Seuil,
1982.

GENGEMBRE Gérard, *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris : Seuil-
Mémo, 1996.

GOLDENSTEIN Jean-Pierre, *Lire le roman*, Paris : De Boeck-Duculot, 1980.

GRESILLON Almuth, *De la genèse du texte littéraire*, Paris : Dullerot Edition,
1988.

HAY Louis, *La naissance du texte*, Paris : José corti, 1989.

HUISMAN Denis, *L'esthétique*, Paris : P.U.F. Editions Que sais-je ?, 1997.

- ISER Wolfgang, *L'acte de lecture*, théorie de l'effet esthétique, Liège : Mardaga, 1976.
- JOUVE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, P.U.F., 1992.
- JOUVE Vincent, *La poétique du roman*, Paris : SEDES/HER, 1999.
- KUNDERA Milan, *L'art du roman*, Paris : Gallimard, 1986.
- LARREYA Paul, *Enoncés performatifs présupposition* (éléments de sémantique et de pragmatique), Paris : Nathan, 1979.
- MALICET Michel, *Critique génétique*, Paris, Minard, 1980.
- MAN Paul (de), *Blindness and Insight*, Oxford: University Press, 1971.
- MARTINET André, *Eléments de linguistique générale*, Paris : Armand colin, 1960.
- MAURON Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel* (introduction à la psychocritique), Paris : José Corti, 1963, 1988.
- MONGO-MBOUSSA Boniface, *Désir d'Afrique*, Paris : Gallimard, 2001.
- N'GAL Georges, *Création et rupture en littérature africaine*, Paris : Editions L'Harmattan, 1994.
- NORDMANN-SEILER Almut, *La littérature néo-africaine*, Paris : P.U.F., 1976.

OSSITO MIDIOHOUAN Guy, *L'idéologie dans la littérature négro-africaine, d'expression française*, Paris : L'Harmattan, 1986.

PAVEL Thomas, *Univers de la fiction*, Paris : Seuil, 1988.

PIUS Ngandu Nkashama, *Littératures et écritures en langues africaines*, Paris : L'Harmattan, 1992.

PLOT Bernadette, *Ecrire une thèse ou un mémoire en Sciences Humaines*, Paris : Champion, 1986.

POUILLON Jean, *Temps et roman*, Paris : Gallimard, 1946.

RAIMOND Michel, *Le roman*, Paris : Armand Colin, 1987-2000.

REINACH Salomon, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, Paris : Ernest Leroux Editeur, 1897.

RICŒUR Paul, *Temps et récit*, Tome I, Paris : Seuil, 1983.

RICŒUR Paul, *Temps et récits*, Tome II, (La configuration dans le récit de fiction), Paris : Seuil, 1984.

RICŒUR Paul, *Temps et récit*, Tome III, (le temps raconté), Paris : Seuil, 1985.

ROUYEYRAN Jean-Claude, *Le guide de la thèse, le guide du mémoire, du projet à la soutenance*, Paris : Maisonneuve et Larose, 2001.

RULLIER-THEURET Françoise, *Approche du roman*, Paris : Hachette, 2001.

SCHAEFFER Jean-Marie, *Pourquoi la fiction*, Paris : Seuil, 1999.

SEARLE R John, *Déconstruction (le langage dans tous ses états)*, Cahors:
Editions de l'Eclat, 1992.

SEARLE R. John, *Sens et expression*, Chapitre 3 : « Le statut logique du discours
de la fiction », Paris : Editions de Minuit, 1982.

TODOROV Tzévatan, *Les genres du discours*, Paris : Seuil, 1978.

TODOROV Tzvetan, *La notion de littérature*, Paris : Seuil, 1987.

TODOROV Tzvétan, *Poétique de la pose*, Paris : Seuil, 1971.

TOYER Annick, *Récits épiques des chasseurs bamanan du Mali*, Paris :
L'Harmattan, 1995.

VALETTE Bernard, *Le roman*, Initiation aux méthodes et aux techniques
modernes d'analyse littéraire, Paris : Nathan, 1993.

VION DURY Juliette, *Entre-deux-morts*, Limoges : Pulim, 2000.

ZERAFÀ, *Le roman historique*, traduction de R. Saille, Préface de E. Magny,
Paris : Payot, 1965.

ZERAFÀ, *Les chemins actuels de la critique*, Publication du centre culturel de
Cerisy-la-Salle, Union générale d'édition, Collection 10/18, 1968.*

ZERAFÀ, *Roman et Société*, Paris : P.U.F., 1971.

CULTURE GÉNÉRALE, SOCIO-POLITIQUE ET HISTORIQUE

ADOTEVI Stanislas, *De Gaulle et les Africains*, Paris : Editions Chaka, décembre 1990.

AGBOBLI Atsutsé Koukovi, *Sylvanus Olympio: un destin tragique*, Sénégal, NEA, 1992.

AMONDJI Marcel, *Félix Houphouët et la Côte-d'Ivoire (l'envers d'une légende)*, Paris : Karthala, 1984.

ANGOULVANT Gabriel, *La pacification de la Côte-d'Ivoire 1908-1915 : méthodes et résultats*, Paris : Larose, 1916.

ANGOULVANT Gabriel, *La pacification de la Côte-d'Ivoire*, Paris : Larose, 1996.

AUSSARESSES Paril, *Services spéciaux*, Paris : Perrin, 2001.

BABA KAKE Ibrahima, *Le « non » de la Guinée à De Gaulle*, Paris : Editions Chaka, 1990.

BABA KAKE Ibrahima, *Sékou Touré, le héros et le tyran*, Paris : Groupe Jeune Afrique, 1987.

BACCARD André, *Les martyrs de Bokassa*, Paris : Editions Seuil, 1987.

BENOT Yves, *Les députés africains au Palais Bourbon*, Paris : Editions Chaka, novembre 1989.

BENOT Yves, *Massacres coloniaux (1944-1950 : la IV^e République et la mise au pas des colonies françaises)*, Paris : Editions La découverte, 1994.

BERTRAND Michel, *Le marxisme et l'histoire*, Paris : Editions Sociales, 1979.

BIGO Didier, *Pouvoir et obéissance en Centrafrique*, Paris : Karthala, 1988.

BLANCHARD Pascal, BANCEL, *De l'indigène à l'immigré*, Paris : Gallimard, 1998.

BOUCHE Denise, *Histoire de la colonisation française, (tome II flux et reflux)*, Paris : Fayard, 1991.

BOURDEAU Vincent, Préface Hegels et Marx, in : *Françoise Kinot, Philosophie de l'Histoire*, Paris : France Loisirs.

BOURGI Robert, *Le général de Gaulle et l'Afrique noire*, Dakar : NEA, 1980.

BRAILLARD Philippe, SENARCLENS Pierre (de), *L'impérialisme*, Paris : P.U.F., Que sais-je ?, 1980.

BRAUDEL Fernand, *L'identité de la France*, Paris : Arthaud-Flamarion, 1986.

BRUNSCHWIG Henri, *Le partage de l'Afrique*, Paris : Flammarion, 1993.

BRUYAS Jean, *Les sociétés traditionnelles d'Afrique noire*, Paris : L'Harmattan, 2001.

CAMARA Sylvain Soriba, *La Guinée sans la France*, Paris : Presses de la Fondation nationale des Sciences Politiques, 1976.

CAMARA Sory, *Gens de la parole*, Paris : Karthala, 1992.

CESAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme*, 6^{ème} édition, Paris : Présence Africaine, 1973.

CESARI Laurent, *L'Indochine en Guerre 1945-1993*, Paris : Berlin, 1995.

CHAFFARD Georges, *Les carnets secrets de la décolonisation*, Paris : Calmann-Lévy, 1965.

CHAFFARD Georges, *Les carnets secrets de la décolonisation*, Tome 2, Paris : Calmann-Lévy, 1967.

COMTE Gilbert, *L'empire triomphant 1871-1936*, Paris : Editions Delanoël, 1988.

DARDY Claudine, DUCARD Dominique,

MAINGUENEAU Dominique, *Un genre universitaire : le rapport de soutenance de thèse*, Paris : Presse Universitaire du Septentrion, 2002.

DELPEY, ROGER, *Affaires Centrafricaines*, Paris : Edition Jacques Grancher, 1985.

DEVILLIERS Philippe, *Histoire du Vietnam*, Paris : Seuil, 1952.

DIARRA Samba, *Les faux complots d'Houphouët-Boigny, (fracture dans le destin d'une nation : 1959-1970)*, Paris : Editions Kartala, 1997.

DIOP Cheikh Anta, *Nations nègres et culture*, 3^{ème} édition, Paris : Présence africaine, 1979.

DOZA Bernard, *Liberté confisquée, le complot franco-africain*, Paris : Bibli-Europe, 1991.

DROZ Bernard, LEVER Evelyne, *Histoire de la guerre d'Algérie 1954-1962*, Paris : Seuil, 1982.

DUMONT René, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris : seuil, 1962.

FAES géraldine, SMITH Stephen, *Bokassa 1^{er}, un empereur français*, Paris: Calman-Lévy, 2000.

FREUD Sigmund, « Délires et rêves dans la « Gradiva » de Jensen », in : *Psychanalyse*, 3^{ème} édition revue et corrigée, Paris : P.U.F., 1967.

FREUD Sigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris : Payot, 1966.

FREUD Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Payot, 1971.

FREUD Sigmund, *L'interprétation des rêves*, Paris : Payot, 1900.

FREUD Sigmund, *Sur le rêve*, Paris : Gallimard, 1990.

FREUD Sigmund, *Totem et tabou*, Paris : Payot, 1965.

GUIBERT Joël, JUMEL Guy, *La socio-histoire*, Paris : Armand Colin, 2002.

HEGEL Friedrich Georg Wilhelm, *Leçon sur la philosophie de l'histoire*,
Traduction par J. Gibelin, 3^{ème} édition,
Paris : J. Vrin, 1970.

Histoire d'une guerre à l'autre 1914-1939, Paris : Hachette, Collection GREHG
/Premières A.B.S., 1982.

Histoire de 1890 à 1945, Paris : Hâtier, Collection GREHGY/Classes de Première.

JAHN Janheinz, *Muntu, l'homme africain et la culture néo-africaine*, Paris : Seuil,
1958.

JOLY Vincent, *L'Europe et l'Afrique, (de 1914 aux années soixante)*, Rennes :
P.U.R. (Presse Universitaire Rennes), 1994.

KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Traduction française avec notes par
A. Tremesaygues et B. Pacaud, 6^{ème} édition, Paris : P.U.F.,
1968.

KIPRE Pierre, *Le Congrès de Bamako ou la naissance du RDA*, Paris : Collection
Afrique Contemporaine, octobre 1989.

KI-ZERBO Joseph, *Histoire de l'Afrique noire*, Paris : Hâtier, 1978.

KOUKOVI Joseph, *Sylvanus Olympio, Un destin tragique*, Paris : Shaka,
1983.

LABITE-KITISSOU, *L'armée et le pouvoir politique au Togo*, Bordeaux, Institut
d'Etudes Politiques, 1976.

LECHERBONNIER Bernard, *Surréalisme et francophonie, la chair du verbe*,
Paris : Publisud, 1992.

LEENHARDT Jacques, *Lecture politique du roman*, Paris : Editions de Minuit,
1973.

LEVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

LIQUE René-Jacques, *Bokassa 1^{er}, la grande mystification*, Paris : Editions Chaka,
janvier 1993.

LY ABDOOULAYE, *Mercenaires noirs*, Paris : Présence africaine, 1957.

M'BOKOLO Elikia, *L'éveil du nationalisme*, Paris : A.B.C., 1977.

MARX Karl, ENGELS Friedrich, *Le manifeste du parti communiste*, Paris :
Editions bilingue Aubier-montaigne, 1971.

Mémorial de la Côte-d'Ivoire, sous la direction de Diabate Henriette, Kipre Pierre,
Loucou Jean-Noël, 4 volumes, Abidjan : Editions A.M.I., 1998.

MIEGE Jean-Louis, *Expansion européenne et décolonisation de 1870 à nos jours*,
Paris : P.U.F., Collection « Nouvelle Clio », 1973.

MUCCHIELLI Alex, *L'identité*, Paris : Seuil, Collection Que sais-je ?, 1986.

N'GBANDA Honoré, *Ainsi sonne le glas ! Les derniers jours du Maréchal
Mobutu*, Paris : Editions Gideppe, 1998.

N'KRUMAH Kwame, *Neo-colonialism : the last stage of imperialism*, Londres: Panaf, 1974.

NORA Pierre, *La république (les lieux de la mémoire)*, Paris : Gallimard, 1984.

PERRAULT Gilles, *Notre ami le roi*, Paris : Gallimard, 1990.

PERSON Yves, *Samori, une révolution dioula*, 3 volumes, Dakar : IFAN, 1968-1975.

PISANI Edgard, *Pour l'Afrique*, Paris : Editions Odile Jacob, 1988.

PLANCHAIS, *L'empire embrasé 1946-1962*, Paris : Editions Delanoël, 1990.

PRIMAKOV Evgueni, *Au cœur du pouvoir (Mémoires politiques)*, Paris : Editions des Syrtes, 2001.

RICŒUR Paul, *Histoire et vérité*, Paris : Seuil, 1955-1964-1967, 2001.

RICŒUR Paul, *La mémoire, l'Histoire, l'oubli*, Paris : Seuil, 2000.

RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990.

RUSS Jacqueline, *Les théories du pouvoir*, Paris : Librairie générale française, 1994.

STORA Benjamin, *Histoire de la guerre d'Algérie 1954-1962*, Paris : Editions La découverte, Collection « Repères », Paris : 1994-2001.

STORA Benjamin, *La gangrène et l'oubli (la mémoire de la guerre d'Algérie)*, Paris : La découverte/Poche, 1991-1998.

SURET-CANALE Jean, *Afrique noire occidentale et centrale 1900-1945*, Paris :
Editions Sociales, 1971.

SURET-CANALE Jean, *Afrique noire, l'ère coloniale 1900-1945*, Paris :
Collection Terrains, Editions Sociales, 1982.

THOBIE Jacques, MEYNIER Gilbert, COQUERY-VIDROVITCH Catherine ;
AGERON Charles-Robert, *Histoire de la France coloniale 1914-1990*, Paris :
Armand Colin, 1990.

TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris : Arléa, 1995.

TODOROV Tzvetan, *Mémoire du mal, Tentation du bien* (Enquête sur le siècle),
Paris : Robert Laffont, 2000.

TODOROV Tzvetan, *Face à l'extrême*, Paris : Seuil, 1991-1994.

TOULABOR Comi, *Le Togo sous Eyadéma*, Paris : Karthala, 1986.

VERSCHAVE François-Xavier, *Noir silence, (qui arrêtera la Francafrique ?)*,
Paris : Les Arènes, 2000.

VERSCHAVE François-Xavier, *La Francafrique, le plus long scandale de la
république*, Paris : Stock, 1998.

VERSCHAVE François-Xavier, BECCARIA Laurent, *Noir procès, Offense à
chefs d'Etat*, Paris : Les
arènes, 2001.

VEYNE Paul, *Comment on écrit l'Histoire ?*, Paris : Seuil, 1971.

VIDAL-NAQUET Pierre, *Les crimes de l'armée française, Algérie 1954-1962*,
Paris : Poche, 1975.

**ARTICLES DE REVUES ET ASSIMILÉS (PÉRIODIQUES,
INTERVIEWS, CONFÉRENCES, LITTÉRATURE)**

« Ahmadou Kourouma : l'avenir radieux de l'Afrique », in : Centre France, Haute-Vienne, 5 novembre 2000.

« Kourouma le colossal », interview réalisée par Marc FENOLI, 23 novembre 2000.

« Ahmadou Kourouma, le guerrier griot », par Catherine BEDARIDA, in : *Le Monde*, 1^{er} novembre 2000.

« HONORE N'GBANDA le grognard de Mobutu passe à table » par Frédéric Dorcé et Eliane Fall, in : *Jeune Afrique Economie* du 12 juillet au 1^{er} août 1999.

« Algérie (1962-2002) 40 ans, l'âge de raison », in : *Jeune Afrique l'intelligent*, hors série, n° 4, juillet 2002.

« La face noire d'un règne » par René Backman, in *Le Nouvel Observateur*, n° 1812 du 29 juillet au 4 août 1999.

« Mouammar KADHAFI « Bienvenue dans un nouveau monde » » par Frédéric Dorcé et Blaise Pascal Tala, in : *Jeune Afrique Economie* du 28 juin au 11 juillet 1999.

« Le monde extra-Européen 1914-1945 », par Philippe RATTE.

Entretien avec Ahmadou Kourouma, le 10 décembre 1998.

Entretien avec chez Ahmadou Kourouma, le 9 août 2000.

Entretien avec Ahmadou Kourouma, le 4 juin 2002.

ASSI Diané, « Mythe et symbolisme (des formes) dans le jujubier du patriarche »,
in : *En-quête* (revue littéraire de la FLASH), n° 1, mai 1997.

BANDAMAN Maurice, *Le fils de la femme-mâle*, Paris : L'Harmattan, 1993.

BARTHES Roland, « Elément de sémiologie », in : *Le degré zéro de l'écriture*,
Paris : Seuil, 1965.

BARTHES Roland, « Qu'est-ce que l'écriture ? », in : *Le degré zéro de l'écriture*,
Paris : Editions Gonthier, 1970.

BARTHES Roland, « Rhétorique de l'image », in : *Communications*, n° 4, Paris :
Seuil, 1964.

BERGSON Henri, « Le rêve », in : *L'énergie spirituelle*, Paris : Alcan 1910 –
Réédition Paris : P.U.F., 1972.

BESNIER Michel, « Roman et Histoire », in : *Revue littéraire mensuelle
EUROPE (Questions du roman, roman en question)*,
supplément au n° 820-821 en août-septembre 1997.

BOHUI Djédjé Hilaire, « Procédés présuppositionnels et performativité véridique
dans l'énonciation journalistique », in : *En-quête*, n° 1, mai
1997.

Bulletin du Comité de l'Afrique française, n° 7, juillet 1909.

CAMARA Sory, répondant à l'invitation du GERLIF (Groupe d'Etudes et de la

Recherche en Littérature Francophone) a prononcé une conférence à Abidjan le 30 mars 2000 sur le thème « *Parole et identité* ».

CESAIRE Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris : Présence Africaine, 1963.

CESAIRE Aimé, *La tragédie du roi Christophe*, Paris : Présence africaine, 1963.

DADIE Bernard, *Légende et poèmes ; Afrique debout ; légendes africaines, climbié ; la ronde des jours*, Paris : Seghers, 1973.

Discours de Thomas SANKARA à la 39^{ème} session de l'ONU.

DOZA Bernard, Emission radio diffusée le 5 mars 1990 sur R.F.I., consacrée à la Côte-d'Ivoire et les événements de 1990.

Émission radio-diffusée sur R.F.I. (Radio France Internationale), « Mémoire d'un continent ».

Émissions radio-diffusée à France Inter et télévisée sur TF1, « Les oubliés du siècle ».

FAUCONNIER Bernard, « Des fragments détachés d'un livre immense », in : *EUROPE, (Questions du roman, roman en question)*, Revue littéraire mensuelle, supplément au n° 820-821, août-septembre 1997.

GOLDMANN Lucien, « Introduction aux premiers écrits de Georges Lukács », in : *Georges Lukács, la théorie du roman*, traduit de l'allemand par Jean Clairevoye, Paris : Denoël, 1968.

GOURDEAU J-P, « Les religions », in : *Essai sur les soleils des indépendances*, Abidjan, NEA, 1977.

GRASSIN Jean-Pierre, « La littérature africaine comparée : traditions et modernité », in les actes du colloque intitulé *Mythe et littérature africaine*, Paris X : 1980.

GRASSIN Jean-Marie, « Les littératures africaines devant la documentation encyclopédique internationale », l'Afrique littéraire et artistique, in : les actes du colloque tenu à l'Université de la Sorbonne nouvelle et intitulée *Critique et Réception des littératures Négro-Africaines*, les 10 et 11 mars 1978.

GREIMAS Algirdas Julien, « Du sens », in : *Essais sémiotiques*, Paris : Seuil, 1970.

HAMPÂTE BÂ Amadou, *Kaïdara*, Paris : Présence africaine, 1968.

<http://fr.news.yahoo.com/001027/1/PKXX.html>., Article du vendredi 27 octobre 2000.

Jeune Afrique, n° 1048 du 04/02/1981, interview de Felix Houphouët-Boigny.

KOBL Alex, « Aspect de l'art ivoirien : esprit vohou, me voici ! », in : *L'école des arts*, Revue scientifique de l'INSAAC, n° 1, octobre 2001.

KODJO Léonard, « Ahmadou Kourouma : le fou de l'écriture », in : *Ivoir'Soir*,
31 mai 1990.

KOFFI Honoré, « Ahmadou Kourouma : une écriture de transgression », in :
Ivoir'Soir, 31 mai 1990.

KOUASSI Virginie Affoué, « Monnè, Outrages et défis : de l'oralité à la fiction
romanesque », in : *Annales de Lettres, Arts et
Sciences Humaines*. Université d'Abidjan, Tome
XXV, 1992.

KOUROUMA Ahmadou, Interview in *Jeune Afrique*, n° 1964 du 1er au 7
septembre 1998.

KOUROUMA Ahmadou, Interview *Notre Voie*, n° 166 du jeudi 19 novembre
1998.

KRISTEVA Julia, « En deuil d'une langue », in : *Deuil : vivre, c'est perdre*, Paris,
Editions Autrement, 1992.

LA FONTAINE, « Le loup et l'agneau », in : *Fables*, Paris : Gallimard, 1991.

LABOU TANSI Sony, *La vie et demie*, Paris : Seuil, 1979.

LABRUERE Jean, « *Les événements de Côte-d'Ivoire* », Revue indigène, n° 46,
février 1910.

LACOSTE Yves, « *Afriques blanches, Afriques noires* », in : *Hérodote, Revue de
géographie et de géopolitique*, Paris : Editions François
Maspéro, juillet-septembre 1992.

LAKHDAR MAOUGAL Mohamed, « *Irréalisation du reel et fictionalisation de l'Histoire* » ; Colloque "L'effet de fiction" ; noté sur Google ; <http://www.fabula.frg/effet/interventions/9.php>.

LE CARVENNEC Ernest, « La prise du récit dans le devoir de violence de Yamba Ouologuem », in : *Récit et Histoire*, Paris : P.U.F., 1984.

LECLERC Yvan, dans son article « poésie, oralité, écriture », in : *SUD*, revue littéraire bimestrielle sous la direction de Daniel Leuwers, Marseille, 1987.

LE PELLEC Yves, ROCARD Marcienne, « Avant-propos », in : *CALIBAN, (le roman historique)*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1991.

LUTHER KING Martin, « *I have a dream* », discours livré sur les étapes au mémorial de Lincoln dans le Washington DC, le 28 août 1963.

MAKOUTA-MBOUKOU Jean-Pierre, « Sources écologiques de la littérature noire », in : *Négritude africaine, négritude Caraïbe*, Paris : Editions de la Francité, 1973.

MICHEL Thierry, Film « Mobutu roi du Zaïre », *Tragédie africaine* ; produit par Christine Pireaux, Martine Barbé et serge Lalou, 2^{ème} épisode.

Monde diplomatique (Le), Mensuel n° 564 – 48^{ème} année, mars 2001.

- MORERE Pierre : « Histoire et récit dans Redgauntlet de Walter Scott », in : *CALIBAN (le roman historique)*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1991.
- NERVAL Gérard (de), *Les filles du feu suivi de Aurélia*, Paris : Gallimard, Folio, 1972.
- NORA Pierre, « Mémoire de l'historien, mémoire de l'histoire : entretien avec J-B Pontalis », in : *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 15, printemps 1977.
- Nouveaux Mondes*, « Guerres d'Afrique », CRES (L'inventaire), n° 10, printemps 2002.
- OUOLOGEM Yambo, *Le devoir de violence*, Paris : Seuil, 1968.
- ROBERTS Paul, « *L'androgynisme poulien : créature des marges ?* », acte du colloque de Toronto sur « *La marge* », Google, <http://www.Chass.utoronto.ca/french/SESDEF/marge/roberts-2.htm>.
- ROTMAN Patrick, Film « *L'ennemi intime* », projeté les France 3 les 11,12 et 13 mars 2002.
- SABLAYROLLES Jean-François, Conférence sur le thème : « *Le néologisme, viagra de l'écrivain ?* », le 18 avril 2002.
- SAIVRE Denise (de), in : « *Aimé Césaire et Présence africaine* », in : *EUROPE*, Revue littéraire mensuelle, août-septembre 1998, n° 832-833, 64, Boulevard Auguste-Blanqui, Paris.

SARTRES Jean-Paul, « Orphée noir », in : Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris : P.U.F., 1969.

SEDAR SENGHOR Léopold, *Œuvre poétique*, Paris : Seuil, 1964-1973-1979-1984-1990.

SEDAR SENGHOR Léopold, *Poèmes*, Paris : Seuil (1964), 1973.

STORA Benjamain, « La deuxième guerre d'Algérie », in : *L'Histoire*, n° 181, octobre 1994.

TAMSIR NIANE Djibril, *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris : Présence africaine, 1968.

U TAM'SI Tchicaya, « Le socialisme c'est la révolution à parfaire », in : *Marc Rombauk, Nouvelle poésie négro-africaine*, Paris : Editions Saint Germain-des-Près, 1976.

VINSONNEAU Geneviève, « Socialisation et identité », in : *Dossier, (cultures : la construction des identités)*, n° 110, novembre 2000.

WESPHAL Bertrand, « Parallèles, mondes parallèles, archipels », in : *Revue de littérature comparée, les parallèles*, Paris : Didier Edition, n° 2, avril-juin 2001.

ZOLA Emile, *Germinal*, Paris : Gallimard, 1985.

ESSAIS ET THÈSE

ADETOVI Stanislas, *Négritude et négrologues*, Paris : Union générale d'édition, 1972.

ALTHUSSER Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », in : *Pour Marx*, Chapitre XI, 2^{ème} partie, Paris : Maspéro, 1965.

ANOUMA René-Pierre, *L'impôt de capitalisation et le travail forcé en Côte-d'Ivoire : 1901-1948*, Lille : ANRT, 1989 – 6 microfiches ; 11 ; 11 x 15 cm – (Lille – Thèses, ISSN 0294 – 1767 ;88.09.7546/89).

BOHUI Djédjé Hilaire, *Forme et fonction de l'expression du haut degré dans deux œuvres d'Ahmadou Kourouma*, étude syntaxique et énonciative, doctorat du nouveau régime, Clermont-Ferrand II : Université Blaise Pascal, 1995.

FOTE Harris Memel, « La bâtardise », in : *Essai sur les soleils des indépendances*, Abidjan : NEA, 1977.

FREUD Sigmund, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.

HJELMSLEV Louis, *Essais linguistiques*, Travaux du cercle de Copenhague, volume XII, Copenhague, Nordisk Sprog – or Kulturforlag, 1959.

HOURA James, *Les nouvelles formes plastiques en Côte-d'Ivoire, rupture ou continuité ?* Doctorat de 3^{ème} cycle à l'Université de Paris I, Sorbonne, octobre 1983.

JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris : Editions de Minuit, 1973.

KONE Amadou, *Le récit héroïque dans la tradition néo-africaine et ses avatars dans la littérature moderne d'expression française*. Thèse de doctorat de troisième cycle, Université François-Rabelais, Tours, 1977.

LEZOU Dago Gérard, *La création romanesque devant les transformations actuelles en Côte-d'Ivoire*, Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle, Université de Paris X – Nanterre, Lettres et Sciences Humaines.

RIFFATERRE Michaël, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971.

VION DURY Juliette, *La trace d'un crime si vieux, une étude du meurtre du père*, thèse pour le nouveau doctorat (arrêté du 30 mars 1992), Université de Limoges, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1993.

LINTVELT Jaap, *Essais de typologie narrative*, Paris : Corti, 1981.

DICTIONNAIRES

BARAQUIN Noëlla, LAFFITE Jacqueline, *Dictionnaire des philosophes*, Paris :
Armand Colin, 2000.

BENAC Henri, REAUTE Brigitte, *Vocabulaire des études littéraires*, Paris :
Hachette Education, Collection Faire le point,
1993.

CHARAUDEAU Patrick, MAINGUENEAU Dominique, *Dictionnaire d'analyse
du discours*, Paris :
Seuil, 2002.

DUCROT Oswald, TODOROV Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des
sciences du langage*, Paris : Seuil, 1972.

GEORGE Pierre, *Dictionnaire de la Géographie*, Paris : P.U.F., 1970.

GIRODET Jean, *Dictionnaire de la langue française*, Paris : Editions Bordas,
1976.

GREGORY Claude, *Encyclopédia Universalis*, France : AALTO anneaux, 1980.

GRIMAL Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris : P.U.F.,
1951.

GUILLOU Michel, Moingeon Marc, *Dictionnaire Universel*, Paris : Hachette, 2^{ème}
édition, 1988.

HALL James, *Dictionnaire des mythes et des symboles*, Gérard Monfort Editeur,
1994.

JARRETY Michel, *Lexique des termes littéraires*, Paris : Gallimard, 2001.*

Le Dictionnaire Universel d'Antoine Furetière, Paris : Le Robert, III tomes,
1978.

MORIER Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris : P.U.F., 1981.

MOUNIN Georges, *Dictionnaire de la linguistique*, P.U.F., 1974.

ROBERT (Le), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, 1992.

ROBERT Paul, *Dictionnaire alphabétique et analogique*, Paris : Le Robert, IX
tomes, 1983.

SCHAEFFER Jean-Marie, « Fiction », in : *Oswald Ducrot et Jean-Marie
Schaeffer, Nouveau dictionnaire encyclopédique des
sciences du langage*, Paris : Seuil, 1995.

THIBAUD Robert-Jacques, *Dictionnaire des religions*, Actualité de l'Histoire
SARL, 2000.